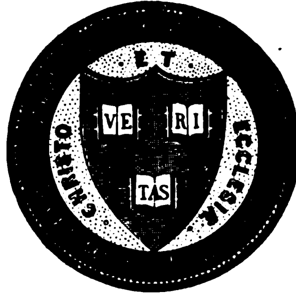




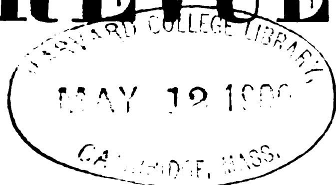
12 May – 25 Jun, 1900

7e Année. N° 9. 1er Mai 1900.

1900
3

LA

REVUE DE PARIS



SOMMAIRE

		Pages.
Gabriel d'Annunzio	*Le Feu* (1re partie)	1
Lieutenant X.	*La Guerre de Course et la Défense navale.* — I.	62
Maurice Maeterlinck	*Le Mystère de la Justice*	93
Louis Coldre	*L'Impératrice Régente Sy-Tay-Heou.*	113
Jacques Normand	*Visions familières*	140
José Vincent	*Sensations d'un Haschischin*	151
Auzias-Turenne	*Le Roi du Klondike* (fin)	166
Jules Combarieu	*« Pygmalion » ou l'Opéra sans Chanteurs*	201

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1900

THÉATRE DE MEILHAC ET HALÉVY,
— Premier volume. —

Enfin paraît le premier volume de ce répertoire fameux, éparpillé jusqu'ici en brochures, qui témoignera sur la seconde moitié du XIXe siècle, auprès de la postérité, comme celui de Marivaux sur le XVIIIe, avec plus d'ampleur peut-être et de variété, ici plus proche de la réalité moyenne, et là poussant plus loin dans la fantaisie. Songez que dans ce premier volume se trouvent réunis *Froufrou* et la *Belle Hélène*, l'*Été de la Saint-Martin* et le *Roi Candaule;* et qu'il y en aura huit ou dix, de la même richesse et de la même diversité! Songez enfin qu'après le *Théâtre de Meilhac et Halévy* on nous donnera le *Théâtre de Meilhac*, les pièces qu'il a signées seul ou avec d'autres collaborateurs, depuis l'*Autographe* et le *Petit-Fils de Mascarille*, jusqu'à *Décoré*, *Ma Camarade* et *Ma Cousine*!

THE TRANSVAAL OUTLOOK, by **Alberi Stickney.**

Parmi les innombrables publications qui ont trait à la guerre Sud-Africaine, il faut noter et distinguer ce livre. L'auteur est un Américain qui, dans le conflit, prend résolument parti pour les Boers, — ce qui n'est pas rare; — mais c'est aussi un homme réputé pour sa compétence militaire et pour la part qu'il a prise jadis aux guerres d'Amérique, et qui, pour des raisons précises, bien liées, croit à l'échec final des armées anglaises: — et cela est moins commun, et mérite considération. — Qu'en sera-t-il de ces prévisions, et l'auteur eût-il conclu de même s'il eût connu, lorsqu'il terminait son livre, la phase la plus récente de la guerre? c'est ce qui reste incertain, avec bien d'autres choses. Mais, quoi qu'il arrive, le livre garde sa valeur, qui est grande.

LA RÉNOVATION DE L'ASIE,
par **Pierre Leroy-Beaulieu.**

Entre deux voisins comme la Sibérie et le Japon, il était naturel que la Chine se renouvelât: elle apparaissait comme une proie trop facile à conquérir; et la récente guerre sino-japonaise a du moins montré au gouvernement du Céleste Empire la nécessité d'une transformation rapide et radicale. M. Pierre Leroy-Beaulieu a fait en ce livre l'étude minutieuse du problème chinois: un voyage d'un an à travers l'Asie l'a suffisamment renseigné sur les nombreux changements qui se préparent; il a vu de près le peuple chinois; il a observé ses mœurs, son esprit, son caractère, sa faiblesse aujourd'hui mise à jour. Et autant que la Chine il a étudié la Sibérie et le Japon, déjà rajeunis par cette civilisation européenne que les Célestes subiront tôt ou tard. Avec de vivantes descriptions, ce livre contient d'utiles renseignements.

AU TABLEAU, par **Heldeu.**

Tous ceux qui ont connu de près la vie mi taire seront étonnés par la précision que les a teurs ont mis à l'évoquer. Et, sans doute, ce rom est triste; il est désenchanté, mais il est écrit a une impartialité indiscutable, et on le lit avec vif intérêt. Le héros est un jeune capitaine, a cien officier d'état-major détaché pour un sta de deux ans dans un régiment d'infanterie. S notes sont excellentes; sa carrière paraît assuré mais il a une maîtresse, et, quelque discréti qu'il y mette, cela se sait vite en province. Ce liaison est très digne; elle devient cependant obstacle à l'avancement de l'officier et, déco ragé, il démissionne. Mais c'est ici que auteurs ont su se garder du parti-pris: la civile est encore plus dure à l'officier que la militaire; en quelques mois, elle le brise, déshonore presque, sans qu'il ait commis aucu faute, par le seul terrible hasard des circonsta ces. Sa maîtresse est morte; il est seul et dése péré. Patrice O'Nelly reprend du service comi sous-lieutenant à la légion étrangère. Il retour à l'armée comme à un refuge secret et sûr.

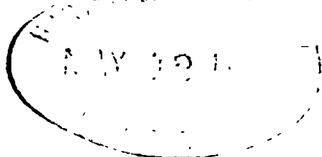
L'ALLÉE DES SAULES,
par **Jean-Marie Mestrallet.**

Après les *Poèmes vécus*, M. Mestrallet pub aujourd'hui un nouveau recueil de vers méla coliques. L'auteur se plaît aux anciennes form poétiques: il rime volontiers des ballades et aime à faire chanter doucement à la fin des te cets le refrain alterné des villanelles. Mais s'efforce aussi en d'autres pièces de renouvel sa métrique; on trouve en ce livre des vers sa rime, soutenus de très vagues assonances. l là une variété de rythmes et d'aspect qui sati fait à la fois les yeux et l'oreille, sans que l'ém tion y perde rien.

TROIS FEMMES DE LA RÉVOLUTION,
par **Léopold Lacour.**

La première de ces trois femmes, c'est Olym de Gouges: les lecteurs de la *Revue* se so viennent de cette étude vivante et pittoresqu la seconde, c'est Théroigne de Méricourt, l'exalt bizarre, l'agitée brillante, qui chavira dans folie; la troisième, c'est Rose Lacombe l'« enr gée », la plus simple et la plus « révolutionnaire des trois. L'histoire de ces trois femmes est tou mentée, singulière et terrible; le style précis coloré de M. Léopold Lacour donne à c étranges figures un relief saisissant. Et ces tro biographies sont, comme l'a voulu l'auteur, aut chose encore que d'instructives études révol tionnaires: il s'agit bien ici des origines vér tables du mouvement féministe, mouveme populaire et profond qui emporta, durant Révolution, tout un peuple de femmes vers conquête de leur droit nouveau.

LES ROMANS DE LA GRENADE[1]



LE FEU

... fa come natura face in foco.
DANTE

I

L'EPIPHANIE DU FEU

— Stelio, le cœur ne vous tremble-t-il pas un peu, pour la première fois? — demanda la Foscarina avec un faible sourire, en touchant la main de l'ami taciturne assis à son côté. — Je vous vois pâle et pensif. Quel beau soir de triomphe, pour un grand poète!

D'un regard, divinement, elle recueillit dans ses yeux experts toute la beauté répandue à travers ce dernier crépuscule de septembre, de telle sorte qu'en leur vivant ciel brun les guirlandes de lumière créées sur l'eau par la rame environnèrent les hauts anges d'or qui resplendissaient au loin sur les campaniles de Saint-Marc et de Saint-Georges-Majeur.

— Comme toujours, — continua-t-elle de sa plus douce voix, — comme toujours, tout vous est favorable. Par un soir comme celui-ci, quelle âme pourrait demeurer close aux

1. Cette nouvelle série doit se composer de trois romans; — les deux suivants auront pour titre : *La Victoire de l'Homme* et *Triomphe de la Vie*.

L'auteur du *Feu* a tenu à honneur de remanier lui-même et de raccorder pour nous certaines pages, presque intraduisibles à cause de leur extrême « italianité ». Ailleurs encore, de-ci de-là, il s'est plu à retoucher quelques détails. Ainsi, par les doubles soins de l'auteur et du traducteur, la *Revue* est-elle heureuse d'offrir à ses lecteurs une version digne en tous points de leur attente.

rêves qu'il vous plaira d'évoquer par la parole? Ne sentez-vous pas déjà que la foule est disposée à recevoir votre révélation?

Ainsi caressait-elle son ami délicatement; ainsi elle l'exaltait par une louange incessante.

— Il n'était pas possible d'imaginer une fête plus magnifique et plus insolite, pour tirer de sa tour d'ivoire un poète dédaigneux tel que vous. A vous seul était réservée cette joie : communiquer pour la première fois avec la multitude en un lieu souverain comme cette salle du Grand Conseil, du haut de cette estrade où jadis le doge haranguait l'assemblée des patriciens, avec le *Paradis* du Tintoret pour fond et, sur votre tête, la *Gloire* du Véronèse!

Stelio Effrena la regarda au fond des prunelles.

— Vous voulez m'enivrer, — dit-il avec un rire soudain. — C'est la coupe que l'on offre au condamné s'acheminant vers le dernier supplice. Eh bien, mon amie, cela est vrai : je vous confesse que mon cœur tremble un peu.

Le bruit d'une acclamation s'éleva du *traghetto* de San-Gregorio, résonna dans le Grand Canal, se répercuta sur les disques de porphyre et de serpentin qui ornent le palais des Dario, incliné comme une courtisane décrépite sous la pompe de ses colliers.

La barque royale passait.

— Voilà celle de vos auditrices que l'étiquette vous prescrit d'enguirlander dans l'exorde, — dit la femme ingénieuse à flatter, faisant allusion à la Reine. — Vous avez, je crois, dans un de vos premiers livres, confessé votre respect et votre goût pour le Cérémonial. Une de vos imaginations les plus extraordinaires est celle qui a pour motif une journée de Charles II, roi d'Espagne...

Quand la barque passa près de la gondole, ils saluèrent tous les deux. La Reine, reconnaissant le poète de *Perséphone* et l'illustre tragédienne, se retourna par un mouvement de curiosité instinctive : — toute blonde et rose, toute fraîche dans la lumière de ce grand sourire inextinguible qui s'épanchait comme une source parmi les pâles méandres des dentelles de Burano. Elle avait à son côté cette Andriana Duodo qui, dans la petite île industrieuse, cultivait le jardin de fil où renaissaient merveilleusement ces fleurs anciennes.

— Ne vous semble-t-il pas que les sourires de ces deux femmes sont jumeaux? — dit la Foscarina en regardant l'onde bouillonner dans le sillage de la poupe fuyante, où semblait se prolonger le reflet de cette clarté double.

— La comtesse a une âme ingénue et magnifique, une de ces âmes vénitiennes, si rares, qui ont gardé le coloris des vieilles toiles, — dit Stelio sur un ton de gratitude. — J'ai une dévotion profonde pour ses mains sensitives. Ces mains-là frémissent de plaisir lorsqu'elles touchent une belle dentelle ou un beau velours, et elles s'y attardent avec une grâce presque honteuse d'être une volupté. Un jour que je l'accompagnais à travers les salles de l'Académie, elle s'arrêta devant le *Massacre des Innocents*, du premier Bonifazio (vous vous rappelez sans doute le vert de la femme abattue que le soldat d'Hérode se dispose à tuer : c'est une chose inoubliable!). Elle s'arrêta longuement, ayant diffuse par toute sa personne la joie de la sensation pleine et parfaite; puis elle me dit : « Allons-nous-en, mais conduisez-moi, Effrena; il faut que je laisse mes yeux sur cette robe, et je ne peux plus voir autre chose. » Ah! chère amie, ne souriez pas! En parlant ainsi, elle était ingénue et sincère; elle avait réellement laissé ses yeux sur ce morceau de toile dont l'Art, avec un peu de couleur, a fait le centre d'un mystère infiniment joyeux. Et c'était vraiment une aveugle que je conduisais, tout saisi de respect pour cette âme privilégiée où la vertu de la couleur avait suscité un enthousiasme capable d'abolir pour un temps les moindres traces de la vie ordinaire et d'empêcher toute autre communication. Comment appelez-vous cela? Remplir le calice jusqu'au bord, ce me semble. Voilà, justement, ce que je voudrais faire ce soir, si je n'étais pas découragé....

Une clameur nouvelle, plus forte et plus longue, s'éleva d'entre les deux tutélaires colonnes de granit, pendant que la barque royale abordait à la Piazzetta noire de peuple. Quand le bruit cessait, la foule épaisse avait des remous; et les galeries du Palais des Doges s'emplissaient d'une rumeur confuse, pareille au bourdonnement illusoire qui anime les volutes des conques marines. Puis, tout à coup, la clameur rejaillissait dans l'air limpide, montait se briser contre la légère forêt marmoréenne, franchissait les têtes des hautes

statues, atteignait les pinacles et les croix, se dispersait dans le lointain crépusculaire. Puis, c'était une autre pause pendant laquelle, imperturbable, dominant l'agitation inférieure, continuait l'harmonie multiple des architectures sacrées et profanes où couraient comme une agile mélodie les modulations ioniques de la Bibliothèque et s'élançait comme un cri mystique la cime de la tour nue. Et cette musique silencieuse des lignes immobiles était si puissante qu'elle créait le fantôme presque visible d'une vie plus belle et plus riche, superposé au spectacle de la multitude inquiète. Celle-ci sentait la divinité de l'heure; et, lorsqu'elle acclamait cette forme nouvelle de la royauté abordant au rivage antique, cette fraîche Reine blonde qu'illuminait un inextinguible sourire, peut-être exhalait-elle son obscure aspiration à dépasser l'étroitesse de la vie vulgaire et à recueillir les dons de l'éternelle Poésie épars sur les pierres et sur les eaux. L'âme avide et forte des ancêtres saluant au retour les triomphateurs de la Mer se réveillait confusément chez ces hommes opprimés par l'ennui et par le labeur des longs jours médiocres; et elle se rappelait l'ondulation des grands étendards de bataille qui se repliaient comme les ailes de la Victoire après le vol, ou leur claquement sonore qui insultait jadis aux flottes fugitives, inapaisé.

— Connaissez-vous, Perdita, demanda soudain Stelio, connaissez-vous au monde un autre lieu qui, autant que Venise, possède, à certaines heures, la vertu de stimuler l'énergie de la vie humaine par l'exaltation de tous les désirs jusqu'à la fièvre? Connaissez-vous une plus redoutable tentatrice?

Celle qu'il appelait Perdita, le visage penché comme pour se recueillir, ne fit aucune réponse; mais elle sentit passer dans tous ses nerfs l'indéfinissable frisson que lui donnait la voix de son jeune ami, quand cette voix devenait révélatrice d'une âme véhémente et passionnée vers qui elle était attirée par un amour et une terreur sans limites.

— La paix, l'oubli! Est-ce que vous les retrouvez là-bas, au fond de votre canal désert, lorsque vous rentrez épuisée et brûlante pour avoir respiré l'haleine des foules qu'un de vos gestes rend frénétiques? Moi, lorsque je vogue sur cette

eau morte, je sens ma vie se multiplier avec une rapidité vertigineuse; et, à certaines heures, il me semble que mes pensées s'enflamment comme à l'approche du délire.

— La force et la flamme sont en vous, Stelio! — dit la Foscarina, presque humblement, sans relever les yeux.

Il se tut, absorbé: dans son esprit s'engendraient des images et des musiques impétueuses, comme par la vertu d'une brusque fécondation; et, sous le flot inattendu de cette abondance, il éprouvait un délice.

C'était encore l'heure vespérale que, dans un de ses livres, il avait appelée l'heure du Titien, parce que toutes les choses y resplendissent finalement d'un or très riche, comme les figures nues de cet ouvrier prestigieux, et illuminent le ciel plutôt qu'elles n'en reçoivent la lumière. De sa propre ombre glauque émergeait l'église octogonale que Baldassare Longhena emprunta au *Songe de Polyphile*, avec sa coupole, avec ses volutes, avec ses statues, avec ses balustres, étrange et somptueuse comme un temple neptunien imitant les torsions des formes marines, blanche d'une blancheur de nacre, où la diffusion de l'humidité saline semblait créer dans les creux de la pierre une fraîcheur gemmée qui leur donnait l'apparence de valves perlières entr'ouvertes sur les eaux natales.

— Perdita, — dit le poète qui, à voir ainsi tout s'animer autour de lui selon sa pensée, sentait courir par tout son être une sorte de félicité intellectuelle, — ne vous semble-t-il pas que nous suivons le convoi de l'Été, de la Saison morte? Elle gît dans la barque funèbre, vêtue d'or comme une dogaresse, comme une Loredana, une Morosina ou une Soranza du siècle vermeil; et son cortège la conduit vers l'île de Murano, où quelque maître du feu l'enfermera dans un coffre de verre opalin, afin que, submergée au fond de la lagune, elle puisse du moins, à travers ses paupières diaphanes, contempler les souples jeux des algues, avec l'illusion d'avoir toujours autour de son corps la vie de sa chevelure voluptueuse, en attendant que le Soleil la rappelle.

Un sourire spontané se répandit sur le visage de la Foscarina, coulant de ses yeux qui avaient eu la réelle vision de la belle morte. En effet, par l'image et par le rythme, cette

représentation poétique inattendue exprimait à merveille le sentiment dont étaient imprégnées les apparences environnantes. De même que le lait bleuâtre de l'opale est plein de feux cachés, de même l'eau immobile du grand bassin recélait une splendeur secrète, que réveillaient les heurts de la rame. Derrière la rigide forêt des vaisseaux fixés sur leurs ancres, Saint-Georges-Majeur apparaissait sous la forme d'une vaste galère rose, la proue tournée vers la Fortune qui l'attirait du haut de sa sphère d'or. Dans l'intervalle s'ouvrait le canal de la Giudecca, pareil à une paisible embouchure où les navires chargés, descendus par les voies des fleuves, semblaient apporter, avec leur cargaison d'arbres coupés et fendus, l'esprit des forêts inclinées sur les courants lointains. Et, du Môle où, sur le double prodige des portiques ouverts au souffle populaire, s'élevait la blanche et rouge muraille close pour enserrer la somme des volontés dominatrices, le quai des Esclavons allongeait doucement son arc vers les Jardins et vers les Iles, comme pour conduire au repos des formes naturelles la pensée exaltée par les sublimes symboles de l'Art. Et, pour favoriser l'évocation de l'Automne, passait une file de barques débordantes de fruits, semblables à de grandes corbeilles qui nageraient, répandant le parfum des vergers insulaires sur ces ondes où se mirait le perpétuel feuillage des ogives et des chapiteaux.

— Connaissez-vous, Perdita, — reprit Stelio en regardant avec un plaisir ingénu les figues violettes et les blonds raisins, accumulés non sans harmonie depuis la poupe jusqu'à la proue, — connaissez-vous une particularité gracieuse de la chronique des Doges? La Dogaresse, pour les frais de ses vêtements solennels, jouissait de certains privilèges sur l'impôt des fruits. Ce détail ne vous réjouit-il pas? Les fruits des Iles l'habillaient d'or et la couronnaient de perles. Pomone payant tribut à Arachné : voilà une allégorie que le Véronèse pouvait peindre à la voûte du Vestiaire. Pour moi, quand je me figure la noble dame dressée sur ses hautes socques gemmées, je suis heureux de penser qu'elle porte quelque chose d'agreste et de frais dans les plis de son lourd brocart : le tribut des fruits! Quelles saveurs acquiert ainsi son opulence! Eh bien, mon amie, figurez-vous que ces raisins et ces figues du nouvel

Automne acquittent le prix de la robe d'or où est enveloppée la Saison morte.

— Quelles fantaisies délicieuses, Stelio! — dit la Foscarina, qui retrouva sa jeunesse pour sourire, étonnée comme une enfant à laquelle on montrerait un livre historié. — Qui donc vous surnomma un jour l'Imaginifique?

— Ah! les images! — s'écria le poète envahi par une chaleur féconde. — A Venise, de même qu'il est impossible de sentir autrement que selon des modes musicaux, de même il est impossible de penser autrement que par images. Elles viennent à nous de toutes parts, innombrables et diverses, plus réelles et plus vivantes que les personnes qui nous heurtent du coude dans la ruelle obscure. En nous penchant, nous pouvons scruter la profondeur de leurs pupilles suiveuses et deviner, au pli de leurs lèvres, les paroles qu'elles vont nous dire. Les unes sont tyranniques comme d'impérieuses maîtresses et nous tiennent longuement sous le joug de leur puissance. Les autres sont enfermées dans un voile comme les vierges ou emmaillotées étroitement comme les nourrissons; et celui-là seul qui sait déchirer leur enveloppe peut les amener à la vie parfaite. Les dernières sont peut-être les plus nombreuses. Ce matin, au réveil, mon âme en était déjà toute pleine : elle ressemblait à un bel arbre chargé de chrysalides.

Il s'arrêta et se mit à rire.

— Si ces images s'ouvrent toutes ce soir, ajouta-t-il, je suis sauvé; si elles restent closes, je suis perdu.

— Perdu? — dit la Foscarina en le regardant au visage, avec des yeux si pleins de confiance qu'il en éprouva une gratitude infinie. — Non, Stelio, vous ne pouvez pas vous perdre. Vous êtes sûr de vous, toujours; vous portez vos destinées entre vos mains. Votre mère, je crois, n'a jamais rien dû craindre pour vous, même dans les plus graves circonstances. N'est-il pas vrai?... L'orgueil seul fait trembler votre cœur...

— Ah! chère amie, combien je vous aime et combien je vous suis reconnaissant pour ce que vous me dites là! — confessa-t-il avec candeur, en lui prenant une main. — Vous ne faites qu'alimenter mon orgueil et me donner l'illusion

d'avoir acquis déjà ces vertus auxquelles j'aspire sans cesse... Il me semble parfois que vous avez le pouvoir de conférer une qualité divine aux choses qui naissent de mon âme, et de faire qu'à mes propres yeux elles apparaissent distantes et adorables. Parfois, vous renouvelez dans mon esprit l'émerveillement de ce statuaire qui, ayant transporté le soir dans le temple les simulacres des dieux encore chauds de son travail et pour ainsi dire encore adhérents à son pouce plastique, le matin d'après les revit dressés sur leurs piédestaux, enveloppés dans un nuage d'aromates et respirant la divinité par tous les pores de la sourde matière en laquelle il les avait modelés de ses mains périssables. Vous n'entrez jamais dans mon âme, chère amie, que pour y accomplir de telles exaltations. Aussi, chaque fois que ma bonne chance m'accorde la faveur d'être auprès de vous, il me semble alors que vous êtes nécessaire à ma vie; et toutefois, pendant nos trop longues séparations, je puis vivre sans vous et vous pouvez vivre sans moi, quoique nous sachions tous deux quelles splendeurs pourraient naître de la parfaite alliance de nos deux vies. De sorte que, sachant tout le prix de ce que vous me donnez et plus encore de ce que vous pourriez me donner, je vous considère comme perdue pour moi, et, par ce nom dont il me plaît de vous appeler, je veux exprimer à la fois cette conviction et ce regret.

Il s'interrompit, parce qu'il avait senti vibrer la main qu'il tenait encore dans la sienne.

Et, après une pause :

— Quand je vous nomme Perdita, — reprit-il d'une voix plus basse, — je m'imagine que vous voyez mon désir s'avancer avec un fer mortel planté dans son flanc qui palpite...

Elle souffrait une peine bien connue, à entendre ces belles paroles couler des lèvres de son ami avec une spontanéité qui les démontrait sincères. Une fois de plus, elle éprouvait cette inquiétude et cette crainte qu'elle-même ne savait pas définir. C'était comme si elle perdait le sentiment de sa vie propre et qu'elle se trouvât transportée dans une sorte de vie fictive, intense et hallucinante, où sa respiration devenait difficile. Attirée dans cette atmosphère aussi ardente

que le foyer d'une forge, elle se sentait capable de toutes les transfigurations qu'il plairait à cet animateur d'opérer sur elle pour satisfaire son continuel besoin de beauté et de poésie. Elle comprenait que, dans cet esprit génial, son image était de même nature que celle de la Saison défunte, enfermée sous l'enveloppe de verre, évidente jusqu'à paraître tangible. Et elle fut assaillie par l'envie puérile de se pencher vers les yeux du poète comme vers un miroir, pour y contempler son visage véritable.

Ce qui rendait sa peine plus lourde, c'était de reconnaître une vague analogie entre ce sentiment inquiet et l'anxiété qui s'emparait d'elle au moment où elle entrait dans la fiction scénique pour y incarner quelque sublime créature de l'Art. — En effet, ne l'entraînait-il pas à vivre dans cette même zone de vie supérieure ; et, pour la rendre capable d'y figurer sans se ressouvenir de sa personne quotidienne, ne la couvrait-il pas de splendides déguisements? — Mais, tandis qu'il ne lui était donné, à elle, de se soutenir à un tel degré d'intensité que par un pénible effort, elle voyait l'autre y persister aisément, comme dans sa naturelle manière d'être, et jouir sans fin d'un monde prodigieux qu'il renouvelait par un acte de continuelle création.

Il était parvenu à réaliser en lui-même la concordance intime de l'art avec la vie et à retrouver ainsi au fond de son être une source d'harmonies intarissables. Il était parvenu à perpétuer dans son esprit, sans lacune, l'état mystérieux qui engendre l'œuvre de beauté, et, par suite, à transformer soudainement en types idéaux toutes les figures passagères de sa changeante existence. C'était pour célébrer cette conquête qu'il avait mis ces paroles dans la bouche d'un de ses héros : « J'assiste en moi-même à la continuelle genèse d'une vie supérieure, où toutes les apparences se métamorphosent comme par la vertu d'un miroir magique.» Doué d'une extraordinaire faculté verbale, il arrivait à traduire instantanément par les mots jusqu'aux faits les plus compliqués de sa sensibilité, avec une exactitude et un relief si vifs que parfois, sitôt exprimés, rendus objectifs par la propriété isolatrice du style, ils semblaient ne plus lui appartenir. Sa voix limpide et pénétrante, qui pour ainsi dire des-

sinait d'un contour précis la figure musicale de chaque mot, donnait plus de relief encore à cette singulière qualité de sa parole. Aussi tous ceux qui l'entendaient pour la première fois éprouvaient-ils un sentiment ambigu, mêlé d'admiration et d'aversion, parce qu'il se manifestait lui-même sous des formes si fortement marquées qu'elles semblaient résulter d'une volonté constante d'établir entre lui et les étrangers une différence profonde et infranchissable. Mais, comme sa sensibilité égalait son intelligence, il était facile à tous ceux qui le fréquentaient et l'aimaient de recevoir à travers le cristal de son verbe la chaleur de son âme passionnée et véhémente. Ceux-là savaient combien était illimité son pouvoir de sentir et de rêver, et de quelle combustion sortaient les belles images en lesquelles il avait coutume de convertir la substance de sa vie intérieure.

Elle le savait aussi, celle qu'il appelait Perdita; et, de même que l'âme pieuse attend du Seigneur un secours surnaturel pour opérer son salut, de même elle semblait attendre qu'il la mît enfin dans l'état de grâce nécessaire pour s'exalter et se maintenir en un feu de ce genre, vers lequel la poussait le désir de brûler et de se consumer, par désespoir d'avoir perdu jusqu'au dernier vestige de sa jeunesse et par effroi de se retrouver seule dans un désert de cendres.

— C'est vous, Stelio, — dit-elle avec ce faible sourire qui voilait sa pensée, en dégageant doucement sa main de celle de son ami, — c'est vous maintenant qui voulez m'enivrer... Regardez! — s'écria-t-elle pour rompre le charme, en montrant du doigt une barque chargée qui venait lentement à leur rencontre. — Regardez vos grenades!

Mais sa voix était émue.

Alors, dans le rêve crépusculaire, sur l'eau délicatement verte et argentée comme les jeunes feuilles du saule, ils regardèrent passer le bateau débordant de ces fruits emblématiques qui font penser à des choses riches et cachées, à des écrins en cuir vermeil surmontés de la couronne d'un roi donateur, les uns clos, les autres entr'ouverts sur les gemmes agglomérées.

A mi-voix, la tragédienne rappela les paroles adressées par

Hadès à Perséphone dans le drame sacré, au moment où la fille de Dêmêter goûte la grenade fatale :

> *Quando tu coglierai il colchico in fiore su'l molle*
> *Prato terrestre...*[1]

— Ah! Perdita, comme vous savez répandre l'ombre sur votre voix! — interrompit le poète, qui sentait une nuit harmonieuse enténébrer les syllabes de ses vers. — Comme vous savez devenir nocturne *innanzi sera*[2]!... Vous souvient-il de la scène où Perséphone est sur le point de s'abîmer dans l'Erèbe, tandis que gémit le chœur des Océanides? Son visage est pareil au vôtre, quand le vôtre s'obscurcit. Rigide dans son peplum couleur de safran, elle penche en arrière sa tête couronnée; et il semble que la nuit coule en sa chair devenue exsangue et s'amasse au-dessous du menton, dans la cavité des yeux, autour des narines, lui donnant l'aspect d'un sombre masque tragique. C'est votre masque, Perdita. Quand je composais mon Mystère, la mémoire que j'avais de vous m'a aidé à évoquer la personne divine. Ce petit ruban de velours safrané que vous portez habituellement au cou m'a indiqué la couleur convenable pour le peplum de Perséphone. Et un soir, dans votre maison, comme je prenais congé de vous sur le seuil d'une pièce où les lampes n'étaient pas encore allumées, — un soir agité du dernier automne, vous en souvient-il? — vous avez réussi, par un seul de vos gestes, à mettre dans la pleine lumière de mon âme la créature qui s'y trouvait encore gisante et enveloppée; et puis, sans vous douter de cette nativité subite, vous êtes rentrée dans l'intime obscurité de votre Érèbe. Ah! j'étais sûr d'entendre vos sanglots; et cependant il courait en moi un torrent de joie indomptable. Jamais, je crois, je ne vous ai raconté ces choses. J'aurais dû vous consacrer mon œuvre comme à une Lucine idéale.

Elle souffrait, sous le regard de l'animateur; elle souffrait de ce masque qu'il admirait sur son visage et de cette joie qu'elle sentait sourdre en lui continuellement, comme une fontaine perpétuelle. Elle souffrait d'elle-même tout entière :

1. « Quand tu cueilleras le colchique en fleur sur la molle prairie terrestre... »
2. « Avant le soir » (Dante).

de la mobilité qu'avaient ses traits, de la vertu mimique étrange que possédaient les muscles de sa face, et de cet art involontaire qui réglait la signification de tous ses gestes, et de cette ombre expressive que, tant de fois, au théâtre, dans une minute de silence anxieux, elle avait su étendre sur sa face comme un voile de douleur, et aussi de cette ombre dont s'emplissaient maintenant les sillons creusés par l'âge dans sa chair qui n'était plus jeune. Elle souffrait cruellement par cette main qu'elle adorait, par cette main si délicate et si noble qui, même avec un don ou avec une caresse, pouvait lui faire tant de mal.

— Ne croyez-vous pas, Perdita, — reprit Stelio après une pause, en s'abandonnant au cours lucide et tortueux de sa pensée qui, telle un fleuve dont les méandres forment, enserrent et nourrissent les îles dans la vallée, laissait isolés dans son esprit d'obscurs espaces où il savait bien qu'à l'heure opportune il trouverait quelque richesse nouvelle, — ne croyez-vous pas à l'occulte bienfaisance des signes? Je ne parle ni de science astrale ni de signes horoscopiques. Ce que je veux dire, c'est que, à la façon de ceux qui croient subir l'influence d'une planète, nous pouvons créer une idéale correspondance entre notre âme et un objet terrestre, de telle sorte que cet objet, s'imprégnant peu à peu de notre essence et magnifié par notre illusion, devienne à la fin pour nous le symbole représentatif de nos destinées inconnues et revête un aspect de mystère quand il nous apparaît en certaines conjonctures de notre vie. Voilà le secret pour rendre une partie de sa fraîcheur primitive à notre âme un peu desséchée. Je connais par expérience l'effet bienfaisant que nous procure l'intense communion avec une chose terrestre. Il faut que, de temps à autre, notre âme se fasse pareille à l'hamadryade, pour sentir circuler en elle la fraîche énergie de l'arbre auquel sa vie est unie... Vous avez déjà compris que je fais allusion aux paroles prononcées par vous tout à l'heure, quand passait la barque. Ces mêmes pensées, vous les avez exprimées avec une brièveté obscure, lorsque vous avez dit : « Regardez *vos* grenades! » Pour vous et pour ceux qui m'aiment, les grenades ne pourront jamais être que *miennes*. Pour vous et pour eux, l'idée de ma personne est indissolublement liée à ce fruit que j'ai choisi pour emblème

et chargé de significations idéales, plus nombreuses que ses grains. Si j'eusse vécu au temps où les hommes désensevelissaient les marbres grecs et retrouvaient sous terre les racines humides encore des fables antiques, nul peintre n'aurait pu me représenter sur la toile sans placer dans ma main la pomme punique. Séparer de ma personne ce symbole aurait semblé à l'artiste ingénu l'amputation d'une vivante partie de moi-même; car, dans son imagination païenne, le fruit aurait paru attaché à mon bras comme à sa branche naturelle; et, en somme, il n'aurait pas conçu de mon être une idée autre que celle qu'il devait avoir d'Hyacinthe ou de Narcisse ou de Cyparisse, qui précisément devaient tour à tour lui apparaître sous l'aspect d'une plante et sous la figure d'un jeune homme. Mais il existe encore à notre époque des esprits agiles et colorés qui comprennent tout le sens et goûtent toute la saveur de mon invention.

» Vous-même, Perdita, ne vous plaisez-vous pas à cultiver dans votre jardin ce grenadier, ce bel arbuste « effrénien », pour me voir fleurir et fructifier chaque été? Une de vos lettres, vraiment ailée comme une messagère divine, me décrivait la cérémonie gracieuse où vous l'avez orné de colliers, le jour même où vous reçûtes le premier exemplaire de *Perséphone*. Donc, pour vous et pour ceux qui m'aiment, j'ai véritablement renouvelé un mythe ancien lorsque, d'une manière idéale, je me suis assimilé à une forme de la Nature éternelle. C'est pourquoi, quand je serai mort (et puisse la nature m'accorder de me manifester tout entier dans mon œuvre avant que je meure!), mes disciples m'honoreront sous l'espèce de cet arbuste; et, dans l'acuité de la feuille, dans la flamme de la fleur et dans le trésor interne du fruit couronné, ils voudront reconnaître certaines qualités de mon art; et, par cette feuille, par cette fleur et par ce fruit, comme par autant d'enseignements posthumes du maître, leurs esprits, dans les œuvres mêmes, seront amenés à cette acuité, à cette flamme et à cette opulence enclose.

» Vous découvrez maintenant, Perdita, ce qui fait la réelle bienfaisance du signe. Moi-même, par affinité, je suis amené à me développer conformément au génie magnifique de la plante en laquelle il m'a plu de figurer mes aspirations vers

une vie riche et ardente. Cette image végétale de moi-même suffit à m'assurer que mes énergies se déploient toujours selon la nature pour atteindre naturellement la fin qui leur est assignée. « *Natura cosi mi dispone.* — Ainsi Nature me dispose », telle est la vincienne épigraphe que je plaçai au frontispice de mon premier livre. Eh bien, le grenadier fleurissant et fructifiant me répète continuellement cette simple parole. Nous n'obéissons qu'aux lois gravées dans notre substance; et, par ce moyen, nous demeurons intacts au milieu de dissolutions sans nombre, dans une unité et dans une plénitude qui font notre joie. Il n'existe nul désaccord entre mon art et ma vie.

Il parlait avec un fluide abandon, car il voyait l'esprit de la femme attentive se faire concave comme un calice pour recevoir cette onde et voulait le remplir jusqu'au bord. Une félicité spirituelle de plus en plus limpide se répandait en lui, jointe à une conscience vague de l'action mystérieuse par où son intelligence se préparait à l'effort prochain. De temps à autre, comme dans un éclair, tandis qu'il se penchait vers cette amie seule et entendait la rame mesurer le silence du large estuaire, il entrevoyait l'image de la foule aux visages innombrables, pressée dans la salle profonde; et un tremblement rapide lui agitait le cœur.

— C'est chose très singulière, Perdita, — dit-il en regardant les lointaines eaux pâles, où la marée descendante commençait à découvrir les bas-fonds noirâtres, — combien facilement le hasard vient en aide à notre fantaisie par le caractère mystérieux qu'il prête au concours de certaines apparences en rapport avec une fin imaginée par nous. Je ne comprends pas pourquoi les poètes s'indignent aujourd'hui contre la vulgarité de l'époque présente et se plaignent d'être nés trop tard ou trop tôt. J'ai la conviction que tout homme d'intellligence, aujourd'hui comme toujours, a le pouvoir de se créer dans la vie sa belle fable.

» Dans le tourbillon confus de la vie, il faut regarder avec ce même esprit imaginatif avec lequel Vinci conseillait à ses disciples d'observer les taches des murailles, la cendre du foyer, les nuages, la fange et autres objets de cette sorte, pour y trouver « des inventions admirables » et « une infinité de choses »,

— « *invenzioni mirabilissime* » et « *infinite cose* ». — De même, ajoutait Léonard, vous trouverez dans le son des cloches tous les noms et tous les vocables qu'il vous plaira d'imaginer. Ce maître savait bien que le hasard — comme l'a démontré jadis l'éponge d'Apelles — est toujours ami de l'artiste ingénieux. Moi, par exemple, je suis sans cesse étonné par la facilité et la grâce que met le hasard à seconder le développement harmonique de mes inventions. Ne croyez-vous pas que le noir Hadès ait fait manger à son épouse les sept grains de grenade pour me fournir le sujet d'un chef-d'œuvre?

Il s'interrompit par un de ces éclats de rire juvéniles qui révélaient si clairement la persistance de la joie native au fond de son être.

— Voyez, Perdita, — reprit-il en riant, — voyez si je ne dis pas vrai. L'autre année, dans les premiers jours d'octobre, je fus invité à Burano par Donna Andriana Duodo. Nous passâmes la matinée dans le jardin de fil; et, l'après-midi, nous allâmes visiter Torcello. Comme, en ce moment-là, j'avais commencé à vivre dans le mythe de Perséphone et que déjà mon œuvre se formait secrètement au fond de mon esprit, il me semblait que je naviguais sur les eaux du Styx et que j'arrivais au pays des Mânes. Jamais je n'avais éprouvé un plus pur et plus doux sentiment de la mort; et ce sentiment me rendait si léger que j'aurais pu, sans laisser nulle trace de mes pas, cheminer sur la prairie d'asphodèles. L'air était humide, tiède et cendré; les canaux serpentaient parmi les bancs recouverts d'herbes pâles... Vous connaissez Torcello, peut-être, par le soleil?... Mais, de temps à autre, quelqu'un parlait, discutait, déclamait dans la barque de Charon! Le bruit de la louange me rappela de mon trépas. Francesco de Lizo, faisant allusion à ma personne, regrettait qu'un tel artiste, si magnifiquement sensuel (je répète ses propres termes), fût contraint de vivre à l'écart, loin de la foule obtuse et hostile, et de célébrer « les fêtes des sons, des couleurs et des formes » dans le palais de son rêve solitaire. Il s'abandonnait à un élan lyrique, rappelait la vie splendide et joyeuse des peintres vénitiens, la faveur populaire qui les portait comme un tourbillon jusqu'au faîte de la gloire, la beauté, la force et l'allégresse qu'ils multipliaient autour

d'eux en les reproduisant par d'innombrables images sur les voûtes concaves et sur les hautes murailles. Alors Donna Andriana dit : « Eh bien! je promets solennellement que Stelio Effrena aura sa fête triomphale à Venise. » La Dogaresse avait parlé. Au même instant, sur la rive basse et verdâtre, je vis un grenadier lourd de fruits qui, comme une hallucinante apparition, rompait la tristesse infinie de ces lieux. Donna Orsetta Contarini, qui était assise à mon côté, poussa un cri de joie et tendit ses deux mains, aussi impatientes que ses lèvres.

» Il n'y a rien qui me plaise tant que l'expression franche et forte du désir. « J'adore les grenades! » s'écria-t-elle ; et on sentait que déjà elle en avait sur la langue la fine saveur aigrelette. Elle était enfantine comme son nom archaïque. Ce cri me toucha ; mais Andrea Contarini semblait désapprouver sévèrement la vivacité de sa femme. Voilà, ce me semble, un Hadès qui a peu de foi en la vertu mnémonique des sept grains appliquée au mariage légitime... Cependant les rameurs s'étaient émus aussi, et ils abordaient au rivage ; de sorte que je pus sauter le premier sur l'herbe et me mis à dépouiller l'arbre fraternel. C'était bien le cas de répéter, avec une bouche païenne, les paroles de la Cène : « Prenez et mangez, car ceci est mon corps, qui est donné pour vous ; faites ceci en mémoire de moi... » Que vous en semble, Perdita? N'allez pas croire, au moins, que j'invente. Je dis la pure vérité.

Elle se laissait séduire à ce jeu libre et élégant où il essayait l'agilité de son esprit et la facilité de sa parole. Il y avait en lui quelque chose d'ondoyant, de mobile et de vigoureux qui suggérait à cette femme la double et diverse image de la flamme et de l'eau.

— Or, — continua-t-il, — Donna Andriana a tenu sa promesse. Guidée par ce goût héréditaire de la magnificence qui se conserve en elle si parfaitement, elle a préparé une véritable fête ducale dans le palais des Doges, à l'imitation de celles que l'on y célébrait vers la fin du XVIe siècle. L'idée lui est venue de tirer de l'oubli l'*Ariane* de Marcello et de la faire soupirer en ce même lieu où le Tintoret a peint la fille de Minos recevant d'Aphrodite la couronne d'étoiles. Ne recon-

naissez-vous pas dans la beauté de cette idée la femme dont les chers yeux furent pris par l'ineffable robe verte? Ajoutez que cette représentation musicale dans la salle du Grand Conseil a un précédent historique. Dans cette même salle, en 1573, fut jouée une composition mythologique de Cornelio Frangipani, avec musique de Claudio Merulo, en l'honneur du roi très chrétien Henri III... Avouez, Perdita, que mon érudition vous étonne. Ah! si vous saviez tout ce que j'ai recueilli là-dessus! Je vous lirai mon discours, un jour où vous aurez mérité quelque châtiment grave.

— Comment! vous ne le prononcerez pas ce soir, à la fête? — demanda la Foscarina surprise, craignant déjà qu'avec son insouciance bien connue des engagements, il n'eût résolu de tromper l'attente publique.

Il comprit l'inquiétude de son amie et voulut s'en amuser.

— Ce soir, — répondit-il avec une tranquille assurance, — j'irai prendre un sorbet dans votre jardin et me délecter à la vue de l'arbuste paré d'orfèvreries sous les étoiles.

— Ah! Stelio, qu'allez-vous faire? s'écria-t-elle en se levant à demi.

Dans cette parole et dans ce geste, il y avait un si vif regret et en même temps une si étrange évocation de la foule déçue et irritée, que cela le troubla. L'image du formidable monstre aux mille visages humains lui réapparut parmi l'or et la pourpre sombre de la salle immense, et il en pressentit sur sa personne le regard fixe et la chaude haleine. et il mesura soudain le péril qu'il avait résolu d'affronter en se fiant à la seule inspiration du moment, et il éprouva l'horreur de la soudaine obscurité mentale, du soudain vertige.

— Rassurez-vous, dit-il. J'ai voulu plaisanter. J'irai *ad bestias*, et j'irai sans armes. N'avez-vous pas tout à l'heure vu réapparaître le signe? Croyez-vous qu'après le miracle de Torcello il soit réapparu en vain? Une fois de plus, le signe est venu m'avertir que la seule attitude qui me convienne est celle à laquelle Nature me dispose. Or, vous le savez, mon amie, je ne sais bien parler que de moi-même. Donc, il faut que là, du trône des Doges, je ne parle à l'auditoire que de ma chère âme, sous le voile d'une allégorie séduisante, avec

le prestige de quelques belles cadences. Et je me propose de parler *ex tempore*, pourvu que, du haut de son *Paradis*, l'esprit enflammé du Tintoret m'en communique la fougue et l'audace. Le risque me tente. Mais en quelle singulière erreur étais-je tombé, Perdita! Lorsque la Dogaresse m'annonça la fête et me pria d'en faire les honneurs, j'entrepris de composer un discours d'apparat, une véritable prose de cérémonie, ample et solennelle comme une de ces grandes robes qu'enferment les vitrines du Musée Correr, non sans faire dans l'exorde une profonde génuflexion à l'adresse de la Reine, non sans tresser une pompeuse guirlande pour la tête de la Sérénissime Andriana Duodo. Et curieusement, durant plusieurs jours, je me complus à vivre en communion d'esprit avec un patricien de la Venise du XVIe siècle, « orné de toutes les bonnes lettres, — *ornato di tutte lettere* » comme le cardinal Bembo, membre de l'Académie des *Uranici* où des *Adorni*, hôte assidu des jardins de Murano et des collines d'Asolo. Je sentais, cela est certain, une sorte de correspondance entre le tour de mes périodes et les massives corniches d'or qui encadrent les peintures au plafond de la Grande Salle. Mais, hélas! lorsque j'arrivai hier matin à Venise et qu'en passant par le Grand Canal je baignai ma fatigue dans l'ombre humide et transparente où le marbre exhalait encore son esprit nocturne, j'eus l'impression que mes papiers valaient beaucoup moins que les algues mortes roulées par le flux; et ils me semblèrent aussi étrangers à ma personne que les *Triomphes* de Celio Magno et les *Fables marines* d'Anton Maria Consalvi, cités et commentés par moi. Que faire, alors?

Autour de lui, d'un regard il explora le ciel et l'eau, comme pour y découvrir une invisible présence, pour y reconnaître un fantôme survenu. Une lueur jaunâtre se répandait vers les dunes solitaires qui se dessinaient en linéaments minces, comme les veines sombres des agates. En arrière, vers la Salute, le ciel était parsemé de légères vapeurs, roses et violettes, qui le faisaient ressembler à une mer glauque, peuplée de méduses. Des Jardins, tout proches, descendaient les effluves du feuillage saturé de lumière et de chaleur, si lourds qu'ils semblaient visibles et flottants sur l'eau bronzée comme des huiles aromatiques.

— Sentez-vous l'automne, Perdita? demanda-t-il à son amie absorbée, d'une voix pénétrante.

De nouveau elle eut la vision de la Saison morte, enfermée sous l'enveloppe de verre opalin et submergée dans la prairie des algues.

— Oui, en moi! répondit-elle avec un sourire de mélancolie.

— Vous ne l'avez pas vu hier, lorsqu'il est descendu sur la ville? Hier, au coucher du soleil, où étiez-vous?

— Dans un jardin de la Giudecca.

— Moi, j'étais ici, au quai des Esclavons. Quand des yeux humains ont contemplé un pareil spectacle de beauté et de joie, ne pensez-vous pas que les paupières devraient s'abaisser et se sceller pour jamais? Ce soir, Perdita, je voudrais parler de ces choses vues intérieurement. Je voudrais célébrer en moi-même les noces de Venise et de l'Automne, à peu près dans la tonalité dont usa le Tintoret lorsqu'il peignit les noces d'Ariane et de Bacchus pour la salle de l'Anticollège : azur, pourpre et or. Hier, soudainement, s'est épanoui dans mon âme un germe ancien de poésie. Ma mémoire a retrouvé un fragment de ce poème oublié, que j'avais commencé d'écrire *in nona rima*, ici même, à Venise, il y a plusieurs années, la première fois que j'y suis venu, par mer, en un septembre de ma prime jeunesse. Ce poème avait justement pour titre : l'*Allégorie de l'Automne*; et le dieu y était représenté, non plus enguirlandé de pampres, mais couronné de gemmes comme un prince du Véronèse, enflammé de passion et de volupté, au moment où il approche de la Ville Anadyomène, aux bras de marbre et aux mille ceintures vertes. L'idée alors n'avait pas atteint le degré d'intensité qu'il lui fallait pour entrer dans la vie de l'Art; et, instinctivement, je renonçai à l'effort de la manifester tout entière. Mais comme, dans un esprit actif pas plus que dans un terrain fertile, aucune semence ne se perd, cette idée me revient aujourd'hui à l'heure opportune et réclame son expression avec une sorte d'urgence. Quelles fatalités mystérieuses et justes gouvernent le monde mental! Ce premier germe, il était nécessaire de le respecter pour le sentir aujourd'hui développer en moi sa vertu multipliée. Vinci, qui a plongé son regard dans toutes les choses pro-

fondes, a certainement voulu signifier une vérité de ce genre par sa fable du grain de mil disant à la fourmi : « Si tu me fais le grand plaisir de me laisser contenter mon envie de naître, *je te rendrai cent moi-mêmes*. » Admirez quelle touche de grâce avaient ces doigts capables de briser le fer. Ah! il reste bien toujours le maître incomparable. Comment ferai-je pour l'oublier et me donner aux Vénitiens?

Brusquement s'éteignit l'ironie enjouée que, dans sa dernière phrase, il s'adressait à lui-même; et il parut se replier tout entier sur sa pensée. La tête basse, le corps contracté par une sorte de correspondance avec l'extrême tension de son esprit, il tâchait maintenant de découvrir quelques-unes des analogies secrètes qui devaient relier les images multiples et diverses entrevues en de rapides éclairs; il tâchait maintenant de déterminer quelques-unes des lignes maîtresses suivant lesquelles devait se développer la nouvelle création. Tel était son effort qu'on voyait sous la peau trembler les muscles de son visage; et la tragédienne, en le regardant, éprouvait à son tour un malaise un peu semblable à celui qu'elle eût éprouvé si, en sa présence, il eût voulu tendre violemment la corde d'un arc gigantesque. Et elle le savait très loin, étranger, indifférent à tout ce qui n'était pas sa pensée propre.

— Il est déjà tard, l'heure approche; il faut rentrer, — dit-il, secoué par un sursaut, comme poursuivi par l'anxiété; car il avait vu réapparaître le formidable monstre aux mille visages humains, remplissant le large espace de la salle sonore. — Il faut que je regagne mon hôtel assez tôt pour m'habiller.

Puis, par un retour de sa vanité juvénile, il pensa aux yeux des femmes inconnues qui le verraient ce soir-là pour la première fois.

— A l'hôtel Danieli! ordonna la Foscarina au rameur.

Et, tandis que le fer dentelé de la proue évoluait sur l'eau avec une lente oscillation pareille à un mouvement animal, ils ressentirent l'un et l'autre une angoisse différente, mais également douloureuse, à l'instant où, laissant derrière eux le silence infini de l'estuaire envahi déjà par l'ombre et la mort, ils retournaient vers la ville magnifique et tentatrice dont les

canaux, comme les veines d'une femme voluptueuse, commençaient à s'embraser de la fièvre nocturne.

Ils se turent quelques minutes, absorbés par le tourbillon intérieur qui ébranlait leur être jusqu'aux racines, comme pour les arracher. Des Jardins, les effluves descendaient autour d'eux et nageaient comme des huiles sur l'eau qui, çà et là, portait dans ses plis le lustre du vieux bronze. Il y avait dans l'air comme un reflet épars du faste d'autrefois, et leurs yeux le percevaient de la même façon que, en contemplant les palais noircis par les siècles, ils avaient, dans l'harmonie des marbres durables, retrouvé la note éteinte de l'or. Il semblait qu'en ce soir magique revinssent tous les souffles et les mirages de l'Orient lointain, tels que les apportait jadis, dans ses voiles creuses et dans ses flancs recourbés, la galère pleine de belles proies. Et toutes les choses d'alentour exaltaient la puissance de la vie chez cet homme qui voulait attirer à soi l'univers afin de ne plus mourir, chez cette femme qui voulait jeter au bûcher son âme trop lourde afin de mourir pure. Et ils palpitaient l'un et l'autre, sous l'oppression d'une anxiété croissante, l'oreille attentive à la fuite du temps, comme si l'eau sur laquelle ils naviguaient eût coulé dans une clepsydre effroyable.

Ils sursautèrent l'un et l'autre, au fracas imprévu d'une salve qui saluait le pavillon amené sur la poupe d'un vaisseau de guerre à l'ancre devant les Jardins. Au sommet de la masse noire, ils virent le drapeau tricolore descendre le long du mât et se replier, comme un rêve héroïque évanoui. Pendant quelques secondes, tandis que la gondole glissait dans l'ombre plus épaisse, rasant le flanc du colosse armé, le silence parut plus profond.

— Connaissez-vous — demanda tout à coup Stelio — cette Donatella Arvale qui doit chanter dans *Ariane*?

Sa voix, en se répercutant contre le cuirassé, dans l'ombre plus épaisse, prit une sonorité singulière.

— C'est la fille du grand sculpteur Lorenzo Arvale, — répondit après un instant d'hésitation la Foscarina. — Je n'ai pas d'amie plus chère, et même je lui donne en ce moment l'hospitalité. Vous la rencontrerez chez moi, ce soir, après la fête.

— Hier soir, donna Andriana m'a parlé d'elle avec beaucoup de chaleur, comme d'un prodige. Elle m'a dit que la pensée de désensevelir *Ariane* lui était venue à entendre Donatella Arvale chanter divinement l'air : « *Come tu puoi — Vedermi piangere*[1] ?... » Nous aurons donc chez vous une musique divine, Perdita. Oh! comme j'en ai soif! Là-bas, dans ma solitude, pendant des mois et des mois, il ne m'est donné d'entendre que la seule musique de la mer, trop terrible, ou la mienne, trop tumultueuse encore.

Les cloches de Saint-Marc donnèrent le signal de la Salutation angélique; et leurs puissants éclats se dilatèrent en larges ondes sur le miroir du bassin, vibrèrent dans les vergues des navires, se propagèrent sur la lagune infinie. De Saint-Georges-Majeur, de Saint-Georges-des-Grecs, de Saint-Georges-des-Esclavons, de Saint-Jean-en-Bragora, de Saint-Moïse, de la Salute, du Rédempteur, et, de proche en proche, par tout le domaine de l'Évangéliste, jusqu'aux tours lointaines de la Madonna dell'Orto, de Saint-Job, de Saint-André, les voix de bronze se répondirent, se confondirent en un seul chœur immense, étendirent sur le muet amas des pierres et des eaux une seule coupole immense de métal invisible dont les vibrations atteignirent le scintillement des premières étoiles. Ces voix sacrées donnaient une idéale grandeur infinie à la Ville du Silence. Partant de la cime des temples, des hauts clochetons ouverts aux vents marins, elles répétaient aux hommes anxieux la parole de cette multitude immortelle que recélaient maintenant les ténèbres des nefs profondes ou qu'agitaient mystérieusement les clartés des lampes votives; aux esprits fatigués par le jour elles apportaient le message des surhumaines créatures qui annonçaient un prodige ou promettaient un monde, figurées sur les parois des secrètes chapelles, dans les icones des autels intérieurs. Et toutes les apparitions de la Beauté consolatrice qu'invoque la Prière unanime s'élevaient avec cette immense rafale de sons, chantaient en ce chœur aérien, illuminaient la face de la nuit merveilleuse.

— Pouvez-vous prier encore? — demanda Stelio à mi-voix,

1. « Comment peux-tu — me voir pleurer ?... »

en regardant la femme qui, les paupières baissées et immobiles, les mains jointes sur les genoux, se recueillait toute dans une oraison intérieure.

Elle ne répondit pas ; et même, ses lèvres se serrèrent plus fort. Et tous deux restèrent à écouter, sentant revenir encore leur angoisse, comme un fleuve qui, après la cataracte, reprend la rapidité de son cours. Ils avaient tous deux la conscience confuse de l'étrange intervalle où avait soudainement surgi entre eux une figure nouvelle, où avait été proféré un nom nouveau. Le fantôme de la brusque sensation qu'ils avaient reçue en pénétrant dans l'ombre projetée par le flanc du vaisseau demeurait en eux comme un écueil isolé, comme un point indistinct mais persistant, autour duquel s'ouvrait une sorte de vide inexplorable. L'angoisse et la passion les reprenaient maintenant à l'improviste et les jetaient l'un vers l'autre, les rapprochaient avec tant de force qu'ils n'osaient pas se regarder dans les pupilles, par crainte d'y découvrir une convoitise trop brutale,

— Vous reverrai-je ce soir, après la fête? — demanda la Foscarina, avec un tremblement dans sa voix éteinte. — Êtes-vous libre?

Elle s'empressait maintenant de le retenir, de le faire prisonnier, comme si elle eût craint qu'il ne lui échappât, comme si elle eût espéré découvrir cette nuit-là quelque philtre capable de l'enchaîner à elle définitivement. Et, si elle comprenait que désormais le don de son corps était devenu nécessaire, pourtant, à travers la flamme qui la brûlait toute, elle reconnaissait aussi avec une atroce lucidité la misère de ce don refusé si longtemps. Et une pudeur douloureuse, mêlée d'effroi et d'orgueil, contractait ses membres défleuris.

— Je suis libre, je suis à vous, — répondit le jeune homme, tout bas, sans lever les yeux sur elle. — Vous savez que pour moi rien ne vaut ce que vous pouvez me donner.

Il tremblait, lui aussi, au fond de son cœur, devant les deux buts vers lesquels, ce soir-là, toute son énergie se tendait comme un arc : — la ville et la femme, toutes les deux tentatrices et mystérieuses, et lasses d'avoir trop vécu, et lourdes de trop nombreuses amours, et trop magnifiées par son rêve, et destinées à tromper son attente.

Son âme resta opprimée quelques instants, sous un flot impétueux de regrets et de désirs. L'orgueil et l'ivresse de son dur et persévérant labeur, son ambition sans frein et sans limite, resserrée dans un champ trop étroit, son âpre intolérance de la vie médiocre, sa prétention aux privilèges des princes, le goût dissimulé de l'action qui le poussait vers la foule comme vers la proie préférable, le songe d'un art plus grand et plus impérieux qui fût tout à la fois entre ses mains un flambeau de lumière et un instrument de domination, tous ses rêves superbes et empourprés, tous ses besoins insatiables de prééminence, de gloire et de plaisir, s'insurgèrent avec un tumulte confus et l'éblouirent et le suffoquèrent. Et le poids de la tristesse l'inclina vers le suprême amour de cette femme solitaire et nomade qui, dans les plis de ses vêtements, paraissait lui apporter, recueillie et muette, la frénésie de ces multitudes lointaines où son art avait excité le frisson divin et foudroyant par un cri de passion, ou par un sanglot de douleur, ou par un silence de mort; une trouble convoitise le plia vers cette femme savante et désespérée, où il croyait découvrir les vestiges de toutes les voluptés et de toutes les fièvres, vers ce corps qui n'était plus jeune, qu'avaient amolli toutes les caresses et qu'il ne connaissait pas encore.

— C'est une promesse? — reprit-il, le front penché, se resserrant tout entier en lui-même pour contenir son agitation. — Ah! enfin!...

Elle ne répondit pas; mais elle fixa sur lui un regard où brûlait une ardeur presque folle.

Stelio ne vit pas ce regard. Et ils demeurèrent silencieux, tandis que le bourdonnement du bronze passait au-dessus de leurs têtes, si fort qu'ils le sentaient dans la racine de leurs cheveux comme un frémissement de leur propre chair.

— Adieu, — dit-elle, au moment où ils abordaient. — A la sortie, nous nous retrouverons dans la cour, près du second puits, le plus voisin du Môle.

— Adieu, dit-il. Faites que je vous aperçoive au milieu de la foule, quand je serai sur le point de prononcer ma première parole.

Une clameur confuse arriva de Saint-Marc avec le son des cloches, se propagea sur la Piazzetta, se perdit vers la Fortune.

— Que toute la lumière soit sur votre front, Stelio! — dit-elle en guise de bon présage.

Et, passionnément, elle lui tendit ses mains arides.



Lorsqu'il entra dans la cour par la porte du midi, Stelio, en voyant l'escalier des Géants assailli par la noire et blanche multitude qui fourmillait sous la rougeâtre lueur des torches fixées dans les candélabres de fer, eut un mouvement soudain de répugnance et s'arrêta sous le porche : il avait senti le contraste entre cette cohue mesquine et les aspects de ces architectures qui, magnifiées par l'insolite illumination nocturne, exprimaient avec des harmonies variées la force et la beauté de la vie d'autrefois.

— Quelle misère! — s'écria-t-il en se retournant vers les amis qui l'accompagnaient.— Dans la salle du Grand Conseil, sur l'estrade du Doge, trouver des métaphores pour émouvoir mille plastrons empesés! Retournons en arrière ; allons respirer l'odeur de l'autre foule, de la foule véritable. La Reine n'est pas sortie encore du Palais Royal. Nous avons le temps.

— Jusqu'au moment où je te verrai sur l'estrade, — dit en riant Francesco de Lizo, — je ne serai pas sûr que tu parleras.

— Stelio, je crois, préférerait le balcon à l'estrade, — dit Piero Martello, qui voulait flatter chez le maître ce goût de sédition et cet esprit factieux qu'il affectait lui-même pour l'imiter. — Haranguer entre les deux colonnes rouges le peuple mutiné qui menacerait de mettre le feu aux Procuraties et à la Libreria Vecchia!

— Oui, certainement, dit Stelio, si la harangue avait le pouvoir d'empêcher ou de précipiter un acte irréparable. Je conçois que l'on use de la parole écrite pour créer une pure forme de beauté que le livre encore non coupé contient et renferme comme un tabernacle auquel on n'accède que par élection, avec la même volonté préméditée qui est nécessaire pour briser un sceau. Mais il me semble que le discours parlé, quand il s'adresse directement à une multitude, doit avoir pour fin l'action seule. C'est uniquement à cette condition

qu'un esprit fier peut, sans s'amoindrir, communiquer avec la foule par les vertus sensuelles de la voix et du geste. En tout autre cas, son jeu serait de nature histrionique. Aussi, ai-je un repentir amer d'avoir accepté cette fonction d'orateur décoratif et de pur agrément. Considérez, je vous prie, ce qu'il y a d'humiliant pour moi dans l'honneur qu'on me fait; et considérez aussi l'inutilité de mon prochain effort. Tous ces gens-là, foule étrangère enlevée un soir à ses occupations médiocres ou à ses récréations favorites, viennent m'écouter avec la même curiosité vaine et stupide qui les porterait à écouter un « virtuose » quelconque. Pour les femmes qui m'entendront, l'art que je mets à composer le nœud de ma cravate sera beaucoup plus appréciable que l'art avec lequel je coordonne mes périodes. Et, au fond, il est probable que l'unique effet de mon discours sera un battement de mains assourdi par les gants ou un bref murmure discret auquel je répondrai par une gracieuse inclination de tête. Ne vous semble-t-il pas que je vais atteindre le terme suprême de mon ambition?

— Tu as tort, — dit Francesco de Lizo. — Tu devrais te féliciter d'avoir cette heureuse occasion d'imprimer durant quelques heures le rythme de l'art à la vie d'une cité oublieuse et de nous faire entrevoir les splendeurs dont notre existence pourrait s'embellir par l'accord renouvelé de l'Art et de la Vie. Si l'homme qui éleva le Théâtre de Fête était là, il te louerait pour cette harmonie qu'il a prédite. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'en ton absence et à ton insu la fête semble avoir été préparée sous l'inspiration de ton génie. C'est la meilleure preuve qu'il est possible de restaurer et de répandre le goût, même au milieu de la barbarie présente. Ton influence est plus profonde aujourd'hui que tu ne le crois. La dame qui a voulu te glorifier, celle que tu nommes la Dogaresse, à chaque idée nouvelle qui lui venait à l'esprit se posait la question : « Cela plaira-t-il à Effrena?... » Si tu savais combien de jeunes gens se posent aujourd'hui la même question, lorsqu'ils considèrent les aspects de leur vie intérieure!

— Et pour qui parleras-tu, sinon pour eux? — dit Daniele Glàuro, le fervent et stérile ascète de la Beauté, avec cette

voix toute spirituelle où semblait se refléter l'ardeur candide et inextinguible d'une âme que le maître préférait comme la plus fidèle. — Si, quand tu seras sur l'estrade, tu jettes autour de toi un regard, tu les reconnaîtras aisément à l'expression de leurs yeux. Et ils sont là en grand nombre, et plusieurs sont même venus de très loin ; et ils attendent ta parole avec une anxiété que tu ne comprends pas, peut-être. Qui sont-ils? Ce sont tous ceux qui ont bu ta poésie, qui ont respiré l'éther enflammé de ton rêve, qui ont senti la griffe de ta chimère; tous ceux à qui tu as annoncé la transfiguration du monde par le prodige d'un art nouveau. Grand, très grand est le nombre de ceux que tu as séduits par ton espérance et par ta joie. Or, ils ont ouï dire que tu parlerais à Venise, dans le Palais des Doges, dans l'un des endroits les plus glorieux et les plus splendides qu'il y ait sur la terre. Ils pourront donc te voir et t'écouter pour la première fois au milieu de cette inestimable magnificence qui leur paraît le cadre approprié à ta nature. Le vieux Palais des Doges, resté dans les ténèbres pendant une si longue succession de nuits, s'illumine tout d'un coup et revit, ce soir. Pour eux, toi seul as eu le pouvoir d'en rallumer les torches. Comprends-tu, maintenant, leur anxieuse attente! Et ne te semble-t-il pas que c'est pour eux seuls que tu dois parler? Cette condition que tu imposes à l'homme haranguant une multitude, elle peut s'accomplir. Il dépend de toi de soulever dans leurs âmes une émotion forte qui les tourne et les oriente pour toujours vers l'Idéal. Combien d'entre eux, Stelio, garderont de cette nuit vénitienne un souvenir inoubliable?

Stelio mit la main sur les épaules prématurément courbées du docteur mystique et, en souriant, répéta les paroles de Pétrarque :

— *Non ego loquar omnibus, sed tibi, sed mihi, et his* [1]...

Il voyait en lui-même resplendir les yeux de ses disciples inconnus; et il entendait maintenant résonner en lui-même avec une clarté parfaite, comme une modalité tonique, l'accent de son exorde.

— Néanmoins, — répliqua-t-il gaiement en s'adressant à

1. « Je ne parlerai pas pour tous, mais pour toi, et pour moi, et pour ceux-ci... »

Piero Martello, — il serait plus amusant de soulever dans cette mer une tempête.

Ils étaient sous le portique, près du pilastre angulaire, en contact avec la foule unanime et bruyante qui se pressait sur la Piazzetta, s'allongeait vers la Zecca, s'engouffrait sous les Procuraties, barrait la Tour de l'Horloge, occupait tous les espaces libres comme eût fait l'onde sans forme, communiquait sa chaleur vivante au marbre des colonnes et des murs heurtés avec violence par son continuel remous. De temps à autre, une clameur plus forte s'élevait, lointaine, à l'extrémité de la Grande Place, et se propageait; et tantôt sa force allait croissant jusqu'à éclater près d'eux comme un tonnerre, tantôt elle allait diminuant jusqu'à expirer près d'eux comme un murmure. Les archivoltes, les galeries, les flèches, les coupoles de la Basilique dorée, l'attique de la Loggetta, les architraves de la Bibliothèque resplendissaient d'innombrables petites flammes; et la pyramide du Campanile, très haute, scintillante parmi les constellations silencieuses dans le sein de la nuit, évoquait sur la multitude ivre de clameur l'immensité du silence bleu, le navigateur à l'extrémité de la lagune où cette lumière lui apparaissait comme un phare nouveau, le rythme d'une rame solitaire agitant sur l'eau dormante le reflet des astres, la paix sacrée recueillie dans les murs de quelque couvent des Iles.

— Je voudrais, cette nuit, me trouver pour la première fois avec la femme que je désire, par delà les Jardins, vers le Lido, sur une couche flottante, — dit le poète érotique Pâris Eglano, un jeune homme blond et imberbe, dont la belle bouche purpurine et vorace faisait contraste avec la délicatesse presque angélique de ses traits. — A quelque amant néronien caché sous le *felze*, Venise offrira dans une heure le spectacle d'une ville délirante qui s'incendie.

Stelio sourit en remarquant à quel point ses familiers s'étaient imprégnés de son essence et combien profondément le sceau de son style s'était imprimé sur leurs esprits. Subitement s'offrit à son désir l'image de la Foscarina empoisonnée par l'art, chargée d'expérience voluptueuse, ayant le goût de la maturité et de la corruption dans sa bouche éloquente, ayant l'aridité de la vaine fièvre dans ses mains qui avaient exprimé le suc des fruits fallacieux, gardant les vesti-

ges de cent masques sur ce visage qui avait simulé la fureur des passions mortelles. C'était ainsi que se la représentait son désir; et il palpitait à la pensée que, tout à l'heure, il la verrait émerger de la foule comme de l'élément dont elle était l'esclave, et qu'il puiserait dans le regard de cette femme l'ivresse nécessaire.

— Allons ! dit-il brusquement à ses amis ; il est l'heure.

Un coup de canon annonçait que la Reine était sortie du Palais Royal. Un long frémissement courut parmi la vivante masse humaine, pareil à celui qui, en mer, précède la rafale. Sur le quai de Saint-Georges-Majeur, une fusée partit avec un long sifflement, s'éleva droit dans les airs comme une tige de feu, jeta au sommet une tonnante rose de splendeurs; puis elle se courba, se raréfia, se dispersa en étincelles tremblantes, s'éteignit dans l'eau avec une crépitation sourde. Et la clameur joyeuse qui s'adressait à la belle femme couronnée, — le nom de la fleur et de la perle[1], répété dans un cri d'amour aux échos du marbre, — évoqua la pompe de l'ancienne Promission, le cortège triomphal des Arts escortant jusqu'au Palais la nouvelle Dogaresse, le flot d'allégresse sur lequel Morosina Grimani montait jusqu'à son trône, resplendissante d'or, tandis que tous les Arts s'inclinaient devant elle, chargés de dons comme des cornes d'abondance.

— Assurément, — dit Francesco de Lizo, — si la Reine aime tes livres, elle doit porter ce soir toutes ses perles au cou. Tu auras devant toi un buisson ardent : tous les joyaux héréditaires du patriciat vénitien.

— Regarde au pied de l'escalier, Stelio, — dit Daniele Glàuro. — Il y a là un groupe de fanatiques t'attendant au passage.

Stelio s'arrêta près du puits indiqué par la Foscarina ; il se pencha sur la margelle de bronze, dont ses genoux effleurèrent les petites cariatides en relief; et, dans le sombre miroir intérieur, il aperçut le vague reflet des lointaines étoiles. Pendant quelques instants son âme s'isola, se fit sourde aux rumeurs environnantes, se recueillit dans ce disque d'ombre d'où montait une légère fraîcheur qui révélait la muette pré-

1. *Margherita* — Marguerite, perle.

sence de l'eau. Et il sentit la fatigue de son esprit trop tendu, et le désir d'être ailleurs, et le vague besoin d'outre-passer aussi cette ivresse que lui promettaient les heures nocturnes, et, dans la dernière profondeur de son être, une âme secrète qui, à la ressemblance de ce miroir d'eau, demeurait immobile, étrangère et intangible.

— Que vois-tu ? — lui demanda Piero Martello en se penchant comme lui sur la margelle usée par les cordes séculaires.

Il répondit :

— Le visage de la Vérité.

***

Dans les pièces contiguës à la salle du Grand Conseil, jadis habitées par le Doge et maintenant par les statues païennes prises avec les antiques butins de guerre, Stelio attendait l'avertissement du maître des cérémonies pour monter sur l'estrade. Calme, il souriait aux amis qui lui parlaient; mais leurs paroles arrivaient à son oreille comme les grondements interrompus que le vent apporte de loin entre deux pauses. De temps à autre, par un brusque mouvement involontaire, il s'approchait d'une statue et la palpait d'une main convulsive, comme s'il eût cherché à y découvrir un point faible pour la briser, ou il se penchait curieusement sur une médaille, comme pour y lire un signe indéchiffrable. Mais ses yeux ne voyaient pas : leur regard était tourné en dedans, là où le pouvoir multiplié de la volonté suscitait les formes silencieuses qui devaient, dans le flux de la voix, atteindre la perfection de la musique verbale. Tout son être se contractait dans un effort pour élever au plus haut degré de l'intensité la représentation du sentiment extraordinaire qui le possédait. Puisqu'il ne pouvait parler que de lui-même et de son propre univers, il voulait au moins réunir dans une idéale figure les qualités souveraines de son art et manifester par des images à l'esprit de ses disciples quelle invincible force de désir le lançait à travers la vie. Une fois de plus il voulait leur montrer que, pour obtenir la victoire sur les hommes et sur les choses, rien ne vaut la persévérance à s'exalter soi-même et à magnifier son propre rêve de beauté ou de domination.

Penché sur une médaille de Pisanello, il sentait dans ses

tempes ardentes battre avec une rapidité incroyable le pouls de sa pensée.

— Vois, Stelio, — vint lui dire Daniele Glàuro, avec ce pieux respect qui mettait un voile sur sa voix lorsqu'il parlait de sa religion, — vois comment opèrent sur toi les affinités mystérieuses de l'Art et comment un infaillible instinct, à l'heure où ta pensée est sur le point de se révéler, la conduit, entre tant de formes, vers l'exemplaire de la plus exacte expression, vers l'empreinte du plus haut style. C'est au moment où tu vas frapper ton idée que l'attrait du semblable t'incline sur une médaille de Pisanello, que tu te rencontres avec la marque de celui qui fut un des plus grands stylistes apparus dans le monde, l'âme la plus franchement hellénique de toute la Renaissance. Et voilà que ton front est soudain éclairé d'un signe de lumière.

Le bronze pur portait l'effigie d'un jeune homme à la belle chevelure onduleuse, au profil impérial, au cou apollonien, type souverain d'élégance et de vigueur, si parfait que l'imagination ne pouvait se le figurer dans la vie qu'exempt de toute décadence, immuable, tel que l'artiste l'avait enfermé dans le cercle de ce métal pour l'éternité. — *Dux equitum præstans Malatesta Novellus Cesenae Dominus. Opus Pisani pictoris.* — Et, à côté, il y avait une autre médaille, œuvre du même créateur, où se voyait l'effigie d'une vierge à la poitrine mince, au cou de cygne, à la chevelure ramassée par derrière en forme de bourse pesante, le front haut et fuyant déjà promis à l'auréole de la béatitude : vase de pureté scellé pour toujours, dur, précis et limpide comme le diamant; ciboire adamantin où était conservée une âme consacrée comme l'hostie au sacrifice. — *Cicilia Virgo filia Johannis Francisci primi Marchionis Mantuae.*

— Vois, — reprit le subtil exégète, — vois comme Pisanello savait cueillir d'une main également prodigieuse la plus superbe fleur de la vie et la plus pure fleur de la mort. Dans le même bronze, il a coulé l'image du désir profane et l'image de l'aspiration sacrée, toutes les deux fixées dans la même idéalité du style. Ne reconnais-tu pas ici les analogies qui rattachent à cet art ton art propre? Quand ta Perséphone détache de l'arbre infernal la grenade mûre, son beau

geste de convoitise a aussi quelque chose de mystique : en fendant l'écorce pour manger les grains, elle déterminera inconsciemment sa destinée. L'ombre du mystère plane donc sur cet acte sensuel. Par là, tu as manifesté le caractère de ton œuvre tout entière. Nulle sensualité n'est plus ardente que la tienne ; mais tes sens ont une telle acuité qu'en jouissant des apparences ils pénètrent au plus profond des choses, et qu'ils y rencontrent le mystère, et qu'ils en frissonnent. Ta vision se prolonge par delà le voile sur lequel la vie peint ses images voluptueuses, où tu te complais. Ainsi, conciliant en toi-même ce qui paraît inconciliable, fondant sans effort en toi-même les deux termes de l'antithèse, tu donnes aujourd'hui l'exemple d'une vie complète et extraordinairement puissante. Voilà ce que tu dois faire entendre à tes auditeurs : car c'est cela surtout qu'il importe à ta gloire que l'on reconnaisse.

Et il avait célébré l'idéal hymen entre ce fier Malatesta, le chef des cavaliers, et Cécile de Gonzague, la bienheureuse vierge mantouane, avec la foi du bon prêtre officiant à l'autel. C'était pour cette foi que Stelio l'aimait, et aussi parce qu'en nul autre il ne sentait plus profonde et plus sincère la croyance à la réalité du monde poétique, et enfin parce qu'en celui-là il retrouvait souvent une sorte de conscience révélatrice et quelquefois une illumination imprévue de ses propres œuvres.

— La Foscarina entre, accompagnée de Donatella Arvale! annonça Francesco de Lizo, qui observait le passage de la foule montant par l'Escalier des Censeurs et se pressant dans la salle immense.

Et alors Stelio Effrena fut ressaisi par l'anxiété. Et il entendait le murmure de la multitude se confondre pour son oreille avec le battement de ses artères comme dans un lointain infini, et revenir, sur cette rumeur, les dernières paroles de Perdita.

***

Le murmure grandit, s'affaiblit, cessa, tandis que Stelio gravissait d'un pas ferme et léger les marches de l'estrade. En se retournant vers la foule, ses yeux éblouis entrevirent

le formidable monstre aux mille visages humains, parmi l'or et la pourpre sombre de la salle immense.

Une subite poussée d'orgueil lui fit retrouver l'empire de lui-même. Il s'inclina vers la Reine et vers Donna Andriana Duodo, qui lui souriaient de leurs sourires jumeaux, comme sur le Grand Canal dans la barque fuyante. Il jeta vers la scintillation des premiers rangs un regard aigu pour y reconnaître la Foscarina; il parcourut jusqu'au fond toute l'assemblée, là où n'apparaissait qu'une zone obscure semée de vagues taches pâles. Et alors cette multitude, devenue muette et attentive, s'offrit à lui sous l'image d'une énorme chimère ocellée, au buste couvert de splendides écailles, qui s'allongeait, noirâtre, sous les volutes d'un ciel riche et lourd comme un trésor suspendu.

Il était éblouissant, ce buste chimérique où brillait sans doute plus d'une parure qui jadis avait jeté ses feux sous le même ciel, dans le banquet nocturne d'un couronnement. Le diadème et les colliers de la reine, — les multiples colliers de perles réduites en grains de lumière, qui faisaient penser à un miraculeux égrènement visible du sourire royal, — les sombres émeraudes d'Andriana Duodo, enlevées autrefois à la garde d'un cimeterre, les rubis de Giustiniana Memo, sertis en forme d'œillets par l'inimitable travail de Vettor Camelio, les saphirs de Lucrezia Priuli, provenant des hautes socques sur lesquelles la Sérénissime Zilia s'était avancée vers le trône au jour de son triomphe, les béryls d'Orsetta Contarini, si délicatement mêlés à l'or mat par l'art de Silvestro Grifo, les turquoises de Zenobia Corner, baignées de pâleurs uniques par le mal mystérieux qui, une nuit, les avait changées sur le sein moite de la princesse de Lusignan, parmi les plaisirs d'Asolo; — tous les joyaux insignes qui avaient illustré les fêtes séculaires de la Ville Anadyomène s'embrasaient de feux nouveaux sur ce buste chimérique d'où arrivait à Stelio le tiède effluve de la peau et de l'haleine féminines. Étrangement moucheté, le reste du corps difforme s'étendait en arrière comme une sorte de prolongement caudal et passait entre les deux gigantesques mappemondes qui rappelaient à la mémoire de l'Imaginifique les deux sphères de bronze que le monstre aux yeux bandés presse de ses pattes léonines dans

l'allégorie de Giambellino. Et cette ample vie animale, privée de pensée en face de celui qui seul devait penser maintenant, douée de cette fascination inerte que possèdent les énigmatiques idoles, couverte de son propre silence comme d'un bouclier capable de recueillir et de repousser toute vibration, attendait le premier frémissement de la parole dominatrice.

Stelio mesura ce silence, où sa première syllabe aurait pu trembler. Pendant que la voix montait à ses lèvres, conduite par la volonté, raffermie par elle contre le trouble instinctif, il aperçut la Foscarina debout près de la rampe qui entourait le globe céleste. Le visage très pâle de la Tragédienne, sur le cou privé de joyaux et sur la pureté des épaules nues, se dressait dans l'orbe des figures zodiacales. Stelio admira l'art de cette apparition. Les yeux attachés sur ces yeux adorateurs, il se mit à parler lentement, comme s'il avait encore dans l'oreille le rythme de la rame :

« Je pensais, récemment, une après-midi, — en revenant des Jardins par ce tiède rivage des Esclavons où l'âme des poètes errants voit je ne sais quel magique pont d'or s'allonger sur une mer de lumière et de silence vers un rêve infini de Beauté, — je pensais, ou, plutôt, par la pensée, j'assistais, comme à un spectacle intime, à l'alliance nuptiale de Venise et de l'Automne sous les cieux.

» Il y avait, partout épars, un esprit de vie, fait d'attente passionnée et d'ardeur contenue, qui m'émerveillait par sa véhémence, mais qui cependant ne me paraissait pas nouveau : je l'avais déjà trouvé recueilli en certaines zones d'ombre, sous l'immobilité presque mortelle de l'Été ; et, à certains moments, je l'avais senti aussi, dans l'étrange odeur fébrile de l'eau, vibrer comme un pouls mystérieux. Ainsi, pensais-je, il est donc vrai que cette pure Cité d'art aspire à un suprême état de beauté qui pour elle a un retour annuel, comme pour la forêt l'éclosion des fleurs. Elle tend à se révéler elle-même dans une pleine harmonie, comme si toujours elle portait en soi, puissante et consciente, cette même volonté de perfection d'où elle est née et s'est formée au cours des siècles, telle une créature divine. Sous l'immobile embrasement de l'été, elle semblait ne plus palpiter, ne plus respirer, morte dans ses vertes eaux; mais mon intuition ne m'a pas trompé, quand

je devinai qu'elle était travaillée en secret par un esprit de vie suffisant pour renouveler le plus sublime des antiques prodiges.

» Voilà ce que je pensais, ce que je voyais. Mais par quelle vertu pourrai-je communiquer à ceux qui m'écoutent ce spectacle de beauté et de joie? Nulle aurore et nul couchant ne valent une pareille heure de lumière sur les marbres et sur les eaux; et l'apparition imprévue de la femme aimée dans la forêt d'avril n'est pas aussi enivrante que cette soudaine révélation diurne de la ville héroïque et voluptueuse qui porta et qui étouffa dans ses bras de pierre le plus riche songe de l'âme latine. »

La voix de l'orateur, claire et pénétrante, et comme glacée au début, s'était allumée subitement aux étincelles invisibles que devait susciter en lui l'effort de l'improvisation, réglé avec une vigilance aiguë par l'oreille difficile. Tandis que les paroles coulaient sans obstacle et que la ligne rythmique de la période se fermait à la manière d'une figure dessinée d'un seul trait par une main hardie, les auditeurs, sous cette fluidité, sentaient l'excessive tension qui tourmentait l'esprit du jeune homme, et cela les captivait comme un de ces effrayants jeux du cirque où toutes les énergies herculéennes d'un athlète se manifestent par les cordes des tendons qui vibrent et par les trames des artères qui se gonflent. Ils sentaient tout ce qu'il y avait de vivant, de chaud et d'immédiat dans la pensée exprimée ainsi; et leur jouissance était d'autant plus forte qu'elle était plus imprévue : car, ce que chacun attendait de cet infatigable chercheur de perfections, c'était la lecture étudiée d'un discours composé laborieusement. Ses dévots assistaient avec émotion à cette épreuve audacieuse, comme s'ils avaient eu devant eux, dévoilé, le secret labeur d'où étaient sorties les formes qui les avaient si profondément charmés. Et cette émotion initiale, répandue par une sorte de contagion, indéfiniment multipliée dans le grand nombre, et devenue unanime, se répercutait en celui qui l'avait fait naître. Il sembla qu'il y succombait.

C'était le péril prévu. Sous le choc d'une onde trop forte, l'orateur chancela. Pendant quelques secondes, une épaisse obscurité envahit son cerveau; la lumière de ses idées s'éteignit comme une torche au souffle d'un vent irrésistible; ses

yeux se voilèrent comme au début du vertige. Mais il comprit quelle serait la honte de la défaite s'il cédait à cet égarement ; et, par une espèce de heurt brutal, sa volonté fit jaillir dans cette obscurité, comme le briquet du silex, une autre étincelle.

Du regard et du geste, il éleva l'âme de la foule vers le chef-d'œuvre qui, dans le ciel de la salle, répandait une irradiation solaire.

« Je suis certain, s'écria-t-il, je suis certain que telle apparut Venise au Véronèse, lorsqu'il cherchait en lui-même l'image de la Reine triomphale. »

Et il dit pourquoi l'artiste prodigue, après avoir jeté sur sa toile à profusion l'or, les gemmes, la soie, la pourpre, l'hermine, toutes les opulences, ne put représenter le visage glorieux autrement que dans un nimbe d'ombre.

« C'est pour cette ombre qu'il faut exalter le Véronèse! Représentant sous une figure humaine la Cité dominatrice, il sut en exprimer l'esprit essentiel, dont le symbole serait une flamme inextinguible à travers un voile d'eau. Et tel, que je connais bien, ayant plongé son âme dans cette zone sublime, l'en a retirée enrichie d'une puissance nouvelle et, par la suite, a forgé avec des mains plus ardentes son art et sa vie. »

Cet homme-là, n'était-ce pas lui-même? Dans cette affirmation de sa personne propre, il retrouva toute son assurance et sentit que désormais il était le maître de sa pensée et de sa parole, hors de danger, capable d'entraîner dans les cercles de son rêve l'énorme chimère ocellée, au buste couvert d'écailles splendides, le monstre éphémère et versatile au flanc duquel émergeait filialement la muse tragique, la tête dressée dans l'orbe des constellations.

Obéissant à son geste, les visages innombrables se levèrent vers l'Apothéose, les yeux dessillés contemplèrent avec stupeur ce prodige comme s'ils le voyaient pour la première fois et comme s'ils le voyaient sous un aspect tout nouveau pour eux. Le dos nu de la femme au casque d'or resplendissait sur le nuage avec un relief de vie musculaire si puissant qu'il tentait comme une chair palpable. Et, de cette nudité plus vivace que tout le reste, victorieuse du temps qui, au-dessous

d'elle, avait obscurci les héroïques images des sièges et des batailles, il semblait qu'émanât un enchantement voluptueux dont les souffles de la nuit automnale, respirant par les balcons ouverts, augmentaient la douceur; tandis que, là-haut, les princesses de cette autre cour, penchées sur la balustrade entre les deux colonnes torses, inclinaient leurs visages allumés et leurs seins opulents vers leurs dernières sœurs mondaines.

Alors, dans cet enchantement, le poète jeta ses périodes, ailées comme des strophes lyriques.

Il montra la Ville enflammée de désir et palpitante d'anxiété en ses mille ceintures vertes, étendant ses bras de marbre vers le sauvage Automne dont l'humide haleine lui arrivait embaumée par la mort délicieuse des campagnes et des îles. Il la fit trembler comme l'amante qui espère son heure de joie. Il évoqua les choses, « éloquentes comme si quelque signe invisible eût été attaché à leur apparence visible et que, par un divin privilège, elles eussent vécu dans la supérieure vérité de l'Art ». Il exalta enfin cette sorte de rythmique intelligence qui en élabore studieusement les aspects, comme pour les rendre conformes à une idée et les faire concourir à une fin préconçue. Et Venise alors parut avoir des mains merveilleuses pour composer ses lumières et ses ombres, pour tisser elle-même l'inimitable tissu d'allégories qui la recouvre.

« Et puisque, dans l'univers, la poésie seule est vérité, celui qui sait la contempler et l'attirer à soi par les vertus de la pensée, celui-là est bien près de connaître le secret de la victoire sur la vie. »

En prononçant ces paroles, il avait cherché les yeux de Daniele Glàuro et les avait vus briller de bonheur, sous cet énorme front méditatif qui paraissait gros d'un monde non enfanté. Le docteur mystique était là, près de l'estrade, avec plusieurs de ces disciples inconnus qu'il avait décrits au maître, avides et anxieux, pleins de foi et d'attente, impatients de briser la chaîne de leur servitude quotidienne et de connaître une libre ivresse de joie et de douleur. Stelio les voyait réunis en groupe, comme un noyau de forces massées, le dos aux grandes armoires rougeâtres où gisaient ensevelis les

innombrables volumes d'une sagesse oubliée et inerte. Il distinguait leurs visages ardents et attentifs, leurs longues chevelures, leurs bouches entr'ouvertes avec une stupeur enfantine ou fermées avec une espèce de violence sensitive, leurs yeux clairs ou bruns sur lesquels le souffle des paroles faisait passer tour à tour des lumières et des ombres, comme la brise changeante sur un parterre de fleurs délicates. Il avait la certitude de tenir dans sa main leurs âmes confondues en une seule, et de pouvoir agiter cette âme unique ou l'étreindre dans son poing ou la déchirer ou la brûler comme un léger drapeau.

Tandis que son esprit se bandait et se débandait avec vigueur pour ce continuel décochement, il ne laissait pas de conserver une étrange lucidité d'investigation extérieure, une faculté d'observation matérielle qui devenait plus aiguë et plus nette à mesure que son éloquence s'accélérait et s'enflammait davantage. Il sentait peu à peu son effort devenir plus facile, et que le pouvoir de sa volonté était devancé par une énergie libre et obscure comme un instinct, surgie des profondeurs de son inconscience et opérant par un procédé occulte, invérifiable. Par analogie, il se rappelait certains moments extraordinaires où, dans le silence des veilles, il avait écrit un vers éternel qui lui avait paru, non pas sorti de son cerveau, mais dicté par un dieu violent auquel sa main avait obéi comme un instrument aveugle. C'était à peu près le même étonnement qu'il éprouvait à cette heure, quand son oreille était surprise par la cadence imprévue des mots que proféraient ses lèvres. Dans la communion qui s'était établie entre son âme et l'âme de cette foule, il survenait un prodige presque divin. Au sentiment qu'il avait de sa personne habituelle s'ajoutait quelque chose de plus grand et de plus fort; et il lui semblait que, de minute en minute, sa voix acquérait une plus haute vertu.

C'est alors qu'il aperçut en lui-même, complète et vivante, la figure idéale. Et il l'exprima selon la manière des deux maîtres coloristes qui régnaient en ce lieu, avec le luxe du Véronèse et la fougue du Tintoret, dans le langage de la poésie.

Toutes les vitalités et toutes les transfigurations de la pierre antique où le temps accumula ses mystères et où la gloire grava ses emblèmes, toutes ces alternances de créations et de

destructions merveilleusement faciles qui simulent dans l'eau esclave les libres vicissitudes du ciel ; la fulgurante vibration lumineuse depuis les croix des coupoles gonflées de prière jusqu'aux petits cristaux salins pendus sous l'arche des ponts ; et l'Époux lui-même, incliné sur son char de feu vers la Cité belle, et dans ce juvénile visage inhumain ces lèvres pleines de murmures et de sylvestres silences, et cette sorte de bestialité délicate et cruelle qui contrastait avec de profonds regards d'entendement, et ce sang qui bondissait par tout son corps jusqu'aux pouces de ses pieds agiles, jusqu'aux extrêmes phalanges de ses mains fortes, et tout l'or fauve et toute la pourpre qu'il portait avec lui, — tout passa et rayonna dans la voix du poète... Avec quelle passion, palpitante en ses mille ceintures vertes et sous ses immenses colliers, la Cité s'abandonnait au dieu magnifique !

Alors, emportée dans la spire ascendante des paroles, l'âme de la multitude parut s'élever tout à coup au sentiment de la Beauté comme à une cime jamais atteinte. L'éloquence du maître était secondée par l'expression de toutes les choses d'alentour ; elle semblait reprendre et continuer les rythmes auxquels obéissaient toute la grâce et toute la force figurées sur ces murailles, elle semblait résumer les concordances idéales entre ces formes que l'art humain avait créées et les qualités de l'atmosphère naturelle où elles se perpétuaient. Voilà pourquoi son verbe avait tant de pouvoir et son geste amplifiait si aisément les contours des images ; voilà pourquoi, en chacun des mots prononcés, la vertu suggestive du son rehaussait à ce point le sens de la lettre. Ce n'était pas seulement l'habituel effet d'une communication électrique établie entre l'orateur et l'auditoire ; c'était aussi l'enchantement qui gagnait toutes les pierres du prodigieux édifice et prenait une extraordinaire vigueur à l'insolite contact de toute cette humanité agglomérée et palpitante. Le frisson de la foule et la voix du poète semblaient rendre leur vie primitive aux murs séculaires et ressusciter dans ce froid musée l'esprit originel : — un noyau de puissantes idées, concrétées et organisées dans les substances les plus durables pour attester la noblesse d'une race.

La splendeur d'une jeunesse divine descendait sur les femmes,

comme dans une alcôve somptueuse : car elles avaient ressenti intérieurement l'anxiété de l'attente et la volupté de s'abandonner, à la façon de la Cité belle. Elles souriaient avec une vague langueur, comme exténuées par une sensation trop forte, les épaules nues émergeant de leurs corolles de gemmes. Et les émeraudes d'Andriana Duodo, les rubis de Giustiniana Memo, les saphirs de Lucrezia Priuli, les béryls d'Orsetta Contarini, les turquoises de Zenobia Corner, tous les joyaux héréditaires dont les feux avaient plus que le prix de la matière, comme le décor de la grande salle avait plus que le prix de l'art, mettaient sur les blancs visages de ces patriciennes le reflet des joyeusetés d'autrefois et réveillaient en elles l'âme des voluptueuses qui avaient offert aux amours une chair macérée dans les bains de myrrhe, de musc, d'ambre, et découvert en public leurs seins fardés.

Stelio le voyait, ce buste féminin de l'énorme chimère, sur lequel palpitaient mollement les plumes des éventails ; et il sentait passer sur son esprit une ivresse trop chaude, qui le troublait. L'ample vibration partie de lui-même se répercutait en lui-même avec une force multipliée, le secouait si profondément qu'il perdait le sentiment de son équilibre habituel. Il lui semblait qu'il oscillait sur la foule comme un corps concave et sonore où des résonances variées s'engendreraient par une volonté indistincte et pourtant infaillible. Dans les pauses, il attendait avec angoisse le signal de cette volonté, tandis que se prolongeait en lui comme l'écho d'une voix qui n'aurait pas été la sienne et qui aurait proféré des paroles signifiant des pensées pour lui toutes nouvelles. Et ce ciel et cette eau et cette pierre et cet Automne, ainsi représentés, lui paraissaient n'avoir aucun rapport avec ses propres sensations récentes, mais appartenir à un monde de rêve entrevu par lui à mesure qu'il parlait, dans une rapide succession d'éclairs.

Il était stupéfait de ce pouvoir inconnu qui affluait en lui, abolissant les limites de sa personne individuelle et conférant à sa voix solitaire la plénitude d'un chœur. — Telle était donc la trêve mystérieuse que la révélation de la Beauté pouvait octroyer à l'existence quotidienne des multitudes lasses ; telle était la mystérieuse volonté qui pouvait envahir

le poète au moment où il répondait à l'âme innombrable qui l'interrogeait sur la valeur de la vie et s'efforçait de se hausser une fois au moins jusqu'à l'Idée éternelle. — A cette heure, il n'était que le messager par qui la Beauté offrait aux hommes, réunis en ce lieu consacré par des siècles de gloires humaines, le don divin de l'oubli. Il ne faisait que traduire dans les rythmes de la parole le visible langage par lequel, en ce même lieu, les nobles ouvriers de jadis avaient exprimé l'aspiration et l'imploration de la race. Et, pendant une heure, ces hommes contempleraient le monde avec des yeux différents, penseraient et rêveraient avec une autre âme.

En esprit, il traversa les murailles qui enserraient cette masse palpitante dans une espèce de cycle héroïque, dans un cercle de rouges trirèmes, de tours fortifiées et de théories triomphales. Ce lieu paraissait maintenant trop étroit à l'exaltation de son sentiment nouveau ; et, une fois encore, il était attiré vers la foule véritable, vers l'immense foule unanime qu'il avait vue ondoyer tout à l'heure dans la conque marmoréenne et pousser vers la nuit étoilée une clameur dont elle-même s'enivrait comme de sang et de vin.

Et ce ne fut pas seulement vers cette multitude, ce fut vers d'infinies multitudes que s'en alla sa pensée ; et il les évoqua serrées dans de profonds théâtres, dominées par une idée de vérité et de beauté, pâles et attentives devant le grand arc de la scène ouvert sur une merveilleuse transfiguration de la vie, ou frénétiques sous la splendeur subite irradiée par une parole immortelle. Et le rêve d'un art plus haut, se dressant une fois encore dans son âme, lui montra les hommes repris de respect pour les poètes comme pour les seuls qui puissent interrompre quelques instants l'angoisse humaine, étancher la soif, dispenser l'oubli. Et il la jugea trop facile, cette épreuve qu'il affrontait : excité par le souffle de la foule, son esprit s'estima capable de créer des fictions gigantesques. Et l'œuvre qu'il nourrissait en lui-même, informe encore, eut un fier tressaillement de vie, tandis que ses yeux voyaient, dressée dans l'orbe des constellations, la Tragédienne, la muse à la voix divulgatrice, qui semblait lui apporter entre les plis de sa robe, recueillie et muette, la frénésie des peuples lointains.

Presque épuisé par l'incroyable intensité de la vie vécue durant cette pause, il se remit à parler sur un ton plus bas. Sa parole eut l'éclat sourd de cette âme automnale que les maîtres de jadis façonnèrent à la Cité belle. Il dit la floraison d'art comprise entre la jeunesse de Giorgione et la vieillesse du Tintoret, et la montra « empourprée, dorée, opulente et expressive comme la pompe de la terre sous la dernière flamme du soleil ».

Ils revécurent, les précurseurs de cet art, avec la pulsation de leurs veines ; — pareils aux Centaures de Pindare qui, ayant connu le pouvoir du vin suave comme le miel, aussitôt repoussèrent le lait de leurs tables et se hâtèrent de boire le vin dans des cornes d'argent.

« Mais ces premiers créateurs n'auraient-ils pas eux-mêmes poussé un cri d'admiration, à voir le sang de la vierge Ursule ruisseler sous les coups du bel archer païen, dans le tableau de Carpaccio ? Un sang si vermeil dans une chair nourrie de lait ! Cette scène de meurtre est comme une fête : les archers y portent les armes les plus choisies, les vêtements les plus ornés, avec les attitudes les plus élégantes. L'éphèbe aux cheveux d'or qui, d'un si fier geste de grâce, transperce de flèches la martyre, ne ressemble-t-il pas vraiment à un Éros adolescent, travesti et sans ailes ?

» Ce gracieux meurtrier d'innocences (ou peut-être son frère), après avoir déposé l'arc, s'abandonnera demain à l'enchantement de la musique pour rêver un rêve infini de volupté.

» C'est bien Giorgione qui verse en lui l'âme nouvelle et l'y allume d'un désir inapaisable. Sa musique n'est plus la mélodie qu'hier encore les luths répandaient entre les arceaux recourbés sur les trônes, dans les visions du troisième Bellini. Elle continue à monter du clavicorde, sous le toucher de mains religieuses ; mais le monde qu'elle éveille est plein d'une joie et d'une tristesse où se cache le péché.

» Quiconque a vu le *Concerto* avec des yeux sagaces, connaît un extraordinaire et irrévocable moment de l'âme vénitienne. Par une harmonie de la couleur, — dont le pouvoir significatif est sans limites comme le mystère des sons, — l'artiste y raconte le premier trouble d'une âme avide à qui,

soudainement, la vie se présente sous l'aspect d'un héritage opime.

» Le moine assis au clavicorde et son compagnon plus âgé ne ressemblent pas à ceux que Vettor Carpaccio représentait fuyant devant la bête apprivoisée par Jérôme, à Saint-Georges-des-Esclavons. Leur essence est plus forte et plus noble; l'atmosphère où ils respirent est plus haute et plus riche, propice à la naissance d'une grande joie ou d'une grande tristesse ou d'un rêve superbe. Quelles sont les notes que ces mains belles et sensitives tirent des touches où elles s'attardent? Des notes magiques, sans doute, puisqu'elles ont la puissance d'opérer chez le musicien une transfiguration si violente. Celui-ci est parvenu au milieu de son existence mortelle, déjà éloigné de sa jeunesse, déjà près de son déclin; et voilà que, seulement alors, la vie se révèle à lui riche de tous les biens comme une forêt chargée de fruits vermeils, dont ses mains, occupées ailleurs, ne connurent jamais le frais velours. Comme sa sensualité est assoupie, il ne tombe pas sous la domination d'une seule image tentatrice; mais il souffre d'une confuse angoisse où le regret domine le désir, tandis que, sur la trame des harmonies qu'il recherche, la vision de son passé — tel qu'il aurait pu être et qu'il ne fut pas — se compose comme un tissu de chimères. Son compagnon devine cette tempête, lui qui est déjà au seuil de la vieillesse, calmé; doux et grave, il touche l'épaule de l'autre avec un geste pacificateur. Mais, avec eux, émergeant de l'ombre chaude comme l'expression même du désir, se trouve aussi le jeune homme au chapeau empanaché et à la longue chevelure : ardente fleur d'adolescence que Giorgione créa sous un reflet de ce mythe hellénique d'où naquit la forme idéale d'Hermaphrodite. Il est là, présent mais étranger, séparé des premiers comme un être qui n'a souci que de son propre bien. La musique exalte son indicible rêve et semble multiplier indéfiniment sa faculté de jouir. Il se sait maître de cette vie qui échappe aux deux autres, et les harmonies recherchées par le musicien ne sont pour lui que le prélude de sa propre fête. Son regard est oblique et intense, détourné vers un certain point comme pour y séduire je ne sais quoi qui le séduirait; sa bouche close est comme une bouche

déjà lourde d'un baiser qui ne serait pas donné encore; son front est si spacieux que la plus touffue des couronnes ne l'embarrasserait pas. Mais, lorsque je songe à ses mains cachées, je les imagine froissant les feuilles du laurier pour s'en parfumer les doigts ».

Les mains de l'animateur rendirent visible ce geste de l'adolescent plein de convoitises, comme si elles eussent réellement exprimé l'essence de la feuille aromatique ; et l'accent de sa voix donna au personnage évoqué un relief si fort que tous les jeunes hommes de l'auditoire crurent voir manifesté leur désir indicible, leur rêve obsédant. Troublés, ils sentaient en eux-mêmes une obscure agitation d'appétits contenus ; et ils entrevoyaient des possibilités nouvelles, ils estimaient dorénavant tangible une proie naguère encore lointaine et inespérée. Çà et là, dans toute la longueur de la salle, Stelio les reconnaissait, adossés aux grandes armoires rougeâtres où gisaient ensevelis les innombrables volumes d'une sagesse oubliée et inerte. Ils étaient debout, occupant les espaces libres du pourtour ; à la façon d'une vivante bordure, ils formaient la limite de cette masse compacte ; et, de même que, dans un drapeau qui flotte au vent, les extrémités frémissent plus fort, de même ils tremblaient davantage au souffle de la poésie.

Stelio les reconnaissait ; et il en distinguait plusieurs à la singularité de leur attitude, à l'excès de l'émotion révélée par le pli de leurs lèvres ou par le battement de leurs paupières ou par le feu de leurs joues. Sur la face de l'un, tournée vers l'embrasure du balcon ouvert, il devinait l'enchantement de la nuit automnale et le délice de la brise montant des lagunes. Les regards d'un autre lui désignaient, par un rayon d'amour, une femme assise et comme abandonnée sur elle-même, comme exténuée par un plaisir muet, avec un air indéfinissable de langueur impure, avec un tendre visage de neige où la bouche s'ouvrait comme un alvéole humide de miel.

Il avait une étrange lucidité, qui lui faisait percevoir les choses avec l'évidence des hallucinations fébriles. A ses yeux, tout vivait d'une vie hyperbolique : les portraits des doges, rangés autour de la salle parmi les blanchâtres ondulations

des cartouches, respiraient pour lui comme ces vieillards chauves dont il voyait par moments, là-bas, dans le fond, le geste toujours le même lorsqu'ils essuyaient leur front pâle et moite. Rien ne lui échappait : ni le pleur continu des torches placées dans les petites corbeilles de bronze qui recueillaient la cire jaune comme de l'ambre ; ni l'extrême finesse d'une main chargée d'anneaux qui pressait un mouchoir sur des lèvres douloureuses, comme pour calmer une brûlure ; ni l'enroulement d'une écharpe autour d'épaules nues où la brise nocturne, entrant par les balcons ouverts, faisait courir un frisson de froid. Et néanmoins, tandis qu'il remarquait ces mille aspects fugitifs des choses, sa vue conservait l'image totale de l'énorme chimère ocellée, au buste couvert d'écailles splendides, sur le flanc de laquelle émergeait la muse tragique, la tête dressée dans l'orbe des constellations.

A chaque instant son regard se tournait vers la femme promise, qui se montrait à lui comme le vivant support d'un monde stellaire. Il était reconnaissant à la Foscarina d'avoir choisi cette façon de lui apparaître au moment où pour la première fois il se donnait à la foule. Ce qu'il voyait en elle, à cette heure, c'était, non plus l'amante d'une nuit, au corps mûri par de longues ardeurs, chargé d'expérience voluptueuse, mais le merveilleux instrument de l'art nouveau, la divulgatrice de la grande poésie, celle qui devait incarner dans sa personne changeante les futures fictions de beauté, celle dont la voix inoubliable devait apporter aux peuples la parole attendue. Maintenant, il s'attachait à elle, non par une promesse de volupté, mais par une promesse de gloire. Et, une fois encore, il sentit en lui-même son œuvre informe tressaillir profondément.

Alors son verbe s'embrasa. Il montra la Cité triomphante parée comme pour un banquet délicieux, et le flamboiement de tous les trésors amassés par des siècles de guerres et de trafics, et la fille de Saint-Marc, *Domina Aceli*, y apportant la ceinture d'Aphrodite qu'elle avait retrouvée à Chypre dans un bois de myrtes. Et, tout à coup, l'adolescent aux belles plumes blanches s'avança au milieu du banquet, suivi de son escorte effrénée. Et tel fut le commencement de ce divin automne d'art vers lequel se retournera toujours le regret des

hommes, tant que persistera dans l'âme humaine l'aspiration à dépasser l'étroitesse de l'existence commune pour vivre une vie plus ardente ou pour mourir d'une plus belle mort.

« Je vois Giorgione qui domine la fête, sans reconnaître pourtant sa personne mortelle; je le cherche dans le mystère du nuage igné qui l'enveloppe. Il apparaît moins à la façon d'un homme qu'à la façon d'un mythe. Sur la terre, nul destin de poète n'est comparable au sien. De lui, tout reste ignoré; quelques-uns même sont allés jusqu'à nier son existence. Son nom n'est inscrit sur aucune œuvre, et plusieurs refusent de lui attribuer aucune œuvre certaine. Cependant tout l'art vénitien est enflammé par sa révélation; c'est de lui que le Titien a reçu le secret d'infuser un sang lumineux dans les veines de ses créatures. En vérité, ce que Giorgione représente dans l'Art, c'est l'Épiphanie du Feu. Il mérite qu'on l'appelle « porteur de feu », à l'égal de Prométhée.

» Quand je considère la rapidité avec laquelle ce don sacré passe d'un artiste à l'autre et, de coloration en coloration, va rougeoyant toujours, j'imagine une de ces lampadophories que les Hellènes instituèrent afin de perpétuer la mémoire du Titan fils de Japet. Au jour de la fête, une troupe de jeunes cavaliers athéniens partait au grand galop du Céramique vers Colone, et leur chef agitait une torche allumée à l'autel d'un sanctuaire. Si la torche s'éteignait par l'impétuosité de la course, le porteur la remettait à un compagnon qui la rallumait en courant, et celui-ci à un troisième, et le troisième à un quatrième, et ainsi de suite, toujours en courant, jusqu'au dernier qui la déposait, rouge encore, dans le temple de Prométhée. Par ce qu'elle a de véhément, cette image représente bien pour moi la fête des maîtres coloristes à Venise. Chacun d'eux, même le moins illustre, a tenu au poing, ne fût-ce qu'un instant, le don sacré. Tel d'entre eux, comme ce premier Bonifacio qu'il faut glorifier, a cueilli avec des mains incombustibles la fleur interne du feu. ».

Les doigts du jeune homme cueillirent en l'air la fleur idéale. Et son regard alla vers la sphère céleste pour offrir silencieusement ce don igné à celle qui, là-bas, gardait le divin troupeau zodiacal. « A toi, Perdita!... » Mais la femme souriait, tournée vers une personne lointaine.

Ainsi fut-il, en suivant le fil du sourire, conduit à l'inconnue qui, soudainement, s'illumina pour lui sur un champ obscur.

N'était-ce pas la musicienne dont le nom avait résonné contre la cuirasse du vaisseau, dans le silence et dans l'ombre ?

Elle lui apparut semblable à une image intérieure, engendrée tout à coup dans cette partie de son âme où le fantôme de la brusque sensation qu'il avait reçue en pénétrant dans l'ombre projetée par le flanc du vaisseau était demeurée comme un point isolé et indistinct.

Durant une seconde, elle fut belle comme étaient belles en lui les pensées inexprimées.

« La ville à qui de tels créateurs ont composé une âme d'une telle puissance, — reprit le maître, agile sur le flot qui montait, — la plupart ne la considèrent aujourd'hui que comme un grand reliquaire inerte et comme un asile de paix et d'oubli ! »

Ce délire lucide, cette exaltation de tous les désirs, cette fièvre impétueuse dont il avait parlé à son amie dans la barque lente, il les rendit alors visibles par des images de soif, de danger et de fureur. N'avait-il pas lui-même cherché passionnément dans l'eau si, par aventure, il n'apercevrait pas au fond une ancienne épée ou un ancien diadème ? N'avait-il pas lui-même, dans la ville ambiguë aux trompeuses nonchalances, sursauté d'effroi comme celui qui, reposant avec les doigts de l'aimée sur ses paupières lasses, entendit tout à coup des serpents siffler dans la souple chevelure ?

« Ah ! si je savais dire de quelle vie prodigieuse elle palpite dans ses mille ceintures vertes et sous ses immenses colliers ! Il n'est pas de jour où elle n'absorbe notre âme ; et tantôt elle nous la rend intacte et fraîche et toute neuve, d'une nouveauté originelle où demain l'empreinte des choses aura une netteté indicible ; et tantôt elle nous la rend infiniment subtile et vorace, comme une flamme qui détruit tout ce qu'elle touche, en sorte que, le soir, parmi les cendres et les scories, nous retrouvons parfois quelque sublimation extraordinaire. Chaque jour, elle nous invite à l'acte qui assure le progrès de notre espèce : l'effort sans trêve pour se surpasser soi-même ; elle nous montre la possibilité d'une douleur qui se

transforme en la plus efficace énergie stimulante; elle nous enseigne que le plaisir est le moyen le plus certain de connaissance que nous ait départi la Nature et que l'homme qui a beaucoup souffert est moins sage que l'homme qui a beaucoup joui! »

A cette maxime, qui parut trop audacieuse, un vague murmure désapprobateur courut çà et là dans l'auditoire; la Reine hocha légèrement la tête, en signe de dénégation; quelques dames, par un échange de regards, se témoignèrent l'une à l'autre une gracieuse horreur. Mais tout cela fut balayé par l'acclamation juvénile qui s'élança de toutes parts vers le maître enseignant avec une si franche hardiesse l'art de s'élever par les vertus de la joie jusqu'aux formes supérieures de la vie.

Stelio souriait à reconnaître les siens, très nombreux; il souriait à reconnaître l'efficacité de ses leçons qui déjà, en plus d'un esprit, avaient chassé les nuages de la tristesse inerte et tué la lâcheté des vaines larmes et infusé pour toujours le mépris des douleurs et des molles compassions. Il se réjouissait d'avoir proclamé une fois encore le principe de sa doctrine, jailli naturellement de cette âme d'art qu'il glorifiait. Et ceux qui s'étaient retirés au fond d'un ermitage pour y adorer un triste fantôme n'ayant de vie que dans le miroir terni de leurs yeux; et ceux qui s'étaient créés rois d'un palais sans fenêtres où, de temps immémorial, ils attendaient une visitation; et ceux qui, d'entre les ruines, avaient cru désensevelir l'image de la Beauté, — mais ce n'était qu'un sphinx rongé, qui les tourmentait de ses énigmes sans fin; — et ceux qui, chaque soir, se mettaient sur le seuil de leur porte pour voir arriver l'Étranger mystérieux, au manteau gonflé de dons, et qui, tout pâles, appuyaient l'oreille contre terre pour entendre le pas qui semblait s'approcher; tous ceux que stérilisait un chagrin résigné ou que dévorait un orgueil au désespoir, tous ceux qu'endurcissait une obstination inutile ou que privait de sommeil un espoir continuellement déçu, — tous, il aurait voulu maintenant les appeler à reconnaître leur mal, sous la splendeur de cette âme ancienne et toujours nouvelle.

« En vérité, — dit-il avec l'accent de l'exultation, — si tout le

peuple, abandonnant ses demeures, émigrait aujourd'hui, attiré vers d'autres rivages, comme déjà fut tentée son héroïque jeunesse par la courbe du Bosphore, au temps du doge Pietro Ziani, et que la prière cessât de frapper l'or sonore des mosaïques, et que la rame cessât de perpétuer par son rythme la méditation de la pierre muette, Venise n'en resterait pas moins une Cité de Vie. Les créatures idéales que protège son silence vivent dans tout le passé et dans tout l'avenir. Toujours nous découvrons en elles de nouvelles concordances avec l'édifice de l'univers, des rapprochements imprévus avec l'idée née de la veille, de claires annonces de ce qui n'est en nous qu'un pressentiment, d'ouvertes réponses à ce que nous n'osons pas demander encore. »

Et il dénombra les aspects de ces créatures, leurs significations toujours diverses ; il les compara aux mers, aux fleuves, aux prairies, aux bois, aux rochers. Il en exalta les auteurs, « ces hommes profonds qui ne savent pas l'immensité des choses qu'ils expriment, plongés dans la vie par des millions de racines, non comme des arbres isolés, mais comme de vastes forêts... Continuant l'œuvre de la Nature, de la divine Mère, leur esprit se transforme *en une semblance d'esprit divin*, comme dit Léonard. Et, puisque la force créatrice afflue sans cesse à leurs doigts ainsi que la sève aux bourgeons des arbres, ces hommes créent avec joie. »

Tout le désir de l'artiste obstiné qui halète et peine pour obtenir ce don olympien, toute l'envie qu'il portait à ces gigantesques ouvriers de la Beauté, jamais las et jamais pris de doute, sa soif insatiable de bonheur et de gloire, se trahissaient dans l'accent avec lequel il avait prononcé les dernières paroles. De nouveau, l'âme de la multitude était sous l'empire du poète, sans opposition, tendue et vibrante comme une seule corde faite de mille cordes; et chaque résonance y avait un prolongement incalculable : car en elle se réveillait le sentiment confus d'une vérité connue jadis, que tout d'un coup le poète lui rappelait sous la forme d'un message inouï. Elle ne se trouvait plus étrangère en ce lieu sacré où l'une des plus splendides destinées humaines avait laissé de si larges traces de splendeur ; autour d'elle et au-dessous d'elle, jusqu'aux derniers fonde-

ments, elle sentait vivre la masse du palais séculaire, comme si les souvenirs ne s'y tenaient plus immobiles dans l'ombre du passé, mais circulaient à la façon de brises libres dans une forêt émue. A cette heure, durant la magique trêve que lui octroyaient les vertus de la poésie et du songe, elle semblait retrouver en elle-même les indestructibles caractères des primitives générations, quelque chose comme une vague image des lointaines ascendances, et reconnaître son droit à un antique héritage dont elle aurait été dépouillée, — à cet héritage que le messager lui annonçait encore intact et recouvrable. Elle éprouvait l'anxiété de celui qui va rentrer en possession d'une richesse perdue. Et, dans la nuit qui scintillait aux balcons ouverts, tandis qu'apparaissaient déjà les rouges lueurs de l'incendie qui allait embraser le bassin, il y avait comme l'attente éparse d'un retour promis par la destinée.

Dans la sonorité du silence, la voix solitaire atteignit son apogée :

« Créer avec joie ! C'est l'attribut de la Divinité. Il est impossible d'imaginer au sommet de l'esprit un acte plus triomphal. Les paroles mêmes qui le signifient ont la splendeur de l'aurore... »

L'âme innombrable frissonna comme au prélude d'un hymne. A la gloire des créateurs, le poète chanta la noblesse de la race qui depuis avait déchu. Comme le premier Bonifacio, dans la *Parabole du Riche et de Lazare*, il entonna sur une note de feu sa dernière harmonie. Comme le Tintoret, dans les *Noces d'Ariane*, il tressa une guirlande d'étoiles pour couronner cette alliance de Venise et de l'Automne qu'il avait rêvée. Et ces deux ardents chefs-d'œuvre, il les évoqua, non pour interroger le seigneur blond qui écoute le concert assis entre deux courtisanes aux visages lumineux comme des lampes d'ambre pur, ni pour implorer le jeune époux au front ceint de pampres qui offre l'anneau à l'épouse inclinée vers l'onde marine, mais pour retrouver derrière les lignes, dans les profonds accords de la couleur, un pressentiment de belles fatalités.

« Ne reverrons-nous pas, de nos yeux mortels, en quelque soir glorieux, au milieu d'un silence étrange, une galère palpitante d'oriflammes aborder au Palais des Doges ? »

Il la voyait, cette galère, au lointain d'un horizon prophétique, sur cette mer italienne où la Beauté descendait encore une fois pour couronner Venise Anadyomène avec une guirlande d'étoiles nouvelles.

« Regardez-le, ce navire! Il semble porter un message des dieux. Regardez-la, cette Femme symbolique! Ses flancs sont capables de porter le germe d'un monde. »

Un vaste applaudissement éclata, dominé aussitôt par la clameur des jeunes hommes, jaillie comme un ouragan vers celui qui faisait fulgurer aux yeux inquiets une si grande espérance, vers celui qui professait une foi si clairvoyante dans l'occulte génie de la race, dans la vertu ascensionnelle des idéalités transmises par les pères, dans la souveraine dignité de l'esprit, dans le pouvoir indestructible de la Beauté, dans toutes les hautes valeurs que la barbarie moderne tient pour viles. Les disciples tendaient les bras vers le Maître avec une effusion de reconnaissance, avec un élan d'amour : car il avait allumé leurs âmes comme des flambeaux. En chacun d'eux revivait la créature de Giorgione, l'adolescent aux belles plumes blanches, qui s'avançait vers la riche proie amassée ; et en chacun d'eux semblait multipliée la puissance de jouir.

Leur cri exprimait si bien leur trouble intime que l'animateur en trembla et fut traversé par un flot soudain de tristesse, en songeant à la cendre de ce feu passager, en songeant aux cruels réveils du lendemain. Contre quels âpres obstacles devait se briser ce terrible désir de vivre, cette violente volonté de façonner pour son propre destin les ailes de la Victoire et de bander toutes les énergies de son être vers le but sublime!

Mais la nuit favorisait le juvénile délire. Tous les rêves de domination, de volupté et de gloire que Venise avait bercés, puis étouffés dans ses bras de marbre, ils ressuscitaient tous des fondements du Palais, entraient par les balcons ouverts, palpitaient comme un peuple renaissant, sous les volutes de ce ciel riche et lourd, pareil à un trésor suspendu. La force qui, sur l'ample voûte et sur les hautes murailles, gonflait la musculature des dieux, des rois et des héros, la beauté qui, dans la nudité des déesses, des reines et des courtisanes, coulait

comme une musique visible, la force et la beauté humaines transfigurées par des siècles d'art s'harmonisaient en une seule forme que ces enivrés croyaient avoir sous les yeux réelle et respirante, érigée là par le poète nouveau.

Et ils exhalaient leur ivresse dans cet immense cri vers celui qui avait offert à leurs lèvres avides la coupe de son vin. Tous voyaient maintenant l'inextinguible flamme à travers le voile de l'eau. Et déjà tel d'entre eux s'imaginait lui-même froissant les feuilles du laurier pour s'en parfumer les doigts ; et déjà tel autre avait résolu de retrouver au fond d'un canal taciturne l'antique épée et l'antique diadème.

***

A présent, sous les lambris, du Musée voisin, Stelio Effrena était seul avec les statues, incapable de supporter aucun autre contact, pris du besoin de se recueillir et d'apaiser en lui-même cette singulière vibration par laquelle il lui avait semblé que son essence allait se répandant, diffuse à travers l'âme innombrable. Des récentes paroles, il ne retrouvait pas trace dans sa mémoire ; des récentes images, il n'apercevait aucun vestige. Seule persistait au milieu de son esprit cette « fleur du feu » qu'il avait fait naître à la gloire du premier Bonifacio et cueillie lui-même de ses doigts incombustibles pour l'offrir à la femme qui s'était promise. Il revoyait comment, à l'instant précis de cette offrande spontanée, la femme avait détourné la tête, et comment, au lieu du regard absent, il avait rencontré le sourire indicateur. Alors le nuage de l'ivresse, qui était sur le point de s'envoler, se condensa de nouveau en lui sous la forme vague de la musicienne ; et il lui sembla que celle-ci, tenant à la main la fleur du feu, dans une attitude souveraine, émergeait sur son agitation intérieure comme sur une tremblante mer d'été. De la salle du Grand Conseil arrivèrent à lui, comme pour célébrer cette image, les premières notes de la symphonie de Marcello, symphonie dont le mouvement fugué révélait aussitôt le caractère du grand style. Une idée sonore, précise et forte comme une personne vivante, se développait selon la mesure de sa puissance. Et il y reconnut la vertu de ce même principe

autour duquel, comme autour d'un thyrse, il avait enroulé les guirlandes de sa poésie.

Alors, le nom qui avait déjà résonné contre la cuirasse du vaisseau dans le silence et dans l'ombre, le nom qui, dans les ondes infinies des cloches crépusculaires, s'était perdu comme une feuille sibylline, lui parut proposer ses syllabes à l'orchestre comme un thème nouveau que recueillirent les archets. Violons, violes et violoncelles le chantèrent tour à tour; les éclats soudains des trompettes héroïques l'exaltèrent; enfin tout le quatuor le fit jaillir d'un seul coup dans le ciel de la joie où plus tard devrait briller la couronne d'étoiles offerte à Ariane par Aphrodite d'or.

Le jeune homme éprouva un trouble singulier, presque religieux, devant cette annonciation. Il comprit tout ce que valait pour lui, en cet inestimable moment lyrique, de se trouver seul au milieu des statues blanches et immobiles. Un lambeau de ce même mystère que, sous le flanc du vaisseau, il avait effleuré comme on effleure un voile fugitif, semblait onduler maintenant sur ses yeux, dans cette salle déserte et pourtant si voisine de la multitude humaine. — Ainsi, sur le rivage, près du flot, se tait une conque marine. — Il croyait sentir encore une fois, comme il l'avait déjà sentie à certaines heures inoubliables, la présence de son destin qui allait donner à son âme une impulsion nouvelle et peut-être y susciter une volonté merveilleuse. Et, considérant la médiocrité des mille destins obscurs suspendus sur les têtes de cette foule attentive aux apparitions de la vie idéale, il se félicita de pouvoir adorer à l'écart ce démon propice qui venait le visiter secrètement pour lui offrir dans le nom d'une amante inconnue un don enveloppé.

Il tressaillit, à l'éclat des voix humaines qui saluaient d'une triomphale acclamation le dieu invaincu:

Viva il forte, viva il grande...

La salle profonde résonna comme une immense timbale vigoureusement frappée; et le résonnement se propagea par l'Escalier des Censeurs, par l'Escalier d'Or, par les galeries, par les vestibules, jusqu'aux Puits, jusqu'aux fondations du palais, comme un tonnerre d'allégresse dans la nuit sereine.

Viva il forte, viva il grande
Vincitor dell' Indie dome[1] *!*

Il semblait, vraiment, que le chœur saluât l'apparition du Dieu magnifique évoqué par le poète sur la Cité belle. Il semblait que les plis de ses pourpres frémissent dans ces notes vocales comme des flammes dans des chalumeaux de cristal. La vivante image ondoyait sur la foule qui la nourrissait de son propre rêve.

Viva il forte, viva il grande...

Dans cet impétueux mouvement fugué, les basses, les contraltos, les soprani répétaient l'acclamation frénétique vers l'Immortel aux mille noms et aux mille couronnes, « né sur des lits ineffables, pareil à un jeune garçon dans sa première adolescence ». Toute l'antique ivresse dionysiaque renaissait et s'épanchait en ce chœur divin. La plénitude et la fraîcheur de la vie dans le sourire de Lyæos, de celui qui délivre des chagrins l'âme des hommes, s'y exprimaient avec un lumineux jaillissement de joie. Les torches des Bacchantes y flamboyaient et y crépitaient. Comme dans l'hymne orphique, un reflet d'incendie y venait illuminer le front juvénile orné de boucles bleuâtres. « Quand la splendeur du feu envahit toute la terre, seul il enchaîna les stridents tourbillons de la flamme. » Comme dans l'hymne homérique, y palpitait le sein stérile de la mer, y retentissait en cadence le choc mesuré des rames qui poussaient le navire bien construit vers les terres inconnues. Le Fleurissant, le Fructifère, le Remède visible pour les mortels, la Fleur sacrée, l'Ami du plaisir, Dionysos libérateur tout à coup réapparaissait aux yeux des hommes sur les ailes du chant, couronnait pour eux de félicité cette heure nocturne ainsi qu'une coupe débordante, plaçait devant eux une fois encore les biens sensibles de la vie.

Le chant croissait en force; dans l'essor, les voix se fondaient. L'hymne célébrait le dompteur des tigres, des panthères, des lions et des lynx. On entendait les cris des Ménades, la tête renversée en arrière, les cheveux épars, les robes dénouées, heurtant les cymbales, agitant les crotales : — évohé!

1. « Vive le fort, vive le grand — vainqueur des Indes subjuguées ! »

Mais voilà que, tout à coup, s'élevait des sonorités héroïques un large rythme pastoral évoquant le Bacchus thébain, au front pur ceint de pensées suaves :

Quel che all'olmo la vite in stretto nodo
Pronuba accoppia, e i pampini feconda [1]...

Deux voix, seules, en une succession de sixtes, chantaient les noces végétales, le vert mariage, les liens flexueux. L'image de la barque chargée de grappes comme la cuve prête pour la vendange, cette image déjà créée par la parole du poète, passait de nouveau dans les yeux de la multitude. Et de nouveau le chant accomplit le prodige dont fut témoin le prudent pilote Médéide : « Et voilà qu'un vin doux et parfumé coula par tout le noir et rapide navire... Et voilà que, jusqu'au haut de la voile, une vigne grimpa ; et d'innombrables raisins y pendaient. Et un beau lierre sombre s'enroulait à la vergue, et il était couvert de fleurs, et de beaux fruits naissaient parmi son feuillage. Et tous les tolets des rames avaient des guirlandes... »

L'esprit de la fugue passait alors dans l'orchestre et s'y déployait légèrement en belles volutes, tandis que les voix battaient sur la trame orchestrale, d'une percussion simultanée. Et de nouveau, tel un thyrse brandi sur la troupe bachique, une voix seule fit monter la mélodie nuptiale où riait la grâce de l'hymen agreste :

Viva dell' olmo
E della vite
L'almo fecondo
Sostenitor [2] *!*

Les voix seules évoquaient l'image de Thyades debout qui, parmi les fumées de l'ivresse, balanceraient mollement leurs thyrses ornés de corymbes et de pampres, vêtues de longues robes safranées, le visage en feu, lascives comme ces femmes du Véronèse qui s'inclinaient sur les balustres aériens pour boire le chant.

Mais l'acclamation héroïque s'éleva dans un transport final. Le visage du dieu conquérant reparut parmi les torches

1. « Celui qui, d'un nœud étroit, marie la vigne à l'ormeau, — les accouple et féconde les pampres... »

2. « Vive de l'ormeau — et de la vigne — le nourricier, le fécond — soutien ! »

frénétiquement secouées. A l'unisson, dans un suprême élan d'allégresse, les voix et l'orchestre tonnèrent vers l'énorme chimère ocellée, sous le trésor suspendu de ce ciel, dans cette enceinte de rouges trirèmes, de tours crénelées et de théories triomphales.

Viva dell' Indie,
Viva de' mari,
Viva de' mostri
Il domator[1] *!*

Stelio Effrena était venu sur le seuil; à travers la presse qui s'ouvrait devant lui, il avait pénétré dans la salle; il s'était arrêté près de l'estrade occupée par l'orchestre et les chanteurs. Ses yeux inquiets cherchaient la Foscarina près de la sphère céleste, mais ne l'y rencontraient pas. La tête de la Muse tragique ne se dressait plus dans l'orbe des constellations. — Où était-elle? Où s'était-elle retirée? Le voyait-elle sans qu'il la vît? — Une anxiété confuse l'agitait; et les visions qu'il avait eues, le soir, sur les eaux, remontaient dans son esprit, indistinctes, accompagnées par les paroles de la suprême promesse. En regardant les balcons ouverts, il pensa que peut-être elle était allée respirer l'air nocturne et que, penchée peut-être sur la balustrade, elle sentait sur sa nuque froide passer le flot musical et qu'elle en jouissait comme du frisson communiqué par des lèvres tenaces.

Mais l'attente de la voix divine domina en lui toute autre impatience, abolit toute autre anxiété. Il s'aperçut qu'il s'était fait dans la salle un grand silence, comme à l'instant où il avait desserré les lèvres pour proférer la première syllabe. De même qu'en cet instant, le monstre éphémère et versatile, aux mille visages humains, semblait se tendre et se faire muet et se faire vide pour recevoir une âme nouvelle.

Quelqu'un chuchota près de lui le nom de Donatella Arvale. Il tourna les yeux vers l'estrade, par delà les violoncelles qui formaient une haie brune. La cantatrice demeurait invisible, cachée dans la forêt délicate et frémissante d'où allait s'élever l'harmonie douloureuse qui accompagne la lamentation d'Ariane.

Enfin, dans le silence favorable, s'éleva un prélude de vio-

1. « Vive des Indes, — vive des mers, — vive des monstres, — le dompteur! »

lons. Les violes et les violoncelles unirent à cette plainte suppliante un plus profond soupir. N'était-ce pas, après la flûte et le crotale, après les instruments orgiaques dont les sons troublent la raison et provoquent le délire, n'était-ce pas l'auguste lyre dorienne, grave et suave, harmonieux support du chant? Ainsi du bruyant Dithyrambe était né le Drame. La grande métamorphose du rite dionysiaque, la frénésie de la fête sacrée devenant la créatrice inspiration du poète tragique, était figurée dans cette alternance musicale. L'ardent souffle du dieu thrace avait donné la vie à une forme sublime de l'Art. La couronne et le trépied, prix décernés à la victoire du poète, avaient remplacé le bouc lascif et la corbeille de figues attiques. Eschyle, gardien d'une vigne, avait été visité par le dieu, qui lui avait infusé son esprit de flamme. Sur le flanc de l'Acropole, près du sanctuaire de Dionysos, un théâtre de marbre était édifié, capable de contenir le peuple élu.

Ainsi tout à coup, dans le monde interne de l'animateur, s'ouvraient les routes des siècles prolongées à travers l'éloignement des mystères primitifs. Cette forme de l'art à laquelle tendait maintenant l'effort de son génie attiré par les obscures aspirations des multitudes humaines, lui apparaissait dans la sainteté de ses origines. La divine douleur d'Ariane, montant comme un cri mélodieux hors du Thyase furibond, faisait tressaillir une fois de plus l'œuvre qu'il nourrissait en lui-même, informe encore, mais déjà viable. Du regard, sur l'orbe des constellations, il chercha la muse à la voix divulgatrice. Ne l'ayant pas l'aperçue, ses yeux revinrent à la forêt des instruments d'où montait la plainte.

Alors, d'entre les grêles archets qui brillaient comme de longs plectres, s'élevant et s'abaissant sur les cordes par un mouvement alternatif, surgit la cantatrice, droite comme une tige; et, comme une tige, elle se balança un moment sur l'harmonie étouffée. La jeunesse de son corps agile et robuste resplendissait à travers l'étoffe de son vêtement comme une flamme à travers un mince ivoire poli. S'élevant et s'abaissant autour de sa blanche personne, les archets semblaient tirer leur note de la musique secrète qui résidait en elle. Lorsque ses lèvres s'arrondirent, Stelio reconnut la pureté et la force

de la voix avant même qu'elle fût modulée, comme s'il avait vu le jet d'une source vive monter dans une statue de cristal.

Come mai puoi
Vedermi piangere?...

La mélodie de l'antique amour et de l'antique douleur coula de cette bouche avec une expression si pure et si forte que soudain, dans l'âme innombrable, elle se convertit en une félicité mystérieuse. Était-ce bien la divine plainte de la fille de Minos, abandonnée sur la rive de Naxos déserte, les bras en vain tendus vers le blond Étranger? La fable s'évanouissait, l'illusion du temps était abolie. Ce qui s'exhalait dans cette voix parfaite, c'était l'éternel amour et l'éternelle douleur des dieux et des hommes. L'inutile regret de toute joie perdue, le rappel de tout bien fugitif, l'imploration suprême à toute voile s'enfuyant sur les mers, à tout soleil se cachant derrière les montagnes, et l'implacable désir, et la nécessité de la mort, toutes ces choses passaient dans le chant solitaire, transmuées par la vertu de l'art en sublimes essences que l'âme pouvait recevoir sans souffrance. Les paroles s'y dissolvaient, y perdaient toute signification, s'y changeaient en notes d'amour et de douleur infiniment révélatrices. Pareille à un cercle qui serait clos mais qui se dilaterait continuellement selon le rythme même de la vie universelle, la mélodie avait enveloppé l'âme de la foule, qui se dilatait avec elle dans une immense félicité. Par les balcons ouverts, dans le calme absolu de la nuit automnale, cet enchantement se répandait sur les eaux placides, montait jusqu'aux étoiles vigilantes, plus haut que les mâts immobiles des navires, plus haut que les tours sacrées, demeures des bronzes maintenant muets. Pendant les interludes, la cantatrice penchait sa tête juvénile et restait inanimée comme une statue, blanche dans la forêt des instruments, parmi les longs plectres, bien loin de ce monde qu'en peu de minutes son chant avait transfiguré.

***

Descendu dans la cour furtivement afin de se soustraire à la curiosité importune, Stelio s'était réfugié vers un coin d'om-

bre; *et*, de là, il épiait si, parmi la foule, n'apparaîtraient pas en haut de l'Escalier des Géants les deux femmes, l'actrice et la cantatrice, qui devaient le rejoindre près du puits.

D'instant en instant son attente devenait plus anxieuse, tandis que lui arrivait le cri tumultueux qui s'élevait autour des murs extérieurs du Palais pour aller se perdre dans le ciel éclairé d'un reflet d'incendie. Une joie presque terrible se propageait dans la nuit sur la Ville Anadyomène. Il semblait que tout à coup une respiration véhémente fût venue dilater les poitrines et qu'une surabondance de vie sensuelle gonflât les artères des hommes. C'était la reprise où le chœur bachique célèbre la couronne d'étoiles posée par Aphrodite sur la tête oublieuse d'Ariane, qui avait provoqué ce cri de la foule pressée sur le Môle, au-dessous des balcons ouverts. Lorsque dans l'élévation finale, sur le mot *Viva!* le chœur des Ménades, des Satyres et des Égipans avait éclaté à l'unisson, le chœur populaire lui avait répondu comme un formidable écho répercuté dans le bassin de Saint-Marc. Et on avait pu croire qu'à cette minute le délire dionysiaque, se ressouvenant des antiques forêts brûlées durant les nuits sacrées, donnait le signal de l'incendie où finalement devait resplendir la beauté de Venise.

Le rêve de Pâris Eglano — le spectacle des prodigieuses flammes offert à l'amour sur la couche flottante— se présenta dans un éclair au désir d'Effrena. Ses prunelles gardaient la persistante image de Donatella, — de la gracieuse figure juvénile aux reins arqués et puissants, dressée au-dessus de la forêt sonore, parmi les plectres dont le mouvement alternatif semblait tirer les notes de la musique secrète qui résidait en elle. — Et, pris d'une étrange angoisse, il évoqua aussi l'image de l'autre : — empoisonnée par l'art, chargée d'expérience voluptueuse, avec le goût de la maturité et de la corruption dans sa bouche éloquente, avec la sécheresse des vaines fièvres dans ses mains qui avaient exprimé le suc des fruits fallacieux, avec les vestiges de cent masques sur son visage qui avait simulé la fureur des passions mortelles. Cette nuit enfin, après l'intervalle d'un long désir, il allait recevoir le don de ce corps qui n'était plus jeune, qu'avaient amolli toutes les caresses et qu'il ne connaissait pas encore. Combien il avait

palpité et tremblé, tout à l'heure, au flanc de cette femme taciturne, en naviguant vers la ville sur cette eau qui semblait pour tous les deux couler dans une clepsydre effroyable! Ah! pourquoi maintenant venait-elle à sa rencontre en compagnie de cette autre tentatrice? Pourquoi plaçait-elle à côté de sa science désespérée la splendeur pure de cette jeunesse?

Il frissonna quand il aperçut dans la foule, en haut de l'escalier marmoréen, à la lueur des torches fumeuses, la personne de la Foscarina, si serrée contre celle de Donatella Arvale que l'une se confondait avec l'autre dans une même blancheur. Il les suivit du regard jusqu'au bas des marches, anxieux comme si, à chaque pas, elles avaient posé le pied sur le bord d'un abîme. L'inconnue, pendant ces heures brèves, avait déjà vécu dans l'âme du poète une vie fictive si intense qu'en la voyant s'approcher il éprouvait un trouble comparable à celui qu'il eût éprouvé à voir tout d'un coup venir au devant de lui l'incarnation respirante de l'une des idéales créatures engendrées par son art.

Elle descendait avec lenteur, dans le flot humain. Derrière elle, le Palais des Doges, traversé de larges clartés et de bruits confus, faisait penser à quelqu'un de ces réveils fabuleux qui subitement, au fond des forêts, transfigurent les châteaux inaccessibles où croît depuis des siècles une royale chevelure. Les deux Géants gardiens rougeoyaient à la rougeur des torches; l'ogive de la Porte Dorée étincelait de petites flammes; en arrière de l'aile septentrionale, les cinq coupoles de la Basilique régnaient dans le ciel comme d'énormes mitres parsemées de chrysolithes. Et l'immense clameur montait, montait parmi l'entassement des marbres, forte comme le mugissement de la tempête contre les murailles de Malamocco.

Dans ce tumulte, Effrena voyait s'avancer vers son désir les deux tentatrices, l'une et l'autre échappées de la foule comme de l'embrassement d'un monstre. Et son désir lui représentait d'extraordinaires communions, qui se réaliseraient avec la facilité des rêves et la solennité des cérémonies liturgiques. Il se dit que Perdita lui amenait cette magnifique proie pour une fin secrète de beauté, pour quelque haute œuvre de vie qu'elle voulait accomplir avec lui. Il se dit que, cette nuit même,

elle lui adresserait d'admirables paroles. Et sur son esprit repassa la mélancolie qu'il avait éprouvée en se penchant sur la margelle de bronze pour contempler dans ce sombre miroir le reflet des étoiles; et il s'attendit à un événement qui remuerait jusque dans la dernière profondeur de son être cette âme secrète qui s'y tenait immobile, étrangère et intangible. A la vertigineuse accélération de ses pensées, il reconnut l'imminence de ce délire que seules pouvaient lui donner les vertus de la lagune. Et, sortant de l'ombre, il alla au-devant des deux femmes, avec un pressentiment enivré.

— Oh! Effrena, — dit la Foscarina en arrivant au puits, — je n'espérais plus vous trouver. Nous avons tardé beaucoup, n'est-ce pas ? Mais nous étions prises dans la foule et ne pouvions nous en dégager.

Puis, se tournant vers sa compagne, avec un sourire, elle ajouta :

— Donatella, voici le Maître du Feu.

Sans parler, mais avec un sourire, Donatella Arvale répondit à la profonde inclination du jeune homme.

La Foscarina reprit :

— Il faut que nous allions à la recherche de la gondole. Elle nous attend près du Pont de la Paille. Nous accompagnez-vous, Effrena ? Profitons du moment. La foule se précipite sur la Piazzetta. La reine sort par la Porte de la Carte.

Un long cri unanime salua l'apparition de la reine blonde et emperlée au haut de l'escalier où jadis le Doge élu recevait l'insigne ducal en présence du peuple. Une fois encore le nom de la fleur et de la perle fut répété aux échos du marbre. Des foudres joyeuses crépitèrent dans le ciel; mille colombes ardentes s'envolèrent des pinacles de Saint-Marc, messagères du Feu.

— L'Épiphanie du Feu! s'écria la Foscarina en arrivant au Môle, devant ce prestigieux spectacle.

Donatella Arvale et Stelio Effrena s'arrêtèrent à côté d'elle, étonnés. Ils se regardèrent avec des yeux éblouis. Et leur visage resplendissait, embrasé par les reflets, comme s'ils se fussent penchés sur une fournaise ou sur un volcan.

GABRIELE D'ANNUNZIO.

(A suivre.) (Traduction de G. HÉRELLE.)

LA GUERRE DE COURSE

ET

LA DÉFENSE NAVALE[1]

L'affaire de Fashoda a mis la France à deux doigts de la guerre. Si on l'eût faite, on eût été vaincu.

Vingt fois, en dix ans, on a pu saisir le fait que la marine française n'est pas en état de vaincre ; par suite, la politique n'est pas en mesure de commander, ni même de débattre les questions les plus importantes sur un pied d'égalité. Il y a quinze mois déjà passés, la France a perdu l'Égypte pour la deuxième fois, faute de cinquante croiseurs et de trois cents petits bâtiments, nécessaires ceux-ci à la défense des côtes,

1. Entre un grand nombre d'ouvrages, se reporter surtout aux suivants : 1° Amiral Aube, *A terre et à bord*, notes d'un marin, 1 vol. in-12, 1884, Berger-Levrault ; — 2° Amiral Fournier, *la Flotte nécessaire*, 1 vol. in-12, 1896, Berger-Levrault ; — 3° Amiral Réveillère, articles parus dans *la Marine française*, 1889 à 1897 ; — 4° Commandant Gougeard, *la Marine de guerre*, 1 vol. in-8°, 1884, Berger-Levrault ; — 5° Commandant Z et Montéchant, *Guerres navales de demain*, 1 vol. in-12, 1891, Berger-Levrault ; — 6° Commandant Z et Montéchant, *Essai de Stratégie navale*, 1 vol. in-8°, 1893, Berger-Levrault ; — 7° Lieutenant de vaisseau Guierre, *l'Avenir de la Torpille*, 1 vol. in-12, 1898, Berger-Levrault ; — 8° Lieutenant X, *la Guerre avec l'Angleterre*, 1 vol. in-12, 1899, Berger-Levrault ; — 9° Captain Mahan, *Influence de la Puissance navale dans l'Histoire* (traduction du Capitaine de vaisseau Boisse), 1 vol. in-8°, 1899, H. May ; — 10° Captain Mahan, *la Guerre sur mer* (traduction du comte de Diesbach), 1 vol. in-8°, 1900, Berger-Levrault ; — 11° Édouard Lockroy, *la Défense navale*, 1 vol. in-8°, 1899, Berger-Levrault ; — 12° ***, articles parus dans la *Revue de Paris*, 1895, 1897, 1898.

ceux-là à forcer l'Angleterre dans ses retranchements. Il fallait se donner les armes, dont on a si cruellement alors senti le manque; il fallait du moins l'essayer. On n'a seulement pas eu l'air d'y penser. Une écume d'injures et de menaces sans portée, méprisables par conséquent, contre un ennemi très puissant, qui ne se prive pas en effet de mépriser, mais qui se souvient toujours, — et ce fut tout. Il semble qu'un sommeil pèse sur la France, que traversent seulement les sursauts du cauchemar. On ne prend pas ainsi le chemin de la victoire; et les cris même n'y mènent point. De ces fameux patriotes, qui ont rempli la ville de leurs clameurs depuis quinze mois, pas un seul n'a songé au redressement de notre état naval. S'ils avaient fait pour la marine la centième partie des efforts qu'ils ont faits contre un seul homme, peut-être une nouvelle humiliation nous eût été épargnée : celle d'avoir les mains liées, quand se joue la plus belle partie du monde; celle de perdre contre l'Angleterre une occasion de vaincre telle qu'il n'en fut pas offert depuis un siècle à l'Europe, — et qu'on ne la retrouvera pas.

Je répète une fois encore : « Où sont les cinquante ou soixante croiseurs? où les deux cents torpilleurs et les cent sous-marins qui nous manquent? »

Ce n'est pas un rôle à jouer d'être vaincu. Il faut vaincre. La plus noble défaite est encore misérable : elle se vante elle-même, plus qu'elle n'est vantée. Ceux qui sont les plus forts, malgré tout, l'emportent. On admire les plus faibles, s'ils l'ont mérité ; puis ils disparaissent, oubliés, tandis qu'on compte avec les autres. L'univers n'est plein que de chiens vivants, qui narguent des lions morts.

Dans une guerre navale, la France serait vaincue, cette année, comme elle l'eût été l'année dernière. Et comme elle le sera dans cinq ans, si elle s'en tient aux erreurs que le nouveau programme de la marine consacre. Il est un moyen de combattre à armes égales, et même de faire la loi. Il exige une réforme navale. S'y décidera-t-on enfin?

I

POLITIQUE ET STRATÉGIE

Le premier principe d'une bonne politique navale est de regarder la guerre avec l'Angleterre comme inévitable. Quoi qu'il y paraisse, il n'y a pas un meilleur moyen de l'éviter.

Une fois pour toutes, et d'abord, il est nécessaire d'établir que s'attendre à cette guerre ce n'est pas vouloir la faire, ni la désirer.

La guerre avec l'Angleterre serait un immense malheur. L'Angleterre est de bien loin la plus belle colonie de la France; elle en est le marché le plus important. Le quart du commerce extérieur de la France se fait avec l'Angleterre. La Russie achète vingt fois moins à son alliée. Sans doute, l'alliance russe est essentielle; et l'alliance anglaise n'est pas nécessaire. Cependant il faut avoir l'idée nette de ce que l'amitié de la France et de l'Angleterre — ou si l'on aime mieux, leur inimitié non déclarée — représente d'intérêts français. Il y a une foule immense de paysans, d'ouvriers, de fermiers, de marchands et de matelots, entre Dunkerque et Nantes, qui ne produisent de la viande, des laitages, du blé, des étoffes et toutes sortes d'objets que pour le compte d'un seul et solide client, qui est l'Angleterre. Les pires déclamations ont peu de force contre de tels faits; il serait assez fâcheux qu'elles en eussent. Tel, à Paris, qui déclame contre l'Angleterre, pour vendre son journal, va contre les intérêts de dix millions de Français, qui dépendent de la paix.

Dans l'état de notre institution navale, la France ira jusqu'au bout de la patience, afin d'éviter la guerre. Mais il peut arriver, néanmoins, qu'on ne l'évite pas. D'où la nécessité de s'armer. En tout cas, il faut temporiser : le temps est maintenant contre l'Angleterre; elle touche à la limite de la production en bâtiments de guerre; elle n'a, du reste, qu'à conserver son avance sur les flottes rivales. Elle ne la perdrait que si l'Europe entière se mettait à construire : l'Europe peut, en

dix ans, se porter au niveau de l'Angleterre. Il est chimérique d'y compter. D'ici là, l'Angleterre fera tout ce qu'elle peut pour ruiner et pour battre la France, dans la politique d'abord, et sur mer, si ce n'est pas assez de la diplomatie. Il nous faut donc faire tout le possible pour donner à ce pays les armes les moins vulnérables ; et, jusque-là, ne répondre à chaque coup de force, fût-ce à des coups de pied, que par un accroissement continu de la marine.

La France ne fera, de longtemps, la guerre à l'Angleterre que pour des raisons sentimentales, beaucoup plus que positives. Au contraire, l'Angleterre y a ses intérêts. Et c'est ce qui rend la guerre possible. Sans compter la frénésie d'orgueil où l'abus heureux de la force entraîne de plus en plus l'Angleterre. Tous ceux qui ont voyagé dans le pays savent quel abîme sépare désormais les générations nouvelles de l'ancienne. Le peuple anglais s'américanise tous les jours ; il n'est presque plus de libéraux ; l'ivresse de l'empire s'étend à tous les esprits. Le culte de la force n'y est pas moins général qu'en Allemagne, mais beaucoup plus affiché et plus cynique. Il se complique d'un instinct de sport, qui le rend surtout dangereux : prétendant à la domination universelle, les Anglais sont prêts à se battre et à vaincre qui que ce soit, pour s'en montrer les plus dignes. Car c'est à cette basse opinion de boxeurs qu'ils en sont venus, mesurant à la vigueur du poing la validité des droits, et la qualité de la civilisation à la forme des muscles.

A la fin de 1898, la France était comme désarmée en face d'une Angleterre plus puissante qu'elle ne fut jamais. Lord Brassey pouvait dire[1] : *Les escadres anglaises de la Méditerranée et de la Manche ont une supériorité écrasante sur les escadres françaises correspondantes. Jamais les escadres britanniques n'ont été aussi fortes. La marine anglaise n'a jamais été en meilleur état depuis les guerres de Napoléon.* Le premier lord de l'amirauté déclarait, il y a six mois : « Nous ne désirons pas commencer les premiers une lutte pour la suprématie navale, mais notre devoir sacré est de la maintenir.

1. Préface de *Naval Annual 1899*. Qu'on retienne ce fait.

Nous devons toujours avoir une force navale égale à celle des forces réunies des deux autres nations les plus puissantes sur mer après nous[1]. » Au même moment, M. Lockroy, à peine arrivé aux affaires, en présence d'une guerre imminente, mesura l'étendue d'un immense péril. « Ce péril existe, dit-il, je l'ai vu de près... Rien n'était prêt et en ordre... — Involontairement, nous pensions à l'Espagne... *Rien n'avait été préparé pour la guerre. Il semblait que la marine ne dût jamais avoir à combattre... — De plan de campagne, il n'en existait pas.* Quelques considérations vagues, fourmillant d'erreurs, en tenaient lieu... — En Corse, pas un seul port, un seul arsenal, où l'escadre de défense puisse se ravitailler ou se réparer. A ce point de vue, rien... La situation en Tunisie n'était pas moins grave... L'Algérie n'était en aucune façon armée du côté de la mer.... L'Inspecteur général de l'artillerie de la marine disait, en 1897 : Si la guerre venait à éclater à bref délai, *aucun des points d'appui de la flotte ne serait en état de remplir le rôle militaire qu'il doit jouer*[2]. »

Enfin, le chef d'état-major général de la marine, dans une lettre rendue publique, n'hésitait pas à déclarer que le système actuel « constitue un état de choses qui ne peut qu'engendrer le désordre et préparer la défaite[3] ». Cependant, les Anglais avaient 40 bateaux de guerre dans la Méditerranée; 10 000 hommes et 500 canons à Gibraltar; 16 000 hommes à Malte et 200 canons, avec un immense matériel de débarquement. Il y avait 500 soldats et 24 canons à Bizerte, pour repousser une invasion probable[4].

1. M. Goschen, à la Chambre des communes, le 29 juillet 1899. Qu'on retienne aussi cette formule.

2. *La Défense navale*, passim, p. XXVI, 9, 130, 151, 156 162, 168, 189.

3. Lettre de M. le vice-amiral C. de Cuverville à M. Fleury-Ravarin, député.

4. Partout, il en était de même. En un point comme Sierra-Leone, quatre croiseurs surveillaient Dakar. Les escadres avaient leur plein de charbon, de munitions et de vivres. A La Valette, toutes les nuits les torpilleurs anglais faisaient des sorties. Quelques-uns poussèrent une reconnaissance jusqu'à Bizerte, pendant le voyage de M. Lockroy. On faisait du matin au soir des exercices de tir, et l'essai de projectiles à grands explosifs. Les troupes campaient sous la tente autour des fortifications.

« Dans le même temps, raconte M. Lockroy, une vingtaine d'officiers anglais en civil débarquaient à Bizerte par le paquebot, et pendant quelques jours se promenaient aux environs. Un amiral anglais, retraité, venait s'établir dans la ville pour y passer la saison d'hiver. » (*Op. cit.*, 158, 159.)

Ce tableau, et la comparaison où il mène, sont de nature à piquer, j'espère, jusqu'à les blesser, les sentiments de la nation. Voilà les résultats d'un long mystère, et d'une perpétuelle incurie, qui éloignent toute réforme, en récusant tous les réformateurs sous le prétexte mensonger de la compétence. Voilà où ont conduit la France et la marine les seuls hommes compétents. Et l'heure est venue de leur demander ce qu'ils eussent fait de pis, s'ils n'avaient pas joui de cette maudite compétence! — Ce n'est rien encore : la tristesse et l'irritation vont jusqu'au mépris, quand on songe que les mêmes hommes, et tous les hâbleurs à leur suite, ne craignent point de prodiguer en toute occasion les insultes et les menaces à l'Angleterre. Ce sont les mêmes qui, tous les matins, sonnent le glas de la puissance anglaise au sud de l'Afrique, et ailleurs. Les mêmes qui, tous les soirs, il n'y a pas encore deux ans, publiaient la défaite des États-Unis, et la victoire complète de l'Espagne, depuis agonisante et morte. Les mêmes qui, demain, entreront dans Londres, dans Malte ou dans Berlin, sans flotte, sans armée, sans hommes, sans canon, incapables seulement de se persuader que leurs cris ne vont même pas au delà du boulevard. Les mêmes enfin qui, non contents de détruire l'œuvre de l'amiral Aube, ont fait mourir de douleur ce vaillant homme, en persécutant l'esprit jusque dans ses disciples, et poursuivant de leurs rancunes le maître disparu dans toute son école. La marine est, en France, le temple du passé. Les temps changent en vain; l'esprit ancien reste le même. Le culte de ce qui n'est plus persiste dans les cœurs, à travers toutes les révolutions. Peu s'en faut que la clairvoyance n'y passe pour une sorte de trahison.

Pour avoir la paix, il faut être deux à la vouloir. Par malheur, la volonté sans la force est comme si elle n'était pas. La force, c'est la paix.

Lord Beresford est de cet avis, contre la France. Il en donne une raison positive et offensante : « C'est la force de l'Angleterre qui a évité à votre pays et au mien une guerre désastreuse. Me plaçant au point de vue de votre pays, j'admets fort bien que vous auriez pu, à ce moment, estimer qu'il vous était impossible de reculer. C'était la guerre! Mais

la supériorité incontestable de nos escadres vous a donné à réfléchir[1]. »

A l'appui de ce que dit lord Beresford, il suffit de jeter les yeux sur un tableau publié par l'*Engeneering* : il concerne les mises en chantiers en 1899. Jamais la France n'a mis plus de navires en train qu'en cette année dernière; et cependant il s'en manque des deux cinquièmes qu'elle touche au total de l'Angleterre[2].

L'or n'est peut-être pas l'élément capital de la victoire. Il y entre toutefois, comme une très grande force. La dette de la France est de 30 milliards. Celle de l'Angleterre n'est pas de 16. Depuis 1879, l'Angleterre a amorti sa dette de 2 milliards 382 millions; la France a augmenté de 5 milliards 300 millions la sienne. Les Anglais ont de la sorte plusieurs milliards d'économies. Une guerre très coûteuse n'est pas ruineuse pour eux; elle pourrait l'être pour nous. L'Angleterre a l'avantage du crédit; elle peut trouver quatre et cinq fois plus de ressources, et pendant trois et quatre fois plus de temps que nous.

En trente ans, de 1869 à 1899, la France a dépensé pour sa marine 5 milliards 868 millions. L'Angleterre a dépensé près de 10 milliards. Mais le budget de la France n'a pas consacré trois milliards aux constructions neuves; l'Angleterre y en a appliqué au moins sept. Dans le budget français, il entre des dépenses non militaires, inconnues à l'Angleterre; en outre, le prix de la tonne de bâtiment n'a pas cessé de croître en France; pour le même prix, on a trois tonneaux de construction en Angleterre et deux en France. M. Étienne Lamy, dans un rapport célèbre, le disait déjà, il y a vingt ans : « Il ne reste pas la moitié du budget de la marine pour la marine. La flotte semble une annexe du matériel de terre[3]. »

On met le triple de temps à construire un cuirassé en

1. Interview de lord Beresford, dans le *Matin*, 17 janvier 1900.

2. *Mises en chantier*, 1899.

Puissances.	Cuirassés (tonnes).	Croiseurs (tonnes).	Torpilleurs (tonnes).	Total (tonnes).
Angleterre.	116 000	127 700	4 200	247 900
France	25 456	113 943	4 800	144 199
Allemagne.	44 324	2 800	4 200	51 324

3. Rapport sur le budget de la Marine, pour l'année 1877.

France qu'en Angleterre. On a vu des cuirassés à flot attendre plus d'un an leur artillerie [1]. Un croiseur exige à peu près autant d'années en France que de saisons en Angleterre [2]. La marine me semble plutôt faite pour les ouvriers des arsenaux et leurs députés, — que les arsenaux et leurs ouvriers pour la marine. On jette les millions à défendre des ports indéfendables, mais qui sont pleins d'électeurs; et à des ports sans électeurs on refuse les millions indispensables.

Que conclure? — A une erreur fondamentale dans la marine; et à la nécessité de changer tout le système.

L'erreur vient de la politique, et de la fausse conception qui suit une fausse politique. *La flotte française ne paraît faite que pour fournir l'occasion d'une victoire à la flotte anglaise, dans un combat d'escadres*. C'est, en stratégie, l'analogue d'une politique qui s'oppose à l'Angleterre sur tous les points du globe, pour céder après contact sur tous les points. Tel est le système. Il est un système contraire, dont la guerre de course est le pivot, et forme l'idée centrale. Voyons comment on arrive à concevoir stratégiquement la guerre de course.

L'hypothèse générale de la guerre sur mer est celle-ci : l'instrument de la guerre est une flotte de guerre. — Pour être maître de la mer et le rester, il faut une flotte de guerre telle que, eu égard à l'objet qu'elle se propose, elle soit supérieure à toute autre flotte qu'on lui puisse opposer. — On ne doit pouvoir lui opposer que des navires du même ordre, « de sorte que la supériorité appartiendra, toutes choses égales d'ailleurs, à la flotte la plus nombreuse [3] ».

L'hypothèse ne préjuge en rien le type du navire. Ce type doit nécessairement varier avec le temps, les nations et les besoins. Ici, le fondement de la stratégie se confond avec celui de toute bonne politique : il repose sur une connais-

1. *Le Gaulois*. Il y en a d'autres. C'est l'histoire des bâtiments de l'escadre espagnole sous Cervera : des affûts sans canons.

2. *La Jeanne-d'Arc* est restée quatre ans en chantiers.

3. Conférence du vice-amiral Colomb, R. N., le 8 juin 1897, traduction de M. le lieutenant de vaisseau Guierre, p. 18. Et l'amiral, faisant allusion au navire de combat cuirassé, ajoute : « Je ne prétends pas savoir d'avance quel sera le type nouveau, convaincu d'ores et déjà qu'avant peu on ne construira plus aucun navire du type actuel. »

sance exacte des pays, des fatalités physiques et morales inhérentes au sol, à la position sur le globe et au tempérament des peuples. La stratégie est l'art de préparer, dès le temps de paix, le moyen d'être le plus fort, sur tels points choisis ou donnés, dans le temps de guerre. Il n'y a qu'une stratégie, en ses principes généraux, comme il n'est qu'une raison. Mais il en est un grand nombre d'usages différents; et l'on ne saurait astreindre des nations différentes à des combinaisons stratégiques, toutes et partout semblables.

L'Angleterre a créé le cuirassé en tant qu'unité tactique. C'est elle qui en a fait le type du navire de combat. Jamais elle n'en a menacé le caractère directement. Elle ne l'a fait qu'à son insu, et contre sa volonté. « Elle a toujours soutenu le navire du type qu'elle a produit elle-même. Elle a subi avec horreur et indignation la menace que les progrès constants des torpilleurs rendaient de plus en plus inquiétante pour son type de vaisseau de guerre. Elle a marchandé le plus possible son concours au développement de la guerre par torpilleurs... Et, dans le développement du vaisseau de guerre, elle a suivi l'analogie historique, en sacrifiant la vitesse à la puissance, avec le canon pour arme [1]. »

Qu'il s'agisse d'un torpilleur français, ou du destroyer anglais, il est, par rapport au cuirassé, dans les conditions définies par l'hypothèse de la guerre. « Un type de navire a été créé, qui n'a à craindre qu'un navire similaire. Il a des moyens de s'échapper qui ne sont à la disposition d'aucun autre navire. Il peut, quand le nombre est suffisant, affronter n'importe quel navire de combat existant [2]. » L'amiral anglais conclut que l'Angleterre, après avoir tout fait pour assurer au cuirassé de grandes dimensions le rôle capital dans la guerre, se voit forcée, par l'avènement du torpilleur, de tout faire pour le lui enlever. Car il a fallu reconnaître la nécessité absolue de ports fermés ; et la nécessité certaine de protéger, à la mer, le navire de combat contre les torpilleurs. Pour l'Angleterre, la question se résume à ce dilemme : « ou la théorie affirmant qu'un navire de combat ne peut être égalé que par un simi-

1. Colomb, *op. cit.*, pp. 49, 50.

2. Colomb, *op. cit.*, pp. 52, 53, 54.

laire est un rêve pur; — ou le destroyer constitue aujourd'hui le navire de combat ». L'Angleterre ne paraît pas l'avoir compris[1]; il est pourtant hors de doute que, si la France n'avait plus de cuirassés, l'Angleterre ne construirait plus que des destroyers; et, y résistât-elle quelque temps, elle y viendrait.

En vérité, rien de ce qui concerne le cuirassé, et par suite les escadres, n'échappe tout à fait à cette proposition. Il est évident qu'un navire n'est pas *maître de la mer*, comme on dit, quand il a tout à redouter d'un autre navire, quel qu'il soit, qui ne lui laisse pas la liberté des mouvements, d'ailleurs sans la perdre lui-même.

Qu'est-ce que des bâtiments de combat qui sont obligés de s'abriter pendant la nuit dans des rades fermées? Et, par suite, de laisser les torpilleurs ennemis maîtres des eaux, qu'ils ont dû abandonner dans la crainte d'être détruits? « Nous arrivons à admettre, dit l'amiral Colomb, qu'en temps de guerre une flotte de combat n'ose pas rester dans un mouillage ouvert, et qu'elle doit être protégée par des jetées, des chaînes et des espars. Cela explique clairement que la seule défense, dans les travaux de Gibraltar, dont s'inquiète réellement tout le corps de la marine, est celle faite en vue de créer un port fermé, où vaisseaux de guerre et croiseurs puissent se reposer en sûreté, et où l'on puisse donner répit à une crainte de tous les instants [2]. »

« Vous ne pouvez pas commander la mer, et ne pas la commander, selon que vous êtes dans les heures de jour ou de nuit. — Parler de commandement de la mer en même temps que de la nécessité d'avoir des ports fermés, est une contradiction : si ces derniers doivent être une nécessité dans l'avenir, le commandement de la mer ne doit plus être à l'avenir qu'un souvenir pur et simple. » Ainsi l'on répond d'une façon décisive à tous les théoriciens de cet empire de la mer, qui n'opposent à la complexité variable des faits que des idées absolues.

Il est très important de comprendre que le système de la guerre de course repose, en premier lieu, sur l'impuissance

1. En dépit des 120 destroyers qu'elle s'est empressée de construire, de 27 à 32 nœuds, entre 1897 et 1900.

2. Colomb, p. 54.

du cuirassé à rester vraiment maître de la mer. C'est de là que nous devrons déduire l'inutilité des escadres. En effet, si à l'aide des escadres on n'est que faussement maître de la mer, il est pour le moins absurde de consacrer des sommes immenses à une force désormais sans emploi. Elle n'en saurait pas avoir un autre. Il importe de l'établir aussi, pour mieux mettre en valeur le système de la guerre de course.

Sans doute, la défense des côtes n'est pas assurée. Et tant qu'elle ne le sera pas, dans la métropole comme dans l'Afrique française, toute guerre sur mer est formellement interdite à la France. A moins d'une défensive vigoureuse, et solidement organisée, de Dunkerque à Bayonne, et sur les deux bords de la Méditerranée, il n'y a ni guerre navale pour la France, ni offensive possibles. C'est un axiome de la vérité stratégique, qu'il faut accorder pour démontré. Personne apparemment ne soutient plus que la flotte cuirassée soit l'instrument le plus propre à la défense des côtes. Autant il peut être vrai, en certain cas, pour l'Angleterre, que sa flotte est sa meilleure ligne de défense contre toute invasion[1], — autant il est faux pour la France.

La guerre a pour objet d'anéantir l'ennemi. Tel est le concept absolu de la guerre, qui se réalise rarement dans la pratique[2]. Cependant, si on ne détruit pas un peuple vaincu, on peut, en lui laissant la vie, en détruire réellement la vie politique. Ce qui suffit. En général la guerre se borne à réduire l'ennemi à l'impuissance. Il y a donc autant de sortes de guerre qu'il y a de moyens divers de réduire à l'impuissance des ennemis différents.

1. Encore y a-t-il bien des exceptions à cette règle. La plus puissante escadre n'est pas partout à la fois. Elle peut couvrir le sud-est de l'Angleterre, par exemple; et, le temps, le secret et des alliés habiles aidant la France au moyen de diversions heureuses, laisser le sud-ouest de l'Irlande à découvert. Pour si forte qu'elle soit, une escadre est la plus mauvaise défense que l'on puisse imaginer : elle a beau être mobile, elle n'occupe qu'un nombre de points infiniment petit de l'espace, par rapport à l'ensemble du territoire, des attaques possibles, et de la mobilité de l'ennemi.

2. La pratique des Allemands et des Anglo-Saxons, qui fait loi maintenant dans le monde, y tend de plus en plus. Ainsi les Américains exterminent leurs propres alliés aux Philippines; et il n'est guère question aujourd'hui dans toute l'Angleterre, que de supprimer les Hollandais d'Afrique. Dans tout l'empire anglais, on répète : « Les deux républiques *doivent disparaître*... »

Une bonne stratégie doit se proposer, non pas une victoire abstraite, mais l'impuissance spécifiée d'un ennemi donné. La manière de vaincre la Russie n'est pas la même pour l'Angleterre et pour l'Allemagne. Pour la France, la manière de vaincre l'Angleterre n'est pas la même que pour l'Angleterre de vaincre la France. Ce principe, si simple et si évident qu'il soit, semble n'avoir jamais été aperçu encore par l'Amirauté française. Avant tout, il s'agit de découvrir, dans une étude attentive de la nation ennemie, la voie la plus directe, sinon de l'anéantir, — de la réduire à une impuissance réelle et durable. La bataille de Trafalgar est le nœud de la guerre entre Napoléon et l'Europe, parce que l'Europe dépendit étroitement de la politique anglaise et que l'Angleterre y eut la victoire. Tout Londres, tout ce que Nelson représente pour les Anglais, témoignent de l'importance de Trafalgar pour l'Angleterre. A la défaite de Trafalgar, la France n'a perdu que sa marine ; et le désastre n'a été irréparable, à la longue, que parce que Napoléon s'est imaginé de vaincre l'Angleterre sur le continent, au lieu de la réduire à l'impuissance sur mer. Ce n'est pas le blocus de l'Europe qu'il fallait faire, — mais les petits bâtiments que l'ingénieur Fulton offrait de construire.

Toute puissance du continent qui a des escadres fait le jeu de l'Angleterre ; elle présente une force vulnérable aux coups d'une force analogue, et beaucoup plus puissante. Une nation d'Europe qui a une petite escadre est sous la domination directe de l'Angleterre : si elle résiste à une exigence quelconque, l'Angleterre lui détruit sa flotte ; elle est alors libre d'agir à son gré sur la mer ; et, s'il y a des colonies, de les prendre sans coup férir[1].

Une escadre même non médiocre est un danger beaucoup plus qu'une sauvegarde, en présence d'une Angleterre qui dispose d'escadres cinq et six fois plus nombreuses et plus fortes.

Il est, au contraire, des moyens de faire la guerre à l'Angleterre, propres à ses seuls ennemis, — et dont elle ne puisse, avec toutes ses forces, ni se servir contre eux, ni

1. On ne sait par quelle aberration les petites puissances se ruinent pour entretenir des escadres médiocres, ou même des armées. Il n'en est pas une qui ne dût se faire neutraliser, sous la garantie de l'Europe.

les empêcher de se servir contre elle. Quand, au nom de sa compétence, un amiral français reproche à un ministre de ne pas construire des cuirassés, « alors, dit-il, que l'Angleterre et tout le monde en construit, » cet officier, qui se répand en invectives, peut bien être compétent dans la manœuvre de l'aviron, et l'art de virer lof pour lof; il connaît sans doute tous les mystères du foc, des bonnettes et de la voilure; mais il se montre d'une extrême ignorance en politique et en stratégie. Tout son raisonnement revient à dire que la France est l'Angleterre et qu'en conséquence, ce que l'Angleterre fait, il faut que la France le fasse. Il y a là de l'absurdité.

Théorie misérable, qui ne tient pas compte des faits. Jamais peuple n'eût pris la haute main dans les affaires du monde, s'il n'avait pas fait, selon son génie, autrement que ceux qui l'avaient [1].

Le système anglais est celui d'une nation commerciale, qui triomphe d'abord de son ennemi par la force de l'argent. Le navire le plus puissant, pour elle, sera le plus coûteux. De la sorte, elle seule sera capable d'unir le nombre aux plus vastes dimensions. La nécessité de la flotte cuirassée sort de là ; la plus sérieuse victoire de l'Angleterre sur mer est d'imposer son exemple au monde ; car il ne peut le suivre.

Selon le mot de Nelson, le nombre seul anéantit. Mais Nelson saurait bien aujourd'hui que la vitesse multiplie le nombre ; et le nombre véritablement puissant est celui dont la considération de la vitesse détermine le choix. A moins de l'entendre ainsi, on ne comprend pas la puissance du nombre. Car il y a aussi une superstition du nombre.

1. Le Captain Mahan lui-même, qui n'est pourtant que l'organe de la politique anglo-saxonne contre le reste du monde, quand il se voit forcé de faire un choix entre la puissance de l'unité tactique et le nombre, pour ne pas sacrifier tout à fait celui-ci à celle-là, sacrifie quelque chose de l'une au profit de l'autre.

« Où trouverez-vous, dit-il, un juste milieu entre le nombre et la dimension individuelle ? Vous ne pouvez avoir les deux, à moins que votre bourse ne soit inépuisable. » Il constate que le nombre signifie un accroissement de la puissance offensive, les autres facteurs demeurant les mêmes. C'est pourquoi, selon cet auteur, « il est probable à priori que 10 ou 12 000 tonnes représentent l'extrême déplacement qui convienne au bâtiment de combat pour les États-Unis ». Et ce fameux partisan des cuirassés en arrive à cette conclusion surprenante « qu'en réalité des navires de 15 000 tonnes n'ont guère plus de puissance que ceux de 10 000 ». (*La Guerre sur Mer*, pp. 27, 29, 30.)

L'avantage est qu'ils coûtent moitié plus.

La merveilleuse propriété du nombre est de permettre une foule de combinaisons, qui sont interdites à qui n'a pas le nombre. Or la guerre, dans ses opérations principales, dépend des combinaisons, de leur promptitude, et de la liberté de mouvements, qui donne la possibilité d'en changer. Le choix de l'unité dans le nombre se règle sur le choix des combinaisons stratégiques, et celui-ci sur celui-là. Comment ne pas voir que les combinaisons doivent varier comme les pays mêmes ?

Lord Charles Beresford a expliqué presque naïvement le système de l'Angleterre. Il espère bien une bataille d'escadres entre son pays et la France. Il est d'avis que la flotte anglaise est en état de résister à toutes les coalitions. Si chaque puissance continentale continue à augmenter sa flotte, l'Angleterre augmentera d'autant la sienne. Or les ressources de l'Angleterre en argent et en hommes sont immenses. Si l'Angleterre a commis des erreurs dans son organisation militaire, « des erreurs du même genre n'ont pas été commises dans l'organisation de nos escadres. Non, dit-il; c'est que précisément la création d'une forte marine a accaparé toutes nos pensées. *Nous avons pris l'habitude de voir dans notre force navale la véritable protection de notre pays. La flotte, à nos yeux, c'est la chose vitale, essentielle, sans laquelle il n'y aurait plus demain d'Angleterre.*

» *Pourquoi nos escadres sont-elles formidables* ? Parce que l'idée qui a présidé à leur construction est une idée positive et pratique. *Nous avons fait notre flotte en tenant compte, tout d'abord, des besoins auxquels elle doit répondre.* Nous nous sommes dit : Notre force navale doit être capable de lutter victorieusement contre celles de deux grandes puissances réunies. Et nous avons construit des navires en conséquence. Et nous en construirons autant qu'il en faudra, afin de maintenir notre suprématie[1]. »

Telle est la vérité navale, pour un Anglais, et il ne se trompe pas. L'Angleterre a une politique, et la suit. Elle ne construit pas des torpilleurs pour la raison niaise que la France en construit : elle s'en passe parce qu'elle n'en a

1. Interview de Lord Beresford, dans le *Matin*, 17 janvier 1900.

pas besoin. Nous verrons bientôt, peut-être, la France n'en plus construire, parce que l'Angleterre n'en construit pas. Mais pourquoi ne parlerait-on pas l'anglais à Paris, puisqu'on le parle à Londres ?

Faire le procès du cuirassé, c'est faire celui de la guerre d'escadres. Chaque cuirassé que l'on construit en France ajoute à la force de l'Angleterre, qui y prend prétexte d'en construire deux.

Que l'une des deux nations n'ait pas de cuirassés, la guerre d'escadres cesse faute de combattants. L'Empire de la mer n'est qu'une métaphore : il ne répond plus à rien de réel, dès qu'on cesse de le disputer; et que, s'étant d'ailleurs rendu invulnérable sur son propre territoire et dans les colonies, on porte au contraire la guerre sur le point faible, et les parties vitales de l'ennemi.

A le bien prendre, plus le cuirassé se développe et s'approche de sa perfection, plus il devient inutile. En dernière analyse le Grand Cuirassé [1] n'est fait que pour les escadres, et la guerre d'escadres n'est faite que pour lui. Le véritable objet de toute guerre sérieuse s'évanouit, au profit de l'arme qu'on destine à la faire. Un semblable résultat est choquant pour la raison.

Le cuirassé n'a qu'un usage : la lutte contre un cuirassé plus petit; dès qu'on lui oppose un cuirassé égal, il faut que l'on ait le nombre. Qu'on ôte cette raison d'être aux escadres cuirassées, il ne leur en reste plus aucune, du moins d'ordre militaire. Car elles en ont toujours dans l'ordre économique : le prix de la force cuirassée est si démesuré, il est si outré de mettre à une ou deux escadres de 15 ou 20 ou 25 bâtiments, une somme qui va presque au milliard, qu'à cet égard la lutte est moins déraisonnable qu'on ne pense : le cuirassé est l'arme prédestinée de la paix armée. Mais l'état de paix armée est, sans doute, le plus absurde que le monde ait encore connu. Rien n'y répond mieux que « la Marine des millions flottants » [2]. La nation la plus riche s'assure une

1. 15 000 tonnes et 40 millions de francs.

2. Comme la nomma l'amiral Jurien de la Gravière.

domination virtuelle. Il est incroyable que les nations plus pauvres s'empressent de l'y aider.

Le petit cuirassé a pu passer pour garde-côtes, et pour servir à la défense des ports. Peu de conceptions sont plus ridicules : il n'est personne de moins de soixante ans qui n'ait dû y renoncer. L'idée de mettre 15 millions de francs à un affût flottant, qui porte deux pièces de canon, n'a aucun sens. Pour la même somme, on hérisserait de batteries plusieurs rades, et l'on défendrait au moins deux grandes villes[1]. L'amiral allemand Hollmann a montré le cas qu'il faut faire des garde-côtes, le jour où il a déclaré nettement au Reichstag : « Pour défendre nos côtes, nous n'avons pas besoin de marine. Nous avons d'autres moyens. Et, le disant, je ne dis rien de trop [2]. »

Les plus grands cuirassés ne valent à peu près rien dans l'attaque des places fortes. L'amiral Fournier ne fait aucune difficulté de le reconnaître. Entre des ouvrages de côte bétonnés, puissamment armés, et une flotte quelconque, la partie n'est pas égale. « Cette opération, dit-il, ne peut se dénouer que par la retraite de l'assaillant. » On ne saurait l'admettre, à moins de circonstances spéciales, et le cas d'une grande place prise à revers par une armée, et investie par terre. Le Grand Cuirassé ne sert donc plus qu'au bombardement des villes ouvertes : mais alors le moindre bateau-canon, qui coûte vingt-cinq fois moins cher, y satisfait mieux que lui. S'il ne s'agit que de bombarder un port de commerce, lequel résistera à une flottille de cinquante petits bateaux, armés du mortier qui lance l'obus à grande capacité d'explosif[3]? Le prix d'une flottille semblable est celui de deux Grands Cuirassés.

On a vu dans le Grand Cuirassé l'instrument principal des blocus, comme des bombardements. Mais les progrès de la vitesse rendent cette idée précaire. Et, pour leur part, ceux

1. Enfin, a-t-on dit justement, n'est-il pas absurde à priori de recourir pour défendre une place maritime aux moyens que l'assaillant est obligé d'employer pour l'attaquer ? C'est perdre tous les avantages tactiques de la situation.

2. Discussion du budget de la marine au Reichstag, 1897.

3. Le petit bâtiment de 400 tonneaux, filant 30 nœuds, vaudrait, paraît-il, de 1500 à 1 600 000 francs. C'est à un navire de ce type qu'on pourrait peut-être appliquer le moteur à turbine.

de l'artillerie y contribuent. Même dans une bataille rangée, les navires sont mis hors de combat par les ravages que les projectiles font dans les hauts, et la désorganisation du service. C'est au point que, sans avoir reçu un obus dans sa cuirasse, le plus grand cuirassé sera peut-être réduit à l'impuissance par la mort des hommes, la ruine des superstructures et les avaries de l'artillerie moyenne. Le simple projectile à la mélinite laissera sans doute la ligne de flottaison intacte; le monstre flottera toujours, mais peut-être sans hommes, sans direction, sans machines, — hors de combat enfin.

La conception du combat d'escadres est de plus en plus fausse, à mesure que les qualités de la vitesse et la facilité d'évolutions augmentent. Car on peut admettre que le cuirassé représente, dans l'escadre moderne, l'ancien vaisseau de ligne; mais il est de moins en moins vrai que le croiseur soit une frégate. L'assimilation n'est qu'apparente. La frégate était plus mobile au vent; elle n'y était pas soustraite. La frégate était immobilisée comme le vaisseau de ligne, presque aussi souvent que lui, par les mêmes causes, pour les mêmes raisons. Le combat imposé aux uns l'était aux autres. Entre les deux navires, il n'y avait guère que la différence du nombre des canons. Il n'en est plus du tout de même. Le croiseur répond à une tout autre pensée que le grand cuirassé. Les rôles qu'il peut jouer croissent à proportion de ceux où le cuirassé devient impropre. Car, après tout, la vitesse est une valeur positive. Et la puissance de l'artillerie moderne a tout changé. J'appelle la vitesse une valeur positive, parce qu'elle commande les mouvements, et que la victoire est à la manœuvre. A terre, le secret des triomphes de Napoléon est là : le fantassin français n'est point un géant, ni un hoplite pesamment cuirassé; mais il a des jambes, il manœuvre et il vainc en vertu de la vitesse.

« Nous nous représentions nos flottes de combat, dit l'amiral Colomb, composées de grands navires, lourdement armés et cuirassés, d'une vitesse modérée, se comportant exactement comme nos flottes à voiles de jadis, passant d'un point à un autre dans la mer libre, avec une supériorité assurée, sauf sur une flotte qui, composée de navires identiques, serait supérieure en nombre. Ou bien, nous nous

imaginions cette même flotte croisant au large d'un port ennemi, et appuyant une escadre qui, rapprochée du rivage, le bloquait étroitement. » Toutes les marines en sont là encore. Elles s'attachent opiniâtrement à la stratégie proprement anglaise, dont l'Angleterre a fait l'assise de sa puissance. Au nombre qui peut tout, l'Angleterre ajoute tout ce qui le supplée et le corrobore : l'abondance des ports de guerre, celle des chantiers et des arsenaux ; enfin une industrie encore sans rivale. La politique des escadres est d'autant plus absurde pour la France, que la flotte cuirassée est tout ce qu'il y a de plus vulnérable.

La stratégie est fonction de la politique.

Il n'est pas de stratégie sans une politique navale. Et la politique de la nation détermine celle-ci. On a dit que la France n'avait pas la marine de sa politique. Le mal est plus grand : la France n'a plus du tout de politique depuis cent ans. Voilà pourquoi la France n'a point sa marine. L'état naval d'un peuple est la pierre de touche la plus sensible de sa politique étrangère. Quand on veut percer le dessein d'une nation, il n'en faut qu'étudier l'institution navale. Elle révèle ce qu'on a voulu cacher. L'armée ne donne qu'une vue générale de la puissance ou de la faiblesse d'un État. L'armée, partout, et presque toujours, est en premier lieu un organe de défense. La marine au contraire, que tant d'esprits superficiels et faux regardent comme inutile, est l'organe de l'activité politique. Et c'est déjà un grand signe, quand elle ne semble faite que pour la défensive : on en infère que l'action du pays se ralentit ; que la nation s'enferme chez soi, et qu'elle renonce en quelque manière à un rôle souverain dans le monde. Cela est si vrai que toute nation puissante, parût-elle n'avoir que peu ou pas d'intérêts sur mer, ne laisse pas de se donner une force navale, dès qu'elle connaît toute sa puissance. Ainsi font sous nos yeux les trois États le plus proprement continentaux du globe : la Russie, l'Allemagne et les États-Unis.

Il est vrai : la situation de la France est tragique. Mutilée à sa frontière, il lui faut veiller sur ce qui lui reste de son sol. Un grand empire militaire s'est créé à ses dépens, et de ses dépouilles. La plaie est toujours ouverte. L'inimitié

de l'Allemagne, et l'espèce d'impossibilité qu'il y a pour la France de renoncer à son droit, ont produit cet état de paix armée, qui entretient dans la paix presque tous les maux de la guerre. D'autre part, la France, qui ne peut consentir à sa mutilation, ne peut se résoudre à prendre les armes pour réparer la blessure et la fermer. Entre les deux pays, quelques protestations qu'ils se fassent, la violence a creusé un fossé, où la pensée de la guerre possible jette perpétuellement sa défiance et son ombre.

Par ailleurs, les intérêts et le cours de la vie nationale, de la race, et de son rôle dans le monde ont porté la France à la conquête d'un empire. Quelque lien qui la retienne à l'Est, au pied des Vosges, la France a dû se tourner vers la mer. Tout n'étant pas subordonné à la reprise violente des deux provinces, le dessein de les reprendre se subordonne en fait à tout le reste. De là, en France, une constante hésitation entre la politique du sentiment et de l'amour-propre où l'on n'a pas le courage de se ranger uniquement, et la politique des intérêts qui est immédiate et que la vie impose. Une nation n'a point de colonies, qu'aussitôt il ne lui faille se résoudre à porter son effort sur la mer. La marine peut se passer de colonies, mais les colonies ne se passent pas de marine. Or, à moins d'avoir des colonies pour le compte de l'Angleterre, on a contre soi l'Angleterre, dès que l'on a une flotte et des colonies.

Pour nombre de petits esprits sans portée, la marine est aussi inutile que les colonies elles-mêmes. Ils répètent sans cesse qu'une flotte coûte des sommes immenses, qu'elle est ruineuse et ne sert à rien. Leur idée favorite est qu'on ne passe pas le Rhin et qu'on n'entre pas à Berlin avec une flotte. En quoi ils ont raison sans doute. Mais quand vient une épreuve comme celle de Fashoda, on leur demande si avec un million d'hommes en Lorraine, et même avec dix fois plus, on peut empêcher l'Angleterre de s'annexer l'Égypte; et, le cas échéant, de permettre aux Italiens de descendre à Tunis, ou même aux Allemands d'agir à leur guise en Algérie ou en Indo-Chine : car enfin, si l'on ne fait pas la guerre pour ces deux provinces, des meilleures de notre sang, pourquoi la ferait-on davantage pour Alger et pour Saïgon? —

On y répond par des coq-à-l'âne. Personne cependant ne prend sur soi de dire tout haut que la France doit abandonner les colonies, et faire la guerre à l'Allemagne avec toutes ses forces disponibles; personne n'ose dire non plus qu'il convient de faire la paix avec les Allemands, une fois pour toutes, et de souscrire à la cession éternelle des deux provinces. Les colonies font à la France une nécessité de la marine. La Lorraine et l'Alsace en font une de l'armée. Sans marine, la France abdique dans le monde. Sans armée, elle abdique en Europe. N'ayez point de marine, si vous le voulez; mais retirez-vous alors, comme dit M. de Bülow, au second plan de la scène du monde. Or la France blessée ne consent pas à la mort : elle veut vivre.

Il n'est Parlement, il n'est Ministres qui puissent trancher délibérément une question si grave : car on a peur de l'affronter. C'est aux faits de parler, et c'est leur nécessité qu'il convient d'entendre. Puisque la France ne fait pas la guerre à l'Allemagne, et qu'elle s'en garde depuis trente ans, on en doit conclure que l'intérêt probable de la nation n'est plus, pour le moment, de revendiquer sa place en Europe, mais de s'en assurer une digne d'elle sur le globe. Au fond, la crainte de la guerre l'éloigne indéfiniment. La masse populaire veut jouir de la paix. Engagée dans les grandes luttes du continent depuis tant de siècles, il lui semble que les expéditions lointaines ne soient point de véritables guerres. Il se peut même que la guerre navale bénéficie de cette erreur. En tout cas, les probabilités s'accordent ici avec la volonté du peuple : il est infiniment probable que la République ne fera point de grande guerre en Europe, à moins d'y être forcée. Il l'est donc beaucoup plus que, sans l'avoir assez prévu, elle se trouve engagée dans une guerre avec l'Angleterre. En pareille matière la probabilité la plus forte doit être tenue pour la certitude. Une politique peut se fonder solidement là-dessus.

Une politique définie[1], et une connaissance exacte de la vie et de la puissance anglaises, voilà les bases de notre stratégie.

1. Si l'on préfère, une politique qui a pris parti, quelque parti que l'on prenne. Ici, ce ne peut être qu'un parti de défense à l'égard de l'Angleterre.

Toute marine a deux rôles : l'un défensif, qui consiste à protéger l'intégrité du territoire et les richesses maritimes du pays ; l'autre offensif, qui consiste à menacer et à compromettre dans l'ennemi ce qu'on sauvegarde chez soi.

Je laisse de côté tout ce qui concerne le système défensif de la France : c'est l'affaire de la défense à terre et de la défense mobile en mer. Toutes les places et toutes les villes ouvertes seront mises à l'abri, si l'on y consacre les soins nécessaires. Des ouvrages de côte bien armés et bien servis, des troupes concentrées en quelques points importants et vulnérables, 300 torpilleurs et 100 sous-marins répartis par groupes solides et conjugués entre eux, de grande rade en grande rade, et à l'embouchure des fleuves : il semble qu'il ne faut rien de plus, ni rien de moins pour défendre la métropole et les colonies.

Les débarquements ne sont pas redoutables dans tout pays qui peut disposer assez vite d'un nombre suffisant d'hommes exercés et de canons. La plus fameuse entreprise en ce genre, l'expédition de la France et de l'Angleterre en Crimée, a coûté un prix hors de toute mesure avec le résultat obtenu. « Si le réseau des voies ferrées avait été en 1854 ce qu'il est aujourd'hui, dit Von der Goltz, les 120 000 alliés n'eussent pas pu tenir longtemps[1]. » Les débarquements ne sont à craindre que dans les colonies non défendues. C'est le cas des colonies françaises. Il n'est pas douteux que si on veut les garder, il faut les défendre. Ce n'est pas à la flotte de le faire ; et, le voulût-elle, elle ne le peut pas. Sans corps de troupes, sans places fortes, sans torpilleurs, on doit regarder les colonies comme perdues, dès le début de la guerre[2].

1. On calcule qu'il faut 120 000 tonnes de navires pour le transport d'un corps d'armée. On a pu voir que la plus grande puissance maritime du monde, dont la marine est deux fois supérieure à celle de toutes les nations réunies, a mis 4 mois pour jeter 150 000 hommes en Afrique. Quelle puissance pourrait faire mieux en ce genre que l'Angleterre disposant à son gré des 12 millions de tonnes de sa flotte à vapeur ? Or, il ne faut pas oublier qu'à cet avantage s'en ajoutait un plus rare encore : dans sa guerre contre les Républiques Hollandaises, qui n'ont même pas de littoral maritime, l'Angleterre ne devait pas avoir le moindre souci quant aux lieux, aux temps, ni aux conditions quelles qu'elles fussent, du débarquement. Il ne s'est agi que de porter des troupes en un point choisi.

2. A ce propos, il est incompréhensible de négliger la Corse et la Tunisie, comme on en a pris l'habitude. Le nombre d'hommes qui casernent en Tunisie

Quant aux bombardements, dont on se fait un monstre, il est à souhaiter qu'on en donne une idée plus juste aux habitants des villes maritimes. Les bombardements font plus de bruit que de mal. Si même ils doivent exercer de sérieux ravages, il convient d'y accoutumer les esprits. Les villes riches et prospères de la côte seront bombardées. Elles doivent s'y faire. C'est à peu près le seul rôle qui reste aux cuirassés, si l'on évite les combats d'escadres. Un peuple viril ne s'en laissera pas abattre : pour plus de sûreté, il est bon de l'instruire à supporter cette épreuve. Les bombardements ne seront efficaces que sur des peuples vils, lâches et amollis, — ou travaillés par des germes de révolte. On n'imagine point Brest cédant à la terreur d'un bombardement : ou alors il n'y aurait plus ni France, ni Bretons. Un bon chef de guerre n'emploiera le moyen des bombardements qu'à l'encontre des peuples sans valeur morale et sans liens solides à l'âme vivante de la patrie. Le bombardement est une arme psychologique. Il a toute son excellence en Chine, en Orient et dans le midi de l'Europe. Il n'en doit pas avoir en France, et il faut habituer les peuples à n'en pas faire cas. La victoire est à la nation la plus constante dans la souffrance, au peuple le plus résolu à vaincre et le moins nerveux. Nelson peut avoir ses nerfs ; c'est la rançon de son énergie ; mais non pas ses capitaines ni ses équipages. Un peuple énervé ne doit pas faire la guerre.

La défense des côtes est essentielle à toute stratégie navale. Ce principe est le premier, quel que soit le système de guerre où l'on se range. Si les grands ports ne sont pas pourvus d'ouvrages armés, en nombre suffisant ; si les estuaires des fleuves s'ouvrent aux incursions de l'ennemi, — tout est compromis. Non pas tant pour le danger couru, que par la paralysie de toute entreprise. On n'est plus maître de ses opérations. On ne peut plus rien combiner. La clameur populaire[1]

est ridiculement petit. Si l'on ne peut en mettre davantage dans l'Afrique française, que l'on place au moins toutes les troupes de la province de Constantine en Tunisie même. Elles y sont bien plus nécessaires.

1. Cf., Mahan, *op. cit.*, p. 73. Au début de la guerre contre l'Espagne « notre littoral était dans un état de terreur irréfléchie, et luttait pour avoir de petites escadres disséminées tout le long de la côte, selon la théorie de défense qu'une terreur imbécile favorise toujours ». L'auteur américain revient sans cesse sur cette

retient la flotte à l'ancre. On ne peut plus quitter le mouillage. Or, c'est au mouillage qu'on est perdu.

Il est presque indifférent, si l'on sait y préparer les peuples, de laisser les Anglais débarquer un corps de vingt, trente ou quarante mille hommes en un point quelconque du territoire. L'affaire serait peu aisée en tout état de cause, je l'ai dit. Elle n'aurait de gravité certaine qu'en Algérie, en Tunisie ou peut-être en Corse. Partout ailleurs, les Anglais nous rendraient service dans une guerre navale en jetant deux ou trois corps d'armée chez nous : ils n'en sortiraient pas. Mais si la diversion est sans danger, le péril est très considérable de la craindre outre mesure, et d'en faire dépendre tout le plan de guerre. Il semble qu'en France on n'y ait jamais manqué. Une fausse conception de la défense des côtes, et l'imitation servile de la flotte anglaise, — tout le crédit de la guerre d'escadres vient de là.

Cette considération est très importante. En effet, la crainte seule d'une invasion justifie la théorie de l'empire de la mer et la guerre d'escadres. Car cette doctrine veut que les gros bâtiments, les escadres, la force cuirassée en un mot, soit l'organe véritable de la défense des côtes [1]. Or, encore une fois, *ce principe est vrai pour l'Angleterre; et ne l'est pas pour la France*. Il est vrai pour toute nation insulaire, ou toute péninsule rigoureusement séparée du continent, dont l'armée de terre n'est pas sur un bon pied et dont les capitales sont facilement accessibles par la mer. Il est faux pour toute puissance militaire, qui n'offre pas un front de mer démesuré ou particulièrement vulnérable, — et qui a de vastes ressources sur le continent. La France est dans ce cas.

A moins de donner sur un littoral entièrement désarmé, et sans aucune défense mobile, les escadres et les gros bâtiments n'ont rien à faire dans la guerre de côtes. Ils ne peu-

panique, et lui impute toutes les fautes commises par l'amirauté des États-Unis. Si la stratégie et les opérations de cette guerre ont été fort médiocres chez le vainqueur même, on doit l'attribuer, « aux terreurs absurdes et humiliantes » qui ont entravé la liberté des opérations (pages 52, 55, 33, 34, 39).

1. M. l'amiral de Cuverville dit dans son *Rapport sur les manœuvres navales*: « La défense du littoral français doit se suffire à elle-même, — et ne pas immobiliser les escadres, dont une vigoureuse offensive constituera, pour le littoral, la meilleure des défenses. »

vent qu'y courir eux-mêmes de terribles risques, hors de proportion avec les avantages supposés. Si le littoral n'est pas défendu, s'il n'a ni ports ni arsenaux, à quoi bon y porter la guerre ? — Du reste, même sans défense mobile, même sans torpilleurs, sans la moindre pensée, sans ombre de volonté intelligente pour conduire l'effort militaire, les Espagnols ont tenu plus d'un mois dans une seule place, contre toutes les forces navales des États-Unis : l'escadre américaine a monté la garde à grand peine devant Santiago, et n'a pas seulement pu forcer un port à peu près sans défense.

Allons plus loin : les conditions de la France et de l'Angleterre sont telles, et si différentes, que la même force militaire doit être pour l'une et pour l'autre d'un emploi différent. Les escadres et le nombre font à l'Angleterre une loi de l'offensive ; les escadres sans le nombre forcent la France à la défensive.

Par le fait des escadres, la France a toujours été condamnée à la défensive sur mer. Le sentiment de son infériorité en nombre et en hommes l'y a contrainte. Et toujours aussi, des rois ou des ministres, depuis Louis XIV jusqu'à Napoléon, s'irritant des difficultés qu'ils ne pouvaient seulement pas comprendre, ont donné à la marine des ordres absurdes, des plans impossibles, à réaliser coûte que coûte. Et la défaite s'en est suivie[1]. Pitt affirmait justement que le système de la guerre défensive mène inévitablement à la défaite. Il en jugeait du point de vue des escadres ; et de là il avait raison.

Le principal objet de la défensive navale, comme on l'entend en France, se confond pour l'Angleterre avec l'offensive même. Le fait d'une position insulaire rend toute incursion sur les côtes de la Grande Bretagne improbable. Les Anglais tiennent par-dessus tout à cette inviolabilité de nature. Ils redoutent par tradition une descente de l'ennemi ; mais ils la croient presque impossible[2]. Au contraire, la patrie anglaise est sur mer. Il est donc légitime de l'y défendre. Les fortes escadres constituent cette défense ; elles en sont les lignes

1. L'amiral Jurien de la Gravière, cet esprit si clair et si loyal, ne s'est pas lassé d'en fournir la preuve, dans ses études critiques sur les guerres de l'Empire.

2. La France peut bien penser à quelque coup de main sur l'Irlande ; mais non en Angleterre.

réelles, et c'est vraiment un vaisseau de ligne que le cuirassé anglais. Le territoire de la patrie anglaise est à beaucoup d'égards son commerce sur toutes les mers ; c'en est le sol mouvant qui la nourrit, sans quoi elle ne peut vivre. Pour toute l'Angleterre, pour trente millions d'Anglais, le commerce, la flotte marchande qui porte la nourriture de l'homme, et l'aliment des machines, sont une partie capitale de la patrie, d'où dépend l'autre.

Prenons une idée exacte de la puissance anglaise et de sa nature. L'alpha et l'oméga de la politique britannique, de sa culture et de toute l'Angleterre, c'est qu'elle est une île. Et vous l'oubliez toujours. L'Angleterre sent bien qu'elle doit tout à sa position insulaire et à la paix. « La constitution de l'Angleterre est faite pour la paix », avoue lord Salisbury. « Chaque nation a recours au service obligatoire : nous seuls dans le monde refusons de nous y soumettre[1]. » Sir Henry Campbell Bannermann dit : « La puissance de l'empire britannique tient au commerce et à la paix ; cet empire ne saurait pas se fonder sur la puissance militaire[2]. » Et lord Salisbury va plus avant : « Nous, dit-il aux lords, nous suivons une route entièrement différente, une route qu'aucune nation avant nous n'a essayée[3]. » Voilà pourquoi l'Angleterre a ses gros bataillons sur la mer. Et ce sont les escadres. Chaque peuple a sa stratégie comme il a sa langue : elle ne correspond qu'à lui, à ses besoins, et qu'aux lois de son existence. La stratégie est le style de la guerre ; et l'on n'a de bon style que le sien.

L'Angleterre est un bloc de houille et de fer, au milieu d'une mer toujours agitée. Cette petite île est le centre d'un empire cent fois plus étendu qu'elle-même et dix fois plus peuplé[4]. Elle domine sur le tiers de la terre, et le quart de l'humanité. L'Angleterre est un prodige de l'industrie humaine. Cependant, plus elle étend ses conquêtes, plus elle

1. Sur ce mot, qu'on juge combien le sort des États-Unis est fatalement lié à celui de l'Angleterre.

2. *Chambre des Communes*, séance du 16 février 1900.

3. *Chambre des Lords*, séance du 15 février 1900.

4. Surface du Royaume-Uni en milles carrés : 121 068 ; population : 40 millions d'habitants.

Surface de l'Empire en milles carrés : 11 662 782 ; population : 406 millions d'habitants.

en dépend. C'est une maison de banque gigantesque, qui doit régner sur le marché, ou faire banqueroute. La Grande-Bretagne n'est plus guère qu'une immense usine, ouverte sur la mer en port d'un immense commerce. La valeur du sol le cède partout à celle du sous-sol, et le travail de l'industrie a remplacé partout celui de l'agriculture. En cent ans, le nombre des habitants a plus que triplé, tandis que la surface des terres cultivées, loin de devenir trois fois plus grande, s'est faite quatre fois plus petite[1]. Quarante millions d'hommes, ceux de toute la terre qui ont besoin de la nourriture la plus substantielle et la plus abondante, peuplent un pays qui ne produit pas la vingtième partie du seul blé qui leur est nécessaire. Au début du siècle, l'Angleterre évitait la famine par une importation en blé de 50 millions de francs : il lui en faut importer pour 750 millions par an, désormais. L'Angleterre paye pour 4 milliards de francs de nourriture à l'étranger. Le pain de l'Angleterre vient entièrement des États-Unis. A une époque où l'Angleterre pouvait encore essayer de se suffire, pendant la guerre de Sécession, la disette seule de coton produisit une terrible misère parmi les douze cent mille ouvriers du Lancashire. L'Europe occidentale, l'Amérique, l'Australie et les Indes fournissent l'Angleterre de grains, de viandes, de laitages, d'œufs, de poisson, de sucres, de thé, de vivres de toute espèce. En admettant une guerre de six mois, sans qu'un sac de blé pût être introduit en Angleterre, 45 p. 100 de la population mourraient de faim, à partir de la vingt-deuxième semaine. Il n'y a point d'entrepôts ni d'approvisionnement préalable pour tout un peuple. Aucune mesure de prudence ne peut assurer 40 millions d'hommes contre une famine. Toute vue en ce sens est chimérique.

L'Angleterre, qui ne produit pas le froment indispensable à la vie humaine, ne produit pas davantage la matière première indispensable à l'industrie. Ses myriades d'ouvriers dépendent du coton, de la laine, des métaux qui lui arrivent

1. Population de l'Angleterre proprement dite :
En 1801 : 8 892 536 habitants; — en 1891 : 29 002 525 habitants.
Surface des terres cultivées :
En 1801 : 2 200 000 hectares; — en 1894 : 560 000 hectares.

de tous les points du globe, pour une valeur annuelle de 2 milliards et demi. En retour, l'Angleterre vend le produit manufacturé à qui lui a vendu la matière alimentaire, y ajoutant les machines et la houille : c'est pour 5 milliards de travail anglais que le commerce exporte[1].

Un commerce total de 18 milliards 630 millions[2], en 1897, a pour véhicule une flotte commerciale supérieure à toutes les flottes du monde réunies : elle compte 11 143 navires jaugeant 13 665 312 tonnes. Plus des cinq sixièmes de cette flotte consistent en bateaux à vapeur, ce qui en décuple la valeur réelle et la puissance commerciale[3]. Le commerce de tout l'Empire se monte à 32 milliards de francs. Le mouvement de la navigation dépasse deux fois celui de tout le reste du monde. La petite île, cependant, reste le centre de ces prodigieuses transactions, de même qu'elle est le nœud de tous les câbles. 300 000 kilomètres de câbles anglais livrent à l'Angleterre les communications, les nouvelles, la pensée du globe entier. Grâce à la complicité de l'Angleterre, pendant la guerre de Cuba, les Américains de New-York ont connu les dépêches envoyées à l'amiral Cervera avant les Espagnols, — bien plus, avant qu'elles eussent quitté l'Espagne même[4].

Tout ce qui fait l'incomparable puissance de l'Angleterre pendant la paix en doit faire la faiblesse pendant la guerre. Les câbles et la flotte marchande, qui sont les bras de ce corps sans membres, — voilà la force dont il faut priver

1. Quelques chiffres. En 1897, *à l'importation :*

Objets d'alimentation	3 800 millions.
Laines	967 —
Cotons	895 —
Métaux	633 —
A l'exportation :	
Cotons ouvrés	1 600 millions.
Machines	830 —
Laines ouvrées	602 —
Houilles	420 —

2. Dont 4 milliards 524 millions avec les colonies britanniques ; et 3 700 avec les seuls États-Unis, qui demeurent la meilleure colonie de l'Angleterre.

3. En 1898-99, la part de la vapeur est de 7 702 bâtiments et 11 168 189 tonnes ; la part de la voile est de 3 441 bâtiments et 2 497 123 tonnes.

4. Mahan le laisse à peu près entendre, (*op. cit.*, pp. 97, 98, 110, 112, 122, 154, 156).

l'ennemi pour l'abattre. Dans une lutte où sa domination maritime n'est pas même contestée sur un seul point de la planète, l'Angleterre souffre déjà de ses communications. Le taux des assurances contre les risques de la mer s'élève brusquement ; s'il s'agissait d'une guerre avec une grande puissance navale, la navigation serait impossible[1]. Dès le mois de décembre 1899, le contre-coup de la guerre actuelle se fait lourdement sentir : toutes les affaires industrielles et commerciales sont plus ou moins en suspens. Ce n'est pas impunément que près de deux millions de tonnes à vapeur ont été détournées du commerce par l'Amirauté anglaise, qui paie de 25 à 35 shillings par mois et par tonne la location de 220 steamers affrétés par elle. Les achats de quelques centaines de mille tonnes de charbon pèsent aussi sur le marché de la houille, qui ne peut plus suffire aux besoins. Des hauts fourneaux se sont éteints en Écosse. Les États-Unis et l'Allemagne pensent à profiter des embarras de l'Angleterre pour développer leur marine de commerce, et à vendre leur charbon jusque dans la Méditerranée, où le fret de retour sous forme de minerais se présente assez abondant. Enfin, on craint une crise monétaire à Londres, où les arrivages d'or ne se font plus, sur un marché qui ne se passe point des 40 ou 50 millions de métal précieux, venant chaque mois du Sud-Africain : les arrivages d'or peuvent manquer de plus en plus, au moment où les sorties de la Banque d'Angleterre vont dépasser les rentrées.

Telle est la complexité de cet Empire, et sa fragilité : c'est le plus riche de la terre ; mais il n'a pas de pain[2]. Il

1. « Pendant l'insignifiante expédition de Tell el Kébir, ces assurances montaient déjà tellement pour les navires traversant le canal de Suez, que les armateurs prudents préféraient les remiser au fond des ports. » G. Charmes, *la Guerre maritime*. — Au moment de Fashoda, et pendant une semaine, la seule crainte de la guerre coûtait déjà plus d'un million par jour aux Anglais. On a fait le calcul de ce que ce « temps du péril » — *ten day's scare* — fut payé par la vie anglaise. La hausse du pain, dit M. le lieutenant de vaisseau Duboc, a été évaluée à 2 500 000 francs ; celle du charbon à 3 000 000 de francs ; le surplus de primes payées par les armateurs aux assurances s'est élevé à 4 250 000 francs ; etc. (*Questions diplomatiques*, n° 74.)

2. Vers le 10 février 1900, on compte à destination de l'Europe, en mer 7 931 000 hectolitres de blé, dont 5 582 500 pour l'Angleterre ; vers le 17 février, en mer 8 265 500 hectolitres de blé, dont 5 916 000 pour l'Angleterre. Il n'y en a que 216 500 à destination de la France et d'ailleurs pour le compte du transit.

gouverne le monde; mais il est enchaîné à tout ce qui porte ses chaînes [1]. La métropole insulaire est peut-être inaccessible; mais toute sa vie est livrée au hasard, et flotte sur l'eau. Voilà le faible et le fort de l'Angleterre. Voilà où la France doit frapper; et selon le mot fameux, il faut frapper au ventre. C'est là qu'il faut viser cette mère de nations, toujours en quête de nourriture, toujours en travail, et faute de l'un et de l'autre bientôt mourante. De ce fait, l'Angleterre est infiniment plus vulnérable aujourd'hui, qu'elle ne l'était il y a cent ans : à la condition de porter les coups au point où la blessure doit être terrible.

Cependant, le risque de la France sur mer diminue, au contraire, chaque jour. Que cette décadence du commerce français serve au moins à la guerre. Les ports du Havre, de Nantes, de Bordeaux semblent morts et déserts, si on les compare à Liverpool, à Glasgow, à Anvers ou à Hambourg. Non seulement le pavillon français disparaît de toutes les mers du globe, mais il s'en va même dans les ports français. Il y n'entre déjà plus que pour le cinquième du mouvement total. Plus des trois quarts de la navigation se font sous pavillon étranger [2]. Par contre la France produit plus de blé, de viande, de vin, de vivres divers qu'elle n'en consomme. Elle s'oppose donc en tout à l'Angleterre.

Comment, dès lors, ne serait-il pas absurde qu'elle eût la même politique navale? Elle y perd, sans compensation, tous les avantages qu'elle a pour la guerre, qui sont des désavantages pendant la paix. Au lieu d'une politique navale conforme à son génie, elle suit de loin la politique de l'Angleterre. Elle a les escadres et n'a pas le nombre. A soixante-dix cuirassés de l'Angleterre, la France en oppose trente-cinq : 1 contre 2. Mais l'écart réel n'est pas du double,

1. En 1871, l'Angleterre a 37 000 kilomètres de câbles pour un commerce avec ses colonies de 2 835 millions.

En 1894, l'Angleterre a 276 000 kilomètres de câbles pour un commerce avec ses colonies de 6 121 millions.

En 1899, l'Angleterre a 300 000 kilomètres de câbles pour un commerce avec ses colonies de 7 000 millions.

2. En 1899, sur un mouvement total de 25 183 605 tonneaux, la part du pavillon français a été de 5 453 976 tonneaux; celle du pavillon étranger de 19 276 629.

il est du triple, et les Anglais ne l'ignorent point [1]. La force cuirassée de la France ne déplace en effet que 339 699 tonnes contre 821 665 de l'Angleterre. Supposons pourtant que la France veuille tenter un effort inouï, qu'elle le puisse, qu'elle ait les chantiers, les arsenaux et l'argent nécessaires, qu'elle veuille enfin se donner une flotte cuirassée égale à celle de l'Angleterre et que l'Angleterre lui en laisse le temps. Il faudra construire 35 cuirassés de 500 000 tonnes, et y mettre un milliard. Ce ne sera rien encore. Dans cette hypothèse même, il ne lui faudra pas moins construire pour un milliard et demi de croiseurs. Elle n'en a, en service ou en chantiers, que 60 avec 297 486 tonnes, contre les 135 croiseurs anglais avec 788 280 tonnes. Prêts à prendre la mer, l'Angleterre en compte 112 avec 576 676 tonneaux et la France 44 avec 167 968 tonneaux, — c'est-à-dire à peu près 1 contre 3. Infériorité lamentable en toute hypothèse. Il n'est pas un marin digne de ce nom, quelque théorie ait-il sur la guerre navale, qui mette en doute ce principe absolu : une escadre sans croiseurs est vouée aux plus grands périls, ou à l'impuissance. Une division navale de six cuirassés doit compter douze croiseurs, si elle veut pouvoir joindre l'ennemi, choisir son heure, imposer le combat. Il faut 2 croiseurs par cuirassé : l'ordre de combat, l'ordre de marche, le passage de l'un à l'autre, et l'exploration indispensable l'exigent dans tous les cas. Telle est l'alternative : si l'on veut une marine pour la guerre d'escadres, elle coûtera près de trois milliards. Et si on n'y consacre pas ces trois milliards, on n'aura pas d'escadres en mesure de tenir tête à l'Angleterre. Mais quoi qu'on décide, si l'on a suivi le raisonnement qui guide cette analyse, même si on condamne la France à la guerre d'escadres, il ne faut de longtemps construire que des croiseurs.

Concluez donc qu'il le faut pour faire une guerre nouvelle et convenable au génie de la France, — et non pas pour rendre moins précaire cette guerre d'escadres, qui lui est contraire. Reconnaissez enfin que le système anglais de la

1. Le Major Court n'hésite pas à dire : « *Les chiffres donnés par les Français pour leur puissance navale doivent toujours être diminués de près de la moitié.* » Cité par le commandant Z. (*Réformes Navales*, p. 119.)

guerre sur mer ne peut plus être le système de la France. Préjugé qui paraît incroyable ; l'Amirauté en France est la dernière à s'apercevoir que l'Angleterre est une île ; et elle tend plutôt à faire comme si la France en était une : sa politique le ferait croire.

J'ai essayé de montrer à grands traits toutes les raisons qui, engageant la France à la suite de l'Angleterre dans la guerre d'escadres, l'empêchent d'y être redoutable, et d'avoir jamais le dessus sur sa puissante ennemie. On a vu que toute la force de l'Angleterre est dans les escadres. Et la nature le veut ainsi. On peut pressentir déjà que toute la faiblesse de la France est dans les siennes : c'est aussi parce que la nature et la politique le veulent.

L'étude de ce qui convient à l'une et l'autre nation prévient la plupart des objections que l'on fait à la guerre de course : car, en général, on ne l'étudie point en elle-même, ni pour ce qu'elle est, — mais en ce qu'elle n'est pas et ne peut pas être. Il s'agit de voir maintenant ce que c'est que la guerre de course, et comment elle est seule une guerre scientifique, — ou pour mieux parler, fondée sur des principes convenables aux besoins de la France, et satisfaisants pour la raison. Tout le monde parle de cette guerre, et presque personne ne la connaît.

LIEUTENANT X.

(La fin prochainement.)

LE MYSTÈRE DE LA JUSTICE[1]

« Plus est en moi » dit une belle devise inscrite sur les poutres et au fronton des cheminées d'une vieille demeure patricienne que visitent, à Bruges, les voyageurs, et qui est située à l'angle de l'un de ces quais mélancoliques et tendres, abandonnés et inanimés comme dans une peinture. Plus est en moi, toutes les lois morales, tous les mystères intelligents s'y trouvent, peut dire l'humanité. Il est possible qu'il y en ait bien d'autres au-dessus et au-dessous de nous; mais si nous devons les ignorer toujours, ils sont pour nous comme s'ils n'étaient point; et si un jour nous apprenions qu'ils existent, nous ne l'apprendrions que parce que, à notre insu, ils étaient en nous-mêmes et nous appartenaient déjà. « Plus est en moi », et peut-être avons-nous le droit d'ajouter : « je n'ai rien à craindre de ce qui est en moi ».

En tout cas, c'est en nous que se trouve toute la région active et habitée du grand mystère de la justice. Quant aux autres régions, elles sont inconsistantes, et, au point de vue de notre vie humaine, certainement désertes et stériles. Sans doute l'humanité y a trouvé des illusions utiles, encore qu'elles ne fussent pas toujours inoffensives, et s'il n'est pas permis de soutenir que toutes les illusions doivent être dé—

1. Les pages qui suivent forment la conclusion d'une étude qui paraîtra prochainement sous ce titre.

truites, il faut néanmoins qu'il n'y ait pas un désaccord trop manifeste entre elles et notre conception de l'univers. Aujourd'hui, nous voulons, en toutes choses, l'illusion de la vérité. Elle n'est peut-être pas la dernière, ni la meilleure, ni la seule possible, mais c'est elle qui pour le moment nous paraît la plus honnête et la plus nécessaire. Bornons-nous donc à constater l'admirable amour de justice et de vérité qui est au cœur de l'homme. En restreignant ainsi notre admiration à la région incontestable, peut-être arriverons-nous à savoir ce qu'est cet amour ou plutôt cette passion qui est le signe humain par excellence, mais nous apprendrons sans nul doute — et c'est le plus important — de quelle manière il est possible de l'agrandir et de la purifier. En voyant la justice fonctionner sans relâche dans le seul temple où elle fonctionne réellement, c'est-à-dire au fond de notre cœur, en la voyant se mêler à toutes nos pensées, à tous nos sentiments, à toutes nos actions, nous n'aurons pas de peine à découvrir ce qui l'éclaire et ce qui l'obscurcit, ce qui la guide et ce qui la trompe, ce qui la nourrit et ce qui l'affaiblit, ce qui l'attaque et ce qui la défend.

Est-elle l'instinct de défense et de conservation de l'humanité ? Est-elle le produit le plus pur de notre raison, ou bien y retrouve-t-on un grand nombre de ces forces sentimentales qui ont si fréquemment raison contre la raison même, et qui ne sont au fond qu'une sorte de raison inconsciente et plus vaste, à laquelle la raison consciente apporte presque toujours une approbation étonnée quand elle arrive aux lieux d'où ces bons sentiments voyaient depuis longtemps ce qu'elle ne voyait pas encore ? De quoi dépend-elle davantage, de notre caractère ou de notre intelligence ? Questions qui ne sont peut-être pas oiseuses si l'on se demande ce qu'il convient de faire pour donner toute sa force et tout son éclat à cet amour de la justice qui est le joyau central de l'âme humaine. Tous les hommes aiment la justice, mais tous ne l'aiment pas du même amour ardent, farouche et exclusif. Tous n'ont pas les mêmes scrupules, la même sensibilité, ni la même certitude. Nous rencontrons des êtres d'une intelligence très développée, dont le sentiment du juste et de l'injuste est infiniment moins délicat et moins sûr que chez des

êtres d'une intelligence apparemment très médiocre, et cette portion de nous-mêmes, mal connue et mal définie, qu'on nomme le caractère a ici une grande influence. Mais il est difficile d'évaluer ce qu'un caractère simplement honnête suppose d'intelligence plus ou moins inconsciente. Au surplus, il importe avant tout d'apprendre de quelle manière il est possible d'éclairer et d'augmenter en nous l'amour de la justice ; et, à ce point de vue, une chose est certaine, à savoir que notre caractère commence par échapper à l'action directe de notre bonne volonté, au lieu que notre intelligence y est en grande partie soumise. C'est donc en passant par notre intelligence que nous améliorerons cette portion de l'amour de la justice qui dépend de notre caractère, car, à mesure que l'intelligence s'élève et s'éclaire, elle parvient à dominer, à éclairer, à transformer nos sentiments, nos passions et nos instincts.

Mais n'allons plus placer ni interroger cet amour dans une sorte d'infini surhumain et souvent inhumain. Il ne participerait ni de la grandeur ni de la beauté que cet infini peut avoir, il serait seulement vague, incohérent, inactif comme lui. Tandis qu'en apprenant à le trouver et à l'écouter en nous-mêmes, où il est réellement, en voyant de quelle manière il profite de toutes les acquisitions de notre esprit, de toutes les joies et de toutes les souffrances de notre cœur, nous saurons bientôt ce qu'il faut faire pour l'augmenter et l'épurer.

Notre tâche ainsi réduite sera suffisamment longue, difficile et mystérieuse. Augmenter, épurer en nous l'idée de justice, savons-nous comment l'entreprendre ? Nous voyons à peu près de quel idéal il faut nous rapprocher, mais que cet idéal est encore incertain, altérable et trompeur ! Il est diminué, mutilé, déformé par tout ce que nous ignorons de l'univers, par tout ce que nous n'apercevons pas, par tout ce que nous regardons incomplètement, par tout ce que nous n'interrogeons pas assez profondément, Il n'en est guère qui soient menacés de dangers plus sournois, victimes d'oublis plus extraordinaires ou d'erreurs aussi peu vraisemblables. Il n'en est point que nous devions entourer de plus de craintes, de plus de curiosité pieuse et passionnée, de plus de prudence

et de sollicitude. Ce qui nous paraît irréprochablement juste à cette heure, n'est probablement qu'une très petite portion de ce qui nous paraîtrait juste si nous changions de place. Il suffit de comparer ce que nous faisions hier, à ce que nous faisons aujourd'hui, et ce que nous faisons aujourd'hui paraîtra plein de fautes contre l'équité, la pitié et l'amour, s'il nous est donné de nous élever davantage et de le comparer à ce que nous ferons demain. Un événement a lieu, une pensée s'éclaire, un devoir envers nous-mêmes se précise, une relation inattendue se manifeste, et toute l'organisation de notre justice intérieure chancelle et se transforme. Si peu que nous avancions, il nous serait impossible de recommencer à vivre au milieu de bien des tristesses dont nous avons été la cause involontaire, parmi certains découragements que nous avons semés sans le savoir; et pourtant, lorsqu'ils naissaient autour de nous, il nous semblait que nous avions raison, et nous ne croyions pas être injustes. Et de même aujourd'hui, nous sommes satisfaits de notre bonne volonté; nous nous disons que personne ne pleure, que personne ne souffre par notre faute; nous sommes persuadés que nous n'arrêtons pas un sourire, que nous n'interrompons pas un murmure de bonheur, que nous n'abrégeons pas une minute de paix et d'amour; et peut-être n'apercevons-nous point, à notre droite ou à notre gauche, une injustice sans limite qui couvre les trois quarts de notre vie.

***

Je lisais, ce matin, le troisième volume de la merveilleuse traduction que le docteur Mardrus vient de nous donner des *Mille et une Nuits*. J'aurais relu l'*Odyssée*, la *Bible*, Xénophon ou Plutarque, que l'enseignement des grandes civilisations disparues eût été pareil. Je voyais donc, au cours d'un des plus beaux récits de la sultane Shahrazade, se dérouler la vie la plus admirable, la plus claire, la plus spontanée, la plus indépendante, la plus abondante, la plus raffinée, la plus fleurie, la plus intelligente, la plus pleine de beauté, de bonheur et d'amour, et, à certains égards, la plus proche de la

vérité la plus probable que l'humanité ait peut-être connue. La civilisation morale y est, à bien des points de vue, aussi parfaite que la civilisation matérielle. Des idées de justice si délicates, des préceptes de sagesse si pénétrants, que notre société plus grossière, moins heureuse et moins attentive ne trouve plus guère l'occasion de les formuler ou de les découvrir, soutiennent, çà et là, cet incomparable édifice de félicité, comme des colonnes de lumière qui soutiendraient de la lumière. Pourtant, ce palais de béatitude où la vie morale est si saine, si gracieusement grave, si noble et si active, où la sagesse la plus pure et la plus religieuse préside à tous les délassements d'une humanité bienheureuse, est bâti tout entier sur une injustice telle, est environné d'une iniquité si vaste, si profonde et si effroyable que le plus malheureux des hommes d'aujourd'hui hésiterait à la franchir pour atteindre le seuil étincelant de pierreries qui en émerge. Mais pas un des habitants de la demeure miraculeuse ne la soupçonne. Il semble qu'ils ne s'approchent jamais des fenêtres, ou, s'ils les ouvrent par hasard, et qu'ils voient et déplorent, entre deux festins, la misère qui les entoure, ils n'aperçoivent point une iniquité incomparablement plus monstrueuse et plus révoltante que la misère, je veux dire l'esclavage, et surtout l'asservissement de la femme qui, si haute qu'elle soit et dans le moment même où elle parle aux hommes de bonté et de justice, et leur ouvre les yeux sur leurs devoirs les plus touchants et les plus généreux, n'est jamais qu'un simple instrument de plaisir, qu'on achète, qu'on revend ou qu'on donne à n'importe quel maître répugnant et barbare, dans un moment d'ivresse, d'ostentation ou de reconnaissance.

« On raconte, dit Nozhatou, la belle esclave, qui, cachée derrière un rideau de soie et de perles, parle au prince Scharkan et aux sages du royaume, on raconte aussi que le Kalifat Omar sortit une fois se promener la nuit accompagné du vénérable Aslam Abou-Zeid. Et il vit au loin un feu qui flambait, et il s'approcha, croyant sa présence utile, et il vit une pauvre femme qui allumait un feu de bois sous une marmite ; et elle avait à ses côtés deux petits enfants chétifs qui gémissaient lamentablement. Et Omar dit : « La paix sur toi,

ô femme ! Que fais-tu donc là, seule dans la nuit et le froid » ? Elle répondit : « Seigneur, je fais chauffer un peu d'eau pour la donner à boire à mes enfants qui meurent de faim et de froid ; mais un jour Allah demandera compte au Kalifat Omar de la misère où nous sommes réduits. » Et le Kalifat qui était déguisé fut ému extrêmement et lui dit : « Mais crois-tu, ô femme, qu'Omar connaisse ta misère, s'il ne la soulage pas ? » Elle répondit : « Pourquoi donc Omar est-il le Kalifat s'il ignore ainsi la misère de son peuple et de chacun de ses sujets ? » Alors le Kalifat se tut et dit à Aslam Abou-Zeid : « Vite, allons-nous-en. » Et il marcha très vite, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à l'Intendance de sa maison, et il entra dans le magasin de l'Intendance et il tira un sac de farine d'entre les sacs de farine et aussi une jarre remplie de graisse de mouton, et il dit à Abou-Zeid : « Aide-moi à les charger sur mon dos, ô Abou-Zeid. » Mais Abou-Zeid se récria et dit : « Laisse-moi les porter moi-même sur mon dos, ô émir des croyants. » Il répondit avec calme : « Mais serait-ce donc toi aussi, Abou-Zeid, qui porterais le fardeau de mes péchés au jour de la Résurrection ? » Et il obligea Abou-Zeid à lui mettre sur le dos le sac de farine et le vase de graisse de mouton. Et le Kalifat marcha vite, ainsi chargé, jusqu'à ce qu'il fut parvenu auprès de la pauvre femme ; et il prit de la farine et il prit de la graisse et les mit dans la marmite sur le feu, et, de ses propres mains, il prépara cette nourriture, et il se pencha lui-même sur le feu pour souffler dessus, et comme il avait une très grande barbe, la fumée du bois se frayait chemin par les interstices de la barbe. Et lorsque cette nourriture fut prête, Omar l'offrit à la femme et aux petits enfants, qui en mangèrent jusqu'à satiété au fur et à mesure qu'Omar la leur refroidissait de son souffle. Alors Omar leur laissa le sac de farine et la jarre de graisse, et s'en alla en disant à Abou-Zeid : « O Abou-Zeid, maintenant que j'ai vu ce feu, sa lumière m'a éclairé. »

« Mais, ô Roi, — dit un peu plus loin, à un roi très sage, une des cinq adolescentes pensives qu'on désire lui vendre, — mais, ô Roi, sache aussi que l'action la plus belle est celle qui est désintéressée. On raconte, en effet, que dans Israël il y avait deux frères, et l'un de ces frères dit un jour à l'autre :

« Quelle est l'action la plus effroyable que tu aies jamais faite ? » Il répondit : « C'est celle-ci : Comme je passais un jour près d'un poulailler, je tendis le bras et saisis une poule, et, l'ayant étranglée, je la rejetai dans le poulailler. C'est là la plus effroyable chose de ma vie. Mais toi, ô mon frère, qu'as-tu fait de plus effroyable ? » Il lui répondit : « C'est d'avoir fait ma prière à Allah pour lui demander une faveur. Car la prière n'est belle que lorsqu'elle est la simple élévation de l'âme vers les hauteurs. »

« Apprends à te connaître ! — reprend une de ses compagnes captive et esclave comme elle. — Apprends à te connaître ! Et alors seulement agis. Et alors seulement agis selon tous tes désirs, mais en prenant garde de ne pas léser ton voisin ! »

Notre morale d'aujourd'hui ne saurait rien ajouter à cette dernière formule, et n'a pas de précepte plus complet. Tout au plus pourrait-elle étendre le sens du mot « voisin », élever, alléger, et rendre plus subtil, plus scrupuleux et plus impressionnable, celui du mot « léser ». Or, le livre où se trouvent ces paroles est, sous toutes ces fleurs et sous toute cette sagesse, un monument d'horreur, de sang, de larmes, de despotisme et de servitude. Et celles qui les prononcent sont des esclaves. Un marchand les achète, je ne sais où, et les revend à une vieille femme qui leur enseigne ou leur fait enseigner la poésie, la philosophie, toutes les sciences de l'Orient, afin qu'elles soient un jour des présents dignes d'un roi. Et quand l'éducation est achevée, et que la beauté et la sagesse des victimes excitent l'admiration de tous ceux qui les approchent, l'industrieuse et prévoyante vieille les offre en effet à un roi très juste et très sage. Et quand le roi très juste et très sage leur aura pris leur virginité et voudra d'autres amours, il les donnera probablement (car je ne me rappelle plus exactement la suite de l'histoire, mais c'est la destinée invariable de toutes les femmes de ces merveilleuses légendes) à ses vizirs. Et les vizirs les échangeront contre un vase de parfum ou une ceinture de pierreries, à moins qu'ils ne les envoient au loin faire les délices d'un protecteur puissant ou d'un rival hideux, mais redouté. Et elles qui interrogent leur conscience et lisent dans celle des autres, elles qui méditent les plus beaux et les

plus grands problèmes de la justice et de la morale des peuples et des hommes, elles ne jettent pas un regard sur leur sort et ne se doutent pas un instant de l'injustice abominable qu'elles subissent. Et tous ceux qui les écoutent, les aiment, les admirent et les comprennent, ne s'en doutent pas davantage. Et nous qui nous étonnons et qui réfléchissons aussi sur la justice, la bonté, la pitié et l'amour, rien ne nous prouve que notre état social n'offrira pas quelque jour, à ceux qui viendront après nous, un spectacle aussi déconcertant.

***

Il nous est difficile d'imaginer ce que sera, ce que doit être la Justice idéale, puisque toutes nos pensées qui s'élèvent vers elle sont contrariées par l'injustice dans laquelle nous vivons encore. Nous ignorons les lois, les relations nouvelles qui se révéleront quand il n'y aura plus d'inégalité ni de malheurs imputables aux hommes, et que chacun, selon le principe de la morale évolutionniste, « recueillera les résultats bons ou mauvais de sa propre nature et des conséquences qui découlent de celle-ci ». A l'heure actuelle il n'en est pas ainsi, et l'on peut dire que pour la totalité des hommes, dans le domaine matériel, « la connexité entre la conduite et ses conséquences », selon la formule de Spencer, n'existe que d'une manière dérisoire, arbitraire et inique. N'est-il pas téméraire d'espérer que nos pensées soient justes quand le corps de chacun de nous trempe complètement dans l'injustice ? Et il n'est personne qui n'y trempe pour en souffrir ou pour en profiter, personne dont les efforts n'obtiennent trop ou n'obtiennent pas assez, personne qui ne soit privilégié ou frustré. Nous pouvons essayer de dégager notre pensée de cette injustice invétérée, vestige trop durable de la « morale sous-humaine » nécessaire à l'espèce primitive. Mais il est vain de croire qu'elle aura la même force, la même indépendance, la même clairvoyance, et qu'elle arrivera aux mêmes résultats que si cette injustice n'était point. Ce n'est jamais qu'une très petite, très timide et très incertaine partie de la pensée humaine qui parvient à se dresser au-dessus de la réalité. La pensée humaine peut beaucoup de choses ; et

elle a amené, à la longue, des améliorations étonnantes dans ce qui paraissait immuable dans l'espèce ou la race. Mais au moment où elle médite sur une transformation qu'elle entrevoit ou qu'elle espère, elle n'en subit pas moins le joug, la manière de voir, de sentir et d'imaginer de ce qu'elle voudrait changer. Elle n'en est pas moins et presque tout entière cela même, qu'elle prétend transformer. Elle est plutôt faite pour expliquer, juger, coordonner ce qui était, pour aider, nourrir et faire connaître ce qui est déjà né mais encore invisible, et il est rare qu'elle prévoie l'avenir ou qu'elle produise rien de bien salutaire, de possible et de durable quand elle se risque dans ce qui n'est pas encore. Aussi porte-t-elle la peine de l'état social dans lequel nous vivons. Il y a trop d'injustice autour de nous, pour que nous puissions nous faire une idée satisfaisante de la justice, pour que nous puissions y penser avec la bonne foi, la liberté et la paix nécessaires. Il faudrait pour l'étudier et en parler avec fruit qu'elle fût ce qu'elle pourrait être: une puissance sociale, irréprochable, réelle et visible. Mais nous devons nous borner jusqu'ici à invoquer ses effets inconscients, secrets et pour ainsi dire insensibles. C'est vraiment du rivage de l'injustice humaine que nous contemplons la justice, et nous ignorons encore le spectacle de la haute mer sous la voûte illimitée et inviolable d'une conscience sans reproche. Il faudrait tout au moins que les hommes eussent fait leur possible, dans leur propre domaine; ils auraient alors le droit d'aller plus loin et d'interroger autre chose, et leurs pensées seraient probablement plus claires si leur conscience était plus tranquille.

***

Et puis un grand reproche paralyse notre ardeur quand nous entreprenons de devenir meilleurs, de pardonner, d'aimer et de comprendre davantage. Nous avons beau purifier notre conscience, ennoblir nos pensées et nous efforcer de rendre la vie plus douce et plus légère à ceux qui nous entourent; tout cela ne produit presque rien au dehors, tout cela ne passe point notre porte; et dès que nous sortons de la

demeure de notre intimité, nous sentons que nous n'avons rien fait, qu'il n'y a rien à faire et que nous prenons part, malgré nous, à la grande injustice anonyme. N'est-il pas dérisoire de résoudre chez soi les problèmes de conscience les plus touchants et les plus délicats, de chasser avec crainte l'ombre d'une pensée amère, de se vouloir, à toute heure du jour, noble, simple, fidèle, loyal, compatissant, moralement intact, entre les quatre murs de son appartement, pour oublier à l'instant même, et sans qu'il soit possible de ne pas le faire, toute pitié, toute équité, et tout amour, sitôt que nous descendons dans la rue ou que nous rencontrons d'autres êtres que ceux dont le visage nous est devenu familier? Quelle est la dignité, la loyauté de cette double vie, sage, humaine, élevée, réfléchie de ce côté de notre seuil, et, de l'autre, indifférente, instinctive, impitoyable? Il suffit que nous ayons moins froid, que nous soyons mieux vêtus et mieux nourris que l'ouvrier qui passe, que nous achetions n'importe quel objet qui n'est pas strictement indispensable; et c'est, en dernière analyse, à travers mille détours, un retour inconscient à l'acte primitif du plus fort dépouillant sans scrupules le plus faible. Nous ne jouissons pas d'un avantage qui ne soit, à le regarder d'assez près, le résultat d'un abus de pouvoir peut-être très ancien, d'une violence inconnue, d'une ruse antérieure, que nous remettons en mouvement en nous asseyant à notre table, en nous promenant oisivement par la ville, en nous couchant le soir dans un lit que nos mains n'ont point fait. Et le loisir même d'être meilleur, plus compatissant et plus doux, et de penser plus fraternellement à l'injustice que subissent les autres, qu'est-ce, en somme, que le fruit le plus mûr de la grande injustice?

***

Je sais bien, il ne faut pas pousser trop loin ces scrupules, on irait à des révoltes fort inutiles et peut-être funestes à l'espèce dont il faut respecter la puissante et clémente lenteur, ou bien l'on retournerait à je ne sais quels renoncements inactifs et mystiques, hostiles aux volontés les plus évidentes et les plus invariables de la vie. Il y a dans la grande injustice

des lois qu'on dit inévitables; mais déjà on le dit avec moins d'assurance. C'est en quoi la situation du juste et du sage est changée. Marc-Aurèle, l'âme la plus noblement sensible, la plus sagement impressionnable, la plus purement anxieuse, la plus inquiète de justice qui fut jamais peut-être, ne se demande pas ce qui se passe hors de l'admirable petit cercle de lumière où sa vertu, sa conscience, sa pitié, sa mansuétude divine enveloppent ses proches, ses amis et ses serviteurs. Tout autour, il ne l'ignore point, c'est l'iniquité infinie. Mais cette iniquité ne le regarde pas. Elle est l'océan nécessaire, mystérieux et sacré; l'immense part des dieux, de la Fatalité et des lois supérieures, inconnues, irresponsables, irrésistibles, immuables. Elle n'accable point son courage; au contraire, elle le rassure, le concentre et l'élève, comme une flamme est plus haute qui ne se répand pas sur une grande surface, qui jaillit toute seule dans la nuit, et que les ténèbres activent. Il ne lui appartient pas de toucher au régime du destin qui veut l'abaissement, la misère, la servitude du plus grand nombre. Il se soumet avec tristesse, mais avec confiance, aux décrets immémoriaux et irrévocables, et c'est encore un acte de piété et de vertu. Il s'enferme en lui-même et devient plus grand, plus humain et plus juste, dans une sorte de vide immobile et sans rayonnements. Et de siècle en siècle, les sages et les bons auront la même ardeur concentrée et recluse. Plus d'une loi immuable aura changé de nom; mais sa part infinie demeurera pareille; et ils la regarderont avec la même mélancolie résignée et rassurée. Mais nous, qu'allons-nous faire? Nous savons qu'il n'y a plus d'iniquité nécessaire. Nous avons envahi le domaine des dieux, du destin et des lois inconnues. Peut-être leur reste-t-il la maladie, l'accident, la tempête, la foudre et la plupart des mystères de la mort: nous n'avons pas pénétré jusque-là; mais il est certain qu'ils n'ont plus la pauvreté, le travail sans espoir, la misère, la famine et la servitude. C'est nous qui les organisons, les maintenons et les distribuons. Ce sont nos fléaux personnels, affreux, mais familiers, et ils sont de plus en plus rares, ceux qui croient de bonne foi qu'une puissance surhumaine y préside. Il n'existe plus que dans nos souvenirs, l'océan religieux et infranchissable qui

protégeait et excusait la retraite du penseur et du juste replié sur lui-même. Aujourd'hui, Marc-Aurèle ne dirait plus avec la même sérénité : « Ils se cherchent des refuges, chaumières rustiques, rivages des mers, montagnes : toi aussi, tu te livres d'habitude à un vif désir de pareils biens. Or, c'est là le fait d'un homme ignorant et inhabile, puisqu'il t'est permis, à l'heure que tu veux, de te retirer en toi-même. Nulle part l'homme n'a de retraite plus tranquille, moins troublée par les affaires, que celle qu'il trouve en son âme, particulièrement si l'on a en soi-même de ces choses dont la contemplation suffit pour nous faire jouir à l'instant du calme parfait, lequel n'est pas autre, à mon sens, qu'une parfaite ordonnance de notre âme. »

Il y a autre chose à cette heure que l'ordonnance de l'âme; ou plutôt, il s'agit d'y ordonner toutes les choses qui ne s'y trouvaient point au temps de Marc-Aurèle, — c'est-à-dire les trois quarts des malheurs des hommes, — et qui, d'intangibles, d'inintelligibles, d'immobiles, de fatales qu'elles étaient, sont devenues réelles, explicables, pressantes et humaines.

* * *

Cela ne veut pas dire qu'il faille abandonner ce désir d'« ordonnance », des vieux sages. Nous n'avons plus à attendre l' « ordonnance » absolue qu'ils trouvaient dans leur égoïsme excusable; mais nous pouvons espérer une sorte d'ordonnance conditionnelle et provisoire. Cette « ordonnance » n'est plus le dernier mot de la morale, mais il n'en est pas moins indispensable de commencer par être aussi juste que possible en soi-même et envers ses proches, ses amis, ses voisins et ses serviteurs. C'est à l'heure où nous sommes tout à fait juste envers ceux-ci et dans notre conscience, que nous nous apercevons que nous sommes très injuste envers ceux qui ne sont ni nos proches, ni nos amis, ni nos voisins, ni nos serviteurs, — si tant est que nous ayons le droit d'avoir des serviteurs. Quant au moyen d'être pratiquement plus juste envers eux, nous l'ignorons encore, à moins de recourir aux grands renoncements héroïques qui, ne pouvant être unanimes, produiraient peu de chose, et

iraient probablement contre les lois les plus profondes de la nature, laquelle rejette le renoncement sous toutes ses formes, *hormis* celle de l'amour maternel.

Cette justice pratique est donc le secret de l'espèce. L'espèce a ainsi maints secrets qu'elle révèle un à un, aux moments véritablement dangereux de l'histoire; et les solutions qu'elle impose aux difficultés trop mortelles sont presque toujours inattendues, et d'une simplicité assez étrange. Il est possible que l'heure approche où elle parlera de nouveau. Espérons, sans outrer notre espoir, car nous ne devons pas perdre de vue que l'humanité est loin d'être sortie de la période des générations sacrifiées ». L'histoire n'en a point connu d'autres, et il est possible que jusqu'à la fin des temps, toutes les générations se disent sacrifiées. Néanmoins, on ne saurait nier que les sacrifices, pour injustes, inutiles, innombrables qu'ils sont encore, deviennent de moins en moins inhumains et inéluctables, qu'ils ont lieu en vertu de lois de mieux en mieux connues et qui paraissent de plus en plus se rapprocher de celles qu'une raison élevée peut accepter sans être impitoyable.

***

Mais il faut l'avouer, les « idées » de l'espèce sont d'une lenteur majestueuse et redoutable. Il a fallu des siècles pour que les hommes primitifs renonçassent à se fuir ou à s'attaquer, quand ils se rencontraient à l'entrée des cavernes, et reconnussent qu'ils avaient intérêt à se rapprocher, à se grouper et à se défendre en commun contre les énormes ennemis du dehors. En outre, les « idées » de l'espèce sont souvent très différentes de celles que pourrait avoir l'homme le plus sage. Elles paraissent indépendantes, spontanées, s'appuient fréquemment sur des données dont on ne trouve pas trace dans la raison humaine de l'époque où elles naissent; et c'est une des questions les plus graves et les plus inquiétantes qu'ait à se poser le moraliste ou le sociologue, que de savoir si tous ses efforts, toutes ses pensées et tous ses raisonnements peuvent hâter d'une heure ou faire dévier d'une ligne les décisions de la grande masse anonyme qui poursuit pas à pas son but indiscernable.

Il y a longtemps, si longtemps que c'est une des premières affirmations de la science, au moment où elle sort des entrailles de la terre, des glaciers et des grottes et cesse de s'appeler géologie ou paléontologie pour devenir l'histoire de l'homme, — il y a donc bien longtemps, l'humanité passa par une crise qui n'est pas sans analogie avec celle dont elle approche, où dans laquelle elle se débat actuellement; à cette différence près, qu'elle paraissait tout autrement tragique, fatale et insoluble. On peut même affirmer que l'espèce humaine n'a pas connu jusqu'ici une heure plus dangereuse ni plus décisive, une période où elle fut plus près de sa ruine; et si nous vivons aujourd'hui, nous le devons apparemment à l'expédient inespéré qui sauva la race dans l'instant que le fléau, nourri par la raison même de l'homme et par tout ce qu'il y avait de meilleur et de plus irrésistible en son instinct du juste et de l'injuste, allait enfin détruire l'équilibre héroïque entre le désir et la possibilité de vivre.

Je veux parler des violences, des rapts, et des meurtres qui surgirent naturellement parmi les premiers groupes humains. Ils furent probablement effroyables et durent très sérieusement menacer l'existence de la race, car la vengeance est la forme terrible et pour ainsi dire épidémique que prend d'abord le besoin de justice. Il est évident que livrée à elle-même, et se multipliant à chaque pas, la vengeance, suivie de la vengeance de la vengeance, n'eût pas tardé à dévorer sinon l'humanité entière, du moins tout ce qui était énergique, fier et juste parmi les premiers hommes. Or, chez presque tous les peuples barbares, aussi bien que dans la plupart des tribus sauvages qu'on peut encore observer aujourd'hui, on voit, à un moment donné — et c'est généralement le moment où les armes de la tribu deviennent réellement meurtrières — on voit la vengeance s'arrêter brusquement devant une coutume singulière qu'on a appelée « le prix du sang », ou « la composition pour l'homicide » et qui permet au coupable d'échapper aux représailles des amis ou des parents de la victime, en payant à ceux-ci une indemnité, arbitraire au début, mais bientôt strictement graduée.

A la bien examiner, dans l'histoire, toute héroïque, toute de premier mouvement des peuples enfants, rien n'est plus

étrange, plus inattendu, que l'ingéniosité un peu mercantile, un peu trop patiente, de cet usage presque général. Faut-il l'attribuer à la prévoyance des chefs? Mais on la retrouve là où il n'y a pour ainsi dire aucune autorité. En est-on redevable aux vieillards, aux penseurs, aux sages des groupes primitifs? Cela n'est guère plus probable. Il y a là une pensée qui est en même temps plus basse et plus haute que ne pourrait l'être la pensée d'un génie isolé, d'un prophète des périodes barbares. Le sage, le prophète, le génie, surtout le génie inculte, est plutôt porté à outrer les penchants généreux et héroïques du clan et de l'époque auxquels il appartient. Cette hésitation craintive et presque sournoise d'une vengeance naturelle et sacrée, ce marché assez odieux de l'amitié, de la fidélité et de l'amour, devaient lui répugner. Et, d'un autre côté, est-il vraisemblable qu'il ait pu s'élever assez haut pour entrevoir, par delà les devoirs immédiats les plus nobles et les plus incontestés, cet intérêt supérieur de la tribu et de la race, cette volonté mystérieuse de la vie, que les plus sages d'entre les sages d'aujourd'hui n'aperçoivent d'ordinaire et ne justifient qu'après une grave et douloureuse victoire sur leur raison solitaire et sur leur cœur?

Non, ce n'est pas la pensée de l'homme qui a trouvé cette solution. C'est au contraire l'inconscience de la masse qui a été obligée de se défendre contre des pensées trop individuellement, trop purement humaines pour qu'elles pussent s'adapter aux irréductibles exigences de la vie sur cette terre. L'espèce est extrêmement docile, extrêmement endurante. Elle porte le plus longtemps et le plus loin possible le fardeau que la raison, le désir du mieux, l'imagination, les passions, les vices, les vertus et les sentiments qui sont propres à l'homme, lui imposent. Mais au moment où le fardeau devient réellement écrasant et funeste, elle s'en débarrasse avec indifférence. Elle n'a nul souci du moyen; elle prend le plus proche, le plus pratique et le plus simple, étant sûre, semble-t-il, que son idée est la plus juste et la meilleure. Or, elle n'a qu'une idée : c'est de vivre; et cette idée surpasse en somme tous les héroïsmes et les rêves les plus admirables que renfermait peut-être le fardeau qu'elle rejette.

Reconnaissons-le, dans l'histoire de la raison humaine, ce ne sont pas toujours les pensées qui s'élèvent le plus haut qui sont les plus justes et les plus grandes. Il en est un peu des pensées de l'homme comme des jets d'eau qui ne montent si haut que parce qu'ils ont été emprisonnés et qu'ils s'échappent d'un orifice très étroit. A sa sortie de l'orifice on peut imaginer que l'eau qui s'élance vers le ciel méprise le grand lac immobile et sans bornes qui s'étend sous elle. Pourtant, on a beau dire, c'est le grand lac qui a raison. Il accomplit tranquillement, dans son immobilité apparente et dans son silence passif, l'œuvre immense et normale du plus important élément de notre globe, et le jet d'eau n'est qu'un incident curieux qui retombe bientôt dans l'œuvre universelle. Non pas que le jet d'eau ait tort de s'élever; il obéit aussi à une loi naturelle et profonde. Mais il aurait tort de croire qu'il est plus grand que le grand lac parce qu'il se dresse un instant à sa surface. Ce qu'il a vu en se dressant ainsi rentre immédiatement dans ce qu'il a cru mesurer. Pour nous, l'espèce est le grand lac qui a toujours raison, même au point de vue de la raison de l'homme supérieur qu'elle semble parfois outrager. Elle a l'idée la plus vaste, celle qui contient toutes les autres et qui embrasse le temps et l'espace le plus illimités. Et ne voyons-nous pas mieux, de jour en jour, que l'idée la plus vaste, dans quelque domaine que ce soit, est, en fin de compte, la plus raisonnable, la plus sage, la plus juste et la plus belle aussi?



On se demande parfois s'il ne vaudrait pas mieux que les destinées de l'humanité fussent dirigées par les hommes supérieurs, par les grands sages, plutôt que par l'instinct de l'espèce, toujours si lent et souvent si cruel.

Je ne crois pas qu'on puisse répondre à la question de la même façon qu'on y eût autrefois répondu. Certes, il eût été bien dangereux de confier les destinées de l'espèce à Platon, à Aristote, à Marc-Aurèle, à Shakespeare ou à Montesquieu. Aux pires moments de la Révolution française, le sort d'un peuple était en somme entre les mains de véritables sages et

d'assez bons philosophes, car Robespierre et Saint-Just étaient sages, vertueux, pleins de nobles pensées et de pures intentions. Mais il est certain qu'aujourd'hui, les habitudes du génie, du penseur, du philosophe, du grand sage, en un mot, se sont profondément modifiées. Il n'est plus spéculatif, utopiste, ou exclusivement intuitif. En politique, comme en littérature, comme en philosophie et dans toutes les sciences, il est de plus en plus observateur et de moins en moins imaginatif. Il suit, il regarde, il étudie, il tâche d'organiser ce qui est, plutôt qu'il ne précède, qu'il ne devine, qu'il ne tente de créer ce qui n'est pas encore ou ce qui ne sera jamais. Dès lors a-t-il peut-être qualité pour parler plus impérieusement et y aurait-il moins de danger à ce qu'il intervînt plus directement. Il est vrai qu'on ne le lui permettra guère plus qu'auparavant. Moins peut-être, car, étant plus circonspect et moins aveuglé par ses certitudes bornées, il sera moins hardi, moins impératif et moins impatient. Il est pourtant probable que, se trouvant naturellement d'accord avec le génie de l'espèce qu'il se contente d'observer, son influence gagnera peu à peu, de sorte qu'ici encore, en dernière analyse, ce sera l'espèce qui aura raison et qui décidera, puisqu'elle guide celui qui l'observe et qu'en suivant celui qu'elle guide, elle ne fera que suivre ses propres volontés inconscientes et informes, qu'il aura éclairées et exprimées.

En attendant que l'espèce trouve le nouvel expédient nécessaire, — et elle le trouvera sans peine quand le danger sera plus grave, il est même probable qu'elle l'a déjà trouvé et qu'il transforme, à l'heure qu'il est, une partie de nos destinées sans que nous soupçonnions son existence. En attendant, tout en travaillant au dehors comme si le salut de nos frères dépendait entièrement de notre travail, il nous est permis, aussi bien qu'aux vieux sages, de rentrer par moment dans nous-mêmes. Nous y trouverons peut-être à notre tour, « une de ces choses » dont la contemplation suffit pour nous faire jouir à l'instant, sinon « d'un calme parfait », du moins d'une espérance indestructible. Si la nature ne nous semble pas juste, si rien ne nous permet d'affirmer qu'une puissance supérieure ou l'intelligence de l'univers récompense ou châtie, ici-bas ou ailleurs, selon les lois de notre conscience ou selon

d'autres lois que nous admettrons quelque jour, si enfin, d'homme à homme, c'est-à-dire dans nos relations avec nos semblables, il y a un admirable désir d'équité, mais une justice effective toujours incomplète, sujette à toutes les erreurs de la raison, à toutes les embûches de l'intérêt personnel, et soumise à toutes les mauvaises habitudes d'un état social encore « sous-humain », il est néanmoins certain qu'au fond de la vie morale de chacun de nous, se trouve une image de cette justice invisible, incorruptible et infaillible que nous avons vainement cherchée dans le ciel, dans l'univers et dans la société. Elle agit, il est vrai, d'une manière qui échappe aux regards des autres hommes et souvent à notre propre conscience, mais, pour être cachée et intangible, ce qu'elle fait n'en est pas moins profondément humain, profondément réel. Il semble qu'elle écoute et qu'elle examine tout ce que nous pensons, tout ce que nous disons, tout ce que nous tentons dans la vie du dehors, et s'il y a au fond de tout cela un peu de bonne volonté et de sincérité, elle le transforme en forces morales qui étendent et éclairent notre vie intérieure et nous aident à penser, à dire, à tenter mieux encore à l'avenir. Elle n'accroît ni ne diminue nos richesses, elle ne détourne ni la maladie ni la foudre, elle ne prolonge point la vie d'un être que nous adorons ; mais si nous avons appris à réfléchir et à aimer, si, en d'autres termes, nous avons fait notre devoir selon l'esprit en même temps que notre devoir selon le cœur, elle entretient au fond de notre esprit et de notre cœur une intelligence, une satisfaction peut-être désenchantée mais noble et inépuisable, une dignité d'existence, qui suffisent à nourrir notre vie, après que les richesses sont perdues, après que la foudre ou la maladie ont frappé, après que l'être adoré a quitté nos bras pour toujours. Une bonne pensée, une bonne action apporte en notre cœur la récompense que l'absence d'un juge universel de la nature ne lui permet pas de répandre autour de nous sur les choses. Le bonheur qu'il lui est impossible de produire au dehors, elle s'efforce de le produire au dedans de nous-mêmes. Elle remplit l'âme d'autant plus qu'elle est privée d'épanchements extérieurs. Elle prépare l'espace nécessaire à une intelligence, à une paix, à un amour qui vont grandir. Elle ne peut rien

sur les lois de la nature. Elle peut tout sur les lois qui président à l'heureux équilibre d'une conscience humaine. Et cela est vrai à tous les degrés de la pensée, comme à tous les degrés de l'action. L'ouvrier qui vit honnêtement son humble vie de père de famille en faisant honnêtement son devoir d'ouvrier, et l'homme qui persévère dans l'héroïsme moral sont peut-être à une grande distance l'un de l'autre, mais ils existent et agissent sur le même plan, et ils sont transportés dans la même région loyale, grave et consolatrice. Certes, ce que nous disons et ce que nous faisons influe beaucoup sur notre bonheur matériel. Mais c'est, en dernière analyse, par ses organes spirituels que l'homme jouit durablement et complètement du bonheur matériel lui-même. Voilà pourquoi ce que nous pensons a plus d'importance encore. Mais ce qui importe par-dessus tout, au point de vue de l'accueil que nous saurons faire aux joies et aux peines de la vie, c'est le caractère, l'état d'esprit, l'habitude morale qu'aura créé en nous ce que nous avons dit, fait et pensé. Ici se manifeste une justice admirable; et il y a un accord d'autant plus nécessaire et d'autant plus parfait entre la bonne volonté habituelle de l'esprit et du cœur et le bonheur intime de notre être moral, que ce bonheur n'est autre chose que la face de la bonne pensée et du bon sentiment qui rayonne vers le dedans de nous-mêmes. Ici se trouve réellement, entre la cause et l'effet, ce lien intelligent et moral que nous avons inutilement recherché dans le monde du dehors, et il y a en vérité dans les choses morales, et régnant sur le bien et le mal qui s'agitent au fond de notre conscience, une Justice exactement semblable à celle que nous souhaiterions qu'il y eût dans les choses physiques. N'est-ce d'ailleurs pas d'elle que naît notre souhait, et n'est-ce pas parce que cette justice est si vivante et si puissante en notre cœur qu'il est si difficile de nous persuader qu'elle n'existe pas dans l'univers?

***

Il nous faudrait parler plus longuement encore de la justice. N'est-elle pas le grand mystère moral de l'homme et ne tend-elle pas à se substituer à la plupart des mystères spirituels

qui dominaient sa destinée? Elle a pris la place de plus d'un dieu, de plus d'une puissance anonyme. Elle est l'étoile qui se forme dans la nébuleuse de nos instincts et de notre vie incompréhensible. Elle n'est pas le mot de l'énigme; et, quand nous saurons mieux ce qu'elle est, et qu'elle régnera véritablement sur la terre, nous ne saurons pas davantage ce que nous sommes, ni pourquoi nous sommes, ni d'où nous venons, ni où nous allons; mais elle est le premier ordre de l'énigme et, quand il sera obéi, nous pourrons aller, d'un esprit plus libre et d'un cœur plus tranquille, à la recherche du secret de celle-ci.

Enfin, elle comprend toutes les vertus humaines et, seul, son sourire accueillant les purifie, les ennoblit et leur donne le droit de pénétrer dans notre vie morale. Car toute vertu qui ne peut soutenir le regard clair et fixe de la justice est inutile, pleine de ruses et malfaisante. On la retrouve ainsi au centre de tout idéal. Elle est au milieu de l'amour de la vérité, comme elle est au milieu de l'amour de la beauté. Elle est également la bonté, la pitié, l'amour, la générosité et l'héroïsme, car la bonté, la pitié, l'amour, la générosité et l'héroïsme sont les actes de justice de celui qui s'est élevé assez haut pour ne plus voir uniquement le juste et l'injuste à ses pieds et dans le cercle étroit des obligations que le hasard lui impose, mais par delà les années, par delà les destinées voisines, par delà ce qu'il doit, par delà ce qu'il aime, par delà ce qu'il rencontre, par delà ce qu'il cherche, par delà ce qu'il approuve ou ce qu'il désapprouve, par delà ce qu'il espère, par delà ce qu'il redoute, par delà les torts et les crimes mêmes de ses frères les hommes.

MAURICE MAETERLINCK

L'IMPÉRATRICE RÉGENTE

SY-TAY-HEOU

La mise en valeur de la Chine est le problème de demain. L'action diplomatique au Céleste Empire devient un des graves soucis de tous les cabinets européens. Les ministres et les plénipotentiaires trouvent en face d'eux une princesse célèbre qui domine l'histoire contemporaine de la dynastie des Tsin. Tous les échos de la « Ville Violette » redisent le nom de Sy-Tay-Heou, impératrice de l'Ouest, auteur de trois coups d'État; toutes les dépêches parlent des faits et gestes de Tse-Hy, régente pour la quatrième fois. Je voudrais esquisser la vie de cette princesse qui, sans être sortie, depuis près d'un demi-siècle, du palais impérial, commande aux destinées de quatre cents millions d'hommes, répandus dans un empire plus grand que l'Europe.

***

La future impératrice est née le dixième jour de la dixième lunaison de la quatorzième année de l'empereur Tao-Koang (10 novembre 1834). Son père, seigneur banneret de modeste fortune, était suffisamment à l'aise pour faire donner à ses filles — ce qui est assez rare — un bon rudiment d'éducation littéraire. Par sa situation de maréchal tartare, ce seigneur appartenait donc à la noblesse mongole, considérée comme l'extension de la famille impériale, la garde d'honneur de la

dynastie régnante, la troupe d'élite où se recrutent les grands dignitaires tartares, la pépinière où sont choisies les femmes qui doivent orner le harem du Fils du Ciel.

Sy-Tay-Heou n'eut donc point à user d'intrigues de courtisane pour franchir les portes du palais impérial. Elle ne fut point servante achetée ni esclave dans un gynécée mandarinal. En Chine, les personnes de cette condition ne sont, à vrai dire, que les concubines du potentat globulé; même, la plupart descendent facilement au rôle d'hétaïres complaisantes pour les nombreux secrétaires qui rôdent autour des appartements des femmes dans les grands prétoires. Personne ne songerait à ces soubrettes défraîchies pour les envoyer aux chambres parfumées du « Pavillon défendu ».

A la mort de Tao-Koang (février 1850), son fils aîné lui succéda sous le nom de Hien-Fong. L'impératrice mère dut lui choisir une épouse parmi les filles de la haute noblesse tartare. Cette femme légitime, Tong-Tay-Heou, l'impératrice de l'Est, a seule véritable rang d'impératrice. Mais, en même temps qu'elle, ou à peu près, entrent au palais plusieurs épouses secondaires, le plus souvent neuf, également choisies par l'impératrice mère qui, pour ce faire, convoque les jeunes filles tartares de moindre noblesse. Cette élection peut se renouveler de temps en temps. Les élues, une fois dans le harem, n'en sortent qu'à la mort. Elles habitent, au delà du palais de l'impératrice, une série de coquets pavillons, kiosques aux toits fantastiques, semés dans des jardins et reliés par des sentiers capricieux à travers des pelouses, des lacs et des bosquets. En cette prison merveilleusement ornée, la plupart des princesses passent leur temps à de futiles travaux, broderies, culture des fleurs, minuscule élevage de vers à soie. Quelques-unes manient le pinceau et font des compositions littéraires. Leurs principales occupations, ne l'oublions pas, sont les visites et les intrigues.

Il ne faut pas qu'elles en abusent. Tout n'est pas fleurs et poésie dans la vie de ces impériales captives. Celles qui sont distinguées par le souverain deviennent des favorites, pour lesquelles se multiplient les honneurs, les plaisirs, les bijoux et les richesses. Les autres, plus ou moins dédaignées, se classent

comme dans la hiérarchie mandarinale, en femmes de 3e, 4e classe, dames du palais, parfois souffre-douleurs des privilégiées, jouets des eunuques insolents. Tant que les intrigues de ce peuple féminin n'agitent que les questions intimes des pavillons multicolores, personne n'en a cure. Mais si quelques audacieuses s'aventurent dans le domaine des affaires politiques, l'impératrice appelle promptement sur les délinquantes les foudres du maître[1]. Ainsi, parmi les enchantements de ces féeriques résidences, la femme, comme telle, subit les conséquences de la doctrine chinoise, acceptée même par la célèbre Pan-Houy : « La femme est d'une nature différente de celle de l'homme... Elle occupe le dernier rang dans la société... Elle doit apprendre de bonne heure que toute sa vie elle devra servir un maître. » Cependant, lorsque la femme n'est plus seulement l'épouse, mais la mère d'un fils, d'un héritier, sa situation change notablement. La femme mère est au sommet de la famille ; elle jouit non plus seulement du *droit passif* du respect, mais du *droit actif* de remontrance et de direction.

C'est ce qui fit la fortune de la fille du seigneur banneret entrée parmi les élues du harem en 1852 ou 1853. L'impératrice de l'Est n'avait pas d'enfant. La future douairière avait rapidement captivé le Fils du Ciel par sa beauté et son intelligence. Cependant, malgré toutes les séductions de sa personne et les habiletés de son subtil génie, son ambition aurait échoué en face de l'impossible, si, la cinquième année du règne de Hien-Fong, limite fixée aux empereurs pour avoir un fils, la favorite n'eût donné le jour à un garçon. On devine l'ineffable joie de l'impérial époux comblé dans son attente. Il n'avait plus rien à refuser à la mère de l'Attendu. Celle-ci, jusqu'alors, ne portait que son petit nom de jeune fille, transformé en nom de harem ; je n'ai pu le découvrir.

1. Voici un exemple : « L'administration du harem impérial a toujours été stricte. Elle interdit aux concubines impériales de quelque rang qu'elles soient de s'occuper de politique. Récemment, deux concubines du troisième degré ont été convaincues d'intervenir dans des affaires d'État et d'user de leur influence sur nous. Comme une telle conduite pourrait avoir des résultats désastreux, Sa Majesté Impériale l'impératrice douairière nous a commandé d'infliger une légère punition. Conséquemment Kin-fei et Tchén-fei sont déchues au rang de concubines de cinquième degré. Ceci est un avertissement pour les autres dames du harem tentées de suivre leur exemple. » (*Décret de Koang-Su, 1893.*)

Aussitôt après la naissance de l'héritier, elle reçut un nom officiel : *Tse-Hy*[1], *Miséricordieuse Bienfaitrice*, sous lequel on la désigne fort souvent. Selon la coutume, l'empereur l'installa solennellement au *Sy-Leou-Kong*, palais indépendant du harem, et destiné à l'impératrice de l'Ouest, *Sy-Tay-Heou*, titre qu'il lui reconnut par décret impérial annonçant à tout l'Empire l'heureux événement. Tse-Hy devenait presque l'égale de la véritable impératrice, l'inféconde Tong-Tay-Heou.

Pour comprendre ces caresses de gloire, il suffit de connaître le point capital de la doctrine qui régit le monde chinois : avoir un héritier est non seulement la plus grande joie, mais le principal devoir d'un Chinois. Confucius a dit : « La piété filiale est la base de la vertu. Trois crimes existent contre cette vertu. Le plus grand est de manquer de postérité. » Aucun axiome, peut-être, dans le monde entier, ne jouit d'une créance plus profonde et d'une application plus intense que ces paroles du Sage. N'avoir pas de fils est la plus redoutable calamité pour un Céleste. C'est mésuser de la vie sans s'assurer les hommages essentiels à la félicité dans l'au-delà. Plus encore, c'est faire faillite à la lignée d'ancêtres qui a droit à la perpétuité de ces hommages des descendants. C'est donc un malheur, un déshonneur, un manque de piété filiale envers les aïeux ; c'est l'absence de la condition principale de la vertu. — On peut discuter ces idées bizarres qui d'une contingence font un principe philosophique. Parce qu'elles contiennent une part de vérité adaptée à des coutumes séculaires, elles commandent la vie chinoise. Elles expliquent la polygamie, l'adoption, les fiançailles précoces, les mariages nombreux, les honneurs rendus aux mères et à certaines veuves.

Au palais impérial et dans toute la Chine, en 1855, ces idées triomphèrent : enthousiasme universel, amnistie générale et fêtes populaires dans les provinces qui n'étaient pas

1. Pour les mots chinois, je maintiens l'orthographe essentiellement française des missionnaires. Elle permet à tout lecteur de prononcer exactement les mots chinois en les lisant tels qu'ils sont écrits, ce qui est impossible avec l'irrationnelle orthographe anglaise que beaucoup suivent à tort. Seule l'*H* a besoin d'explications. Isolée devant *a*, *e*, *o*, *u*, elle indique une aspiration modérément rude ; devant *i*, elle indique un *ch* adouci, moins sifflant que le *sh* anglais.

occupées par les rebelles. Point n'est donc besoin d'attribuer à Tse-Hy d'astucieuses intrigues pour expliquer son élévation, conséquence naturelle de son heureuse maternité. Ce n'est pas qu'à cet âge, vingt et un ans, Tse-Hy ne fût une personne remarquablement séduisante, selon l'idéal asiatique. Voici, d'après une pièce[1] de l'époque, le portrait de la nouvelle impératrice. Le poète l'a peinte en vers de sept pieds — sept caractères chinois, — ordonnés en distiques, sauf les quatre derniers, un quatrain. C'est une forme souvent employée, mais très difficile, de la poésie chinoise. Celle qui possédait cette pièce déclarait le portrait très exact et les vers fort élégants. J'ai mis grande patience à leur traduction. aussi littérale que possible, pour en conserver la forme expressive.

La nouvelle brillante étoile
Au firmament du Fils du Ciel.

Son corps gracile est souple comme le cou du cygne sur les eaux, — mais il sait prendre ferme attitude aux heures solennelles.

Le visage ovale prend naissance sur le contour d'un menton capricieux, — et se couronne noblement par l'arc harmonieux d'un large front.

Le profil fort distingué est nettement dessiné par la ligne pure du nez, — coquet, droit, mince, singulièrement mobile sous les impressions de l'âme.

Les lèvres rosées sont les portes, aux courbes gracieuses, d'une bouche mignonne, — où s'épanouit presque toujours le bienfait d'un sourire attirant.

Beauté suprême : le visage s'éclaire d'yeux noirs et scintillants, — à la flamme enveloppante et capiteuse, lorsqu'ils vous caressent obliquement, — au regard ferme et pénétrant, quand ils vous fixent avec autorité. — Amour, hardiesse, espérance, intelligence, activité, ambition, puissance.

1. Je l'ai trouvée trente ans plus tard, au Se-Tchoan. Un mandarin de mes relations, ancien secrétaire de Ly-Hong-Tchang, avait aperçu Tse-Hy plusieurs fois de 1874 à 1876 ; sa femme, dame de la cour au service des impératrices en sa prime jeunesse, avait approché souvent la favorite lors de son élévation. Madame la préfète se piquait de littérature et possédait un album d'autographes dus aux meilleurs pinceaux, écrivains ou calligraphes, ce qui est tout un généralement. A la suite d'une conversation dont l'impératrice avait fait les frais, le mandarin voulut bien aller emprunter à sa femme le précieux album, qui fut mis à ma disposition à condition que je l'ornerais d'un quatrain français authentiqué de ma plus belle signature.

L'auteur de cette poésie avait-il l'intention de tirer l'horoscope de l'impératrice, opération divinatoire qui fait les délices des Chinois ? Toujours est-il qu'il fut prophète d'une destinée, parce qu'il avait apprécié la femme avec une juste perspicacité. En Tse-Hy, la force se voile de grâce, mais elle reste la directrice des actes vers l'avenir désiré. La naissance d'un fils ouvrait à son ambition le chemin du trône : Tse-Hy sut admirablement profiter de sa beauté captivante pour que l'ascension se fît rapide, avant qu'aucun obstacle vînt s'y opposer. Lorsqu'elle eut savouré les entraînantes jouissances du pouvoir, elle s'éprit de cette vie remuante, de cette action dominatrice. Charmeuse, elle usa de tous ses moyens, Tartare, elle n'hésita devant aucune vie d'homme, pour rester la maîtresse du palais impérial.

D'après les lois familiales, le fils de Hien-Fong et de Sy-Tay-Heou devenait le fils de l'inféconde Tong-Tay-Heou. Cette maternité d'adoption est plus qu'une fiction, c'est une réalité légale. Relevée par sa situation d'impératrice mère en même temps que la vraie mère de l'impérial dauphin, l'Impératrice de l'Est ne put que se réjouir avec tous de cette naissance. Nous ne voyons pas, du reste, qu'il y ait jamais eu lutte entre les deux impératrices. Cette mère adoptive, femme de grand sens, aimant la paix, sut toujours conserver à ses conseils l'influence légitime qu'ils devaient avoir dans les décisions. L'initiative et la direction des affaires fut le lot essentiel de sa campagne, avide de mouvement et du prestige extérieur de l'autorité.

Nous savons très peu de chose sur Sy-Tay-Heou pendant les années qui suivirent, jours sombres pour la dynastie des Tsin, menacée par les Tay-Pin, humiliée par les victoires des alliés franco-anglais et la prise de Pé-Kin. C'était le brusque réveil d'un long songe où se complaisaient les empereurs de Chine, s'estimant les rois de la terre entière, et qualifiant leur royaume d'Empire unique. On s'imagine difficilement l'affolement des esprits dans cette effroyable débâcle. L'orgueil de la Cour impériale n'était pas seulement le résultat d'une boursouflure passagère; en ce pays fermé, c'était la conséquence d'une formation intellectuelle, traditionnelle, presque hiératique. Ce fut une vraie tempête sous ces crânes asiatiques, une

lutte où la raison perdait pied, d'une part se raccrochant aux axiomes et aux théories séculaires, d'autre part secouée par l'étranger qui brutalement renversait le passé. On comprend les fluctuations et les résistances.

Dès cette époque, Sy-Tay-Heou se montra femme de tête. On dit qu'elle fut très opposée à la fuite de la Cour impériale en Mandchourie devant les alliés (7 octobre 1860). Après la décision, son dévouement fut absolu dans l'exécution, mais elle ne cessa de proposer le retour, estimant qu'il fallait être sur place, à Pé-Kin, pour défendre avec vigueur les intérêts de la Chine et de la dynastie qui pourrait être évincée. Elle ne réussit pas et dut rester avec la cour à Ge-Hol, où elle fut l'âme du groupe hostile au «vieux parti». Celui-ci, à la tête duquel on voit un prince Tchén et un ministre Suin, s'obstinait dans l'orgueilleuse intransigeance du passé : envers les étrangers, la ruse, le mensonge, le manque de parole, la porte fermée.

Le prince Kong, frère de l'empereur Hien-Fong, avait été laissé à Pé-Kin pour traiter avec les puissances. Esprit très ouvert, il rejetait la tactique déloyale qui avait attiré les alliés sur la capitale et causé les hontes de la défaite. Mieux valait, à son avis, s'incliner devant la force, créer des relations régulières, afin de défendre l'hégémonie chinoise, tout en accordant ce qui était raisonnable, et surtout inévitable. Dans l'exil de la Cour, Tse-Hy soutint vaillamment son beau-frère contre le vieux parti qui circonvenait l'empereur et accusait Kong de sacrifier l'inviolabilité du royaume des Han. Hien-Fong n'était ni une intelligence, ni un caractère. Les angoisses de la défaite et de la fuite avaient anéanti tout ressort en lui. Son indécision flottait entre deux influences : tantôt il subissait l'ascendant de sa favorite, comme lorsqu'il créait le Tsong-Ly-Yamen avec le prince Kong pour président (janvier 1861); tantôt il se rejetait vers les tenants du passé. Ainsi fit-il en rédigeant son testament où la prépondérance pour la régence était donné au vieux parti. Sa mort, à Ge-Hol, le 22 août 1861, ouvrit l'ère des révolutions de palais.

***

De son vivant, Hien-Fong avait désigné pour son succes-

seur le fils de Tse-Hy sous le nom de Tong-Tche. Ce maître de la Chine n'avait que six ans, sa mère, vingt-sept. Le testament causa des surprises, il imposait un conseil de régence : président, le prince Tchén; membres, un autre prince, le ministre Suin et d'autres personnages du vieux parti. Les deux impératrices, régentes de nom, étaient évincées, car elles ne recevaient guère que la tutelle intime de l'empereur, le conseil gardant l'effectif de l'autorité.

Trois mois après, le conseil de régence avait vécu. Les régents et les conseillers aussi. Les impératrices tenaient le pouvoir. Le chancelier de l'empire était le prince Kong,

Que s'était-il passé? Voici ce qui paraît être la vérité, d'après des récits indigènes, corroborés par la suite des événements. Le vieux parti, arrivé au pouvoir avec Tchén et ses amis, était la fleur de l'opposition antidynastique qui n'a jamais désarmé depuis la conquête tartare. Trompant la simplicité des chefs de cette cabale, mongols il est vrai, mais peu déliés, les meneurs préparaient sournoisement la disparition de la dynastie des Tsin. Le plan était simple : d'une part, multiplier les actes de déloyauté contre l'exécution des récents traités pour amener une rupture du gouvernement avec les puissances européennes; d'autre part, donner à entendre aux étrangers qu'avec une dynastie nationale les difficultés cesseraient, et, par ce moyen, obtenir l'appui de ces nations, spécialement de l'Angleterre qui longtemps avait penché vers les Tay-Pin ; pousser ainsi la Cour à une nouvelle fuite ou brusquer une révolution, et proclamer alors une dynastie chinoise contre laquelle la rébellion perdait sa force, avec sa raison d'être. Après le succès, on trouverait moyen de duper les Européens et de s'en débarrasser. Les impossibilités probables, les chances terribles courues n'étaient pas faites pour arrêter ce parti où dominaient des esprits étroits, gonflés d'orgueil, champions entêtés de la supériorité chinoise. — Cette trame ne pouvait réussir sans de fréquents pourparlers et des commencements d'exécution. L'éveil fut peut-être donné au prince Kong, toujours président du Tsong-Ly-Yamen, par les nombreuses réclamations des plénipotentiaires, mécontents de la résistance flagrante non seulement aux conséquences des traités, mais encore à

l'exécution même de certains articles. Ce prince était l'ami reconnaissant et le confident de Sy-Tay-Heou ; même la chronique scandaleuse du palais assurait que leurs relations intimes s'étendaient jusqu'à des sujets où les affaires d'État avaient moins de part que les affaires de cœur. On peut croire aisément que les tête-à-tête d'un prince d'une trentaine d'années avec la captivante et passionnée Tse-Hy ont amené une liaison. Mais c'était une chance de moins pour le complot : menacer à la fois la paix de l'empire, la sécurité de la dynastie, la vie du jeune empereur, et les amours de l'ardente Tartare, c'était jouer gros jeu. Active, rusée, charmeuse, l'impératrice-mère se fit bientôt livrer les fils de la machination. Avec son confident que son intérim d'empire, sa quasi régence pendant l'exil de Ge-Hol rendait très influent, la mère de Tong-Tche, au nom des intérêts généraux, s'assura la fidélité de plusieurs grands mandarins mis de côté par les régents, et surtout le dévouement des principaux chefs d'armée Tsén-Koué-Fan, Tso-Tsong-Tang, Ly-Hong-Tchang. Ceux-ci, défenseurs de la dynastie contre les rebelles, risquaient d'être sacrifiés par le vieux parti.

Inspiré par Tse-Hy, exécuté par le prince Kong, le coup d'État fut rapide et sanglant. Les régents avaient conduit la dépouille impériale de Hien-Fong à la sépulture des Tsin, hors Pé-Kin. Avant leur retour, un matin de novembre (1861), ils furent saisis par des satellites et décapités, sans plus tarder, par d'experts bourreaux. A Pé-Kin, les principaux de leurs amis subirent le même sort. En même temps, peut-être la veille très tard, paraissait un décret impérial. *Dans l'exposé* — libellé par Kong — les régents étaient accusés d'avoir omis des rites funéraires envers Hien-Fong. Horrible sacrilège qui montrait le cas que feraient ces gouvernants des lois moins sacrées envers les vivants pour l'harmonie de l'empire. *Dans la décision*, l'empereur ordonnait un châtiment en rapport avec ce crime sans pareil. Les malheureux n'apprirent tout cela que dans l'autre monde. Seul le prince Tchén, épargné par le sabre comme membre de la famille impériale, reçut un cadeau de feuilles d'or avec invitation pressante de les absorber séance tenante. Il s'exécuta.

Quant aux vraies raisons de cette révolution, personne n'en

souffla mot. Un décret du même jour confia le pouvoir à ceux mêmes qui le rendirent : Tong-Tay-Heou, régente ; Sy-Tay-Heou, co-régente ; le prince Kong, président du Grand Conseil ou chancelier d'Empire. La vie du palais impérial reprit son cours sans grand souci des victimes.

En toute justice, il faut dire que Tse-Hy usa d'une manière supérieure du pouvoir ainsi conquis. Ce ne fut pas une despote gouvernant sans contrôle. Son ascendant sur le prince Kong fut incontestable, son génie viril fut l'âme du Grand Conseil, mais elle appela aux affaires des hommes de valeur, entre autres Ouén-Siang, intelligence remarquable et caractère digne de tous éloges, d'après les Européens de Pé-Kin. En quelques années, cette régence pacifia la Chine par la répression des Tay-Pin. Elle sanctionna, pour ce faire, la première innovation dans l'organisme militaire : l'acceptation de corps formés ou encadrés par des volontaires européens. Ly-Hong-Tchang eut le sien avec Gordon, Tso-Tsong-Tang un autre avec Prosper Giquel. — Contre les pirates de mer, nous voyons d'abord l'essai de flottille européenne aux ordres d'Osborne (1862). Cette tentative échoue, parce que les Anglais veulent profiter de l'occasion pour imposer un amiral britannique et une flotte, anglaise de fait, au lieu d'une flotte chinoise que voulait la cour de Pé-Kin[1]. Mais dès que la rébellion s'affaiblit, la régente approuve (1866) le programme de Tso-Tsong-Tang pour la création de l'arsenal de Fou-Tcheou confié à Giquel, entreprise aussi extraordinaire pour l'époque par son audace que par son succès. — L'exécution des articles du traité relatifs aux chrétiens rencontre plus de difficultés à cause de la résistance du corps mandarinal. Cependant, outre l'édit de mars 1862, qui rappelle le peuple et les mandarins au respect de la liberté de conscience et de la vie des missionnaires, plusieurs autres décrets sont rendus en ce sens. — Pour les relations diplomatiques avec l'Europe, chose inouïe aux annales chinoises, où tout Céleste de marque quittant le territoire d'Empire risquait sa vie,

1. Les Anglais, plutôt que de livrer la flotte achetée, équipée, réunie, préférèrent la licencier, rendre les capitaux reçus, perdre les sommes énormes déjà dépensées. Sy-Tay-Heou eut un tel dépit qu'elle faillit enlever les douanes à leur organisateur, l'Anglais Lay.

la régence expédie en Europe trois chargés d'affaires et les accrédite auprès de onze puissances (1868).

En cette courte étude, je ne puis faire l'histoire de Chine. J'ai seulement noté ces quelques points pour montrer que la cour de Pé-Kin, avec Sy-Tay-Heou, n'était pas foncièrement opposée aux progrès européens, bien qu'elle fût, d'une part, hostile aux hommes d'Europe, auxquels elle ne voulait pas livrer l'exploitation de la Chine; d'autre part, méfiante à l'égard des puissances étrangères dont elle pressentait les convoitises territoriales. L'histoire admettra que le gouvernement chinois n'avait pas tort de gagner du temps pour permettre aux Chinois de conquérir les progrès à leur profit.

Sy-Tay-Heou continuait à faire appeler au conseil de l'empire des hommes éminents: Tsén-Koué-Fan en 1865, Ly-Hong-Tchang en 1868. Ce dernier ne resta que très peu de temps. Le prince Kong, qui flairait en lui un rival, l'éloigna par des missions extraordinaires aux lointaines provinces.

Faut-il croire la maligne gazette du palais impérial qui, par les eunuques, filtre à travers les murs de la « Ville violette » pour courir les prétoires et les boutiques de Pé-Kin. D'après elle, pendant l'époque que nous venons de parcourir et celle qui suit, la belle impératrice Tse-Hy, en dehors de sa liaison avec le prince Kong, se serait abandonnée à tous les entraînements de folle passion, comme les souveraines que l'histoire nous montre éperdues de plaisirs. Rebelle à toute contrainte, elle aurait multiplié ses favoris au gré de ses caprices fougueux ou raffinés, avides même d'eunuques. Cependant quelques-uns prétendent, sur ce dernier point, qu'elle fut assez subtile pour introduire en son palais de l'ouest un eunuque de nom seulement, amant aussi parfait qu'insoupçonné pendant longtemps. Nous croyons que ces récits scandaleux ont été malicieusement grossis par les écrivains et journalistes anglais et que c'est pure calomnie d'imputer à Sy-Tay-Heou de pareils débordements, que l'étiquette du palais rendrait d'ailleurs difficiles. Ardente nature, cela est certain, la Tartare Tse-Hy a été surtout guidée dans ses changements de favoris par son amour du pouvoir. Heureuse de conquérir par ses charmes un partisan nouveau, lorsque celui-ci lui paraissait être l'homme du moment, elle servit à

la fois ses deux passions : l'ambition et la volupté. En face de cette dominatrice du palais impérial, on soupçonne l'attitude des personnages remarqués par elle. Ces grands, ces assoiffés d'honneurs durent être enchantés de voir l'âpre chemin des postes suprêmes s'embellir, par la fantaisie d'une princesse, d'oasis fleuries et parfumées, ou plutôt de mystérieux pavillons aux délices de boudoir. Mais les favoris s'accommodent mal des déboires inévitables en leur situation. Aussi le jour vint d'un refroidissement sensible entre Sy-Tay-Heou et le prince Kong. Celui-ci se sentit menacé d'abord par le chef des eunuques qu'il fit assassiner, dit-on, puis par un parent du Tsén-Koué-Fan, même par le prince Chouén, son septième frère, enfin par Ly-Hong-Tchang, qu'il réussit à éloigner. Les atroces massacres de Tien-Tsin (1870) firent rappeler ce dernier, nommé gouverneur du Pé-Tché-ly et commissaire impérial pour cette affaire. L'influence de ce personnage allait devenir prépondérante.



Le mariage et la majorité de l'empereur Tong-Tche (1873) semblèrent éloigner à jamais des affaires les deux impératrices régentes, surtout Tse-Hy, sa mère, que ce prince ne paraît pas avoir comblée de témoignages d'affection. Au contraire, il affecta de s'entourer de conseillers nouveaux et de faire rendre le plus d'honneurs possibles à la jeune impératrice A-Lou-Té, afin de vexer celle dont la tutelle avait pesé sur lui pendant les années de régence. Mais cet effacement de Sy-Tay-Heou fut de courte durée. Tong-Tche, perdu presque dès l'enfance par la débauche, était rongé par une maladie gagnée en ses équipées. Maître de l'empire et de lui-même, il ne connut plus aucun frein. Au bout de quelques mois de saturnales, ce malheureux au sang pauvre et vicié ne fut plus qu'une loque pantelante qui se cachait, rageuse et sombre, en ses appartements. Un beau matin (janvier 1875), on apprit en même temps sa mort et la désignation qu'il aurait faite de son successeur.

Le mystère prêtait trop à la légende pour que Tse-Hy ne subît pas de nouveau les atteintes de la calomnie : tout sim-

plement, on l'accusa d'avoir empoisonné son fils et plus tard sa belle-fille. Malgré les côtés sauvages du caractère de Tse-Hy, rien n'autorise à donner créance à pareille atrocité. Bonne mère jusque-là, pourquoi cette femme, qui voyait venir la mort de Tong-Tche, l'aurait-elle précipitée? Si cet empereur s'est fait mourir — ce qui n'est pas même prouvé — c'est qu'il était las d'être harcelé par les morsures de son ignominie. Si la pauvre A-Lou-Té, avant sa délivrance, avala des feuilles d'or, c'est que, jeune veuve au caractère faible, se sentant frappée aux sources de la vie par son impérial mari, elle céda aux conseils du désespoir en face d'un avenir enténébré de souffrances. — Mais ce que fit Sy-Tay-Heou, ce fut de désigner elle-même le successeur de son fils. Voici le récit d'après un familier d'un personnage du palais.

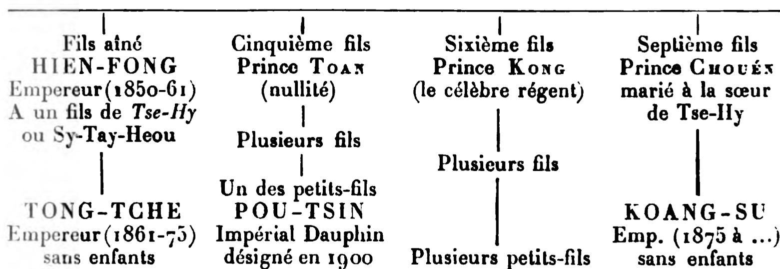
Au nom de ses droits de mère, dès qu'elle voit décliner Tong-Tche, Tse-Hy s'installe à son chevet, fait bonne garde, éloigne les conseillers suspects, soutient les illusions du malade sur la durée de ses jours, empêche cet être désagrégé de prendre une résolution pour le choix de son successeur. Vient l'heure où l'âme semble s'effacer, où la vie abandonne le corps par morceaux. La bouche de Tong-Tche ne prononce plus que des mots inintelligibles; les yeux seuls parlent, dolents, presque toujours approbatifs, pour répondre aux questions que l'oreille perçoit mal. Soudain, les gongs d'appel résonnent lugubrement dans la nuit, l'impératrice mère convoque les princes, les grands, les chefs d'eunuques, les fonctionnaires du Palais. Près du lit de l'empereur expirant ou expiré — nul ne sait, — un fidèle secrétaire lit le testament dynastique où Tong-Tche désigne pour lui succéder un enfant de trois ans, son cousin, avec les deux impératrices douairières comme régentes. Quelques instants après, il n'y a plus d'empereur. Il faut se hâter de proclamer l'autre. Tse-Hy dépêche quelques eunuques pour arracher à son berceau l'enfant désigné, fils du prince Chouén. Au petit jour, les gongs, les trompettes, les bombardes éclatent de nouveau : c'est l'impérial élu qui arrive. Apporté dans la salle du trône, pleurant peut-être comme un vulgaire marmot, il reçoit, ébahi, l'hommage des féaux, tartares et chinois. Les deux régentes sont à ses côtés.

L'organisation de ce coup d'État lugubre, majestueux et pacifique, n'est le fait ni d'une intelligence ni d'une volonté ordinaire. Il donna quatorze années de pouvoir à son auteur. Aucune tête ne tomba : ce qui prouve que Tse-Hy n'est pas sanguinaire par unique plaisir de tuer. En l'occurrence, maîtresse incontestée, comme elle n'avait à briser aucune résistance dangereuse pour la dynastie ou pour l'empire, elle se contente de destituer ou d'expédier aux provinces les amis de son fils que des abus de faveur ont comblés, sans aucun mérite, de boutons ou de panaches mandarinaux. Le choix fait par Sy-Tay-Heou violait d'une façon indéniable les lois de la famille impériale en la matière. Cependant personne ne protesta.

On a dit et écrit que l'empereur a pleine liberté de choisir le futur « Fils du Ciel » parmi ses enfants ou ses autres parents. C'est mal formuler la loi successorale des Tsin. Elle est plus complexe : l'empereur choisit le titulaire du trône ; il doit élire l'aîné, à moins de raison grave, qu'il faille, par exemple, éviter un indigne pour doter l'empire d'un cadet plus capable ; si l'empereur n'a pas de descendant direct, il doit désigner un frère ou un cousin, mais d'après la même règle, en suivant l'ordre de primogéniture, toujours sauf raisons graves. Ces lois, il faut le dire, furent souvent violées, au grand désespoir, peut-être, des sages potentats qui les ont instituées.

D'après la généalogie de cinquante dernières années des Tsin que je donne en note pour l'intelligence de toutes ces histoires de successions [1], on constate que deux branches

1. Généalogie des Tsin depuis TAO-KOANG (empereur, 1821-1850).



Tao-Koang a eu dix fils ; ceux qui ne sont pas notés ici sont morts sans postérité mâle.

précédaient celle de Koang-Su — l'empereur actuel — fils du prince Chouén. Pourquoi cette dérogation ? Les motifs étaient peu sérieux : Sy-Tay-Heou écarta les fils du prince Toan, sous prétexte que celui-ci, de médiocre intelligence, aurait pu causer des embarras ; les fils du prince Kong, ancien chancelier, très mêlé aux affaires, furent mis de côté, parce qu'on avait besoin de leur père au Conseil. Il faut savoir, à ce propos, que le père de l'empereur régnant doit quitter le palais et se confiner dans un rôle privé. C'est étrange, mais c'est le résultat d'un conflit de respects que le rituel chinois, très formaliste, s'est déclaré impuissant à régler. Tous doivent se prosterner en présence du Fils du Ciel. Si le père de l'empereur réside ou vient au palais pour les affaires, quelle attitude doit-il prendre ? S'il se prosterne, le respect filial est violé ; s'il ne s'incline pas, la majesté de l'Unique est offensée. Aussi le père de l'empereur habite en ville, sans aucune charge qui l'oblige à venir aux audiences. L'empereur va le voir chez lui assez rarement ; mais alors, comme fils, il se prosterne devant lui.

Le prince Chouén ou Choun, ami de Tse-Hy, était conciliant, ami de la tranquillité, assez intelligent pour rendre du dehors des services au gouvernement, et il le fit souvent, surtout dans les rapports avec les légations de Pé-Kin. De plus, raison prépondérante, j'estime, le jeune Koang-Su était le fils de la propre sœur de Tse-Hy, femme légitime du prince Chouén. Ce mariage — entre parenthèses — prouve encore que le père de Sy-Tay-Heou était bien de noblesse tartare assez élevée ; sans quoi, jamais cette sœur cadette n'eût pu devenir l'épouse proprement dite d'un frère d'empereur.

Je ne reviendrai pas sur les quatorze années de la minorité de Koang-Su (1875-1889). Ly-Hong-Tchang y fut le véritable premier ministre. J'ai dit, dans l'étude publiée sur cet homme d'État[1], la marche de la Chine vers le progrès pendant cette période, sa direction, son ordonnance spéciale : l'amélioration de la Chine au moyen des sciences européennes, avec lenteur, par les Chinois et pour les Chinois. La régente partageait les idées et approuva la conduite du ministre qui,

1. *Revue de Paris*, 1er août 1896.

de son côté, servit l'impératrice avec fidélité. Celle-ci, plus tard, s'est montrée reconnaissante en sauvant le ministre en péril. Leurs relations ont subi les coups de langue des eunuques-reporters, qui comptent Ly parmi les favoris de Tse-Hy. Je dois avouer que l'ancien secrétaire de Ly-Hong-Tchang, le mandarin dont j'ai parlé, ne semblait pas mettre la chose en doute. D'après lui, à l'avènement de Koang-Su, chez l'impératrice de quarante ans, « la souplesse ondoyante de la svelte jeunesse avait fait place à une vigoureuse maturité. Surtout, l'ardente princesse n'avait rien perdu de la flamme caressante de son regard ni de la joliesse provocatrice de son sourire entr'ouvrant ses lèvres sensuelles, capable de troubler et de conquérir même un homme moins disposé que Ly-Hong-Tchang à profiter de tous les moyens pour devenir et rester l'homme de la Cour ».

Sy-Tay-Heou, co-régente avec l'autre douairière, Tong-Tay-Heou, jusqu'à l'année 1881 où mourut celle-ci, resta seule régente jusqu'au 4 mars 1889, majorité de Koang-Su marié le 26 février précédent.

***

Devenue une seconde fois douairière à cinquante-cinq ans, Sy-Tay-Heou se retira dans la splendide résidence construite pour elle de 1885 à 1887 à l'ouest des lacs de la ville impériale.

L'ancienne cathédrale, d'après ses désirs pressants, s'y trouve incluse depuis décembre 1887, à la suite d'un échange de terrains conclu entre la cour d'une part, le gouvernement français, le Saint-Siège et la mission d'autre part[1]. On aurait pu croire que l'ex-régente allait simplement jouir d'un repos bien mérité. Mais l'inaction était trop contraire à sa nature remuante, à ses habitudes d'intrigues De plus, elle avait vu grandir Koang-Su : elle connaissait la futilité de son

1. Les pourparlers ont duré deux ans, dirigés par un missionnaire, actuellement Monseigneur Favier, évêque de Pékin, qui y déploya toutes les ressources de sa fine et tenace diplomatie. Un vaste terrain dans la ville impériale, une indemnité de construction, des privilèges impériaux, un décret louangeur pour la France et le catholicisme ont été la compensation de cette amiable cession.

esprit facile à se laisser prendre aux trompeurs chatoiements des choses ; elle avait sondé la faiblesse de caractère de ce jeune homme timide, mélancolique, mal servi par un corps malingre, appauvri par de précoces débauches, Sy-Tay-Heou, soutenue par Ly-Hong-Tchang toujours prépondérant, et par le prince Kong qui approuvait sa politique, se réserva donc une part dans le gouvernement et rendit son approbation obligatoire pour les affaires les plus importantes. Cependant, petit à petit son influence déclina devant celle de Ouén-Tong-Ho, président du conseil. En 1894, au moment des difficultés avec le Japon, nous voyons nettement dessinés deux partis : celui de l'empereur veut la guerre pour châtier l'insolent petit peuple, qui méprise le Grand Empire du Milieu ; celui de l'ex-régente conseille la paix, parce que les efforts faits depuis trente ans pour transformer l'immense royaume n'ont pas encore, à leur avis, donné les résultats nécessaires pour tenir tête au Japon modernisé.

Les appels à la prudence du parti de Sy-Tay-Heou ne furent point écoutés. La guerre eut lieu; et le Japon vainqueur ne put être arrêté dans ses demandes territoriales sur le Léao-Tong que par l'intervention commune de la France, de la Russie et de l'Allemagne.

Le résultat le plus dangereux pour la Chine du traité de Simonoseki, même revu par les puissances, fut de sonner un éclatant hallali de curée contre cet empire vermoulu qui paraissait mûr pour le partage. Ce n'est pas cette histoire, trop importante pour l'écourter, que j'entends faire ici. Je veux seulement en donner les grandes lignes et montrer comment la main-mise sur l'empereur Koang-Su par un facteur — je ne dis pas nouveau, mais nouvellement organisé, — amena la vigilante et altière Tse-Hy à perpétrer, le 22 septembre 1898, son troisième coup d'État, qui lui donna le pouvoir, à la place du naïf et pitoyable Koang-Su, mis aux arrêts comme un écolier pris en faute.

La lutte d'influence, je dirais presque de partage, en Chine, est surtout entre cinq puissances : Russie, Japon, Allemagne pour le Nord, France pour le Sud, et — notez-le bien — Angleterre pour le Nord, le Sud et le Centre, c'est-à-dire par-

tout. Je laisse de côté les efforts des autres nations[1] pour ne m'occuper que des agissements de la Grande-Bretagne. Ils sont la cause du coup d'État.

Le peuple anglais est un producteur commerçant et un gros banquier. Pour écouler ses produits, être l'intermédiaire des échanges, trafiquer de l'or, il a besoin d'immenses débouchés. Quand une terre lui paraît nécessaire à cette vie de rapace marchand, l'Anglais dit : « Cette terre sera mienne », alors même que l'immense morceau serait le quart du monde. A la fin de la guerre sino-japonaise l'Angleterre commit une faute grave. Habituée à contrecarrer les autres puissances, elle se mit violemment du côté du Japon contre la Chine, après avoir fait le contraire pendant toute la guerre. Du coup, elle perdit tous les bénéfices de ses concours passés. L'influence anglaise baissa à Pé-Kin.

Aussitôt la diplomatie britannique reprit la lutte sous la forme dont elle est coutumière : la constitution, par l'or et l'intrigue, d'un parti anglais au sein même de la nation qu'elle veut adjuger à son influence et à son commerce, quand ce n'est pas à son empire. Les sociétés secrètes ont toujours été nombreuses en Chine; beaucoup de lettrés et de mandarins en font partie. Sous divers noms, avec des chefs différents qui correspondent entre eux, ces sociétés ont le même but : délivrer la Chine de la domination tartare. Depuis longtemps les francs-maçons anglais d'Extrême-Orient ont établi des relations avec ces groupes d'associations. En ces dernières années, la diplomatie britannique a resserré ces liens par l'entremise des loges anglaises qui, dans les grands ports, sont des foyers d'intrigues politiques. — Voilà l'armée prête à susciter des embarras intérieurs au gouvernement chinois. Avec le faible Koang-Su, au milieu de l'invraisemblable remue-ménage amené par les suites de la guerre sino-japonaise, tout marcha très vite. Comme préparatifs lointains, les agents britanniques attirèrent à leurs écoles une foule de jeunes lettrés, leur apprirent l'anglais, en firent des ingénieurs, des constructeurs, des professeurs, etc. C'était un état-major de près de trois cents futurs mandarins. Quant

1. Il y aurait cependant beaucoup à dire sur les faiblesses de notre diplomatie en face des insolences anglaises. Mais ce serait un hors-d'œuvre.

aux chefs, deux surtout sont à noter : pour l'influence à Pé-Kin, *Tchang-Yun-Hoan*, vieux ministre et diplomate gagné à l'Angleterre, à Londres même, pendant les fêtes du jubilé de la reine ; pour l'action sur le peuple, *Kang-yeou-ouy*, jeune Cantonnais, publiciste, réformateur, que tous les journaux anglais d'Extrême-Orient célébraient comme le Confucius moderne. Cet agent eut toujours de l'argent pour sa propagande et surtout pour son journal, *le Progrès de la Chine*, organe de la régénération de sa patrie — par l'Angleterre.

Avec ces données, transportons-nous chez la douairière Tse-Hy qui, du fond de son palais, suit attentivement les événements, renseignée par Ly-Hong-Tchang toujours influent à cause de son passé diplomatique. A la fin de 1897, il est certain que tout va très mal dans l'empire : les provinces sont mal administrées, troublées et ensanglantées par des révoltes. Dans les relations avec les Européens, le gouvernement est d'une inconcevable faiblesse. Il cède aux exigences de toutes les puissances ; il laisse occuper Kiao-Tcheou (novembre 1897) par manque de fermeté contre des rébellions à quelques jours de la capitale. L'année suivante est celle de l'envahissement étranger et du bouleversement des traditions nationales. Sy-Tay-Heou étudie quels sont ceux qui aident Koang-Su à si mal gouverner l'empire. Elle dénombre les *hommes*, suit leurs *actes*, en calcule les *conséquences* et scrute leur *but*.

Les Hommes. La douairière voit un groupe compact, très anglophile, disposant de beaucoup d'argent et introduisant ses hommes en tous les ministères : *Tchang-Yun-Hoan*, ministre des finances, président de la commission des chemins de fer, inféodé à l'Angleterre ; — *Kang-Yeou-Ouy*, secrétaire principal au ministère des travaux publics, élève de Dudgeon, Anglais, et de Timothy Richard, Américain ; — *Lin*, secrétaire du Tsong-ly-yamen et familier de Koang-Su, élève de l'école anglaise de Chang-Hay ; — *Tang-Tse-Tong*, rédacteur aux décrets, élève des Anglais ; *Kang-Yeou-Tchouan*, frère du Confucius moderne, secrétaire aux chemins de fer, maître ès-arts d'une université anglaise. Ce sont les plus actifs, mais leur groupe contient encore des hommes importants et non moins partisans des Anglais : *Ly-Té-Fan*, président, et *Sou-*

Tche-Tchén, vice-président du ministère des rites; *Chang-Yun-Fou*, vice-président du ministère des finances; *Yang-Tchén-Siou* et *Song-Pé-Lou*, du conseil des grands censeurs; *Yang-Jou-Y*, archiviste de l'académie; *Ly-Sio-Gan* et *Ly-Koang-Té*, secrétaires du grand conseil; *Liang-Tche-Tchao*, secrétaire à un ministère, idéaliste égaré parmi ces arrivistes. De plus, par leur parenté, leurs alliances ou leurs amitiés, ces personnages ont action sur les principaux gouverneurs, résidant aux grandes villes, Koang-Tong, Nan-Kin, Han-Keou, Tchén-Tou, Fou-Tcheou, têtes des grandes provinces.

Les actes. A l'intérieur, ce parti *progressiste* lance tout à coup le débile empereur dans un véritable torrent de réformes qui menace de submerger non seulement les abus, mais l'organisme même de la constitution chinoise. Le mouvement commence en juin : des écoles élémentaires officielles sont décrétées partout; on y affecte les bonzeries de tout l'empire. Le 9 août suppression de trois gouvernements au Fou-pé, Yun-Nam et Koang-Tong. Le 10, annonce d'un remplacement général des vieux fonctionnaires par des progressistes. Le 11, institution de l'université de Pé-Kin; le décret affiche un superbe dédain pour les études consacrées aux textes des sages, bons pour l'ancien temps; sur huit professeurs, quatre, dont le président, sont Anglais. Le 17, création d'un collège de traducteurs des ouvrages étrangers, base nouvelle des examens. Le 20, transformation radicale des programmes d'examens et suppression des anciennes compositions littéraires, dites *Ouén-Tchang*. Le 31, suppression de six grands bureaux de Pé-Kin : cour de revision, contrôle de l'instruction, transmission des édits, cérémonies, banquets, écuries. — J'omets une cinquantaine de décrets moins importants. Ceux que je viens de citer touchaient à la forme ancienne de la vie nationale, et, de plus, selon l'expression chinoise, *ils envoyaient s'asseoir sur un banc froid sous la voûte du ciel inclément* plus de cent mille bonzes, quelques milliers de mandarins, vingt mille employés de prétoires et tout autant de maîtres d'école de l'ancienne méthode. En revanche, la liberté de la presse était octroyée, en même temps qu'un calendrier de style européen.

Pour l'extérieur, Sy-Tay-Heou dut frémir en voyant *Kiao-*

Tcheou occupé par les Allemands (1er novembre 1897), puis cédé par Koang-Su (6 mars 1898); *Port-Arthur* et *Ta-Lien-Ouan* occupés par les Russes (décembre 1897) et cédés (27 mars 1898); *Koang-Tchéou-Ouan*, cédé aux Français (4 avril 1898 et occupé (22 avril)[1]; *Ouy-Hay-Ouy*, occupé par les Anglais (30 mai 1898) et cédé (1er juillet). Beaucoup d'autres abandons furent consentis aux puissances, mais Sy-Tay-Heou remarque ceci : dès qu'une puissance est favorisée d'une cession, l'Angleterre exige et obtient facilement un avantage semblable, sinon même plus considérable. Au contraire, l'Angleterre est-elle la première à recevoir un privilège, les autres puissances ne peuvent arracher aucune compensation; même il suffit souvent de l'opposition britannique à une transaction pour que celle-ci devienne impossible. Citons quelques cas : un syndicat franco-belge, malgré l'opposition des Anglais, obtient, avec l'appui de la Russie, la ligne du chemin de fer Pé-Kin à Han-Keou; aussitôt un syndicat anglo-chinois se voit concéder la ligne Han-Keou à Koang-Tong, et un syndicat anglo-italien la ligne Pin-Tin-Tcheou à Siang-Yang qui, par le Han, affluent navigable du Fleuve Bleu, double et concurrence la ligne franco-belge. L'acte le plus grave aux yeux de la douairière est peut-être l'engagement pris par la Chine, vis-à-vis de l'Angleterre, le 11 février 1898, de « n'hypothéquer, donner à bail ou céder à aucune puissance aucun territoire dans la région du Yang-Tse. » M. Dubail, sans attendre, réclame le même privilège pour la France, convention du 5 avril, concernant les trois provinces Koang-Tong, Koang-Si, Yun-Nam. Malgré cet accord signé, l'Angleterre, dès le 9 juin, enlève haut la main une cession dans le Koang-Tong, en face de Hong-Kong, tandis que l'extension nécessaire de la concession française de Chang-Hay est opiniâtrément refusée par les ministres anglo-progressistes, pour obéir à lord Salisbury[2]. Les Russes voient des obstacles perpétuels mis par la Chine, sous la pression de l'Angleterre, à la construction de leurs lignes ferrées du Nord, tandis qu'une

1. Comme on le voit, les Français, seuls, firent poliment précéder la cession diplomatique et suivre l'occupation.

2. Voir *Livre Jaune*, 1900, et le succès final de l'énergie de M. Pichon. Mais que dire de quelques autres et des bravades qu'ils ont subies sans sourciller ?

foule de syndicats anglo-chinois se partagent les concessions de la plupart des mines, non pour les exploiter, mais pour empêcher les rivaux de les obtenir.

Les conséquences. Sy-Tay-Heou suppute les résultats : les nouvelles mesures bouleversent brusquement les traditions séculaires et grossissent démesurément le nombre des mécontents. Les soulèvements partiels menacent de dégénérer en rébellion générale. La Chine marche à l'anarchie. L'Angleterre, ne doutant pas de la réalisation de ses désirs, expédie l'amiral Ch. Beresford en Orient. Il part à grand fracas comme une sorte de protecteur définitif appelé pour organiser la Chine par les Anglais et à leur profit. Patronné ostensiblement par lord Salisbury, il arrive, à la fois, comme l'homme de l'empereur du parti progressiste, de l'Union des chambres de commerce anglaises de la métropole et d'Extrême-Orient. Mais lord Beresford arrive trop tard. Pendant qu'il navigue, la douairière découvre le *but* des progressistes : supplanter la dynastie tartare par une dynastie chinoise inféodée à l'Angleterre. Les conjurés vont agir. Tse-Hy les prévient par un nouveau coup d'État prompt, énergique, cruel. La Chine a marché, la terrible princesse n'a pas changé.

En face du péril, elle avait usé, contre son habitude, d'une rare temporisation. Néanmoins, un jour, dit-on, en face de Koang-Su sottement vêtu d'habits européens, la patience lui échappe. L'empereur battu doit se retirer sous un déluge d'invectives ; il rentre dans ses appartements, rageur, exaspéré, prêt à tout pour venger son affront et rester le maître. Ses familiers lui conseillent un acte énergique : confiner l'impératrice en son palais, sans relations avec le dehors, pour affaires de l'État ou même simple distraction. Au fond, les progressistes croient l'occasion propice pour leur révolution dynastique. Voilà pourquoi ils poussent Koang-Su à faire venir l'armée de Tién-Tsin, inutile contre l'impératrice, nécessaire pour renverser les Tsin. Ce fut leur perte.

L'empereur envoie son familier Lin porter au général Yuén l'ordre verbal de se rendre à Pé-Kin avec son armée. Faute d'ordre écrit, ce Tartare refuse ses troupes, mais il consent à venir trouver Koang-Su, qui maintient son désir et dévoile ses intentions. Même devant la colère impériale, à moins d'un décret

dûment muni du sceau, le général, à son tour, maintient son refus. Chassé sous une grêle d'injures, voyant l'exil ou le lacet menacer son avenir, Yuén s'enfuit à Tién-Tsin faire ses malles. Mais d'abord il court mettre au courant de ces péripéties singulières un autre Tartare, Jong-Lou, neveu de Tse-Hy et gouverneur du Pé-Tché-ly. Quelques heures plus tard, ce mandarin est à Pé-Kin et raconte tout à la douairière, qui met ses agents en campagne. Le soir même, Tse-Hy possède la certitude que Koang-Su, dans cette machination, n'est que l'inconscient organisateur d'un complot contre lui-même et la dynastie.

Femme des promptes décisions, elle s'assure quelques troupes et dans la nuit envahit les appartements privés de l'empereur. Le duel est court. Reproches véhéments de la mère adoptive. Négations de Koang-Su. Récit de Jong-Lou. Aveux forcés de l'impérial conspirateur. Quatorze eunuques, complices en l'affaire, viennent, entre des gardes, apprendre à Koang-Su le sort que lui réservaient ses prétendus amis, si la tentative eût réussi. L'efféminé potentat s'effondre. Traité d'incapable nigaud, d'indigne fils, de traître aux aïeux par Tse-Hy, superbe de colère et d'orgueil, l'infortuné Fils du Ciel baisse la tête et acquiesce à tout. Il remet le sceau de l'empire à Sy-Tay-Heou et signe un décret qui l'institue régente (nuit du 21 au 22 septembre 1898).

Après la scène tragique, la répression sanglante : les quatorze eunuques sont décapités avant le jour. Tous les personnages du parti cités plus haut sont mandés au palais ou arrêtés en ville. La plupart sont exécutés; deux ou trois seulement obtiennent l'exil. Cependant, grâce à un navire anglais, le chef principal de la faction, Kang-Yeou-Ouy, peut s'échapper, ainsi que l'utopiste Liang-Tche-Tchao [1].

On devine l'émotion des Anglais après ces exécutions qui décimaient leurs fidèles. Devancés par la promptitude de Sy-Tay-Heou, ils n'avaient pu rien prévoir et presque rien sauver [2]. Comme compensation leurs journaux célèbrè-

1. Celui-ci, actuellement au Japon, écrit des articles aussi logiques que réactionnaires dans une revue du Nippon.

2. Sir Mac Donald obtint la promesse que Tchang-Yun-Hoan ne serait pas exécuté avec les autres. Tse-Hy tint sa promesse de ne pas *décapiter* ce vieillard, mais elle le fit *étrangler* sur le chemin de l'exil.

rent les martyrs de la Chine Nouvelle et accablèrent l'impératrice de virulentes épithètes. On comprend l'exaspération de ce tapage devant l'effondrement du parti progressiste, fruit de plusieurs années d'intrigues et d'efforts très coûteux.

Depuis lors, la presse et le télégraphe anglais n'ont cessé de prétendre que Tse-Hy, hostile au progrès, menaçait les intérêts européens engagés en Chine. C'est une invite perpétuelle à aider les progressistes, amis des Anglais, à renverser la régente. Mais pour tromper l'univers, même serré dans les mailles des réseaux anglais, il ne suffit pas d'écrire au-dessous de chaque nouvelle vraie ou fausse, la même note partiale « encore le mouvement réactionnaire qui s'accentue ».. — Qu'a fait Sy-Tay-Heou, depuis sa nouvelle régence?

Ses décrets réactionnaires regardent surtout les Chinois. Ils rapportent les mesures trop radicales prises par Koang-Su pour les études, les examens, les rouages principaux de l'administration. J'ose dire que la vieille douairière a raison contre ses détracteurs. Le progrès, pour une masse de 400 millions d'hommes, ne peut être un brusque saut dans l'inconnu de la veille. Rien ne se fera sous ce rapport en Chine avant la transformation de la langue, ce moule essentiel du génie chinois. D'une part, elle donne aux lettrés un mode de penser totalement différent du nôtre; d'autre part, à cause de sa difficulté, elle emprisonne la masse des célestes, illettrés par nécessité, dans des rudiments très pauvres de connaissances générales. La sagesse est d'attendre, de tirer parti des éléments actuels, non pas de les supprimer.

Pour toutes les entreprises de progrès qui envahissent la Chine, la régente n'a rien changé. Elle a ouvert elle-même (31 décembre 1898) l'université de Pé-Kin, qui, dit-on, a peu de chances de succès. Les chemins de fer se construisent; les prérogatives de tous les étrangers sont augmentées ; beaucoup de ports nouveaux sont ouverts à la navigation et au commerce européen; la Sy-Kiang et le Yang-Tse sont déclarés accessibles aux vapeurs sur tout leur parcours navigable; les douanes intérieures (Ly-Kin), si désagréables, sont réglementées; on songe aux réformes des postes et de l'armée, etc. — Mais dans toute cette marche

en avant, la douairière redoute les privilèges exclusifs ; elle préfère la politique de la *porte ouverte*, où l'on donne des passe-partout à tous les étrangers, également.

Voilà ce qui déplaît à l'Angleterre. Plus encore peut-être la tenace rigueur avec laquelle Tse-Hy poursuit les restes du parti de Kang-Yeou-Ouy pour empêcher qu'on le reconstitue [1]. Sur ce point, les Anglais ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes. S'ils avaient envoyé, comme leurs journaux l'ont raconté, leur Confucius moderne porter la bonne parole de la réforme aux Chinois de San-Francisco ou d'ailleurs, la régente se serait calmée. Au lieu que tout le monde sait à Hong-Kong que Kang-Yeou-Ouy n'est pas loin, et que les troubles du sud de la Chine sont le fait de ses tournées secrètes, de l'agitation de ses partisans qui continuent à ne pas manquer d'argent. Tant qu'elle se sentira menacée par des perfidies, la tigresse ne rentrera pas ses ongles acérés et sanglants.

De plus les Anglais avivent sans cesse la haine de leur ennemie. Les antiques trompettes de la renommée sont bien modestes clairons auprès de la formidable voix de la presse, stylée par les câblogrammes anglais. Dès qu'il n'est pas donné satisfaction à un désir britannique, « l'information anglaise » répète aussitôt, en cent dépêches, que la régence est la calamité des calamités pour l'empire et pour les intérêts européens en Chine.

Cela fut visible surtout, récemment, dans les efforts inouïs faits pour tromper l'opinion sur le sens et les conséquences du décret du 21 janvier 1900. D'après la « source anglaise », c'était un nouveau coup d'État de Tse-Hy. Successivement le télégraphe nous dit l'abdication imposée à Koang-Su, l'intronisation d'un nouvel empereur, la redoutable opposition des grands dignitaires et du peuple, les hésitations et le recul de la régente, finalement la reprise du pouvoir par Koang-Su. Mais le décret, pivot de ce roman, n'était jamais traduit dans

1. Un décret du 18 octobre 1898 prohibe sévèrement les associations illicites ; plusieurs autres édits visent les réformateurs ; le dernier, du 14 février 1900, met aux prix de cent mille taëls les têtes des deux chefs survivants de la réforme, Kang-Yeou-Ouy et Léang-Tche-Tchao, qui commandent des uniformes de soldats rebelles aux tailleurs de Hong-Kong, avec l'agrément du gouverneur.

son intégrité par les agences anglaises. Il vient de parvenir en Europe et nous apprend simplement ceci : Koang-Su, malade, trop affaibli pour tenir le pouvoir, a demandé à Tse-Hy de l'aider au gouvernement. Après un an, plus découragé, inquiet pour la succession de l'empire, il a prié la régente de choisir le plus dévoué des princes de la famille impériale pour remplacer le fils qui lui manque. Enfin, l'empereur, confirmant la désignation faite par la douairière, a élu Pou-Tsin, petit-fils du prince Toan, comme héritier présomptif.

Koang-Su, remarquons-le, marié en 1889, eût dû agir ainsi dès 1894. La constitution de la famille impériale oblige tout empereur, resté sans héritier après cinq années de mariage, à désigner un successeur éventuel. Il n'y eut donc ni coup d'État, ni révolution de palais, ni mécontentements autres que celui des progressistes, amis des Anglais. Une abdication, prétexte à rébellions, eût mieux fait leur affaire.

Ces calomnies multipliées, les secours et l'appui donnés aux progressistes révolutionnaires, les insolentes tentatives d'immixtion dans l'administration de l'empire ont gravement indisposé la régente contre l'Angleterre. En même temps, la violation de l'intégrité du territoire national, les exploits des Allemands déposés au Chan-Tong sans contrôle suffisant, le brusque envahissement de régions entières, tout cela exaspère les mauvaises dispositions d'un peuple hostile aux nouveautés, enserré dans un réseau de préjugés. De tous ces conflits résulte une tension dangereuse pour la tranquillité de l'empire, la sécurité de la dynastie et la prospérité des intérêts européens en Chine. Par réaction contre l'outrance du progrès qui s'impose souvent d'une façon peu courtoise, avec des allures de conquérant, la régente a déjà lancé quelques décrets regrettables contre les études étrangères, la liberté de conscience, la mise en valeur des mines. Ce mouvement rétrograde ne peut être enrayé que par une politique noble et loyale. Dans la crise où elle lutte, Sy-Tay-Heóu s'appuie sur la Russie, parce qu'elle croit connaître la limite de ses convoitises territoriales, et qu'elle en espère un secours contre les rébellions du dedans et l'envahissement anglais.

La régente marque aussi quelque confiance à la France[1], car elle connaît sa loyauté et la modération de ses prétentions.

Il serait impolitique de ne pas profiter de cette situation pour avancer d'une bonne étape l'influence française en Chine. L'heure est propice. Il serait urgent d'agir énergiquement pour soutenir M. Pichon, notre très actif représentant à Pé-Kin. Plusieurs promesses et conventions franco-chinoises n'ont pas encore reçu leur exécution, par suite de l'habile opposition de sir Mac Donald et de sir Robert Hart : je veux citer notamment la convention d'avril 1898 qui nous assure l'organisation des postes. Tout ce qui peut contrebalancer l'influence de l'Angleterre a chance de réussir auprès de la régente, si la demande est faite avec vigueur et persévérance.

Au terme de cette étude, quelques lignes suffisent pour apprécier l'impératrice Sy-Tay-Heou. Malgré ses fautes, ses intrigues, ses cruautés, Tse-Hy, Tartare digne de sa race, mérite certainement la reconnaissance de la Chine qu'elle a su gouverner avec des hommes de valeur. Mongole au sang guerrier, princesse remuante, âme ardente, cœur passionné, caractère sauvage, intelligence vive, mais prompte et rude, elle lutte depuis quarante ans pour l'indépendance de son pays et la sauvegarde de son individualité nationale, avec une intelligence supérieure et une indéfectible énergie.

Elle diffère essentiellement de nous. La grandeur de sa vie est dans ce vouloir indomptable : conquérir et garder les pouvoirs de l'Unique, remplir le rôle du Fils du Ciel en tutelle, afin de lutter contre l'envahissement précipité de l'incomparable Royaume des Royaumes par les idées et les hommes d'Occident.

LOUIS COLDRE

Missionnaire apostolique.

1. Je tiens de bonne source que le décret du 15 mars 1899 a été demandé, *motu proprio*, à monseigneur Favier, par l'impératrice qui a prié Jong-Lou, premier ministre, de s'entendre avec l'évêque pour le rédiger. Au fond, pour Tse-Hy, augmenter l'influence des missionnaires catholiques presque tous français, c'est contrebalancer l'influence de l'Association commerciale britannique qui a des affidés partout.

VISIONS FAMILIÈRES

I

RÉVEIL

Oh ! moins que rien !... Un pas, une voix dans la rue,
Quelque porte qu'entr'ouvre une main trop bourrue,
Un meuble remué dans la pièce au-dessus,
Bruits légers, fugitifs, rapidement perçus,
Assez nets cependant pour que le cerveau vibre
Et que, par tout le corps engourdi, fibre à fibre,
La sensation glisse, obscure, du réveil...
L'âme, plus paresseuse, en un vague sommeil
S'attarde... Sous l'auvent des paupières mi-closes,
Comme un essaim léger, les rêves noirs ou roses
Voltigent, moins précis déjà que dans la nuit...
Et le dernier d'entre eux, le plus tenace, fuit
Quand, d'allure discrète, un serviteur pénètre
Dans la chambre, s'en va tout droit à la fenêtre,
Lève l'espagnolette et tire les volets.

Alors, — telle une reine entrant dans son palais
Abandonné depuis quelques heures à peine, —
La clarté du dehors s'installe en souveraine,
Reprend possession des coins les plus obscurs,
Irradie au plafond, éclabousse les murs,

Accroche aux cadres d'or des paillettes de joies,
Baise amoureusement les velours et les soies,
Et sur le moindre objet met de la vie, enfin...
Le jour entre dans l'âme aussi; le songe vain
S'envole avec la nuit, chassé par la lumière;
La vision revient, exacte et coutumière,
De ces riens familiers, si connus de nos yeux,
Tenant à nous par un lien mystérieux:
Portraits des chers absents qui paraissent sourire;
Fauteuil aux bras amis, où l'on se plaît à lire;
Rideaux dont les lourdeurs forment le même pli;
Tapis qu'en tel endroit le soleil a pâli;
Tentures dont on sait jusqu'au moindre ramage;
Glace qui si souvent refléta notre image;
Pendule au cadran clair où, d'un pas trop pressé,
L'aiguille marche, et fait du présent le passé...

Oui, tout cela s'anime et semble prendre vie
Sous les rayons du frais matin, qui purifie
Des noirs envoûtements du rêve, — et l'on dirait
Que ces riens si connus s'accordent en secret,
Suivant une coutume aimable et déjà vieille,
Pour dire le bonjour au Maître qui s'éveille.

II

MATINÉE

Neuf heures. Matinée exquise de printemps.
Je regarde au dehors, par ma fenêtre ouverte,
L'arbre voisin, dressant dans l'air sa fraîcheur verte,
Le ciel bleu, découpé par les toits éclatants.

Paris, le grand Paris lentement se réveille
Sous le flot de rayons dont il est arrosé;
Et vers le Bois mondain, tout un peuple amusé
Monte, dans un brouillard de poussière vermeille.

Sortir ? Revoir des gens ? Me mêler à l'effort
De cette humanité trépidante et pressée ?
Sur ma table voici la page commencée,
Et l'encrier qui bâille, et la plume qui dort.

Demeurons au logis, en ce logis que j'aime,
Où sur le moindre objet palpite un peu de moi,
En cette intimité paisible et sans émoi
De ces choses qu'on voit sans les regarder même.

Oh ! le charme infini du lumineux matin !
Par instants, dans la rue, une voiture passe...
Puis c'est un pépiement de moineaux dans l'espace...
Puis le chant régulier d'une cloche au lointain.

Mettons-nous au travail... Non ! Feuilletons ce livre...
Non !... Soyons indolent avec sérénité...
Et goûtons la suave et rare volupté
D'écouter le silence et de nous sentir vivre.

III

LE TÉLÉPHONE

Tel qu'un gros champignon taillé dans l'acajou,
Pied large, tige mince et tablette-joujou
Portant les récepteurs comme pendants d'oreille,
Le téléphone est là, qui paresse et sommeille,
En attendant l'appel bref, strident, irrité
Qui rompra sa torpeur et sa placidité.
Il est là, sur ma table, et je vois, et je touche
Cet appareil étrange où si souvent ma bouche
Jette des mots qui vont, le long des fils ténus,
Apporter mon désir soit à des gens connus,
Soit à des étrangers dont la forme m'échappe,
Mais dont la voix m'arrive au tympan, et le frappe.

Grâce à ce frêle objet que j'ai là, sous ma main,
Je puis communier avec le genre humain
Par l'esprit, par le cœur, par l'âme tout entière;
Il n'est plus de distance, il n'est plus de frontière;

Chaque parole court, sous le sol ou dans l'air,
Sûre de son chemin, prompte comme l'éclair,
Invisible, impalpable, impondérable, ailée,
N'ayant, pendant sa longue et rapide envolée,
Perdu que bien peu d'elle en route et trahissant
A peine la valeur du timbre et de l'accent.

Bizarre impression qui trouble et stupéfie !
En cette pièce intime où s'encadre ma vie,
En cette solitude heureuse du logis,
Avoir ce sentiment que les murs élargis
S'écartent tout d'un coup pour que chez moi pénètre
L'émanation brusque et nette d'un autre être
Qui me parle et m'entend, de si loin quelquefois !...
Entre nous, quel espace infini j'aperçois !
Que d'obstacles dressés contre cette parole,
Ce son furtif, ce rien, ce murmure qui vole !
Des montagnes, des champs, des forêts, des cités,
Des morceaux de pays et des immensités...
Mais toujours droit au but cette parole arrive ;
Elle peut, d'un moment à l'autre, fraîche et vive,
Pendant les jours actifs, pendant les calmes nuits,
Jaillissant à son gré de ces minces conduits,
M'apporter le frisson de quelque âme lointaine...
Et malgré la Science infaillible et certaine
Qui sait tout expliquer par des faits, par des lois,
Cet appareil subtil, cette ruche où les voix
Viennent en bourdonnant de si loin sur la terre,
A mes yeux d'ignorant garde un air de mystère.

IV

MIDI

« Midi !... Le couvert est mis, mes amis ! »
Dit une chanson que chantaient nos pères...
Chantons la comme eux quand, aux jours prospères,
Nous pouvons jouir des plaisirs permis.

Le couvert est mis et la table est prête.
Un joli soleil l'éclairant gaîment
Jette sur la nappe un scintillement
Et sur chaque verre un rayon de fête.

Deux ou trois amis — de ceux-là qui sont
Les sûrs compagnons de toute une vie ;
Dont l'affection jamais ne dévie
Et dont l'âme pure est connue à fond ;

Un vin d'authentique et vieille noblesse ;
Un menu sincère et point « cordon bleu » ;
De la bonne humeur, de l'esprit un peu
— Jamais de celui qui froisse ou qui blesse ;

Un franc appétit, gai dès le matin ;
Une âme indulgente aux erreurs des hommes...
N'est-ce pas pour nous, blasés que nous sommes,
Un coin de bonheur simple, mais certain ?

Trop vite le sort prendra sa revanche ;
Aujourd'hui, goûtons aux plaisirs permis :
« Midi !... Le couvert est mis, mes amis...
Le couvert est mis sur la nappe blanche ! »

V

MA CHEMINÉE

Elle est belle, très belle, et de style impeccable,
Paraît-il. Le sculpteur, artiste fort capable,
S'inspira d'un croquis pris au château d'Anet.
La hotte, m'assura quelqu'un qui s'y connaît,
Est Henri II très pur, et les faïences bleues
Qui montrent le relief d'un dragon à trois queues,
Quoique modernes, sont d'un bon modèle ancien.
Les hauts landiers en fer sont gênants, mais fort bien.
Bien aussi la pincette à son sommet ornée
D'un lis... Et j'aime bien ma belle cheminée.

Mais le calorifère — oh ! quel mot dans un vers ! —
Sauf pendant les grands froids des plus rudes hivers,
Par sa tiédeur savante, égale et régulière,
Chauffe du haut en bas la pièce tout entière,
Et c'est uniquement quand on claque des dents
Dehors, qu'on est en droit de faire du feu dans
Ma belle cheminée à la hotte de style...
Et, devant son foyer si rarement utile,
Ce superbe foyer vide et triste, parfois
Je songe à ces grands feux de sarments et de bois
Qui, dans les fiers castels ou les humbles chaumières,
Projetaient au plafond leurs dansantes lumières
Et ramenaient, au cœur de la rude saison,
Comme un ressouvenir d'été dans la maison...

Ma belle cheminée est à coup sûr très belle,
Mais sa beauté rigide et sèche me rappelle
Ces reines au port noble, aux admirables traits,
Dont le regard figé ne s'anime jamais.

VI

LES LIVRES

Toujours discrets, toujours soumis,
Logés, vêtus à notre envie,
Les livres sont de vrais amis
Qui nous suivent toute la vie.

Je les vois, ces chers compagnons,
Dans ma bibliothèque haute,
Grands et petits, gros et mignons,
Bien sages, bien droits, côte à côte.

En leurs uniformes divers,
Groupés par couleur et par taille,
Ils ont l'air — rouges, bleus ou verts, —
D'une armée en rang de bataille :

Romanciers subtils ou puissants,
De forme sévère ou fleurie,
Dont les bataillons grossissants
Représentent l'infanterie;

Historiens, lourds cavaliers,
Occupant, par files complètes,
De leurs escadrons réguliers
Toute la longueur des tablettes;

Petits conteurs, conteurs gaulois,
Ennemis du spleen qui nous guette,
Évoquant, sous leur gai harnois,
De jolis hussards en goguette;

Auteurs dramatiques vantés,
Fiers artilleurs couverts de gloire,
Devant les publics transportés
Tirant des salves de victoire;

Poètes, timbaliers charmants
Montés sur les coursiers du rêve,
Jetant, aux flancs des régiments,
Le chant rythmé qui les enlève;

Enfin là-haut, très haut, et loin
De toute atteinte sacrilège,
Timides dans leur petit coin,
Les bons vieux livres du collège,

Humbles livres trop feuilletés
Jadis, aujourd'hui peu solides,
Et soignant leurs infirmités
A l'hôpital des Invalides!...

Oui, je les ai là sous mes yeux
Et les couve d'un regard tendre,
Ces compagnons silencieux
Que l'on comprend sans les entendre...

Oh ! comme ils sont moins exigeants
Que les amis de race humaine !
Pauvres bouquins trop indulgents,
On les bouscule, on les malmène...

On les empile en rangs serrés ;
Sans les consulter, on les place
Auprès de voisins exécrés
Dont l'opinion les agace ;

On les fête en leur nouveauté ;
Puis vite, bien vite, on les laisse
Attendre, dans l'oisiveté,
Les jours sombres de la vieillesse ;

On les prête à des étrangers
Qui les déchirent, les éventrent...
Ils rentrent, après maints dangers,
Dans leur bercail... quand ils y rentrent !

Qu'importe? Ils ne se plaignent point,
Et dès qu'il nous plaît de les lire,
Nous retrouvons toujours à point
Leur cher et familier sourire...

Confidents discrets et soumis,
Logés, vêtus à notre envie,
Les livres sont de vrais amis
Qui nous suivent toute la vie.

VII

CRÉPUSCULE

Lentement, doucement, le pâle crépuscule
Pénètre dans la chambre où j'ai lu tout le jour ;
Il se glisse, s'étend, estompant le contour
Des meubles assombris dont le profil recule.

Le haut plafond, piqué de taches de soleil
A midi, quand le ciel étincelait de joie,
Disparaît à présent dans l'ombre qui le noie,
Et semble s'abaisser, tout pesant de sommeil.

Un soupçon de clarté sur le lustre de cuivre
Reste accroché, tenace, ainsi qu'un point d'or vif,
Puis s'éteint brusquement et disparaît, furtif,
Petite âme falote ayant cessé de vivre.

Les rideaux, le tapis, les murs, le grand fauteuil,
Sur ma table la page aux lignes régulières,
Tout ce peuple muet des choses familières
S'enfonce dans la nuit, dans l'ombre, dans le deuil.

Le livre que je tiens est une chose inerte
Que ma main a laissé glisser sur mon genou ;
Un grand frisson me glace, et j'ai ce rêve fou
De voir entrer la Mort par la porte entr'ouverte.

Vite ! de la clarté, de la clarté !... Mes yeux
Se crispent, douloureux, en ma tête enfiévrée...
Viens, oh ! viens, bonne lampe à la caresse ambrée
Trouer ces crêpes noirs, ces crêpes odieux !

Que d'autres — plus subtils — trouvent un charme extrême
A l'indécision de ton regard mourant
Et, très sincèrement, t'aiment en t'admirant,
Soit ! Mais moi je te hais, ô crépuscule blême !

Je hais ta grâce éteinte et perfide ; je hais
La molle inaction dont ta langueur nous berce ;
Ton heure est pour moi l'heure inféconde et perverse ;
Tout ce qui vient de toi m'est amer ou mauvais.

A la fois jour et nuit, à la fois cendre et flamme,
Vie et mort, joie et deuil, fin et commencement,
Moment hybride et louche, inquiétant moment,
Que de fois m'as-tu mis le désespoir dans l'âme !

Aussi, lorsque je sens sur mon front attristé
Le soir tomber, comme une lente draperie,
Mon être déprimé souffre, s'irrite, crie
— Et, se mourant du noir, renaît à la clarté !

VIII

L'HEURE DU SOMMEIL

C'est l'heure du sommeil. Le bruit de la grand'ville,
Sans s'éteindre jamais, s'apaise lentement.
Tout dort auprès de moi dans la maison tranquille...
Et les astres muets brillent au firmament.

C'est l'heure du repos. La journée est finie.
Nul malheur, nul chagrin réel ne m'affligea ;
Journée heureuse, alors, et doucement unie :
Les malheurs évités, c'est du bonheur déjà.

Certes, la vision des souffrances des autres
Devrait nous empêcher d'être heureux, même un jour;
Mais qui de nous ne borne, hormis les purs apôtres,
Au seul amour des siens l'universel amour ?

Égoïsme, à coup sûr ! Mais la vie est si triste,
Et l'homme est assailli par tant de maux divers
Qu'il faut lui pardonner, en son rêve égoïste,
Sa trop vague pitié pour l'immense univers.

Minuit vient de sonner à l'horloge voisine.
Le dernier tintement ébranle encore l'air ;
Et, dans le grand repos, mon oreille plus fine
En perçoit sans effort le prolongement clair.

Au creux de l'oreiller ma tête est appuyée ;
Un engourdissement me prend, voile mes yeux,
Obscurcit ma pensée indécise, brouillée...
C'est le sommeil qui vient, grave et mystérieux.

Endormons-nous. Entrons dans l'étrange domaine
Du rêve inconscient ou de l'oubli béni,
Domaine singulier que la Science humaine
N'a parcouru qu'à peine et n'a point défini.

Derrière le rempart de mes fenêtres closes,
Près des objets aimés, des livres souvent lus,
Laissons, jusqu'à demain, les songes noirs ou roses
Envahir mon cerveau que rien ne règle plus.

Jusqu'à demain?... Qui donc ici-bas peut répondre
D'un lendemain douteux, — si proche et si lointain?
Sur nous quelque péril est toujours près de fondre
Et chaque jour à naître est un jour incertain.

Il faut si peu, mon Dieu! pour qu'en nous tout se brise!
La défense est si faible et le mal est si fort!
Oui, toute heure écoulée est une heure conquise,
Et l'on passe sa vie à coudoyer la mort.

JACQUES NORMAND

SENSATIONS

D'UN HASCHISCHIN

Pas très fier, les yeux clos, j'absorbai la pilule brunâtre, à peine jaunie par une impalpable poussière safranée.

Lotrec, lui, pratiquant zélé, très crâne, avala gloutonnement la sienne, impatient de l'ivresse.

Après quoi, nous allâmes dans une brasserie boire du café froid, pour aider à l'action du haschisch... Et le vulgaire put s'étonner de voir deux bourgeois, à mine d'ailleurs honnête, qui se grisaient peu à peu en trempant leurs lèvres dans quatre doigts de café...

Tandis que germaient au fond de nos cerveaux les premiers symptômes, Lotrec me contait ses expériences antérieures, ses fredaines *haschischiques* avec d'autres jeunes gens. Il me disait l'incohérence déconcertante, le sens obscur, parfois profond, des visions et des propos en de telles crises, le caractère étrange de cette ivresse chez quelques-uns. Et tout cela m'émerveillait par avance, me préparait à ces sensations troublantes, si délicates!

— Tiens, me dit-il, écoute et savoure comme il convient ce mot étonnant d'un de mes amis, un soir que nous nous étions tous les deux copieusement *haschischés*!

» Mais d'abord il faut que tu saches — et tu le constateras toi-même bientôt, quand tu seras sérieusement pris, — que

tout d'un coup les distances se décuplent, que « l'espace s'illimite », suivant le mot du poète Rodenbach : le monde extérieur s'éloignera de tes yeux, comme si tu le regardais par le gros bout d'une lorgnette...

» Or donc, la scène se passait rue Soufflot, à deux cents mètres au plus du Panthéon. Mon ami et moi marchions gravement, épuisés par une conversation au cours de laquelle nous avions émis, sur la direction des ballons, la cuisine, la politique et la métallurgie, des considérations fort ingénieuses. Nos fronts, lourds de pensées, lourds de chimères, se penchaient vers le bitume... Lui, d'un mouvement noble, agita la tête pour secouer tant de rêves; puis, levant les yeux vers le monument, qui semblait se perdre en des lointains infinis, il me dit d'un air harassé ce mot sublime dans sa double signification : « Mon cher, nous n'arriverons jamais au Panthéon !... »

Lotrec, ensuite, évoquait le cas d'un autre à qui le haschisch donnait une majesté sereine, prodigue de bénédictions lentes et molles sur les têtes subitement prosternées d'autres haschischins éblouis. C'était encore l'ivresse belliqueuse d'un troisième, — absolument dépourvu d'onction, celui-là, — qui désarticulait les chaises et les tables de café sur le dos de ses amis, avec des hurlements et des contorsions de Cafre en délire.

Tandis qu'il ruminait ces souvenirs, dans mon cerveau je sentais sourdre en tapinois quelques paradoxes qui pouvaient amener entre nous deux un agréable échange d'idées grotesques. Et, brusquement, par un de ces violents sursauts qui rompent la causerie des haschischins, nous en vînmes à causer « esthétique culinaire ». Et nos propositions étaient d'autant plus remarquables que nous ne sûmes jamais ni l'un ni l'autre faire cuire un œuf sur le plat. Nous nous placions ainsi à un point de vue purement objectif : et l'on n'ignore pas que c'est la vraie méthode pour voir clair dans la plupart des sciences. Les lèvres humides de volupté, nous méditâmes longuement sur la saveur nouvelle d'une certaine purée aux croûtons, improvisée de par l'un de nous : — quel rêve !

Puis, par une association d'idées absurde, mais pour nous très naturelle, ce nom de « purée aux croûtons » éveilla en nous des ressouvenirs de déclinaisons grecques ; et tous deux,

imperturbablement, avec la pointe d'un crayon, nous déclinâmes en entier, sur le marbre de la table, cet euphonique πυρεοχροῦτων, οντος, introuvable, il est vrai, dans les dictionnaires les plus réputés, mais qui n'en avait pas moins pour nous un caractère franchement hellénique. D'ailleurs, que nous importaient à ce moment, l'apparente bizarrerie du vocable, et les susceptibilités des cuistres enlizés dans la crasse de la routine !... Et, pour flétrir ceux-ci, Lotrec leur décocha d'un trait cet anathème, condensé dans un quatrain sanglant :

Ennuyés de vos longs coups d'aile
Et de vos rêves sans sommeil,
A la lueur de leur chandelle,
Ils voudront crever le soleil...

Vers que le *servum pecus* des profanes n'a jamais compris, qui sont peut-être inintelligibles, en effet, mais auxquels nous trouvions un sens très clair, depuis lors perdu même pour nous.

Pendant une heure environ, nous déraisonnâmes ainsi sans la moindre défaillance. Et lorsque j'essayais de me dédoubler par l'analyse, je reconnaissais que, sans rien éprouver de très particulier, j'étais déjà « tout chose ».

Mes pupilles s'étaient subitement agrandies : Lotrec me trouva une « bonne tête » passablement égarée, très convenablement hébétée... J'étais « à point ».

— Maintenant, me dit-il, lève-toi, fais quelques pas dans la salle... Tu vas voir : c'est charmant, cette impression !

Je me levai lentement. Mais, au moment de me mettre en marche, je retombai lourdement sur la banquette, terrassé, comme écrasé par une force à laquelle il ne m'était pas possible de résister. Mes jambes ne me portaient plus. Je ressentais, à la partie antérieure des cuisses, un chatouillement intolérable, et, de la ceinture à la pointe des pieds, une immense fatigue. Et je partis d'un énorme éclat de rire, interminable, et qui secouait tout le haut de mon corps, le bas étant retenu par la soudaine ankylose. Je me roulais sur le marbre de la table, d'abord amusé par cette prodigieuse explosion ; puis, très ennuyé de voir que cela ne s'arrêtait pas. Lotrec, de son côté, exhalait la même hilarité folle en des glous-

sements éperdus : il en pleurait. Je le voyais essuyer des larmes, puis mâcher désespérément son mouchoir, pour étouffer des cris de joie homériques. Il s'écria enfin :

— Ah bien! mon cher, tu dépasses toutes mes espérances!... Sûrement, tu es à point, très à point... Mais ris donc, grosse bête!... *Macte animo, generose puer!*... Ris donc! Les yeux verts de la patronne te contemplent!

Et moi, fouetté par cette engageante exhortation, résigné à me tordre en spirale tout le restant de mes jours, je trouvais juste assez de force pour murmurer cette plainte entre deux hoquets :

— Suis-je bête. mon Dieu, suis-je bête!

Alors, lui, paternellement, avec un sourire :

— Tu exagères, mon bon, tu exagères...

Et le même rire idiot se prolongeait... Pourtant, l'aspect des choses n'avait pas encore changé; autour de moi, je ne voyais encore rien de baroque, rien d'insolite. Seule la conversation de Lotrec me paraissait drôle... Mais il ne m'était pas possible de lui répondre : ma mémoire, subitement éteinte, ne gardait plus rien. J'entendais parfaitement les mots à mesure qu'il les articulait; je voyais leur sens comme dans un éclair : c'était une illumination soudaine, suivie d'un oubli complet, instantané. Les idées transmises se dissociaient, s'évaporaient au moment de pénétrer dans mon cerveau. Elles n'y laissaient rien, même à la surface, qu'un reflet aussitôt mort, comme s'évanouit au bord de la mer la lueur d'argent qu'apporte une lame et qu'absorbe le sable.

Enfin, la folle hilarité tomba. Mais, comme je me trémoussais en des contorsions dernières, je constatai que la moindre inclinaison du corps me le faisait paraître infiniment pesant. Pour me remettre d'aplomb, il me fallait dépenser une force étonnante, que d'ailleurs je ne savais plus mesurer. L'élan mal calculé m'entraînait au delà de la verticale; et, comme un pendule, j'oscillais un moment, avec la sensation d'un roulis...

Cependant notre soif ne s'apaisait point; nous bûmes exactement le contenu de cinq bouteilles, — oh! très innocentes, nullement capables de provoquer chez nous l'ivresse alcoolique et de ruiner toute la portée de notre expérience : cinq

bouteilles de limonade. Mais nous buvions sans relâche; et non point, certes, par fantaisie entêtée d'ivrognes, ni par pose de détraqués, résolus à « épater » quand même les bourgeois de sens rassis. Non, c'était pour nous une absolue nécessité d'humecter notre palais aride : il nous semblait que, du fond de notre estomac, quelque substance hygrométrique pompait toute l'humidité de la bouche;

Ensuite, j'essayai de déambuler dans le café pour me dégourdir les jambes. Lotrec m'avait affirmé qu'après quelques pas et un vigoureux effort, l'élan me permettrait d'avancer sans trop de peine. Je me levai donc... Alors, mon effarement s'accrut. J'accomplissais les mouvements de la marche presque automatiquement; mon allure était, paraît-il, très lente, régulière, hiératique; j'allais devant moi sans penser. A mesure, me gagnait une plus grande lassitude, et me revenait aussi, très difficile à réprimer, le même rire sans cause... Et, peu à peu, se dissipaient toutes mes forces; mes sensations s'affaiblissaient, comme étouffées par du coton.

Ma mémoire ne gardait rien de ce qui défilait devant mes yeux, rien de ce qui résonnait à mes oreilles. Pourtant, au cours de cette promenade à travers la brasserie, une foule de détails auraient pu m'occuper un moment, me distraire, de ces détails indifférents qui se groupent autour d'un souvenir pour le renforcer. Là, par exemple, le profil absorbé de joueurs de dominos, l'imposante silhouette de la matrone à son comptoir; — ou bien, le choc des verres et des soucoupes sur le marbre des tables, les appels aux garçons... Mais non, rien !... De ce brouhaha toutes les voix arrivaient à mon oreille fondues en une note vague aussitôt évanouie. Mes yeux, obstinément fixés très loin devant moi, se perdaient dans un brouillard où se dissolvaient formes et couleurs... J'allai de salle en salle, ouvrant, fermant machinalement des portes. Et je revins m'affaler auprès de Lotrec.

Peu après, il m'offrit son bras, pour me guider par la ville, sur les boulevards. Avec l'effort que me coûta cette nouvelle promenade, s'aggravèrent le trouble de mes sens et mon état d'hébétude. Aussi, je n'ai jamais pu savoir où nous avions traîné notre ivresse. Un seul incident m'est resté de cette lente pérégrination : la rencontre d'un ami, qui ne dissimula

pas son ahurissement à la vue de ce couple piteux. Lotrec lui expliqua l'affaire en peu de mots, et conclut :

— Ne dites rien à Joseph... Il est rond comme douze grives de vignes. Aujourd'hui sa conversation n'est pas brillante... Épargnez-lui la fatigue de vous dire des platitudes dont il rougirait dans quelques heures... Bien sûr, vous lui feriez de la peine.

L'ami, compatissant, nous quitta sans mot dire...

Devant mes yeux, bêtes, choses et gens passaient comme devant un miroir, à peine reflétés, furtifs, ne laissant pas d'empreinte en ma pensée. Dans mon souvenir survécut seulement le vert d'un paysage très lointain : — le vert de quelque avenue plantée d'arbres, le long de laquelle nous dûmes longtemps errer. — Plus tard, il ne me fut pas possible d'évoquer la moindre forme entrevue pendant cette première phase de l'expérience. Par un phénomène étrange, d'ailleurs, mes regards ne trouvaient où se poser : les êtres vagues, qui défilaient à mes côtés ou devant moi, s'agrandissaient et se rapetissaient alternativement, suivant le rythme d'un air que j'essayais vainement d'entendre, comme vus à travers un verre irrégulièrement bosselé. En outre, — et c'était là le plus singulier, — le plan que j'avais en face de moi semblait, à mesure que j'avançais, se déplacer lui aussi pour venir vers nous, mais par soubresauts, par petites saccades, comme une toile de fond qui s'avancerait indéfiniment vers le spectateur sans jamais l'atteindre.

Les sensations auditives n'étaient pas moins curieuses. Toute la rumeur de la rue s'éteignait avant d'arriver jusqu'à moi. Les appels des passants s'assourdissaient : on eût dit que l'atmosphère était trop lourde pour transmettre les sons. Les voitures roulaient sur un sol qui vibrait presque harmonieusement; tout le vacarme était comme amorti par de la paille. Les bruits se réduisaient à des bruissements tout à fait enchanteurs. Seule, dans le demi-silence général, retentissait la voix de Lotrec. Elle provoquait dans mon oreille le bourdonnement sifflant que provoque à l'ordinaire une explosion. C'était presque douloureux; et puis, cela m'arrachait si brutalement au monde nouveau où je croyais vivre! Il en résultait pour moi une invincible fatigue, quand j'essayais de

me rappeler les questions posées par mon interlocuteur et de formuler une réponse. A ces explosions près, qui ébranlaient mes tempes, — et parcouraient tout de même un long chemin pour arriver à mon cerveau, — tout le tumulte du boulevard s'évanouissait. Un coup de canon n'aurait pas affecté mon ouïe plus vivement que la détonation timide et molle d'une fusée.

L'heure du dîner venue, Lotrec regagna ses pénates, et je regagnai les miens...

*
* *

Je me mis à table et fis bonne contenance jusqu'à la fin du dîner. Même, un peu de sang-froid m'était revenu, un certain aplomb, grâce auquel il m'était possible d'atténuer le fâcheux effet qu'avaient d'abord produit sur les miens deux ou trois coq-à-l'âne. Je suivais la conversation avec peine... Mais, jusqu'à ce moment, aucun malaise physique.

Or, voici que, vers la fin du repas, se manifesta violemment une phase nouvelle de l'ivresse. En moi, tout d'un coup, ce fut une commotion terrible, qui me laissa une atroce impression d'écrasement et d'étouffement. Je sentis mon cerveau s'aplatir comme sous un coup de massue. — Si obstinée pourtant et scrupuleuse était mon envie de saisir au vol les moindres incidents de l'aventure qu'aussitôt je regardai la pendule, pour noter l'heure; je me rappelle fort bien avoir lu sur le cadran : huit heures un quart. — D'un geste instinctif, je portai les deux mains à mon crâne, comme pour l'alléger : son poids était devenu excessif pour mes épaules. Avec cela, des battements artériels extravagants; au bout de mes doigts, je sentais la poussée rythmique du sang, très intense et douloureuse même : je n'eus pas le courage de compter les pulsations. Le cœur me faisait l'effet d'être mal suspendu, et de voler d'un côté à l'autre de la cage thoracique avec des heurts formidables contre les parois,

Soudain, par une illusion pareille à celle de l'après-midi, me parut très lointain le décor de la salle à manger familiale : les meubles, les bibelots, la lampe, le plafond, les murs... La forme de ceux qui m'entouraient s'était effacée comme une flamme sous un souffle.

Et j'eus l'intuition que j'allais mourir...

Je me levai de table, prétextant une légère fatigue : on ne s'émut pas de mon départ. Je me réfugiai dans ma chambre, affolé, me roulant sur mon lit, grommelant sans trêve une litanie éplorée, étouffant avec fureur, dans l'oreiller, la plainte que j'eusse voulu hurler vers Dieu.

Puis me prit subitement un besoin fou de me mouvoir. Les murs de l'appartement et l'obscurité m'écrasaient : j'allais et venais de l'alcôve à la fenêtre, et cherchais toujours, devant moi, un peu d'espace, un peu d'air et de lumière. De la lumière surtout, de la lumière! La lumière est si douce aux haschischins!... Une clarté vive m'aurait délivré de ces ténèbres qui m'étreignaient... Mais, hélas! le front collé contre les vitres, je ne voyais rien dans la rue que la flamme penaude et clignotante des réverbères.

Un moment j'essayai d'arrêter mon effréné vagabondage entre ces murs. Mais de nouveau la même force, indépendante de ma volonté, m'arracha de mon lit, le même besoin de me mouvoir toujours, toujours...

L'idée que j'allais mourir m'épouvanta : je me précipitai à la recherche d'un prêtre, pour ne point trépasser dans l'impénitence finale. — Juste le temps de passer une jaquette et d'enfiler une culotte... En effet, durant cette crise, j'errais,.. comment dirai-je? en pagne libre et volant. Au moment de descendre l'escalier, ma raison — ou du moins le peu que m'en avait laissé l'ivresse — m'insinua qu'il n'était pas séant de se présenter ainsi vêtu chez un vénérable ecclésiastique : un éclair, un simple éclair!... Étant donné le mépris souverain des haschischins pour ce que le commun des mortels dénomme « les convenances », j'aurais fort bien pu oublier ou négliger l'insuffisance et le ridicule de ma mise.

Et je partis à une allure folle, malgré des palpitations affreuses, avec la pensée harcelante que j'allais m'affaler sur un banc, épuisé, ou me noyer dans un bassin qui se trouvait sur ma route.

Autour de moi fuyaient, sans bruit toujours, hommes et choses, invraisemblables et fantômatiques.

Suivant cette loi singulière en vertu de laquelle recule à l'infini, devant les yeux du haschischin, l'horizon le plus

rapproché, la distance qui me séparait de l'église s'était effroyablement agrandie; et je redoutais de perdre le souvenir du chemin qui m'y devait conduire... Enfin, après un petit siècle d'angoisse, j'arrivai. Je heurtai violemment à la porte de la cure : le marteau que je soulevai gronda dans l'escalier, une clé cria dans la serrure, et de l'entre-bâillement noir émergea un grand nez. A mon instante demande d'audience un grognement répondit que le curé était en villégiature, très loin de la ville... La voix se tut, le nez rentra. Un tour de clé rageur referma la porte...

Une âme charitable me donna l'adresse de deux ecclésiastiques appartenant à la même paroisse. Je me lançai à leur recherche, la chemise ouverte, les mains crispées sur chaque sein, pour aider aux si pénibles mouvements d'inspiration et d'expiration. Tout le temps du trajet, pour tenir ma mémoire en éveil, je me répétais le nom de la rue et le numéro de la maison; ce qui ne m'empêcha pas d'oublier le tout en route... Il me fallut m'enquérir de nouveau, à grand' peine : il m'était presque impossible de traduire la pensée la plus simple, les mots ne venant pas à mon appel. Tout bégayant, tout bredouillant, avec des pleurs de tendresse dans la voix, j'exhalai vers l'inconnu qui me renseigna — en manière de remerciement — quelques interjections touchantes, bien que vides de sens...

Le but s'éloignait toujours davantage...

Les maisons me semblaient immenses, très belles, très vénérables, comme patinées par le temps. La lune mourait délicieusement aux angles des toits, sur les gouttières. C'était comme une clarté d'aurore boréale épandue partout, éteignant la lueur bête des réverbères et ne laissant qu'un jour tendre et subtil, celui-là même qui doit éclairer d'autres planètes... Malgré mon état de mortelle hébétude, je pus voir tout cela, — sans le goûter beaucoup, hélas!

Un passant, que je hélai, me lut complaisamment les numéros que je ne parvenais pas à déchiffrer; même il m'accompagna jusque devant la demeure de l'abbé.

L'abbé logeait au second étage. « Quel Calvaire avant de mourir! » me disais-je. Je grimpai. Arrivé au premier, je me crus déjà au terme de l'ascension, et fis tapage à toutes les

portes : une voix de femme effrayée me glapit d'en bas que « c'était l'étage au-dessus ». Où trouvai-je la force de gravir les dernières marches? Je ne sais. Mais, une fois sur le palier, en même temps que ma lassitude se résolvait en détresse, une terreur folle me poignit soudain à la pensée que sûrement, par delà cette porte, s'ouvrait l'insondable néant, et que tout à l'heure, en la franchissant, j'allais pour jamais m'abîmer dans la mort. Un moment, j'hésitai ; puis, tout à coup, résolu, j'ouvris sans avoir frappé, comme chez moi.

***

Derrière le battant, grâce à Dieu, pas de néant, pas de vide ténébreux. Non! Là-bas, au bout d'un couloir, la clarté gaie d'une lampe. Bienheureuse lampe qui, certainement, me rappela à la vie, tant sa lumière était consolante! Sous l'abat-jour, l'abbé lisait son bréviaire... Je ne laissai pas au digne prêtre le temps d'exprimer sa surprise à la vue d'un particulier décolleté, sans chapeau, et qui se présentait avec un tel aplomb. Sur le ton hautain que prennent volontiers les fervents du haschisch, j'essayai de lui expliquer mon cas, et le priai d'ouïr ma confession : « Mesure de précaution, lui dis-je; il ne faut qu'une syncope trop longue pour passer dans l'autre vie... »

De cette confession je n'ai pas retenu les détails; elle fut, sans doute, quelque peu décousue. L'essentiel était, en somme, d'aboutir à une absolution qui me mît l'âme en repos... Avant de m'absoudre, l'abbé coula vers moi un regard inquiet, avec un air de se dire : « Est-ce un ivrogne? Est-ce un fou? Est-ce un voleur? » Puis ses yeux se fermèrent, et, sous sa main qui bénissait, je courbai la tête. C'était fait. Maintenant je pouvais mourir...

De moins en moins rassuré, l'abbé m'indiqua lui-même le chemin pour regagner la rue, et derrière moi referma sournoisement la porte. Je me retrouvai dans cet escalier affreusement noir où l'ombre, cette fois, me parut encore plus épaisse, encore plus profonde... J'avais déjà — pour une minute à passer dans l'obscurité — l'impression que ces ténèbres étouffantes seraient éternelles.

Pourtant, après une descente laborieuse, une fois en bas, la porte franchie, mes yeux se reposèrent avec bonheur sur le même paysage blafard, si doucement éclairé, que j'avais vu tout à l'heure. Et cette lumière qui tombait me redonna des forces... Malgré cela, je ne me sentais pas très vaillant : les mêmes palpitations m'épuisaient; ma pensée flottante, que j'essayais vainement de ressaisir, ne pouvait pas se fixer sur le réel. Et j'aurais tant voulu qu'en mon être désemparé chaque chose reprît sa place!

Justement, là-bas, là-bas, presque à perte de vue, brillaient les bocaux d'une pharmacie... Là-bas peut-être était le salut, le retour à la vie, grâce à quelque drogue savante, qui dissiperait l'ivresse... Mais ces bocaux étaient si loin! Évidemment, je devais rendre l'âme avant d'arriver... Et j'avais le cœur navré, sincèrement, à l'idée qu'il me fallait mourir sans revoir les miens qui étaient loin, si loin de moi!...

J'arrivai cependant. L'apothicaire, absolument pris au dépourvu par ce cas d'ivresse particulier, sauva son ignorance en affectant une dignité froidement condescendante. Il m'adressa, de très haut, quelques mots de morale et me demanda si cette catastrophe me servirait de leçon. Mais l'état déplorable de mon cerveau ne me permettait pas de suivre un long discours. Et je partis, un peu plus malade qu'avant.

Bien décidé à tout essayer pour prolonger, s'il était possible, encore de quelques heures, ma misérable existence, j'allai consulter un autre chevalier de la pilule. Également ennuyé de ma visite, celui-là me tâta le pouls vers le milieu de l'avant-bras, s'étonna de ne pas le trouver, mais m'affirma tout de même, avec bonté, que je n'avais pas de fièvre — et, finalement, me demanda la permission de consulter quelques bouquins sur cette matière, de lui bien connue, mais qu'il n'avait pas eu depuis longtemps l'occasion de revoir... Tandis qu'il compilait, compilait, j'arpentais fiévreusement la boutique en tous sens, ne retrouvant un peu de soulagement que sur la porte, à la vue du ciel et des lumières.

Après de minutieuses recherches, le bonhomme me confessa que ses bouquins étaient muets sur la question.

— Mais, me dit-il pour me consoler, je crois qu'en l'espèce un vomitif serait une bonne chose... J'ai justement une poudre de ma composition qui présente le double avantage de hâter l'expulsion des substances toxiques sans accélérer d'une façon notable les battements du pouls... C'est deux francs la boîte.

Je n'eus pas la force de protester contre cette prescription peut-être intéressée, en tout cas bien tardive. Je payai et repris le chemin de la maison, fort peu réconforté.

En route, l'envie me vint de m'étendre simplement sur le trottoir, et de rester là jusqu'au lendemain : peut-être toutes ces souffrances n'étaient-elles qu'un cauchemar, d'où je me réveillerais le matin dans la saine tiédeur des draps... Une certaine inquiétude m'empêcha cependant de céder à la tentation.

***

Dès que l'on m'eut ouvert la porte, après avoir impérieusement demandé ma mère, je regagnai ma chambre, où je remis à marcher avec la même allure de bête fauve, tout en me grattant la poitrine : je m'imaginais, je ne sais pourquoi, que cela me soulageait.

Ma mère entra. Je me plaignis avec amertume de ce qu'elle avait tant tardé à venir assister son fils « mourant ». Et les yeux dans ses yeux, les bras croisés, je lui criai d'une voix tonnante :

— Oui, mourant!... Parbleu! je le sens bien, que je m'en vais!

Puis, recommençant, suivant la diagonale de la chambre, ma promenade endiablée, je lui bredouillai l'aventure...

De la revoir pourtant, cela me rendait un peu de confiance : il me semblait que je revenais dans le monde réel. La lumière qui brillait sur la table était moins fantastique. Je parlais avec moins de peine, presque raisonnablement; il m'arrivait de définir mon malaise avec une certaine précision.

Mais ce mieux ne dura pas : les battements de mes artères redevinrent violents; mon cerveau s'appesantit encore. Et, de nouveau, il me fallait d'incroyables efforts pour fixer ma

pensée sur les divers incidents de cette crise, incidents étranges, à noter plus tard, si, par bonheur, je survivais à l'expérience.

Ma mère et ma sœur, qui vint la rejoindre alors, me forcèrent à m'étendre sur mon lit et m'y retinrent avec des caresses, pour calmer enfin cette fureur de mouvement qui m'emportait.

Cependant la pensée de la mort se présenta plus brutale et plus sombre à mon esprit : ma terreur s'exaspéra. Au fond, j'étais très inquiet sur cette confession *in articulo mortis;* la réalité de mes pérégrinations dans le quartier de l'église ne m'apparaissait plus comme certaine. Aussi demandai-je naïvement à ma mère de me rassurer :

— Dis, maman, j'ai bien été chez un prêtre? Je ne m'en souviens plus; mais il me semble que tout à l'heure je te l'ai dit : alors, ce doit être vrai... Je vous l'ai bien dit, n'est-ce pas?

Ma mère ne releva pas ce que le raisonnement avait de faux, et ne s'occupa que d'apaiser mon émoi :

— Oui, mon fils, tu l'as dit; tu peux être tranquille.

— Oh! maman, je sens que je vais mourir.

Et gravement, sans répondre à une exclamation de ma mère, sur un ton élégiaque, je repris :

— Oh! si, je le sens, c'est fini... C'est bien triste de mourir si jeune, bien triste!... Et de vous quitter, mes petites chéries!... Vous êtes bien mes petites chéries?

Ce disant, je serrai leurs têtes contre la mienne, étroitement, pour être bien sûr de ne pas mourir sans leur avoir donné mon dernier baiser.

— Oh! comme ce sera triste d'être là-bas sans vous, comme je m'ennuierai! Il vous faudra penser à moi... Qui sait si je serai bien?... Oh! que vous me manquerez, mes chéries!

Puis, me rappelant ce que j'avais entendu dire, souvent, sur les affres de la fin :

— Au moins, que le démon ne m'approche pas!... Mais non, il ne viendra pas; vous autres, vous serez mes anges gardiens...

Ma pauvre sœur pleurait terriblement; je sentais sur mon front, sur mes joues, l'humidité de ses larmes... Mes mains serraient les siennes. Je m'y cramponnais, comme si de les

lâcher, c'eût été la mort pour moi. Ces mains me retenaient dans la vie...

Et, par un perpétuel souci d'analyse, constamment dédoublé, au plus aigu même de mes souffrances, je voyais très bien la scène, je l'étudiais en détail; —et je la trouvais attendrissante.

A la fin, ma mère, qui n'avait pas cru d'abord à la gravité de mon état, — vaincue soudain par cette sorte de suggestion que le haschischin exerce fréquemment sur ceux qui l'entourent, perdit tout sang-froid. Bouleversée, elle m'abreuvait désespérément de tilleul, m'ouvrait de force la bouche pour me faire avaler, comme si elle eût pensé que chaque goutte dût me redonner un peu de vie. C'était chez elle une angoisse, une douleur contenue, que je voyais très bien dans ses yeux, et qui lui faisait me dire avec une douceur exquise, avec une voix dont les larmes étouffaient le timbre, avec la câlinerie des mères pour leurs enfants tout jeunes :

— Là, mon petit, bois encore... encore... encore...

Puis, ma tête retombait sur l'oreiller, et je sentais la mort venir. Sûrement, je la sentais; et je me taisais après un adieu et un serrement de mains qui faisait croire que tout était fini. Je restai ainsi très longtemps silencieux, les yeux fermés, absorbé par une dernière hallucination.

Il me semblait que j'étais dans une sorte de manchon très obscur don tles parois allaient se rétrécissant : au fond, là-bas, tout au fond, une petite lumière pâle, très pâle, devinée plutôt que vue, à travers une membrane très mince, obturait l'orifice inférieur du manchon; — une lumière décolorée, quelque chose comme la clarté diffuse d'une petite lampe derrière un verre dépoli, mais bien plus atténuée, très faible, oh! très faible... Et j'allais vers cette lumière, m'enfonçant de plus en plus, mais calme, et déjà très loin des miens et du monde réel. La mort ne m'était plus si fâcheuse... Je me figurais très nettement que par delà cette membrane devait briller un monde où tout me serait nouveau, un monde où domineraient le bleu profond, comme celui de certains velours, et le blanc d'argent éblouissant, étincelant, au milieu d'un silence solennel, toujours sous la même clarté lunaire déjà contemplée...

La membrane s'amincissait de plus en plus, et la petite lumière se rapprochait. La mort (ce que sur la terre on appelle la mort et qui me paraissait maintenant devoir être un séjour enchanté dans un monde bleu et argent), la mort commencerait sans doute au moment où crèverait la frêle membrane... Le fond de ce curieux entonnoir était la limite du monde d'où je devais m'élancer : là se produirait la petite déchirure à travers laquelle passerait bientôt le soleil de l'autre monde ; là se trouvait le hublot ouvert sur l'Infini.

Et la chute ne me semblait pas terrible. Non, une simple descente, très lente et continue, prélude d'une gravitation éternelle dans un ciel éclatant...

Au moment de prendre place, moi, très humble et très indigne parmi les corps nomades qui peuplent l'espace, — nébuleuses, comètes ou planètes, — me gagna un sommeil de plomb, sans rêve, un de ces sommeils comme en ont les chloroformisés, durant lesquels s'abolit la notion de temps et qui laissent dans le passé quelque chose de béant, des heures d'absolue inconscience, comme invécues.

Je sortis à grand'peine de ce sommeil. Après quoi, deux jours encore, je restai dans un état d'égarement, d'ahurissement singulier. Avec la mémoire, s'étaient enfuies de mon cerveau non seulement la notion de temps mais encore celle de la dimension des objets, celle de la perspective...

Le troisième jour seulement, je recouvrai peu à peu l'usage de mes diverses facultés.

JOSÉ VINCENT

LE ROI DU KLONDIKE[1]

XV

RÊVE DE MILLIONNAIRE

Ce fut au centre même de New-York, dans l'arène de Madison square, que le très aristocratique collège de Pelham joua sa partie annuelle de cricket contre le collège encore plus aristocratique de Rosemary. Les deux, en effet, sont les précieuses pépinières où l'Europe vient recruter ses grandes dames, quand elles ont appris la chimie, la diplomatie, l'histoire et l'astronomie, quand elles savent aussi effleurer à table un verre de leurs lèvres recueillies en bouton de rose, ou bien, à courre, sur leurs « pur sang » d'Irlande, franchir une haie de cinq pieds de haut. Or, le jour fameux était arrivé, le jour où devait triompher leur callisthénie, devant les anciennes élèves, et les plus élégants *sportsmen* de la capitale. Trois heures de jupes courtes — fichtre! les jolies jambes! — et de maillots jersey, avec une charmante petite armature en avant, corset breveté à l'épreuve de la balle aux endroits sensibles; trois heures de charges en zigzag, la crosse à la main, avec de gracieux gestes en rond, si esthétiques! Trois

1. Voir la *Revue* des 15 mars, 1er et 15 avril.

heures enfin de cet exercice trop masculin, les clameurs des deux camps, le pourpre et le saphir :

Who are, who are,
Who are we?
We are the girls
Of Rosemary[1] *!*

Voilà pour le camp pourpre ; à quoi celui de madame Hazen répondait vaillamment :

Rah ! rah ! rah !
Hear us call[2]
Hazen ! Hazen !
Pelham Hall !

Lorsque Rosemary l'emporta, l'enthousiaste assistance reprit son cri : « Ro–Ro–Rosemary ! » et Aélis, ancienne graduée du collège, ne put retenir un baiser à l'adres sede Minnie, la jolie capitaine. Déjà, autour d'elle, chacune, debout, répétait avant de s'en aller, le refrain de la victoire :

Razzle-dazzle, Hobble-gobble,
Sis ! boum ! ah !
Victoria ! Victoria !
Rah ! rah ! rah !

La fiancée de Tom Tildenn avait encore au bout des lèvres ces interjections iroquoises, quand, à la porte, un petit bonhomme à livrée grise l'arrêta, et, touchant sa casquette :

— Pardon, miss... On vous demande au bureau numéro 3, à côté. Il y a un télégramme.

— Un télégramme ? Pourquoi ne l'avez-vous pas apporté ?

— On ne me l'a pas donné. C'est vous-même qu'on demande, miss.

Le gamin, qui faisait une navette journalière entre le 1, le 2 et le 3, connaissait bien la jolie télégraphiste de la Bourse. Aélis, sans chercher plus longtemps le mot de l'énigme, le suivit au bureau : sans doute, il y avait au Central quelque

1. « Qui sommes, qui sommes, — qui sommes-nous ? — Nous sommes les filles — de Rosemary ! »

2. « Entendez-nous crier. »

malade à remplacer. Elle s'installa devant un appareil, appela le 1 et signala :

— C'est moi... miss Aélis. Quelqu'un m'a demandée?

— Ah! très bien. C'est l'administrateur lui-même. Je vais le prévenir.

— J'attends.

Quelques minutes s'écoulèrent, bien longues pour la jeune fille, de plus en plus intriguée. Enfin, Morse reprit la vie et la parole :

— Êtes-vous là, mademoiselle? C'est Frank Smith qui parle.

— Oui, *monsieur* Smith.

Et, tandis qu'elle appuyait sur « monsieur », le sang montait par ondes successives au visage si fin d'Aélis.

— Il n'y aura plus de « monsieur Smith », si vous le voulez bien, mademoiselle. Je n'aurais jamais osé vous le dire autrement qu'au bout de ce fil... Êtes-vous toujours là?

Le fil se tut. Dehors, le vent s'amusait à le faire vibrer, — rire ou gémir, peut-être? les fées de l'air, seules, pouvaient décider la chose. — Une étincelle partit du 3.

— Oui... oui.

Et le 1 s'enhardit tout à fait, avec la rapide précision d'un éminent homme d'affaires :

— Alors, j'ai l'honneur de vous demander votre main, mademoiselle d'Auray. Voulez-vous être ma femme?... Vous ne répondez pas? Sans doute, je sais la différence d'âge qui nous sépare. Mais mon affection vous la fera oublier...

Elle tremblait fort en l'écoutant. S'il avait pu la voir, sa vieille bouche sceptique, ses lèvres aux coins lassés auraient dit : « mon amour ». Ce qui eût été parfaitement ridicule et vrai. Cependant il conclut :

— Enfin, mademoiselle, si l'argent peut rendre heureuse une jeune femme, certes vous serez celle-là !

Les employées du 3 prétendent que la favorite — elles l'appelaient ainsi entre bonnes amies — ferma tout à coup l'appareil, et sortit sans dire un mot, ou même prendre le temps de remettre ses gants. « Et rouge, cramoisie, ma chère, comme si elle s'était fardée, ce qui ne me surprendrait que médiocrement, du reste !... »

Les sonneries du 1 coupèrent court à ces réflexions : c'était l'administrateur qui réclamait la directrice et la précipitation de ses appels et de sa voix n'annonçait rien de bon.

— Qui a osé m'interrompre?... Que faites-vous donc pour me laisser appeler ainsi sans répondre? Où est miss d'Auray?

— Elle est... je crois qu'elle est partie.

— C'est impossible. Allez, courez, cherchez, dites-lui que je n'ai pas fini... Remuez-vous! Je vais attendre moi-même.

On alla, on courut, on chercha : miss d'Auray ne put se retrouver. Et Frank Smith aurait pu attendre longtemps si la mère Saint-Joseph, des Ursulines, avait toujours été à New-York, mais on venait de l'envoyer au couvent de San-Francisco. Aélis était seule dans la grande cité : c'est pourquoi, une demi-heure plus tard, elle frappait à la porte du bureau de l'administrateur. Maintenant, debout en face de lui, comme quatre ans auparavant, elle lui faisait absolument perdre la tête : lumière d'aurore et parfum de printemps, yeux de velours toujours un peu tristes et qui n'en étaient que plus beaux, admirable statue vivante d'une Diane chrétienne, bien faite pour le piédestal que pouvait lui fournir un millionnaire.

Et pourquoi ce millionnaire ne serait-il pas le vieux Frank?... Puisque sa première femme avait eu l'esprit de s'en aller à temps, qui donc maintenant viendrait se dresser entre son désir et lui?

Les collectionneurs d'Europe s'amusaient à fouiller les cendres des cités mortes pour retrouver les déesses du temps passé, des fantômes de marbre. Eux, en Amérique, ils les voulaient vivantes, frémissantes, telles qu'elles marchaient jadis sous les yeux des sculpteurs antiques : « Cette femme si belle est à moi, à moi... »

Frank Smith, qui venait de faire le plus beau des rêves, ouvrit les yeux et murmura :

— Miss d'Auray... je... vous... voulez-vous vous asseoir?...

***

Si le samedi après midi survient sans que votre blanchisseuse vous ait envoyé le linge immaculé qui vous permettra, le lendemain, d'aller prier le Seigneur en pleine lumière, de telle sorte que l'assistance de l'église ou du temple se rende

bien compte de votre piété, comme de votre élégance, votre patience est vite à bout : vous prenez votre canne, et vous allez demander des explications à qui de droit. L'inexactitude est un péché mortel au siècle de la vapeur : vraiment, il est insupportable...

Ce fut à ce mot que s'arrêtèrent net presque toutes les protestations des clients de madame O'Hara, — gros et fin depuis vingt ans, au 203 1/2 de la 109e. — Le reste s'étranglait au fond des gorges devant la plus incroyable des fantasmagories. D'abord, six fiacres à deux chevaux, tout empanachés, caparaçonnés de vert tendre, — le vert du trèfle d'Irlande, — attendaient à la même porte; et, pour y arriver, il fallait pousser à droite, pousser à gauche, fendre une foule admirative, dont la masse s'enflait comme les grandes marées d'équinoxe. Une fois entré, vous aperceviez au fond de sa cuisine Brigitte O'Hara, trônant sur sa table à repasser, entourée d'une cour d'amies encore plus vertes que les coursiers de la rue. Ce coup d'œil commençait à vous émouvoir, et vos réclamations se faisaient plus timides. Deux ou trois hommes froids, pourtant, insistèrent avec violence, — le sacristain de l'église Saint-Patrick, entre autres, un rustre auquel les splendeurs terrestres n'inspiraient aucune crainte :

— Ça a-t-il du bon sens de nous obliger à venir chercher notre linge à travers cette cohue! Où est-il notre linge?... Il y a plus de fous en liberté qu'à Long Islands!

— Votre linge était trop sale ! cria madame O'Hara, furieuse. Prenez-le, sacristain, et allez-vous-en. J'ai fini de vous blanchir, vous et les autres ! Mon mari a rapporté des millions du Klondike, et un carrosse m'attend à la porte. Qui est-ce qui s'imagine que je vais continuer à me brûler les mains avec de la *potache*?

Personne ne s'imagina quoi que ce fût au monde, pas même le sacristain déconfit. Si vous êtes obligé, d'approcher un nid de guêpes ou un meeting d'Irlandaises, il est prudent de faire le mort. Et puis, les paroles de madame respiraient la vérité : si, comme on le disait dans la rue, Patrick, Patrick du Klondike était arrivé tout à l'heure, portant sur son dos un sac d'or aussi gros que lui, pouviez-vous exiger que sa femme continuât à frapper, à tordre, à décrasser votre

linge hebdomadaire?... La vie est une bascule. Hier en haut, aujourd'hui en bas, ou réciproquement : voilà la force de l'Amérique.

Or, je vous le dis, il était, Lui, au sommet de sa gloire, quand il parut au sommet de son escalier : de la chambre où ils venaient de trinquer, d'innombrables amis sortaient, le suivaient pas à pas, tous des *gentlemen* en gants et redingotes sur lesquelles se croisaient d'éblouissants baudriers verts — vert trèfle d'Irlande.

La foule applaudit et Pat ôta son claque (c'est un chapeau très pratique pour les bagarres, où il s'aplatit sans se détruire) : les cochers firent péter leurs fouets, et les chevaux dansèrent, Pat remit son chapeau, alluma un cigare, et entra dans le premier carrosse avec huit amis. Son épouse occupa le second au milieu de quatre dames d'honneur. Le reste de la suite s'entassa dans les autres véhicules, on ne sait trop comment, et le triomphal convoi s'ébranla dans un rayonnement vert, — vert trèfle d'Irlande ! — Sur le siège du premier carrosse, un cornet à piston commença :

We'll sound the jubilee from the centre to the sea,
And Ireland shall be free, says the Shan-van-Vogh[1] *!*

Pat fit arrêter devant le numéro 107, pour remettre une lettre de son ami Titi, l'ancien roi de la Bourse, à la plus jolie fille de New-York, sa fiancée, — je n'ai pas dit : « la plus jolie femme », madame O'Hara ! — et le cortège royal reprit sa marche entre deux haies d'admirateurs. S'il en eût fait partie, Diogène aurait soufflé sa lanterne : c'était bien le plus bel ouvrage du créateur, un homme, un homme heureux qui passait. A voir, au travers des bouffées de cigares, sa bonne et large figure souriante, et les merveilleux reflets du velours eau de mer sur le visage congestionné de madame O'Hara (tour de taille, $1^{m},03$), vous oubliiez votre linge sale, vous pardonniez à l'élue de la fortune et, comme les autres, vous criiez avec conviction :

— Vive Pat du Klondike ! *Erin go bragh !... Chorus, boys !*
Ensemble :

We'll sound the jubilee from the centre to the sea...

1. « Nous sonnerons le jubilé, depuis le centre jusqu'à la mer ; et l'Irlande sera libre, dit le Shan-van-Vogh ! »

XVI

PRÉSENCE RÉELLE

— Nom d'un loup ! Impossible d'avaler cette soupe ! Elle vous brûle le nez, et, si on attend quelques minutes, ce n'est plus qu'un bloc de glace où l'on a bien du mal à lécher sa vie ! Gueux de pays ! A quoi pensent les hommes qui nous amènent au Yukon ?... *La-laouh ! Ou-la-llahou !*

Ils étaient douze chiens d'attelage à laper leur écuelle de riz et de lard, avec, de temps à autre, un regard de côté, puis un grondement féroce si un camarade faisait mine de se rapprocher. Il y avait quatre malamutes, un énorme Saint-Bernard, six métis variés, produits du hasard, enfants de Bohême, et notre ami Caton.

Le museau entre les pattes, il rêvait à l'écart. De temps à autre, levant la tête, il reniflait l'air froid, puis, d'un bond, cherchait à prendre le large : chaque fois, une secousse de la chaîne qu'il portait au cou le rappelait à la raison ; et il revenait s'accroupir aux pieds de son pilori, tandis que ses camarades le raillaient à qui mieux mieux. Cette fois, pourtant, personne n'y fit attention, pas plus qu'au hurlement de Pitou, le bâtard de chien de berger : tout le monde était trop occupé à nettoyer sa terrine dessus, dessous, dedans. Enfin, un semblant d'épagneul répondit :

— Oui, c'est une existence de brute... Mais, ce qu'il y a de pis, ce n'est pas le froid, la faim ou la fatigue : c'est la vermine. Dire que moi, moi, Sancho, qui n'avais jamais rien attrapé à Frisco...

— La vermine ! Qu'est-ce que vous nous aboyez là, monsieur l'aristocrate ? Les puces, voire même les poux, sont la santé du corps. Ce qui nous tue, c'est le traînage. Quand je pense que depuis un mois et demi nous tirons mille livres sur ces damnés...

— Pitou, mon petit, ne jurez pas ! — dit le Saint-Bernard en se léchant une patte. — Ce n'est pas joli ; et puis, à quoi ça sert-il ?

D'indignation, le roquet sauta en l'air, et, retombant d'aplomb sur ses quatre pattes, il regarda avec une sorte de colère de dyspeptique ce gros bœuf qui ne demandait qu'à faire la sieste :

— Écoutez, écoutez monseigneur qui rumine! Si mes imprécations troublent sa quiétude, qu'il s'en prenne aux hommes qui ont traversé le Chilkoot avec nous l'an passé, et qui juraient dix fois par minute : « *Maache!* — *Murche!* — *Mââche dein!* — *Ghi, ah-oh-ah!* damnés fils de chienne! » et les « *dam* » de Londres, les « f... » ou les « crrré nom » de Paris, les « *Teufel* » de Berlin!... Tas de sauvages! Il fallait toujours les comprendre, et, le soir, après trente ou quarante kilomètres, ils voulaient bien nous accorder une dégelée de coups de pied et de pâtée à la graisse rance. Pouah! le cœur m'en lève encore!

— Ou bien, fit un autre, c'était une balle dans la tête, au bas du lac Laberge, quand nos pattes avaient laissé leur peau à tous les glaçons coupants de la route. Mes deux frères y sont restés. Moi, je me suis sauvé, et une barque m'a recueilli le long de la rivière des Quarante-Huit kilomètres.

— Vous auriez mieux fait de vous noyer. Est-ce que ce n'eût pas été préférable au métier que nous faisons depuis un mois, depuis le jour où le maître nous a jetés sur cette trace fantastique qui s'en allait d'abord aux Montagnes Rocheuses?...

— Quelque piste de chercheur d'or... Les nouvelles découvertes sont des avalanches : plus elles arrivent de loin, plus elles sont grosses. Allez à l'origine : que trouvez-vous? du vent!

— Non, ce devait être un chasseur, puisqu'elle a tourné sur la Stewart, redescendu au Yukon, remonté la White River, où nous l'avons perdue, ce qui ne nous a pas empêchés de venir jusqu'ici, en plein pays de loups-garous ou de grizzlys. Regardez plutôt autour de vous! Je commence à en avoir assez, moi!... *Hou, la-lahou!*

— Il a raison, le gamin! fit un aboiement. Moi, les pattes me saignent à chaque enjambée...

— Moi, je n'y vois plus d'un œil; ou plutôt je ne vois plus que du blanc.

— C'est abominable! Nous allons tous y rester! Révoltons-nous, Pitou!

L'indignation éclata, générale, parmi les métis. Pitou se redressa :

— C'est mon avis. Seulement, il faut savoir où nous sommes! Y a-t-il ici quelqu'un qui se reconnaisse?

— Moi! bâilla un malamute.

— Parlez, parlez donc, alors!

— Je crois bien que le ruisseau qui descend là à l'ouest est la tête de la Tanana; celui qui file au sud est la Rivière du Cuivre... Océan Pacifique à gauche, mer de Behring à droite : curieux, très curieux, même pour moi qui ai mon Alaska au bout des pattes, mes enfants. Grand pays! Nous devons être sur les terrains de chasse de ces géants qui s'appellent *Natanuskas*... Ce sont des anthropophages.

Les métis n'étaient jamais allés à l'école, même primaire. Ils s'écrièrent ensemble :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Si vous m'interrompez, je ne dirai plus rien, — fit le malamute : étant du Nord, il parlait peu et n'aimait pas à répéter. — C'est un mot de missionnaires d'en bas du fleuve, et ça signifie : « Des mangeurs de... »

— De chiens! hurla Pitou avec horreur, tout hérissé. Eh bien, vrai, il ne nous manquait plus que ça! Frères, debout! Allons-nous-en!

— Calme-toi, petit! fit le Saint-Bernard. Quel potin vous faites, à vous six! Laissez dormir les honnêtes chiens.

Le malamute se tourna vers le bon gros dogue :

— Ne faites pas attention! Ce bâtard radote. Est-ce qu'il est capable de trouver sa vie en liberté?

Sans bruit, les autres chiens indiens ricanèrent, et leur chef continua :

— Ça ne sait rien, ces enfants des villes, pas même écorcher un hérisson du coin des lèvres, sans se piquer... Et puis, demain, le froid les calmera. Avez-vous remarqué quatre soleils aujourd'hui, et, autour, des cercles, comme des yeux de hibou la nuit? Oui? Eh bien, c'est le signe d'un refroidissement tel que, dans quelques heures, la langue de ceux qui ouvriront la gueule pendra dehors, gelée, comme un bout de stalactite. J'ai vu ça, moi qui vous parle, et je n'ai pas quinze ans!

Il se tut, soupira une fois, et se tourna en tire-bouchon pour dormir au fond de son trou, dans la neige.

Mais le bivouac s'était réveillé à ses terribles prédictions. Un souffle d'inquiétude sortait des gueules, et Pitou, qui ne voulait plus se sauver, mais qui voulait rester le chef, eut une inspiration de génie. Il se tourna vers Caton :

— Voici le coupable, frères et amis ! C'est lui qui nous mène chaque jour au caprice de son museau du Labrador ! C'est lui qui nous fait courir, pire que des chevaux, sur des pistes où il est le seul à sentir quelque chose. Le maître le suit toujours : donc, à lui de nous ramener demain en arrière... Entendez-vous, maître Caton !

Pas de réponse, si ce n'est une queue raide, deux oreilles couchées, une lèvre vilainement retroussée sur des crocs très pointus. Et puis, au fond des yeux jaunes, il y avait sûrement de la rage. Pitou se retourna vers ses troupes : elles étaient prêtes à le suivre, *s'il avançait*. Les malamutes dormaient en un cercle parfait, prenant la vie comme elle venait, et, somme toute, contents de servir qui les nourrissait. Mais le Saint-Bernard, la tête de trois quarts, avait un œil ouvert sous une oreille des plus ironiques.

Quand les gros chiens regardent les petits comme ça, les petits ne savent plus ce qu'ils font. Pitou sauta sur Caton : le roquet jaune le terrassa, le cloua à terre, où il commençait à râler quand accourut le maître. L'ordre fut tôt rétabli à coups de fouet. Cependant Caton fut épargné dans cette distribution : même, le maître examina soigneusement chacune de ses pattes, comme si elles eussent été plus précieuses que celles de ses camarades. Aussi, quand il se fut retiré, pour se venger, les fouettés entonnèrent un hymne à la lune, où, sans s'arrêter, ils répétèrent trois mille six cent fois chacun en sept heures :

— Caton est fou, fou fou !... *Ou la la-hou ! La hou hou hou-hou-hou !*

Lorsque Tildenn s'était décidé à suivre Labelle à son insu, il avait aussitôt préparé tout ce qu'il fallait pour un voyage d'au moins six mois, à l'époque la plus rigoureuse du Yukon. Son expérience de deux hivers arctiques lui avait permis de laisser tout le bagage inutile dont s'encom-

brent les novices, — manteaux de fourrure, trop chauds pour la marche, épaisses couvertures, encombrantes autant que lourdes et qui laissent filtrer le froid, une fois qu'on s'est retourné d'un côté sur l'autre ; provisions ou extraits de viande, enfin, dont les boîtes d'étain augmentent le poids sans que leur valeur nutritive soit le vingtième de celle annoncée dans leurs prospectus... Il s'était contenté de deux paires d'excellentes bottes lacées au cou-de-pied et sur le côté, de mocassins et de vingt-quatre paires de chaussettes, — on ne saurait trop en avoir au cours de ces marches forcées d'hiver, — d'une *parka*, veste de cuir fourrée à l'intérieur, avec capuchon pour la nuit, et enfin d'un sac-lit à triple rang de plumes, à travers lesquelles le froid ne trouvait aucune fissure pour venir brûler la peau. Le reste du bagage se composait d'un poêle, d'une tente de soie, et de sept cents livres de lard et de biscuits de marine. Ainsi lesté, il pouvait aller jusqu'au pôle Nord; il pouvait aller du moins, tant qu'il aurait du bois pour sa cuisine du soir et du lard pour se nourrir avec ses chiens, — charbon de bois et charbon de viande, pour le poêle de tôle et le poêle de chair. — Du thé et de la saccharine complétaient cet approvisionnement de sybarite. En route, il avait tiré quelques caribous, dont la carcasse gelée faisait les délices de l'attelage. Et grâce à Caton, toujours attaché pour ne pas se perdre, il avait pu dépister le trappeur à travers ses extraordinaires crochets qui commençaient à l'inquiéter tout de bon.

Le vieux se savait-il suivi? Riait-il dans sa barbe en emmenant Tildenn sur une fausse trace? Ou bien ne ramassait-il son or, comme on l'avait prétendu, qu'en le glanant çà et là, au hasard de ses vagabondages annuels? S'il en était ainsi, si vraiment il n'avait pas trouvé la veine mère, si lui, Tom Tildenn, avait couru après un spectre, — ce spectre de l'or que tous les mineurs voient une fois au moins avant de mourir, — pendant qu'à New-York ses amis, près d'Aélis...! Non, il ne voulait pas y penser, en ce moment. Ou bien son cerveau se viderait, sa raison continuerait à courir le désert, pendant que ses chiens ramèneraient son corps vivant au Boulder. Il ne serait pas le premier : vous rappelez-vous Whipple? — Ah, ah, ah! — Aélis viendrait le baiser au front, et ça lui ferait tant de mal, parce qu'il n'y aurait plus rien

dedans et qu'il ne pourrait plus rattraper ce qui en serait sorti pour toujours... Depuis combien de temps avait-il vu un autre homme que lui? Trente jours? cent jours? Il ne savait plus ; il ne voulait pas savoir, puisque là, à côté, veillait le démon du désert d'Alaska, et que, pour la seconde fois, il attendait l'occasion de s'agripper à son âme.

Tildenn se rappela son aventure du Dôme et fit un effort : il alluma son poêle pour se préparer quelques grillades, qu'il arroserait d'une tasse de thé bouillant. Au dehors, la température s'abaissait tellement que son thermomètre éclata vers minuit, avec le même bruit qu'une amorce d'enfant. Il sortit pour aller couper du bois ; en quelques secondes, ses gants se recouvrirent d'une mince couche de glace : — l'évaporation qui se faisait par les pores de la peau ; — ses doigts crispés sur le manche de la hache ne pouvaient plus s'ouvrir. Il eut peur de laisser le sang s'y arrêter, courut sur la glace du ruisseau, fit un faux pas et tomba les mains en avant. La droite entra dans un trou où l'eau fumait au lieu de geler, comme cela arrive au cœur même de l'hiver. Il la retira aussitôt : elle se trouvait déjà emprisonnée dans une énorme mitaine de glace, au milieu de laquelle il sentait encore ses doigts dans l'eau qu'il battait en les ouvrant, en les refermant, pour les empêcher de geler tout à fait. Il s'en alla vite à sa tente, et, quand il eut fait fondre cette croûte, il ressortit pour ramener sa charge de bois. Comme il rentrait, la tempête annoncée par les quatre soleils et prédite par le malamute éclata soudainement.

Ce fut un ouragan de neige follette, qui venait de partout, sur la bouche où elle fondait, sur les yeux où elle s'humectait d'abord, puis gelait en soudant les deux paupières ensemble et vous faisait tourner sur place, perdu à dix pas de votre abri. Tildenn eut à peine le temps de rejoindre sa tente, qui disparaissait dans la blancheur universelle. Il y entassa son bois, se blottit à côté du poêle, et ferma la porte.

La neige continua de tomber, épaisse, pressée maintenant, tellement qu'on ne distingua plus, le jour suivant, le disque blanchâtre qui, d'habitude vers midi, prenait le nom de soleil. Et le déluge continua, ensevelissant le traîneau, les chiens autour de la tente, étouffant tout ce qui restait de vie en

Alaska. Le second jour, les vents commencèrent à siffler des quatre coins du monde, comme pour se battre autour de la loque d'où sortait un peu de fumée bleue, et ce fut dans la plus effroyable désolation qui se puisse concevoir que Tildenn laissa passer les heures, blotti au fond de son sac-lit, pour économiser le combustible.

Enfin, la nuit du troisième jour, la Grande Ourse resplendit au ciel, redevenu merveilleusement transparent ; on revit scintiller les feux colorés d'Arcturus ; les vents et l'ouragan passèrent en Sibérie d'Asie; l'aurore boréale empourpra l'horizon de splendides, de fantastiques illuminations qui jaillissaient en geysers de lumière douce pour disparaître plus vite encore, reparaître ainsi que les cordes d'une lyre céleste, sur laquelle des nuages allongeaient comme des mains hésitantes. Même, Tildenn, qui s'était remis en marche aussitôt, car il craignait pour l'instinct de Caton, quelque surprenant qu'il fût, Tildenn entendit tout à coup des arpèges successifs, venant de très loin, — devant, derrière, au-dessus, il n'aurait su le dire, car ils s'en allèrent au nord, revinrent au sud, se divisèrent peu à peu entre tous les points cardinaux qui jouaient à se les renvoyer à travers l'immensité. — Des voix d'enfant s'y mêlèrent, modulèrent des gammes changeantes comme celles du ciel. Du moins, Tildenn s'efforça de s'en rendre compte, il voulut s'assurer qu'il ne dormait pas. Pour mieux le vérifier, il se dit : « Je vais m'asseoir ; je serai très bien sur cette bonne neige molle. Ah! la jolie musique qui chante, qui pleure... Et voyez, en l'air, cette ville de palais blancs... sans doute, la « cité qui dort », des Indiens... On voit les clochers, les tours, les avenues et les squares, mais personne... »

Un brusque aboiement de Caton le secoua : il fit un effort, se remit en route. Est-ce qu'il allait se laisser endormir par ce froid excessif? Il avait des pointes de feu par tout le corps : mieux aurait valu attendre une journée de plus sous la tente, mais, puisque c'était fait, autant continuer à foncer en avant et se réchauffer par un trot continu, en attendant le soleil.

Six heures plus tard, en effet, le soleil parut à l'horizon, éblouissant sur la neige fraîche, dans sa splendeur de Dieu

triomphant de la mort. Caton aboya une seconde fois et prit le galop. Ses onze camarades s'emballèrent à sa suite : leurs jambes s'étaient refaites toutes neuves depuis soixante-douze heures, et ils avaient mangé beaucoup de ce lard qui ne se digère que par des trentaines de kilomètres au trot! Tom voulut les rappeler : ils ne l'écoutèrent pas. La distance qui les séparait de leur maître, augmentant de plus en plus, commençait à l'inquiéter, quand il les vit s'arrêter brusquement le long d'un petit monticule blanc. Caton y disparut, et les autres se mirent à hurler. Sans doute, quelque roc, ayant accroché le traîneau, les empêchait, Dieu merci, de continuer leur course folle! Il ralentit le pas, mais, à mesure qu'il se rapprochait, maintenant que le danger était passé, il ne pouvait maîtriser un frisson de tous ses membres. Enfin, il arriva et il vit.

Il vit Caton, couché sur la neige, au fond d'un trou qu'avait creusé, en expirant, Kilippa ; il vit l'attelage du vieux, raide aussi sous les harnais, comme des animaux en bois, les jambes bizarrement écartées, les lèvres relevées sur les dents de glace ; il regarda enfin le traîneau, et, sous sa capote de neige, assis toujours les rênes en main, il reconnut Labelle, gelé, une statue de glace, aux yeux grands ouverts, d'où le soleil commençait à faire tomber des larmes.

Et le vieux qu'avait chassé le spectre de l'or à travers l'horrible tempête, le vieux, fixement, considérait un rocher, en face, une pierre qu'il avait dû voir depuis des années, à chaque heure, à chaque minute, à chaque seconde de sa vie solitaire : instinctivement. Tom Tildenn regarda, lui aussi, et, dans ses yeux dilatés, il reçut un coup qui les fit papilloter comme devant la fulguration d'un éclair... Là, elle était là, devant lui, la Veine, la Veine Mère, une coulée jaune, fantastique, incroyable, à peine striée çà et là de quartz bleu, la Veine, la Veine Mère du Klondike, ô créateur qui avez fait les mondes et les avez donnés à l'or !

Et le pauvre homme qui se trouvait ainsi, subitement, sacré roi du Klondike, connut ce jour-là le paradis : car il vit son dieu en face, — et il ne mourut pas.

XVII

« LADY PROSTITUTE »

Frank Smith n'avait pu comprendre le refus d'Aélis d'Auray. Cela passait son entendement! Est-ce qu'il ne « valait » pas un tas de millions qui s'accroissaient mathématiquement chaque année? Il était prêt à en placer trois ou quatre sur la tête de sa femme, afin de parer à toute éventualité de ruine ou de faillite. Si elle avait été une enfant de quinze ans, ses idées romanesques auraient pu s'excuser, à la rigueur. parce qu'à cet âge, comme dans les romans, on rêve une chaumière et un cœur. Mais à vingt-deux ans sonnés, après avoir connu la gêne, — et pis encore; probablement! — refuser un cœur et un palais, — *well! it was a most foolish thing to do*[1]; c'était inadmissible... Que dit le proverbe d'ailleurs : « Mieux vaut être la mignonne d'un vieux que l'esclave d'un jeune! » Nul doute qu'Aélis réfléchirait; son exaltation passagère...

Ici, Frank, qui avait un mérite, celui de ne jamais mentir qu'aux autres, jeta son cigare par la fenêtre :

« A quoi bon me leurrer. Cette petite a des yeux et une bouche qui ne trompent pas. Il suffit de la revoir comme je l'ai vue quand elle s'est retournée sur le seuil de la porte : « Cela ne se peut pas; je vous répète, monsieur, que je suis fiancée. — Oh! si peu!... Est-ce qu'on a entendu parler de lui depuis des années qu'il a disparu au pôle Nord? Vous êtes la seule à vous le rappeler. Allez-vous donc vous sacrifier à un souvenir? » Par Jupiter! quel beaux regards d'indignation, à ce moment-là, et quelle voix d'argent : « C'est pourquoi, monsieur, vous voudrez bien accepter ma démission, avec les remerciements qui sont dus à vos égards... Si je suis la seule à ne pas oublier, ainsi qu'il vous plaît de le dire, il n'est que juste que j'aille moi-même m'en convaincre là-haut. » Et la voilà partie aussi vite qu'un télégramme, pauvre et belle

1. « Bon! c'était une folie... »

comme devant, fière comme une reine, sotte comme une histoire d'amour au pain sec et à l'eau!... Et je reste, moi, Frank Smith, entre le passé, qui est au cimetière, et l'avenir qui s'en va au Klondike.,. Comment faire pour le rattraper? Je donnerais cent mille dollars pour le savoir. »



Quand Robert d'Azay eût mis Aélis à bord d'un *steamboat* du haut Yukon, il lui dit :

— Au revoir, mademoiselle. Il me faut passer à Atlin, mais je serai à Dawson dans quinze jours.

Et il s'en alla très vite, sans tourner la tête. Car il s'était singulièrement épris de son rôle de protecteur, entre New-York, — où elle lui avait demandé la permission de faire le voyage avec lui, — et le lac Bennett. Elle le vit s'éloigner avec un serrement de cœur, et l'angoisse monta soudain à son visage de jeune fille qui, pour la première fois, commençait à sentir autour d'elle l'effroyable isolement d'Alaska. Cette sensation dura jusqu'à Dawson, où elle débarqua au bout de quatre jours de navigation. Une nuit de repos au Royal Hôtel lui rendit ses forces : dès le matin, elle se rendit à l'hôpital où elle devait trouver le père jésuite pour lequel ses maîtresses les Ursulines lui avaient procuré une lettre de recommandation.

La porte était recouverte d'un drap noir quand elle s'y présenta, et il lui fallut frapper plusieurs fois avant de réussir à attirer l'attention des gardes-malades. Enfin, un vieux mineur, tout noir encore de scorbut, finit par venir.

— Est-ce vous qui grattez comme ça?

— Oui, monsieur. Je voudrais voir le Révérend Père Judge, si c'est possible.

— Sans doute, miss, sans doute... Seulement on ne tape pas aux portes, à Dawson : on entre tout droit, surtout avec un joli visage comme le vôtre!

— Pardonnez-moi de vous avoir dérangé. Je croyais... mais où trouverai-je le Père?

— A l'église, naturellement!... N'avez-vous pas remarqué, en passant, la foule qui entre pour le voir? Vous n'avez qu'à suivre...

— Alors, j'y vais à l'instant. Merci, monsieur.

« Monsieur », qui n'était que « Nicolas » depuis soixante-trois ans, ouvrit une bouche immense en la regardant descendre le perron de bois, puis se mit à bredouiller :

— Nom d'un bateau de Québec! La belle créature! Et polie, avec ça!... Je parie qu'elle vient de Yoshiwa... En voilà une qui me guérirait plus vite du scorbut que les drogues du docteur!

Construite par un millionnaire écossais, auquel, trois ans auparavant, les missionnaires avaient fait crédit d'une messe à vingt-cinq sous, l'église était à côté de l'hôpital. Des centaines de mineurs entraient, sortaient en silence, leur chapeau ou leur bonnet de fourrure à la main, et marchaient avec une certaine précaution, formant une file qui parut interminable à jeune fille.

« Quelle foule! Jamais je n'arriverai avant midi! »

Elle se trompait : là, encore, son joli visage fit miracle. Les rangs serrés s'ouvrirent, les lourdes bottes cessèrent de marteler le sol : « Passez, passez, *lady*. Dieu vous bénisse! » Elle passa, silencieuse elle aussi, mais avec un gentil merci de la tête. D'une main, elle avait relevé sa jupe, et, de l'autre, elle tenait sa fameuse lettre de recommandation, tandis que, pénétrant dans l'église, le cœur un peu serré, sans trop savoir pourquoi, elle répétait en elle-même la requête qu'elle allait adresser au Révérend Père. Bien sûr, il ne la refuserait pas, si elle insistait, elle, si seule au milieu de tous ces hommes, parmi lesquels son fiancé reviendrait on ne savait quand. Elle se sentait au plus haut point misérable : « Ce sera non, d'abord, parce qu'il y a déjà trop de monde. Alors je lui dirai... »

Elle releva la tête : derrière elle, le piétinement s'arrêtait. Devant elle, il y avait un catafalque, au centre de l'église, où des bougies éclairaient en frissonnant celui que tous venaient saluer une dernière fois. La jeune fille retint à peine un cri, porta les deux mains à son visage, les abaissa presque aussitôt et, plus courageuse, regarda celui qui dormait là, dans le cercueil noir aux lettres blanches :

R. P. JUDGE, S. J.
R. I. P.

Mon Père, mon Père, était-ce bien vous que l'Ange terrible dont vous nous parliez si souvent était venu appeler, vous à qui il était descendu dire : « Ta tâche est finie : viens au tribunal, il est temps ! » Vous aviez demandé un sursis, vous aviez même lutté jusqu'à la fin : car vous les aimiez, vos aventuriers du Yukon, et vous ne saviez que trop où ils s'en iraient s'ils perdaient le missionnaire debout avec eux sur la brèche, en ce coin perdu du monde. Mais l'Ange avait vaincu : et, quoique terrassé, vous étiez là encore à nous sourire, vous, l'apôtre des premières heures dans la ville de boue et d'or, vous, le seul homme, *le seul* qui ne fussiez pas venu au Klondike pour y « faire de l'argent. » Même à cette visite suprême, votre pâle, votre ascétique visage nous redisait une dernière fois : « Il y a autre chose, croyez-moi, mes enfants ! » Et, baissant la tête, un à un, nous passions, secouant l'eau bénite sur ce corps si usé, si transparent, qu'au sortir de l'église, ceux qui ne vous avaient jamais vu auparavant s'écriaient : « Ah ! qu'il était donc frêle ! Comment a-t-il pu faire tant d'ouvrage dans le pays ? »

Aélis était à genoux : goutte à goutte, ses larmes tombaient sur sa supplique que, d'une main maladroite, elle cherchait à glisser aux pieds du prêtre mort. Cela fait, elle se recueillit, murmura un *De profundis*. Soudain une rumeur monta derrière elle, un grondement remplit l'église, déborda sur la place. Inconsciemment, elle avait parlé haut, et les Canadiens répondaient aux versets terribles :

Si iniquitates observaveris, Domine, Domine quis sustinebit ?...
A custodia matutina usque ad noctem, speret Israel in Domino...
Requiem æternam dona eis, Domine,
Et lux perpetua luceat eis...

Elle se releva, sortit sans trop se rendre compte de ce qu'elle faisait, se retrouva dehors à côté d'un groupe de mineurs qui causaient à voix basse et leur demanda :

— Quand enterre-t-on le Père ?

— Demain matin à huit heures, miss. La ville entière y sera. Ceux du Bonanza et du Hunker arrivent aussi ce soir, et on attend dans la nuit les gens du Dominion... Il nous

aimait tous, protestants, catholiques ou païens, nom d'un tonnerre!... *Oh! I beg your pardon, miss*[1] !

***

Or, il y avait à Dawson, scrupuleusement dénombrées, sept honnêtes femmes. La huitième fut Aélis : comme elle l'ignorait, au lieu d'aller se joindre à leur petite congrégation, le lendemain, au premier banc de l'église, elle se mit à côté des autres qui formaient une imposante majorité. La place de ces dernières n'était évidemment pas à l'église — n'est-ce pas, madame? — et il avait fallu la mort d'un saint pour les rendre à ce point effrontées. Les vierges sages, au surplus, les dévisagèrent si bien que ces folles ne cherchèrent pas à diminuer la distance, et ce fut tout au fond du lieu sacré que resta, plus ou moins intimidé, leur joli groupe de brebis galeuses.

Excepté Topsy, pourtant, à côté de laquelle vint s'agenouiller Aélis... Topsy était le lotus rose de Yoshiwa, et Yoshiwa (qui a jamais pu trouver l'origine de ce nom?) était le quartier de la 5e rue, où, dans une crise de vertu, les maîtres de Dawson avaient relégué ces dames. Les Anglais le surnommaient la « Petite France », et les Canadiens « la plus Grande Bretagne ». Quoi qu'il en fût, Topsy en était la reine, une ravissante petite poupée de Yokohama, où pas une geisha ne savait plus délicieusement vous chanter sur une guitare à trois cordes :

Argent ou moi, qu'est-ce que tu préfères?
Choïto ! don-don !
Otagaïdané;
Choïto ! don-don !
Shimaïmashitané.

Ce disant, elle vous considérait avec ses yeux de quinze ans, aussi innocents que sa bouche était perverse. Pour femme, et chatte, et dangereuse, elle l'était incontestablement : il n'y avait qu'à passer devant son cottage, au retour desplacers, pour s'en apercevoir. Vous aviez de l'or plein vos poches, et souvent encore plus de kilomètres dans vos jambes : un mois ou

1. Je vous demande pardon, mademoiselle.

deux de solitude au milieu du désert de glace vous faisait hâter vers Dawson, et c'est à ce moment-là qu'Ève déchue et le paradis très terrestre venaient à votre rencontre. Ses petits pas d'enfant pressé, comme hésitants sur des sandales qui se seraient perdues au creux de votre main, commençaient à piétiner sur votre cœur ; il suffisait d'un mot, alors :

— Je me suis vue dans vos yeux. Venez : j'ai du thé parfumé, il vous reposera...

Avait-elle une âme? Les missionnaires des dix à douze sectes qui l'avaient cherchée au bout de leur invisible scalpel auraient seuls pu répondre; et ils étaient tous à San-Francisco où elle avait passé deux ans. A Dawson, néanmoins, il fut impossible d'en douter après le service funèbre du Père Judge. Car ce fut en ce jour inoubliable, tandis que les drapeaux flottaient à mi-mâts, que les tripots étaient fermés, qu'enfin la plus étrange, la plus vicieuse et aussi la plus religieuse des foules entourait le cercueil d'un prêcheur, ce fut précisément à l'élévation que Topsy poussa un gémissement, perdit connaissance et roula par terre.

Aélis lui releva aussitôt la tête : les perles dorées de sa chevelure, en se brisant, avaient amorti sa chute, et pourtant il y avait des larmes dans ses yeux, pareils à deux diamants noirs. Un mineur la prit à bras le corps et l'emporta. Cinq mille personnes attendaient sur la place; à leur vue, il y eut un long murmure.

— Topsy!... c'est Topsy!

— De l'eau, je vous en prie! suppliait Aélis. Elle n'est qu'évanouie.

L'eau arriva, froide comme la glace d'où elle s'égouttait à peine. La Japonaise ouvrit ses yeux, les essuya, regarda les curieux massés autour d'elle et, cette fois, elle éclata en sanglots. Elle se serrait contre Aélis :

— Emmenez-moi... emmenez-moi, voulez-vous?... Je l'ai vu... Il m'a dit, comme l'an passé, à l'hôpital, pendant ma pleurésie : « Topsy, petite Topsy, où allez-vous? Que ferez-vous quand je ne serai plus là?... » Emmenez-moi.

Subitement, elle frappa deux fois, trois fois, quatre fois ses mains l'une contre l'autre, à la manière des shintoïstes, pour le réveil de la « longue nuit » :

— *Ma!* écoutez les gnômes! *Chichi! koishi! haha! koishi!*

Elle se voyait perdue maintenant dans cet antre sinistre où reviennent les enfants morts, Kyû-Kukedo-San, près d'Izumo. Chrétienne, bouddhiste, shintoïste, toutes les croyances se heurtaient dans sa petite cervelle, lorsqu'elle recommença son appel à Aélis :

— Emmenez-moi!

— Où?

— A Yoshiwa, numéro...

— Numéro 132, miss, — fit une voix par derrière; — il y a devant une lanterne chinoise avec des dragons. Mais ce n'est pas la place d'une *lady*.

— C'est vrai : il a raison! dit Topsy. Cependant, vous me faites du bien. Vous savez, madame, je suis une geisha.

— Une?...

— Une... *lady prostitute*.

Aélis devint très rouge, puis regarda autour d'elle : les mineurs reculèrent. Jamais revolver ne valut deux yeux de femme pure.

— Pouvez-vous marcher? dit-elle. Oui? Eh bien, appuyez-vous sur moi. Je vous reconduirai chez vous.

— Ah! que je suis contente!

Elles partirent ensemble vers la 5e rue. Un instant après, les portes de l'église s'ouvrirent pour laisser passer le corps du prêtre : il s'en allait au cimetière, lui; les vierges folles, les vierges sages, les mineurs, les joueurs, des ivrognes même qui tibutaient un peu, l'escortaient lentement sous un ciel triste de fin d'hiver, dans la désespérance du grand Nord. Mais là-haut, bien sûr, il y avait, sur les marches d'un trône de gloire, une âme sacerdotale qui priait pour les purs, qui suppliait pour les impurs, et surtout, oh! surtout, pour le lotus rose de Yoshiwa.

XVIII

OMAÉ SHINDARA

Ceux qui n'ont jamais eu faim, celles qui n'ont jamais eu soif, ne devront pas lire ce qui suit. Car ils appartiennent,

évidemment, à ce très petit nombre de privilégiés qui naissent au-dessus des misères humaines, à qui le diable ou la vie ne réserve que les tentations de l'oisiveté. Gens très bien élevés qui, d'avance, retiennent leur loge en paradis, où rien d'*improper* ne blessera plus leurs belles âmes, ils ne peuvent comprendre certaines fautes, ils ne sauraient les expliquer, encore moins les pardonner. Comment le pourraient-ils? Ils vivent si loin de terre! Savent-ils la frénésie de vie éclatant soudain chez ceux qui étaient perdus et qui se retrouvent, conçoivent-ils la fringale de ceux qui étaient pauvres et qui, tout d'un coup, deviennent cent fois millionnaires? Ils n'ont pas vu les fonds d'abîmes, ils ne voient pas les sommets des réussites prodigieuses : ne leur confiez pas la charge de juger...

Manéki-néko est une chatte qui fait patte de velours, et s'étire langoureusement comme pour vous dire, dès le seuil de la maison ouverte : « Venez donc vous amuser! » Quoiqu'on ne le voie pas derrière elle, le dieu de la pauvreté marche à son ombre, et les goules sont ses sœurs; cependant, comme elle attire la faveur des riches et la protection des puissants, c'est elle, la petite tigresse, qui est la bonne fée des geishas.

Celle que Topsy avait apportée à Dawson était en porcelaine : on la voyait, en entrant, droite sur ses pattes de derrière, sur le *kamidana*, l'étagère sacrée qui faisait face à la rue. A côté d'elle, il y avait l'image d'Ami-no-uzumé-no-mikoto, devant la caverne où se retira jadis la déesse du soleil : les genoux un peu fléchis, les deux mains portant au-dessus de la tête le tambourin mystique du *sourou*, son visage émergeait impassible d'un surtout rouge à mailles blanches, tandis qu'elle commençait la danse merveilleuse qui rendit au monde la chaleur, l'amour, la vie.

Entre les deux idoles brûlait une veilleuse dans une sorte de saucière en bronze, et sa lueur éclairait plusieurs idéogrammes à caractères cabalistiques. Tout en aidant Topsy à préparer une tasse de thé parfumé, Aélis s'amusa à se les faire traduire.

Le premier disait : « Adoration à la grande Kuan-zi-on, la miséricordieuse, qui regarde par-dessus le son des prières. »

Un autre : « En paradis, l'élu reposera sur les corolles du lotus d'or ! »

Un troisième était orné de dessins rouges, bleu et or, sous cette légende :

Omaé shindara téra iva yaranou !
Yaété konishiti saki dé nomou !

— Ah ! celui-ci..., fit la petite geisha.

— Eh bien ?... que veut dire cette lune qui décroît dans dans un ciel pourpre ?

— L'amour est pourpre, et, comme l'astre des nuits, croît, brille et meurt... Écoutez, voici le sens de l'écriture. C'est une des plus vieilles poésies de mon pays.

Elle prit sa guitare :

O mon amour, si tu meurs, tu n'iras pas à la tombe,
Car je boirai plutôt tes cendres dans une coupe de nectar...

Bercée, emportée par la mélodie, la danseuse était perdue au loin, dans un rêve, à Yokohama, au pays des dieux, et ce fut presque sans surprise qu'elle entendit une belle voix, au dehors, répéter après elle :

Omaé shindara téra iva yaranou !

Topsy reprit le second vers :

Yaété konishiti saki dé...

Elle n'acheva pas : aussi blanche que la neige, Aélis venait de chanceler, puis s'était prise des deux mains au *kamidana* pour ne pas tomber. Topsy jeta sa guitare, courut à elle, l'obligea doucement à s'asseoir dans un fauteuil. Ensuite, elle se retourna, et celui qui venait de lui donner la réplique entra sans frapper. Bien que ses visites fussent rares, elle le connaissait bien d'avance : ils n'étaient que deux, dans Dawson, à connaître le texte original de la chanson d'amour. Alors elle s'avança, les deux mains sur la poitrine, le sourire de sa race aux lèvres : en arrière, Manéki-néko tendait toujours ses pattes de velours, par-dessus la tête penchée d'Aélis. La veilleuse s'éteignit brusquement au souffle froid de la rue.

— Topsia, petite Topsia, me voilà de retour!... Et, cette fois, j'ai trouvé plus d'or que n'en tiendrait ta maison.

Les yeux d'orient brillèrent comme ceux d'un serpent : la geisha passa les bras au cou de celui qui apportait ces bonnes nouvelles. A plusieurs reprises, il la baisa sur les lèvres ainsi qu'un ivrogne ou un amoureux.

— Que de fois... que de fois j'ai pensé à Dawson et à toi, pendant mon voyage!... Un peu plus, et j'y laissais ma vie. Ah! que l'or coûte donc cher!

Comme il disait ces mots, il aperçut celle qui, assise dans un fauteuil, sous le *kamidana*, se cachait le visage entre les mains, par manière de jeu, sans doute; il courut à elle, lui saisit les bras, les écarta et se pencha pour l'embrasser en disant :

— C'est une amie, Topsia? Alors il faut qu'elle aussi me donne un...

Il n'acheva pas : elle levait la tête et ils se regardaient. Topsy le vit se redresser, lâcher les mains de la jeune fille, et, les yeux fixés sur elle, — des yeux d'homme dégrisé tout à coup, lucides et graves, — reculer jusqu'au mur. Aélis, elle aussi, le suivait du regard, et derrière ce regard il voyait une morte. Enfin, elle se mit debout, aussi doucement qu'un fantôme, et passa devant lui. Comme la porte, en se refermant, allait cacher ce beau visage où la stupeur, le désespoir, la douleur et l'épouvante se confondaient en la plus tragique des horreurs, il fit un grand effort et dit :

— Aélis... est-ce bien vous? Que faites-vous ici?

Ah! quelle voix de perdue pour l'éternité, quelle voix lui répondit :

— Et vous?

Par la porte restée entr'ouverte on entendit le bruit lointain d'un tumulte, une clameur, des apostrophes qui se rapprochaient, s'éloignaient, se rapprochaient encore, exactement comme les cris d'une meute sur la voie d'un cerf. C'était Dawson qui revenait des obsèques d'un saint, et, déjà, se remettait en quête du métal dieu :

— Il est allé dans la 5e rue! — Non, on l'a vu chez Ellis! — Est-ce vrai qu'il a trouvé la veine mère? — Oui, il

est arrivé avec trois traîneaux d'or! — Ses Indiens y retournent tout de suite. — Où est-ce? — Il nous le dira!

Tout à coup, une voix domina les autres :

— Il est dans la 5e rue! — Ce n'est pas étonnant : allons-y!

— Oui, il est chez la Japonaise... Hourra! Vive le roi du Klondike! le roi, le roi, le roi!

Aélis entendit la clameur de toutes ces poitrines haletantes : pour se sauver, elle se mit à courir; et lui, le Roi, qui entendait aussi ces cris, sur le seuil de Topsy, sans bouger, sans parler, presque sans respirer, il la regardait s'éloigner et disparaître... Derrière lui, la Japonaise fredonnait :

O mon amour, si tu meurs, tu n'iras pas à la tombe...

XIX

LE ROI DU KLONDIKE

Écoutez, écoutez, citoyens de la Reine du Pacifique! Cortez trouva le Mexique, et Pizarre, le Pérou. Un flâneur a découvert l'or australien, comme un meunier celui de Californie ; celui du Sud-Africain roula sous le pied d'un fermier; mais c'est un mineur, un vrai mineur yankee, Tom Tildenn, de New-York, qui vient de découvrir la Veine Mère d'Alaska. Il est trop tard pour raconter aujourd'hui les aventures par lesquelles il a passé avant de mettre la main sur un trésor qui laisse dans l'ombre tous ceux des Incas préhistoriques. Ce sera pour nos prochains numéros. Aujourd'hui, nous devons nous contenter de signaler son arrivée dans nos murs, par l'*Excelsior*, le même bateau qui l'avait emmené, il y a quatre ans, au nord. Six camarades armés jusqu'aux dents accompagnent ses précieuses caisses de pépites : ils ont passé la nuit au Palace Hôtel, d'où la police les escortera ce matin jusqu'à la Monnaie, à onze heures précises. Vraiment, cet homme a vécu le plus fantastique des rêves, puisque, mendiant hier, il peut aujourd'hui acheter San-Francisco, si ça lui plaît!

Le *Times* de « Frisco » ne mentait pas : ce qu'il imprimait en première colonne était vrai. Un nommé Tom Tildenn

était arrivé la veille et quinze *policemen* se relayaient au Palace Hôtel pour garder ses caisses d'or. Plus vite que le journal, le bruit en courut de Kearney street jusqu'à ce Cliff, sur l'Océan, où les phoques eux-mêmes, dressés sur leurs rochers, crièrent à plusieurs reprises : « *Gôaout! Gôaout!* » ce qui veut dire, en leur langage : « Allez-y voir! Allez-y voir! »

Les gens de New-York auraient répondu : « Nous sommes trop affairés! » Ceux de Chicago : « Zut!... à d'autres! » Les naturels de San-Francisco, qui ont des loisirs parce que le plus beau, le plus chaud, le plus rayonnant des soleils leur apprend à aimer une vie toujours trop courte dans leur admirable Californie, les citoyens de la Reine du Pacifique se précipitèrent vers la Monnaie pour voir passer le Roi du Klondike. Ce fut donc entre deux haies vivantes, enthousiastes, qu'il mena au feu ses millions, et sa physionomie, son attitude de travailleur brisé par la vie trop dure surprit désagréablement la foule.

— Il a l'air d'un pauvre honteux : ce n'est pas lui, vous devez vous tromper!

— N'est-ce pas le premier, en tête des voitures?

— Non, celui-là, c'est un Français, un autre mineur de Dawson... Je vous dis que c'est bien lui, dans le landau qui arrive.

Il y eut une poussée : le cordon des *policemen* fut rompu; ceux qui accompagnaient Tildenn, assis dans sa voiture même, à côté, en face de lui, crièrent bien vite : « En arrière! pas de mains aux portes! » Et, prestement, ils tirèrent leurs courts bâtons. Un petit mendiant protesta encore :

— C'est pas vrai! C'est pas lui! Il a l'air trop malheureux!

Alors, tout le monde recula, et Tildenn sortit de sa torpeur; se dressant à son tour, il interpella le gamin :

— Et toi, petit, es-tu heureux?

— Moi?... (Toute sa figure éclatante répondait à la question.) Moi? Oui, quand je mange à ma faim... Dites, c'est-y vous qu'êtes le Roi du Klondike?

Vraiment, sous ses haillons, l'enfant resplendissait de la joie de vivre au bon soleil. Tildenn ouvrit une caisse, y prit un sac de trente livres, et, sans arrêter la voiture, à deux mains, le lança au petit bonhomme en disant :

— Oui, c'est moi le Roi. Tiens, attrape !

Le sac creva en touchant terre : les pépites du nord roulèrent dans la poussière du sud ; la foule se rua à la curée avec une ardeur qui dégénéra bientôt en demi-émeute, et les galions à roues disparurent avec leur escorte derrière les lourdes portes de la Monnaie.



Maintenant, Tildenn se trouvait dans la chambre de fer où l'on éprouve la valeur de l'or. C'était une sorte de cage : au bout, quatre fours d'acier pour les creusets d'argile qui reçoivent les morceaux de minerai ou les pépites. Les employés y déposèrent quelques échantillons des sacs apportés par Tildenn, recouvrirent les creusets d'une calotte en argile, également, et commencèrent à les chauffer.

Bientôt, on entendit le ronflement de plus en plus fort du courant d'air à haute pression : les vases se colorèrent comme aux reflets d'une lueur lointaine, et peu à peu passèrent au rouge transparent. La chaleur devint plus intense : le rouge fit place au blanc, un blanc trop éblouissant pour être fixé par des yeux sans protection, et de petites langues verdâtres ou bleues jaillirent, puis d'autres encore, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, — tout un jardin de fleurs phosphorescentes qui s'épanouissaient autour d'une île de corail, éclataient parfois en exhalant des saphirs, des émeraudes, de merveilleuses flammes changeantes... Et c'était si féerique dans la nuit du cachot de fer que Tildenn ne savait plus où il était quand, subitement, quelqu'un lui prit la main et dit :

— C'est fait,., votre or vaut seize dollars à l'once.

— Vraiment?

Il avait peine à se réveiller ; l'autre le regarda, un peu surpris :

— Oui... Comme vous avez apporté un peu plus de trois tonnes, cela vous fera un million et demi de dollars, pour cette fois.

— C'est bon, faites un reçu.

— Je vais le préparer moi-même, — intervint le directeur

de la Monnaie en personne. — Tous mes compliments, monsieur Tildenn. Vous êtes un homme heureux.

— Très heureux. Très. Un million et demi!... Bah! Rob, j'en donnerais trois pour l'avoir, *elle*... Je viens d'apprendre qu'en descendant du *Pacific*, qui est arrivé deux jours avant l'*Excelsior*, elle s'est aussitôt rendue au couvent des Ursulines. Je lui ai écrit... Robert, vous avez appris à la connaître, puisque c'est vous qui l'avez amenée de New-York à Dawson — et que Dieu vous pardonne! — Dites-moi... pensez-vous, croyez-vous qu'elle oubliera?

— Il faut l'espérer, mon vieux. Vous savez le proverbe : « *Never say die!* Ne dites jamais : Tout est perdu!... »

— Je vous demande une réponse catégorique. Pourquoi user de détours? Quelle est votre idée?

Tildenn était devenu très irritable; il se pencha, pour mieux examiner la physionomie du Français, et ajouta :

— Vous ne dites rien, parce que vous savez comme moi que jamais, jamais elle ne pardonnera... Damnation sur moi! me voilà plus ruiné qu'au soir du Vendredi noir!... Et vous, voulez-vous que je vous dise ce que vous pensez?..,

— Calmez-vous, je vous en prie, Tom! On va vous entendre...

— Qu'est-ce que ça me fait?... Ah! vous avez peur!... Eh bien, je le dirai tout haut, votre secret, faux ami que vous êtes! Vous l'aimez, vous! Et vous n'êtes pas fâché de ce qui m'arrive, parce que ...

— Tildenn, vous n'avez pas le droit de parler ainsi. Taisez-vous, au nom du ciel, ou je vous ferme la bouche!

Face à face, prêts à se jeter l'un sur l'autre, ils semblaient deux aliénés hors de cellule. Robert d'Azay fit un dernier effort : sa conscience un peu troublée vint au secours de sa raison, domina ses nerfs en révolte. Il recula jusqu'à la porte et sortit, mais pas avant que son ancien ami, resté immobile, lui eût jeté cet adieu :

— Damnation sur votre tête et la mienne!... Vous ne l'aurez pas, Robert, vous ne l'aurez pas plus que moi!

Tom, ensuite, redevint silencieux. Le directeur de la Monnaie, très ému par cette scène, l'entraîna au dehors après lui avoir remis son certificat de dépôt. Cet homme déjà vieux appela un

fiacre, l'y poussa, et, pendant que le fiacre s'éloignait, ne put s'empêcher de murmurer entre ses dents :

— Quels gens bizarres que ces revenants du Nord ! Ceux d'Arizona ou du Colorado chantent quand ils apportent ici leur or. Ceux-ci ne disent mot, ou n'ont plus d'énergie que pour se disputer. Il y a un ressort de cassé dans leur mécanisme... Est-ce le Klondike qui les abrutit à ce point-là ?

***

Tom a perdu sa fiancée et son ami ; mais il a de l'or, beaucoup d'or ; et il se le répète ainsi qu'une litanie, pour ne pas penser à autre chose, et aussi parce que le cerveau lui fait encore plus mal que jadis à New-York. Le cocher qui le mène se retourne de temps à autre pour lui montrer les merveilles de San-Francisco ; mais le client n'écoute pas, ou bien répond à tort et à travers, et l'automédon commence à se poser exactement la même question que le directeur de la Monnaie. — C'est pourtant une de ces journées à ciel bleu où l'on a envie de chanter à pleins poumons parce que l'air est rempli de parfums !...

Tout à coup une idée lui passe par la tête. « Comment n'y ai-je pas pensé ?... Ça doit être ça : trop de solitude... » Il rassemble ses rênes : « Allons, hop ! au trot ! » et se dirige vers l'est de la ville, vers le rivage où la mer caresse amoureusement les plus splendides villas du monde.

Les voilà dans un parc en miniature, pas trop loin d'une église sur laquelle brille une grande croix de cuivre ; puis, c'est une longue maison basse, entourée de vérandas, où l'on cause, où l'on rit sous des touffes retombantes de jasmin. Tiens, le son d'un luth !...

— Où suis-je ? demande le voyageur.

Le cocher triomphe : il a trouvé le remède de son malade.

— C'est Yoshiwa, dit-il. N'est-ce pas que c'est beau ?

Une voix l'interrompt ; elle s'accompagne sur ces guitares à trois cordes qui sonnent faux aux oreilles occidentales :

Omaé shindara...

— *Téra iva yaranou !* — crie Tom, tout à fait réveillé.

Et il se met à rire si fort que le cocher recommence à l'observer du coin de l'œil.

Des exclamations à travers le jasmin, pépiements d'oiseaux effarouchés ; une robe de soie arrive, une petite tête aux cheveux noirs tressés sous des peignes bizarres entremêlés d'or et de fleurs :

— Comme c'est charmant ! Auguste étranger, vous parlez honorablement notre langue !

— C'est moi qui l'ai amené ! fait le cocher en se redressant.

— Oui, c'est bien toi ! — fait Tildenn, qui rit toujours. — Ho ! ho ! Aïkichi, ou Katsuko, petite geisha, quel que soit ton nom, veux-tu me mener à ta maîtresse ? A l'instant !... Vous, cocher, attendez-moi ici.

Le voilà devant madame. « Que désire-t-il ? Nous ferons certainement de notre mieux pour le satisfaire. Nous avons... »

— Je veux acheter la maison et le parc.

— Quoi ! Yoshiwa !... vous mettre à notre place !

— Oui, pourvu que tout soit évacué dans les vingt-quatre heures.

— C'est impossible ! Et que deviendrait San-Francisco sans nous ?

— Faites votre prix, madame. Je ne plaisante pas. Tout n'est-il pas à vendre, ici ?

Madame est très agitée. Elle a visité les cinq parties du monde ; elle n'a jamais rien vu de pareil. Il lui faut au moins quelques minutes pour réfléchir.

— Sans doute, monsieur ne refusera pas un verre de champagne ? Je vais revenir tout de suite...

Elle sort, court au fiacre :

— Qui m'avez-vous amené là, cocher ? Un prêcheur, ou un fou ?

— Je ne sais pas trop s'il est fou, répond l'homme, mais je sais bien qu'il est le Roi du Klondike.

— Quoi ! le fameux Tildenn dont parle le *Times* ?

— Tout juste !

Madame disparaît comme un éclair; elle court, elle tremble, elle chante. A la porte du salon, elle trouve trois geishas

que cet original vient d'expulser. Il n'a même pas touché à son verre.

— Eh bien, madame?

— Mon Dieu, monsieur, vous me voyez très embarrassée. Je suis veuve, voilà vingt ans que je travaille, et je n'ai pas d'autre moyen de gagner ma vie...

— Voulez-vous cent mille dollars?

Cinq cent mille francs! de quoi vivre honnête et respectée, à Nice, dans une villa, parmi la haute société!... Pourtant, si l'on peut avoir plus...

— Yoshiwa vaut plus cher!

— Voulez-vous cent cinquante mille? Non! Eh bien, je vous offre mille livres d'or, deux cent mille dollars comptant, mais à une condition : c'est oui ou non, tout de suite. Après, vous ne me reverrez plus jamais.

Tom se lève: madame dit oui, et pleure. Lui se rassied pour signer son chèque.

— Partez toutes ce soir! Laissez la maison telle qu'elle est; mais déguerpissez avec vos Japonaises, vos Turques, vos orientales et vos occidentales, toutes vos poupées aux enchères, que le tonnerre du ciel puisse écraser!

Il se met à jurer, et madame se sauve, les mains aux oreilles. Alors il revient seul à sa voiture, et il a honte d'avoir ainsi crié sa peine, lui qui, si souvent, a méprisé l'expansion méridionale, les plaintes, les grimaces familières aux races dont la langue et le visage redisent toutes les pensées au lieu de les cacher sous un masque stoïque. Il rentre au Palace Hôtel pour se coucher sans même souper, et, sur sa table, il trouve un mot apporté du couvent :

« Mademoiselle d'Auray recevra monsieur Tildenn demain, à dix heures.

» SŒUR SAINT-JOSEPH. »

***

Le lendemain est arrivé : dix heures sonnent avec recueillement à l'horloge du parloir, qui, depuis un demi-siècle bientôt, répète ainsi : « Toujours... Jamais ». — Et le Roi du Klondike l'écoute comme écoutent ceux auxquels on va

lire leur arrêt de mort. Son cœur fait trop de bruit dans sa poitrine, au milieu du silence de cette pièce lugubre. Viendra-t-elle ? Ne viendra-t-elle pas ?

Des pas de l'autre côté de la grille, une porte qui s'ouvre, une religieuse qui entre — avec elle ; elle, Aélis !... Tom se lève, baisse la tête, veut parler, mais n'y réussit pas, et des larmes brûlantes, rapides, pressées, lui obscurcissent la vue, tombent à terre comme une pluie d'orage. Lui, un homme, il pleure, il gémit ainsi qu'un enfant. Aélis le regarde des mêmes yeux qui le virent un jour s'en aller à la Bête, quittant le comptoir où elle était assise et traversant la corbeille, à la Bourse de New-York. Pour le sauver alors, pouvait-elle sacrifier son honneur ? Et maintenant, pouvait-elle... ?

Elle se retourne vers la religieuse :

— Ma Mère, quoique je sois en retraite, voulez-vous nous laisser seuls ? Pas plus de cinq minutes.

Mère Saint-Joseph s'en va...

Dix minutes après, elle revient. Aélis se lève :

— Adieu, Tom Tildenn... Allez à Lui : car, seul, il ne passe pas, et, seul, il sait ce qui nous convient le mieux. Chaque jour de ma retraite, je prierai pour vous, et, si vous le priez aussi de votre côté, il nous montrera notre voie à tous deux.

Ce disant, elle chancelle un peu : son ancienne maîtresse lui passe un bras autour de la taille, et doucement l'entraîne. Tildenn prend la grille à deux mains... Donc, c'était la fin, la fin de toute sa vie d'aventurier. C'était pour aboutir à cet adieu-là qu'il avait jeté aux quatre coins de l'Alaska plus d'énergie que d'habitude n'en possède un mortel !... Il ébranla de toute sa force la cloison à claire-voie :

— Aélis ! vous ne me reviendrez pas, je le sens, je le devine ! Aélis, dites un mot, et je brise cette odieuse grille, et je vous emporte au bout du monde, loin de mon crime et de mon agonie. Aélis, je vous veux, m'entendez-vous !

Debout, vraiment magnifique en cet élan suprême, il semblait, nouveau Samson, qu'il allait faire écrouler le couvent : est-ce que rien pouvait résister à ses bras d'athlète ? Les deux femmes s'arrêtèrent éperdues, tressaillant malgré elles jusqu'au fond de l'âme. Mais voilà que l'inexorable hor-

loge, sonnant la demie, les rappela au devoir. Aélis reprit conscience d'elle-même et sortit la première; la religieuse la suivit en laissant une aumône au désespéré :

— Monsieur, monsieur, priez du fond du cœur... Ceux qui ont la foi font des miracles!

*
* *

Or le même soir éclata cet incendie qui surexcita au plus haut point la curiosité de San-Francisco. L'alarme sonna au premier, au deuxième, au troisième districts presque en même temps : les chevaux se précipitèrent hors de leurs stalles, les harnais s'ajustèrent automatiquement sur leurs reins, les pompiers bondirent à leurs places, et ils partirent, hommes et chevaux, parmi les tintements de la cloche, entre les hoquets des machines à haute pression prêtes à vomir des torrents d'eau. Dans leur sillage, une foule se précipita qui grossissait de seconde en seconde, d'autant plus que mille rumeurs étranges exaspéraient au plus haut point la passion de la multitude pour les drames.

— Qu'est-ce qui brûle?

— On dit que c'est Yoshiwa.

— Allons donc! Ce n'est pas possible! Il y a trop de monde.

— Mais il n'y a plus personne que le Roi du Klondike! N'avez-vous pas lu les journaux?

— Le Roi? Qu'est-ce qu'il fait là dedans?

— Il a cinq cents femmes, comme son collègue Salomon!

Les rires éclatèrent, vite arrêtés par l'essoufflement de la course. D'autres reprirent :

— C'est un couvent qui brûle!

— Drôle de couvent! Je vous dis que c'est Yoshiwa!

— C'est affreux! Les pauvres petites!... Courons!

Quand ils arrivèrent à Yoshiwa, — puisque c'était bien ce fameux parc aux cerfs qui brûlait, — ils virent le plus étrange des spectacles. Sept pompes à feu étaient arrêtées devant les grilles, et leurs officiers discutaient avec un homme très pâle, qui criait de l'autre côté :

— Laissez-moi tranquille! C'est moi qu'ai mis le feu! La

maison est à moi et je la brûle!... Je suis Tom Tildenn, du Klondike... Il n'y a plus personne dedans, je les ai chassées. Laissez brûler!

Une porte céda, les pompes entrèrent, s'en allèrent évoluer devant la fournaise, où, tout de suite, elles dardèrent leurs jets d'eau. Mais ils s'engouffraient d'une facon pitoyable dans l'énorme brasier dont les flammes, maintenant, illuminaient la moitié de la ville.

— Laissez brûler : il a dit de laisser brûler ; ça le regarde!... Et, du reste, il n'y a plus rien à faire.

— On disait bien qu'il était fou!

— Fou à lier : regardez sa figure!.... A-t-il des héritiers?

— C'est le feu de joie du Roi!

La foule trouva le mot si plaisant qu'elle le répéta dans une immense acclamation. Tom Tildenn l'entendit. Il revécut alors son passé, New-York, le triomphe et la débâcle, puis le Klondike et la vie sauvage, les misères, les angoisses et la réussite. Plus tard, après l'extase, le retour : au sortir du désert, une simple idée lui était venue, son imagination s'était exaltée, il y avait pris plaisir, et au moment précis où il avait dit à la tentation : « Oui! » avant même qu'il l'eût savourée, voilà qu'un effroyable châtiment avait surgi entre lui et son péché. Vraiment oui, il lui fallait un feu de joie pour célébrer cela, cette conquête de l'or qui salit, qui empoisonne et détruit tout ce qu'il touche! — Jusqu'à ce petit garçon de la veille auquel il avait jeté une poignée de pépites, et que la foule, paraît-il, avait à moitié tué en se ruant sur le trésor... Où donc était le bonheur en ce monde? Dans la vie ou dans la mort?

Une moitié de Yoshiwa s'écroula : des appartements éventrés apparurent avec leurs glaces qui se tordaient, qui fondaient au feu purificateur, des dorures aussitôt disparues, des marbres blancs ou roses qui éclataient, pendant qu'au-dessus des baignoires d'argent de petits filets d'eau pleuraient leurs dernières gouttes. On vit des matelas de crin qui se tordirent comme des êtres vivants, se dressèrent, retombèrent dans un enfer de flammes, et la foule cria d'horreur. Un autre écroulement se fit dans une sorte d'explosion, les curieux se reculèrent, il ne resta plus qu'un large chaos noir d'où jaillissaient des myriades d'étincelles. Puis, de gigantesques gerbes de lumière

rouge s'élevèrent de nouveau vers le ciel. Un lieutenant de pompiers cria :

— Il faut protéger l'église des Franciscains : voyez, les flammèches vont par là...

Tout le monde regarda de ce côté, le Roi avec les autres. L'église apparaissait comme en plein jour, avec ses arceaux gothiques, sous lesquels, tant de fois, l'ange de la vie future était venu consoler les déshérités du siècle. Si la foule n'en eut guère l'intuition, Tom Tildenn, du moins, y pensa. Sur le faîte, très haut, la grande croix de cuivre resplendissait dans un ciel pourpre. Presque à son insu, il tomba à genoux, il tendit les bras, et ses lèvres, qui depuis l'âge d'homme ne savaient plus prier, s'ouvrirent malgré elles :

— Mon Dieu, si vous le voulez...

Sur terre, personne ne fit attention au cri du fou : le bruit haletant des machines dominait tout le tumulte. Mais comme, à cette seconde, Tom Tildenn avait la foi, — la vraie foi dont parlait Mère Saint-Joseph, — peut-être Dieu, qui l'entendit, fit-il un miracle au cœur d'une vierge.

RAYMOND AUZIAS-TURENNE

« PYGMALION »

OU

L'OPÉRA SANS CHANTEURS

Jean-Jacques Rousseau est le créateur du mélodrame moderne. — Pour apprécier son œuvre comme il convient, il faut se garder d'abord de confondre deux formes d'art bien différentes qu'un abus de langage a souvent réunies sous la même étiquette. La première, et sans doute la plus connue, arrachait un pleur à l'âme sensible de « Margot » : mélange très libre de comédie larmoyante, de tragédie bourgeoise et de roman d'aventures, elle appartient aux Corneilles du boulevard, aux Shakespeares des faubourgs, et n'intéresse nullement le musicien ; le trémolo dont elle accompagne habituellement ses coups de théâtre ne suffit pas à la distinguer d'une composition littéraire. La seconde est un genre musical illustré par les Mozart, les Beethoven, les Mendelssohn, les Schumann, les Grieg, les Bizet ; c'est le vrai mélodrame, celui qui fait alterner la déclamation avec l'orchestre sans employer le chant[1] et qu'on peut définir, d'après le Dictionnaire de l'Académie : « Un drame où le dialogue est coupé par une musique instrumentale ».

Les Allemands n'ont jamais manqué de rendre hommage à Rousseau : chez eux, c'est une notion courante d'histoire musicale que *Pygmalion* est une œuvre type, antérieure à l'*Ariane*

1. On chante, il est vrai, dans l'*Arlésienne*, où il y a de très beaux chœurs ; mais ces chœurs sont de simples citations musicales.

à Naxos de Georg Benda, fondateur du mélodrame allemand; ils ont d'autant plus de mérite à présenter ainsi les choses que l'*Ariane* est de 1774, et que tels de leurs meilleurs historiens placent en 1773 la première représentation de la pièce de Rousseau[1]. C'est merveille qu'à si peu de distance ils n'aient pas institué le moindre débat sur la question de priorité! La critique française, au contraire, a infligé à *Pygmalion* la pire des injustices : elle paraît l'ignorer. L'incohérent et injuste Castil-Blaze lui a consacré trois pages (dans un livre sur *Molière musicien!*) mais pour accuser Rousseau de perfidie, et sans entrevoir le vrai caractère de sa création ; M. Pougin en a parlé incidemment dans une revue étrangère[2] ; et voilà toute notre contribution à la bibliographie du sujet. Peut-être même, en lisant les premiers mots de cette étude, le lecteur m'a-t-il déjà soupçonné de hasarder un paradoxe. En un temps où les pièces les plus baroques revoient les feux de la rampe et de la conférence, nos littérateurs et nos musiciens, trop fidèles au principe de la division du travail, semblent s'être renvoyé mutuellement, au risque de la laisser en détresse, cette composition à double face que la Comédie française et l'Opéra Italien se disputaient il y a un siècle et où Gœthe voyait « une œuvre *faisant époque*[3] ». Elle n'a été mentionnée ni par M. Brunetière dans ses belles études sur l'évolution du théâtre, ni par M. Lavoix dans son *Histoire de la musique*, ni par les auteurs du sixième volume de l'histoire de la littérature française publiée sous la direction de M. Petit de Julleville. Quant à celui qui fut le collaborateur de Rousseau en cette affaire, et qui sur les vingt numéros dont se compose la partition, en écrivit dix-huit, — Horace Coignet, — son nom ne se trouve même pas dans la Grande Encyclopédie.

1. Cette date de 1773, donnée par Mendel dans son grand Lexique a été reproduite sans contrôle par certains musicographes allemands (ainsi par M. Otto Riemann, dans son récent *Dictionnaire musical*, 1894). En réalité, *Pygmalion* fut joué pour la première fois à Paris le 30 octobre 1775 (Registres de la Comédie-Française, — Recette Journalière, — années 1775-1776, procès-verbal de la 172e représentation, signé par Dauberval) ; mais il avait été représenté d'abord à l'Hôtel de Ville de Lyon, par des amateurs, en 1770.

2. *Rivista musicale italiana* (Turin), 1895, fascicule II. — M. Pougin appelle *Pygmalion* « un petit poème *scénique* », ce qui est bien insuffisant, lorsque Rousseau, comme on le verra plus loin, emploie lui-même le terme de *mélodrame*.

3. « Ein kleines aber merkwürdig *epochemachendes* Werk. » (*Wahrheit und Dichtang.*)

La musique de *Pygmalion*, il faut le dire pour expliquer un tel silence, est considérée comme introuvable. Un bibliophile, M. Becker, a déclaré en connaître seulement deux éditions, et deux exemplaires — un de chacune : — le premier appartient à M. Van der Straeten[1], et le second à la bibliothèque royale de Berlin[2]. Quelques manuscrits ont-ils été conservés ? M. Jansen, le philologue de Genève qui a étudié si diligemment les œuvres musicales de son compatriote, n'en signale aucun. Avec l'intention de combler ces lacunes diverses, je voudrais exposer le mélodrame de Rousseau et montrer que cette œuvre écourtée, emphatique, mais originale et d'une réelle importance historique, peut donner lieu à quelques réflexions utiles.

I

Si Rousseau a créé ce que Mozart appela un jour ironiquement — bien qu'il fût un admirateur enthousiaste de ce nouveau genre — l'« opéra sans chanteurs », c'est qu'il considérait le drame lyrique, tel que l'ont compris les Rameau et les Gluck et tel que nous le comprenons aujourd'hui, comme impossible en France. Voici les traits principaux d'une doctrine qu'il faut rappeler pour présenter *Pygmalion* dans son vrai jour et en marquer les origines.

Rousseau est l'auteur de cette théorie célèbre, reprise après lui, en France par Condillac et Lacépède, en Allemagne par A. W. Schlegel et Jacob Grimm, en Angleterre par Herbert Spencer, d'après laquelle la musique serait une simple idéalisation du langage ordinaire, dépouillé de ses signes conventionnels, réduit à sa partie instinctive et fixé. De ce principe, admissible avec des réserves (car il s'applique seulement à un art musical tout primitif ou encore dans la période d'enfance),

1. *Pygmalion*, de M. Rousseau, monologue mis en musique par Coignet, gravé par madame Ogier, prix six livres, se vend à Lyon, chez Castan, et à Paris, chez M. Dauvin, receveur des diligences, Port-Saint-Paul, etc... (in-4°, sans date).

2. *Pygmalion*, de M. Rousseau, monologue mis en musique par Coignet; à Paris, chez M. Lobry (in-folio oblong, sans date).

Rousseau arrivait à une première conclusion, inexacte et dangereuse : « *Chaque peuple*, disait-il, *a la musique dont sa langue est capable* ; toute musique est nationale ; elle tire son principal caractère de la langue qui lui est propre, et *c'est la prosodie de la langue qui lui donne ce caractère*[1] ». Aux Italiens, dont l'art expressif et passionné eut toujours ses préférences, il accordait le privilège de composer d'admirables mélodies, à cause de l'organisation musicale de leur langage ; aux Français, il refusait toute aptitude à écrire convenablement pour le chant, sous prétexte que notre langue est dépourvue d'accent et de rythme. Cette dernière opinion fut comme le mur d'airain de toutes ses polémiques. *A priori*, en jugeant même toute expérience inutile, il affirmait la supériorité des *intermezzi*, joués à Paris par les Bouffons, sur notre comédie lyrique : « Je n'examine point, dit-il dans sa *Lettre à M. Grimm*, si le genre bouffe existe réellement dans la musique française ; ce que je sais très bien, c'est qu'il doit nécessairement être autre que le genre bouffe italien. *Une oie grasse ne vole pas comme une hirondelle.* »

Voilà, il est à peine besoin de le faire remarquer, un mot que l'auteur du *Devin* n'avait guère le droit de prononcer. Dans le blason de certains contre-pointistes germaniques du XVIIIe siècle, une « oie grasse » ne serait peut-être pas déplacée ; quand il s'agit de l'ancienne musique française, on songerait plus volontiers au roitelet dont le vol suit toujours une rive fleurie, ou mieux encore à la vive alouette éprise de vocalises et de lumière... En outre, le principe invoqué par Rousseau est plus ingénieux que solide. A l'origine de l'art, la mélodie a pu être déterminée par le langage qui lui servait de support, et dont elle était, si l'on peut dire, la floraison : ainsi le plain-chant a emprunté son rythme et ses cadences à la prose oratoire des Latins. Mais chez les modernes, où la musique émancipée tend à devenir une langue spéciale, combien est négligeable, ou peu importante, la « prosodie » de la parole ordinaire ! Enfin, le bon Grétry a fait une observation aussi juste que fine ; déclarer les Français incapables de bien

1. *Lettre sur la Musique française.*

chanter, c'est exactement comme si l'on disait : les Français ne seront jamais ni gais ni tristes, ni chauds ni froids, ni sensibles ni insensibles[1]. Mais ne nous attardons pas à discuter des paradoxes un peu intéressés, où l'orgueil de Rousseau compositeur, blessé par plusieurs échecs douloureux, appelait trop visiblement à son aide l'éloquence et l'esprit de Rousseau critique. Il nous suffit de montrer d'où est sorti *Pygmalion* et d'ajouter qu'en matière d'art une théorie mauvaise peut donner naissance à une œuvre excellente.

Dans ses *Réflexions sur l'Alceste italien de M. le Chevalier Gluck*, Rousseau nous expose lui-même la réforme qu'il entreprit :

« Persuadé que la langue française, destituée de tout accent, n'est nullement propre à la musique et principalement au récitatif, j'ai imaginé un genre de drame dans lequel les paroles et la musique, au lieu de marcher ensemble, se font entendre *successivement*, et où la phrase parlée est en quelque sorte annoncée et préparée par la phrase musicale. La scène de *Pygmalion* est un exemple de ce genre de composition qui n'a pas eu d'imitateur. En perfectionnant cette méthode, on réunirait le double avantage de soulager l'acteur par de fréquents repos et d'offrir au spectateur français l'espèce de mélodrame le plus convenable à sa langue... Un acteur sensible et intelligent, en rapprochant le ton de sa voix et l'accent de sa déclamation de ce qu'exprime le trait musical, mêle ces couleurs étrangères avec tant d'art, que le spectateur n'en peut discerner les nuances. Ainsi cette espèce d'ouvrage pourrait constituer un genre moyen. » Dans le *Dictionnaire de musique*, au mot *Récitatif obligé*, les avantages de ce compromis sont encore indiqués : « L'effet produit par cette combinaison est ce qu'il y a de plus énergique dans la musique moderne. L'acteur agité, transporté d'une passion qui ne lui permet pas de tout dire, s'interrompt, s'arrête, fait des réticences *durant lesquelles l'orchestre parle pour lui* ; et ces silences ainsi remplis affectent infiniment plus l'auditeur que si l'acteur disait lui-même tout ce que la musique fait entendre. »

1. *Essais sur la musique*, II, ch. XVI, p. 132.

Ces textes nous disent clairement ce que Rousseau a voulu faire. Son innovation est très hardie, comme on le voit: elle a pour point de départ, non pas l'idée du drame littéraire tel que l'ont conçu les Sedaine et les Diderot, mais l'idée de l'opéra qu'elle prétend dépouiller de sa parure traditionnelle et rebâtir sur un nouveau plan; elle en exclut le chant, mais elle conserve l'orchestre, qu'elle charge de traduire et de commenter avec discrétion les scènes ou parties de scènes les plus émouvantes. En outre, une ingénieuse mesure d'ordre prévient tout conflit entre deux puissances voisines, la musique et le langage, qu'il est très souvent malaisé de mettre d'accord : toutes les fois que les violons prennent la parole, l'acteur se tait; il abandonne la déclamation pour la mimique. Ce déplacement des rôles suppose une conception toute nouvelle de la musique instrumentale et de son pouvoir au théâtre; Rousseau ne lui demande plus de préluder vaguement à l'action, de relier quelques airs agréables et de soutenir les voix en les accompagnant: il la croit capable d'exprimer et de concentrer en elle tout l'intérêt psychologique du drame. En cela, il n'est pas seulement un novateur, mais un homme de progrès. Dans son analyse critique du fameux monologue de l'*Armide* de Lully (*Enfin il est en ma puissance*; acte II), il a écrit les lignes suivantes qui lui font honneur : « Je pourrais vous montrer comment, surtout quand on veut donner à la passion le temps de déployer tous ses mouvements, on peut, à l'aide d'une symphonie bien ménagée, faire exprimer à l'orchestre, par des chants pathétiques et variés, ce que l'acteur ne doit que réciter. »

II

Le sujet choisi par Rousseau pour donner aux Français le seul opéra dont il les jugeait capables n'était rien moins que nouveau. Comme *Stratonice*, comme *Orphée*, *Iphigénie* ou *Faust*, *Pygmalion* apparaît souvent dans l'histoire de l'opéra: c'est un nom aimé des artistes et consacré par eux. La légende à laquelle MM. Jules Barbier et Michel Carré ont fait subir,

en 1852, sa dernière métamorphose, avait déjà inspiré, dans la première moitié du XVIIIe siècle, un assez grand nombre d'écrivains et de musiciens : Clérambault en avait tiré une cantate et La Motte un ballet (cinquième entrée du *Triomphe des Arts*, musique de la Barre) en 1700; Panard et L'Affichard en avaient fait un opéra-comique (1733); Romagnesi, un divertissement (Théâtre-Italien, 1741); Rameau, un nouvel opéra (1748) et Poinsinet de Civry, une comédie pour le Théâtre-Français (1760). La parodie elle-même s'en était emparée. Dans une aimable bouffonnerie de Gambier intitulée l'*Origine des Marionnettes* et représentée au Théâtre-Italien en 1753, on voit Brioché, l'inventeur des marionnettes, s'éprendre d'une de ses poupées, bientôt animée par la Folie. « C'est depuis ce jour, conclut l'auteur, que la folie et l'amour sont inséparables. »

Si Rousseau, déjà touché par la vieillesse, inconsolable de n'avoir plus vingt ans et de sentir son génie décliner, a repris très gravement cette fable, c'est peut-être, comme l'a remarqué Musset-Pathay, parce qu'il trouvait en Pygmalion un peu de l'amertume et de la misanthropie dont son propre cœur était alors rempli.

« O mon génie, où es-tu? Mon talent, qu'es-tu devenu? Tout mon feu s'est éteint, mon imagination s'est glacée : le marbre sort froid de mes mains... Le commerce des artistes et des philosophes me devient insipide : l'entretien des peintres et des poètes est sans attrait pour moi... L'Amitié même a perdu pour moi ses charmes... C'en est fait! C'en est fait! J'ai perdu mon génie... » Telles sont les premières paroles que prononce le sculpteur, au lever du rideau. Je n'analyserai pas longuement la pièce, dont le sujet a été vulgarisé par des remaniements nombreux et où il n'y a d'ailleurs aucune action. Je me bornerai à en citer quelques mots. Pygmalion sort de sa rêverie pour contempler la statue qui est la plus belle de ses œuvres; en la regardant, il s'adore lui-même dans ce qu'il a fait, et « s'enivre d'amour-propre »; il prend un maillet pour corriger « un vêtement qui couvre trop le nu et annonce mal les charmes qu'il récèle », mais il sent la chair palpitante repousser le ciseau... « Ah! c'est sa perfection qui fait son défaut!... Divine Galathée! Moins parfaite, il ne te manque-

rait rien... Mais il te manque une âme! » Il retombe dans sa tristesse, gémit sur sa « folie », puis revient à la charge avec une passion grandissante : « Quels traits de feu semblent sortir de cet objet pour embraser mes sens *et retourner avec mon âme à leur source!*... Tourments, vœux, désirs, rage, impuissance, amour *funeste*... Oh! tout l'enfer est dans mon cœur agité!... Et toi, sublime essence qui te caches aux sens et te fais sentir aux cœurs, âme de l'univers, principe de toute existence, toi qui, par l'amour, donnes l'harmonie aux éléments, la vie à la matière, le sentiment aux corps et la forme à tous les êtres, feu sacré, céleste Vénus, par qui tout se conserve et se reproduit sans cesse, ah! *où est ton équilibre?* où est ta force expansive?... Tous tes feux sont concentrés dans mon cœur, et le froid de la mort reste sur ce marbre! » Tout à coup, il tressaille; il a vu la statue faire un mouvement. Il se croit fou ; il a peur, et se raffermit par ces paroles : « Eh! regarde, malheureux! deviens intrépide ; ose fixer une statue! » Il faut reproduire ici, pour leur grâce et leur profondeur, trois mots qui devraient suffire à préserver cette scène de l'oubli. Dès qu'elle est animée, Galathée se touche, et dit : « MOI!... » Puis elle fait quelques pas dans l'atelier de l'artiste qui « suit ses mouvements, l'écoute, l'observe avec une avide attention et peut à peine respirer »; elle prend un objet sur une table, et dit alors : « CE N'EST PLUS MOI!... ». Elle met enfin la main sur le cœur de son amant qui l'enlace, et alors elle reprend : « C'EST ENCORE MOI! » — « Oui, cher et charmant objet, répond Pygmalion; oui, digne chef-d'œuvre de mes mains, de mon cœur et des Dieux! *c'est toi, c'est toi seule ;* je t'ai donné tout mon être, je ne vivrai plus que par toi. »

Un monologue brûlant terminé par un miracle ne suffit pas sans doute à constituer un drame, et les défauts de cette composition sont visibles. Ce n'est qu'une esquisse ; le style est trop déclamatoire, et les idées trop subtiles ; ce langage sensuel, compliqué de réminiscences philosophiques, fait penser tour à tour à Platon et à Parny, à Lucrèce, à Condillac et à Byron, à Julie, à madame d'Épinay et à certaines Précieuses. Je ne souscrirai pas cependant à l'arrêt du bon Laharpe qui appelle cette scène « un composé monstrueux digne d'un

siècle où l'on se tourmente pour mettre le nouveau à la place du fin ». Ce délire continuel lui paraît glacial, « car, dit-il, qui peut s'intéresser à une passion pour une statue ? » A cette appréciation pédante et maussade je préfère celle de Gœthe, dont le génie semble transformer et agrandir ce qu'il touche : « *Pygmalion* est un opuscule digne de fixer l'attention et de faire époque... On pourrait en dire long là-dessus ! cet ouvrage singulier flotte entre la Nature et l'Art, et il a pour chimérique objet de faire rentrer celui-ci dans celle-là. Nous y voyons un artiste qui, son chef-d'œuvre terminé, n'est point satisfait d'avoir donné une forme plastique à sa pensée, en lui communiquant la vie supérieure de la Beauté ; il veut la ramener à la vie terrestre, et, par pur sensualisme, détruire l'œuvre sublime du génie. » Ce qui ne saurait être contesté, c'est que ce monologue, soit par la qualité des sentiments qu'il exprime, soit par les jeux de scène dont il est rempli, est très propice à une intervention de l'orchestre ; il semble même que Rousseau l'ait écourté volontairement, comme font d'habitude les « paroliers » qui écrivent un livret d'opéra et s'attachent à être les auxiliaires discrets du compositeur. S'il en est ainsi, nous voyons une fois de plus que la conception du mélodrame doit être ramenée à des origines musicales, et non littéraires.

Le texte de *Pygmalion* a été publié pour la première fois par le *Mercure de France* (janvier 1771, pages 200-209), d'où il a été extrait pour l'édition princeps (Genève même année). Parmi les autres éditions de la fin du XVIIIe siècle, il en est une particulièrement importante qui permettrait de reconstituer le mélodrame de Rousseau et de fixer avec exactitude les points d'attache de la musique avec le texte ; c'est celle que M. Becker à réimprimée sous ce titre : *Pygmalion, publié d'après l'édition rarissime de Kurzböck, Vienne, 1772, avec quelques notes préliminaires* (Genève, 1878)[1]. La page y est divisée en trois colonnes : la première

1. Il faut citer aussi un curieux exemplaire de l'édition de Bruxelles (chez Van den Berchen, MDCCLXXXVI), que possèdent les Archives de la Comédie-Française. Tous les endroits où la musique doit intervenir sont signalés par un *M* tracé à la main. — Je signalerai aussi une traduction en italien, accompagnée du texte original, lequel n'est autre que le texte en trois colonnes de l'édition Kurzböck-Becker : *Il Pimmalione* etc... Venise, 1773.—(Bibl. Nat. Y th 518.169).

contient les paroles et toutes les indications relatives à la mimique ; dans la deuxième, en regard de certaines phrases, des notes destinées à guider le compositeur disent de quel genre de musique le jeu de l'acteur devra être accompagné ; dans la troisième est fixée la durée de chaque fragment symphonique. Ce programme, dont la rédaction est attribuée à Rousseau lui-même, est réglé avec une singulière minutie. L'ouverture, qui doit durer seulement « une demi-minute », est liée au premier morceau qui, lorsqu'on voit Pygmalion « assis, accoudé et rêvant », doit « peindre l'accablement, l'inquiétude, le chagrin et le découragement ». Lorsque Pygmalion « jette avec dédain ses outils, etc. », l'orchestre doit « exprimer avec rapidité les premiers de ces mouvements, se ralentir par degrés et finir par des tons sourds, jetés par intervalles » (*une* minute). Lorsque Pygmalion « s'assied et contemple tout autour de lui », quelques mesures, « peindront une tendre mélancolie » ; lorsqu'il s'approche du pavillon pour s'en éloigner aussitôt, « le trouble et l'incertitude doivent être exprimés par quelques mesures coupées par des silences » (une demi-minute), etc., etc.

Ces notes ne sont pas toujours aussi minutieuses, ni surtout aussi avares de temps. L'esprit qui les a dictées est celui d'un amateur appartenant à l'école de Gluck. Quel qu'il soit, il a le mérite, non seulement d'attribuer à l'orchestre un pouvoir d'expression très étendu, mais de l'astreindre, comme on aime à le faire aujourd'hui, au devoir de l'exactitude. Il lui impose l'obligation de suivre tous les mouvements du drame et d'en faire valoir toutes les idées. Il a cependant le tort d'exagérer un principe juste, en poussant l'expression musicale à l'éparpillement et à la puérilité. Rameau se flattait de mettre en musique, avec succès, la *Gazette de Hollande* ; et certes le compositeur peut tout dire, ou à peu près, à sa façon ; mais s'il abuse de son art et dépasse une certaine limite, ne risque-t-il pas de tomber dans le comique ?

Rousseau est probablement l'auteur du plan de symphonie que je viens d'indiquer ; mais il était incapable de réaliser son propre rêve. Jamais il ne sut exprimer sur le papier à portées, d'une façon digne de lui, le lyrisme dont il débordait. La nature lui avait donné le caractère de Beethoven, la

tendresse de Schubert, le sens poétique de Schumann, la fougue passionnée de Berlioz, en un mot une âme toute musicale et chantante ; elle lui avait refusé cette adresse de main et cette possession de soi qui sont nécessaires à un artiste. Jamais il ne put apprendre un art auquel il voulait consacrer sa vie bien avant l'heure tardive où il se fit écrivain. Plus d'une fois, il s'était pris la tête à deux mains pour lire « ces obscurs traités de Rameau dont sa mémoire refusait de se charger »; mais il voyait trouble et s'épuisait en des recommencements stériles. Il a dit, dans ses *Confessions*, de la comtesse d'Houdetot : « Je l'aimais trop pour vouloir la posséder. » En musique aussi, il fut empêché par l'excès même de son amour et par une fâcheuse impuissance à se dominer ; il était toujours sous son arbre de Vincennes, ébloui de mille visions intérieures, prisonnier d'une sensibilité tyrannique et incapable de libérer son cœur. Né pour écrire la *Symphonie fantastique* ou pour chanter la fraternité universelle, comme Beethoven, il nous a laissé quelques « romances » d'où son âme est absente. Il ne put même pas être un bon copiste. On le raillait pour ses perpétuelles distractions et ses erreurs. La Bibliothèque Nationale possède des ariettes de Davaux et Gibert (avec accompagnement de clavecin, violons et basse) copiées par lui[1] : c'est un travail assez propre d'écolier qui s'applique et qui peine avec lourdeur. Les manuscrits de ses œuvres originales[2] ont le même aspect et font une impression pénible ; nulle part on ne trouve cette indépendance de la main, cette spontanéité et ces belles négligences du trait de plume qui font voir un maître supérieur à sa tâche de scribe ou un praticien sûr de lui.

Rousseau se croyait musicien parce qu'il avait l'émotion de la musique. Il reconnaissait cependant qu'un « petit faiseur » comme lui ne pouvait achever le mélodrame de *Pygmalion*. Pour pareille tâche, il jugeait nécessaire le génie d'un Gluck. Les circonstances lui donnèrent un collaborateur de moindre envergure.

1. Bibl. Nat. *Inv. Rés.* V⁷ m 538.

2. Voir le ms. du *Devin de Village*, (*Ibid.* Vm² 456, dix-sept feuillets in-4°).

III

Dans le courant du mois de mai 1770, quelques jours après son arrivée de Mouquin, il était au Grand Concert de Lyon, dissimulé dans une tribune, tout en haut de la salle, en compagnie d'un botaniste, M. Fleurieux de la Tourette ; on venait d'exécuter le *Stabat* de Pergolèse, lorsqu'on lui présenta un négociant de la ville, grand amateur de musique, et « désireux de montrer quelque chose de sa composition ».

— Monsieur, je ne suis pas louangeur! répondit l'Alceste genevois, d'un air maussade.

Horace Coignet insista et obtint un rendez-vous; il eut l'heureuse idée, avant de montrer quelques fragments d'un opéra de sa façon, *Le Médecin par Amour*, de chanter certain motet récemment composé par l'auteur de *Julie*. Rousseau l'embrasse, le retient à dîner, le comble de tendresses. Après une longue promenade à pied dans la campagne, sur une colline où ils s'étaient assis après l'avoir baptisée du nom d'Hélicon, il lit à son nouvel ami le manuscrit de son mélodrame et le prie d'en composer la musique « dans le goût de la mélopée des Grecs ». Il se réservait d'écrire lui-même deux morceaux seulement. On les eût sans doute embarrassés l'un et l'autre en leur demandant ce qu'était exactement la « mélopée des Grecs »; mais, à défaut de connaissances précises, ils avaient — ce qui est suffisant pour des artistes — une opinion très arrêtée.

Sur le marchand brodeur Horace Coignet, né à Lyon en 1736 et mort le 9 août 1821, nous avons peu de renseignements. Il paraît avoir été un homme médiocrement cultivé, mais un praticien musical assez adroit. Deux notices lui ont été consacrées : l'une a paru dane la *Gazette universelle de Lyon* du 26 octobre 1821 ; l'autre, dans l'*Annuaire nécrologique de A. Mahul*[1]. L'événement capital de sa vie fut sa brève liaison

1. Année 1821, pp. 122 et suiv. (Paris, chez H. Fournier, 1830). — Cf. dans *Lyon vu de Fourvières* (Lyon, 1833, pp. 539-532), le chapitre intitulé: *Rousseau à Lyon*.

avec Rousseau, dont il a raconté le séjour à Lyon dans un opuscule qu'il jugeait digne d'être recueilli par l'histoire[1]. Quant à l'œuvre musicale dont le mérite lui revient presque tout entier, nous en possédons à Paris deux copies manuscrites qu'il convient de signaler, non seulement pour combler une des lacunes dont j'ai parlé plus haut, mais aussi pour montrer à tous ceux qu'intéresse l'histoire du théâtre combien il serait facile de remettre à la scène ce curieux ouvrage.

Le premier manuscrit se trouve aux archives de la Comédie-Française dans le seul volume — le VIIe — échappé au pillage d'une ancienne et précieuse collection que rappelle ce simple titre gravé sur la couverture : *Théâtre français*. Il contient la « musique de scène » composée pour un grand nombre de comédies aujourd'hui oubliées[2]. Dans un petit mémoire collé sur la première page, le copiste Mielle nous avertit qu'il a fait son travail « d'après les parties séparées » ; ce travail est en effet une réduction pour le quatuor à cordes: *violons I et II*, *alto viola* et *basso*. Le nom de Rousseau est inscrit en tête des deux pièces dont il est l'auteur.

Le second manuscrit est à la *Bibliothèque Nationale*[3] et comprend les parties séparées en sept cahiers : premier — et deuxième violons — alto — basson et basse — haut-bois, — premier cor — deuxième cor. Pour donner tout de suite une idée de l'instrumentation, il suffira de dire que les cahiers du haut-bois et des cors n'ont que deux feuillets ; ceux des instruments à cordes en comprennent six, formant chacun six pages de musique. Quelques indications au crayon semblent prouver que ces pièces ont figuré sur le pupitre des musiciens composant l'orchestre ordinaire de la Comédie-Française.

Je ne pousserai point l'amour de l'inédit ou du rare jusqu'à dire que ces petites compositions de Rousseau et de Coignet sont des chefs-d'œuvre ; le style en est correct, mais paraît un peu pâle et maigre au lecteur moderne. Le haut-

1. On le trouvera dans les notices que je viens de citer.

2. *Zénéide, le Fat puni, l'Oracle, les Hommes, les Vacances du Procureur, l'Amour diable, d'Eucallion* (sic) *et Pirra, le Consentement forcé,* etc. — comédies « avec des ariettes ».

3. *Bibl. Nat.* Vm² 475, Inventaire.

bois et les cuivres n'ont qu'un rôle insignifiant; dans les parties pittoresques du programme, les effets descriptifs, obtenus d'ordinaire par des combinaisons de timbres, sont remplacés par des effets rythmiques; en outre, le violoncelle et les basses, comme ce fut trop souvent l'usage avant Beethoven, servent surtout à marquer les temps forts de la mesure; le second violon suit le premier violon comme son ombre, si bien que le quatuor à cordes, au lieu d'être une conversation à quatre personnages, n'est qu'une mélodie accompagnée. Cependant, malgré ces lacunes, peut-être même à cause d'elles, l'ensemble ne manque pas de saveur; et j'en voudrais donner la raison en ouvrant ici une petite parenthèse.

M. Pierre Loti, après avoir reproduit la lettre d'amour adressée par une villageoise à son fiancé, le spahi Jean Peytral[1], fait remarquer que la sécheresse du style peut s'allier à une passion ardente : « Les jeunes filles élevées aux champs sentent très vivement quelquefois, mais les mots leur manquent... le vocabulaire raffiné de la passion est fermé pour elles ; ce qu'elles éprouvent, elles ne savent le traduire qu'à l'aide de phrases naïves et tranquilles ». Là est toute la différence qui sépare la lettre d'une Jeanne Méry de la lettre d'une Héloïse ou d'une Religieuse portugaise. — De même en musique, chez un grand nombre de compositeurs anciens, l'expression reste parfois en deçà de l'idée à exprimer, par pénurie de science et non par pénurie d'âme ; mais ce qu'elle ne dit pas, elle le laisse transparaître aux yeux du lecteur qui sait lire... Là est toute la différence qui sépare une « romance » du rustique Rousseau ou de Coignet, d'une page de Berlioz ou de Liszt; et cette gaucherie, cette demi-aptitude à s'exprimer soi-même ne laissent pas d'avoir une grâce originale.

Enfin, la musique d'un mélodrame fait partie d'un ensemble d'où il n'est guère possible de la détacher. Son mérite est relatif, et la convenance du rapport qui la lie aux paroles et au jeu de l'acteur ne peut-être équitablement appréciée qu'à la représentation. Ce qu'on peut affirmer, c'est que l'œuvre de Rousseau et de Coignet fut acclamée dès qu'elle parut.

1. *Le Roman d'un spahi*, p. 285.

IV

M. de la Verpilière, prévôt des marchands, avait fait construire, à l'hôtel de ville de Lyon, un théâtre de société. Pour fêter deux hôtes de marque, M. et Madame de Trudaine, il y donna la « première » de *Pygmalion*, avec le concours de deux amateurs : madame de Fleurieux joua le rôle de Galathée, et M. le Texier celui du sculpteur. Le *Mercure de France* a conservé un souvenir de cette soirée (juin 1770); dans son numéro de novembre 1770, il reproduit le témoignage d'un « voyageur anglais » qui, ayant vu l'œuvre de Rousseau, en fait un éloge enthousiaste : il trouve « les paroles et la musique également sublimes ».

A partir de 1770, la pièce fut lue, jouée, applaudie en France, en Italie et en Allemagne[1]. Ce qui suffirait à prouver qu'avant d'être représentée à Paris elle eut des succès en province, c'est qu'elle fut acceptée à l'unanimité par la Comédie-Française le 29 octobre 1775, annoncée le soir même au public, et donnée le lendemain. Or, l'acteur Larive, qui allait assurer le triomphe du nouveau drame, rentrait d'un voyage auquel certaines « tracasseries » (?) l'avaient obligé ; il était donc déjà en possession du rôle. Un des motifs de cette représentation si précipitée fut le désir d'enlever à l'Opéra Italien une pièce qu'il revendiquait comme sienne. « Les comédiens, dit un contemporain, ont fait une espèce de vol à l'opéra, en transportant sur leur théâtre *Pygmalion*, ouvrage destiné par sa nature à la scène lyrique »[2].

Alors préoccupé d'ennemis réels ou imaginaires, brouillé avec les Encyclopédistes, brouillé surtout avec lui-même, et replié avec amertume sur une fausse idée de son *moi*, Rous-

1. Pour le retentissement qu'eut *Pygmalion* en Allemagne, je renvoie au livre très documenté de Jansen, *Rousseau als Musiker*, et me borne ici à des renseignements inédits ou peu connus. — Voir une note intéressante de M. Arthur Chuquet, montrant que *Pygmalion* était joué à Lyon en 1790 (*Voyage de Halem*, Paris, 1896, p. 175).

2. *Correspondance littéraire secrète*, nº 46, du 11 nov. 1775 (Bibl. Nat. L c² 77, Réserve).

seau voyait avec chagrin cette rivalité, et s'enfermait dans une solitude farouche. Le 29 octobre, entre sept et huit heures du soir, Larive se rend chez lui, rue Plâtrière, pour obtenir son assentiment à la représentation du lendemain. Il demande à entretenir le philosophe « d'une affaire qui ne lui sera peut-être pas désagréable ». Rousseau, *sans ouvrir sa porte*, répond « qu'il n'y a pas d'affaires agréables pour lui à huit heures du soir ». Le lendemain, Gourville fait une nouvelle tentative; il se présente comme chargé d'une mission officielle par la Comédie tout entière. Rousseau se radoucit un peu et consent à faire la déclaration suivante : « Je n'assisterai pas à la représentation de *Pygmalion*, que je désapprouve; mais je ne m'y opposerai point, si elle a lieu. » Gourville répliqua, non sans esprit, « qu'on n'invitait pas l'auteur à venir entendre son chef-d'œuvre, mais que s'il se présentait à la Comédie on ne lui en interdirait pas l'entrée ». Rousseau n'alla jamais voir jouer son mélodrame et poussa l'abstention jusqu'à refuser ses droits d'auteur. Quelles furent ses raisons? Avait-il peur d'une cabale? Croyait-il sérieusement (comme il le dit dans son troisième dialogue) qu'on avait monté la pièce « exprès pour lui nuire »? Rougissait-il de la sensualité qu'il avait répandue dans le langage de Pygmalion et qu'on allait lui reprocher? Voulait-il échapper à l'embarras où l'aurait mis le succès d'une musique dont il n'était pas l'auteur, mais qu'on persistait à lui attribuer? Avait-il la pensée machiavélique de favoriser par son absence une équivoque flatteuse pour son amour-propre de compositeur[1]? Considérait-il enfin comme incompatible avec sa juste fierté la démarche *in extremis* dont il était l'objet[2]? Il est toujours malaisé de découvrir les vrais motifs d'une bouderie, surtout quand il s'agit de la bouderie d'un grand homme. En pareil cas, les petites raisons sont parfois les plus fortes. Je rappellerai d'abord que, depuis 1736, Rousseau était « dur d'oreille, sinon tout à fait sourd » (voir

1. « Jean-Jacques s'était prémuni contre une attaque fâcheuse en exigeant que deux petits fragments de sa façon fussent introduits dans le *Pygmalion* musiqué par Coignet. Par métonymie, il prenait alors la partie pour le tout, et, posant la main sur sa page, il jurait que c'était bien là son œuvre. » (Castil-Blaze).

2. C'est ce que donne à entendre Laharpe (*Correspondance littéraire*, lettre XXXIV.)

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

SEPTIÈME ANNÉE

TOME TROISIÈME

Mai-Juin 1900

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

—

1900

les *Confessions*, I, VI, p. 222); qu'en outre il n'aimait pas le théâtre, n'y allait qu'à contre-cœur, et s'y dissimulait toujours. Cela n'a pas empêché Marmontel de l'appeler « un faux cynique, lequel crèverait d'orgueil et de dépit, si on cessait de le regarder[1] ».

Élève de mademoiselle Clairon, jeune, ardent, salué déjà comme le rival heureux de Lekain, dont il avait joué tous les rôles depuis son entrée à la Comédie-Française, tel était en 1775, Jean Mauduit, dit *de Larive*, chargés de « créer » Pygmalion. Il avait des défauts, lisons-nous dans la *Correspondance de Grimm*[2], que la supériorité de son génie pouvait seule faire oublier. Rien n'égalait l'explosion terrible de sa sensibilité dans les grands mouvements de passion. Les *Costumes des grands théâtres de Paris*[3] ont donné son portrait avec le costume qu'il portait dans le mélodrame de Rousseau : costume emphatique et faux, selon la mode du temps, qui fait songer à quelque noble sujet de pendule à mettre sous globe. — Mademoiselle Raucourt fut choisie, à cause de sa beauté, pour le rôle de la statue. Croirait-on que pour figurer Galathée, c'est-à-dire une nymphe, elle s'affubla d'une robe à paniers? Le fait est étrange, mais certain[4]. Ces immenses cercles de fer, un peu aplatis par devant et par derrière, qui, pour faire paraître la taille plus fine, donnaient aux hanches un développement monstrueux, étaient revenus à la mode depuis la régence.

Le public accourut en foule. En un temps où la Comédie-Française faisait parfois 500 livres de recette, Dauberval put écrire sur son registre : *Du lundy, 30 octobre 1775, 172e représentation. La première représentation de* Pigmalion *(sic), scène lyrique de J.-J. Rousseau, précédée du* Comte Dessex *(sic), tragédie. Total 2.491 livres*[5].

1. Marmontel, *Mémoires* (1827), liv. VII, p. 425). — Sur la répugnance de Rousseau à aller au théâtre, voir Musset-Pathay (I, p. 199).

2. *Correspondance de Grimm, Diderot, Raynal*, etc., édition Maurice Tourneux, t. XI, p. 72 et suiv.

3. *Les Costumes des grands théâtres de Paris*, t. II, nº XXVIII.

4. V. Geoffroy, *Cours de Littérature dramatique*, t. III, 1825, p. 323 (feuilleton du 7 vendémiaire an X). — Sur la beauté de Raucourt et la fâcheuse réputation de ses mœurs. Voir la *Correspondance littéraire*, t. II, p. 159.

5. Registres de la Comédie-Française. — Recette journalière.

La « presse » fut excellente. Geoffroy est à peu près le seul qui ait fait entendre une note discordante en reprochant à « l'austère citoyen de Genève » d'avoir « rabaissé son éloquence républicaine jusqu'à exprimer le délire de l'amour », et en blâmant le « phébus sentimental », la « métaphysique amoureuse, le jargon scientifique et la sottise de cet éternel soliloque ». Les journaux du temps semblent avoir été unanimes à proclamer l'originalité de l'œuvre et son plein succès. « Le personnage de Galathée, lit-on dans *la Correspondance secrète*, donnait à mademoiselle Raucourt l'occasion de déployer tous les avantages qu'elle a reçus de la nature. La pièce et l'actrice ont eu à partager un nombre infini de battements de mains... On a applaudi avec transport ce que dit la statue en s'animant : *C'est moi !* et lorsque, portant les mains sur son amant, elle ajoute : « *C'est encore moi !* » Le *Journal de Politique et de Littérature*[1] déclare que le nom de l'auteur, *la singularité de l'ouvrage*, celle du choix du théâtre où il a paru, enfin les circonstances piquantes de la représentation même paraissent avoir vivement frappé le public. La *Correspondance Littéraire*[2] est tout aussi élogieuse : « Ce drame d'un genre unique... nous a paru d'un effet surprenant ». Les *Costumes des grands théâtres*[3] rapportent que « cet essai, d'un genre extraordinaire, avait beaucoup plu à Lyon. On se porta en foule aux représentations. Elles eurent un plein succès... Quant au genre dont *Pygmalion* est le premier et pour ainsi dire l'unique essai, malgré tout ce qu'on a pu dire, avouons qu'il n'en est pas de plus vraisemblable. » Les *Mémoires secrets* de Bachaumont disent, le 2 novembre : « La scène a fait la plus grande sensation. — On peut la regarder comme un petit chef-d'œuvre »; et le 5 du même mois : « *Pygmalion* prend avec fureur, et la singularité du spectacle est un puissant aiguillon pour le public ». Dans le courant du mois de novembre (la cour était alors à Fontainebleau), le comte d'Artois vint applaudir la pièce, qu'on donnait tous les trois jours. Enfin, les registres de la Comédie-Française contiennent les témoi-

1. N° 31, 5 nov. 1775, t. III, p. 265.
2. T. XI, p. 139.
3. *Loc. cit.*

gnages les plus éloquents. A la neuvième soirée (30 novembre), la recette est de 2 752 livres 10; à la vingtième, elle s'élève à 2 886 livres. *Pygmalion* fut joué jusqu'au Directoire, et même sous l'Empire. A Larive avait succédé Lafont; à Raucourt, mademoiselle Mézeroy, puis mademoiselle Gros... Rousseau était mort le 2 juillet 1878, en s'obstinant à ignorer le triomphe de son œuvre.

V

Je viens d'indiquer l'origine, le vrai sens et l'heureuse fortune de *Pygmalion*. Cette étude nous a permis de préciser la signification d'un mot dont on a trop souvent abusé. « Le mélodrame, a-t-on dit, c'est le drame s'annexant l'opéra [1] »; il serait plus exact de dire : c'est l'opéra s'annexant le drame, ce qui n'est pas la même chose, ou, plutôt, ce qui est tout le contraire. Le mélodrame, c'est l'opéra réduit, découronné de ses ténors, de ses chanteurs et de ses ballerines, transformé au point d'être méconnaissable, et s'imposant un sacrifice radical pour faire bon ménage avec la tragédie en prose, laquelle ne s'accorde avec lui que dans le silence, puisque la mimique est la condition de ce compromis. Je voudrais maintenant, sans trop disserter sur un difficile sujet d'esthétique, répondre à une question que, sans doute, le lecteur a déjà posée : quelle est la valeur du genre créé par Rousseau? Peut-il être recommandé à l'attention sérieuse de nos musiciens contemporains? Qu'il soit la seule forme possible du drame lyrique en France, c'était une erreur en 1775, et ce serait une sottise aujourd'hui de le prétendre. Mais s'il n'a aucun titre à déposséder le grand opéra, mérite-t-il une place d'honneur à côté de lui? Je le croirais volontiers, pour des raisons d'art et aussi pour des raisons pratiques.

La valeur d'une nouvelle forme de drame doit être jugée d'après ses effets. Plaît-elle au public? est-elle une cause

1. Ainsi parle M. Eugène Lintilhac qui, dans son *Précis historique et critique de la littérature française* (deuxième partie, p. 322), semble faire commencer l'histoire du mélodrame à *Victor ou l'Enfant de la forêt*, de Guilbert de Pixéricourt (1798).

d'émotion plus profonde? Il suffit. Le théâtre est chose si contingente, si mobile et si conventionnelle, qu'en un tel domaine possession vaut titre. Or, l'expérience a donné raison à Rousseau. Le succès de sa pièce fut à la fois éclatant et durable. Aux témoignages déjà cités, il faut en ajouter un qui n'est pas moins important. Dans une lettre adressée à son père et datée de Mannheim, 12 novembre 1775, Mozart, alors âgé de vingt-deux ans, exprime avec une ingénuité charmante sa prédilection pour le genre qui vient d'être introduit en Allemagne par Georg Benda, auteur d'un deuxième *Pygmalion* (1772) : « Je vais peut-être gagner quarante louis d'or! A dire vrai, il faudra que je reste six semaines dans cette ville, deux mois au plus. La célèbre troupe de Seyler est ici; son directeur Dallberg ne veut point me laisser partir avant que j'aie composé pour lui un mélodrame[1]; j'ai d'autant moins hésité, que j'ai toujours eu l'intention d'écrire quelque chose dans ce goût-là... Depuis mon arrivée ici, j'ai vu représenter deux pièces de ce genre avec le plus grand plaisir. Vous savez qu'on n'y chante pas, on y déclame seulement, et la musique est celle d'un *récitatif obligé*; les paroles s'intercalent dans l'orchestre, et cela produit un effet triomphal *(die herrlichste Wirkung)*. Ce que j'ai vu, c'est la *Médée* de Benda; il a encore fait *Ariane à Naxos* : ces deux ouvrages sont vraiment excellents... Je les aime tant que je les ai toujours avec moi dans mes voyages. Jugez de ma joie, au moment où l'on m'a demandé de faire précisément ce que je désirais. Voulez-vous savoir mon opinion? Dans l'opéra, il faudrait traiter la plupart des récitatifs de cette façon-là[2] ». Dans une lettre du 30 décembre 1778, Mozart dit qu'il renonce à ses quarante louis d'or et qu'il écrit « pour rien le premier acte de cet opéra déclamé[3], *tant est grand son enthousiasme pour cette forme de composition* ».

A la rigueur, nous pourrions nous en tenir là; nous n'aurions, après avoir mentionné *Sémiramis* et *Zaïde*, qu'à rappeler au lecteur le *Fidelio* de Beethoven (scène de la prison),

1. Il y a, dans le texte, *Duodrama*.

2. Lettre reproduite par Otto Jahn (*Mozart* I, p. 577).

3. Il s'agit de *Sémiramis*, dont les paroles n'ont pas été imprimées, et dont la musique est aujourd'hui perdue.

le *Songe d'une Nuit d'été* de Mendelssohn, le *Manfred* de Schumann, le *Struensée* de Meyerbeer, le *Peer Gynt* d'Edward Grieg et l'exquise *Arlésienne* de notre Georges Bizet [1]. Il suffit qu'un genre ait produit de tels chefs-d'œuvre pour que son droit à l'existence ne puisse être contesté. Mais des considérations d'un autre ordre pourraient, au besoin, justifier le système imaginé par Rousseau.

Si, dans l'opéra, le chant est un principe de beauté, il n'ajoute rien, tant s'en faut! au caractère dramatique d'une scène. Il y a, je me hâte de l'ajouter, une exception : ce sont les morceaux d'ensemble. Dans les duos, trios, quatuors, etc., trop dédaignés aujourd'hui, le compositeur, rendant *simultané* ce qui, dans le poème littéraire, est toujours *successif*, peut construire des synthèses qui, par voie de contraste, rendent plus sensible et plus intense le pathétique de certaines situations : tel est dans le *Freischütz*, au début du deuxième acte, le duo d'Agathe et d'Annette, où l'allégresse et l'angoisse sont exprimées simultanément et se font valoir l'une l'autre; tel aussi le célèbre et admirable quatuor de *Rigoletto*. Mais considérée en elle-même, par exemple dans une scène à un personnage, la mélodie affaiblit plutôt qu'elle ne sert l'effet dramatique. Elle épure, elle ennoblit, elle idéalise le langage de la passion ; elle en amoindrit la puissance par la plasticité qu'elle lui impose. Ainsi s'explique, accessoirement, que l'opéra écrit avec la préoccupation trop grande du chant ait paru fade à d'excellents esprits, et que, dans l'école moderne, le récitatif très voisin de la déclamation soit considéré comme la meilleure forme de style. En fait, on se rend à l'Opéra pour être ébloui et charmé par un divertissement de grand luxe, non pour éprouver « de la terreur et de la pitié ». Je sais bien que, quand le rôle de *Valentine* était joué par mademoiselle Falcon, celui de *Desdémone* par la Malibran, celui de *Fidès* par madame Viardot, le public éprouvait des émotions tragiques; mais est-on bien sûr que le chant fût la cause principale de ces émotions? Dans quelle mesure y contribuaient

1. Je n'énumère pas ici les compositeurs *minores* qui ont cultivé le mélodrame depuis le XVIIIe siècle; on en trouverait la liste dans le livre de Michel Schletterer, *Zur Geschichte der dramatischen Musik und Poesie in Deutschland* (vol. I, *Das deutsche Singspiel*, 1863, p. 225).

le sujet de la pièce, la situation, l'orchestre, le jeu de la chanteuse?... Voici Orphée qui vient de perdre Eurydice ; quand il chante ces strophes fameuses, asservies au retour régulier de certaines formules :

Rien n'égale ma douleur...

nous éprouvons tous le plaisir musical le plus pur et le plus délicieux ; mais avons-nous le sentiment de la souffrance et de la détresse morales? Est-ce avec un homme ou avec un compositeur que nous sympathisons? J'ose dire que, dans cette page admirable, le drame se cristallise en idylle ; il y a, dans le dessin vocal, une grâce, une symétrie de lignes, une rondeur de paraphe, et, malgré la convention initiale, une invraisemblance telles que l'impression directe du désespoir devient impossible. Supposez maintenant qu'Orphée reste muet et n'emploie d'autre langage que celui de la physionomie et des attitudes ; supposez que « l'orchestre parle pour lui » et qu'une symphonie vous traduise l'infinie douleur de l'amour à jamais brisé : sans doute, ce ne sera plus l'opéra ; mais la scène ne sera-t-elle pas plus poignante? — Que penseriez-vous d'une Niobé (ce sujet fut traité par Eschyle et par Sophocle), *chantant*, elle aussi, sa douleur, lorsque tous ses enfants viennent de tomber autour d'elle? Ah! certes, le marbre pur de la poésie ou de la mélodie classique, à moins d'être touché par des mains indignes, aurait alors les lignes les plus nobles et le modelé le plus beau! Mais, en une telle situation, ne concevez-vous pas l'orchestre, — l'orchestre seul, tandis que Niobé tournerait vers le ciel son regard de reproche et de stupeur, — exprimant beaucoup mieux que les vers ou le *cantabile* ce que les anciens appelaient *animi æstus*, *animi motus*?

Le mélodrame a donc une lacune compensée par un avantage. De l'opéra, il élimine une beauté très réelle, mais qui est comme extérieure au drame et peut en fausser le caractère ; en revanche, il dégage, recueille, et fait valoir par une adroite combinaison tous les éléments de l'expression *dramatique*. On peut lui reconnaître quelques autres avantages.

D'abord, celui de la clarté. Le mélodrame dénoue et simplifie l'éblouissant mais trop souvent inextricable faisceau

de langages divers qui constitue le drame lyrique. On aime à répéter que l'opéra est la synthèse de tous les arts, et on considère cette très riche compréhension comme un titre à l'hégémonie. Cette idée est un peu grossière, car le plaisir esthétique, différent en cela de certaines jouissances matérielles, ne dépend nullement du nombre et de la grosseur des choses; on oublie surtout que, quand ils sont trop accumulés, les moyens d'expression se gênent l'un l'autre. Une richesse excessive peut devenir un fardeau dangereux. Il me semble que je vois encore, dans une scène de la *Navarraise*, le ténor chargé du principal rôle: face au public, l'œil en feu, le cou gonflé, la bouche démesurément ouverte, il faisait tout l'effort dont un homme est capable pour franchir les invisibles barrières que l'orchestre et les chœurs élevaient autour de lui; mais pas un mot, pas un son de voix n'arrivaient, durant quelques minutes, à l'oreille du spectateur; et c'était une image pénible, ce masque tragique et tourmenté qui apparaissait comme un symbole d'impuissance dans un déchaînement d'orage! J'en appelle à l'expérience commune: d'ordinaire, les paroles qui passent la rampe sont rares comme des épaves après la tempête. Dès lors, n'est-il pas naturel qu'on songe à les remplacer par la mimique? Toute dépense de force, lorsqu'elle est vaine, ne doit-elle pas être évitée? — On objecte que l'orchestre est sans doute très expressif et permet à l'âme « de se saisir directement dans sa nature intime » (Hegel), mais que, pour être compris, il ne saurait se passer du langage verbal, lequel est « la narration de la musique[1] ». Admettons cela; mais le langage verbal peut rendre le même service, s'il est placé *avant* la symphonie, et *après*, au lieu de l'accompagner; en outre, quand l'orchestre d'un Gluck, d'un Rameau, d'un Bizet ou d'un Saint-Saëns exprime et commente certaines situations, l'esthétique et le désir de la clarté s'accordent à trouver le vers non seulement accessoire, mais inutile[2].

Le mélodrame a encore plusieurs mérites. Il ne surmène pas l'auditeur; il varie ses impressions; il lui ménage des

1. C'est l'opinion de M. Émile Faguet. (*Drame ancien et Drame moderne*, p. 68

2. Voir l'article de M. Camille Saint-Saëns (*Revue de Paris* du 1er avril 1899, p. 450.)

repos; il lui permet de goûter à loisir, en se recueillant pour voir ce qui est au delà du spectacle réel, la poésie d'un sentiment ou d'une situation. C'est un genre peu dispendieux. Il réalise une notable économie de coups de gosier. Il n'oblige pas directeurs et acteurs à jouer une aussi grosse partie que le grand opéra. Enfin, c'est un genre d'une facilité relative. Nos compositeurs ont aujourd'hui une grande confiance en eux-mêmes et de très légimes ambitions; dès son retour de la Villa Médicis, chacun d'eux rêve de conquérir le monde et s'empresse de couvrir de musique les trois ou quatre actes d'un livret. On aurait mauvaise grâce à leur conseiller la pratique du mélodrame pour faire l'essai préalable de leurs forces ou pour les contenir dans de sages limites; allez donc vanter les mérites du dessin aux deux couleurs à des artistes qui veulent faire des fresques ou des tableaux de dimensions colossales! Et cependant, M. Massenet n'a-t-il pas fait les *Érinnyes*? M. Saint-Saëns a-t-il dédaigné d'écrire la musique d'*Antigone*? M. Xavier Leroux celle des *Perses*? M. Vincent d'Indy celle de *Médée*? — Genre bâtard, a-t-on dit, qui n'est ni opéra ni drame, mais un peu l'un et l'autre. Songez que l'objection serait tout aussi bonne contre l'opéra-comique, contre l'opérette...

Je conclus en exprimant le vœu que, dans une des matinées classiques de sa prochaine campagne, l'Odéon nous rende « l'opéra sans chanteurs », le *Pygmalion* de J.-J. Rousseau.

JULES COMBARIEU.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LA CHARPENTE, par **J.-H. Rosny**.

Voici un beau, un très beau roman, simplement et fortement original. C'est une des œuvres les plus complètes que nous ait données la littérature contemporaine. A peine faut-il regretter quelques longueurs, en tout quelques pages éparses à travers le livre. Tout le désir éperdu qui peut attirer deux êtres l'un vers l'autre, malgré tous les obstacles de la société moderne, tout l'amour profond, avec ses pudeurs, ses respects, ses scrupules, toute la vie secrète de deux cœurs complices et silencieux est analysée en cette œuvre avec une puissance, une délicatesse, une précision subtile et abondante qu'il faut admirer sans réserve. Le héros du livre est marié ; il aime une jeune fille ; il en est aimé ; et, sans qu'il y ait aveu de leur passion réciproque, ils en ont tous deux la certitude : ils vivent pour l'heure qui les réunira. Elle sonne à la fin de ce roman plein d'idées et de choses, si violemment dramatique et si humainement douloureux.

NOTES SUR L'INDE,
par le prince **Bojidar Karageorgevitch**.
Avec 30 illustrations.

Faut-il recommander aux lecteurs de la *Revue* ces *Notes sur l'Inde* si précises et si pittoresques? Nos lecteurs se rappellent de quelles harmonies, de quels parfums, de quelle lumière ces notes sont imprégnées : ils seront heureux de les relire. En attendant que l'Inde soit complètement dépoétisée de ses mœurs anciennes et de sa troublante barbarie, on peut la rêver encore, à travers les pages de ce livre, comme une terre de songe, de langueur et de volupté.

LE DUC D'AIGUILLON ET LA CHALOTAIS,
— I. *La Démission du Parlement.* — II. *Le Procès*, —
par **Barthélemy Pocquet**.

On sait que des travaux historiques considérables, ceux surtout de MM. Henri Carré et M. Marion, ont détruit la légende qui faisait de La Chalotais un héros et une victime, et ont réhabilité le duc d'Aiguillon. M. Pocquet reprend et renouvelle tout cet intéressant et tragique problème dans le grand ouvrage dont il nous donne aujourd'hui les deux premiers volumes. La Chalotais et ses Bretons étaient-ils des factieux, ou défendaient-ils leurs droits ; le duc d'Aiguillon fut-il l'agent loyal d'un gouvernement qui devait ou abdiquer, ou réduire la résistance de franchises usurpées, ou fut-il au contraire l'argent servile d'un pouvoir despotique et injuste? Il ne sera désormais possible de donner une réponse motivée à ce grave problème historique qu'après avoir examiné de près la très riche abondance de documents nouveaux que M. Pocquet, au cours d'un récit vivant et saisissant, jette dans la controverse.

LA JEUNESSE DU MARÉCHAL DE LUXEMBOURG,
par **Pierre de Ségur**.

Presque seul, parmi les grands capitaines de son temps, le maréchal de Luxembourg avait jusqu'ici manqué d'historien. Nul, de son vivant, n'a plus occupé l'opinion publique : toutes les batailles qu'il a livrées furent d'éclatantes victoires ; la cour, la ville, l'armée, tout le monde l'adorait ; et, quelques semaines après sa mort, commençait pour lui l'injuste oubli qui devait se poursuivre à travers les siècles. M. Pierre de Ségur nous montre en ce volume la jeunesse du maréchal ; souhaitons qu'il reprenne quelque jour l'histoire de cette vie tourmentée et aventureuse. Ce premier volume abonde en récits pittoresques, et c'est une curieuse figure que celle de « ce méchant bossu », actif, spirituel, décidé, « mélange déconcertant de vices et de vertus, de grandeur et de petitesses, d'héroïque dévouement et d'impitoyable égoïsme ».

AU HASARD DES CHEMINS,
par **A.-Ferdinand Hérold**.

Que de jolis rythmes en ce volume, et comme les mots y coulent doucement ! Qu'il évoque pour nous la rêverie d'Odysseus, qu'il s'arrête avec une amie dans une clairière, près d'un étang, ou au bord du chemin, dans la campagne, un matin de printemps, un soir d'automne, ou devant le portail d'une église, ou en pleine ville, parmi les rumeurs de la rue, M. A.-Ferdinand Hérold excelle à nous montrer des tableaux précis et pittoresques ; et en même temps, çà et là, sous les mots, des confidences vagues se devinent. C'est à peine une inflexion de voix qui émeut au passage ; et on y découvre une tristesse ou une espérance que le poète n'exprime pas. Il y a presque partout dans ces poèmes une grâce de bonté et de pudeur qui les fait aimer, et gagne le lecteur, à son insu.

LE GOUVERNEMENT LOCAL EN FRANCE ET L'ORGANISATION DU CANTON,
par **Charles Bellangé**.

Voici traitée pour la première fois dans toute son ampleur, avec les ressources nécessaires d'une science solide, prise aux bonnes sources et dûment contrôlée, avec un jugement droit, sans dogmatisme, ouvert aux réalités de notre temps, la question du gouvernement local et de la décentralisation possible et efficace en France. Ce plan d'une réorganisation administrative, sociale et économique du pays sur la base du canton pris pour unité se heurtera peut-être à des objections d'ordre technique, et se heurtera peut-être plus encore aux paresses et aux routines ; mais il n'est pas possible que la valeur théorique et la lucidité pratique de ce projet soit méconnue, ni que ce livre intelligent et sincère passe inaperçu.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	**48** »	**24** »	**12** »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	**51** »	**25 50**	**12 75**
DÉPARTEMENTS	**54** »	**27** »	**13 50**
ÉTRANGER (UNION POSTALE).	**60** »	**30** »	**15** »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 9050-5-00. — (Encre Lorilleux).

7e Année. N° 11. 1er Juin 1900.

LA REVUE DE PARIS



SOMMAIRE

		Pages.
E. Spuller	*Lettres à Gambetta*	449
Gabriele d'Annunzio	*Le Feu* (3e partie)	481
★★★	*L'Assassinat des Ministres de France à Rastatt.*	534
J. J. Jusserand	*Les Sports dans l'ancienne France.* — II.	553
Adolphe Aderer	*Hélène*	588
Frédéric Masson	« *L'Aiglon* » *et la Comtesse Camerata*	613
Maurice Albert	*Une Guerre de Comédiens*	621
Maurice Pottecher	*Promenades*	655
Charles Loiseau	*L'Équilibre adriatique*	660

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1900

POÈMES ET LÉGENDES DU MOYEN AGE,
par **Gaston Paris.**

Tous les articles réunis en ce volume ont ceci de commun qu'ils sont essentiellement des études de littérature comparée. M. Gaston Paris y analyse pour nous quelques-uns des récits légendaires les plus célèbres du moyen âge : la Chanson de Roland et les Nibelungen, Huon de Bordeaux, la délicieuse « chantefable » d'Aucassin et Nicolette. Les articles sur Tristan et Iseut, sur Saint Josaphat et les Sept Infants de Lara ont paru ici même ; et nos lecteurs les retrouveront avec joie en ce beau volume. Il faut remercier M. Gaston Paris de nous rendre ainsi plus accessibles tous ces admirables poèmes, que fort peu de gens seraient capables de lire dans le texte original, et de nous découvrir tout ce merveilleux trésor des anciennes fictions poétiques.

L'ILE AUX BAISERS, par **Robert Scheffer.**

Ce roman par lettres est plein d'exquises phrases où se cachent de subtiles émotions. Le héros lui-même raconte à une femme qu'il aime une histoire d'amour avec une autre femme. Et de jour en jour, les lettres se suivent : quelques-unes peut-être se sont perdues et manquent au récit complet de cette passagère histoire ; peut-être aussi l'amant qui écrit exagère-t-il certains sentiments ; il apporte à ces confidences une coquetterie évidente d'analyses et de descriptions ; la réalité se pare pour lui de toutes les grâces qu'il y souhaite. Et c'est là justement ce qui fait le grand charme de ce livre où le héros nous apparaît avec un souci unique : « voyager et classer dans sa mémoire, parmi des paysages variables, de brèves aventures ».

LA PACIFICATION DE MADAGASCAR (OPÉRATIONS D'OCTOBRE 1896 A MARS 1899),
par le général **Galliéni**, ouvrage rédigé par **F. Hellot.**

Le public attendait impatiemment un exposé minutieux et clair qui permît de suivre pas à pas la conquête de l'Émyrne par nos troupes. Le général Galliéni lui-même a chargé le capitaine du génie Hellot de faire en ce volume l'historique des opérations militaires. Cet ouvrage, rédigé d'après les archives de l'état-major du corps d'occupation, présente donc le caractère d'une publication officielle. Il contient non seulement le récit des combats que nos troupes ont dû livrer pour réduire les rebelles, mais encore et surtout des renseignements précis sur l'œuvre de colonisation et d'organisation qui substitua partout « à l'anarchie, aux luttes de village à village, une administration stable, conforme aux besoins des différentes tribus ». De nombreux croquis en couleurs et de curieuses photographies sont partout éparses en ce volume, où l'on trouvera les portraits des officiers et des sous-officiers tués à l'ennemi.

LES PRINCIPALES RÉFORMES FINANCIÈRES EN INDO-CHINE, DE 1897 A 1899,
par **Gustave Demorgny.**

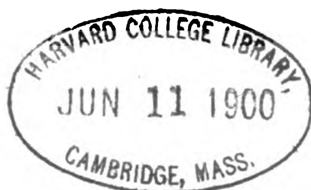
Sous la forme d'une étude descriptive et analytique du budget indo-chinois, ce livre nous donne, en réalité, beaucoup plus. C'est, à vrai dire, l'histoire, documentée et précise, des finances de notre colonie indo-chinoise, tout un récit attentif des efforts par lesquels M. Rousseau, puis M. Doumer, parvinrent à sauver l'Indo-Chine d'une situation dangereuse, et à en développer les ressources naturelles. C'est l'histoire méthodique et complète des richesses et des revenus d'une belle et grande colonie. La forme en est exacte, et remarquablement claire.

DOMÉNICA, par **Camille Vergniol.**

Le souci constant d'observation exacte qu'apporta l'auteur à composer et à écrire ce livre se marque à chaque page et presque à chaque ligne. C'est par là surtout qu'il apparaît fortement et simplement original. Le décor et les personnages sont toujours décrits avec un tel réalisme qu'on les voit nettement à travers toutes les phases de l'action. Nous sommes en Flandre, dans une petite ville : elle nous est tout de suite familière. Nous voyons les rues, les maisons, « alignées comme à la parade, enluminées de blanc, de gris, de vert d'eau, de bleu pâle et de lilas mourant ». Et presque en même temps la vie intérieure des Nélėliotes — habitants de Néfélay — nous est découverte avec une égale précision. Mais surtout l'auteur s'est appliqué à nous faire bien connaître ses deux personnages principaux. Il nous les raconte, comme il les a vus, sans choisir dans leur cœur et dans leur vie. Ils sont seulement un homme et une femme, à la fois généraux et particuliers, simples et compliqués, et l'histoire vraie de ce qu'ils éprouvent l'un pour l'autre, de ce qu'ils se disent l'un à l'autre nous est racontée avec un art très complet, très humain et très sûr.

ARTICLES DE PARIS, par **Miguel Zamacoïs,**
avec de nombreux dessins, par **Albert Guillaume.**

Deux cents pages de verve et de gaieté, où le texte encadre d'amusantes illustrations. Il y a un peu de tout en ce volume, de tout ce qui peut distraire l'esprit et les yeux : des dialogues, des chroniques, de simples légendes, parfois, sous un dessin ; des vers même gambadent, çà et là, sur leurs pieds alertes et font de joyeuses pirouettes. Une spirituelle préface illustrée de J.-L. Gérôme présente au public ce livre de ses deux anciens élèves, « ce petit cinématographe parisien », dont les vues sont prises un peu partout : au bal des Quat'z'Arts, au Vernissage, à l'Exposition canine, aux Concerts d'été, aux Courses, à la Fête de Neuilly, dans tous les endroits où il y a des grotesques, c'est-à-dire, au hasard, dans tous les coins.



LETTRES A GAMBETTA

— AVRIL-JUIN 1871 —

On présente ici pour la première fois au public cinq lettres de Spuller à Gambetta, écrites au lendemain de la guerre de 1870, pendant et après la Commune : Ces lettres appartiennent à l'histoire du parti républicain et de cette politique républicaine qui a prévalu dans notre pays pendant trente années et qui dure encore.

On connaîtra pour la première fois, et au plus juste, par cette lecture la part de collaboration de Spuller dans la politique dite « gambettiste » ou « opportuniste », dite encore : « la politique des résultats » ; mais on sait que Gambetta était le premier à répudier ces expressions : il voulait qu'on l'appelât la politique républicaine, sans autre attribut.

Spuller a vécu dans l'ombre de Gambetta, comme le plus fidèle et le plus désintéressé des amis ; son rôle propre, son influence politique et morale ont toujours été peu connus de ceux-là mêmes qui furent mêlés le plus intimement à la politique républicaine. Ces pages éclaireront son rôle d'une singulière lumière. C'était le moment où Gambetta et le parti républicain avaient à choisir leur voie, à montrer à la démocratie certains principes de conduite. Tout était ténébreux et critique ; c'était vraiment le chaos, et tout dépendait de la direction que le parti républicain allait suivre. On va voir quelle fut à ce point de départ l'initiative de Spuller, loin des hommes et des choses, dans la solitude de Sombernon, écrivant à son ami du plein mouvement spontané de son esprit et de son cœur.

Spuller aimait à réunir à déjeuner ou à dîner sans cérémonie, dans son appartement de la rue Favart, quelques amis, selon la rencontre du jour. C'est à la fin d'un de ces repas familiers qu'il révéla

l'existence des cinq lettres, M. Deluns-Montaud, M. Barthou et M. Detot étaient présents ce jour-là. Spuller leur fit sa lecture, non sans une vive émotion, qu'ils partagèrent. Les lettres étaient écrites sur un papier à lettre très léger, plié en quatre; une main amie les avait recueillies, après la mort de Gambetta, dans un petit portefeuille qu'il portait constamment sur lui. Les auditeurs de Spuller déclarèrent d'un commun avis qu'elles devraient être publiées un jour. Quand? Les circonstances en décideraient. Spuller les transcrivit alors de sa main sur le grand et fort papier qu'il avait coutume d'employer pour ses articles de journaux et pour ses livres. Nous croyons le moment venu de les faire connaître au public, et il nous semble remplir ainsi un devoir envers la mémoire de Spuller et envers l'histoire.

HECTOR DEPASSE

I

Rome, 11 avril 1871.

Mon cher ami,

J'ai longtemps tardé à t'écrire, à cause de l'ignorance où nous[1] étions de ta vraie résidence. Nous n'avions pas encore quitté l'Espagne, quand nous avons lu dans une feuille de Madrid que tu venais d'arriver dans cette ville. Ce voyage nous paraissait si naturellement indiqué à qui se trouvait déjà tout porté à Burgos, que nous y avons cru. Nous avons été étonnés cependant de ne rien apprendre de plus sur ton séjour. Nous lisions les journaux espagnols avec une extrême attention, sans y rien découvrir. Nous aurions dû en conclure que ce voyage n'avait pas été réellement effectué.

Il faut te dire que nous avons mis un temps assez long pour venir de Burgos à Marseille et nous y embarquer. En deux jours, nous sommes arrivés à Barcelone, mais là nous avons dû attendre, quatre jours durant, le départ d'un bateau. Nous avons bien vivement regretté de nous être si fort pressés le long de notre route; nous n'avons fait que coucher à Sarragosse, au lieu d'y séjourner au moins un jour. Mais nous ne regrettons pas notre route par l'Aragon. C'est un pays des

1. « Nous », c'est-à-dire Spuller et son ami Lanne, dont il sera question plus loin.

plus curieux à voir pour un Français. L'Espagne tout entière est particulièrement intéressante à voir, en ce moment surtout: on était en pleine fièvre politique. Nous avons pu en constater les symptômes grâce à un incognito qui malheureusement ne peut plus guère te couvrir. Nous aurions été dans ta compagnie que peut-être fussions-nous allés à Valence par mer, afin de voir un autre côté de l'Espagne. Barcelone nous a retenus, mais ce n'est guère une ville espagnole. C'est une sorte de Marseille. On y est bien plus libre, plus éclairé, et partant plus avancé; ce pays de la Catalogne a un avenir immense, avec le fédéralisme, tel qu'on l'entend là-bas.

A Marseille, nous avons trouvé des nouvelles de Paris qui nous ont jetés dans la plus grande perplexité : c'était la dépêche de M. Thiers, datée de Versailles, pour déclarer la forfaiture de quiconque obéirait aux ordres du gouvernement de Paris. Rien de plus. La plus grande incertitude, la plus grande confusion; avec cela, des bruits absurdes, des rumeurs aussitôt démenties qu'avancées. Nous étions fort hésitants, nous ne savions pas si nous ne voulions pas retourner à Paris. Mais, comme nous eussions dû nous y retrouver sans toi, et que d'ailleurs nous ignorions exactement où tu te trouvais pour te donner connaissance de notre retour, nous avons suivi notre première idée qui était de venir en Italie, mais non sans regrets et trouble d'esprit.

Aujourd'hui, après trois semaines d'absence, nous nous sentons dans les mêmes dispositions d'esprit. Nous ne savons vraiment pas si notre devoir ne serait point de nous trouver à Paris; et, d'un autre côté, nous ne voudrions pas y être sans toi, et c'est pourquoi, voyant que les événements ne prennent point tournure, nous avons voulu sortir de l'incertitude où nous étions, en écrivant au docteur Négrier, de Bordeaux, pour avoir ton adresse. Mon frère, à la vérité, m'avait bien fait savoir qu'il t'avait vu à Saint-Sébastien, où tu es revenu probablement fort peu de jours après que nous avons quitté Burgos, mais nous ne savions pas si les événements ne t'avaient point décidé à rentrer en France.

Donc, je crois le moment venu, sinon de prendre un parti, au moins de nous concerter et de nous réaccorder. Il y a,

suivant moi, beaucoup à dire sur ce qui se passe. Nous n'avons ici que des dépêches télégraphiques pour tous renseignements. Obscurs, contradictoires, ces documents ne nous permettent pas d'avoir une idée bien nette et, par conséquent, bien juste des événements. C'est là surtout ce qui nous pèse, c'est de ne rien savoir d'une façon précise.

Considéré en lui-même, ce mouvement — fait au nom de la revendication des franchises et libertés communales, en réalité fait au nom de la suprématie des villes menacées par les campagnes — offre ce caractère particulier qu'il dure, ou du moins qu'il a duré avec la coopération active d'une immense portion de la garde nationale et l'abstention systématique et presque sympathique de l'autre.

C'est là un fait des plus graves, qui ne s'est pas encore vu, et qui assure à l'idée mère du mouvement un certain avenir.

Quant à la révolution même, quant aux hommes qui composent le personnel, quant aux mesures prises, — à part les pures mesures de guerre, — je crois que tout cela est loin de répondre à la juste attente du pays républicain, et que, tout au contraire, il y a dans ces manquements, dans ces insuffisances, de quoi perdre peut-être le mouvement qui, parti de Paris et soutenu par Paris avec une évidente résolution de le faire aboutir, n'a pu réussir encore dans aucune autre ville.

Pour toutes ces raisons, je m'applaudis extrêmement de n'avoir pas été appelé à prendre part — tu sais à quel titre — aux événements de cette période. Notre position, notre situation, restent entières, et, mieux que cela, grandissent, si je ne me trompe, à raison même de l'insuffisance désormais constatée de ceux que le cours des choses a mis aux premiers raais. D'autres n'eussent peut-être pas mieux fait que ceux-ci, mais là n'est pas la question. La question est tout entière dans ce fait : est-il vrai, oui ou non, que le tempérament général du pays, je dirai mieux de l'ensemble du parti républicain, s'accommode mal de cette manière nouvelle d'entendre et de gérer les affaires de la Révolution ? Tout est là.

Pour toutes ces raisons, tout en étant très satisfait d'avoir été momentanément, et par la simple succession des faits et l'enchaînement des circonstances, éloigné du théâtre de l'action, je pense qu'il ne conviendrait pas de ne point suivre la

chose de près, et même du plus près possible, sans toutefois s'y mêler. Tel est du moins notre avis aujourd'hui. Il faut laisser tout s'achever, mais il ne faudrait pas que tout s'achevât de telle manière que nous eussions trop de difficultés à prendre un parti, et c'est ce qui arriverait si nous n'avions pas connu les choses d'assez près par une observation antérieure, suffisamment prolongée pour éviter toutes chances d'erreur.

C'est là-dessus, mon cher ami, que je voudrais connaître ton avis. Tu te doutes bien qu'au milieu des réflexions sans nombre que chaque jour, chaque événement, chaque dépêche nous suggèrent, nous ne cessons pas de nous demander ce qu'il en faut prendre, ce qu'il en faut laisser, quel jugement il convient d'en porter et comment il importe à nos intérêts[1] de s'en arranger. De ton côté, tu dois avoir fait les mêmes réflexions, et c'est ce qui me fait dire que le moment est venu de nous réaccorder, et cela dans le plus bref délai.

Nous touchons d'ailleurs à l'époque que nous nous étions fixée pour rentrer à Paris. Ce délai, primitivement assigné à un moment où personne n'attendait des événements aussi considérables, ne nous impose pas une loi à laquelle nous ne puissions nous soustraire. Très évidemment, tu peux considérer comme plus sage, plus utile et plus pratique de demeurer en dehors de tout jusqu'à la fin de la crise et, pour mon compte, j'incline vers cette opinion. Mais, de ce que tu ne serais pas décidé à rentrer encore à Paris, il ne faudrait pas conclure, je crois, que tu ne penses pas le moment venu de nous revoir et de nous retrouver ensemble. Je ferai personnellement à cet égard ce que tu désireras, et je crois pouvoir dire que Lanne se conformera également à tes instructions.

Voici donc ce que nous désirons de toi.

Nous demandons que tu nous écrives un peu sur toutes les choses dont je viens de t'entretenir, afin de savoir où nous en sommes; tu nous feras connaître tes intentions, tes opinions, tes résolutions. Quoi qu'il arrive, il est désormais certain que cette crise ne peut se prolonger outre mesure.

1. Par cette expression, qui se retrouvera dans les lettres suivantes, Spuller, s'exprimant au nom d'un parti et d'une idée alors abattus, entend désigner les intérêts de la République.

Comment finira-t-elle? Nul ne pourrait le dire. Pour moi, je crois que le mouvement communaliste sera défait, mais je pense également qu'il aura eu une telle importance que tout l'avenir de la politique républicaine s'en ressentira, peut-être heureusement, peut-être malencontreusement, suivant que l'on aura ou que l'on n'aura pas su tirer parti des éléments qui vont se dégager de la situation.

La République, il faut bien le dire, court les plus grands périls. Peut-être est-elle frappée à mort à l'heure qu'il est, et devrons-nous user toute notre vie à préparer une génération nouvelle, capable de la fonder, après avoir espéré un instant de la fonder nous-mêmes. Il y a là un grand sujet de tristesse, mais c'est peut-être la réalité.

Tu dois bien penser que notre voyage s'est ressenti de ces impressions douloureuses.

Notre ami Lanne est une âme violente et passionnée qui par tempérament aime à se raidir contre les obstacles du sort et les injures de la destinée. Avec de telles dispositions, on a de l'humeur contre toutes choses, contre les bonnes et les mauvaises, les belles et les laides...

Pour moi, j'ai revu Rome avec une émotion, avec un plaisir bien vifs. J'y avais été si heureux, il y a quinze ans, que je m'y retrouve encore heureux du bonheur d'autrefois. Moi, je suis de ceux qui ont, comme l'on dit quelquefois, la faculté de « se monter le coup ». Ma foi! j'en use, et je m'en trouve bien. Cela ne m'empêche pas d'avoir aussi mes heures de rêverie voisine de l'abattement. Je vais loin, bien loin dans mes songeries, et, quand je me réveille, je ne suis pas toujours fort gai. Quel est donc le Français qui peut l'être à l'heure présente?

Au fond, tous les peuples — les Espagnols moins que les autres peut-être — sont heureux, à ce qu'il semble, des effroyables malheurs qui ont fondu sur la France. Les gens d'ici sont tout fiers et tout rayonnants d'être enfin arrivés à leur but : ils sont citoyens de la ville capitale de l'Italie. Et ce sont force démonstrations, force tendresses, autour du prince Humbert de Piémont et de sa jeune femme. C'est à merveille! Cependant, l'autre jour, on a enterré un patriote romain, assesseur de Mazzini en 1849 sous la République,

Mathia Montecchi, et tout Rome était à son convoi, avec drapeaux, bannières, et la gravité romaine : c'était fort beau. Nous autres, Parisiens, qui savons bien faire les enterrements, nous avons dû déclarer que nous ne savions pas faire mieux ni peut-être même aussi bien. A propos de Mazzini, j'ai acheté son journal. Je compte l'emporter en France et en tirer parti au point de vue de la politique extérieure. Mazzini vient de développer la sienne.

Adieu, très cher ami; de près comme de loin, tu le sais, tu m'es toujours aussi cher, aussi présent, aussi intime.

II

Sombernon (Côte-d'Or), 9 mai 1871.

Mon cher ami,

J'ai reçu ta bonne lettre à Marseille, à mon débarquement d'Italie. Je n'y ai pas fait réponse moi-même, car je n'aurais eu qu'à me féliciter avec toi de l'heureux et naturel accord qui existe entre nous au sujet de ta manière de voir, de comprendre et de juger les événements. Cette parfaite concordance de vues ne m'a point surpris, moi qui suis habitué, depuis bientôt dix ans, à me sentir toujours de moitié dans tes pensées et dans tes résolutions. J'ai donc pensé qu'il valait mieux laisser à notre ami Lanne le soin de te tenir au courant des diverses réflexions que l'état présent des choses de France a fait naître en nous... Toujours est-il qu'aujourd'hui j'éprouve un besoin de recevoir de tes nouvelles égal à celui que j'avais après ma lettre de Rome, alors que j'ignorais complètement ce que tu pouvais penser de la crise terrible qui étreint notre malheureux pays, menace la République et ajourne, peut-être pour un temps indéfini, la fondation de ce gouvernement démocratique et libéral auquel nous avons donné nos efforts et notre vie.

Depuis quinze jours ,en effet, les événements ont pris une assez singulière tournure. Rien n'avance ni ne paraît avancer au point de vue des opérations militaires entre Paris et Versailles. Ici, les nouvelles sont nulles ou presque nulles. Nous

n'avons pour tous renseignements que ces incroyables dépêches de M. Thiers, où il semble prendre à tâche d'attiser les fureurs de la guerre civile, au lieu de chercher à les éteindre, d'outrager l'humanité, de séparer à jamais la France en deux partis appelés à s'entre-dévorer et détruire. Étonnant aveuglement des hommes! Cette œuvre impie, que M. Thiers semble mener à sa fin avec une sorte d'ironique gaieté aussi odieuse que la légèreté de cœur de M. Émile Ollivier, n'indigne personne. On trouve cela parfait, admirable; on vante ce bon sens sûr de lui-même, cette sagesse merveilleuse, fruit de l'expérience et de la raison pratique. C'est à ne pas croire à tant de délire dans les prétendus sages! On voudrait se persuader qu'il ne s'agit pas ici de l'avenir même de la patrie que ces malheureux et entêtés vieillards, avec leurs rancunes, leurs haines impitoyables, jouent avec tant d'odieuse désinvolture. Mais non, c'est bien la France, républicaine malgré eux et sans eux, qu'ils détestent et qu'ils poursuivent. Ils restent vainqueurs dans cette lutte abominable! Et ayant montré dans la lutte tant de violence et de fureur, ils n'en seront que mieux disposés à profiter de leur victoire et à traiter les républicains sans merci ni pitié.

Je ne crois pas qu'on ait jamais rien vu de semblable dans la politique à la circulaire du garde des sceaux Dufaure : poursuivez, poursuivez sans relâche tous ceux qui oseront parler de conciliation! A la bonne heure! voilà qui est parler, de manière à ne pas laisser de doutes. Tant d'ardeur dans la lutte, tant de mépris des sentiments les plus chers à l'humanité, annoncent que cette collision est jugée par les hommes de Versailles comme une collision définitive, d'où ils espèrent sortir triomphants en fin de compte, et après laquelle il ne leur restera plus qu'à jouir en paix de leur triomphe. Tout paraît conspirer pour assurer entre leurs mains la victoire, le nombre croissant de leurs soldats, la diminution inévitable et progressive des forces de leurs adversaires, les fautes commises et qui ne sont rien en comparaison de celles que les hommes incapables de la Commune s'apprêtent à commettre encore, la lassitude générale, l'ignorance où l'on est des véritables causes du mouvement parisien, le temps qui s'écoule, et par-dessus tout cette passion de l'ordre, qui devient bien-

tôt prédominante dans les nations éprouvées par le malheur. Il n'y a donc pas de doute à conserver sur l'issue finale du conflit : Versailles triomphera; mais à quel prix? et qui voudrait d'une telle victoire?

Cependant si la fureur des hommes de Versailles montre qu'ils n'ont aucune inquiétude au sujet de la fin de cette triste guerre, la haine qu'ils témoignent aux hommes de conciliation montre aussi que la conciliation est ce qu'ils redoutent le plus. Dans la lettre de Lanne[1], il y avait une série de considérations fort justes sur l'importance de jour en jour plus considérable de ce groupe qui avait pris à Paris l'initiative de la conciliation et qui, sous le nom de Ligue de l'Union républicaine, se proposait d'étendre et de ramifier son action en province, pour rattacher les intérêts politiques des grandes villes à la cause même de Paris. Dans cette Ligue, il y avait des éléments sérieux — non pas au point de vue des hommes; mais ici la question des personnes importait assez peu — de résistance aux fureurs de Versailles, et un point d'appui de jour en jour plus solide pour établir la République, reconstituer le parti démocratique et balancer les forces monarchiques. Cette Ligue avait recruté et recruterait encore de nombreux adhérents en province. Les élections municipales, qui viennent d'avoir lieu, et qui, sans être tout à fait aussi satisfaisantes qu'on pouvait le désirer, ont maintenu le parti républicain dans les conseils de toutes les grandes villes, étaient une force nouvelle pour la Ligue. Enfin, une idée excellente s'était fait jour, c'était celle de réunir une sorte de congrès de délégués des municipalités républicaines pour délibérer sur la nécessité d'un appel suprême à la conciliation entre Paris et Versailles, et pour déclarer solennellement la forme républicaine comme la seule forme de gouvernement capable d'assurer l'ordre et la liberté. Personnellement, tant à Lyon qu'à Marseille, dans les divers entretiens politiques que j'avais eus à mon passage dans ces deux villes, j'avais vivement insisté pour la rédaction d'adresses en ce sens, et surtout pour la réunion de ce congrès de la conciliation et de la pacification républicaines. Ni vainqueurs, ni vaincus, disais-je; il ne faut

1. Lanne avait été chef du cabinet de M. Magnin, ministre de l'Agriculture et du Commerce, au 4 septembre.

rien de tel après cette horrible guerre, car des vainqueurs, quels qu'ils fussent, seraient un obstacle à cet apaisement des passions après lequel la France soupire, et qui lui paraît un si grand bien, au milieu de toutes les douleurs qu'elle endure, qu'elle se jettera tout entière dans le parti de ceux qui sauront le lui assurer. Que ce soit la République qui donne à la France la paix civile, et la République est sauvée, fondée, bénie à jamais.

J'allais donc ainsi, cherchant les moyens de susciter ce grand parti de la conciliation, sur les bases du maintien de la République et de la reconnaissance des droits municipaux dans ce qu'ils ont de légitime. Et tous nos amis de Marseille et de Lyon applaudissaient à nos efforts, disant que, dans cette campagne nouvelle, tu serais appelé peut-être à rendre à la France et à la République des services au moins aussi grands que ceux que tu leur as rendus pendant la guerre, en sauvant leur honneur, à force d'énergie intelligente et de généreux courage.

Et, en effet, je voyais partout, à Dijon comme dans le Midi, que tu étais considéré comme l'homme d'une situation qui ne devait pas tarder à se dégager de cette terrible crise, dont la violence même exclut la longue durée. Sous ce rapport, mon ami, je ne puis assez te dire combien tes efforts ont été appréciés et quelle reconnaissance te garde notre parti. Il se peut que, pour quelque temps encore, l'on voie se déchaîner autour de toi bien des passions qu'un mot, qu'un signe de reconnaissance de nos amis suffiraient à calmer, et que ce mot, ce signe se fassent attendre. Qu'importe? J'ai bien vu, bien examiné. Ta situation est plus grande, plus forte que jamais. Ta retraite de l'Assemblée est appréciée à son vrai point de vue et comme nous pouvons le désirer. Ton inaction actuelle s'explique d'elle-même et n'est pas mal interprétée, quoi que puisse t'en écrire Lanne. On te garde pour l'avenir. Mais il faut, pour que tu serves encore notre cause, que cette cause ait un lendemain, qu'elle ne sombre pas tout entière dans le naufrage de Paris, et c'est ici que je voudrais appeler ton attention sur des réflexions qui m'obsèdent depuis quelques jours.

Il est hors de doute que, si intacte que soit encore à l'heure

présente et même si grandissante que soit la situation que tu occupes dans le parti républicain, les circonstances sont tellement graves, et d'une importance telle pour l'avenir de ce parti en France, qu'il y a pour toi une responsabilité redoutable à laisser les événements se précipiter, sans que l'on y sente ton action ou tout au moins ta pensée sans cesse présente. Dans les commencements de cette Ligue de l'Union républicaine, alors que, par l'obscurité même des hommes qui en ont pris l'initiative, et par ce qu'il y avait d'incomplet et de mal coordonné dans leur programme et dans leur action, il était permis de concevoir des doutes sur le chemin que la Ligue faisait dans l'opinion, il pouvait y avoir tout à la fois intérêt et avantage à la laisser naître et se développer seule. Mais la violence des hommes de Versailles n'a pas tardé à donner à cette ligue un caractère si marqué d'avantages pour le parti républicain que, pour mon compte, je n'ai pas cru devoir hésiter plus longtemps, dans mes conversations avec les hommes publics, à lui apporter toute mon adhésion et à pousser même à son entier et complet développement.

J'ose croire qu'à raison de mon rôle antérieur à côté de toi, et sans toutefois qu'en aucune occasion je me sois porté fort pour toi comme peut-être tu m'aurais laissé le droit de le faire, mon adhésion a été très remarquée. Je vais même jusqu'à penser que, si ce congrès de la conciliation, dont on avait parlé, avait pu se tenir, et que nous nous fussions associés de près ou de loin à la pensée qui en eût inspiré la réunion, aux délibérations qui auraient marqué le cours de son existence, à la déclaration solennelle des droits de la France républicaine qui aurait fait de cette assemblée de circonstance un véritable *convent* démocratique, il était difficile de trouver une meilleure occasion de rentrer dans la vie publique et de rendre à notre parti les services qu'il a le droit d'attendre de ta jeune autorité si justement respectée.

Il me semble que les hommes de Versailles ont compris tout ce qui pouvait sortir d'une pareille réunion : je viens de lire dans le *Journal officiel* une note qui interdit la réunion du congrès qui devait, à ce qu'il paraît, se tenir à Bordeaux. Pourquoi Bordeaux ? Le choix de cette ville m'a frappé. Voulait-on se rapprocher de toi ? Je l'ignore : mais sois sûr que

ton esprit eût été au milieu de cette assemblée, quel que fût le lieu où elle se serait réunie, car il n'est pas possible aujourd'hui à des Français qui s'assemblent pour proclamer sincèrement le gouvernement républicain, en l'asseyant sur la satisfaction des intérêts légitimes de la démocratie, de se trouver, de se reconnaître, de se grouper, sans qu'aussitôt tu ne leur apparaisses comme leur chef, leur conseiller et leur porte-parole devant le pays.

Cette occasion va donc nous manquer, et je la regrette, car, avec les caractères que je viens d'essayer de te marquer, ce congrès de la conciliation eût pu aboutir à de grandes et décisives déterminations qui auraient pesé d'un poids singulier dans la balance où se mesurent les destinées de la Commune et de l'Assemblée de Versailles. Quelle autre occasion se représentera ? Nul ne peut le dire. Combien de temps faudra-t-il attendre cette journée fatale qui terminera le fatal conflit qui nous désole et où la République peut périr ? Nul encore ne sait rien à cet égard. On parle d'élections complémentaires pour l'Assemblée. Quoi que tu fasses et malgré ta répugnance légitime à rentrer dans cette Assemblée qui, après avoir commencé par la paix honteuse du 1er mars, aura continué par l'abominable bombardement de Paris et la répression terrible d'une légitime revendication des droits populaires, il te sera bien difficile de soustraire ton nom aux luttes électorales ; bien des villes voudront te porter, et comment pourrais-tu leur refuser ton nom, quand plus que jamais ce nom signifie République sincère et durable ?

Est-ce à ce moment que tu jugeras à propos de publier ce programme dont tu me parles et auquel je pense sans cesse ? Quelle voie emploieras-tu pour faire parvenir ta parole à la France ? Ce sont là tout autant de questions que je me pose et dont je voudrais bien avoir la réponse. Je te rappellerai à ce propos que nous avons souvent causé autrefois de tournées dans les principales villes. Plus que jamais ces tournées me semblent nécessaires. Jusqu'à ce que la République soit enfin proclamée et assise, ton rôle m'apparaît comme celui d'un O'Connel républicain. De ville en ville nous irons, semant la parole républicaine dans les banquets, dans les meetings improvisés : il le faut à tout prix. La convocation d'une

Assemblée constituante nous fournira une occasion toute naturelle de recommencer avec un autre caractère ces voyages à travers la France qui ont déjà fait tant de bien à notre cause. Peut-être jugeras-tu bon d'en faire un premier essai à l'occasion des élections complémentaires, si décidément, comme je le crains, tu ne peux te soustraire à cette réélection.

Pour toutes ces raisons, mon ami, le moment ne me semble pas éloigné où nous devons nous retrouver ensemble. Je suis prêt à partir, dès que tu me feras signe. Je vais demeurer à Sombernon jusque-là. J'y vis assez tristement au milieu d'une population très éprouvée par la guerre, encore plus éprouvée par les ravages d'une épidémie qui a mis en deuil presque toutes les familles. Je reçois peu de journaux; je ne lis guère; je végète plus que je ne vis, et l'oisiveté ne tardera pas à me peser.

J'ai été content d'apprendre que ta santé était assez bien remise pour t'avoir laissé entreprendre un court voyage à Madrid. Notre ami Castelar a dû être bien heureux de te recevoir. Si par hasard cette lettre allait te rejoindre auprès de lui, exprime-lui bien toutes mes sympathies et tous les vœux que je forme pour le succès de sa cause et la prospérité de son pays si peu connu et si digne de l'être.

Adieu, j'ai mille et mille choses à te dire de la part de tous tes amis. Je ne ferai mention ici que de M. Hénon, ce digne citoyen, le seul survivant de ces cinq que nous avons tant aimés, et qui, après avoir jeté un si grand éclat dans l'histoire de notre parti, devaient tous finir les uns après les autres, d'une façon si lamentable pour leur honneur.

Je t'embrasse, mon cher ami, de tout mon cœur.

III

Sombernon (Côte-d'Or) 5 juin 1871.

Mon cher ami,

Vale et scribe: ainsi se terminait ta dernière lettre, qui m'a causé tant de joie à recevoir, puisqu'elle me prouvait une fois de plus notre persistant accord. J'aurais bien dû tenir

compte de cette double invitation. J'ai mis du temps à t'écrire, et je ne me suis guère bien porté depuis trois semaines. Ce n'est pas que j'aie été bien malade, mais il faut que tu saches que le fléau de la variole sévit ici avec une rare violence. En moins de quatre mois, plus de soixante personnes, presque toutes à la fleur de l'âge, et dans tout l'épanouissement de leur force et de leur santé, ont été emportées, sans qu'il ait été possible de conjurer le terrible mal. Jusqu'à présent, ma famille y avait échappé, mais la semaine dernière, nous avons eu la douleur de perdre une de nos jeunes cousines à laquelle j'étais personnellement fort attaché depuis mon enfance. Cette pauvre femme nous a été enlevée malgré tous les soins que nous lui avons prodigués. Cette catastrophe privée a coïncidé avec les désolantes nouvelles qui nous arrivaient de Paris, et notre deuil s'est trouvé accru de toutes les douleurs que nous a fait éprouver l'épouvantable tragédie qui vient de se dénouer là-bas. J'ai été si tourmenté, si triste, si profondément atteint dans mes sentiments intimes aussi bien que dans mes idées les plus chères, que ma santé en a subi une véritable épreuve. Pendant quatre ou cinq jours, on a beaucoup douté autour de moi si je ne paierais pas à mon tour le tribut à la maladie. Ce n'a été heureusement qu'une fausse alerte. Aujourd'hui, je suis remis, mais ma douleur morale est toujours vive, et à de certains moments, quand je remonte à sa cause réelle, qui est l'extrême danger où les derniers événements viennent de jeter la République et la France, je crains que ma douleur ne soit inconsolable.

Aussi bien ne me reste-t-il d'autre apaisement que de t'écrire[1]... Qu'aurais-je pu te dire qui eût eu pour effet de détourner un instant ton attention de cet horrible spectacle d'une lutte à mort entre Français, de Paris fumant et en ruines, de la Révolution française peut-être à jamais déshonorée, si cette noble cause, planant au-dessus de nos plus ardentes et plus misérables querelles, pouvait être souillée par des excès dont nul aujourd'hui ne pourrait assigner la véritable origine? Non, dans ces heures funèbres, il n'y a

1. Spuller s'excuse d'avoir laissé passer plusieurs semaines sans répondre à la dernière lettre de Gambetta ; mais, dit-il, « il fallait laisser la parole aux événements ».

nulle parole à faire entendre. Tout entiers absorbés par les plus tristes et les plus amères réflexions, nous n'avions aussi bien l'un que l'autre qu'à laisser gronder loin de nous cet orage immense, cette effroyable tempête qui s'attaquaient à l'édifice même de tout le progrès humain et menaçaient de le renverser : telle est du moins ma manière de voir, non pas que nous dussions pour autant regarder en philosophes désintéressés, mais uniquement parce que, dans cette mêlée furieuse, il ne pouvait pas y avoir de place pour nous ni de rôle à prendre dans une partie insensée d'où la raison et la pitié étaient bannies de part et d'autre, et où tout était laissé aux hasards de la force et de la brutalité.

Quelles heures as-tu dû passer, mon cher et noble ami ! Comme j'aurais voulu être auprès de toi, non pour te parler encore une fois, mais au moins pour pleurer avec toi et nous rattacher ensemble à quelque espérance dans l'avenir. C'est un grand chagrin pour moi que de te sentir seul, et je compte bien que cette solitude ne tardera pas à finir : elle pourrait devenir funeste, à la longue, maintenant que tout est accompli, et que l'heure est venue de ramasser toutes ses forces morales pour se remettre en route.

Cependant, il n'y a, quant à présent, encore nulle urgence. Très évidemment, par tout ce qui se passe, d'après ce que je lis dans les rares journaux qui parviennent ici, la victoire remportée sur Paris n'est pas complète aux yeux de ceux qui l'ont remportée au prix de tant de sang et de ruines. Il leur faut quelque chose de plus que l'anéantissement de ce Paris si odieux à tous les réacteurs, et que les misérables intelligences des hommes de la Commune ont rendu tout à la fois si complet et si lamentable. Que leur faut-il donc? L'anéantissement complet du parti républicain dans la ruine et la perte de ceux qui, comme toi, mon cher ami, ont réussi, pour la première fois depuis quatre-vingts ans, à montrer à la France la République comme le symbole véritable de l'ordre par la pacification des esprits. Aussi ne suis-je nullement étonné de voir tous les pièges tendus, toutes les embûches dressées pour arriver à te confondre toi et les tiens dans cette ruine immense de Paris désarmé et découronné. Nulle manœuvre ne me surprend ; nulle fausse nouvelle, nulle ca-

lomnie ne me trouve déconcerté; je m'attends à tout. Pièges à l'Assemblée, embûches dans la presse; attaques violentes ou perfides, défenses hypocrites, lâches abandons, silence plus lâche encore, rien ne m'émerveille; il faudrait ne pas connaître les hommes, pour être confondu de tant de ressources qu'ils possèdent dans l'art de perdre leurs ennemis, le seul art qu'ils aient cultivé depuis l'origine du monde avec la subtilité la plus raffinée et la patience la plus infatigable.

Aussi, mon ami, que de fois me suis-je applaudi de la résolution que tu as prise de demeurer à l'écart! Que de fois je me suis réjoui de te savoir à l'abri de tant de passions violentes, de tant de haines d'autant plus furieuses qu'elles n'ont point de prise et qu'elles sont destinées à s'éteindre dans l'impuissance! J'ai toujours pensé que ton parti pris d'abstention momentanée était le bon parti; je le pense encore. J'ai essayé de faire partager cette conviction à notre ami L..., sans y avoir trop bien réussi. Sa nature inquiète, ardente, ce besoin d'activité incessante qui est pour lui comme une fièvre morale, l'ont peut-être engagé à te marquer mes dissentiments avec lui sur ce point. J'ai confiance pleine et entière dans ce que tu lui auras répondu pour le calmer et le ramener à une vue plus nette de la réalité des choses. J'ai reçu de lui une lettre où il m'annonce qu'il croit le moment venu d'aller voir par lui-même où en sont les événements et les hommes. Je ne l'ai pas détourné de ce dessein, mais je lui ai dit en même temps que je croyais bon pour toi de demeurer quelques semaines encore dans la même attitude de réserve qui te donne aux regards du pays une situation si particulière, et te ménage dans l'avenir un rôle si grand que parfois il va jusqu'à m'effrayer.

Cette réserve cependant commence, elle aussi, à être mal interprétée : non par les républicains, grâce à Dieu, mais par ces écrivains sans nom qui, dans ces temps de tristesse et de malheur, ne cherchent qu'à semer partout la haine et la fureur. Je lisais hier un article de cet excellent M. Sarcey, qui se plaint de tant d'esprit et de sagesse politique. Hélas! qu'avons-nous donc fait à tous ces misérables esclaves de la peur? Moi-même, qui ne puis rien et qui ne suis rien, je n'échappe pas à leur souvenir. Un jour ils annoncent que,

probablement par ton ordre et sous ton inspiration, je suis parti pour Langres dans le but d'y soulever la populace — la populace de Langres ! — d'y proclamer la Commune et d'enlever les canons et les munitions de la place ! Et tout cela dit avec un sérieux, un aplomb tel que le gouvernement croit devoir ordonner une enquête secrète sur la réalité de cette expédition plus fabuleuse que celle des Argonautes. Hier encore, dans le *Soir*, on disait que, désespérant sans doute de rien faire d'utile, j'avais pris le parti de repasser la frontière pour aller rejoindre mon cher ami Gambetta. Que signifient de telles indignités aussi mensongères que plates et stupides ? Rien, absolument rien, mon cher ami — car enfin tu es mon ami, et je le confesserais partout où besoin serait, — sinon que la plus grande réserve nous est imposée, qu'il faut veiller sur nous, sur nos discours et nos écrits. Aussi bien me suis-je abstenu de toute correspondance même avec toi depuis vingt jours et plus. A quoi bon tenir en éveil toutes ces passions mauvaises et donner prise à tant de bassesse ?

Est-il besoin d'ajouter que cette attitude expectante et réservée ne peut et ne doit être que transitoire ? Plus que jamais nous devrons travailler, car plus que jamais nous avons de grands devoirs à remplir. C'est même là, s'il faut te le dire, la pensée suprême qui me reste de toutes les réflexions si longues, si douloureuses par lesquelles mon esprit vient de passer à la suite des événements de Paris. La situation effroyable qui se dégage de tant de ruines à jamais maudites va être pour le parti républicain la plus redoutable mais aussi la plus décisive des épreuves. Si ce parti sait subir cette épreuve avec intelligence et courage, s'il profite de cette « grande et terrible leçon », non seulement le parti est sauvé, mais la République est fondée, et la France entre dans une vie nouvelle pour s'y refaire, s'y retremper et reprendre la place qui lui appartient à la tête des peuples. Mais que d'efforts, que de patience, que d'énergie calme et de modération forte il nous faut à tous pour ne pas rouler au fond de l'abîme que la chute de Paris vient d'entrouvrir sous nos pas !

Quoi que puissent dirent les fanatiques de l'Assemblée, quoi que puissent écrire les sycophantes de la presse, jamais ils n'arriveront à pervertir la conscience publique à ce point

qu'elle nous confonde, dans des terreurs momentanées, avec les hommes que, pour son malheur et pour le nôtre, Paris, en des jours de fièvre et de désespoir, a laissés se mettre à sa tête et compromettre la cause de la Révolution française. Tous ceux qui nous connaissent savent que ce n'est pas de cette sorte que nous comprenons, je ne dirai pas le présent, mais le passé et l'avenir des idées dont nous sommes les serviteurs. Il n'y a personne en France, surtout dans le parti républicain, qui ignore que, parmi ceux qui viennent de succomber, nous comptions plus d'ennemis que de coreligionnaires. Partout où nous nous sommes rencontrés avec eux, ils ont toujours trouvé en nous des adversaires de leurs fatales erreurs, des obstacles immuables à leurs desseins et à leurs projets : nous n'avions pour eux ni haine ni colère, mais une invincible répulsion, tempérée par la pitié que nous a toujours inspirée et que nous inspirera toujours tant d'aveuglement et d'ignorance au service de principes qu'ils ne comprenaient point et qu'ils auraient perdus avec eux, si les principes pouvaient se perdre par la faute ou l'erreur des hommes.

Ces hommes-là viennent de disparaître dans un immense désastre. Mais bien insensé serait celui qui, les voyant tombés, croirait qu'ils ont emporté dans leur chute une chose qui ne leur appartenait pas plus qu'elle ne nous appartient à nous-même, je veux dire la France républicaine, la France de la jeunesse et de l'avenir, la démocratie européenne, cette démocratie qui ne vit que de liberté, de paix et de travail. Si l'on croit en finir ou même en avoir déjà fini avec tout cela, pas d'erreur plus grande ; nos malheurs ne sont pas épuisés, et il ne reste à notre malheureuse race déjà si fatiguée qu'à se préparer à de nouvelles douleurs.

Mais non : nul homme raisonnable, nul patriote sensé, nul ami véritable de la France, cette grande et noble nation si douloureusement éprouvée, ne croit et ne voudra croire que c'en est fait de nous. Bien plus, s'il est une idée qui subsiste et qui survit au sein même des ruines de ce glorieux Paris qui a tant fait pour la Révolution et qui est désormais condamné à l'impuissance, c'est que la République seule peut nous donner la paix, le travail, et l'ordre. A l'heure qu'il est, tout semble conspirer en faveur de restaurations monar-

chiques dès longtemps préparées; on dirait que nous sommes arrivés au dénouement prévu et préparé d'une sombre et grandiose tragédie qui doit finir par l'apothéose de la royauté sur les décombres de Paris fumant, de ce Paris qui l'a tant de fois chassée, sur les débris et les restes informes de toutes les notions et de toutes les idées que la France, dans son exaltation révolutionnaire, a répandues partout dans le monde. Tout cela semble arrangé, combiné de main d'ouvrier; tout se passe à merveille et tout est à souhait pour la glorification des princes et la confusion des peuples.

Eh bien! non. Tout s'effondrera au dernier moment, et la pièce ne finira pas comme l'espèrent les faiseurs de tragédies. Il y a ici une loi terrible qui apparaît manifestement : c'est cette loi qui veut que rien ne se fonde parmi les hommes que dans le sang et sur des ruines, rien de ce qui touche aux vieilles sociétés et prépare l'avènement des nouvelles. C'est une révolution qui vient de s'accomplir. L'histoire montre qu'à chaque révolution les sociétés, rentrant dans le repos, rejettent invariablement les institutions et les débris d'institutions qui les incommodaient. Cette fois, c'est la royauté qui sera vomie; pour moi, je n'en puis pas douter : j'en atteste le sang qui vient de couler et les ruines que des insensés ont faites dans l'aveuglement de leurs colères et la rage de leur désespoir.

Tu le vois, mon cher ami, je ne désespére pas de l'avenir, mais je suis bien effrayé de la tâche qui nous incombe, car c'est sur toi principalement que retombe la lourde mission de réunir les forces éparses du parti républicain aujourd'hui si profondément atteint, de discipliner les esprits, de relever les espérances, d'apaiser les ressentiments, de consoler les douleurs, de calmer les impatiences, et surtout de réconcilier ces deux Frances qui luttent l'une contre l'autre avec tant de passion inconsciente et furieuse. Pourquoi tout ce labeur effrayant s'impose-t-il à toi? Parce que toi seul, ami, sais espérer quand tous se désolent, parce que tu as déjà montré, seul entre tous les républicains et entre tous les Français, que l'indomptable énergie du caractère ne peut s'allier qu'à l'indéfectible amour de la justice et de la patrie. Et moi, cher ami, je serai avec toi, à tes côtés, pour t'aider, te soutenir,

pour me réjouir avec toi quand tu auras de bons jours dans cette vie d'épreuves et de sacrifices, et pour te consoler si parfois la douleur t'accable, en servant avec abnégation et désintéressement une cause qui n'a que des misères en réserve pour ceux qui l'ont embrassée.

Adieu, mon ami; écris-moi à ton tour. Tu sais que je demeurerai ici aussi longtemps que tu ne me diras pas d'aller te rejoindre. Je pense que ce moment ne peut tarder, car il va y avoir bientôt des élections, et je persiste à croire que tu ne pourras t'y soustraire. Je désire que tu n'entreprennes rien sans nous être concertés au préalable; tu excuseras mon désir. En attendant, écris-moi : une lettre de toi, c'est aujourd'hui mon seul bien, mon unique consolation.

Je t'embrasse mille fois.

IV

Sombernon (Côte-d'Or), 11 juin 1871.

Mon cher ami,

Je t'ai adressé lundi dernier, 5 juin, sous le couvert de notre cher docteur, une longue lettre à laquelle j'attends encore une réponse. Mon impatience est vive et, tous les matins, j'interroge le facteur avec anxiété.

...Je ne saurais pas tarder d'un seul jour à t'envoyer mon opinion sur ce qui vient de se passer à Versailles et sur les conséquences que j'en tire pour notre conduite à venir.

J'ai lu et relu le discours de M. Thiers. Je manquerais à la vérité si je disais que ce discours a dissipé tous mes doutes et apaisé toutes mes défiances; mais j'ajoute immédiatement que ce n'est pas là ce qui importe le plus aujourd'hui. Ce qui importe, c'est de bien juger la situation actuelle. Eh bien, si je la prends dans son ensemble et dans ses détails, il me paraît que l'Assemblée de Versailles vient de déclarer à la France que, sans se considérer comme constituante, elle ne jugeait cependant pas sa mission comme accomplie. Cette Assemblée veut durer, et M. Thiers veut qu'elle dure. Combien de temps? Je l'ignore; mais il n'est pas douteux pour moi que nous ne la verrons pas, comme quelques-uns s'y atten-

daient, résigner ses pouvoirs, se dissoudre, et appeler la réunion d'une constituante dans un délai rapproché, vers la fin de septembre, par exemple. Que résulte-t-il du discours de M. Thiers? Une seule chose, selon moi, mais une chose qui est capitale, à savoir que le parti conservateur, sous l'empire de telles ou telles considérations, qu'il serait trop long d'examiner, désire prolonger ce qu'il appelle l'Expérience de la République, ou plutôt du gouvernement innommé qui a pris le nom de République.

Je dis que ce fait est considérable, en ce qu'il ouvre devant nous une période indéterminée et indéterminable quant à sa durée, et, pendant laquelle, bon gré mal gré, tous les républicains sont appelés à se grouper, à s'unir pour fonder enfin ce parti de gouvernement qui seul peut assurer l'existence de la République et la protéger contre les menées de ses adversaires. Telle que la question vient d'être posée, il est incontestable que l'attitude et la conduite des républicains pourront influer sur la solution que lui donneront le cours du temps et la disposition des hommes. Je ne préjuge point quelles devraient être cette attitude et cette conduite : c'est une question à examiner plus tard. Je dis seulement que le parti républicain est aujourd'hui bien plus qu'hier en situation de conquérir définitivement la France ou de la laisser définitivement aller à la dérive. De là je conclus que les plus grands devoirs s'imposent aux républicains de l'avenir, et en particulier le devoir de l'action incessante sur le terrain, si mal affermi qu'il soit, qui vient d'être assigné et délimité par M. Thiers. Tout républicain qui se réfugiera dans une abstention qui serait inconcevable encourrait les plus graves responsabilités.

Très évidemment, l'Assemblée n'a pas voulu se compléter en remuant une fraction si importante du corps électoral, pour se dissoudre aussitôt après les élections complémentaires. Très évidemment aussi, cette Assemblée, qui n'est pas constituante mais qui n'en est pas moins souveraine (j'emprunte ici le langage de M. Thiers parce qu'il répond à la nature des choses), peut engager la France sur des questions de premier ordre et d'une importance au moins égale à celle des questions constitutionnelles. Très évidemment aussi, cette Assemblée imbue de préjugés monarchiques ne pourra s'empêcher

de verser dans l'ornière des institutions monarchiques, et, sans y paraître toucher, décidera de toutes les questions dans l'intérêt de cette monarchie dont elle rêve la restauration. Très évidemment enfin, le jour où elle se retirera, elle voudra consulter la France, soit sous une forme, soit sous une autre, sur la forme même de gouvernement que la France voudra se donner, sauf à laisser à la constituante qu'elle appellera la tâche de rédiger la charte ou la constitution de l'avenir.

Pour toutes ces raisons, la présence du plus grand nombre possible de républicains dans l'Assemblée devient le plus pressant de nos intérêts, et il faut non seulement que les républicains soient nombreux, il faut encore qu'ils soient disciplinés, unis, intelligents et modérés, afin que sur chacune des questions qui pourront se présenter ils aient la parole devant le pays et tiennent le langage le plus propre à le rassurer, à l'éclairer, à le gagner à eux et à la République.

Aussi bien je considère que les cent treize élections qui se préparent vont être pour nous décisives.

Suppose d'abord que les républicains l'emportent dans un grand nombre de collèges, tout de suite la République va se trouver raffermie.

Suppose ensuite que ces républicains nouvellement élus paraissent à la tribune, devant le pays, et y reprennent dans le langage le plus élevé et le plus politique leurs idées sur la régénération de la France : voilà la République qui profite de cette propagande de la tribune, la meilleure de toutes, la plus féconde en résultats heureux.

Suppose enfin que, dans cette pratique de la vie parlementaire, le parti républicain arrive à se discipliner, à s'organiser ; que dans ce parti se forment et se révèlent des talents nouveaux, des hommes d'affaires et des hommes d'État : voilà la République qui apparaît au pays comme le seul gouvernement capable de conduire les destinées du pays sans secousses nouvelles, et voilà la République fondée.

Je ne sais si je m'abuse, mais tout cela me paraît d'une évidence incontestable. Quand donc je me remets en mémoire le passage de ta dernière lettre où tu me fais part de tes répugnances à te présenter aux élections complémentaires

et à rentrer dans cette Assemblée où tu comptes tant d'amis déclarés et si peu d'amis sûrs et solides, je ne puis croire que les raisons que je viens d'exposer ne parviendront pas à dissiper ces répugnances et à te décider à reprendre enfin ta place sur les bancs de cette Assemblée, au rang et dans le rôle qui t'appartiennent.

Note bien d'ailleurs qu'il te sera bien difficile de refuser ton nom à telle ou telle de nos grandes villes qui voudra te porter. Comment pourrais-tu t'y prendre pour refuser? Quelles raisons valables pourrais-tu alléguer? Je n'en vois aucune, même de plausible. Est-ce que la République n'est pas là qu'il faut protéger, qu'il faut asseoir, qu'il faudra peut-être gouverner? Non, non, mon ami. Tu sais que nul plus que moi n'a conseillé la retraite quand elle me semblait nécessaire; aujourd'hui tout est changé. Si les électeurs te rappellent, il faut rentrer.

Au reste, j'ai été frappé, en lisant le discours de M. Thiers, du danger extrême qu'il y a, pour un homme public qui a joué le rôle si considérable qui était le tien dans les plus grands événements, à être loin du théâtre où tout paraît à son heure, du lieu où tout se dit et où tout se discute, de l'endroit sur lequel tout le pays a les yeux fixés, où toutes les attaques peuvent se produire et où nulle riposte ne se manifeste. Tu devines que je veux parler de l'attaque personnelle, si virulente, si passionnée, si injuste dans le fond comme dans la forme, que M. Thiers a dirigée contre toi jeudi dernier [1]. Je me suis demandé et je me demande encore quel motif a poussé M. Thiers à sortir dans cette occasion solennelle de la modération que, dans les occasions précédentes, il avait affecté de garder à ton égard. Il y a une raison de tant d'aigreur et de violence. Cette raison, je crois la découvrir dans l'intérêt que M. Thiers avait, pour cette fois, à accabler devant la Chambre, qui l'abhorre tout entier, une fraction du parti républicain, pour avoir le droit d'en louer et honorer publiquement une autre et pour atténuer ce que pouvait avoir de grave à ses yeux, comme à ceux de

1. Il s'agit du discours fameux sur « l'abrogation des lois d'exil », dans lequel M. Thiers, affirmant sa volonté inébranlable de maintenir « le fait républicain », avait décoché à Gambetta et à ses amis le mot de « politique de fous furieux ».

l'Assemblée, l'espèce de déclaration républicaine dont il a voulu faire le point culminant de son discours. Si cette raison est celle qui a déterminé M. Thiers, il faut lui pardonner l'outrageante injustice dont il a fait preuve; car il faut savoir beaucoup endurer dans la vie politique. Mais il faut reconnaître également que, si tu avais été présent, cette attaque, où le manque de mesure frise l'indécence, ne se serait pas produite. Les sentiments qui existent entre M. Thiers et toi se seraient accusés en d'autres termes, et très certainement cela eût mieux valu pour tout le monde. Il n'est pas bon pour un homme public, pour un homme qui a porté le fardeau des plus lourdes affaires, qui a joué dans l'histoire contemporaine le plus éclatant de tous les rôles, que ses actes et ses intentions soient trop longtemps dénaturés. Une fausse opinion publique ne tarderait pas à se former, que l'on aurait mille peines à faire revenir de ses faux jugements.

Ce serait à merveille si ta carrière publique était terminée; tu pourrais laisser tes adversaires te calomnier et t'outrager à leur aise, comptant avec raison sur l'histoire et la postérité pour te remettre à ton rang et te rendre la justice qui te serait due. Mais songe que tu n'en es point là, que tu as devant toi, avec un passé déjà glorieux mais livré aux disputes des hommes, un avenir dont tu dois compte à ton parti, un avenir au cours duquel tu es appelé à rendre à ton pays de nouveaux services d'un genre tout différent des anciens, mais non moins difficiles, et non moins utiles. Pour cela, il importe de ne pas te laisser noircir devant l'opinion qui est sujette *à errer;* il faut te préserver des effets de ces atroces combinaisons de parti où les meilleurs peuvent laisser non pas leur popularité, mais, ce qui vaut infiniment mieux, leur juste et méritée réputation d'intelligence et d'autorité. Rentre donc à la Chambre, si les portes s'en ouvrent devant toi. Quand tu seras là, nul n'osera plus te dire, sans crainte de se voir contredit et relevé, que la politique d'honneur et de courage que tu as soutenue n'était pas la seule digne de la République et de la France.

J'ignore ce que tu penseras de toutes les raisons que je fais valoir en ce moment en faveur du parti qu'il te faut prendre d'accepter la candidature aux élections complémentaires. J'at-

tache, comme je te le dis plus haut, une si grande importance à ces élections que mon plus vif désir serait de te voir entrer à la Chambre escorté de ceux de tes amis que tu jugerais les plus capables de te seconder dans l'œuvre si difficile qui t'y attend. La période électorale est ouverte, les candidatures vont se produire. Que je souhaiterais de voir nos amis se présenter partout où ils ont quelque chance de réussir ! Mais le trouble des esprits est si grand, le désarroi des affaires si complet, que je ne sais si on se souviendra d'eux en cette circonstance. Je ne sais pas davantage si tu es en situation d'exercer quelque influence sur le choix des candidats. Si tu le peux, fais-le dans l'ordre des idées que nous avons souvent échangées ensemble. Groupe autour de toi les meilleurs d'entre nous, c'est-à-dire les plus intelligents et les plus modérés, ceux qui sauront le mieux, non pas jeter de l'éclat à la tribune, mais comprendre les choses et traverser les crises à force de prudence et de fermeté patiente.

Je suis malheureusement de ceux qui n'ont guère de chances d'entrer dans les assemblées. C'est tant pis, j'ose le dire. Il n'y a point d'endroit où je pourrais rendre, quant à présent, plus de services. Mais je me consolerais bien aisément si je vous voyais un certain nombre animés de l'esprit nouveau que je désire pour notre parti. Il y a deux élections à faire dans la Côte-d'Or. Je suis curieux de voir si la députation bourguignonne à Versailles me fera l'honneur de penser à moi un peu plus qu'on n'y a pensé en février dernier.

Adieu, mon cher ami, je t'embrasse du fond du cœur.

V

Sombernon (Côte-d'Or), le 13 juin 1871.

Mon cher ami,

J'ai reçu ce matin une nouvelle lettre de notre ami Antonin Proust, où il me fait connaître les divers motifs qui l'ont porté à me mander à Paris auprès de lui, encore que son séjour dans cette ville dût se borner à quelques jours seulement. Il me dit qu'il aurait voulu conférer avec moi du

plan de conduite qui lui paraît devoir être adopté en ce moment, et que c'est sur ton conseil qu'il m'a écrit, afin d'arriver entre nous à un accord que tu juges indispensable, et afin aussi de te déterminer à un acte qu'il considère comme nécessaire ; à son avis, l'heure est venue de donner ton sentiment sur la situation actuelle du pays, et il me prie de me joindre à lui pour que cette explication soit donnée aussi promptement que possible sous la forme que j'estimerai la meilleure, c'est-à-dire soit sous forme de lettre à un ami, soit sous une forme plus solennelle.

Tu peux juger par ce que je t'ai écrit dans mes deux dernières lettres du crédit que ces idées de Proust ont trouvé auprès de moi. C'est aussi mon opinion, tu dois le savoir maintenant, que le temps est venu de reprendre la parole devant la France. Nous pouvons différer sur la question du meilleur mode à employer pour parler avec le plus d'éclat et d'utilité tout ensemble; mais, si je ne me trompe point, nous ne pouvons être en désaccord sur le point de savoir s'il y a, pour la fraction du parti républicain que tu représentes, avantage à ne pas laisser s'accomplir les élections dans quarante-six départements, et notamment dans toutes les grandes villes, sans dire au pays comment cette fraction de l'opinion entend les affaires, au point où les ont amenées les imbéciles fureurs de révolutionnaires sans idées et sans principes fixes de gouvernement non moins que les impatiences éhontées des réactionnaires monarchistes de Versailles. A mon avis donc, il faut parler. Voyons d'abord ce que, selon moi, il convient de dire; après quoi, nous rechercherons la meilleure manière de le dire avec profit pour nos intérêts républicains.

Et d'abord, devons-nous et pouvons-nous aborder franchement le terrain nouveau tracé récemment par M. Thiers, nous y engager avec résolution, et y manœuvrer avec l'aisance et la sûreté qui seules peuvent inspirer confiance à la masse générale du pays? Quant à la question d'obligation stricte, je crois qu'il n'y a pas de doute possible. Nous avons pensé que l'opposition sous un gouvernement de forme républicaine ne doit ni s'entendre, ni se pratiquer à la manière de l'opposition sous un régime monarchique, même sur le terrain parlementaire. Cette idée n'est pas récente dans nos esprits ;

elle y a toujours été enracinée, et nous la considérons même comme si capitale, qu'elle seule suffirait à nous distinguer de l'ancienne école républicaine, laquelle n'a jamais su — au grand dommage de nos intérêts — faire la différence entre ces deux genres d'opposition qui commandent pourtant une attitude si différente et exigent l'emploi de moyens si diamétralement opposés. Je ne veux pas dire que de se placer sur le terrain parlementaire, tel qu'il vient d'être délimité par un chef de gouvernement qui répond à nos justes défiances par l'outrage et la calomnie, implique nécessairement que nous devrons constamment soutenir ce chef de gouvernement, au point de le faire considérer comme notre propre chef; autant vaudrait dire que nous ne nous déclarons pas opposants, mais tout simplement et d'emblée ministériels, abdiquant ainsi, sans que personne nous le demande, notre rôle naturel qui est de préparer, d'amener et d'asseoir la fondation d'un véritable ordre républicain dont nous n'avons aujourd'hui que l'apparence. Je veux dire simplement que nous n'avons pas à balancer sur ce point, accepter la position de la question de gouvernement telle que les événements et les hommes ont contraint M. Thiers à l'envisager et à la déclarer lui-même, et en faire le point de départ de toute notre action politique. Nous subissons, dans une large mesure, le contre-coup des chocs violents de tous genres qui viennent de battre en brèche la République de fait et d'essai qu'on veut bien nous laisser; nous nous arrangeons de notre mieux de cet état anormal et difficile pour avoir le juste droit de l'améliorer et de le faire tourner à l'avantage du vrai régime républicain : c'est là tout ce que nous faisons. Non seulement cette conduite nous est imposée, mais nous n'avons pas à choisir entre elle et telle autre qui ne s'offre pas à nous. Il n'y a pas de milieu entre l'abstention pure et simple, dont nous n'avons jamais voulu et qui serait aujourd'hui plus fatale que jamais, et l'action résolue, vigoureuse sur le terrain actuel qui, à tout prendre et quand on le considère de près, n'est pas aussi mauvais pour des gens comme nous que nos ennemis peut-être le supposent. Voilà donc pour la question d'obligation : elle est, je crois, résolue dans le sens de l'affirmative ; nous sommes liés à un système qui n'est pas le

nôtre, mais que nous devons prendre comme le nôtre pour en tirer le meilleur parti.

Reste la question de conduite. Sur ce deuxième point, après y avoir réfléchi, il me paraît que le terrain ou, si tu aimes mieux, le jeu offert par M. Thiers constitue une partie que nous avons tout intérêt à engager. C'est en vain que M. Thiers, dans son discours de jeudi, a cherché à t'exclure, toi et les tiens, de cette partie solennelle dont les institutions de la France sont l'enjeu. Encore une fois, qui a déterminé M. Thiers à prendre à ton égard cette attitude violente qui n'est pas dans sa manière habituelle ? C'est une question que je me poserai longtemps encore avant de la résoudre à mon gré, car je ne puis m'expliquer ni cette sortie aigre ni le secret intérêt qui y a poussé M. Thiers. Proust, dans sa lettre de ce matin, me dit qu'il en a été fort surpris. D'après lui, M. Thiers était assez disposé à n'exclure de l'action politique sur le terrain parlementaire aucune fraction de l'opinion républicaine. Au dernier moment, il aurait cédé aux suggestions d'un homme que tu ne cesseras jamais de rencontrer sur ton chemin pour te le barrer. Soit : qu'importe après tout ? Il ne peut dépendre en aucune manière, ni de M. Thiers ni de ceux qui l'inspirent, de te fermer l'entrée de la vie publique, et j'ai l'espoir qu'au 2 juillet plusieurs collèges électoraux, en te renvoyant à la Chambre, leur prouveront que la République ne peut se passer du concours de ces « mauvais républicains » que, dans sa fureur tragi-comique, M. Thiers a si étrangement traités l'autre jour.

Je vais plus loin. J'estime que nous devons tenir pour avantageux le langage tenu par M. Thiers. Car il fait mieux que de légitimer, il nous impose la modération d'attitude et de conduite qui, suivant moi, doit être le fond, la trame même de la politique à suivre. Plus on aura été violent envers toi, plus il te sera facile d'être modéré ; et plus tu seras modéré, plus le succès de tes combinaisons et de tes plans parlementaires sera infailliblement assuré. — En vérité, je te demande pardon de te dire et de t'écrire ces choses, tant je suis persuadé que tu penseras comme moi, et que tu as déjà fait toutes ces réflexions, et que tu as déjà dessiné dans ton esprit la route à suivre.

Pour moi, plus j'y songe, plus je me persuade qu'il y a tout avantage à prendre la situation telle qu'elle est, et à entrer dans la carrière avec une hardie et forte proclamation d'une politique franchement conservatrice de l'ordre républicain, même à l'état embryonnaire où nous le voyons aujourd'hui. Il faut te présenter, non pour détruire ce qui est, mais pour le défendre et l'affermir. Bien plus, à un cri de haine passionnée, il faudrait même répondre par une haute et digne parole d'appui et de confiance. Et note bien, mon cher ami, que rien ne t'est plus facile. Qui oserait mettre en doute la loyauté de ta déclaration? Qui croira que c'est par abandon des principes républicains que tu te présentes en conservateur de l'ordre républicain, si informe et si débile qu'il soit à l'heure actuelle? Personne. Au contraire, tout le monde verra que tu entres franchement au jeu, que tu y veux jouer franchement ta partie, et, au spectacle de tant de loyauté et d'abnégation, les honnêtes gens de toutes les fractions de l'opinion reconnaîtront en toi l'homme d'une situation à qui appartient l'avenir.

Ainsi donc je voudrais, si tu te décides à publier quoi que ce soit, que cette lettre, ce manifeste, cette profession de foi contînt l'expression clairement manifestée de l'opinion qui seule peut rendre à notre parti si cruellement éprouvé la confiance, la fermeté d'âme, et la cohésion dont il a tant besoin; et cette opinion, c'est qu'il faut de toute nécessité que les républicains s'accommodent du régime actuel et le défendent, comme s'il était la République elle-même, avec la même intrépidité, le même courage civique et surtout le même espoir certain que lui seul pourra mettre fin à tous nos maux. Ce n'est pas la République, tant s'en faut; mais, pour nous rendre dignes de la fonder et de la posséder enfin, sachons au moins une bonne fois, après tant d'expériences malheureuses, nous conduire tous en hommes politiques, c'est-à-dire en hommes patients, rusés, infatigables dans la défense pied à pied de ce semblant d'institution républicaine qu'on veut bien nous laisser.

Cet ordre d'idées me semble si nécessaire, il y a tant d'avantage à le traiter, à le développer et à le faire pénétrer dans tous les esprits, que je voudrais qu'il constituât la majeure partie de ton manifeste. Aussi je voudrais que tu te

proposasses surtout de tracer à notre parti, non pas tant un programme de réformes à demander et à accomplir, qu'un plan de conduite à suivre, et je voudrais que tu cherchasses moins à définir en quoi consisterait la République suivant nous, qu'à bien indiquer que nous avons tous besoin de faire preuve d'aptitudes politiques et de capacité gouvernementale pour arriver à posséder la République. Un programme de réformes, tu trouveras toujours l'occasion de le dresser et de le proposer; un plan de conduite, une sorte de mot d'ordre moral donné au parti nous seraient en ce moment plus utiles et plus consolants. Remarque bien que ce qui nous importe le plus à l'heure qu'il est, ce n'est pas de dire ce que devrait être la République, c'est d'indiquer comment nous arriverons à ne pas perdre le peu qui nous en reste. On dit quelquefois qu'il y a trêve entre les partis; nulle vue plus fausse : jamais, au contraire, les partis ne se sont trouvés plus engagés, mieux aux prises. C'est à celui de ces partis qui, par sa sagesse, sa modération, par les garanties qu'il saura offrir à la France contre le retour des convulsions terribles auxquelles elle vient d'échapper, saura le mieux gagner le cœur du pays, que le pays se donnera. Encore une fois, il faut conquérir la France, et nul plus que toi ne peut le faire, mieux ni plus vite. C'est une œuvre particulière qui n'est pas en opposition avec tes aptitudes : je souhaiterais seulement de te voir aidé de quelques collaborateurs qui comprissent bien de quoi il s'agit, et qui sussent se plier à cette tâche qui exige tant de patience et de souplesse d'esprit, avec plus de bonne grâce que nos devanciers n'en ont montré.

J'arrive enfin au meilleur mode à employer pour produire ce plan de conduite. Tout dépend du parti que tu as pris relativement aux élections et aux diverses candidatures qui pourront t'être offertes. Si tu te décides, comme je l'espère, à rentrer dans la lice, il est possible que tu te décides également à faire une apparition dans l'une des villes qui t'inscriront parmi leurs candidats et que tu prononces un ou deux discours. J'aimerais assez que tu fisses des diverses idées que je t'ai exprimées soit aujourd'hui, soit ces derniers jours, le canevas d'un de ces discours solides et entraînants comme tu sais les faire, et comme tu en as si souvent fait à mes côtés

pendant la guerre. Tu réussis admirablement dans ces sortes de programmes oraux : rappelle-toi le discours de Lille. Il ne te faut pour cela que d'avoir tourné et retourné dans ton esprit les idées que tu veux émettre : elles s'échappent de tes lèvres sous une forme vive, saisissante, heureuse, définitive. Si, comme je me plais à le penser, nous sommes d'accord, cela marcherait à merveille. Quant au choix de la ville, Marseille serait celle qui me plairait davantage[1] : d'abord, selon moi, parce que tu dois rester député de Marseille, ensuite parce que tu serais sûr de t'adresser à un public comme il en faut un pour donner à ce discours les applaudissements qu'il mériterait, enfin parce que de Marseille tu pourrais reprendre et développer l'unité et l'indivisibilité des forces républicaines, en parlant de Paris mieux à ton aise que si tu te trouvais à Paris même. Il y aurait lieu de faire prendre ce discours par la sténographie, et la presse de tous les départements se chargerait bien de le répandre.

Voilà, suivant moi, quel serait le meilleur mode à employer, surtout parce que, selon ce que je t'écris, j'aimerais mieux une déclaration des devoirs du parti républicain qu'une exposition des réformes qu'il appelle. Mais encore une fois, tout dépend du parti que tu vas prendre. Il se peut que tu ne veuilles rentrer en France que lorsque tu y auras été rappelé par les suffrages électoraux ; il se peut que tu sois souffrant et que tu ne te sentes pas en disposition de parler en public ; il se peut enfin que tu aies sur la situation et sur ce qu'elle commande d'autres idées que les miennes, que tu veuilles faire quelque chose de plus que ce qui me semble suffisant à l'heure actuelle, que tu désires donner à cette manifestation de ta pensée plus de développement que je n'en réclame. Pour toutes ces raisons, il faudrait alors recourir au mode indiqué par Proust d'une lettre à un ami. Dans cette hypothèse, il me paraîtrait bon de donner à cet écrit le titre de *Lettre sur les élections*, et d'arriver à le faire répandre sous forme de brochure à très bas prix. Encore faudrait-il que cet écrit fût assez court, afin de profiter de la publicité de la

1. On sait que Gambetta préféra Bordeaux ; on pourra faire des rapprochements bien intéressants entre le discours qu'il prononça dans cette ville le 20 juin 1871, et les deux lettres de Spuller en date des 11 et 13 juin.

presse, et dans ces conditions tu serais toujours dans la nécessité de te réduire. La *Lettre sur les élections* comporterait dans sa forme plus de développement que le discours : il ne faudrait pas craindre alors de s'étendre sur les origines de la crise actuelle, sujet ardu mais indispensable à traiter, et que j'aimerais autant te voir laisser de côté pour le moment.

Il va sans dire que si tu prends l'un ou l'autre de ces partis que je t'indique, il sera bon de m'en avertir et de me faire venir auprès de toi, si tu juges que mon concours te puisse être utile... Je suis à ta disposition...

Je ferai comme tu voudras et suivant ce que tu jugeras le plus avantageux... Je me borne à te répéter que mon plus cher, mon unique désir est de me retrouver auprès de toi le plus tôt possible.

A bientôt donc, je t'embrasse de cœur en attendant.

E. SPULLER

LE FEU[1]

II

L'EMPIRE DU SILENCE

« Col tempo. » — Dans une salle de l'Académie, la Foscarina s'était arrêtée devant la *Vieille* de Francesco Torbido, cette femme ridée, édentée, flasque et jaunâtre qui ne peut plus ni sourire ni pleurer, cette espèce de ruine humaine pire que la pourriture, cette espèce de Parque terrestre qui, au lieu de la quenouille ou du fil ou des ciseaux, tient entre ses doigts le cartouche sur lequel est écrite l'admonition.

— Avec le temps! — redit-elle, quand ils furent à l'air libre, pour interrompre le silence pensif où elle avait senti son cœur s'appesantir peu à peu et couler bas, comme une pierre dans une eau sombre. — Connaissez-vous, Stelio, la maison close de la Calle Gàmbara?

— Non. Laquelle?

— La maison de la comtesse de Glanegg.

— Je ne la connais point.

— Vous ignorez l'histoire de la belle Autrichienne?

— Je l'ignore, Fosca. Racontez.

— Voulez-vous que nous allions jusqu'à la Calle Gàmbara? C'est tout près.

— Allons.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 mai.

Ils s'acheminèrent, au flanc l'un de l'autre, vers la maison close. Stelio restait un peu en arrière pour regarder l'actrice, pour la voir s'avancer dans l'air mort. De son chaud regard, il embrassait la personne tout entière : la ligne des épaules déclinant avec une si noble grâce, la taille souple et libre sur les hanches fortes, les genoux qui se mouvaient légèrement parmi les plis de la robe, et ce pâle visage passionné, cette bouche de soif et d'éloquence, ce front beau comme un beau front viril, ces yeux qui s'allongeaient entre les cils, comme noyés par une larme qui sans cesse y monterait et se dissoudrait sans déborder, tout ce passionné visage de lumière et d'ombre, d'amour et de douleur, cette force fébrile, cette vie tremblante.

— Je t'aime, je t'aime; toi seule me plais; tout me plaît en toi! — lui dit-il soudain, à voix basse, contre la joue, marchant si près d'elle qu'il la poussait presque, le bras passé sous son bras, incapable de supporter qu'elle fût reprise par cette peine, qu'elle souffrît de cette atroce admonition.

Elle tressaillit, s'arrêta, baissa les paupières, toute blanche.

— Mon ami! — dit-elle, d'une voix si faible que les deux mots semblèrent modulés, non par ses lèvres, mais par le sourire de son âme.

Toute sa peine était devenue fluide, s'était changée en un seul flot de tendresse qui s'épanchait sur son ami éperdument. Une gratitude sans bornes lui inspira le besoin anxieux de trouver quelque grand don à lui offrir.

— Que puis-je faire, dis, que puis-je faire pour toi?

Elle imagina une épreuve merveilleuse, un témoignage d'amour inouï et foudroyant. « Servir! servir! » Elle désira le monde pour lui.

— Que désires-tu, dis? Que puis-je faire pour toi?

— M'aimer, m'aimer.

— Pauvre ami, mon amour est triste!

— Il est parfait; il comble ma vie.

— Tu es jeune, toi...

— Je t'aime.

— Il est juste que tu possèdes les forces qui te ressemblent...

— C'est toi qui chaque jour, exaltes ma force et mon espoir. Mon sang court plus vite quand je suis près de toi et

que tu gardes le silence. Alors naissent en moi les choses qui, avec le temps, t'émerveilleront. Tu m'es nécessaire.

— Ne dis pas cela!

— Chaque jour tu me confirmes dans l'assurance que toutes les promesses me seront tenues.

— Oui, tu l'auras, ta belle destinée! Pour toi, je n'ai pas de crainte. Tu es sûr de toi. Nul péril ne peut t'étonner, nul obstacle ne peut interrompre ta marche... Oh! pouvoir aimer sans craindre! On craint toujours, quand on aime... Si je crains, ce n'est pas pour toi. Tu me parais invincible. Merci pour cela encore!

Elle montrait sa foi profonde comme son amour, illimitée et lucide. Longtemps, même dans l'ardeur de sa propre lutte et les vicissitudes de sa vie nomade, elle avait tenu les yeux fixés sur cette jeune existence victorieuse comme sur une forme idéale née de la purification de son propre désir. Plus d'une fois, dans la tristesse des vaines amours et dans la noblesse du renoncement imposé, elle s'était dit à elle-même : « Ah! si enfin, de tout mon courage qui s'est endurci sous les tempêtes, de toutes les choses fortes et limpides que la douleur et la révolte ont découvertes au fond de mon âme, si enfin, du meilleur de moi-même, je pouvais un jour te façonner des ailes pour le suprême essor! » Plus d'une fois sa mélancolie s'était enivrée d'un pressentiment héroïque. Et elle avait assujetti son âme à la contrainte et à l'effort, elle l'avait exaltée jusqu'à la plus haute beauté morale, conduite vers les actes douloureux et purs, seulement pour mériter ce qu'elle espérait et craignait à la fois, seulement pour se sentir digne d'offrir sa servitude à celui qui était impatient de vaincre.

Et voilà que, par un heurt brutal et imprévu de la fatalité, elle avait été jetée devant lui comme une de ses maîtresses, avec toute sa chair tremblante. Elle s'était mêlée à lui par tout ce qu'il y avait de plus âcre dans son sang. Sur le même oreiller, elle l'avait vu écrasé par la torpeur pesante de la fatigue d'amour; elle avait connu, à son flanc, les réveils soudains qu'agite une frayeur cruelle, et l'impossibilité de refermer les paupières lasses, par crainte qu'il ne l'observât pendant le sommeil avec des yeux trop lucides.

— Rien ne vaut ce que tu me donnes, — dit Stelio en lui serrant le bras et en cherchant sous le gant son poignet nu, par un besoin fiévreux de sentir la palpitation de cette vie dévouée, le battement de ce cœur fidèle, dans ces lieux désolés où ils cheminaient, sous ce brouillard blême qui les enveloppait et assourdissait le bruit de leurs pas. — Rien ne vaut la certitude de ne plus être seul, jusqu'à la mort.

— Ah! tu le sens donc enfin, tu le crois donc enfin, que c'est pour toujours! — s'écria-t-elle avec un transport de joie, en voyant son amour triompher. — Oui, pour toujours, Stelio, quoi qu'il arrive, où que ta destinée te conduise, de quelque façon que tu veuilles être servi, de près, de loin...

Dans l'air brumeux se répandait un bruit confus et monotone, qu'elle reconnut. C'était, dans le jardin de la comtesse de Glanegg, le chœur des moineaux rassemblés sur les grands arbres moribonds. La parole s'éteignit sur ses lèvres. Elle fit le mouvement instinctif de se retourner, d'entraîner avec elle son ami vers un autre lieu.

— Où allons-nous? — demanda-t-il, surpris par le mouvement brusque de sa compagne et par cette interruption inattendue, qui était comme la fin d'un enchantement ou d'une musique.

Elle s'arrêta. Elle sourit de son faible sourire énigmatique. « Avec le temps! »

— Je voulais fuir, dit-elle; mais on ne peut pas.

Elle était là comme une flamme pâle.

— J'avais oublié, Stelio, que je vous conduisais vers la maison close.

Elle était là, dans le jour cendré, n'ayant plus aucune force, perdue comme au milieu d'un désert.

— Il me semblait que nous avions un autre but. Mais nous voici arrivés. Avec le temps!

Elle lui apparaissait maintenant telle qu'en cette nuit inoubliable, quand elle avait supplié : « Ne me faites pas de mal! » Elle était là, vêtue de sa tendre âme secrète, si facile à tuer, à détruire, à immoler sans effusion de sang.

— Allons-nous-en, — dit-il, avec un geste pour l'emmener; — allons-nous-en ailleurs...

— On ne peut pas!

— Allons chez toi, allons chez toi ; allumons le feu, le premier feu d'octobre. Permets que je passe avec toi la soirée, Foscarina ! Il va pleuvoir. Ce serait si doux, de rester dans ta chambre, à parler, à se taire, les mains dans les mains... Viens. Allons.

Il aurait voulu la prendre dans ses bras, la bercer, la consoler, l'entendre pleurer, boire les larmes. La douceur de ses propres paroles augmentait sa tendresse. Alors, dans toute la personne de l'amante, il aima éperdument les plis délicats qui rayonnaient du coin des yeux vers les tempes, et les petites veines sombres qui rendaient les paupières semblables à des violettes, et l'ondulation des joues, et le menton effilé, et tout ce qui semblait touché par le mal d'automne, toute l'ombre répandue sur ce passionné visage.

— Foscarina ! Foscarina !

Quand il l'appelait par son nom véritable, son cœur palpitait plus fort, comme si quelque chose de plus profondément humain fût entré dans son amour, comme si, tout d'un coup, le passé eût ressaisi la figure qu'il se plaisait à isoler dans son rêve, et que d'innombrables fils en eussent rattaché toutes les fibres à la vie implacable.

— Viens. Allons !

Elle souriait péniblement.

— Mais pourquoi ? La maison est toute proche. Passons par la Calle Gàmbara. Ne voulez-vous pas connaître l'histoire de la comtesse de Glanegg ?... Regardez. On dirait un monastère !

La rue était déserte comme le sentier d'un ermitage, grisâtre, humide, semée de feuilles mortes. Le vent d'est faisait naître dans l'air une brume lente et molle qui assourdissait les bruits. Par instants, le ramage confus et monotone ressemblait à un son de bois et de fers qui grinceraient.

— Derrière ces murailles, une âme désolée survit à la beauté d'un corps, — dit la Foscarina, doucement. — Regardez ! Les fenêtres sont closes, les contrevents sont fixés, les portes sont scellées. Une seule s'ouvre encore, celle des serviteurs, par où entre la nourriture de la défunte, comme dans les tombeaux égyptiens. Les serviteurs nourrissent un corps qui ne vit plus.

Les arbres, au-dessus de l'enceinte claustrale, semblaient s'évaporer par leurs cimes presque nues; et les moineaux, plus nombreux sur les branches que les feuilles malades, gazouillaient, gazouillaient sans répit.

— Devinez son nom. Il est beau et rare, comme si vous l'aviez cherché vous-même.

— Je ne sais pas.

— Radiana ! Elle s'appelle Radiana, la prisonnière !

— Mais de qui est-elle prisonnière ?

— Du Temps, Stelio ! Le Temps veille aux portes avec sa faux et son sablier, comme dans les vieilles estampes...

— Une allégorie ?

Un enfant passa, qui sifflotait. Lorsqu'il vit ces deux personnes regarder vers les fenêtres closes, il s'arrêta pour regarder aussi, avec ses grands yeux curieux et pleins d'étonnement. Ils se turent. Le ramage continu des oiseaux ne parvenait pas à vaincre le silence des murailles, des troncs, du ciel : car ce bruit monotone était dans leurs oreilles comme le bourdonnement dans les conques marines; et, à travers le bruit, ils percevaient la taciturnité des choses environnantes et quelques voix éloignées. Le rauque hurlement d'une sirène se prolongea dans le lointain brumeux, se faisant peu à peu doux comme une note de flûte; puis, il s'éteignit. L'enfant se lassa de regarder : rien de visible ne se produisait; les fenêtres ne s'ouvraient pas; tout demeurait immobile. Alors, il partit en courant. On entendit sur les pierres humides et sur les feuilles pourries la fuite de ses petits pieds nus.

— Eh bien, — demanda Stelio, — que fait Radiana ? Vous ne m'avez pas dit encore quelle est cette femme, ni pourquoi recluse. Racontez-moi son histoire. J'ai déjà pensé à Soranza Soranzo.

— La comtesse de Glanegg est une des plus grandes dames de l'aristocratie viennoise, peut-être la plus belle créature que j'aie rencontrée jamais sur terre. Frantz Lenbach l'a peinte dans l'armure des Valkyries, avec le casque aux quatre ailes. Vous ne connaissez pas Frantz Lenbach ? Vous n'êtes jamais entré dans son atelier rouge, au palais Borghèse ?

— Non, jamais.

— Allez-y un jour, et demandez-lui de vous montrer ce portrait. Jamais plus vous n'oublierez le visage de Radiana. Vous le verrez, comme je le vois en ce moment à travers les murailles, immuable. Elle a voulu demeurer telle dans la mémoire de ceux qui l'avait vue en sa splendeur. Lorsque, par une matinée trop claire, elle s'aperçut que pour elle était arrivé le temps de défleurir, elle résolut de prendre congé du monde afin que les hommes n'assistassent pas au dépérissement et à l'écroulement de son illustre beauté. Peut-être est-ce la sympathie pour les choses qui se désagrègent et tombent en ruine qui la retint à Venise. Elle donna une magnifique fête d'adieu, où elle apparut souverainement belle encore; puis elle se retira pour toujours dans la maison que vous voyez au fond de ce jardin muré, où, assistée de ses serviteurs, elle attend sa fin. Elle est devenue une figure de légende. On dit que, chez elle, il n'y a pas un seul miroir, et qu'elle a oublié son propre visage. Même à ses amis les plus dévoués, même à ses parents les plus proches, il est formellement interdit de lui faire visite. Comment vit-elle? En compagnie de quelles pensées? Par quels moyens trompe-t-elle l'ennui de l'attente? Son âme est-elle en état de grâce?

Chaque pause de cette voix voilée, qui interrogeait le mystère, s'emplissait d'une mélancolie si dense qu'elle paraissait presque matérielle et comme mesurée par ce rythme de sanglot qu'a l'eau qui entre dans une urne.

— Prie-t-elle? Contemple-t-elle? Pleure-t-elle?... Ou bien, peut-être, elle est devenue inerte et ne souffre pas plus que ne souffre un fruit qui se ride au fond d'une vieille armoire.

La Foscarina se tut; et ses lèvres prirent un pli tombant, comme si les paroles prononcées les eussent fait se flétrir.

— Et si, tout à coup, elle se montrait à cette fenêtre? — dit Stelio, qui eut dans les oreilles la sensation réelle que les gonds grinçaient.

Tous deux épièrent les interstices des contrevents cloués.

— Elle est peut-être là qui nous regarde, reprit-il à voix basse.

Ils se communiquèrent l'un à l'autre leur frisson.

Ils étaient adossés au mur d'en face et n'avaient aucune volonté de faire un pas. L'inertie des choses les envahissait,

la cendre humide les enveloppait, de plus en plus épaisse; le ramage confus et monotone les étourdissait, comme cette médecine qui étourdit les fébricitants. Les sirènes dans le lointain hurlaient; et, peu à peu, les hurlements rauques s'affaiblissaient dans l'atmosphère molle, se faisaient doux comme des notes de flûte, s'attardaient comme ces feuilles décolorées qui abandonnaient la branche une à une sans gémir. Combien il était long, le temps qui s'écoulait entre le détachement de la feuille et son arrivée à terre! Tout était lenteur, vapeur, abandon, consomption, cendre.

***

— Il faut que je meure, mon ami, il faut que je meure! — dit-elle après un long silence, d'une voix déchirante, en relevant son visage du coussin où elle l'avait plongé pour vaincre la convulsion de volupté et de douleur que lui avaient donné les caresses inattendues et sauvages.

Elle vit son ami sur l'autre divan, à l'écart, là-bas, près du balcon, presque assoupi, les yeux mi-clos, la tête renversée, tout coloré d'or par les lueurs du soir. Sous la lèvre de son ami, elle vit une marque rouge comme une petite blessure, et, sur son front, les cheveux en désordre. Elle sentit que son désir s'alimentait de ces choses, que ses paupières faisaient mal à ses yeux, que son regard brûlait ses cils, et que, par ses prunelles, entrait et se répandait dans tout son être ce mal inguérissable. Perdue, perdue, maintenant elle était perdue sans remède.

— Mourir? — lui dit le jeune homme d'une voix faible, sans ouvrir les yeux, sans bouger, comme du fond de sa mélancolie et de sa torpeur.

Elle vit trembler, sous la lèvre qui parlait, la petite blessure sanglante.

— Avant que tu me haïsses...

Il ouvrit les yeux, se souleva, tendit la main vers elle, comme pour l'empêcher de poursuivre.

— Ah! pourquoi te tourmenter ainsi?

Il la vit presque livide, les joues recouvertes par les boucles défaites, consumée comme si un poison la rongeait, ployée

comme si son âme était rompue au travers de sa chair, terrible et misérable.

— Que fais-tu de moi? Que faisons-nous de nous-mêmes? reprit-elle avec angoisse.

Ils avaient lutté, haleine contre haleine, cœur contre cœur, comme dans une mêlée; ils avaient senti la saveur du sang. Tout à coup, ils avaient cédé à la passion comme à une aveugle volonté de se détruire. Ils avaient secoué la vie l'un de l'autre comme pour la déraciner.

— Je t'aime! dit-il.

— Pas ainsi, je voudrais que ce ne fût pas ainsi...

— Tu me troubles. Soudain, la furie me prend...

— C'est comme une haine...

— Non, ne dis pas cela!

— Tu me déchires comme si tu voulais m'achever...

— C'est toi qui m'aveugles. Je ne sais plus rien...

— Qu'est-ce qui te trouble? Que vois-tu en moi?

— Je ne sais,

— Ah! moi, je le sais bien!

— Pourquoi te tourmenter ainsi? Je t'aime. C'est l'amour qui...

— Qui me condamne. Il faut que j'en meure... Donne-moi encore le nom que tu me donnais!

— Tu es mienne; je ne te perdrai pas.

— Tu me perdras.

— Mais pourquoi? Je ne comprends pas. Quelle démence est la tienne? Mon désir t'offense? Mais toi, est-ce que tu ne me désires pas aussi? Est-ce que tu n'es pas prise de la même fureur? Tes dents claquaient....

Irritable, il la brûlait plus profondément, exaspérait la plaie. Elle se couvrit le visage avec ses paumes. Son cœur frappait sa gorge devenue rigide, comme un marteau dont elle eût senti les coups durs se répercuter au sommet de son crâne.

— Regarde!

Il toucha sa lèvre endolorie, pressa la petite blessure, tendit vers la femme ses doigts teints par la goutte de sang qui en avait coulé.

— Tu m'as blessé. Tu mordais comme une bête sauvage...

Brusquement elle se dressa sur ses pieds, se tordit comme

s'il l'eût excitée avec un fer rouge. Elle fixa sur lui de grands yeux, comme pour le dévorer du regard. Ses narines palpitèrent. Une force effrayante s'agita dans sa ceinture. Tout son corps vibrant fut libre sous la tunique, comme si les plis n'y eussent plus adhéré. Son visage, sorti du creux des paumes comme d'un masque aveugle, se ralluma, sombre comme un feu sans rayons. Elle fut merveilleusement belle, terrible et misérable.

— Ah! Perdita, Perdita!

Jamais, jamais cet homme n'oubliera le mouvement qu'elle fit pour s'approcher de lui, le muet tourbillon qui s'abattit sur sa poitrine, ni sa peur ni sa joie.

Il ferma les yeux ; il oublia le monde, la gloire. Une profondeur ténébreuse et sacrée se fit en lui, comme dans un temple. Son esprit était opaque et immobile ; mais tous ses sens aspiraient à dépasser la limite humaine, à s'élever par delà toute borne, devenus sublimes, aptes à pénétrer les plus obscurs mystères, à découvrir les secrets les plus cachés, prodigieux instruments, infinies vertus, réalités certaines comme la mort.

Il ouvrit les yeux. Il vit la chambre plus sombre ; par le balcon ouvert, il vit les cieux lointains, les arbres, les coupoles, les tours, l'extrême lagune sur laquelle s'inclinait la face du crépuscule, les Monts Euganéens, bleuâtres et paisibles comme les ailes repliées de la terre dans le repos du soir. Il vit les formes du silence, et la silencieuse forme qui adhérait à lui comme l'écorce au tronc.

La femme pesait sur lui de tout son poids, lui appuyait le front contre l'épaule en cachant son visage, suffoquée, avec une étreinte qui ne se relâchait pas, indissoluble, comme celle du cadavre dont les bras se raidissent autour du vivant. Il semblait qu'elle ne pouvait plus être détachée de l'aimé sinon par l'amputation des coudes. Dans ce cercle, le jeune homme sentait la solidité et la ténacité des os ; et, en même temps, sur sa poitrine et le long de ses jambes, il sentait la mollesse de cette chair qui, par moments, tremblait sur lui comme tremble sur le gravier l'eau courante. Des choses infinies passaient, dans ce tremblement d'eau, innombrables, continuelles, remontées du fond, descendues de très loin ; elles

passaient, passaient, de plus en plus denses, de plus en plus obscures, fleuve de trouble vie. Et il souffrait d'elle, de lui-même, et il la sentait souffrir, et il la sentait sienne comme le bois est à la flamme qui le consume, et il réentendait les paroles imprévues après la fureur sauvage : « Il faut que je meure! »

Il tourna de nouveau les yeux vers le balcon ouvert ; il vit les jardins s'assombrir, les maisons s'éclairer, une étoile sourdre de la tristesse du ciel, une longue épée pâle reluire au fond de la lagune, les collines se confondre avec la lisière de la nuit, les lointains s'étendre vers des contrées riches de biens inconnus. Il y avait par le monde des actions à faire, des conquêtes à poursuivre, des rêves à exalter, des destins à forcer, des énigmes à deviner, des lauriers à cueillir. Il y avait là-bas des chemins hantés par le mystère d'imprévoyables rencontres. Des bonheurs voilés y passaient sans que personne les rencontrât ou les reconnût. A cette heure, quelque part dans le monde, il existait peut-être un égal, un frère ou un ennemi lointain, sur le front de qui, après une journée d'attente laborieuse, descendait l'inspiration fulgurante d'où naît l'œuvre éternelle. A cette heure, quelqu'un venait peut-être d'achever un noble labeur ou de trouver enfin une raison héroïque de vivre. Mais lui, il était là, prisonnier de son corps, gisant sous le poids de la femme désespérée. Cette destinée magnifique de douleur et de puissance, pareille à un vaisseau chargé de fer et d'or, venait se briser contre lui comme contre un écueil. Et que faisait, que pensait dans le soir Donatella Arvale, sur sa colline toscane, dans sa maison solitaire, près de son père dément? Trempait-elle sa volonté pour une lutte résolue? Approfondissait-elle son secret? Était-elle pure?

Il devint inerte sous l'étreinte; il sentit ses bras enchaînés par le cercle rigide. Une répulsion muette et immobile occupa tout son être. Forte comme une angoisse, une mélancolie s'amassa autour de son cœur. Il lui sembla que le silence attendait un cri. Dans ses membres engourdis sous le fardeau, les veines battirent douloureusement. Peu à peu, l'étreinte se relâchait, comme si la vie s'en fût allée. Les paroles déchirantes lui revinrent dans l'âme. Un effroi subit l'assaillit,

à l'apparition d'une image funèbre. Et cependant il ne bougea pas, ne parla pas, n'essaya pas de dissiper cette nuée d'angoisse qui s'accumulait sur l'un et sur l'autre. Il resta inerte. Il perdit la connaissance des lieux, la mesure du temps. Il vit cette femme et lui-même au milieu d'une plaine sans fin, parsemée d'herbes arides, sous un ciel blanc. Et ils attendaient, ils attendaient qu'une voix les appelât, qu'une voix les réconfortât... Un rêve confus naissait de sa torpeur, ondulait, se transformait, s'attristait sous l'incube. Maintenant, il croyait gravir des rochers avec sa compagne; et ils étaient haletants, et la terrible anxiété de son amie rendait plus affreuse sa propre anxiété...

Mais il tressaillit et rouvrit les paupières, au son d'une cloche. C'était la cloche de Saint-Siméon-Prophète, si voisine qu'elle semblait sonner à la voûte de la chambre. Le son métallique transperçait les oreilles comme une lame aigüe.

— Tu t'étais assoupie, toi aussi? — demanda-t-il à la femme qu'il sentait abandonnée comme si elle eût déjà été morte.

Et il leva une main, lui effleura les cheveux, la joue, le menton.

Comme si cette main lui eût brisé le cœur, elle éclata en sanglots. Elle sanglotait, sanglotait, là, sur la poitrine de l'aimé, sans y mourir.

***

— J'ai un cœur, Stelio, — dit-elle en le regardant au fond des pupilles, avec un pénible effort qui fit trembler sa lèvre comme si, pour prononcer ces paroles, elle avait dû vaincre une timidité farouche. — Je souffre d'un cœur qui est là vivant, Stelio : vivant et avide et angoissé comme vous ne le saurez jamais...

Elle sourit de ce faible sourire dont elle voilait toujours sa souffrance ; elle hésita, tendit la main vers un bouquet de violettes, le prit, l'approcha de ses narines. Ses paupières s'abaissèrent ; son front demeura visible entre les cheveux et les fleurs, merveilleusement beau et triste.

— Vous le blessez quelquefois, — dit-elle doucement, la

bouche dans les violettes; — quelquefois, vous êtes cruel pour lui...

Il semblait que cette humble chose odorante l'aidât à confesser sa peine, à mieux atténuer encore le timide reproche qu'elle adressait à son ami. Elle se tut; il courba la tête. On entendait les tisons pétiller sur les chenêts; on entendait la pluie monotone battre le jardin en deuil.

— Une soif de bonté, ah! vous ne saurez jamais quelle soif!... La bonté, mon ami, la vraie, la profonde, celle qui ne sait pas parler, mais qui sait comprendre, celle qui sait donner tout dans un seul regard, dans un petit geste, et qui est forte, et qui est sûre, toujours dressée contre la vie qui séduit et qui souille... Cette bonté, la connaissez-vous?

Sa voix était tour à tour ferme et hésitante, si chaude de lumière intérieure, si pleine d'âme révélée, que le jeune homme la sentait passer à travers tout son sang, non pas comme un son, mais comme une essence spirituelle.

— En vous, oui, en vous je la connais!

Il lui prit les deux mains, qui tenaient sur ses genoux les violettes; et, se courbant, il les baisa toutes les deux avec soumission. Il resta devant elle, à ses pieds, dans une attitude soumise. Le délicat parfum ennoblissait sa tendresse. Pendant la pause, le feu et l'eau parlèrent.

La femme demanda, d'une voix limpide :

— Croyez-vous que je sois sûre pour vous?

— Est-ce que tu ne m'as pas regardé dormir sur ton cœur? répondit-il d'une voix altérée, saisi tout à coup d'une émotion nouvelle: car, dans la question inattendue, il voyait cette âme se présenter à lui nue et droite; et il sentait trembler au fond de son orgueil un besoin secret de croire et de s'appuyer.

— Oui, mais qu'est-ce que cela prouve? Sur n'importe quel oreiller, la jeunesse a le sommeil tranquille. Tu es jeune...

— Je t'aime et je crois en toi; je m'abandonne à toi tout entier. Tu es ma compagne. Ta main est forte.

Il avait vu l'angoisse bien connue décomposer les lignes de ce cher visage; et son accent avait tremblé d'amour.

— La bonté! — reprit-elle en lui caressant les cheveux sur les tempes, d'un geste léger. — Tu sais être bon; tu as le besoin de consoler, doux ami! Mais une faute a été com-

mise, et elle exige une expiation. D'abord, il me semblait que j'aurais pu faire pour toi les choses les plus humbles et les plus hautes ; et maintenant, il me semble que je ne puis faire qu'une seule chose : m'en aller, disparaître, te laisser libre avec ton destin...

Il l'interrompit en se soulevant, prit le cher visage entre ses paumes.

— Je puis cette chose que l'amour ne peut pas ! — dit-elle à voix basse, toute pâle.

Et elle le regardait comme jamais elle ne l'avait regardé.

Il sentit que dans le creux de ses paumes il tenait une âme, une source vive, infiniment belle et précieuse.

— Foscarina, Foscarina, mon âme, ma vie, ah ! oui, plus que l'amour, je sais, tu peux me donner plus que l'amour ; et rien ne vaut pour moi ce que tu peux me donner ; et nulle autre offrande ne pourrait me consoler de ne plus t'avoir à mon flanc sur ma route. Crois-moi ! Je te l'ai répété si souvent ! te souvient-il ? même lorsque tu n'étais pas encore mienne tout entière, même lorsque ce pacte nous séparait encore...

Et, la tenant toujours prise entre ses paumes, il se pencha, la baisa passionnément sur les lèvres.

Elle frissonna jusqu'aux os : le fleuve passait de nouveau sur elle et la glaçait.

— Non, non ! — pria-t-elle, toute blanche.

Elle se détourna du jeune homme. Sa poitrine palpitait. Elle se pencha, comme en rêve, pour ramasser les violettes tombées.

— Le pacte ! — dit-elle après un intervalle de silence.

Un sifflement sourd partait d'un tison rebelle à la morsure de la flamme ; la pluie crépitait sur les pierres et sur les branches. De temps à autre, ce bruit imitait l'agitation de la mer, évoquait les solitudes hostiles, les lointains rivages inhospitaliers, les êtres errants sous la rigueur des cieux.

— Pourquoi l'avons-nous violé ?

Stelio avait les yeux fixés sur la splendeur mobile de l'âtre ; mais dans ses mains ouvertes persistait la sensation prodigieuse, le vestige du miracle, la trace de ce visage humain où, à travers la pâleur lamentable, avait passé cette onde de beauté sublime.

— Pourquoi ? — répéta la femme, douloureusement. — Ah ! confessez, confessez que vous aussi, cette nuit-là, avant que l'aveugle fureur nous eût saisis et emportés, vous aussi vous aviez le pressentiment que tout allait être dévasté, perdu ; vous aussi vous aviez le pressentiment que nous ne devions pas céder, si nous voulions sauver le bien qui était né de nous deux, cette chose forte et enivrante qui me semblait être la seule richesse de ma vie. Confessez-le, Stelio, dites la vérité ! Je pourrais presque vous rappeler le moment précis où la voix bonne vous parla. Ne fût-ce pas sur l'eau, à l'heure du retour, pendant que nous avions avec nous Donatella ?

Avant de prononcer ce nom, elle avait hésité une seconde ; et, ensuite, elle éprouva une amertume presque physique, une amertume qui descendit de ses lèvres au fond de son être, comme si les syllabes avaient été empoisonnées. Elle souffrait, en attendant la réponse de son ami.

— Je ne sais plus regarder vers le passé, Fosca, — répondit le jeune homme ; — et d'ailleurs je ne le voudrais pas. Mon bien, je ne l'ai pas perdu. Il me plaît que ton âme ait une bouche pesante et que ton sang abandonne ton visage, quand je te touche et que tu pressens mon désir...

— Tais-toi ! tais-toi ! supplia-t-elle, ne me trouble plus ! Ne m'empêche pas de te raconter ma peine ! Pourquoi ne viens-tu pas à mon aide ?

Elle se retira un peu en arrière, parmi les coussins où elle était assise ; elle se ramassa comme sous une violence brutale, regardant fixement la flamme pour ne pas regarder celui qu'elle aimait.

— Plus d'une fois j'ai vu dans tes yeux quelque chose qui m'a fait horreur, — put-elle dire enfin, avec un effort qui rendit sa voix rauque.

Il tressaillit, mais n'osa pas la contredire.

— Oui, horreur ! — répéta-t-elle d'une voix plus nette, implacable contre elle-même, ayant désormais triomphé de sa peur et ressaisi son courage.

Ils étaient l'un et l'autre en face de la vérité, avec leurs cœurs palpitants et nus.

Elle parla sans faiblesse.

— La première fois, ce fut là-bas, dans le jardin, la nuit

que tu sais... Je comprends ce qu'alors tu voyais en moi : toute la fange sur laquelle j'ai marché, toute l'infamie que mes pieds ont foulée, toute l'impureté dont j'ai eu le dégoût... Ah! tu n'aurais pu avouer les visions qui alors allumaient ta fièvre! Tu avais les yeux cruels et la bouche convulsée. Quand tu t'aperçus que tu me blessais, la pitié te prit... Mais ensuite, ensuite...

Elle s'était couverte de rougeur, et sa voix était devenue impétueuse, et ses prunelles brillaient.

— Avoir nourri durant des années, avec le meilleur de moi-même, un sentiment de dévotion et d'admiration sans limites, de près, de loin, dans la joie, dans la tristesse; avoir accepté avec la plus pure action de grâces toute la consolation offerte aux hommes par votre poésie, et anxieusement attendu d'autres dons toujours plus hauts et toujours plus consolateurs; avoir cru en la force grande de votre génie depuis son aurore, et n'avoir jamais détaché les yeux de votre ascension, et l'avoir accompagnée d'un vœu qui a été ma prière du matin et du soir, durant des années; avoir silencieusement et avec ferveur soutenu un continuel effort pour donner à mon esprit quelque beauté, quelque harmonie qui le rendissent moins indigne de s'approcher du vôtre; avoir tant de fois, sur la scène, devant une salle ardente, prononcé avec un frisson quelque parole immortelle en pensant à celle qu'un un jour il vous plaira peut-être de communiquer à la foule par le moyen de ma bouche; avoir travaillé sans trêve, avoir essayé toujours d'arriver à un art plus simple et plus intense, avoir aspiré continuellement à la perfection par crainte de ne pas vous plaire, de paraître trop inférieure à votre rêve; avoir aimé ma gloire fugitive seulement pour qu'elle pût un jour servir à la vôtre; avoir hâté avec la ferveur de la foi la plus assurée vos nouvelles révélations, pour pouvoir m'offrir à vous comme un instrument de votre victoire avant ma décadence; et avoir contre tout et contre tous défendu ce bien de mon âme secrète, contre tous et aussi contre moi-même, et plus courageusement et plus durement encore contre moi-même que contre les autres; avoir fait de vous ma mélancolie, mon espérance tenace, mon épreuve héroïque, le signe de toutes les choses bonnes, fortes et libres, ah! Stelio, Stelio...

Elle s'arrêta un instant, suffoquée par son cœur trop plein, offensée par le souvenir comme par une honte nouvelle.

— ...Et arriver à cette aube-là, et vous voir partir ainsi de ma maison, dans ce matin horrible!

Elle blêmit, perdit tout le sang de sa face.

— T'en souvient-il?

— J'étais heureux, j'étais heureux! — s'écria le jeune homme, d'une voix qui s'étranglait, bouleversé, lui aussi, tout pâle.

— Non, non... T'en souvient-il? Tu te levas de mon lit comme du lit d'une courtisane, rassasié, après quelques heures de plaisir violent...

— Tu te trompes, tu te trompes!

— Avoue! Dis la vérité! La vérité seule peut nous sauver encore.

— J'étais heureux; j'avais tout le cœur en joie; je rêvais, j'espérais, je croyais renaître...

— Oui, oui, heureux de respirer, de te retrouver libre, de te sentir jeune encore dans le vent et dans le jour. Ah! tu avais mêlé trop d'âcres choses à tes caresses, trop de poisons à ton plaisir. Que voyais-tu alors en celle qui tant de fois avait agonisé — oui, tu le sais bien, agonisé! — plutôt que de violer le rêve qu'elle emportait avec elle dans sa course errante à travers le monde? Dis : que voyais-tu, sinon la créature corrompue, la chair de volupté, le reste des amours inconnues, l'actrice vagabonde qui, dans son lit comme sur la scène, est à tous et n'est à personne...

— Foscarina! Foscarina!

Il se jeta sur elle, lui ferma les lèvres avec sa main tremblante.

— Non, non, ne dis pas cela! Tais-toi! Tu es folle, tu es folle...

— C'est horrible! — murmura-t-elle en tombant sur les coussins, rompue, exténuée par sa passion, submergée sous ce flot d'amertume qui avait jailli du plus profond de son âme.

Mais ses yeux restaient ouverts et dilatés, immobiles comme deux cristaux, durs comme s'ils n'avaient plus de cils, fixés sur lui. Ces yeux empêchaient Stelio de parler : de nier ou

d'atténuer la vérité qu'ils avaient découverte. Après quelques instants, ils lui devinrent intolérables. Il les ferma du bout des doigts, comme on ferme ceux des morts. Elle vit ce geste qui était d'une mélancolie infinie; elle sentit sur ses paupières les doigts qui la touchaient comme savent toucher seulement l'amour et la pitié. Son amertume se dissipa, l'âpre nœud de sa gorge se dénoua, ses cils devinrent humides. Elle étendit les bras, lui enlaça le cou, s'y suspendit pour se soulever un peu. Et il sembla qu'elle se resserrait toute en elle-même, qu'elle redevenait encore une fois légère et faible, et pleine d'une silencieuse imploration.

— Donc, il faut que je m'en aille! — soupira-t-elle, la voix mouillée par les larmes intérieures. — N'y a-t-il pas de remède? N'y a-t-il pas de pardon?

— Je t'aime, dit l'aimé.

Elle dégagea un de ses bras et tendit vers l'âtre sa main ouverte, comme pour conjurer le sort. Puis, de nouveau, elle enveloppa le jeune homme dans un étroit embrassement.

— Oui, encore un peu, encore un peu! Laisse-moi rester encore un peu. Et puis, je m'en irai, je m'en irai mourir là-bas, très loin, sous un arbre, sur une pierre. Laisse-moi rester encore un peu!

— Je t'aime, dit l'aimé.

Les forces aveugles et indomptables de la vie tourbillonnaient sur leur tête, sur leur embrassement. Comme ils les sentaient présentes, l'effroi resserrait leur étreinte ; et, du contact de leur corps, naissaient pour leurs âmes un bien et un mal déchirants, qui se confondaient, n'étaient plus séparables. La voix des éléments parlait dans le silence un langage obscur qui était comme une réponse incomprise à leur muette interrogation. Près d'eux, loin d'eux, le feu et l'eau parlaient, répondaient, racontaient. Peu à peu, ils attirèrent l'esprit de l'animateur, le séduisirent, le charmèrent, l'entraînèrent dans le monde des innombrables mythes nés de leur éternité. Il eut dans ses oreilles la sensation réelle et profonde des deux mélodies qui exprimaient l'intime essence des deux Volontés élémentaires, les deux mélodies merveilleuses qu'il avait déjà trouvées pour les ourdir dans la trame symphonique de la tragédie nouvelle. Douleur et

inquiétude cessèrent en lui, soudain, comme pour une trêve heureuse, pour un intervalle d'enchantement. Et les bras de la femme se dénouèrent aussi, comme s'ils obéissaient à un ordre mystérieux de libération.

— Il n'y a pas de remède ! — se dit-elle à elle-même, comme si elle répétait une sentence que ses oreilles auraient entendue, de même façon que l'autre avait entendu les grandes mélodies.

Elle se courba, elle appuya le menton sur sa paume et le coude sur son genou ; et, dans cette attitude, elle resta les yeux fixés sur le foyer, fronçant le sourcil.

Il la regarda, fut ressaisi par sa peine. La trêve était finie, trop brève ; mais son esprit s'était orienté vers son œuvre, et il lui restait une excitation qui ressemblait à de l'impatience. Maintenant, cette peine lui semblait inutile ; l'angoisse de cette femme lui semblait presque importune, puisqu'il l'aimait, puisqu'il la désirait et que ses caresses étaient ardentes et qu'ils étaient libres tous les deux et que le lieu où ils vivaient était propice à leurs rêves et à leurs plaisirs. Il aurait voulu trouver une manière soudaine de rompre ce cercle de fer, de dissiper cette vapeur triste, de ramener son amie à la joie. Il fit appel à sa grâce ingénieuse pour trouver une invention délicate qui attirerait l'affligée au sourire qui l'apaiserait. Mais il n'avait plus maintenant cette mélancolie éperdue et cette pitié tremblante qui avaient donné à ses doigts un toucher si suave lorsqu'il avait fermé les yeux désespérés. Son instinct ne lui suggérait que le geste sensuel, la caresse qui stupéfie l'âme, le baiser qui confond la pensée.

Il hésita ; il la regarda. Elle demeurait dans la même attitude, courbée, le menton appuyé sur sa paume, le sourcil froncé. La flamme lui éclairait le visage, les cheveux, de ses lueurs changeantes. Le front était beau comme un beau front viril ; mais il y avait quelque chose de sauvage dans le pli naturel et dans le reflet fauve des grandes mèches massives, à leur naissance, près des tempes, quelque chose de farouche et de fier qui faisait songer à l'aile des oiseaux de proie.

— Que regardes-tu ? — dit-elle, sentant cette attention. — Est-ce que tu me découvres un cheveu blanc ?

Il se pencha, se mit à genoux devant elle, flexible, câlin.

— Je te vois belle, Foscarina. En toi je ne découvre que des choses qui me plaisent, toujours. Je regardais le pli de tes cheveux, là, ce pli étrange qui a été fait, non par le peigne, mais par la tempête.

Il plongea ses mains sensuelles dans les boucles épaisses. Elle ferma les yeux, reprise de ce froid, dominée par ce terrible pouvoir; elle fut à lui comme une chose tenue dans le poing, comme une bague au doigt, comme un gant, comme un vêtement, comme une parole qu'on peut dire ou ne pas dire, comme un vin qu'on peut boire ou verser par terre.

— Je te vois belle. Quand tu fermes les yeux ainsi, je te sens mienne jusqu'aux dernières profondeurs, mienne, en moi, comme l'âme est mêlée au corps; une seule vie: la mienne et la tienne... Ah! je ne sais pas dire... Tout ton visage pâlit au dedans de moi-même... Je sens l'amour monter dans tes veines, jusqu'au bout de tes cheveux; je le vois sourdre de dessous tes paupières.... Quand tes paupières battent, il me semble qu'elles battent comme mon sang et que l'ombre de tes cils touche le sommet de mon cœur...

Elle écoutait, dans cette obscurité où, à travers le tissu vivant des paupières, lui arrivait la rouge vibration de la flamme; et, par instants, il lui semblait que cette voix était lointaine, et qu'elle parlait, non à elle, mais à une autre, et qu'elle-même écoutait en secret un entretien d'amour, et qu'elle était déchirée par la jalousie, et qu'elle était frappée par les éclairs d'une volonté homicide, et qu'elle était envahie par un esprit sauvage de vengeance, et que pourtant son corps demeurait immobile, que ses mains pendaient engourdies par une lourde torpeur, désarmées, impuissantes.

— Tu es ma volupté et tu es mon réveil. Il existe en toi une puissance excitatrice dont toi-même tu n'as pas conscience. Le plus simple de tes actes suffit pour me révéler une vérité que j'ignorais. Et l'amour est comme l'intellect: il resplendit à mesure des vérités qu'il découvre. Pourquoi, pourquoi te chagriner? Rien n'est détruit, rien n'est perdu. Il fallait que je fusse libre et heureux dans la vérité de ton entier amour pour créer l'œuvre belle que tant d'hommes attendent. J'ai besoin de ta foi, j'ai besoin de jouir et de créer... Ta seule présence suffit pour donner à mon esprit une fé-

condité incalculable. Tout à l'heure, pendant que tu me tenais embrassé, j'ai entendu soudain passer dans le silence un torrent de musique, un fleuve de mélodie…

A qui parlait-il? A qui demandait-il la joie? Son besoin musical ne s'adressait-il pas à celle qui chantait et dont le chant transfigurait l'Univers? A qui, sinon à la jeunesse fraîche, à la virginité intacte, pouvait-il demander de jouir et de créer? Tandis qu'elle l'étreignait entre ses bras, c'était l'autre qui chantait en lui! Et maintenant, maintenant, à qui parlait-il, sinon à l'autre? L'autre seule pouvait lui donner ce qui lui était nécessaire pour son art et pour sa vie. La vierge était une force neuve, une beauté close, une arme non encore empoignée, magnifique et aiguë pour l'ivresse de la guerre. Malédiction! Malédiction!

Une douleur mêlée de colère lui travaillait l'âme, dans cette obscurité vibrante d'où elle n'osait pas sortir. Elle souffrait comme si elle avait été renversée sous un incube. Il lui semblait qu'elle sombrait avec son indestructible fardeau, avec sa vie vécue, avec ses années de misère et de triomphe, avec son triste visage et avec ses mille masques, avec son âme désespérée et avec les mille âmes qui avaient habité son corps mortel. Aujourd'hui, cette passion, qui devait la sauver, la poussait irréparablement vers la ruine et la mort. Pour arriver à elle, pour jouir d'elle, le désir de l'aimé devait traverser toute cette ombre qu'il croyait faite d'innombrables amours inconnues, et, par cette méprise outrageante, il devait se contaminer, se corrompre, s'aigrir, devenir cruel, se changer peut-être en dégoût. Toujours cette ombre devait exciter en lui l'instinct de férocité bestiale qui se cachait au fond de sa sensualité puissante. Ah! qu'avait-elle fait? Elle avait armé un dévastateur furibond, et elle l'avait placé là, entre son ami et elle. Il n'y avait plus de salut possible. Elle-même, en ce soir d'incendie, avait amené devant lui la belle et fraîche proie qu'il avait saisie par un de ces regards qui sont un choix et une promesse. A qui parlait-il maintenant, sinon à cette autre? A qui demandait-il la joie?

— Ne sois pas triste! Ne sois pas triste!

Maintenant, elle entendait d'une manière confuse les paroles, plus faibles de seconde en seconde, comme si son âme se fût

abîmée dans un gouffre et que la voix fût restée en haut; mais elle sentait les mains impatientes qui la tentaient. Et, dans cette obscurité sanglante qui ressemblait à celle d'où naissent les délires et les folies, tout à coup, de ses moelles, de ses veines, de toute sa chair troublée, surgit une révolte sauvage.

— Veux-tu que je te mène à elle? Veux-tu que je l'appelle près de toi? — s'écria la malheureuse, en lui ouvrant sur la face des yeux qui l'étonnèrent, en le prenant par les poignets et le secouant avec une force convulsive où l'on sentait les ongles. — Va! va! Elle t'attend. Pourquoi rester ici? Va, cours! Elle t'attend.

Elle se dressa, le releva, essaya de le pousser vers la porte. Elle n'était plus reconnaissable, transfigurée par la fureur en une créature menaçante et dangereuse. Incroyable était la vigueur de ses mains, l'énergie nocive qui se développait dans tous ses membres.

— Qui, qui m'attend? Que dis-tu? Qu'as-tu? Reviens à toi! Foscarina! Foscarina!

Il balbutiait, l'appelait, tremblant d'épouvante parce qu'il croyait voir la figure de la folie se dessiner sur ce visage altéré.

Mais elle, en démence, ne l'entendait pas.

— Foscarina!

Il l'appela de toute son âme, blanc de terreur, comme s'il voulait arrêter par son cri la raison prête à partir.

Elle eut un grand sursaut; elle ouvrit les mains; elle promena autour d'elle des yeux égarés, comme si elle s'éveillait et ne se souvenait plus. Elle haletait.

— Viens, assieds-toi.

Il la reconduisit vers les coussins, l'y accommoda doucement. Elle se laissait radoucir par cette tendresse désolée. Elle semblait reprendre connaissance après un évanouissement et ne se souvenir plus de rien. Elle se plaignit.

— Pourquoi m'a-t-on battue?

Elle palpa ses bras endoloris, toucha au nœud des mâchoires ses joues qui lui faisaient mal. Elle se mit à trembler de froid.

— Allonge-toi; repose ta tête, ici...

Il la fit s'allonger, lui arrangea la tête, lui mit sur les pieds un coussin, tout doucement, penché sur elle comme sur une

chère malade, lui abandonnant tout son cœur qui battait, battait, encore effrayé.

— Oui, oui, — répétait-elle d'une voix qui n'était qu'un souffle, à chaque mouvement qu'il faisait, comme pour prolonger la douceur de ces soins.

— Tu as froid?

— Oui.

— Veux-tu que je te couvre?

— Oui.

Il chercha une couverture, trouva sur une table un velours ancien. Il l'en recouvrit. Elle lui sourit faiblement.

— Es-tu bien comme cela?

Elle fit signe que oui, avec ses paupières qui se fermaient. Alors, il ramassa les violettes, qui étaient alanguies et tièdes. Il posa le bouquet sur le coussin où elle avait la tête posée.

— Comme cela?

Elle fit avec les cils un mouvement plus léger encore. Il lui baisa le front, dans le parfum; puis il s'éloigna pour attiser le feu, ajouta beaucoup de bûches, fit jaillir une grande flambée.

— Sens-tu la chaleur? Te réchauffes-tu? — demanda-t-il à voix basse.

Il se rapprocha d'elle, se pencha sur la pauvre âme. Il retint son souffle. Elle s'était assoupie. Les contractures de son visage se relâchaient; les lignes de sa bouche se recomposaient dans le rythme égal du sommeil; un calme pareil à celui de la mort se répandait sur sa pâleur. « Dors! dors! » Il était si plein de pitié et d'amour qu'il aurait voulu transfuser dans ce sommeil une infinie vertu de consolation et d'oubliance. « Dors! dors! »

Il resta là, sur le tapis, à la veiller. Pendant quelques minutes, il mesura cette respiration. Ces lèvres avaient dit : « Je puis une chose que l'amour ne peut pas! » Ces lèvres avaient crié : « Veux-tu que je te mène à elle? Veux-tu que je l'appelle près de toi? » Il ne jugeait pas, ne décidait pas; il laissait sa pensée se disperser. Une fois encore il sentit les forces aveugles et indomptables de la vie tourbillonner sur sa tête, sur ce sommeil, il sentit sa terrible volonté de vivre. « L'arc a pour nom BIOS et pour œuvre la mort. »

Dans le silence, le feu et l'eau parlèrent. La voix des éléments, la femme endormie dans la douleur, l'imminence du destin, l'immensité de l'avenir, le souvenir et le pressentiment, toutes ces choses créèrent dans son esprit un état de mystère musical où l'œuvre inexprimée ressuscita et s'illumina. Il entendit ses mélodies se développer indéfiniment. Il entendit un personnage du drame qui disait : « Elle seule éteint notre soif; et toute la soif qui est en nous se porte avidement vers sa fraîcheur. Si elle n'existait pas, nul ne pourrait vivre ici ; nous mourrions tous de sécheresse... » Il vit une campagne sillonnée par le lit aride et blanc d'un fleuve antique, parsemée de bûchers allumés dans le soir extraordinairement calme et pur. Il vit une funèbre fulguration d'or, une tombe pleine de cadavres tout recouverts d'or, le cadavre couronné de Cassandre parmi les urnes sépulcrales. Une voix disait : « Comme elles sont douces, ses cendres ! Elles coulent entre les doigts comme le sable de la mer... » Une voix disait : « Elle parle d'une ombre qui passe sur toutes les choses et d'une éponge humide qui efface toutes les traces... » Alors, la nuit se faisait : les étoiles scintillaient, les myrtes embaumaient, une vierge ouvrait un livre, lisait une lamentation. Et une voix disait : « Ah ! la statue de Niobé ! Avant de mourir, Antigone voit une statue de pierre d'où jaillit une éternelle fontaine de larmes... » L'erreur du temps avait disparu ; les lointains des siècles étaient abolis. L'ancienne âme tragique était présente dans l'âme nouvelle. Avec la parole et avec la musique, le poète recomposait l'unité de la vie idéale.

***

Par une après-midi de novembre, il revenait du Lido sur le bateau, accompagné de Daniele Glàuro. Ils avaient laissé derrière eux l'Adriatique en tempête, le choc des lames glauques et blanches sur les sables déserts, les arbres de San-Niccolò dépouillés par un vent de proie, les tourbillons des feuilles mortes, les fantômes héroïques des départs et des arrivages, le souvenir des arbalétriers joutant pour l'écarlate, et des galops de lord Byron dévoré par le désir de surpasser son destin.

— Moi aussi, j'aurais donné aujourd'hui un royaume pour un cheval! — dit Effrena, se raillant lui-même, irrité par la médiocrité de la vie. — Ni une arbalète ni un cheval à San-Niccolò, et pas même le courage d'un rameur! *Perge audacter...* Nous voilà sur cette ignoble carcasse grise qui fume et gargouille comme une marmite. Regarde Venise qui danse, là-bas!

Le courroux de la mer se propageait sur la lagune. Les eaux étaient agitées par un âpre frissonnement, et il semblait que cette agitation se communiquât aux fondements de la ville. On voyait les palais, les coupoles, les campaniles tanguer comme des navires. Les algues arrachées des fonds flottaient avec toutes leurs racines blanchâtres. Des troupes de mouettes tournoyaient dans le vent; et, de temps à autre, on entendait leur étrange rire suspendu aux innombrables crêtes de la bourrasque.

— Wagner! — dit à voix basse Daniele Glàuro, saisi d'une émotion subite, en indiquant un vieillard appuyé au bordage de la proue. — Là, avec Franz Liszt et Donna Cosima. Le vois-tu?

Le cœur de Stelio aussi palpita plus fort ; pour lui aussi disparurent soudain toutes les figures environnantes, s'interrompit l'ennui amer, cessa l'oppression de l'inertie; et seul demeura le sentiment de surhumaine puissance éveillé par ce nom; et la seule réalité sur tous ces fantômes indistincts fut le monde idéal évoqué par ce nom autour du petit vieillard penché vers le tumulte des eaux.

Le génie victorieux, la fidélité d'amour, l'amitié immuable, suprêmes apparitions de la nature héroïque, étaient là réunies encore une fois sous la tempête, silencieusement. La même blancheur éblouissante couronnait les trois personnes voisines: leurs cheveux étaient tout blancs sur leurs pensées tristes, Une tristesse inquiète se révélait dans leurs visages, dans leurs attitudes, comme si un même pressentiment obscur eût oppressé leurs cœurs communicants. La femme avait sur une face de neige une belle bouche robuste, formée de lignes fermes et nettes, révélatrice d'une âme tenace ; et ses yeux de clair acier restaient continuellement fixés sur celui qui l'avait élue pour compagne dans la haute guerre, veillaient avec adoration sur celui qui, après avoir vaincu toutes les

forces hostiles, ne pourrait pas vaincre la Mort dont la menace le poursuivait sans cesse. Ce féminin regard de vigilance et de crainte s'opposait ainsi au regard invisible de l'autre Femme et semblait envelopper le vieillard d'une vague ombre funèbre.

— Il paraît souffrir, — dit Daniele Glàuro. — Tu ne vois pas? Il paraît sur le point de défaillir. Veux-tu que nous nous approchions?

Effrena regardait avec une émotion inexprimable ces cheveux blanchis que le vent âpre agitait sur cette nuque sénile, sous les larges bords du feutre, et cette oreille presque livide, au lobe gonflé. Ce corps, qui avait été soutenu dans la lutte par un si fier instinct de domination, avait maintenant l'apparence d'un chiffon que la rafale devait emporter et perdre.

— Ah! Daniele, que pourrions-nous faire pour lui? — dit-il, éprouvant un besoin religieux de manifester par quelque signe sa révérence et sa pitié pour ce grand cœur oppressé.

— Oui, que pourrions-nous faire? — répéta Daniele Glàuro, à qui se communiqua immédiatement cette fervente volonté d'offrir quelque chose de soi au héros qui endurait le sort humain.

Ils ne furent qu'une seule âme dans cet acte de gratitude et de ferveur, dans cette subite exaltation de leur noblesse profonde.

Mais ils ne pouvaient donner autre chose que ce qu'ils donnaient. Rien ne pouvait interrompre l'œuvre occulte du mal. Et ils s'affligeaient tous les deux, à voir ces cheveux blanchis, cette faible chose à demi morte, s'agiter sur la nuque du vieillard au souffle véhément qui venait du large et apportait à la lagune étonnée la voix et les écumes de la mer.

« Ah! mer superbe, tu devras me porter encore! Le salut que je cherche sur la terre, je ne le trouverai jamais. A vous je resterai fidèle, ô flots de la mer immense... » Les harmonies impétueuses du *Vaisseau Fantôme* se réveillaient dans la mémoire d'Effrena, avec l'appel désespéré qui les traverse de temps à autre; et il lui semblait réentendre dans le vent la chanson sauvage de la chiourme sur le navire aux voiles rouges : « Iohohé! iohohé! Descends à terre, ô noir capi-

taine : sept ans sont passés... » Et il reconstituait en imagination la figure de Wagner jeune, se représentait le solitaire égaré dans la vivante horreur de Paris, misérable et indompté, dévoré par une fièvre merveilleuse, les yeux fixés sur son étoile et résolu de contraindre le monde à la reconnaître. Dans le mythe du pâle navigateur, l'exilé avait retrouvé une image de sa propre course haletante, de sa lutte furieuse, de son espoir suprême. « Mais un jour l'homme pâle pourra être affranchi, s'il rencontre sur la terre une femme qui lui soit fidèle jusqu'à la mort! »

Elle était là, cette femme, au flanc du héros, comme une gardienne toujours vigilante. Elle aussi, comme Senta, connaissait la loi souveraine de la fidélité; et la mort s'apprêtait à accomplir le vœu sacré.

— Crois-tu que, plongé dans la poésie des mythes, il ait rêvé une façon extraordinaire de trépasser, et qu'il prie chaque jour la Nature de rendre sa fin conforme à son rêve? — demanda Daniele Glàuro, songeant à la volonté mystérieuse qui induisit l'aigle à prendre pour une roche le front d'Eschyle et amena Pétrarque à expirer solitairement sur les pages d'un livre. — Quelle pourrait être la fin digne de lui?

— Une mélodie nouvelle, d'une puissance inouïe, qui, en sa première jeunesse lui apparut indistincte et qu'alors il ne put fixer, lui fendra tout à coup le cœur comme une épée terrible.

— C'est vrai ! dit Daniele Glàuro.

Excitées par le grand vent, les phalanges des nuages combattaient dans les espaces et s'entrechoquaient; les tours, les coupoles ondulaient au fond de l'eau et semblaient se déformer, elles aussi; et les ombres de la ville et les ombres du ciel, également vastes et mobiles sur les eaux hérissées, se confondaient et se transmuaient, comme si elles eussent été produites par des choses également prêtes à se dissoudre.

— Regarde le Madgyar, Daniele. Assurément, c'est un esprit généreux; il a servi le héros avec un dévouement et une foi sans limites. Et, mieux encore que son art, cette servitude le voue à la gloire. Mais vois comme ce sentiment si sincère et si fort lui inspire une affectation presque histrionique, par le

continuel besoin d'imposer aux spectateurs une magnifique image de lui-même, qui les étonne!

L'abbé redressait son buste maigre et ossu, qui semblait serré dans une cotte de mailles; et, se haussant ainsi de toute sa stature, il avait la tête découverte pour prier, pour adresser sa muette prière au Dieu des Tempêtes. Le vent secouait l'épaisse chevelure blanche, cette chevelure léonine d'où étaient partis tant de frémissements et d'éclairs pour troubler la foule et les femmes. Ses yeux magnétiques étaient levés vers les nuages, tandis que les paroles non prononcées se dessinaient sur ses longues lèvres minces, répandant un souffle mystique sur ce visage tourmenté de rides et de verrues énormes.

— Qu'importe? — dit Daniele Glàuro. — Il possède la divine faculté de la ferveur, il a le goût de la force toute-puissante et de la passion dominatrice. Son art n'a-t-il pas aspiré vers Prométhée, Orphée, Dante, le Tasse? Il fut attiré par Wagner comme par les grandes énergies naturelles; peut-être avait-il entendu en lui ce qu'il a essayé d'exprimer dans son poème symphonique : « ce que l'on entend sur la montagne. »

— C'est vrai! dit Effrena.

Mais ils tressaillirent tous les deux en voyant le vieillard incliné sur le bordage se retourner soudain avec le geste d'un homme qui étoufferait dans les ténèbres, et s'accrocher convulsivement à sa compagne qui jeta un cri. Ils accoururent. Tous les passagers qui étaient sur le bateau, frappés par ce cri d'angoisse, accoururent aussi, se pressèrent alentour. Un regard de la femme suffit pour empêcher que l'on osât approcher du corps, qui paraissait inanimé. Elle-même le soutint, l'accommoda sur le banc, lui toucha le pouls, se pencha pour lui ausculter le cœur. Son amour et sa douleur traçaient autour du malade inerte un cercle inviolable. Tous reculèrent; silencieux et anxieux, ils épiaient sur ce visage livide les indices de la mort ou de la vie.

Le visage était immobile, abandonné sur les genoux de la femme. Deux sillons profonds descendaient le long des joues vers la bouche entr'ouverte, se creusaient vers les ailes du nez impérieux. Les rafales agitaient les cheveux rares et fins

sur le front convexe, le blanc collier de barbe sous le menton carré où la vigueur de l'os maxillaire était visible à travers les plis mous de la peau. La tempe se couvrait d'une sueur visqueuse, et un faible tremblement remuait l'un des pieds, qui pendait. Les moindres détails de cette figure blême s'imprimèrent dans l'esprit des deux jeunes hommes pour toujours.

Combien dura le supplice? Le passage des ombres continuait sur les eaux livides, interrompu de temps à autre par de grands faisceaux de rayons qui semblaient percer l'air et s'enfoncer avec une pesanteur de flèches. On entendait le bruit cadencé de la machine, et, par instants, le rire moqueur des mouettes, et déjà le hurlement sourd qui arrivait du Grand Canal, le vaste gémissement de la ville battue par la tempête.

— Nous le porterons, — dit à l'oreille de son ami Stelio Effrena, enivré par la tristesse des choses et par la solennité de ses visions.

Le visage immobile donnait à peine quelques signes du retour à la vie.

— Oui, offrons nos bras! — dit Daniele Glàuro, en pâlissant.

Ils regardèrent la femme à la face de neige; ils s'avancèrent, très pâles; ils offrirent leurs bras.

Combien dura ce transport terrible? Court était le passage du bateau à la rive; mais ces quelques pas comptèrent pour un long chemin. L'eau se brisait contre les poutres du débarcadère, le hurlement sortait du Canal comme des méandres d'une caverne, les cloches de Saint-Marc sonnaient les vêpres; mais ce bruit confus perdait toute réalité immédiate et semblait infiniment profond et reculé, comme une lamentation de l'Océan.

Ils portaient sur leurs bras le poids du Héros; ils portaient le corps évanoui de Celui qui avait répandu sur le monde la puissance de son âme océanique, la chair mortelle du Révélateur qui, pour la religion des hommes, avait transformé en chant les essences de l'Univers. Avec un frisson ineffable d'épouvante et de joie, tel un homme qui verrait un fleuve se précipiter d'une roche, un volcan se fendre, un incendie dévorer une forêt, un éblouissant météore cacher le ciel étoilé, tel un homme à l'aspect d'une force naturelle imprévue et

irrésistible, Effrena sentit sous sa main, passée dans l'aisselle pour soutenir le buste, — il avait dû s'arrêter une seconde, afin de reprendre ses forces qui lui échappaient, et il regardait cette tête blanche appuyée contre sa poitrine, — il sentit sous sa main repalpiter le cœur sacré.

***

— Tu étais fort, Daniele, toi qui ne saurais briser un roseau! Il était lourd, ce corps de vieux barbare, il semblait armé d'une ossature de bronze : bien construit, robuste, apte à rester debout sur un pont qui roule et qui tangue; une structure d'homme destiné à la haute mer. D'où cette force te venait-elle? Je n'étais pas sans crainte... Mais non, tu ne chancelais pas! Nous avons porté sur nos bras un héros. C'est une journée digne qu'on la célèbre. Ses yeux se sont rouverts en face de moi; son cœur a repalpité sous ma main. Nous étions dignes de le porter, Daniele, par notre ferveur!

— Tu étais digne, toi, non seulement de le porter, mais de recueillir, pour les tenir, quelques-unes des plus belles promesses offertes par son art aux hommes qui espèrent encore.

— Ah! si je ne succombe à mon abondance même, et si je réussis à dompter cette anxiété qui m'étouffe, Daniele!...

Ils allaient, allaient, au flanc l'un de l'autre, les deux amis enivrés et confiants comme si leur amitié était devenue plus noble, s'était accrue d'un idéal trésor; ils allaient, allaient dans le vent, dans le mugissement, à travers le soir tumultueux, poursuivis par la fureur de la mer.

— On croirait que l'Adriatique a renversé les Murazzi et veut se railler de la défense du Sénat! — dit Glàuro en s'arrêtant devant le flot qui débordait jusque sur la Grande Place et menaçait les Procuraties. — Nous sommes obligés de revenir en arrière.

— Non. Faisons-nous passer en barque. Voici un *sandalo*... Regarde Saint-Marc sur l'eau!

Le rameur les passait à la Tour de l'Horloge. La Grande Place était inondée, pareille à un lac dans une enceinte de portiques, reflétant le ciel qui se découvrait derrière les nuages

en fuite, coloré par le crépuscule de safran. Plus vive, la Basilique d'or, comme si elle se ravivait au contact de l'eau, telle une forêt desséchée, resplendissait d'ailes et d'auréoles dans la lumière finissante; et les croix de ses mitres apparaissaient au fond du sombre miroir comme les sommets d'une autre basilique submergée.

— EN VERUS FORTIS QUI FREGIT VINCULA MORTIS — lut Stelio sur la corde d'un arc, au bas de la mosaïque de la Résurection. — C'est à Venise, le sais-tu? que Wagner eut ses premiers colloques avec la mort, il y a plus de vingt ans aujourd'hui, à l'époque de *Tristan*. Consumé par une passion sans espoir, il vint à Venise pour y mourir en silence; et il y composa ce délirant second acte, qui est un hymne à la nuit éternelle. Maintenant, son destin le ramène sur les lagunes. Le sort a décidé, ce semble, qu'il aurait là sa fin, comme Claudio Monteverde. N'est-ce pas un désir musical, celui dont Venise est pleine? un désir immense et indéfinissable? Tous les bruits s'y transforment en voix expressives. Écoute!

Au souffle impétueux du vent, la ville de pierre et d'eau était devenue sonore comme un orgue démesuré. Le sifflement et le mugissement se changeaient en une sorte d'imploration chorale qui grandissait et diminuait sur un mode rythmique.

— Dans ce chœur de gémissements, ton oreille ne perçoit-elle pas le dessin d'une mélodie? Écoute!

Débarqués du *sandalo*, ils s'engageaient dans les ruelles, franchissaient les petits ponts, longeaient les quais, s'enfonçaient à l'aventure; mais, malgré l'anxiété de sa course, Effrena s'orientait par instinct vers une maison lointaine qui, de de temps à autre, lui apparaissait, comme dans un jaillissement d'éclair, animée par une attente profonde.

— Écoute! Je distingue un thème mélodique, un thème qui se perd et qui renaît sans avoir la force de se développer...

Stelio s'arrêta, l'oreille tendue, avec une telle acuité d'attention que son ami en fut étonné comme s'il l'avait vu se transfuser dans le phénomène naturel qu'il étudiait, s'anéantir peu à peu dans une volonté plus vaste et plus puissante qui l'absorbait et le faisait semblable à elle-même.

— Tu as entendu?

— Il ne m'est pas donné, à moi, d'entendre ce que tu entends, — répondit le stérile ascète à l'esprit génial. — J'attendrai que tu puisses me redire la parole que la Nature t'aura dite.

Ils tremblaient tous deux, au fond de leur cœur, l'un très lucide, l'autre inconscient.

— Je ne sais plus, dit Stelio, je ne sais plus... Il me semblait...

Maintenant échappait à sa connaissance le message qu'il avait reçu dans une sorte d'extase fugitive. Le travail de son esprit recommençait; sa volonté ressuscitait, agitée par d'anxieuses aspirations.

— Ah ! rendre à la mélodie sa simplicité naturelle, sa perfection ingénue, sa divine innocence, la tirer toute vive de la source éternelle, du mystère même de la nature, de l'âme même de l'Univers! As-tu jamais médité ce mythe qui se rapporte à l'enfance de Cassandre? Une nuit, on la laissa dans le temple d'Apollon; et, au matin, on la retrouva étendue sur le marbre, enlacée dans les anneaux d'un serpent qui lui léchait les oreilles. Depuis lors, elle comprit toutes les voix éparses dans l'air, elle connut toutes les mélodies du monde. La puissance de la Divinatrice n'était qu'une puissance musicale. Une partie de cette vertu apollinienne entra dans les poètes qui coopérèrent à la création du Chœur tragique. Un de ces poètes se vantait de comprendre les voix de tous les oiseaux; et un autre, de s'entretenir avec les vents; et un autre, d'entendre parfaitement le langage de la mer. Plus d'une fois j'ai rêvé que j'étais étendu sur le marbre, enlacé dans les anneaux de ce serpent... Pour qu'il nous fût donné de créer l'art nouveau, il faudrait, Daniele, que ce mythe se renouvelât !

Il parlait avec une chaleur croissante; mais, tout en s'abandonnant au flot de ses pensées, il continuait à sentir qu'une obscure partie de lui-même demeurait en communion avec l'air sonore.

— T'es-tu jamais demandé quelle pouvait être la musique de cette sorte d'ode pastorale que le chœur chante dans *Œdipe Roi*, lorsque Jocaste s'enfuit, saisie d'horreur, et que le fils de Laïus garde pourtant l'illusion d'une dernière espérance? Tu te rappelles? « O Cithéron, j'en prends l'Olympe à témoin, avant que s'achève une autre pleine lune... » L'image des mon-

tagnes interrompt pour quelques instants l'horreur du drame; la sérénité agreste donne une trêve à l'épouvante humaine. Tu te rappelles? Tâche de te représenter la strophe à la façon d'un cadre qui comprendrait entre ses lignes une série de mouvements corporels, une expressive figure de danse que la mélodie animerait de sa vie parfaite. Voilà, évoqué devant toi, l'esprit de la Terre dans le dessein essentiel des choses; voilà l'apparition consolatrice de la grande Mère commune sur le malheur de ses fils frappés et tremblants; et voilà enfin une célébration de ce qui est divin et éternel, sur les hommes entraînés à la démence et à la mort par l'aveugle Destin. Tâche maintenant de concevoir comment ce chant m'a aidé à trouver pour ma tragédie les moyens de la plus haute et de la plus simple expression...

— Tu te proposes donc de rétablir le Chœur sur la scène?

— Oh! non. Je ne veux pas ressusciter une forme ancienne; ce que je veux, c'est inventer une forme nouvelle, sans obéir qu'à mon instinct et au génie de ma race, comme firent les Grecs lorsqu'ils créèrent ce merveilleux édifice de beauté, à jamais inimitable, qu'est leur drame. Puisque, dès longtemps, les trois arts pratiques, la musique, la poésie et la danse, se sont séparés, et puisque les deux premiers ont poursuivi leur développement vers une supérieure puissance d'expression, tandis que le troisième est déchu, j'estime qu'il ne serait plus possible de les fondre en une seule structure rythmique sans ôter à tel ou tel d'entre eux le caractère propre et dominant qu'il a désormais acquis. En concourant à un effet commun et total, ils renoncent à leur effet particulier et suprême; en somme, ils apparaissent diminués. Parmi les matières aptes à recevoir le rythme, la Parole est le fondement de toute œuvre d'art qui aspire à la perfection. Crois-tu que dans le drame wagnérien soit reconnue à la Parole toute sa valeur propre? Et ne te semble-t-il pas que le concept musical y perde sa pureté primitive, par le fait qu'il dépend souvent de représentations étrangères au génie de la Musique? Certes, Wagner a le sentiment de cette faiblesse, et il l'avoue tacitement lorsque, à Bayreuth, il s'approche d'un de ses amis et lui couvre les yeux avec ses deux mains pour que celui-ci s'abandonne entièrement à la vertu de la symphonie

pure et, par suite, soit ravi en une plus profonde vision par une joie plus haute.

— Presque tout ce que tu m'expliques est nouveau pour moi, — dit Daniele; — mais cela me donne une ivresse comparable à celle qu'on éprouve quand on apprend des choses pressenties et prévues. Donc, tu ne superposeras pas les trois arts rythmiques, mais tu les présenteras chacun dans ses manifestations propres, reliés entre eux par une idée souveraine et élevés au degré suprême de leur énergie significative?

— Ah! Daniele, comment te donner une image de l'œuvre qui vit en moi? — s'écria Stelio. — Mécaniques et dures sont les paroles par lesquelles tu essayes de formuler mon intention... Non, non... Comment te communiquer la vie et le mystère infiniment fluide que je porte en moi?

Ils arrivaient à l'escalier du Rialto. Effrena en gravit rapidement les marches et s'arrêta contre la balustrade, au sommet de l'arche, pour attendre son ami. Le vent passait sur lui comme une armée d'étendards dont les bords lui eussent fouetté le visage; le Canal, perdu sous lui dans l'ombre des palais, se courbait comme un fleuve qui se précipite vers des cataractes grondantes; au zénith, une région du ciel restait libre parmi l'entassement des nuages, cristalline et vive comme cette sérénité qui se répand sur les cimes des glaciers.

— Il est impossible de rester ici, — dit Daniele, en s'adossant à la porte d'une boutique. — Le vent nous emporte.

— Descends. Je te rejoins. Une minute! — lui cria le maître penché sur la balustrade, se couvrant les yeux avec les paumes, concentrant toute son âme dans l'ouïe.

Formidable était la voix de l'ouragan, parmi cette immobilité de siècles pétrifiés, — seule sur cette solitude, comme au temps où les marbres dormaient encore dans les entrailles des montagnes, comme au temps où, sur les îles fangeuses des lagunes, les herbes sauvages croissaient autour des nids, bien avant que le Doge siégeât au Rialto, bien avant que les patriarches guidassent les fugitifs vers les grandes destinées. La vie humaine était disparue; il n'y avait plus sous le ciel qu'un sépulcre immense, dans les creux duquel résonnait cette voix, cette unique voix. Les multitudes

réduites en cendres, les fastes dispersés, les grandeurs déchues, les innombrables jours de naissance et de mort, les choses d'un âge sans forme et sans nom, voilà ce qu'elle commémorait par son chant sans lyre, par sa lamentation sans espérance. Toute la mélancolie du monde passait dans le vent sur l'âme tendue.

— Ah! je t'ai saisie! — s'écria Stelio, ivre de joie.

La ligne entière de la mélodie s'était révélée, lui appartenait maintenant, immortelle dans son esprit et dans le monde. De toutes les choses vivantes, nulle ne lui parut plus vivante que celle-là. Sa vie elle-même cédait à la puissance illimitée de cette idée sonore, à la force génératrice de ce germe capable de développements infinis. Il l'imagina qui, plongée dans la mer symphonique, se déployait sous mille aspects jusqu'à sa perfection.

— Daniele, Daniele, j'ai trouvé!

Il leva les yeux, vit dans le ciel adamantin les premières étoiles, perçut le haut silence où elles palpitaient. Des images de cieux recourbés sur des pays lointains traversèrent son esprit : c'étaient des agitations de sables, d'arbres, d'eaux, de poussière, par des journées de vent : le désert libyque, les oliviers sur la baie de Salona, le Nil près de Memphis, l'Argolide assoiffée. D'autres images survinrent. Il craignit de perdre ce qu'il avait trouvé. Il fit un effort pour fermer sa mémoire comme on ferme le poing qui a saisi. Près d'un pilastre, il aperçut l'ombre d'un homme, une lueur au bout d'une longue perche; il entendit le petit éclat de la flamme allumée dans une lanterne. Avec une rapidité anxieuse, il nota le thème sur une page de son carnet : il fixa dans les cinq lignes la parole de l'élément.

— Journée de merveilles! — dit Daniele Glàuro en le voyant descendre, agile et léger comme s'il eût dérobé aussi à l'air sa qualité élastique. — Puisse la Nature te chérir toujours, frère!

— Partons, partons! — dit Stelio qui, lui prenant le bras, l'entraînait avec une allégresse enfantine. — J'ai besoin de courir.

Il l'entraînait par les ruelles vers San-Giovanni-Elemosinario. Il se répétait à lui-même les noms des trois églises

qu'il devait rencontrer sur son chemin pour arriver à cette maison lointaine qui, de temps à autre, comme dans la lueur d'un éclair, lui apparaissait animée par une attente profonde.

— C'est vrai, Daniele, ce que tu m'as communiqué un jour : la voix des choses est essentiellement différente de leur son, — dit-il en s'arrêtant à l'entrée de la Ruga Vecchia, près du campanile: car il s'était aperçu que la course fatiguait son ami. — Le son du vent imite tantôt les gémissements d'une multitude épouvantée, tantôt les hurlements des fauves, tantôt le fracas des cataractes, tantôt le frémissement des étendards déployés, tantôt le défi, tantôt la menace, tantôt le désespoir. La voix du vent est la synthèse de tous ces bruits; c'est la voix qui chante et qui raconte le travail terrible du temps, la cruauté du sort humain, la guerre éternellement soutenue pour une illusion éternellement renaissante.

— Et as-tu jamais songé que l'essence de la musique n'est pas dans les sons ? — demanda le docteur mystique. — Elle est dans le silence qui les précède et dans le silence qui les suit. C'est dans ces intervalles de silence qu'apparaît et vit le rythme. Chaque son et chaque accord éveillent dans le silence qui les précède et qui les suit une voix que notre esprit seul peut entendre. Le rythme est le cœur de la musique; mais ses battements ne sont perçus que pendant la pause des sons.

Cette loi de nature métaphysique, énoncée par le contemplateur, confirma pour Stelio la justesse de sa propre intuition.

— En effet, dit-il, imagine l'intervalle entre deux symphonies scéniques où tous les motifs concourraient à exprimer l'essence intérieure des caractères aux prises dans le drame, à révéler le fond intime de l'action: par exemple, dans le grand prélude beethovenien de *Leonore* ou dans celui de *Coriolan*. Ce silence musical où palpite le rythme est comme l'atmosphère vivante et mystérieuse dans laquelle seulement peut apparaître la parole de la poésie pure. Là, il semble que les personnages émergent de la mer symphonique comme de la vérité même de l'être caché qui opère en eux. Et, dans ce silence rythmique, leur langage parlé aura une résonance

extraordinaire, atteindra l'extrême limite de la puissance verbale : car il sera vivifié par une continuelle aspiration au chant, qui ne pourra s'apaiser que dans la mélodie remontant de l'orchestre, à la fin de l'épisode tragique. As-tu compris ?

— Donc, tu places l'épisode entre deux symphonies qui le préparent et qui le terminent, puisque la musique est le principe et la fin du verbe humain.

— Je rapproche ainsi du spectateur les personnages du drame. Te rappelles-tu cette figure employée par Schiller, dans l'ode où il célèbre la traduction que fit Gœthe du *Mahomet,* afin de signifier que, sur la scène, il n'y a de vie possible que pour un monde idéal ? Le Char de Thespis, comme la Barque d'Achéron, est si léger qu'il ne peut porter que les ombres ou les images humaines. Sur la scène vulgaire, ces images sont si éloignées que tout contact avec elles nous semble impossible, comme le contact avec les formes mentales, elles sont distantes et étrangères. Mais, en les faisant apparaître dans le silence rythmique, en les faisant accompagner par la musique jusqu'au seuil du monde visible, je les rapproche merveilleusement, puisque j'éclaire les fonds les plus secrets de la volonté qui les produit. Comprends-tu ? Leur intime essence est là, découverte et mise en communication immédiate avec l'âme de la foule qui, sous les Idées signifiées par les voix et par les gestes, sent la profondeur des Motifs musicaux qui leur correspondent dans les symphonies. Bref, je montre les images peintes sur le voile et aussi ce qui se passe derrière le voile. Comprends-tu ? Et, par le moyen de la musique, de la danse et du chant, je crée autour de mes héros une atmosphère idéale où vibre toute la vie de la Nature, si bien qu'en chacun de leurs actes semblent converger, non seulement les puissances de leurs destins préfix, mais encore les plus obscures volontés des choses environnantes, des âmes élémentaires qui vivent dans le grand cercle tragique : car je voudrais que l'on sentît mes créatures, pareilles aux créatures d'Eschyle, qui portent en elles-mêmes quelque chose des mythes naturels d'où elles sont nées, je voudrais qu'on les sentît palpiter dans le torrent des forces sauvages, souffrir au contact de la terre, communier avec l'air, avec l'eau, avec le

feu, avec les montagnes, avec les nuages, dans leur lutte pathétique contre le Destin qui doit être vaincu, et que la Nature fût autour d'elles ce que la virent nos premiers pères : l'actrice passionnée d'un drame éternel.

Ils entraient dans le Campo de San-Cassiano, désert sur son rio livide; et leur voix et leurs pas y résonnèrent comme dans un cirque de rochers, clairs sur le bruit sourd qui venait du Grand Canal comme d'un fleuve. Une ombre violacée montait de l'eau fiévreuse et se répandait dans l'air comme une exhalaison mortelle. La mort semblait régner là depuis longtemps. Le volet d'une haute fenêtre battait au vent contre la muraille et grinçait sur ses gonds, signe d'abandon et de ruine. Mais, dans l'esprit de l'animateur, toutes ces apparences opéraient d'extraordinaires transfigurations. Il revoyait un lieu solitaire et sauvage près des tombeaux de Mycènes, entre le second pic de la montagne Eubœa et le flanc inaccessible de la citadelle. Les myrtes poussaient avec vigueur parmi les âpres blocs et les ruines cyclopéennes. L'eau de la fontaine Perséia, jaillissant d'entre les roches, se recueillait dans une cavité semblable à une conque et, de là, courait se perdre au fond du ravin pierreux. Sur le bord de la fontaine, au pied d'un buisson, gisait le cadavre de la victime, allongé, rigide, candide. Dans le silence mortel on entendait le murmure de l'eau et le souffle intermittent de la brise sur les myrtes qui s'inclinaient...

— Ce fut en un lieu auguste, dit-il que j'eus la première vision de mon œuvre nouvelle : à Mycènes, sous la porte des Lions, en relisant l'*Orestie*... Terre de feu, pays de soif et de délire, patrie de Clytemnestre et de l'Hydre, sol à jamais stérilisé par l'horreur du plus tragique destin qui ait dévoré une race humaine... As-tu parfois songé à cet explorateur barbare qui, ayant passé une longue partie de son existence parmi les drogues et derrière un comptoir, entreprit de rechercher les tombeaux des Atrides dans les ruines de Mycènes, et qui, un jour, — le sixième anniversaire est récent, — eut la plus grande et la plus étrange vision qui se soit jamais offerte à des yeux mortels ? As-tu parfois songé à ce gros Schliemann, au moment où il découvrit le plus éblouissant trésor que la Mort ait amassé dans l'obs-

curité de la terre depuis des siècles, depuis des millénaires? As-tu parfois songé que ce spectacle surhumain et terrible aurait pu s'offrir à un autre : à un esprit jeune et fervent, à un poète, à un animateur, à toi, à moi peut-être? Alors la fièvre, la frénésie, la démence... Imagine!

Il vibrait, et flambait emporté tout à coup par sa fiction comme par une rafale. Il avait dans ses yeux de voyant l'éclat des funèbres trésors. La force créatrice affluait à son esprit comme le sang à son cœur. Il était l'acteur de son drame; son accent et son geste exprimaient une beauté et une passion transcendantes, outrepassaient le pouvoir de la parole articulée, la limite de la lettre. Et son frère demeurait suspendu à ses lèvres, tremblant devant cette splendeur soudaine qui répondait à ses propres divinations.

— Imagine! La terre que tu fouilles est funeste : il doit s'en exhaler encore les miasmes des fautes monstrueuses. La malédiction qui pesa sur ces Atrides était si atroce que vraiment il doit en être resté quelque vestige, redoutable encore, dans la poussière que leurs pieds ont foulée. Tu es atteint par le maléfice. Les morts que tu cherches et que tu ne réussis pas à découvrir se raniment au dedans de toi violemment, respirent au dedans de toi avec le terrible souffle que leur a infusé Eschyle, énormes et sanglants comme ils te sont apparus dans l'*Orestie*, frappés sans trêve par le fer et par le feu de leur destin. Et voilà qu'en toi toute la vie idéale dont tu t'es nourri prend les formes et les reliefs de la réalité! Et, dans ce pays de soif, au pied de cette montagne nue, enfermé dans la fascination de la ville morte, tu t'obstines à creuser la terre, à creuser la terre, avec ces effroyables fantômes toujours dressés devant tes yeux parmi la poussière brûlante. A chaque coup de pioche, tu trembles jusqu'aux moelles, inquiet de voir apparaître véritablement la face d'un Atride, intact encore, avec les signes encore visibles de la violence soufferte, du carnage inhumain... Et soudain, tu la vois! L'or, l'or, les cadavres, une immensité d'or, les cadavres tout couverts d'or...

Ils étaient là, les princes Atrides, dans l'obscurité de la rue étroite, étendus sur les dalles, prodige évoqué. Le poète et l'ascète avaient eu tous deux le même frisson dans le même éclair.

— Une succession de tombeaux : quinze cadavres intacts, l'un à côté de l'autre, sur un lit d'or, les visages recouverts de masques d'or, les fronts couronnés d'or, les poitrines bardées d'or; et partout, sur leurs personnes, à leurs flancs, à leurs pieds, partout une profusion de choses d'or, innombrables comme les feuilles tombées d'une forêt fabuleuse... Les vois-tu? les vois-tu?

Une fièvre le brûlait, de rendre palpable tout cet or, de transformer en une réalité sensible sa vision hallucinante.

— Je vois! je vois!

— Pour une seconde, l'âme de cet homme a franchi les siècles et les millénaires, a respiré dans la légende épouvantable, a palpité dans l'horreur de l'antique carnage; pour une seconde, cette âme a vécu d'une vie antique et violente. Ils sont là, les égorgés : Agamemnon, Eurymédon, Cassandre et l'escorte royale; là, sous tes yeux, pour une seconde, immobiles. Et soudain, — le vois-tu? — comme une vapeur qui s'exhale, comme une écume qui se fond, comme une poussière qui se disperse, comme un je ne sais quoi d'indiciblement frêle et fuyant, ils s'évanouissent tous dans leur silence, ils sont tous engloutis par le même silence fatal qui entoure leur immobilité rayonnante. Là, une poignée de poussière et un amas d'or...

Là, sur les pierres de la ruelle déserte comme sur les pierres des tombeaux, le prodige de vie et de mort! Agité par une émotion inexprimable, Daniele Glàuro saisit les mains de son ami tout tremblant; et l'animateur, dans ces yeux fidèles, vit la muette flamme de l'enthousiasme consacrée à l'Œuvre.

Ils s'arrêtèrent contre la muraille obscure, près d'une porte. Ils avaient la sensation étrange d'être très loin, comme si leur esprit eût été perdu dans la profondeur des temps et que derrière cette porte eût vécu une race antique asservie à l'immuable destin. On entendait dans la maison un berceau balancé au rythme d'une cantilène dite à voix basse : une mère endormait son enfant avec la mélodie transmise par les aïeux; de sa voix tutélaire, elle couvrait la grondante menace des éléments. Au-dessus d'eux, dans la bande étroite du ciel, palpitaient les étoiles; là-bas, tout là-bas, contre les dunes, contre les murailles, la mer mugissait; ailleurs, le cœur d'un

héros souffrait, dans l'attente de la mort; et cependant, près d'eux, le berceau se balançait, et la prière maternelle appelait la félicité sur le pleur enfantin.

— La vie! — dit Stelio qui, reprenant sa marche, entraîna Daniele avec lui. — Dans l'espace d'un moment, tout ce qui tremble, pleure, espère, halète et délire dans l'immensité de la vie, se ramasse en ton esprit et s'y condense avec une sublimation si rapide que tu crois pouvoir la manifester par une seule parole. Laquelle? laquelle? Est-ce que tu la connais, toi? Qui saura jamais la dire?

Il recommençait à souffrir d'anxiété et de mécontentement, parce qu'il voulait tout embrasser et tout exprimer.

— As-tu jamais vu, à certaines minutes, l'idée de l'Univers devant toi, comme une tête humaine? Moi, oui, mille fois. Ah! la trancher comme celui qui trancha d'un seul coup la tête de Méduse, et la tenir suspendue devant la foule, du haut de la scène, pour qu'elle ne l'oublie jamais plus! As-tu jamais pensé qu'une grande tragédie pourrait ressembler au geste de Persée? Je te le dis en vérité : je voudrais enlever de la loggia d'Orcagna et transporter dans le vestibule du nouveau théâtre le bronze de Benvenuto, en guise d'admonition. Mais qui donnera à un poète l'Épée et le Miroir?

Daniele se taisait, devinant le tourment de cet esprit fraternel, lui qui avait reçu de la nature le don de jouir de la beauté, mais non celui de la créer. Il marchait en silence à côté de son frère, penchant cet énorme front méditatif qui semblait gros d'un monde non enfanté.

— Persée! — continua l'animateur, après une pause que remplirent les éclairs de ses inventions. — Sous la citadelle de Mycènes, dans le ravin, il y a une fontaine nommée Perséia : la seule chose vivante en ce lieu où tout est mort et brûlé! Les hommes sont attirés vers elle comme vers une source de vie, sur cette terre où, très tard dans le crépuscule, on voit blanchir douloureusement les lits des fleuves à sec. Toute la soif humaine se porte ardemment vers sa fraîcheur. A travers mon œuvre entière, on entendra le murmure de cette source : l'eau, la mélodie de l'eau... Je l'ai trouvée! C'est en elle, dans le pur élément, que s'accomplira l'Acte pur qui est la fin de la tragédie nouvelle. C'est sur son eau froide et

claire que s'endormira la vierge destinée à mourir « privée de noces », comme Antigone. Comprends-tu? L'Acte pur marque la défaite de l'antique Destin. L'âme nouvelle rompt tout à coup le cercle de fer où elle est emprisonnée, par une détermination née de la folie, née d'un lucide délire qui ressemble à l'extase, qui est comme une plus profonde vision de la Nature. Dans l'orchestre, l'ode finale chante le salut et l'affranchissement de l'homme, obtenus par le moyen de la douleur et du sacrifice. Le Destin monstrueux est vaincu, là, près des tombeaux où descendit la race d'Atrée, devant les cadavres mêmes des victimes. Comprends-tu? Celui qui se libère par l'Acte pur, le frère qui tue la sœur pour sauver son âme de l'horreur qui était sur le point de la saisir, il a vu réellement la face d'Agamemnon!

La fascination de l'or funèbre le reprenait; l'évidence de sa vision intérieure lui donnait l'aspect d'un halluciné.

— Un des cadavres, là, surpasse en stature et en majesté tous les autres : le front ceint d'une large couronne d'or, avec la cuirasse, avec le baudrier, avec les jambières d'or, entouré d'épées, de lances, de poignards, de coupes, sous des milliers de disques d'or jetés à pleines mains comme des corolles, plus vénérable qu'un demi-dieu. L'homme se penche sur ce cadavre qui va se dissoudre dans la lumière, et il soulève le masque pesant... Ah! ce qu'il voit alors, n'est-ce donc pas la face d'Agamemnon? Ce cadavre, n'est-ce pas le Roi des Rois? La bouche est ouverte, les paupières sont ouvertes... Tu te rappelles, tu te rappelles ce passage d'Homère? « Comme je gisais mourant, je soulevai les mains vers mon épée; mais la femme aux yeux de chienne s'éloigna et elle ne voulut pas me fermer les paupières et la bouche, au moment où je descendais à la demeure d'Hadès. » Tu te rappelles? Eh bien, la bouche du cadavre est ouverte, les paupières sont ouvertes... Il a le front grand, orné d'une feuille d'or; le nez est long et droit, le menton ovale...

L'évocateur s'arrêta une seconde, les yeux dilatés et fixes. Il était le voyant. Tout disparaissait alentour, et sa fiction restait comme la seule réalité. Daniele Glàuro eut un frisson : car il voyait par les yeux de l'autre.

— Ah! même la tache blanche sur l'épaule!... Il a soulevé

la cuirasse... La tache, la tache, le signe héréditaire de la lignée de Pélops « à l'épaule d'ivoire »! N'est-ce pas le Roi des Rois?

Les paroles du voyant, entrecoupées et rapides, ressemblaient à une succession d'éclairs dont lui-même était ébloui. Lui-même s'étonnait de cette soudaine apparition, de cette découverte inattendue qui s'illuminait dans les ténèbres de son esprit, s'extériorisait, devenait presque tangible. Comment avait-il pu découvrir cette tache sur l'épaule du Pélopide? De quel abîme de sa mémoire avait surgi tout à coup cette particularité si étrange, et pourtant précise et décisive comme le signalement qui permet de reconnaître un cadavre mort hier?

— Tu étais là! — dit Daniele Glàuro, dans l'ivresse. — C'est toi qui les as soulevés, ce masque et cette cuirasse... Si tu as vu réellement ce que tu dis, tu n'es plus un homme...

— J'ai vu! j'ai vu!

Encore une fois il se transformait en acteur de son drame; et c'était avec une violente palpitation que, de la bouche d'une personne vivante, il entendait les paroles de l'interlocuteur, celles-là mêmes qui devaient être proférées dans l'épisode: « Si tu as vu réellement ce que tu dis, tu n'es plus un homme. » A partir de cet instant, l'explorateur de sépulcres prit l'aspect d'un noble héros combattant contre l'antique Destin ressuscité des cendres mêmes des Atrides pour le contaminer et le terrasser.

— Ce n'est pas impunément, dit-il, qu'un homme ouvre les tombeaux et regarde le visage des morts; et de quels morts! Celui-ci vit seul avec sa sœur, avec la plus douce créature qui ait jamais respiré l'air terrestre, seul avec elle, dans la maison pleine de clarté et de silence, comme dans une prière, comme dans un vœu... Or, imagine quelqu'un qui, sans le savoir, boirait un toxique, un philtre, quelque chose d'impur qui lui empoisonnerait le sang, qui lui contaminerait la pensée: comme cela, sans qu'il y prenne garde, pendant que son âme est en paix... Imagine ce maléfice terrible, cette vengeance des morts! Il est envahi tout à coup par la passion incestueuse, devient la proie misérable et tremblante d'un monstre, livre un combat secret et désespéré, sans trêve, sans merci, le jour et la nuit, à chaque heure et à chaque minute,

d'autant plus atroce que s'incline davantage vers son mal la pitié ignorante de la pauvre créature.... De quelle manière cet homme pourra-t-il être libéré? Depuis le début de la tragédie, depuis le moment où sa compagne innocente commence à parler, celle-ci apparaît prédestinée à mourir. Et tout ce qui se dit et s'accomplit dans les épisodes, et tout ce qui s'exprime par la musique, par le chant et par la danse dans les intermèdes, tout sert à la conduire lentement et inexorablement vers la mort. Elle est l'égale d'Antigone. Dans cette brève heure tragique, elle passe accompagnée par la lueur de l'espérance et par l'ombre du pressentiment, accompagnée par des chants et par des pleurs, par le haut amour qui offre la joie, par l'amour furieux qui engendre le deuil; et elle ne s'arrête que pour s'endormir sur l'eau froide et claire de la fontaine qui, sans interruption, l'appelle par son gémissement dans la solitude. A peine son frère l'a-t-il tuée, qu'il reçoit d'elle, à travers la mort, le don de sa rédemption. « Toute souillure, s'écrie-t-il, est effacée de mon âme! Je suis devenu pur entièrement pur. Toute la sainteté de mon premier amour est rentrée dans mon âme comme un torrent de lumière... Si elle se levait, à présent, elle pourrait cheminer sur mon âme comme sur la neige immaculée... Si elle revivait, toutes mes pensées pour elle seraient comme les lis, comme les lis... A présent, elle est parfaite; à présent, elle peut être adorée comme une créature divine... Je la coucherai dans le plus profond de mes tombeaux, et je mettrai autour d'elle tous mes trésors.... » Ainsi, l'acte de mort auquel il a été entraîné par son délire lucide est un acte de purification et de libération, qui marque la défaite de l'antique Destin. Émergeant de la mer symphonique, l'ode chante la victoire de l'homme, éclaire d'une insolite lumière les ténèbres de la catastrophe, élève sur le sommet de la musique la première parole du drame renouvelé.

— Le geste de Persée! — s'écria Daniele Glàuro, dans l'ivresse. — A la fin de la tragédie, tu tranches la tête de la Moire et tu la montres au peuple toujours jeune et toujours nouveau qui clôt le spectacle par de hautes acclamations.

Tous deux virent en rêve le théâtre de marbre sur le Janicule, la multitude dominée par cette idée de vérité et de beauté,



la grande nuit étoilée sur Rome; ils virent la foule frénétique descendre de la colline, emportant dans son rude cœur la confuse révélation de la poésie; ils entendirent les clameurs qui se prolongeaient parmi l'ombre de la cité immortelle.

— Et maintenant, adieu, Daniele! — dit le maître, repris du besoin de se hâter, comme si quelqu'un l'attendait ou l'appelait.

Les yeux de la muse tragique se tenaient immobiles au fond de son rêve, sans regards, pétrifiés dans la divine cécité des statues.

— Où vas-tu?

— Au palais Capello.

— La Foscarina connaît-elle la trame de ton œuvre?

— Vaguement.

— Et quelle figure lui donneras-tu?

— Elle sera aveugle, déjà passée dans un autre monde, au delà de la vie. Elle verra ce que les autres ne sauraient voir. Elle aura les pieds dans l'ombre, le front dans la vérité éternelle. Les conflits de l'heure tragique se répercuteront dans sa nuit intérieure en s'y multipliant comme les tonnerres dans les profondes enceintes des roches solitaires. A l'égal de Tirésias, elle comprendra toutes les choses, permises et défendues, célestes et terrestres; et elle saura « combien il est dur de savoir, quand le savoir est inutile ». Ah! ce sont de merveilleuses paroles que je veux mettre dans sa bouche, et des silences d'où naîtront des beautés infinies...

— Sur la scène, — dit Glàuro, — qu'elle parle ou qu'elle se taise, sa puissance est plus qu'humaine. Elle réveille dans nos cœurs le plus occulte mal et l'espoir le plus secret; et, par son enchantement, notre passé devient présent; et, par la vertu de ses aspects, nous nous reconnaissons dans les douleurs souffertes à travers les temps par d'autres créatures, comme si l'âme révélée par elle était notre âme même.

Ils s'arrêtèrent sur le pont Savio. Stelio se taisait, sous un flot d'amour et de mélancolie qui soudain l'inonda. Il réentendait la voix triste : « Avoir aimé ma gloire fugitive seulement pour qu'elle pût un jour servir à la vôtre! » Il réentendait sa propre voix : « Je t'aime et je crois en toi; je m'abandonne tout entier. Tu es ma compagne. Ta main est forte. »

La force et la sûreté de cette alliance exaltaient son orgueil; mais, cependant, tout au fond de son cœur, frémissaient une aspiration et un pressentiment indéfinis qui par instants se condensaient et lui devenaient lourds comme une angoisse.

— Je voudrais ne pas te quitter, ce soir, Stelio! — confessa le bon frère, enveloppé, lui aussi, dans un voile de mélancolie. — Quand je suis à ton côté, ma respiration s'élargit et je me sens vivre d'une vie plus rapide.

Stelio se taisait. Le vent paraissait faiblir. Les souffles intermittents arrachaient les feuilles des acacias, sur le Campo de San-Giacomo, et les faisaient tournoyer. L'église brune et le campanile quadrangulaire, en brique nue, priaient silencieusement vers les étoiles.

— Connais-tu la colonne verte qui est à San-Giacomo dall' Orio? — reprit Daniele, afin de retenir son ami quelques minutes encore, parce qu'il appréhendait l'adieu. — Quelle matière sublime! On dirait la condensation fossile d'une immense forêt verdoyante. A suivre ses veines innombrables, l'œil voyage en rêve à travers le mystère sylvestre. Quand je la regarde, il me semble que je visite la Sila, l'Hercynia.

Stelio connaissait la colonne. Un jour, Perdita s'était longuement appuyée au grand fût précieux pour contempler la magique frise d'or qui se courbe sur la toile du Bassan et qui l'obscurcit.

— Rêver, rêver toujours! — soupira-t-il, dans un retour de cette amère impatience qui, sur le bateau en parlant de Lido, lui avait suggéré de railleuses paroles. — Vivre de reliques! Mais pense donc à ce Dandolo qui abattit du même coup cette colonne et un empire, et qui voulut rester doge alors qu'il pouvait devenir empereur. Il vécut plus que toi, je suppose: toi qui erres dans les forêts lorsque tu contemples le marbre qu'il a pillé. Adieu, Daniele.

— Ne rabaisse pas ton sort.

— Je voudrais le forcer.

— La pensée est ton arme.

— Souvent mon ambition brûle ma pensée.

— Tu possèdes le pouvoir de créer. Que te faut-il davantage?

— En d'autres temps, moi aussi, j'aurais su peut-être conquérir un archipel.

— Que t'importe ! Une mélodie vaut une province. Pour une image nouvelle, ne céderais-tu pas une principauté ?

— Vivre, toute la vie, voilà ce que je voudrais, et ne pas être seulement un cerveau.

— Un cerveau contient le monde.

— Ah ! tu ne peux comprendre. Tu es l'ascète ; tu as dompté le désir.

— Et tu le dompteras aussi.

— Je ne sais si je voudrai.

— Tu voudras, j'en suis sûr.

— Adieu, Daniele. Tu es mon témoin. Tu m'es cher plus que nul autre.

Ils se serrèrent la main fortement.

— Je passerai au palais Vendramin pour avoir des nouvelles ! dit le bon frère.

Ces paroles évoquèrent de nouveau le grand cœur malade, le poids du héros sur leurs bras, le transport terrible.

— Il a vaincu, lui ; il peut mourir ! dit Stelio.

*
* *

Il entra chez la Foscarina comme un esprit. Son excitation intellectuelle changeait l'aspect des choses. Le vestibule, éclairé par un fanal de galère, lui parut immense. Un *felse*, posé sur les dalles, près de la porte, le troubla comme la rencontre d'un cercueil.

— Ah ! Stelio ! — s'écria l'actrice qui, en le voyant paraître, se dressa d'un bond et s'élança vers lui impétueusement, avec tout le ressort de son désir comprimé par l'attente. — Enfin !

Brusquement elle s'arrêta devant lui, sans le toucher. Le rapide élan qu'elle refrénait vibra par tout son corps, depuis le talon jusqu'à la nuque, visible, et se répercuta dans sa gorge en un râle bref. Elle était comme le vent qui tombe.

« Qui t'a pris à moi ? » pensa-t-elle, le cœur serré par le doute : car, tout d'un coup, elle avait senti dans l'aimé quelque chose qui le rendait pour elle intangible, elle avait découvert

dans les yeux de l'aimé quelque chose d'étranger et de lointain.

Mais il l'avait vue très belle, au moment où elle s'élançait de l'ombre, animée d'une violence un peu semblable à celle de la tempête qui agitait les lagunes. Le cri, le geste, le bond, l'arrêt subit, la vibration des muscles sous la tunique, le visage s'éteignant comme un feu qui se résout en cendres, l'intensité du regard pareille aux éclairs d'un combat, la respiration qui lui ouvrait les lèvres comme la chaleur ouvre les lèvres de la terre, tous les aspects de la personne véritable manifestaient une puissance de vie pathétique comparable seulement à la poussée des énergies naturelles, à l'action des forces cosmiques. L'artiste reconnaissait en elle la créature dionysiaque, la vivante matière apte à recevoir les rythmes de l'art, à être modelée selon les figures de la poésie. Et, la voyant innombrable comme les vagues de la mer, il trouva inerte ce masque aveugle qu'il voulait lui mettre sur le visage, il trouva que cette fiction tragique par où elle devait passer douloureusement était trop étroite, que l'ordre des sentiments d'où elle devait tirer ses expressions était trop limité, que l'âme qu'elle aurait à révéler était une âme presque souterraine. « Ah! tout ce qui tremble, pleure, espère, halète, délire dans l'immensité de la vie! » Les images mentales furent prises d'une sorte de panique, d'une terreur dissolvante. Que pouvait être cette œuvre seule devant l'immensité de la vie? Eschyle avait composé plus de cent tragédies, Sophocle davantage encore. Ils avaient construit un monde avec des fragments gigantesques soulevés par leurs bras titaniques. Leur labeur était vaste comme une cosmogonie. Les figures eschyliennes semblaient chaudes encore du feu éthéré, claires de la clarté sidérale, humides de la nuée fécondante. La statue d'Œdipe semblait sculptée dans le bloc même du mythe solaire; celle de Prométhée semblait tirée de l'outil primitif avec lequel le pasteur Arya produisait le feu sur le haut plateau asiatique. L'esprit de la Terre travaillait les créateurs.

— Cache-moi, cache-moi; et ne me demande rien, et laisse-moi me taire! — supplia-t-il, incapable de dissimuler

son trouble, impuissant à dominer le tumulte de ses pensées en désarroi.

Le cœur ignorant de la femme palpita de crainte.

— Pourquoi? Qu'est-ce que tu as fait?

— Je souffre.

— De quoi?

— D'anxiété, d'anxiété, de ce mal que tu me connais bien.

Elle le prit entre ses bras. Il sentit qu'elle avait tremblé d'un doute.

— Tu es à moi? à moi encore? — demanda-t-elle, la bouche sur l'épaule de Stelio, d'une voix étouffée.

— Oui, à toi, toujours.

Horrible était la frayeur qui agitait cette femme chaque fois qu'elle le voyait partir, chaque fois qu'elle le voyait reparaître. Au départ, n'allait-il pas vers la fiancée inconnue? Au retour, ne venait-il pas lui dire le dernier adieu?

Elle l'étreignit entre ses bras, avec l'amour de l'amante, de la sœur, de la mère, avec tout l'amour humain.

— Dis : que puis-je faire, que puis-je faire pour toi? Dis!

Un continuel besoin la tourmentait d'offrir, de servir, d'obéir à un commandement qui la pousserait vers le péril, vers la lutte pour un bien qu'elle lui rapporterait.

— Que puis-je te donner?

Il souriait faiblement, envahi par une lassitude.

— Que veux-tu?... Ah! je le sais!

Il souriait; il se laissait caresser par cette voix, par ces mains adorantes.

— Tout, n'est-ce pas? Tu veux tout!

Il souriait avec mélancolie, comme un enfant malade à qui on parlerait de beaux jouets.

— Ah! si je pouvais! Mais personne sur la terre ne pourra jamais te donner rien qui vaille, mon ami. Ta poésie et ta musique, c'est à elles seules que tu peux demander tout. Je me souviens de cette ode qui commence ainsi : « Je fus Pan. »

Il inclina sur le cœur fidèle son front plein de beautés qui s'éclairaient.

— « Je fus Pan! »

Dans son esprit repassa la splendeur de ce moment lyrique, le délire de l'ode.

— As-tu vu la mer, ta mer, aujourd'hui? As-tu vu la tempête?

Il secoua la tête, sans répondre.

— Elle était forte, la tempête? Tu m'as dit, un jour, que tu avais beaucoup de marins parmi tes aïeux. As-tu pensé à ta maison bâtie sur la dune? As-tu la nostalgie des sables? Veux-tu retourner là-bas? Là-bas, tu as travaillé beaucoup, d'un puissant travail. C'est une maison bénie. Lorsque tu travaillais, ta mère était avec toi. Tu l'entendais marcher doucement dans la chambre voisine... Quelquefois, n'est-ce pas, elle prêtait l'oreille?

Il la serra sur son cœur, silencieusement. Cette voix pénétrait jusqu'au fond, semblait rafraîchir son âme enfiévrée.

— Et ta sœur, elle était aussi avec toi? Un jour, tu m'as dit son nom. Je ne l'ai pas oublié. Elle s'appelle Sofia. Je sais qu'elle te ressemble. Je voudrais l'entendre parler une fois, ou la voir passer par un sentier... Un jour, tu m'as fait l'éloge de ses mains. Elles sont belles, n'est-ce pas? Tu m'as dit, un jour, que, lorsqu'elle est affligée, ses mains lui font mal « comme si elles étaient les racines de son âme ». C'est cela que tu m'as dit : les racines de son âme!

Il l'écoutait, presque heureux. De quelle façon avait-elle découvert le secret de ce baume? A quelle source cachée puisait-elle la mélodie de ces souvenirs?

— Sofia ne saura jamais le bien qu'elle a fait à la pauvre voyageuse! Je sais d'elle peu de chose; mais je sais qu'elle te ressemble de visage, et j'ai pu me la représenter... En ce moment même je la vois... Dans les pays lointains, là-bas, là-bas. quand je me sentais perdue, elle m'est apparue souvent, elle est venue me tenir compagnie. Elle m'apparaissait tout à coup, sans que je l'appelasse ou que je l'attendisse... Une fois, à Mürren, où j'étais arrivée après un long et pénible voyage, pour revoir une pauvre amie qui allait mourir... Ce fut à l'aube; les montagnes avaient cette délicate et froide couleur de béryl que l'on voit seulement sur les glaciers : une couleur de choses qui resteront à jamais lointaines et intangibles, oh! combien, combien enviées! Pourquoi vint-elle alors? Nous attendîmes,

ensemble. Le soleil toucha l'extrémité des crêtes. Alors une frange irisée couronna soudain les glaces, dura quelques secondes, s'évanouit. Et elle-même s'en alla avec l'arc-en-ciel, avec le miracle.

Il l'écoutait, presque heureux. Toute la beauté et toute la vérité qu'il voulait exprimer n'étaient-elles pas contenues dans une roche ou dans une fleur de ces montagnes? La plus tragique lutte des passions humaines ne valait pas l'apparition de cette lumière sur les neiges éternelles.

— Et une autre fois? — demanda-t-il doucement: car la pause se prolongeait et il craignait que la femme ne continuât pas.

Elle sourit, puis s'attrista.

— Une autre fois, ce fut à Alexandrie d'Égypte, par une journée d'horreur confuse, comme après un naufrage... La ville avait l'aspect de la pourriture; elle semblait une ville en décomposition... Je me souviens : une rue pleine d'eau fangeuse; un cheval blanchâtre, pareil à un squelette, qui barbotait là dedans, avec la crinière et la queue teintes en ocre; les stèles d'un cimetière arabe; le miroitement lointain du lac Maréotis... Le dégoût! La détresse!

« Oh! non, chère âme, non, jamais plus tu ne seras seule et désespérée! » dit-il, en son cœur gonflé de bonté fraternelle, à la femme nomade qui évoquait les tristesses de sa continuelle migration.

A cette heure, son esprit, qui s'était si violemment tendu vers l'avenir, semblait se retirer avec un léger frisson vers le passé, que le pouvoir de cette voix rendait présent. Il se sentait dans un état de recueillement doux et rêveur comme celui qu'engendrent les contes d'hiver près de l'âtre. Comme naguère devant la maison close de Radiana, il se sentait pris par la fascination du temps.

— Et une autre fois?

Elle sourit, puis s'attrista.

— Une autre fois, à Vienne, dans un musée... Une grande salle déserte, le fouettement de la pluie sur les vitres, d'innombrables reliquaires précieux dans les armoires de cristal, des signes de mort partout, des choses en exil, qu'on ne priait plus, qu'on n'adorait plus... Ensemble nous courbâmes le

front contre le cristal d'une vitrine qui renfermait une collection de bras, vénérés jadis, avec leurs mains de métal fixées dans un geste immobile... Des mains de martyrs parsemées d'agates, d'améthystes, de topazes, de grenats, de turquoises malades... Par certaines ouvertures, on apercevait à l'intérieur les parcelles d'ossements... Il y en avait une qui tenait un lis d'or ; une autre, une petite ville; une autre, une colonne. L'une d'entre elles, plus fine, avec un anneau à chaque doigt, tenait un petit vase de baume : le reliquaire de Marie-Madeleine... Des choses en exil, devenues profanes, qu'on ne priait plus, qu'on n'adorait plus... Est-elle dévote, Sofia? A-t-elle l'habitude de la prière?

Il ne répondait pas. Dans cet enchantement de la vie lointaine, il lui semblait qu'il ne devait point parler, qu'il ne devait donner aucun signe sensible de sa propre existence.

— Ta sœur entrait quelquefois dans ta chambre, pendant que tu travaillais; et elle posait un brin d'herbe sur la page commencée.

L'enchanteresse trembla : car une image qui était enveloppée de voiles se dévoila tout à coup, et lui suggéra d'autres paroles qui ne furent pas proférées.

« Sais-tu que je commençai à l'aimer, cette créature qui chante, celle que tu ne peux avoir oubliée, sais-tu que je commençai à l'aimer en pensant à ta sœur? Oui, pour verser dans une âme pure la tendresse que mon âme voulait offrir à ta sœur, de qui me séparaient tant de choses cruelles. Cela, le sais-tu? »

Elles vivaient, ces paroles; mais elle ne furent pas proférées. Cependant la voix de la femme trembla de leur muette présence.

— Et toi, tu t'accordais alors quelques instants de repos. Tu allais à la fenêtre et tu y restais accoudé avec elle, regardant la mer. Un bouvier poussait deux jeunes bœufs attelés à la charrue et labourait le sable pour enseigner aux bêtes novices le droit sillon. Chaque jour, avec elle, tu les regardais à la même heure. Quand les bœufs étaient instruits, ils ne venaient plus labourer le sable; ils s'en allaient sur la colline... Qui me les a dites, ces choses?

Il les lui avait dites lui-même, un jour, presque dans les

mêmes termes; mais ces souvenirs, maintenant, se représentaient à lui comme des visions inattendues.

— Et puis, c'étaient les troupeaux qui passaient le long du rivage. Ils venaient de la montagne, allaient vers les plaines de la Pouille, d'une pâture à une autre pâture. En marchant, les brebis laineuses imitaient le mouvement des vagues; mais la mer était presque toujours tranquille, alors que passaient les troupeaux avec leurs pasteurs. Tout était tranquille; sur les grèves s'étendait un silence d'or. Les chiens couraient au long du troupeau; les pasteurs s'appuyaient sur leurs bâtons; faible était le tintement des clochettes dans cette immensité. Tu suivais des yeux le voyage, jusqu'au promontoire. Et ensuite, avec ta sœur, tu allais regarder les traces laissées dans le sable humide qui était, çà et là, criblé de trous et doré comme les rayons de miel... Qui me les a dites, ces choses?

Il l'écoutait, presque heureux. Sa fièvre était tombée. Une paix lente descendait sur lui comme un léger sommeil.

— Puis venaient les bourrasques; la mer franchissait la dune, envahissait le maquis, laissait des baves sur le genévrier et sur le tamaris, sur le myrtil et sur le romarin. Une quantité d'algues et d'épaves étaient rejetées sur la rive. Là-bas, quelque barque avait fait naufrage. La mer apportait le bois pour les pauvres, et le deuil, Dieu sait où ! La grève se peuplait de femmes, de vieillards, d'enfants : c'était à qui ramasserait le plus gros fagot. Alors, ta sœur distribuait d'autres secours : le pain, le vin, les légumes, le linge. Les bénédictions couvraient la rumeur des vagues. Tu regardais de la fenêtre; et il te semblait que nulle de tes images ne valait l'odeur du pain chaud. Tu abandonnais la page inachevée, tu descendais pour aider Sofia. Tu parlais avec les femmes, avec les vieillards, avec les enfants... Qui me les a dites, ces choses?

GABRIELE D'ANNUNZIO

(Traduction de G. HÉRELLE.)

(A suivre.)

L'ASSASSINAT

DES

MINISTRES DE FRANCE

A RASTATT

LE CONSEIL DE GUERRE DE VILLINGEN

Dans la nuit du 28 au 29 avril 1799, les plénipotentiaires de France Bonnier et Roberjot furent assassinés aux portes de Rastatt; le troisième, Debry, put s'échapper. Le crime fut attribué, surtout sur la foi de Debry, mais sans preuves suffisantes, aux hussards de Szekler. Les érudits se sont vainement acharnés à élucider ce mystérieux problème : les documents relatifs à cette affaire avaient été, dès 1804, sur l'ordre du ministre comte Cobenzl, mis sous scellés, et restèrent à Vienne, les uns au *Kriegs-Archiv*, les autres au *Haus*, *Hof und Staats-Archiv*, inabordables aux chercheurs. Le dossier le plus important, qui contenait l'interrogatoire des hussards incriminés, le *Protocole de Villingen*, avait échappé aux recherches de Vivenot et de Helfert. La section historique des Archives Impériales et Royales de la guerre a réuni récemment l'ensemble de ces documents dans un ouvrage d'une réelle importance historique, qu'une traduction du commandant Weil, publiée par la librairie Chapelot, mettra prochainement à la disposition du public français : ils établissent nettement l'innocence des hussards de Szekler, et font plus probable, sans toutefois la démontrer, l'hypothèse qui

attribue le crime aux émigrés, et peut-être au général Danican, l'auteur fameux de *Cassandre ou quelques réflexions sur la Révolution française et la situation actuelle de l'Europe*, pamphlet qui parut en 1798. — Nous empruntons au Protocole de Villingen les procès-verbaux des deux premières séances, des 7 et 8 mai 1799, les interrogatoires des deux principaux accusés, le colonel von Barbaczy, commandant le régiment des hussards de Szekler, et le capitaine von Burkhard, commandant l'escadron de ce régiment détaché alors aux portes de Rastatt.

Villingen, le 7 mai 1799.

PROCÈS-VERBAL DE LA COMMISSION

S. A. R. l'archiduc Charles, commandant en chef la grande armée impériale et royale de Souabe, voulant, à la suite des événements qui, dans la nuit du 28 au 29 avril, ont amené l'assassinat des deux ministres français Bonnier et Roberjot, et causé des blessures à Jean Debry, arriver à découvrir les auteurs du crime, ainsi que les causes et les mobiles d'un événement aussi inattendu que déplorable, a trouvé nécessaire de charger d'une enquête aussi sévère que minutieuse une commission, présidée par S. E. M. le feld-maréchal-lieutenant comte von Sporck.

Après avoir fait prêter serment aux membres du conseil, le feld-maréchal lieutenant comte von Sporck procéda à l'interrogatoire du colonel von Barbaczy.

Le colonel est invité à donner son nom, son âge, le nombre de ses années de service, etc.

Joseph von Barbaczy, né à Debreczin (Hongrie), quarante-neuf ans, catholique, marié, trente-deux ans de service dans l'armée impériale et royale, actuellement colonel commandant le régiment impérial et royal des hussards de Szekler.

Le colonel connaît-il le motif de sa comparution devant la commission?

C'est assurément à cause de l'événement inattendu et malheureux survenu à MM. les ministres français à Rastatt, ou plutôt aux environs de Rastatt.

Le colonel voudrait-il dire ce qu'il sait à propos de cet événement?

Le dimanche 28 du mois dernier, environ vers deux heures de l'après-midi, je reçus de trois côtés la nouvelle que je serais certainement attaqué le lendemain par les Français, qui se proposaient de piller Rastatt et toute la vallée de la Murg.

Je montai aussitôt à cheval, je me rendis à mes extrêmes avant-postes et donnai à M. le capitaine Burkhard l'ordre de se porter le jour même sur Rastatt, d'occuper cette ville et de pousser des patrouilles sur Plittersdorf et sur Stollhofen.

J'écrivis non seulement à M. le général Feldwachtmeister (général-major) von Görger, mais aussi à M. le colonel von Egger, du 13e régiment de dragons, composé d'escadrons de Beginy[1] *(sic)* de Saxe, de Latour et de Coburg, afin qu'ils pussent me soutenir le cas échéant, et faire bonne garde.

Le capitaine Burkhard, auquel j'avais donné l'ordre de se porter sur Rastatt, y envoya, avant d'y entrer, un officier à M. le ministre du margrave de Bade, et au commandant (le major badois von Harrant), afin de les informer de l'occupation prochaine de Rastatt.

J'envoyai moi-même un autre officier porteur d'une lettre adressée à l'ambassade française, lettre dont je remets copie à la commission et dans laquelle j'informais les ministres de l'impossibilité d'y tolérer plus longtemps la présence de citoyens français et les invitais par suite à quitter la ville dans les vingt-quatre heures.

Je ne voulais, dans le principe, leur accorder que seize heures seulement. Mais l'auditeur de mon régiment, que je chargeai de rédiger cette lettre, appela mon attention sur le fait que le soir arrivait déjà, que les ministres ne pouvaient partir de nuit et qu'il leur faudrait encore toute la journée du lendemain pour faire leurs paquets. Je lui prescrivis de leur donner vingt-quatre heures. Ils avaient, de cette façon, toute la journée du lundi pour franchir la distance, d'ailleurs assez courte, qui les séparait du Rhin, puisque ce fut le 28, à sept heures et demie du soir, que mon officier leur remit la lettre en question.

Après que le capitaine eut, comme je l'ai dit, occupé Ras-

1. Il s'agit ici des hussards de Bercheny, en hongrois : *Bercsenyi.*

tatt et après le départ de l'officier porteur de la lettre que j'adressais à la légation française, je restai au village de Rothenfels afin de me trouver à proximité, lors de l'attaque que l'ennemi devait exécuter et de pouvoir prendre sur-le-champ les dispositions nécessaires.

Vers une heure du matin, je reçus du capitaine Burkhard une courte dépêche d'extrême urgence m'informant que, malgré sa défense de laisser qui que ce soit sortir de nuit de Rastatt, l'ambassade française, partie de nuit en dépit de ses efforts et de sa résistance, avait été attaquée à un quart de lieue de la ville, que deux des ministres avaient été massacrés, qu'un ou deux personnages étaient ou blessés ou disparus. Son rapport ayant été écrit en toute hâte, comme je ne le considérai encore que comme l'écho d'un bruit, je conçus des doutes sur le récit qu'il me faisait de l'événement. Je lui fis cependant savoir verbalement et sans plus tarder, par un maréchal des logis chef, *de rester quand même tranquillement à Rastatt, d'y faire bonne garde parce que l'ennemi pourrait profiter de cette circonstance pour tenter de le surprendre*. J'ajoutai, pour le cas où il aurait cru devoir le faire, qu'il ne devait pas détacher trop de monde pour sauver les autres personnes de la légation ou rechercher les disparus.

J'ignore du reste comment s'est produit et passé cet événement aussi triste qu'inattendu, n'ayant pas été témoin oculaire de ce terrible drame.

Le colonel a dû demander des renseignements plus précis et plus détaillés de l'événement et recevoir à ce sujet d'autres rapports faits par écrit ou de vive voix. Qu'il dise ce qu'il a appris postérieurement au crime?

J'ai reçu le lundi, dans la matinée qui a suivi la catastrophe, une lettre signée par tous les ministres, lettre par laquelle, m'informant, eux aussi, de ce qui était arrivé, ils me demandaient de garantir la sécurité des ministres sauvés et leur propre sécurité en leur donnant une escorte militaire.

Comme il y a toujours dans les régiments quelques mauvaises têtes, quelques hommes, même en petit nombre, plus enclins au mal qu'au bien, j'aurais été bien présomptueux en excluant *la possibilité* de la participation d'hommes de mon

régiment à cet attentat, d'autant plus que je n'avais reçu que des *rapports ne contenant rien de précis.*

Je me contentai donc de dire que le crime pouvait peut-être avoir été commis par quelques-uns de mes soldats, avides de vol et de pillage, et que j'allais procéder à une enquête minutieuse. Je fis cependant remarquer aux ministres que la légation de France aurait pu facilement éviter ce malheur en attendant le jour, qui restait tout entier à la disposition des ministres pour leur départ.

Du reste, je ne puis m'empêcher de faire remarquer combien j'ai été peiné et mortifié de voir, au milieu des rumeurs aussi diverses qu'invraisemblables qui couraient à Rastatt, s'y créer, pour un temps assez court il est vrai, la légende attribuant l'attentat et l'assassinat des ministres à quelques-uns des hussards placés sous mes ordres.

Il suffit de comparer les déclarations faites à Rastatt par M. Jean Debry lui-même avec les différentes circonstances de l'événement pour se convaincre tout de suite du contraire, et j'en appelle, du reste, au rapport que je fis partir de Gernsbach le 1er mai.

La manière même dont s'est produite l'attaque, les phrases françaises et les exclamations des assassins : « Tu es Bonnier. Tu es Roberjot. Tu es Jean Debry. Voilà les coquins qui ont voté la mort du roi », sont des preuves irréfutables et manifestes de ma propre innocence et de celle de mon régiment, preuves d'autant plus incontestables, que Jean Debry lui-même reconnaît et déclare avoir été interpellé en français : « Tu es Jean Debry. » Or, dans tout mon régiment il n'y avait pas un seul homme capable de répéter un mot de français, par suite de s'exprimer en français. Enfin, aucun de mes officiers, à l'exception de l'auditeur du régiment, ne parlait le français.

D'après ces bruits, aussi infâmes qu'invraisemblables, on voulait mener les sept voitures à Muggensturm. Or, je n'avais personne à cet endroit, et je me demande ce que les voitures auraient pu y faire.

Bien plus, je prétends même que les femmes et la suite auraient été peut-être massacrées, ou tout au moins maltraitées, sans l'arrivée de mes patrouilles qui, amenées sur les

lieux par les nécessités de leur service, purent sauver le reste de l'ambassade.

On attribue le crime à l'avidité, aux instincts pillards de mes hussards. Pourquoi alors en auraient-ils précisément voulu rien qu'à MM. Bonnier, Roberjot et Jean Debry? C'étaient là des gens et des noms inconnus dans mon régiment. Ce n'est pas pour piller, mais uniquement pour assouvir des vengeances, des haines personnelles qu'on s'est attaqué à eux. Ce ne sont pas mes hommes qu'il faut accuser. Le crime est le résultat d'une conspiration ourdie par les émigrés.

On a voulu prétendre que les assassins étaient des hussards. Comment aurait-on pu s'en assurer dans une nuit aussi noire que celle du 28 au 29 avril? Il est pour le moins aussi invraisemblable de dire que les assassins étaient des hussards, qu'il est impossible d'affirmer, comme l'a fait madame Roberjot à Rastatt, que ses agresseurs étaient revêtus d'uniformes verts et bleus. Il faisait tellement noir pendant cette nuit, qu'on ne pouvait distinguer aucun objet et que, par suite, il était de tout impossibilité de discerner des couleurs.

Mais pourquoi accuser les hussards de Szekler? Il y avait d'autres hussards dans ces parages, et, entre autres, le 13e régiment de dragons, dont j'ai déjà parlé, qui renfermait dans son sein deux régiments d'émigrés, ceux de Bercsényi et de Saxe. Les uniformes des premiers ressemblaient tellement aux nôtres, que j'avais plus d'une fois pris leurs hommes pour des hussards de mon régiment et leur avais même adressé la parole pour cette raison,

Je ne prétends pas accuser ce régiment. Je veux seulement prouver l'invraisemblance des bruits qui ont servi de base à l'accusation portée contre les Szeklers, et je veux laver mon régiment de soupçons épouvantables et déshonorants.

Je veux, de plus, faire encore allusion aux suppositions émises à Rastatt même par les Français échappés à la catastrophe, qui, tous, ont soupçonné un colonel émigré, l'auteur du livre bien connu *Cassandre*, d'avoir organisé et dirigé le complot contre la vie de ces malheureux.

Le colonel a fait connaître ce fait, que les ambassades lui avaient demandé une escorte militaire. Le colonel leur a-t-il accordé cette

escorte? Quelles autres mesures a-t-il prises pour leur sûreté personnelle ?

Comme on peut le constater dans ma réponse, j'ai accordé une escorte militaire aux Français qui s'étaient sauvés et donné au capitaine l'ordre de les faire accompagner jusqu'au Rhin. Ne pouvant pas affaiblir démesurément mon monde, en raison même de l'attaque imminente que j'avais à craindre, j'ai dû refuser une pareille escorte aux autres ambassades; mais j'ai déclaré à ces ministres qu'ils pouvaient partir en toute sûreté, puisque mes hommes se trouvaient autour de Rastatt et qu'ils n'avaient, par conséquent, rien à craindre.

J'ai, toutefois, chargé le capitaine Burkhard de leur donner une petite escorte, dans le cas où la chose lui paraîtrait possible, et s'il pouvait disposer de quelques-uns de ses hommes. Le capitaine ne put le faire, et les autres ministres partirent sans escorte. Ils ont, comme on le sait, quitté Rastatt sans encombre.

Il résulte des lettres déjà citées des ministres qu'on a, avant l'événement, refusé aux ministres français l'escorte qu'ils avaient demandée. Quand et à qui l'ont-ils demandée? Pourquoi leur a-t-elle été refusée? Le colonel est invité à donner l'explication véridique et complète des causes de ce refus.

Environ huit jours avant l'événement, le ministre directorial de l'électeur de Mayence, baron von Albini, me fit remettre à Baden, par M. von Münch, une lettre par laquelle il me demandait si les ministres français et les autres ministres pourraient, munis de passeports délivrés par lui, voyager en toute sûreté et si je leur donnerai une escorte. Je répondis de vive voix à M. von Münch qu'il m'était impossible de donner des escortes sans en avoir reçu l'ordre de mes chefs, que, par suite, si les ministres persistaient dans leur désir d'être escortés, ils devaient s'adresser à Son Altesse Royale afin qu'on me donnât à ce sujet l'ordre de mettre des escortes à leur disposition. J'affirmai, du reste, à M. von Münch, que tout personnage diplomatique était inviolable et sacré pour moi et pour mes troupes, et que tous les ministres étaient absolument en sûreté. Les hautes ambassades auront proba-

blement négligé de s'adresser au grand quartier général, puisque, pendant tout le temps qui s'écoula du 20 avril au 28 dans l'après-midi, il n'a plus été question d'escorte et qu'on ne me demanda plus d'en fournir.

Ce fut seulement dans l'après-midi du 28 que je reçus, du baron von Albini, une lettre par laquelle il me fit connaître que les ministres français étaient prêts à partir et qu'ils avaient uniquement retardé leur départ afin de savoir s'ils pourraient voyager en toute sécurité avec les passeports délivrés par le ministre Directorial. Je n'ai pas répondu à cette lettre, parce que je venais précisément de recevoir l'avis réitéré d'une attaque imminente des Français et qu'il me fallait m'occuper des mesures indiquées au commencement de ce procès-verbal. Mais je fis aussitôt partir un officier chargé de dire au ministre Directorial qu'il pouvait être absolument certain qu'en ce qui nous concernait, le corps diplomatique n'avait rien à craindre pour sa sûreté.

Le baron von Albini n'ayant pas fait mention des escortes, dans sa lettre précitée du 28 avril, je ne crus pas devoir lui faire faire de communication verbale à ce sujet. Mais, même si l'on m'avait demandé une escorte, j'aurais cherché à la refuser, parce que, redoutant une attaque que tous les renseignements s'accordaient à croire certaine et imminente, il me fallait garder mes troupes réunies et que je ne pouvais pas m'exposer à les affaiblir en détachant inutilement une escorte. Si l'ennemi m'avait attaqué cette nuit ou le matin suivant et s'il avait culbuté mes avant-postes, on m'aurait assurément blâmé d'avoir distrait une partie de mon monde de son véritable service, et de m'être pour cette raison, exposé à un échec.

Quels ordres les patrouilles ont-elles reçus dans la nuit du 28 au 29 avril? Comment ces patrouilles sont-elles venues donner contre les voitures de l'ambassade française? Quelles indications le colonel peut-il fournir à ce sujet?

Ces patrouilles devaient circuler partout, mais plus particulièrement du côté de Stollhofen et de Plittersdorf, afin de rendre moins aisée une attaque venant de ce côté. Elles ont, au cours de cette nuit, rencontré les voitures de l'ambassade française, parce que, d'après un rapport qui m'a été adressé,

ces patrouilles, entendant du bruit de ce côté, ont cru à la présence possible de patrouilles françaises. Elles ont cru d'autant plus à la possibilité de ce fait que les hommes, dont elles se composaient, entendirent parler français.

En arrivant sur les lieux, elles se rendirent compte de ce qui s'était passé et aperçurent des hommes, les uns à cheval, les autres à pied, qui s'enfuirent à leur approche.

Le colonel connaît-il le nombre et la composition des patrouilles qui arrivèrent sur le théâtre du crime?

A ma connaissance, on avait fait partir, cette nuit, deux patrouilles, l'une sous les ordres du maréchal des logis chef Konczak, l'autre sous la conduite du brigadier Moïse Nagy. Sans pouvoir l'affirmer positivement, je crois qu'elles se composaient chacune de douze à treize hommes.

Le colonel connaît-il le nom des hommes qui faisaient partie de ces patrouilles?

Non. Mais le capitaine Burkhard et surtout les deux sous-officiers que je viens de nommer, pourront fournir ces renseignements, d'autant plus que, par mon ordre, *ces sous-officiers, ainsi que tous les hommes de ces patrouilles, ont été minutieusement examinés et interrogés.*

Il paraît qu'on a pillé les voitures, que des objets précieux, tels que des montres, etc., ont disparu à ce moment. Le colonel a-t-il, lors de l'enquête à laquelle on a procédé tout de suite, trouvé quelques traces, quelques indices permettant d'établir, avec quelque certitude, l'identité des coupables?

Malgré mes recommandations formelles et l'ordre d'apporter le soin le plus minutieux à l'enquête et à la visite du 29 avril, on n'a pu rien trouver sur la personne d'aucun de mes hommes, et j'affirme que, si quelqu'un de mes soldats avait dissimulé ou caché quelque objet volé, on l'aurait certainement retrouvé, comme tel avait été le cas à diverses reprises, pour les détournements sans importance.

Le colonel peut-il produire et désigner des témoins capables de confirmer les allégations contenues dans ses 4e et 5e réponses et qui seraient en cas de besoin en mesure de déposer sous la foi du serment?

Les deux barons von Lasollaye, dont l'un est grand-prévôt

à Gernsbach, dont l'autre réside à Baden, m'ont fait part de ces rumeurs, le 30 avril, à leur retour de Rastatt. Ils m'ont dit qu'ils avaient recueilli ces bruits, tant de la bouche des particuliers, que de la part des autorités.

Le colonel sait-il encore quelque chose et a-t-il quelque chose à ajouter ?

Je ne sais rien de plus que ce que j'ai dit et je n'ai absolument rien à ajouter.

Signé : BARBACZY, colonel.

***

La déposition du capitaine Burkhard ayant paru indispensable au cours de l'instruction, on l'a cité à comparaître.

Comment s'appelle le témoin ?

Louis von Burkhard von Kitzingen, né dans l'électorat de Würzburg, quarante-neuf ans, appartient au culte évangélique, célibataire, sert depuis trente-quatre ans dans l'armée impériale et royale, actuellement capitaine au régiment de hussards de Szekler.

Le témoin, connaissant les motifs de sa comparution, peut-il indiquer le jour et l'heure de son entrée à Rastatt ?

Je suis arrivé dans cet endroit, avec mon escadron, le 28 avril, vers sept heures du soir.

Qui a donné au témoin l'ordre d'y entrer ?

Le colonel von Barbaczy, commandant le régiment.

Quelles instructions générales le colonel a-t-il données au témoin ?

J'ai informé le colonel von Barbaczy que, d'après les renseignements apportés par un émissaire, les Français se disposaient à se porter en avant, soit le 28 dans la nuit, soit le 29 au matin, et à livrer au pillage toute la vallée de la Murg. Je reçus, en conséquence, l'ordre de pousser jusqu'à Rastatt, de m'y établir, d'envoyer des patrouilles sur ma droite et sur ma gauche afin de me mettre à l'abri d'une surprise. C'est ce que je fis.

Combien de patrouilles le témoin a-t-il fait marcher dans la nuit du 28 au 29 et quelle était leur force?

Aussitôt après m'être établi à Rastatt, j'ai fait partir deux patrouilles, fortes chacune de quinze hommes, chargées de m'éclairer du côté du Rhin, l'une vers Plittersdorf, l'autre dans la direction de Steinmauern. J'en envoyai une troisième, forte de huit hommes seulement, du côté de Stollhofen pour surveiller le pays le long du Rhin dans ces parages.

Le témoin n'a-t-il pas reçu du colonel von Barbaczy des ordres précis relatifs aux différents ministres encore présents à Rastatt, et, dans ce cas, quels étaient ces ordres?

Le colonel ne m'a donné en fait d'ordre que celui d'être, moi et mon escadron, pleins d'égards pour les légations, d'avoir soin d'éviter de leur créer la moindre difficulté. Ce que j'ai fait, du reste. C'est pour cela que j'ai envoyé un officier prévenir le ministre von Edelsheim et le major von Harrant, commandant à Rastatt, de l'ordre que j'avais reçu de mon colonel d'occuper Rastatt.

Le témoin s'est-il cantonné avec ses troupes dans Rastatt ou s'est-il établi hors de la ville?

Après avoir placé du monde dans les postes qu'il me paraissait nécessaire d'occuper, je me suis établi avec le reste de mes hommes hors de la porte de Karlsruhe et j'ai fait partir mes patrouilles dans les directions indiquées ci-dessus.

J'ai été dérangé à plusieurs reprises pendant cette nuit. Le ministre de Danemark et de Holstein, von Rosenkrantz, vint, entre autres, me trouver et m'annonça qu'il était décidé à partir cette nuit même. Je lui répondis que cela ne pouvait se faire, parce que j'avais ordonné à tous mes postes de ne laisser sortir personne pendant la nuit, afin que l'ennemi ne pût arriver à connaître ma position.

Le témoin a-t-il passé la nuit tranquillement à l'endroit qu'il vient d'indiquer ou bien a-t-il été troublé, dérangé par quelque événement?

Le ministre me répondit qu'il était obligé de partir, qu'il était ambassadeur et qu'on ne pouvait le retenir. Je lui fis remarquer qu'il me serait très pénible de devoir, lorsqu'il arriverait à la porte avec son équipage, le renvoyer et d'être

obligé de faire dételer ses chevaux. Sur ces entrefaites, le ministre me quitta, mais il ne partit pas de Rastatt cette nuit.

Certains ministres ont-ils quitté Rastatt cette nuit et à quelle nation appartenaient-ils?

Vers dix heures du soir, un hussard, envoyé vers moi par le chef de poste de Reinhaus (Rheinau), m'informa de la présence à cette porte d'un ministre français qui demandait à sortir à l'instant même, en disant qu'il voulait la nuit même partir pour la France. Ce soldat prononça si mal le nom du ministre que je ne pus deviner de qui il s'agissait. Il est possible qu'il ait voulu désigner Jean Debry. Peu après arrivèrent chez moi, à la porte de Karlsruhe, plusieurs ministres de différentes cours qui me représentèrent la nécessité de laisser sortir à l'instant même les ministres de France, par cela même que le colonel von Barbaczy leur avait accordé vingt-quatre heures pour quitter Rastatt.

Je m'étonnai, dans mon for intérieur, de voir les ministres s'entêter à partir par une nuit aussi sombre, si sombre qu'il me semblait impossible pour eux de songer à passer le Rhin au milieu d'une obscurité pareille. Je m'en étonnai d'autant plus, qu'ils avaient encore toute la journée du 29 à leur disposition. Mais, cédant aux instances des autres ministres, qui me pressaient de ne pas contrarier leurs projets, je donnai à la porte de Rheinau l'ordre de laisser passer à l'instant même l'ambassade de France et ses bagages. A dix heures du soir, les ministres quittaient Rastatt par cette porte.

Lors de leur départ, les ministres de la République française ont-ils demandé au témoin une sauvegarde ou une escorte militaire?

Les ministres français ne m'ont, à ma connaissance, demandé aucune escorte, puisqu'ils ne sont pas venus chez moi. Seuls, les plénipotentiaires des cours allemandes ont, comme je l'ai fait remarquer dans ma précédente réponse, exercé sur moi une pression réelle, ont insisté pour obtenir mon consentement au départ des ministres français. Il se peut, du reste, qu'au cours de ces entretiens et de ces discussions l'un ou l'autre de ces ministres ait dit quelques mots au sujet d'une escorte. Je ne veux et ne peux le nier complètement.

Du reste, je dois faire remarquer que, dans le cas même où l'on m'eût catégoriquement et formellement demandé une escorte, j'aurais dû la refuser. Une partie de mon monde était employée à la garde des portes ou en patrouille. Il me fallait tenir le reste réuni afin de parer à une surprise.

D'après les rapports des émissaires, je devais m'attendre à être attaqué à tout instant, et l'ennemi, pensant que je me serais affaibli en détachant des escortes, pouvait profiter de ce moment pour me tomber dessus. J'aurais donc, je le crois du moins, commis une faute en consentant à détacher une escorte, quelque insignifiante qu'elle eût été, alors que je pouvais être attaqué à toute minute. De plus, rien n'obligeait la légation française à partir cette nuit. Elle aurait pu facilement attendre le jour, c'est-à-dire le 29 avril; il aurait été plus sûr et plus facile, pour elle, d'ailleurs comme pour tout le monde, de voyager de jour.

Il me faut encore mentionner de plus ici une lettre, dont la teneur était connue à Rastatt. Il s'agit d'une lettre adressée au commandant de place à Strasbourg par le ministre de la Guerre français, qui proposait d'envoyer à Rastatt, au ministre Bonnier, pour y garantir sa personne, autant de troupes que ce dernier le jugerait nécessaire.

Que le témoin dise en toute vérité ce qu'il sait du lamentable événement qui s'est produit, et à quelle heure les bagages de cette ambassade ont été ramenés à Rastatt.

Il avait pu s'écouler environ une heure depuis le départ de la légation, lorsque plusieurs ministres, en proie à une profonde émotion, arrivèrent chez moi et m'annoncèrent que l'ambassade avait été attaquée sur la route, entre Rastatt et Rheinau, que les ministres avaient sauté hors de leur voiture. Ils me pressèrent de leur donner une patrouille afin de retrouver et de ramener en sûreté les ministres à Rastatt. J'organisai aussitôt une patrouille que j'envoyai sur la route où le malheur venait, dit-on, d'arriver.

Mais, avant la rentrée de cette patrouille, le maréchal des logis chef Konczak, qu'aussitôt après l'occupation de Rastatt j'avais détaché avec une patrouille du côté de Stollhofen, arriva chez moi et me fit le rapport suivant :

« Revenant avec sa patrouille, partie de Stollhofen par la route de Rheinau, il avait entendu un bruit assez fort sur cette route. Il s'était rapproché, pensant qu'il y avait peut-être là la pointe d'avant-garde de l'ennemi ; le bruit avait alors redoublé d'intensité ; il entendit des cris affreux et entendit, plus qu'il ne les vit (tant l'obscurité était épaisse), des gens à pied et à cheval qui se précipitaient sur les voitures. A l'approche de la patrouille, ces gens s'enfuirent dans le bois voisin. Lui, Konczak, avait envoyé à leur poursuite quelques-uns de ses hommes, qui ne purent arriver à rejoindre et à découvrir ces gens, protégés par l'obscurité de la nuit et par l'abri qu'ils trouvèrent dans le bois. Le brigadier Nagy l'avait rejoint avec l'autre patrouille et ils avaient trouvé deux morts gisant sur le théâtre du crime.

» Du reste, *les domestiques et les autres personnes qui portaient les flambeaux s'étaient enfuis* avant l'arrivée de sa patrouille auprès des voitures. Il lui était, par suite, impossible pour le moment de compléter ces renseignements, parce que l'obscurité l'avait empêché de voir ce qui s'était passé. Il n'avait entendu que du bruit et des cris qui, d'après ce qu'il croyait, avaient été poussés en français. Il avait laissé jusqu'à nouvel ordre le brigadier avec les deux patrouilles sur les lieux, en le chargeant de garder et de couvrir les voitures. »

Je venais à peine de recevoir le rapport du sous-officier lorsque plusieurs membres du corps diplomatique arrivèrent chez moi, à la porte de Karlsruhe, et m'apportèrent la triste nouvelle de l'assassinat de deux des ministres français et de la disparition du troisième ministre, de Jean Debry.

Je dois avouer franchement que cette catastrophe inattendue m'avait tellement anéanti que je pus à peine répondre aux ministres arrivés chez moi, et dont la consternation était aussi grande que la mienne. Il m'est, par suite, impossible de me rappeler ce que j'ai pu, dans l'état où je me trouvais, répondre aux questions qu'eux aussi me posaient à tort et à travers. Je me rappelle cependant leur avoir dit que les ministres français auraient pu éviter aisément, et à coup sûr, le malheur qui leur était arrivé, s'ils avaient cédé devant ma résistance, et si les ministres, comme les membres des autres

ambassades, ne s'étaient pas obstinés avec tant d'insistance à obtenir l'autorisation de partir de nuit.

Les ministres me demandèrent encore une patrouille qui devait escorter pendant la nuit le major badois von Harrant, commandant de la place, qui s'était offert pour aller à la recherche de Jean Debry. Mais je leur fis remarquer qu'à cause de l'obscurité ces recherches seraient forcément inutiles, qu'il ne tarderait pas, du reste, à faire jour. Devant mes représentations, ces messieurs renoncèrent à ce projet. Ce fut seulement lorsque le jour commença à poindre, que le major von Harrant me réclama une patrouille, que je lui donnai et avec laquelle il se porta du côté où le malheur était arrivé. Il revint au bout de deux heures sans avoir trouvé Jean Debry, bien qu'il l'eût à plusieurs reprises appelé en criant à haute voix son nom dans le bois.

Afin de reprendre la suite de la relation que j'ai interrompue, je dois dire encore, qu'aussitôt après avoir reçu son rapport, j'avais renvoyé le maréchal des logis chef Koncsak sur les lieux mêmes où il avait laissé les voitures de l'ambassade, en lui prescrivant de les conduire en ville sous l'escorte des deux patrouilles. Mais comme, d'après ce qui m'a été rapporté plus tard, on avait renversé une de ces voitures, comme il fallut assez longtemps pour la relever, ces voitures, escortées par mes hussards, ne purent arriver à Rastatt que vers deux heures du matin. On les conduisit, sur mon ordre, derrière la porte de Karlsruhe, après avoir fait descendre en ville les femmes et les personnes qui s'y trouvaient et qui avaient échappé aux meurtriers. On détela les chevaux, que l'on rendit au margrave.

On ne saurait dissimuler au témoin que, d'après un bruit qui s'est répandu à Rastatt après l'événement, on a accusé quelques hussards de son régiment d'être les auteurs du crime. Comment peut-il réfuter cette accusation et quelle réponse peut-il faire à cette question ?

Je n'avais avec moi, en fait de troupe, que mon escadron entièrement employé, comme je l'ai dit, soit à fournir des patrouilles, soit à garder les portes de Rastatt, soit à constituer une réserve autour de moi à la porte de Karlsruhe. Il est donc impossible qu'on puisse accuser mes hommes d'avoir commis le crime.

Les deux patrouilles qui, sous les ordres du maréchal des logis chef Konczak et du brigadier Nagy, rencontrèrent les voitures des Français, n'arrivèrent sur les lieux que lorsque le crime était déjà consommé, et c'est à ces deux patrouilles qu'il convient d'attribuer le sauvetage des survivants et non le meurtre des ministres. Elles ont même si consciencieusement rempli leur devoir qu'elles ont poursuivi dans le bois les gens dont elles avaient remarqué les allées et les venues auprès des voitures au moment où, attirées par les cris, elles arrivèrent sur le théâtre du crime. Sans l'obscurité exceptionnelle de cette nuit, elles auraient peut-être même réussi à les joindre.

C'est là chose qu'on savait dans tout Rastatt pendant tout le temps que j'y ai passé, et M. Jean Debry, lorsqu'il reparut dans cette ville, a lui-même déclaré qu'il avait été interpellé en français, qu'on lui avait demandé d'abord son nom, et qu'on ne l'avait frappé qu'après s'être préalablement assuré qu'il était bien Jean Debry.

On avait du reste, interpellé de la même façon les deux autres ministres. Comment peut-on sérieusement attribuer un pareil langage aux hussards de notre régiment? Aucun d'entre eux ne parlait d'autres langues que la langue de son pays et le hongrois. Fort peu d'entre eux savaient quelques mots de mauvais allemand. Aucun n'était capable de dire un seul mot dans n'importe quelle langue étrangère. On a, du reste, à Rastatt, attribué ouvertement le crime à un complot tramé par les émigrés. Bonnier lui-même a dû concevoir des craintes à ce sujet, puisqu'il est officiellement reconnu qu'avant de se mettre en route pendant la nuit, il s'était écrié : « Eh bien, partons! Quant à moi, je sais bien que je ne passerai pas le Rhin. » Il paraît, du reste, que Bonnier était le seul qui n'approuvât pas ce départ nocturne, mais qu'il a été presque contraint par les deux autres, qui le décidèrent à y consentir.

Comment et pourquoi des hussards de notre régiment se seraient-ils attachés à massacrer précisément les trois ministres et à se garder, au moins jusqu'à l'arrivée de mes patrouilles, de toucher aux autres personnes? Il leur aurait été absolument indifférent d'attaquer l'une ou l'autre des voitures, de tuer l'un ou l'autre des voyageurs, puisque, comme le pré-

tendent ceux qui les accusent, ils n'avaient qu'un but, qu'un objectif : le pillage et le vol. Pourquoi ne serait-ce pas tout aussi bien un émigré des Pays-Bas qui aurait organisé le coup et fait tuer ou tué le ministre Bonnier et les deux autres? Il est, en effet, universellement connu que ce fut à Bonnier que ces émigrés durent la perte de leurs biens.

Jean Debry lui-même, lorsque le lieutenant Draveczky l'accompagna jusqu'au Rhin et escorta les voitures, a remercié le lieutenant de cette escorte et lui a dit que, « si jamais le sort de la guerre faisait tomber un officier des hussards de Szekler entre les mains des Français, il se ferait un véritable plaisir de pouvoir lui être utile ».

Il fit un présent à l'escorte que je lui avais accordée et voulut même faire, aux lieutenants Draveczky et Fontana, un présent que ces officiers refusèrent. C'est, je crois, la preuve évidente qu'il n'avait pas alors le moindre grief contre les hussards de notre régiment et ne les soupçonnait en aucune façon, à ce moment, d'avoir pu être les auteurs du crime.

Jean Debry donna de plus à notre trompette, qui marchait en tête du convoi, un billet cacheté qu'il devait présenter immédiatement, dans le cas où le convoi aurait rencontré des patrouilles françaises. Je mentionne ce fait uniquement afin de montrer que Jean Debry avait connaissance de l'attaque que les siens projetaient d'exécuter contre nos avant-postes. Il n'aurait pas sans cela cru nécessaire de prendre cette précaution.

Du reste, le major von Harrant, qui accompagnait le convoi, pourra confirmer tout ce que je viens de déclarer.

A-t-on enlevé ou emporté des voitures de l'ambassade quoi que ce soit, peu importe le nom ou la nature des choses enlevées ?

Il est absolument certain qu'on a commis des actes de pillage, qu'on a enlevé certaines choses placées dans les voitures. Mais les hussards de la patrouille ne sauraient en être accusés, par cela même que mes investigations et les visites auxquelles on les a soumis n'ont amené la découverte de quoi que ce soit. Le pillage a dû se faire surtout avant l'arrivée des deux patrouilles de mon escadron sur les lieux où le crime a été commis.

On avait, comme je l'ai dit, renversé une voiture que mes hommes ont relevée. Il est donc permis de supposer que certains objets placés dans cette voiture ont pu se perdre. De plus, on a ramené les voitures de nuit à Rastatt et, dans la foule énorme qui s'est pressée autour de ces voitures, quelque main a pu s'égarer. Il est encore possible que quelque domestique ait réussi à se glisser, sans être remarqué, dans une de ces voitures, et à y enlever des objets.

A partir du moment où les voitures ont été amenées à la porte de Karlsruhe, je puis affirmer et garantir que rien n'a pu en être enlevé. Je prescrivis en effet aussitôt, et de concert avec l'officier badois qui y commandait la garde, de placer deux factionnaires badois et un factionnaire fourni par mes hussards, qui avaient ordre de veiller sur ces voitures. De plus, j'ai fait allumer immédiatement des torches et des feux de bivouac, afin d'empêcher les voleurs de profiter de l'obscurité pour y dérober quelque objet.

J'avais du reste eu le soin de faire sortir de la voiture où ils étaient placés et transporter en présence du grand prévôt badois, von Holzing, dans la pièce qui me servait de bureau, les sacs d'argent, dont trois étaient encore fermés par les cachets que l'on avait brisés seulement à un quatrième sac contenant des gros écus de six francs, ainsi que des bagatelles de toutes sortes et des objets précieux, tels que tabatières, boucles, etc. En présence du même von Holzing, je remis ces objets et ces sacs dès le lendemain au valet de chambre de Roberjot, non sans avoir remarqué que ce domestique avait mis dans sa poche une fort belle tabatière, pendant que M. von Holzing aidait les gens à emballer ces objets.

Quant aux lettres et autres documents écrits qui se trouvaient dans un coffre carré, dans un coffret en bois, dans des paquets et dans un portefeuille, je les fis sortir de la voiture en présence de M. von Holzing. J'avais, dès ce moment, pris la résolution de les envoyer à mes chefs, comme j'avais eu l'ordre de le faire lors de l'enlèvement des papiers du courrier français que nous avions arrêté.

Il y avait encore une boîte carrée, qui me parut, à cause de sa très grande légèreté, devoir contenir elle-même des papiers et que j'envoyai également à mes chefs.

Je dois encore ajouter que je remis moi-même deux sacs d'argent au valet de chambre de Roberjot, que le grand prévot remit les deux autres à un autre domestique de l'ambassade, arrivé un peu après le valet de Roberjot.

Le témoin a-t-il fait minutieusement visiter tous ses hommes, aussi bien ceux des patrouilles qui rencontrèrent les voitures que ceux du reste de son escadron ? A-t-il découvert des sabres et des effets souillés de sang ou quelque autre indice de l'acte qu'auraient commis quelques-uns de ses hommes ?

J'ai inspecté avec le soin le plus minutieux les sabres et tous les effets de mes hommes sans découvrir le moindre indice suspect.

Le témoin est-il resté encore longtemps avec son escadron à Rastatt ? Quand et par qui a-t-il été relevé ? S'est-il passé quelque chose d'intéressant jusqu'au moment de son relèvement ?

J'ai été relevé le 3 mai par mon camarade Szekely, sans qu'il se fût jusque-là rien passé qui vaille la peine d'être remarqué.

Le témoin a-t-il encore quelque chose à ajouter ?

Absolument rien.

Signé : VON BURKHARD, capitaine.

***

LES
SPORTS & JEUX D'EXERCICE
DANS L'ANCIENNE FRANCE

V

Au temps où René d'Anjou, roi de Sicile et de Jérusalem, écrivit son beau traité des tournois, les joutes étaient le complément régulier de ces fêtes. Les batailleurs d'alors se flattaient de n'être jamais las ; ils étaient plus fiers encore de leur endurance que de leur adresse. Le tournoi fini, ayant été en armures depuis onze heures du matin, ils dansaient. Le vainqueur, après avoir reçu le prix et embrassé la dame, comme c'était son droit, «et semblablement les deux demoiselles si c'était son plaisir», dansait avec la Reine et se gardait bien d'avouer qu'il était peut-être un peu fourbu. Vers la fin du bal, on annonçait des joutes pour le lendemain, autre exercice violent, où il fallait plus d'art que dans le tournoi et où, par conséquent, la possession de tous ses moyens était particulièrement nécessaire. Dans le désordre d'une bataille, le hasard peut vous servir; dans la joute, tout se voit, on se bat seul à seul, c'est un duel. Mais on était toujours prêt et jamais fatigué; du moins, on agissait comme s'il en eût été ainsi. Différents prix étaient donnés, et leur

1. Voir la *Revue* du 15 mai.

classification montre que l'on avait dès lors, de la même manière que nous l'entendons aujourd'hui, le *sens du sport*.

Avaient droit aux prix :

« 1° Celui qui fera le plus beau coup de lance de tout ce jour-là...

» 2° Celui qui rompra le plus de lances ;

» 3° ... Celui qui demeurera le plus longtemps sur les rangs sans déheaumer. » (On attendait, en rangs, son tour de jouter, et l'on devait fournir plusieurs courses.)

L'adresse et l'endurance avaient ainsi chacune sa part, bien que là encore ce fût toujours la force qui dominât : car il n'y avait, dans ces combats non plus, aucune place pour les feintes, les habiles parades, le bottes secrètes. Tout l'art consistait à viser juste, à bien « coucher son bois », comme on disait, à courir « de droit fil », et à bien faire porter sur l'adversaire le poids entier d'un coup frappé avec la dernière violence. Chacun devait briser, écraser, pour ainsi dire, sa propre lance contre son ennemi.

L'origine première des joutes ne semble pas moins ancienne que celle des tournois. Aussi loin qu'on remonte dans notre histoire, on trouve des combats singuliers et duels à mort[1] ; on s'amusa de bonne heure à les imiter en des combats de plaisance, comme on imitait les batailles dans les tournois. L'arme par excellence pour la joute était la lance, longue pièce de bois de frêne, de quatre à cinq mètres de long, parfaitement lisse d'abord, comme on peut voir dans la tapisserie de Bayeux, munie plus tard d'une ample garde arrondie qui formait, en avant de la main, comme un petit bouclier. En arrière de la main, était un *arrêt*, forte courroie clouée sur la hampe et nouée à son autre extrémité, lorsqu'on commença à porter des armures de plates (XIV[e] siècle), sur l'arrêt de fer de la cuirasse. Plus en arrière encore, un renflement, faisant pendant à la garde, lui servait de contre-

1. Le duel judiciaire, ce moyen si commode de sortir d'embarras et de tirer au clair les questions obscures, reste en faveur jusque dans le cours du XIV[e] siècle. On commence alors à avoir des doutes sur l'excellence du procédé, et c'est un signe des temps que de voir les religieux de Saint-Denis traiter d'« *injustissimum duellum* » un duel judiciaire régulier, précédé de serments, suivi de la pendaison du vaincu à Montfaucon et d'un pèlerinage d'actions de grâce du vainqueur en Terre Sainte (1386).

poids, de façon que le centre de gravité ne se trouvât pas trop près du fer et que le cavalier eût son arme bien en main.

L'habileté des Français à manier la lance était universellement reconnue; Du Cange a réuni quantité de textes qui le prouvent, un de Foucher de Chartres, historien et contemporain de la première croisade, où nos ancêtres sont qualifiés de *mirabiles de lanceis percussores*, et d'autres non moins caractéristiques puisqu'ils émanent d'étrangers. La lance était une arme favorite pour nos chevaliers, l'arme de leurs exploits. Les poètes se plaisaient à les représenter chevauchant en troupes, leurs lances droites comme les arbres d'une forêt : « Boson, Fouchier, Fouque, Séguin, conduisent leurs enseignes à travers le bois de frênes : le bois dont je vous parle est un bois où les frênes avaient pour fleurs des pointes d'acier[1] ». Dans son ample satire du monde chevaleresque, Cervantes ne pouvait manquer d'armer son héros d'une lance et c'est avec elle que le chevalier de la Manche accomplit ses exploits contre tous ennemis, y compris les moulins à vent. On s'en servait, en attendant, pour gagner ou perdre des batailles, et on se préparait, au Moyen âge, par les joutes aux exercices du temps de guerre.

Au début, nulle règle, pas plus que pour le tournoi. On fonçait sur l'adversaire, au grand galop, tâchant de le frapper droit et si fort qu'on pût lui faire vider les arçons, et, s'il restait collé à son cheval, de culbuter les deux à la fois. On frappe un tournoi, disait Dante, et on court une joute :

Ferir torneamenti e correr giostra[2],

Le poète avait souvent assisté à ces spectacles et en avait entendu, ajoutait-il, en Italie et au dehors, l'étrange musique. La lance ayant à porter, au moment du choc, le poids énorme de cette masse vivante, homme et cheval, bardée de fer, et entraînée à toute vitesse, se brisait d'ordinaire sur le heaume ou sur l'écu que l'adversaire portait au bras gauche et dont il cherchait à garantir sa tête. Ce bris évitait des morts et

1. *Girart de Roussillon* (XIe siècle), chanson de geste, traduite par Paul Meyer.
1. *Inferno*, XXII.

des blessures. Dans un heurt si violent, il fallait de toute nécessité que quelque partie s'effondrât : homme renversé, cheval culbuté ou enfin, — ce qui était le plus fréquent, et devint, dans les joutes courtoises et régulières, le coup normal, — lance brisée. Le chevalier qui ne réussissait ni à renverser l'adversaire ni à rompre sa propre lance, s'il n'était pas culbuté lui-même, avait nécessairement le bras retourné, faussé et souvent le poignet brisé. L'un quelquefois n'empêchait pas l'autre, et l'on pouvait par exception voir, à la fois, lance brisée et cavalier à terre, comme dans les joutes près de Paris en présence du roi de France Philippe-Auguste : dans une course la lance du vainqueur, non émoussée, comme c'était l'usage au début, traversa l'écu, la cuirasse et l'épaule de l'opposant, qui « chut tout plat à terre », pendant que la lance même « vola en pièces ».

De même que pour les tournois, où, dans le principe, on se servait de ses armes ordinaires, on modéra ce jeu au cours des siècles, en adoptant l'usage des armes courtoises et en introduisant une série de règles et de précautions pour en atténuer le danger, — comme l'emploi de lances légères, se brisant facilement, et l'établissement d'une barrière en bois, le long de laquelle galopaient en sens inverse les deux jouteurs, chacun de son côté et qui couvrait le cheval et, en partie, le cavalier. — Ainsi perfectionnées, demandant moins de frais, aventurant moins de vies à la fois, mettant bien en vue la force et le courage de batailleurs jaloux de se distinguer et de n'être pas confondus avec d'autres, les joutes obtinrent une faveur de plus en plus grande et survécurent aux tournois. Mariages, entrées solennelles, fêtes diverses, tout était prétexte à joutes; et même, fort souvent, on n'avait besoin d'aucun prétexte spécial, on organisait des joutes pour se distraire, se détendre les muscles, égayer un voyage, fût-ce même un pèlerinage, faire la connaissance des champions étrangers, rompre la monotonie de guerres qui duraient cent ans et atténuer par quelques intermèdes courtois la fatigue des haines perpétuelles.

Sur ce chapitre, Froissart est intarissable. La joute était, de son temps, à la période intermédiaire: on y employait tantôt les armes courtoises et tantôt les armes de guerre;

les barrières n'étaient pas, comme au xve siècle, d'un usage commun, et les cavaliers, d'ordinaire, fonçaient l'un sur l'autre à plein champ, au risque de frapper l'air vide parce que leurs chevaux, rendus prudents par l'expérience, faisaient brusquement un bond de côté. C'était un cas très fréquent, prévu et réglé; les jouteurs devaient alors, « par semblant », se montrer « fort courroucés », et recommencer aussitôt « de grand randon ». D'autres fois, au contraire, les chevaux, trop bien maintenus en ligne, s'affrontaient : d'où chutes simultanées, immense poussière, jurons, cliquetis de fer et désarroi général.

Le xvie siècle est le beau temps de la prouesse individuelle, si pittoresque, si désastreuse. Dans le tournoi, du moins, un peu de tactique était nécessaire; dans la joute, on ne compte que sur soi et tout ce qu'on gagne d'honneur est pour soi : ce jeu devient l'exercice favori, et d'autant plus que, comme on se sert à volonté des armes de combat, il continue d'offrir l'attrait si vif alors du danger réel. On pourrait croire que les guerres interminables, les batailles et les sièges incessants eussent suffi à satisfaire ce goût; mais il s'en fallait de beaucoup. On quittait sa province ou même son pays pour aller « faire armes » au loin, sur la renommée de tel ou tel jouteur fameux de France, d'Allemagne, d'Italie, d'Angleterre ou d'Écosse. Pierre de Courtenay, Anglais, vient en France pour « faire armes »; il rompt une lance avec Gui de la Trémouille, et le roi déclare que c'est assez, félicite Courtenay, lui remet des présents et, lui donnant pour escorte le sire de Clary, crainte de mésaventure en pays ennemi, le renvoie à Calais. En route, on s'arrête chez la comtesse de Saint-Pol, et Courtenay exhale en présence de la dame sa mauvaise humeur : il n'a eu aucun plaisir et n'a su « à qui faire armes » en France. Clary est furieux, mais se tait pour ne pas causer d'esclandre en présence d'une dame et parce qu'il est chargé d'escorter l'autre. Mais, arrivé en terre anglaise, il fait constater à l'étranger qu'il a bien passé la frontière, qu'il y est arrivé sans encombre et que la courtoise mission prescrite par le roi est finie. Sur l'acquiescement de Courtenay, Clary lui rappelle le propos tenus devant la comtesse et conclut :

« Je veux bien que vous sachiez que je m'offre ici, quoique je sois l'un des moindres de notre marche, que le royaume de France n'est pas si vide de chevalerie que vous n'y trouviez bien à qui faire armes... Ce n'est pas par haine ni félonie que j'aie à vous ni sur vous; ce n'est fors que pour garder l'honneur de notre côté, car je ne veux pas que, vous, retourné à Calais ou en Angleterre, vous vous vantiez que, sans coup férir, vous avez déconfit les chevaliers de France... »

L'étranger accepte avec plaisir; on courra trois courses de lances de guerre : « Quand ils furent venus, il n'y eut point planté de parlement », — ces parleries dédaignées des tournoyeurs, — « car ils savaient bien quelle chose ils devaient faire. Tous deux étaient armés bien et fort... et étaient bien montés; et puis leur furent baillés les glaives (lances) à pointes acérées de fer de Bordeaux, tranchants et affilés... Ils éloignèrent l'un l'autre et éperonnèrent les chevaux et vinrent l'un contre l'autre, par avis, au plus droit qu'ils purent. Ce premier coup ils faillirent et point ne se assénèrent : de par semblant ils furent moult courroucés. A la seconde joute ils rencontrèrent et vinrent l'un sur l'autre de plein eslai. Le sire de Clary férit et atteignit le chevalier d'Angleterre de plein coup de son glaive (sa lance)... et lui perça tout outre la targe (bouclier) et parmi l'épaule, tant que le fer passa outre bien une poignée, et l'abattit jus du cheval de ce coup. Le sire de Clary qui si bien avait jouté passa outre franchement et fit son tour ainsi qu'un chevalier bien arréé (correct) doit faire et se tint tout coi, car il vit qu'il avait abattu le chevalier anglais et que toutes gens de son côté l'environnaient. »

Ceux-ci adressent des reproches au Français :

— Vous dussiez et pussiez bien courtoisement avoir jouté.

— Mais, dit Clary, nous étions à égalité, et il a tâché de m'en faire autant.

Puis, comme deux courses seulement avaient été courues, il demanda, comme les règles du jeu l'y obligeaient, « s'il lui faut ou veut plus. — Nenni, répondirent les autres; chevalier, partez vous, car vous avez assez fait. »

Clary s'en alla fort satisfait de l'aventure et rejoignit le roi qu'il en trouva très mécontent. Le chevalier français avait-il le

droit de considérer sa mission comme finie, une fois la frontière passée, et de « faire armes » contre Courtenay, montrant ainsi son désaveu de la décision royale qui avait mis fin aux joutes de l'Anglais? Problème trop délicat, selon les idées du temps, pour être tranché à la légère. En attendant la solution, Clary fut mis en prison, risquant fort d'être banni. Par bonheur, le sire de Coucy et le duc de Bourbon plaidèrent sa cause et purent enfin lui annoncer sa grâce : « Grand merci! dit-il, mais je cuidais avoir bien fait. »

On voit que, si les tournois rappelaient les batailles, les joutes n'étaient pas sans ressemblance avec les duels. Une des séries de joutes les plus célèbres du siècle fut donnée à Saint-Inghelberth, près Calais, en mai 1390; la fête eut la forme alors si goûtée de défi général à tous venants, le défi étant lancé par trois Français : Regnault de Roye, Boucicaut et le sire de Saint-Py. Ils offraient le combat à lance « de paix ou de guerre », à tout venant, trente jours durant : c'est assez dire qu'ils ne doutaient pas de leur endurance ni de leur force. « Et pour ce que l'entreprise des trois chevaliers semblait au roi de France (Charles VI), et à ceux et celles qui là étaient, très hautaine, il leur fut dit et remontré pour le meilleur que ils le fissent écrire et jeter en un feuillet de papier. » — Grimoires, plaideries! disaient les tournoyeurs d'antan. — « Si prit un clerc, et encre et papier, et se boutèrent en une chambre, et écrivit le clerc ainsi :

« Pour le grand désir que nous avons de voir et d'avoir la connaissance des nobles gentilshommes, chevaliers et écuyers étrangers... nous serons à Saint-Inghelberth le vingtième jour du mois de mai prochainement venant, et y serons trente jours... et tous les trente jours, hormis les vendredis, délivrerons toutes manières de chevaliers et d'écuyers... chacun de cinq pointes de glaive (lance) ou de cinq de rochet (lance courtoise avec tampon)... de tous les deux si ce leur agrée. Et au dehors de notre logement seront trouvés nos targes et nos écus armoriés de nos armes, c'est à entendre de nos targes de guerre ou écus de paix. Et quiconque voudra jouter, vienne ou envoie, le jour devant heurter, ou toucher d'une vergette auquel que mieux lui plaira à choisir » — et il aura, selon son gré, joute de paix ou de guerre.

Ces conditions furent examinées; les sages du conseil royal froncèrent le sourcil, craignant des complications internationales, « pour tant que les armes devaient se faire si près de Calais », et que les Anglais, fort susceptibles, auraient pu y voir une provocation indirecte, « atine d'orgueil et de présomption ». Mais le roi dit : « Qu'on leur laisse faire leur emprise ! Ils sont jeunes et de grant volonté; si l'ont promis devant les dames de Montpellier. » Le roi lui-même était âgé de vingt et un ans, et il avait une admiration particulière pour les dames de Montpellier.

Les joutes eurent lieu ; quantité d'Anglais y vinrent ; les trois jeunes gens firent des prodiges, et non seulement aucun incident international ne vint troubler la parfaite harmonie dans laquelle on s'asséna d'innombrables « horions », mais les Anglais « remercièrent grandement les chevaliers français de leurs esbattements ».

Nous avons plusieurs récits de ces joutes; celui de Froissart, le plus minutieux, est d'une longueur et d'une monotonie prodigieuses; il faut pour le lire sans en rien sauter quelque chose de l'endurance de Boucicaut ou de Saint-Py. Il est fort instructif toutefois. On y voit que presque tous les chevaliers préfèrent la joute de guerre, que les coups pénétrant « ès lumières des heaumes », coups très admirés, furent nombreux, sans désagrément notable, sauf, pour Boucicaut, « que le sang lui vola hors du nez » ; que Godefroy de Seton, Anglais, eut le bras traversé, le fer restant dans la plaie; qu'un autre Anglais fut « porté si durement à terre qu'on cuidait qu'il fût mort », mais il ne l'était pas. En somme, malgré un danger réel, aucune mort et peu de blessures sérieuses. Il y avait manière de s'y prendre et, bien que le péril fût plus grand avec les armes de guerre, cependant on ne cherchait pas à tuer ni à faire de grièves blessures. C'est pour cela que les amis de Courtenay avaient pu crier au sire de Clary : « Vous dussiez et puissiez bien courtoisement avoir jouté ». Clary avait eu ses raisons ; mais, d'ordinaire, on y mettait plus de réserve ; en d'autres termes, on s'épargnait. S'il en fallait une preuve, à ajouter à la rareté des accidents graves, on la trouverait dans le soin que prend Froissart de nous assurer, à chaque course, sans se lasser, avec une mo-

notonie de refrain, que ses chevaliers « ne se veulent pas épargner »: qu'ils frappent « sur les heaumes sans eux épargner » : le chroniqueur eût pris moins de peine pour écarter cette idée si elle avait été invraisemblable ou rare.

Aux xive, xve, xvie siècles, les joutes sont innombrables. Même prisonnier de ses ennemis, un seigneur ne se privait pas de plaisirs si nécessaires. Otage en Angleterre, après la paix de Brétigny, Jean de France, duc de Berry, fameux preneur de villes et grand collectionneur de manuscrits, « fut moult bel jouteur, dit Christine de Pisan, dont au temps qu'il était en Angleterre avec son père le roi Jean, y forjouta les joutes (gagna le prix) par plusieurs fois et aussi en France ». Son père, le duc de Bourbon, « bel, joyeux, festoyant et de honorable amour amoureux et sans péché, selon que relation témoigne », se distingua de même en Angleterre « car bel jouteur était », dit la même Christine : c'était encore, dans les idées du temps, une manière de faire respecter le nom français, et cette manière, du reste, n'empêchait pas les autres, car Louis de France, duc de Bourbon, contribua à la victoire de Rosebecque et commanda la croisade triomphante contre Tunis, en 1390. Les rois de France se livraient avec ardeur à ces jeux ; Charles VI se distingua aux joutes de son propre mariage, que décrit si complaisamment Froissart et où l'on souffrit si terriblement « de la poudrière » (la poussière), grande cause de gêne et parfois de morts par étouffement tant en joutes qu'en tournois : « Et eut le prix des joutes pour le mieux joutant de tous, par l'assentiment et jugement des dames et des hérauts, le roi de France. Et pour ce que les chevaliers se plaignaient de la grand poudrière qu'il avait fait le jour des joutes, et disaient les aucuns que leurs faits en avaient été perdus », — toujours cette même préoccupation d'être bien vu et distingué ! — « le roi ordonna qu'on y pourvût. Si furent pris plus de deux cents porteurs d'eau qui arrosèrent la place ce mercredi et amoindrirent grandement la poudrière, mais nonobstant les porteurs d'eau, encore y en eut-il assez. »

Un chevalier partant en voyage et désireux d'égayer sa route publiait volontiers ses « chapitres », c'est-à-dire les règles du jeu qui lui étaient propres et qu'il offrait à tout venant.

De Werchin, sénéchal de Hainaut, le fait en 1402 et annonce, rapporte Monstrelet, que, se rendant à Saint-Jacques d'Espagne pour le bien de son âme, il acceptera le combat à armes courtoises contre tout opposant qui ne le détournera pas de plus de vingt lieues de son itinéraire, dûment notifié d'avance à tous et à chacun. Le sénéchal pourra se présenter ainsi à la châsse de monseigneur saint Jacques avec quelque meurtre de plus sur la conscience, mais accompli selon les règles, en toute loyauté, sans la moindre haine et par simple « esbattement ». Parce qu'on avait quelque vœu à remplir ce n'était pas une raison, pensaient les chevaliers de ce temps, pour s'en aller tout confit en dévotion. L'histoire du fameux Jacques de Lalain, gloire de la cour de Bourgogne[1] est un interminable récit de joutes, duels et combats de toute sorte; il se battait à la lance, la hache, la dague et l'épée; car, si la lance était l'arme classique de la joute, d'autres parfois y étaient employées; il adressait ses « chapitres » aux plus illustres batailleurs d'Europe et se transportait en leur pays pour se couvrir de gloire, tout en s'amusant à ces duels figurés. Ses lettres de provocation authentiques et qui nous sont parvenues sont aussi courtoises que le roi René lui-même eût pu te souhaiter. Il provoqua James Douglas, en 1448, « pour les grands biens, honneur et vaillance que je sais être en votre noble personne » écrivait-il, « et que sur tous autres, au cas que votre plaisir serait, je désire avoir votre accointance, en ramenant à mémoire le noble désir et haut vouloir que je sais que vous avez au très renommé métier des armes, et que me tiendrais bien heureux que aucun service pusse faire à votre très belle dame ». Suivent les conditions et chapitres de ses combats. Douglas répond par la lettre la plus polie du monde et accepte avec toute sorte de compliments, à la suite de quoi il essuie une défaite complète en présence du roi d'Écosse, Jacques II, et de toute la cour.

Au XVIe siècle, quand le goût des tournois s'est éteint, la passion pour les joutes reste aussi vive. A l'entrée de François Ier à Paris, après son couronnement, le 15 février 1515, il y en eut « de moult excellentes; et y fut tué d'une lance

1. Sur les joutes et autres sports en faveur à la cour de Bourgogne, voir les voyages de Rozmital. (Bonnaffé, *Voyageurs de la Renaissance*, p. 28.)

un gentilhomme nommé M. de Saint-Aubin », ce qui prouve que le jeu avait été sérieux, « excellent ». François I[er] lui-même, dès son enfance, brilla dans les joutes ; son fils Henri II, qui avait les mêmes goûts, en fut victime, comme on sait, en un combat dont il sera question plus loin. En Angleterre, l'héroïque soldat et charmant poète Sidney remportait le prix des joutes « sur l'avis, dit-il, des spectateurs anglais, et d'autres encore envoyés par cette douce ennemie, France ».

La mort tragique d'Henri II (passe encore qu'un Saint-Aubin fût tué !) contribua à diminuer la faveur dont jouissait ce genre d'exercice. Il survécut toutefois, mais de ce moment date pour lui la décadence. Le vieux Pluvinel, ce modèle des écuyers, déplore, à chaque page du beau traité qu'il écrivit pour son maître, le jeune roi Louis XIII, l'adoucissement des mœurs et la perte des anciens usages. Il enseigne encore l'art de la joute à son élève, mais c'est un art mourant. Son traité donne, en tout cas, un bon résumé des diverses précautions par lesquelles on avait cherché, au cours des siècles, à limiter le danger de cet amusement : barrière séparant les cavaliers, protégeant leurs montures et empêchant « que les chevaux, sur lesquels on a souvent rompu les lances et qui craignent le choc, ne s'écartent de la carrière » ; grosses et fortes vis fixant à la cuirasse le casque impossible à retourner ou renverser désormais ; plastron de fer couvrant tout le côté gauche de la cuirasse, l'épaule et le bras gauche (côté que vise la lance de l'adversaire), et remplaçant l'écu, etc.

Monter à cheval ainsi armé n'était pas mince affaire : le roi Henri V dans Shakespeare, pour conquérir l'amour de Catherine de France, se vante de pouvoir sauter, en armure, de terre sur son cheval ; prouesse peu commune et plus rare encore dans la réalité qu'au théâtre, bien qu'on en connût quelques exemples authentiques, un notamment fourni par Boucicaut. Il faut, — dit Pluvinel, écuyer pratique et qui n'écrit pas uniquement pour des cavaliers prodiges, — « un petit échafaud de la hauteur de l'étrier du cheval, sur lequel deux ou trois personnes peuvent tenir, savoir est le gendarme (le jouteur), un armurier pour l'armer et quelque autre pour l'aider, étant nécessaire en ces actions périlleuses que

l'armurier soit toujours proche et arme les combattants, afin que rien ne manque et que tout soit juste », — inspection déjà minutieuse au Moyen âge, et bien plus maintenant que les armures, à la veille, elles aussi, de disparaître, étaient devenues plus compliquées et avaient maintes parties articulées.

Les questions de cérémonial, d'attitude et d'élégance préoccupent Pluvinel, tout naturellement, puisqu'il écrit au déclin de l'art qu'il célèbre : « En partant, je veux qu'ils fassent la quatrième levée... et qu'en même instant ils posent l'arrêt de la lance sur l'arrêt de la cuirasse, et au lieu de laisser tout doucement tomber la pointe de la lance, j'entends qu'elle soit tout à fait en la place pour rompre, vingt pas avant de rencontrer son ennemi, afin d'avoir plus de loisir de s'ajuster et de donner (frapper) au lieu qu'on désire, pour rompre de bonne grâce ; et prendre garde de ne serrer pas la lance dans la main en choquant, de crainte que, se rompant dans la poignée, elle ne blesse la main qui se trouverait serrée : ce qui arrive assez souvent à ceux qui ne savent pas ce secret. Il suffit seulement que la main serve pour soutenir la lance sur l'arrêt de la cuirasse, et pour ajuster le coup où l'on désire. Puis, la lance rompue..., il faut faire son arrêt de bonne grâce, en levant le reste du tronçon qui reste dans la main ; et, l'arrêt fait, la jeter hors la lice, dans le champ. Mais si la lance se rompait dans la poignée, il faut, en faisant son arrêt de bonne grâce, hausser la main et secouer le gantelet, pour montrer aux regardants qu'on n'est pas étonné du choc. »

Ainsi le vieil écuyer, remontant à l'époque de sa jeunesse, commémorait les souvenirs d'un âge qui se rappelait encore les tournois, au seuil d'un siècle qui ne connaîtrait plus que les carrousels.

VI

Entre la joute et le tournoi, le pas d'armes, qui consistait, comme le tournoi, dans l'imitation d'une opération de guerre : la défense ou l'attaque d'un pas ou passage, d'un pont, d'une

entrée de château, d'une porte de ville. « Tenir le pas » était le fait des défenseurs ou « tenants ». « Combattre à la barrière » était le fait des assaillants ou « venants », « ceux de dehors ». Dans des temps où l'artillerie était, soit inconnue, soit peu efficace, et où le sol était hérissé de menues forteresses qu'on prenait et reprenait sans cesse, les gens de guerre avaient constamment, dans la vie réelle, à forcer ou défendre des ouvrages fortifiés ou des défilés naturels; on leur en donna encore de plus prestigieux à prendre dans les romans : les chevaliers, se piquant au jeu, rivalisèrent avec leurs modèles imaginaires et voulurent ressembler à leurs portraits. Ils cherchaient à se hausser jusqu'aux prouesses de Roland défendant le pas de Roncevaux : quand ils le faisaient dans des fêtes, on peut sourire ; quand ils le faisaient à Marignan, il n'y a qu'à admirer. Ces peintures embellies éveillaient dans leurs âmes de ces idées qu'on a appelées plus tard des idées-forces et qui élevaient leurs cœurs. On a vu depuis des sociétés incessamment enlaidies par des peintres dont le « réalisme » consista à n'observer que laideur et bassesse, comme si rien d'autre n'était « réel », semant des idées-forces qui abaissent au lieu d'élever, et, au lieu de fortifier, tuent.

Le pas d'armes offrait l'agrément de pouvoir être varié à l'infini : par le choix du lieu à défendre, des armes, des conditions du combat, enfin par l'imitation de quelque rencontre fameuse dans la réalité ou dans le roman. Par là on donnait à ces exercices un caractère dramatique et romanesque qui en augmentait l'intérêt. La reproduction de tel ou tel « pas » fameux revient constamment dans les fêtes du Moyen âge: par exemple, le « pas de Saladin », où l'on reproduisait les exploits semi-légendaires du sultan et de Richard Cœur de Lion ; tantôt, c'étaient de vrais combats (sans haine), tantôt c'étaient de simples spectacles pour enchanter les regards, mais où l'on donnait et recevait encore, au hasard de la représentation, force horions très réels. « Dessous le moûtier de la Trinité », dit Froissart, à propos de l'entrée à Paris de Charles VI et d'Isabeau de Bavière, « sur la rue, avait un échafaut, et sur l'échafaut un châtel, et là au long de l'échafaut était ordonné le pas du roi Saladin, et tout fait de personnages, les chrétiens d'une part et les Sarrasins d'autre part, et là étaient,

par personnages, tous les seigneurs de nom qui jadis au pas Saladin furent, et armoyés de leurs armes, ainsi que, pour le temps de adonc, ils s'armaient. » Au passage du cortège royal, le roi Richard vint demander à Charles VI congé d'aller assaillir les Sarrasins. « Ce congé pris, le roi Richard s'en retourna devers ses douze compagnons et lors se mirent en ordonnance et allèrent incontinent assaillir le roi Saladin et ses Sarrasins; et là y eut par ébattement grand bataille. »

Ces jeux héroïques avaient une telle importance et formaient des souvenirs si plaisants qu'on en perpétuait le souvenir en les faisant représenter en tapisseries. Ce fut le cas pour les combats donnés dans cette même occasion de l'entrée de Charles VI à Paris. Le Prince Noir possédait de très belles tapisseries du Pas de Saladin, qu'il mentionne dans son testament et lègue à son fils, qui allait être le roi Richard II : « Nous devisions à notre dit fils, la salle d'arras du pas de Saladin. » (7 juin 1376, veille de sa mort.)

Les Français excellaient à ce genre de jeu dont le pittoresque et les formes variées charmaient leur imagination; dans son livre du *Courtisan*, l'Italien Castiglione énumère les qualités qu'un homme de cour parfait devrait emprunter aux diverses nations, et il donne aux Français la palme pour les tournois, le pas d'armes et les combats à la barrière : « *nel torneare, tener un passo, combattere una sbarra.* » (Écrit en 1514.)

Un des pas d'armes les plus mémorables fut donné au château de Sandricourt en 1493 ; un récit minutieux, rédigé avec une compétence professionnelle par le héraut d'armes du duc d'Orléans, nous en est parvenu; de ravissantes miniatures mettent sous nos yeux chaque scène de ces curieux combats. Nous sommes entre le Moyen âge et la Renaissance ; on surenchérit en paroles sur les mœurs chevaleresques; on se promet d'imiter les chevaliers errants qu'on ne connaît que par les livres; un semblant de confort tout moderne donne un caractère bizarre et presque risible à des combats où l'on se flatte de surpasser les prouesses des anciens preux; on assaisonne ses exploits de littérature, nous nous éloignons de Roland et nous rapprochons de Don Quichotte.

« Ce sont les armes qui ont été faites au château de San-

dricourt près Pontoise, le seizième jour de septembre mil quatre cent quatre-vingt et treize, lesquelles ont été, par moi, Orléans, héraut d'armes de monseigneur le duc d'Orléans, vues... et rédigées et mises par écrit à la vérité. » Ce qui l'a décidé à écrire les prouesses des combattants, « si a été pour la grande ardeur de prouesse de quoi j'ai vu leurs nobles cœurs si très pleins ».

« S'en suyvent les articles dudit combat de Sandricourt », autrement dit le programme, ce que le chevalier de Lalain appelait ses chapitres, mélange singulier, dans le cas présent, de sport et de roman : « Pour ce que tout vrai cœur qui tend à bonne renommée doit quérir et parfaire la volonté des dames, comme de ce dont toute perfection de valoir sort et procède » ; que d'autre part les plus belles et les meilleures se trouvent à Pontoise et dans les environs; qu'enfin ces belles personnes ont daigné mettre « au monde dix jeunes écuyers ou chevaliers qui, dès leur enfance, ont... exploité leur temps ainsi que jadis faisaient en ce lieu même les errants »; pour ces motifs et d'autres encore, les susdits gentilshommes se sont résolus « à faire et accomplir » les articles suivants :

« Et premièrement lesdits chevaliers ou écuyers qui sont dedans ledit château de Sandricourt sont délibérés tous dix ensemble de se trouver, ainsi qu'ils ont accoutumé, à la barrière périlleuse de ladite place, où nul n'approche sans danger et s'y trouveront le quinzième jour de septembre, à pied, armés comme il appartient, ou ainsi que chacun voudra, l'épée ceinte tranchante, sans estoc (pointe), la lance au poing, à fer moulu, pour défendre ladite périlleuse barrière contre les premiers dix qui s'y voudront présenter... »

Le jour suivant, les défenseurs sortiront du château à cheval, au son du cor, « la lance sur la cuisse » et se battront contre dix opposants « au carrefour ténébreux » ; puis il y aura des combats singuliers « au champ de l'épine ». Puis les dix chevaliers se transporteront « en la Forêt dévoyable » (sans chemins, où l'on se perd, expression courante dans les romans de chevaleries, où toutes les forêts sont dévoyables) ; là, ils iront « chercher leurs aventures, erreront parmi ladite forêt montés et armés » comme ci-dessus, et livreront bataille au gré du hasard contre tous ceux qu'ils rencontreront. « Et

se fera ladite erre pour le jour seulement. Et seront tenus lesdits gentilshommes, le lendemain, se trouver au dîner audit château de Sandricourt pour rapporter, en leur foi et honneur, devant les dames et juges de vérité, de ce qu'ils auront trouvé durant leur queste. »

Le combat et ses conditions sont annoncés, avec permission du roi, par toutes les villes, cités et places de France, et tout se passe conformément au programme. Le carrefour ténébreux « était tout clos de bois à grands échafauds que lesdits gentilshommes avaient fait faire »; au bout se trouvaient des pavillons préparés pour que les combattants pussent s'armer et désarmer commodément. « Et chacun desdits chevaliers avait son pavillon et tente pour soi armer ou désarmer et monter à cheval ainsi qu'il leur plaisait; et force hypocras, vins et viandes donnaient à chacun qui y voulaient venir » : cabinets de toilette et buffets qui n'eussent pas médiocrement surpris les paladins d'autrefois.

A la première épreuve, « tomba par terre le vicomte de Rouen... tous y firent très vaillamment et à toutes peines les pouvait-on départir ». Au carrefour ténébreux, « à la rencontre du choc des lances et des chevaux, furent trois desdits chevaux portés par terre dont l'un desdits chevaux mourut » sur place. Diverses chutes, pertes d'épées et bris de lances se produisent : tous « se acquittèrent terriblement bien ». Le jour d'ensuite, les chevaliers « tiennent le pas » contre tous venant. A la « huitième course, s'est présenté monseigneur de Saint-Vallier de dedans contre Marcillac de dehors et a rompu ledit seigneur de Saint-Vallier sa lance de droite atteinte sur ledit Marcillac » : le coup fut si « grand et terrible » que ce dernier aurait été jeté à terre « si n'eût été l'arrêt de la lance dudit seigneur de Saint-Vallier qui rompit », ce qui fait que le tronçon de lance, n'ayant plus son point d'appui naturel, lui retourna le poignet; on trouva, le lendemain, Saint-Vallier à l'écart et ne se battant pas, « pour ce que il était afoulé en la main ».

Il en dut être fort marri, car c'était le jour le plus intéressant de tous et le dernier de la série, le jour de la Forêt dévoyable : « Et le lendemain partirent lesdits gentilshommes qui tenaient le pas pour aller en la forêt dévoyable, en armes,

comme des chevaliers en armes, quérant leurs aventures, et étaient lesdits chevaliers si gorgias que c'était merveille. » Ils se transportent donc dans les champs et bois voisins courant leurs aventures, à l'imitation des « seigneurs de la Table ronde ». On se bat de tous côtés, à pied, à cheval, à la lance, à l'épée. « Et tout ledit jour n'eût-on vu à travers champs et bois sinon que chevaliers combattant les uns aux autres et en tant de lieux que possible n'était de pouvoir tout voir. »

A cette date, l'imitation de la guerre se reconnaissait encore, bien que des raffinements inattendus fussent introduits dans le jeu pour le confort et soulas des combattants : « Et cedit jour de la Forêt dévoyable étaient les maîtres d'hôtel en la quête après lesdits chevaliers et avaient gens de tous côtés après eux qui portaient force hypocras blanc et clairet, juillets (juleps) et sirops violas (de violettes), confitures et autres épiceries à qui en voulait, et quelque part qu'ils rencontrassent lesdits chevaliers ou autres gentilshommes leur en présentaient, desquels qu'ils voulaient, à leur plaisir. »

Une miniature charmante représente la scène : une vaste campagne avec des bouquets d'arbres çà et là ; les serviteurs versent l'hypocras dans de grands bols de bois ; de belles dames minces et élégantes, aux cheveux d'or et aux grands yeux, offrent d'un air mélancolique et doux le vin aux chevaliers. Ceux-ci, montés sur leurs chevaux de guerre, entr'ouvrent l'orifice supérieur de leur carapace et approchent des lèvres de fer du casque les petits baquets bien remplis que leur tendent de belles mains.

Le soir a lieu le banquet final, « grand et plantureux », lequel, en raison du nombre des convives, fut servi dans la cour du château, illuminée *a giorno* : « Grand force torches et falots y avait, tant en la cour... que ès tours et à l'entour de ladite place et d'une lieue en ronde y eût-on pu venir aussi à clair que si c'eût été de jour. » Le banquet était servi en grande joie et à grand fracas, comme c'était l'usage, au bruit de la vaisselle, aboiement des chiens et, dominant le tout, harmonieux vacarme de « grand quantité de tabours de Suisses et autres instruments qui incessamment ne cessaient de sonner ».

Le petit livre du héraut Orléans nous donne enfin le nom des dames qui assistèrent à ces combats, « si fortement et richement habillées », dit ce consciencieux témoin, « que chacun noble homme devait avoir courage et prendre plaisir de faire quelque chose pour l'amour d'elles », — les noms de dames qui furent belles il y a quatre cents ans. — Orléans nomme les chevaliers aussi : Saint-Vallier, Coligny, Hédouville et bien d'autres dont beaucoup jouèrent un rôle en de plus sérieuses aventures. La plupart firent, en effet, partie de ces troupes vaillantes qui se couvrirent de gloire en Italie et dont, disait Brantôme en son énergique langage, « les cimetières et champs de là sont encore bossus[1] ».

L'époque de la Renaissance vit chez nous les plus somptueuses de ces fêtes, et leur déclin. Au mariage de Louis XII avec Marie, sœur d'Henri VIII, Monsieur d'Angoulême (François Ier) tint le pas avec sept capitaines : La Palice, Bonnivet, Fleurange, Vendôme, etc. « Et avecque leurs aides tinrent le pas à tous venants tant Anglais que Français, fût à cheval ou à pied, et nous assure qu'ils eurent merveilleusement à souffrir, car ils eurent dessus les bras plus de trois cents hommes d'armes. Et y furent faites de fort belles choses, de frapper et bien jouter ; et encore fut plus beau à voir les banquets et festins qui s'y firent » (1514). Le rôle des maîtres d'hôtel allait décidément grandissant : et, cette fois, la constatation ne vient pas d'un héraut d'armes, mais d'un célèbre « adventureux », Fleurange, maréchal de France.

Un événement tragique précipita la décadence de ces jeux. Ce fut la conclusion funeste des « joutes », « tournoi ». « pas d'armes », où Henri II trouva la mort : à cette date, le sens précis de ces termes s'est effacé et les contemporains les emploient tous les trois à propos de cette même fête. En raison de l'importance que lui valut sa catastrophe, les témoins des jeux nous en ont conservé tous les détails. Ils furent donnés en 1559, après la paix de Cateau-Cambrésis, à l'occasion des mariages d'Élisabeth, fille du roi de France, avec Philippe II, veuf depuis six mois de Marie Tudor, reine d'Angleterre, —

1. Le château de Sandricourt a été abattu dans notre siècle et remplacé par un château moderne (aujourd'hui propriété du marquis de Beauvoir) ; on y conserve un modèle en liège de l'ancien édifice.

et de Marguerite, sœur d'Henri II, avec le duc de Savoie. Le « cartel » annonçant les conditions de combat a été conservé ; il est très curieux, c'est une sorte de document diplomatique où se mêlent les considérations de politique internationale et les énonciations sportives. Telles étaient les habitudes d'alors : une proclamation de ce genre était un moyen pour le souverain de se mettre en communication avec ses sujets et d'agir sur l'opinion publique ; le pas d'armes serait aujourd'hui remplacé par un bal, et le cartel par une dépêche de livre jaune. « De par le Roi. — Après que par une longue guerre, cruelle et violente, les armes ont été exercées et exploitées en divers endroits, avec effusion de sang humain et autres pernicieux actes que la guerre produit, et que Dieu, par sa grâce, clémence et bonté, a voulu donner repos à cette affligée chrétienté par une bonne et sûre paix, il est plus que raisonnable que chacun se mette en devoir, avec toutes démonstrations de joies, plaisirs et allégresses, de louer et célébrer un si grand bien, qui a converti toutes aigreurs et inimitiés en douceurs et parfaites amitiés, par les étroites alliances de consanguinité qui se font, moyennant les mariages accordés par le traité de ladite paix » ; lesquels mariages sont là-dessus spécifiés afin que nul n'en ignore. Il est, en conséquence, et comme démonstration de joie, notifié à tous princes, seigneurs, etc, « qu'en la ville de Paris, le pas est ouvert par S. M. Très Chrétienne et par le prince de Ferrare, Alphonse d'Este, François de Lorraine, duc de Guise (ce même Guise qui avait défendu Metz et pris Calais) et par divers autres, pour être tenu contre tous venants dûment qualifiés, à commencer au 16e jour de juin prochain et continuant jusques à l'accomplissement et effet des emprises et articles qui s'ensuivent. — La première emprise à cheval, en lice, en double pièce, quatre coups de lance et une pour la dame ; la deuxième emprise à coups d'épée, à cheval, » etc., etc. — Paris, 22 mai 1559.

Dans le fait, ces fêtes chevaleresques, où le roi se montra, portant avec une constance de héros de roman le blanc et le noir, couleurs de sa maîtresse (Diane de Poitiers, — *Ætatis suæ 60)*, durèrent tout le mois de juin. Les Français y manifestèrent, comme d'habitude, leur habileté à la lance : « Le

premier de juin », lit-on dans les Mémoires du maréchal de Vieilleville, qui assistait à ces combats et y prit part, « le roi ouvrit le pas du tournoi où il fut couru d'une merveilleuse adresse. Et montrèrent bien les Français aux Espagnols qu'ils sont plus experts qu'eux au fait de la cavalerie et que la lance sur toutes armes leur appartient, pour s'en savoir mieux aider que toute autre nation de la chrétienté ; car de cent Français qui coururent, il n'y en eut pas quatre qui ne rompissent leur bois, et bien peu des Espagnols, qui s'y montrèrent si maladroits qu'à plusieurs les lances leur sortaient des poings et les laissaient tomber à terre, faisant au reste des courses si branlantes que l'on pensait à toute heure qu'ils dussent tomber. »

C'était là un grand point dans ces courses, ne pas branler sur la selle, ne faire qu'un avec le cheval, frapper l'adversaire et subir le choc sans que le pied bougeât sur l'étrier : toutes conditions que résumait quelques jours plus tôt le même Vieilleville quand il tâchait de détourner le roi d'aller au procès d'Anne du Bourg. Chacun son métier, disait-il : « Si vous allez faire l'office d'un théologien ou inquisiteur de la foi, il faudra que le cardinal de Lorraine nous vienne apprendre à coucher notre bois, courant en lice ; quelle adresse il nous faut tenir pour le rompre, et notre garde à faire une course de droit fil, sans branler ni choquer des genouillères la barrière. » Après les fêtes pour le mariage espagnol, vinrent celles du mariage de Savoie. La lice était établie rue Saint-Aubin, près de la Bastille ; le 30 juin, le roi fournit ses courses en commençant par son futur beau-frère, Emmanuel-Philibert, « auquel le roi dit en riant qu'il serrât bien les genoux, car il l'allait bien ébranler, sans respect de l'alliance ni de fraternité... Le roi fit une très belle course et rompit fort bravement sa lance ; M. de Savoie semblablement la sienne, mais il empoigna l'arçon, le tronçon jeté, et branla quelque peu ; qui diminua la louange de sa course ».

Le roi courut ensuite avec même succès contre M. de Guise, puis enfin contre le comte de Montgomery, sieur de Lorges, « grand et roide jeune homme », huguenot de religion. Cette course « était la dernière que le roi devait courir, car les tenants en courent trois et les assaillants une. Tous

deux se choquent à outrance et rompent fort dextrement leurs bois ». Le rôle du roi était fini et il appartenait à Vieilleville « de courir comme l'un des tenants après le roi, pour faire aussi ses trois courses », mais le roi eut la fantaisie de faire une course supplémentaire contre le même adversaire, pour avoir sa revanche, disant que celui-ci « l'avait fait branler et quasi quitter les étriers » : car on y allait de franc jeu et la majesté royale ne retenait en rien la lance de quiconque était grand et roide comme Montgomery de Lorges. Vieilleville supplia son maître de n'en rien faire, l'assurant que ses scrupules étaient injustifiés et que la course avait été très belle des deux parts. Le roi persista; sur quoi M. de Vieilleville lui dit : « Je jure le Dieu vivant, Sire, qu'il y a plus de trois nuits que je ne fais que songer qu'il vous doit arriver quelque malheur aujourd'hui et que ce dernier juin vous est fatal. » Le roi passe outre, fait appeler son adversaire qui, « par très grand malheur, obéit et prit une lance ».

On vit alors une chose étrange ; il semble que l'idée d'une catastrophe imminente fût dans l'air, car « faut-il noter qu'à toutes courses et tant qu'elles durent toutes les trompettes et clairons sonnent et fanfarent sans cesse, à tue-tête et étourdissement d'oreille. » — Cette musique guerrière dont les vallées rebondissaient et au son de laquelle les chevaux « se jolivaient » dès les XIIe et XIIIe siècles ! — « Mais incontinent que tous deux furent entrés en lice et eurent commencé leurs courses, elles se tinrent toutes coi, sans aucunement sonner, qui nous fit avec horreur présager le malheureux désastre qui en advint : car ayant tous deux fort valeureusement couru et rompu d'une grande dextérité et adresse leurs lances, ce malhabile Lorges ne jeta pas, selon l'ordinaire coutume, le tronçon qui demeure en la main, la lance rompue, mais le porta toujours baissé et, en courant, rencontra la tête du roi duquel il donna droit dans la visière, que le coup haussa et lui creva un œil. » Le roi tomba sur l'encolure de son cheval et, se souvenant des avertissements de Vieilleville, dit qu'on « ne pouvait fuir ni éviter son destin ». Il languit dix jours ; les noces de Savoie eurent lieu pendant sa maladie, au milieu des larmes ; le cerveau avait été atteint par une esquille du tronçon de lance et la guérison était impossible : « Le dixième

de juillet 1559, Dieu en fit sa volonté ; et, lui, rendit l'esprit. » Une épitaphe fut composée à cette occasion, qui se terminait ainsi : « Lui que Mars n'a pu nous prendre, l'image de Mars nous le prend. »

Quem Mars non rapuit, Martis imago rapit.

A la fin, comme au commencement de cette longue période, le jeu ressemblait à la guerre.

VII

La passion pour les jeux violents, où les vies étaient mises à l'aventure, dura en France depuis les plus lointaines origines jusqu'au XVII[e] siècle. Sous maintes formes et dans nombre d'exercices on retrouve l'image du duel et de la guerre ; beaucoup sont de simples gymnastiques préparatoires développant les muscles ou habituant au maniement des armes. Les gens du peuple, non moins ardents que les seigneurs, n'avaient pas la ressource des joutes et des tournois, mais, sans parler des imitations grossières qu'ils en faisaient avec des bâtons, ils se livraient au plaisir de la lutte ; et les chevaliers, du reste, et même les rois, ne dédaignaient pas cet amusement. On a fait, depuis, intervenir en ces matières des questions de dignité ; mais alors rien ne semblait plus noble, plus respectable et plus digne que de donner des preuves de sa force.

On considère volontiers aujourd'hui que, pour la lutte, les Anglo-Saxons sont sans rivaux ; la renommée de leurs boxeurs est, en tout cas, universelle. Autrefois les lutteurs les plus célèbres étaient des Celtes : Bretons en France, gens de Cornouailles en Angleterre. Dire chez nous d'un lutteur qu'il surpassait les Bretons était le plus grand éloge possible ; ils servaient de point de comparaison proverbial. Le fameux La Chataigneraie était, dit Brantôme (son neveu), « des plus forts et adroits gentilshommes de France, en toutes armes et façons ; et, pour la lutte, il n'y avait si bon lutteur breton ou autre fût-il qu'il ne portât par terre, car outre sa force il

avait une grande adresse ». Thomas Cromwell, le tout-puissant ministre d'Henri VIII, recrutait des lutteurs et on lui en envoyait de Cornouailles ; son ami Godolphin lui en adresse deux des plus habiles, « mais qui ne parlent guère bien anglais ». Henri VIII partant pour le Camp du Drap d'or emmène des lutteurs pour se mesurer avec ceux de France : c'étaient des lutteurs de Cornouailles : ils gagnèrent le prix, parce que, dit le maréchal de Fleurange présent au combat, « le roi de France n'avait fait venir de lutteurs de Bretagne ». Henri lui-même, qui se flattait de briller dans les exercices du corps et qui venait de se montrer, en vrai Anglais, « merveilleusement bon archer et fort », se croyait aussi parfait lutteur qu'habile archer. S'étant retiré dans le pavillon de François Ier, il but avec lui. « Cela fait, le roi d'Angleterre prit le roi de France par le collet et lui dit : « Mon frère, je veux lutter avec vous », et lui donna une attrape ou deux ; et le roi de France, qui est un fort bon lutteur, lui donna un tour et le jeta par terre, et lui donna un merveilleux saut. » Le gros Henri, très fier de sa solide carrure et qui faisait constater aux ambassadeurs de Venise combien ses mollets étaient mieux arrondis que ceux de son frère de France, voulut recommencer, mais c'était l'heure du souper ; on dut en rester là et il en fut pour son merveilleux saut.

Même à cette époque tardive, en pleine Renaissance, tout homme bien né était toujours prêt à jouer de la lance et de l'épée, ou, à défaut, du bâton ou des poings. Le duc d'Orléans, troisième fils de François Ier, était « prompt, bouillant et aimant à faire toujours quelque petit mal... Le roi l'aimait parce qu'il était actif, disait-il, et telle humeur active lui plaisait fort en ses enfants et aux gentilshommes français aussi, ne les estimant point s'ils étaient songeurs et lourdauds et endormis : car le naturel du vrai Français, disait-il, porte qu'il soit prompt, gaillard, actif et toujours en cervelle ». Ainsi encouragé, le jeune duc ne se gênait guère, et même tellement peu qu'il dépassait parfois les limites de l'indulgence d'un père si peu exigeant. Se trouvant une fois à Amboise, « le roi couché et tout le monde retiré, ne voulant point encore dormir », il alla avec des amis, pour se distraire, — comme on irait aujourd'hui à l'Opéra, — livrer bataille sur le pont aux

laquais de son père, bien armés et qui dans la nuit ne pouvaient le reconnaitre. Le duc, qui ne ménageait ni lui ni les autres, était tué, sans le seigneur de Castelnau « qui s'avança et se mit au-devant et reçut le coup que son maître allait recevoir, et tomba mort par terre ». Il y eut beaucoup de blessés; le roi « en sut l'esclandre » et tança vertement son fils, puis oublia l'aventure, « ne pouvant recouvrer le trépassé ». Qu'eût donné dans la suite un caractère si « prompt, gaillard et actif » ? on ne le sait, car M. d'Orléans mourut à vingt-trois ans, « de belle peste, à l'abbaye de Fermoutiers ».

Pour s'habituer au maniement de ces armes qu'on avait toujours en mains, on se livrait à divers exercices dont plusieurs constituaient des jeux séparés. Nous parlerons plus loin de l'escrime à l'épée, qui prit son développement normal à la Renaissance. Pour la lance, on avait au Moyen âge la *quintaine*, et plus tard la bague, moins violente, et dont par suite le succès se prolongea par delà les temps chevalcresques, et atteignit son apogée sous Louis XIV. Le jeu de la lance, qui excluait les feintes et les parades et consistait surtout à viser droit, à frapper fort et bien d'aplomb, pouvait être utilement pratiqué sur une cible, et la quintaine n'est pas autre chose. Le cavalier piquait des deux, visant une cible de bois et s'exerçait à rompre sa lance en frappant le but juste dans son milieu, à jeter le tronçon et continuer sa course sans être « étonné », et sans broncher sur son cheval. « Quintaine » finit, en conséquence, par signifier « point de mire » dans le langage figuré : d'Aubigné parle de brigands qui prenaient les paysans pour « quintaine de leurs inhumanités ». L'origine du mot est inconnue; mais les étymologistes d'autrefois ne se faisaient pas faute de l'expliquer : quintaine — *quintus*; le jeu remontait, d'après eux, aux temps romains et son origine, moins belle que celle du tournoi, était cependant noble et antique. Ce qui est certain, c'est que la quintaine était pratiquée en France dès le XIIe siècle :

Puis vont comme à fête manger
En après esbanier (ensuite se divertir)
A quintaines.

(Roman de Tristan.)

Les allusions de ce genre abondent dans notre vieille littérature. Quand la quintaine n'était pas un simple exercice préparatoire pour habituer le jeune homme au maniement de la lance, mais constituait un jeu séparé, donné en présence de spectateurs, un élément comique s'y mêlait et en relevait l'intérêt, à défaut du danger qui pour la joute pouvait terminer l'amusement en tragédie. A mesure que les années passèrent, l'élément comique alla grandissant : et c'était naturel, ce jeu offrant aux regards la lutte d'un cavalier et d'un morceau de bois. Cette imitation de la joute, chez des gens « toujours en cervelle », comme nos ancêtres, ne pouvait manquer de se transformer en caricature. D'abord, tout homme ayant un cheval, fût-ce un cheval de ferme, pouvait se livrer à cet exercice anodin : comme il ne s'agissait pas de se mesurer contre un seigneur, il n'était pas nécessaire d'être soi-même chevalier. Le jeu fut donc pratiqué par les manants; ils ne pouvaient y déployer la même habileté que leurs maîtres, et ceux-ci se faisaient une joie, en conséquence, d'assister à leurs courses et à leurs chutes. Chaque classe de la société servait ainsi suivant ses moyens de spectacle à l'autre ; mais les seigneurs se flattaient d'assister à des spectacles grotesques, tandis qu'ils en offraient de sublimes.

Ils prenaient, d'ailleurs, à ces exercices comiques un tel plaisir qu'ils les rendaient volontiers obligatoires pour leurs vassaux ; c'était une sorte de redevance fréquemment imposée pour le cas de mariage d'un tenancier. Le futur mari devait courir publiquement, soit à cheval, soit — ce qui ne rendait pas la comédie moins plaisante pour les spectateurs — en bateau : de forts rameurs le menaient à toute vitesse contre un poteau servant de cible ; s'il dirigeait mal sa lance, il tombait à la rivière. Les anciens coutumiers mentionnent, en grand nombre, les obligations de ce genre : « Et sont tenus mes hommes vavasseurs (petits vassaux), c'est assavoir ceux qui se marient, de jouter sur bêtes chevalines et férir au poteau chacun d'une lance d'aune de plein poing, par la poignée, tant qu'ils aient chacun une lance rompue ou qu'ils soient chus à terre, et chacun qui choira en doit pour ce 18 res (mesures) d'avoine, et sont ces choses appelées quintaines » (XIVe siècle). — « Yceux vavasseurs doivent toutes fois que

eux ou leur fils aîné se marie jouter en la rivière de Rille trois coups d'une lance à un pieu... et doivent être en un bateau lequel l'on mène à quatre hommes aval ladite rivière » (xv[e] siècle). — « Item les devoirs de quintaine sur l'eau que doivent audit sire (de la Gacilly) les nouveaux mariés... est que chaque nouveau marié doit un bois de quintaine. Il doit rompre son bois par trois fois ou à défaut payer au seigneur sept sols et six deniers d'amende » (xvi[e] siècle) : commutation que ne prévoient pas les textes plus anciens [1].

D'autres quintaines étaient courues ou plutôt glissées sur la glace : l'intention comique, l'excitation du rire par des chutes ou autres incidents ridicules se retrouvent dans toutes les variantes du jeu [2]. Cette cause d'amusement n'était pas, du reste, totalement négligée quand il s'agissait des nobles eux-mêmes. On inventa des quintaines tournantes qui donnaient au bois un air de vie et rapprochaient cet exercice de la joute, mais en lui laissant son caractère risible. Tantôt la cible était ainsi disposée que, si elle n'était pas frappée juste en son milieu, elle basculait et faisait vider un sac de sable sur la tête du maladroit. Tantôt elle était taillée en forme humaine et figurait un ennemi : de préférence l'ennemi classique de tout chevalier, un Sarrasin. La statue brandissait d'un air féroce un sabre de bois; si elle n'était touchée au point voulu, elle tournait d'autant plus vite qu'elle avait été frappée plus fort, et le sabre de bois, ramené dans la ligne de passage du coureur, le heurtait, aux éclats de rire de l'assemblée : Don Quichotte était vaincu par les moulins à vent.

Au xvii[e] siècle, on s'exerçait encore à la quintaine, jeu destiné, disait Pluvinel, à tenir le milieu entre « la furie de rompre en lice les uns contre les autres et la gentillesse de la course de bagues : l'endroit pour rompre est dans la tête; les

1. Les deux premiers textes dans Godefroy; le troisième dans Boislisle : *Généalogie de la maison de Talhouet*.

2. On imitait aussi les joutes proprement dites sur la glace : c'était également un jeu populaire comique. Le fameux bréviaire Grimani en donne une jolie représentation : les combattants, une forte gaule au poing, à cheval sur des barils posés sur des traîneaux, sont tirés à toute vitesse par quatre robustes gaillards à l'encontre l'un de l'autre. La course a lieu, comme la joute, à son de trompe, bannières déployées.

meilleurs coups sont au-dessus des yeux dans le front », à un point nettement marqué, comme le montrait dans son livre une très belle planche de Crispian de Pas.

Le problème du juste équilibre à maintenir entre le corps et l'esprit dans l'éducation, était déjà difficile à résoudre au Moyen âge et n'a pas cessé de l'être. De nos jours, où la force intellectuelle prime toutes les autres, et où la puissance militaire d'une nation peut dépendre de la solution d'un problème de mathématiques, on tend à exagérer la part de l'esprit; au Moyen âge, c'était l'inverse et, dès ce moment, les sages s'étaient préoccupés de ce défaut de proportion. L'immense œuvre poétique d'Eustache des Champs, inépuisable mine de renseignements sur les mœurs de notre pays à l'époque de la guerre de Cent Ans, fournit à ce sujet mainte indication caractéristique. D'après lui, la recherche de la force physique est poussée trop loin en France : dans beaucoup de nobles familles, tout est pour le corps, rien pour l'esprit; les jeunes gens chevauchent, joutent, boivent ferme, jouent à la paume sans répit et mènent un genre de vie qui tuerait « des ours ».

A votre mort courez plus que le cours...
Tantôt buvez, folie ci ce vous duit (mène)
Et puis quérez joutes et les bouhours,
Jeux de paumë ou les chevauchers lourds
Et excitez tous excès en nature,
Que ne pourraient souffrir chevaux ne ours :
Trop me merveil comment vië nous dure.

Or, dit notre sage, il faut de la mesure; les plus illustres gens de guerre, au temps jadis, n'étaient pas seulement bien membrés. David, Alexandre, César, « Charles li Grans »,

Qui tant firent d'assauts
Et conquirënt du mond' la monarchie,

ne méprisaient pas les études; ils apprirent

Hébreu et grec, latin, philosophie
En jeune temps;

ils triomphèrent, non seulement grâce à leur force, mais aussi « par sens et par clergie »; leurs études leur ouvrirent l'es-

prit et les rendirent plus habiles à toutes choses, et même aux armes :

> Dont ils furent aux armes plus experts.

On a changé tout cela; dès l'enfance, le jeune chevalier est *surmené* d'exercices, c'est le mot :

> Faibles, jeunes, les montent à cheval
> Dont aux membres aviennent plusieurs maux.

De là, fût-ce, au point de vue physique, un résultat médiocre : de même qu'à force de vouloir développer l'intelligence on peut tuer l'intelligence, on l'a bien vu depuis. Ces jouteurs intrépides restent bornés, et l'on voit des gens de rien, des serfs, se pousser dans le monde, parvenir aux premiers rangs, simplement parce qu'ils ont l'esprit aiguisé et sont capables de comprendre :

> Et la science ont apprise les serfs
> Qui ont depuis acquis leur seigneurie,
> Car chevaliers ont honte d'être clercs...

L'ENVOI

> Prince, pour Dieu, humblement vous supplie
> Que gentillesse à science étudie...

Point! point! répondaient les chevaliers; et voilà, pensaient-ils, un vrai raisonnement de renard qui a la queue coupée! Maître Dés Champs a beaucoup d'esprit sans doute, mais ce barbouilleur de parchemin, soldat de rencontre, mauvais jouteur, piètre chasseur, ne saurait être bon juge et résoudre équitablement pour nous le problème de la vie. Des Champs était, en effet, médiocre jouteur et chasseur; il en riait lui-même. Mais rien, précisément, ne montre mieux combien l'état de la société imposait l'exercice physique que de voir le poète le plus fécond du XIVe siècle, auteur de cent mille vers, ou peu s'en faut, obligé de se livrer aux ébats militaires quoi qu'il en eût, *invito Marte*. Ancien prisonnier de guerre, chargé de missions en Allemagne et en Bohême (car les ambassadeurs étaient volontiers choisis alors parmi les poètes, comme on voit par Pétrarque, Dante, Boc-

cace, Chaucer, Alain Chartier et bien d'autres), il avait, par nécessité, lassé autant de chevaux qu'homme au monde :

Par ma foi, mon cheval se lasse
Et ne veut plus aller à pied.
De laisser aux champs me menace,
Trop souvent des genoux s'assied.

Envoyé à Prague, habile ou non à la lance, il avait dû prendre part aux joutes : on n'eût pas plus compris son excuse que celle d'un ambassadeur refusant aujourd'hui de figurer dans un quadrille. Le pauvre « ambassadeur et messager », comme il s'appelle lui-même, faillit y perdre la vie de la même manière que, plus tard, Henri II :

De lances eut là grand bouhourt,
De lance fus vers l'œil atteint...
Au travers reçus coup trop lourd,
A peu mon œil ne fut éteint.

Il devait chasser aussi; mais il avait si peu l'instinct de cet autre ébattement qu'il se trouvait toujours où il ne fallait pas, et les fauconniers lui criaient des injures :

Arrier! diable ait part!
Tirez arrier de cette place;
Fait faillir avez un malart[1]!

Mauvais juge, disaient les chevaliers; nous le récusons; nous vivons en un âge de fer: soyons de fer! Et le problème restait pendant. Les partisans de l'éducation toute physique ajoutaient, d'ailleurs, au temps même de Des Champs : « Jugez cette éducation par ses résultats et voyez ce qu'elle a produit : elle a produit Du Guesclin. »

C'était la vérité. Le fameux connétable, qui devait tant batailler pour sa patrie avant d'aller dormir parmi les rois à Saint-Denis, n'avait reçu d'autre éducation que celle-là. Il avait aussi le don naturel, ce qui n'importe pas moins que les leçons et, dès l'enfance, il se distingua : c'était le modèle, en son genre, des enfants précoces. Quant aux lettres, il paraît avoir limité ses efforts à quelques signatures dont nous avons des échantillons et qui font plus d'honneur à son appli-

1. « Vous avez fait manquer un canard sauvage. »

cation qu'à son habileté de main. Dès huit ou neuf ans, dit son biographe Cuvelier, un contemporain, il brillait parmi les garçons de son âge, aux environs de la Motte-Broons, le manoir paternel.

Il s'en allait jouer aux champs dru et souvent
Et assemblait d'enfants quarante ou demi-cent,
Et les faisait partir comme en tournoiëment...
Et Bertrand se boutait en eux appertement...
Tout aussi com le chien assaut le loup aux dents.

Il en résultait des accidents : son père trouvait qu'il passait la mesure et tâchait de le retenir comme les parents raisonnables ont tâché de retenir, depuis, leurs enfants trop studieux. Mais les goûts naturels l'emportaient. Un peu plus âgé, Bertand s'habitue à manier la lance avec ses petits compagnons et s'exerce à bien viser en courant la quintaine :

Quintaines fit dresser et joutes y faisait.

Breton de Bretagne, pays des lutteurs, il remporte sa première victoire, par une après-dînée de dimanche, sur la place publique du village. Ces exercices de force étaient fréquents en Bretagne; comme pour les tournois, un prix était attribué au vainqueur. Sa tante, chez qui il vivait, sachant la lutte annoncée, voulut l'empêcher d'y paraître, en le menant à vêpres « pour le sermon ouïr ». Bon gré mal gré, il dut accompagner la dame; mais comme elle se recueillait, les yeux baissés, à la parole sainte, Bertrand, sans bruit, s'écarta d'elle « quand sermon commença » et se glissa hors de l'église :

En la place est venu où on luttait piéça.

Il n'avait que dix-sept ans ; mais il possédait cette qualité si appréciée, déjà il était *ossu* :

Mais gros fut et ossu et formé grossement.

Être gros et fort était une qualité ; être petit et malingre, un ridicule, presque un vice. Froissart marque son mépris pour les Jacques en disant qu'ils étaient « noirs et petits et mal armés ». Bertrand vit un Breton qui avait vaincu jusque-là tout le monde :

Et Bertrand vint à lui ; moult vitement le prend...

Force, agilité, adresse, il se sert de tous ses moyens et vous l'étend par terre. Il reçoit le prix, « un beau chapel d'or et d'argent ouvré », et rentre à la maison, clopin-clopant, — tout rayonnant de joie, — la jambe en sang, le genou coupé par une pierre.

Sa seconde victoire eut plus de retentissement; elle eut lieu aux fameuses joutes de Rennes (habituellement appelées tournoi, mais à tort). Il y avait eu en ce temps, dit le trouvère :

Une criée de joutes de haut prix.

Bertrand, qui n'y avait nullement sa place, ne manqua pas de s'y rendre, mais si mal monté et en si piteux équipage que les passants riaient de lui :

L'un à l'autre disait : « Fils est de chevalier,
Et si va chevauchant le cheval d'un meunier. »

Il arrive : tous les siens et bien d'autres sont là en splendides armures; il est ébloui à les voir et navré à la pensée du spectacle qu'il offre; mais nullement découragé, bien au contraire, car il n'est pas simplement fort, il est homme de ressources, il sait se retourner; il ne doute pas de lui-même, il est sûr de son avenir. Il se dit :

J'acquerrai honneur...
Plus que Roland qui fut finé (mourut) en Ronceval
Ne que ne fit Gauvain, Artus, ne Perceval.

Et cependant, au son des trompettes, bannières au vent, les joutes commencent :

Au plein marché de Renn' fut grande l'assemblée,
De trompes et de cors fut la noise montée
Et cil bon écuyer de Bretagne la lée (spacieuse)
De Bretons bretonnant fut grande la levée.

Bertrand avise un de ses cousins, superbement monté, qui sortait de la lice ayant fourni ses courses; ils causent à part, et s'entendent : le cousin prête son équipage à Bertrand, et voilà dans la lice, comme dans les romans, un chevalier inconnu. La réalité égale le roman : un adversaire se présente; Bertrand, qui n'avait pas couru pour rien la quintaine

dans les champs de la Motte-Broons, abaisse sa lance, vise l'ennemi :

Tellement l'avisa
Que droit en la visièr' le fer lui attacha.

Il lui arrache son heaume, culbute le cheval et le cavalier :

Par itelle manière que le cheval creva,
Et le bon chevalier tellement se pâma
Qu'on disait : « il est mort », et chacun le cuida.

On ramasse le vaincu, on « porte aux champs » le cheval crevé, et la joute continue. Un autre chevalier se présente : au timbre du casque, Bertrand reconnaît son père et refuse le combat. « Il a peur ! » crie-t-on ; mais point : un nouvel adversaire entre en lice, Bertrand, par un de ces coups dans la tête, que Pluvinel devait recommander plus tard à son royal élève, lui arrache son heaume ; et ainsi de suite :

Quinze lances jouta, dont mainte en fut brisée.

A la fin, un chevalier normand parvient à relever la visière de Bertrand, qui est reconnu. Ce fut sa deuxième victoire : la troisième fut à Cocherel.

Aux critiques moroses qui blâmaient l'éducation physique donnée à la jeunesse on pouvait donc répondre en citant le connétable, et la réplique était si bonne que nul n'y trouvait à redire, pas même Des Champs, qui pleura au contraire la mort de Bertrand en vers émus :

Estre d'honneur et arbre de vaillance,
Cœur de lion, épris de hardement [1],
La fleur des preux et la gloire de France...
Vainqueur de gens et conquéreur de terre,
Le plus vaillant qui oncques fut en vie,
Chacun pour vous doit noir vêtir et querre ;
Pleurez, pleurez, fleur de chevalerie...
Hé, gens d'armës, ayez en remembrance
Votre përë ; vous étiez ses enfants ;
Le bon Bertrand qui tant eut de puissance,
Qui vous aimait si amoureusement

(1380).

1. Coups d'audace.

L'exemple n'était pas isolé et plus d'un de ses compagnons d'armes et de ses successeurs lui ressemblait. Un autre spécimen suffira, sans doute, pour donner une idée du genre d'enfants précoces dont les talents excitèrent longtemps l'admiration dans l'ancienne France : il serait facile d'en citer beaucoup. Nous nous bornerons au « bon messire Jean le Maingre dit Boucicaut, maréchal de France et gouverneur de Gênes », vaillant capitaine et infatigable batailleur, qu'on trouve à Rosebecque, en Pologne, en Hongrie, en Italie, chez les Turcs, partout où il y avait chance de risquer sa vie[1] et que nous avons déjà rencontré aux portes de Saint-Inghelberth.

« Ses jeux enfantelains étaient communément de choses qui peuvent signifier faits de chevalerie... car il assemblait les enfants de son âge, puis il allait prendre et saisir certaine place comme une petite montagnette », ou bien, inversement, il « gardait le pas » contre les autres petits enfants. D'autres fois il organisait toute une guerre « et aux enfants faisait bassinets de leurs chaperons, et, en guise de routes de gens d'armes, chevauchant des bâtons, et armés d'écorces de bûches, les menait gagner quelques places les uns contre les autres. » Il sautait, jetait le dard ou les pierres et, — trait que nous ne trouvons pas chez Du Guesclin, — dans tous ces jeux, *seigneurisait* : « A quelque jeu qu'il jouât, toujours était le maître... Et dès lors était sa manière seigneuriale et haute, et se tenait droit, la main au côté, qui moult lui avenait, regardant jouer les autres enfants pour juger de leurs coups, et ne parlait mie moult, ne trop ne riait. »

C'est déjà une autre génération que celle de Du Guesclin ; en avance sur les enfants de son âge, il est aussi en avance sur son siècle : à le voir ainsi, le poing au côté, commandant son armée de petits paysans couverts d'écorces en guise de cuirasses, on a comme un pressentiment de l'époque lointaine où la grandeur des rois les retiendra au rivage... En attendant, le jeune seigneur ne demandait qu'à se lancer, de sa personne, en avant. A douze ans, le voilà tout marri de n'avoir pas encore été en guerre; il supplie qu'on l'y conduise « nonobstant que plusieurs

1. Son histoire fut rédigée par un contemporain, sous Charles VI, « qui à présent règne. » (Chap. VI).

qui l'oyaient se rigolassent de lui, disant : Dieu, de l'homme d'armes ! » Mais le duc de Bourbon, charmé de ce zèle, prit au sérieux ses supplications et l'emmena en Normandie où il assiégeait, pour le compte du roi, les châteaux occupés par le roi de Navarre. Plus d'écorces, donc, une vraie armure de plates, comme celles de notre musée. « Et quand il était armé, cela ne lui semblait mie charge, mais il était si joli que il s'allait remirant comme une dame bien atournée. » Il fait très bien son devoir dans ces sièges, à côté de plusieurs grands personnages et, entre autres, du « bon connétable de France messire Bertrand de Claquin » (Du Guesclin). Ce fut le plus beau moment de son enfance, mais il fut court : « Au retour faillit la joie de l'enfant Boucicaut, car jà cuidait être un vaillant homme d'armes; mais ébahi se trouva quand on lui dit : Or çà, maître bel homme d'armes, revenez à l'école. Si fut derechef mis à l'école. »

Ce qu'il y apprit semble beaucoup moins important à son biographe que la suite de ses exercices physiques, et deux chapitres sont consacrés aux talents de vrai chevalier qu'une éducation courtoise et martiale développait en lui : « Ci devise les essais que Boucicaut faisait de son corps pour soi duire (dresser) aux armes », essais de toute sorte, rien n'étant négligé, pas même la marche : « Maintenant s'essayait à saillir sur un coursier tout armé, puis autrefois courait ou allait longuement à pied, pour s'accoutumer à avoir longue haleine... Autre fois férissait d'une cognée ou d'un mail (maillet) grand pièce et longuement ». Si bien que, « de son temps, n'a été vu nul autre gentilhomme de pareil appertise, car il faisait le soubresaut armé de toutes pièces fors le bassinet, et, en dansant, le faisait armé d'une cotte d'acier. Item, saillait, sans mettre le pied à l'étrier, sur un coursier, armé de toutes pièces... Item, en mettant une main sur l'arçon de la selle d'un grand coursier et l'autre auprès des oreilles, le prenait par les crins, en pleine terre, et saillait par entre ses bras de l'autre part du coursier... Item il montait au revers d'une grande échelle dressée contre un mur tout au plus haut, sans toucher des pieds, mais seulement sautant des deux mains ensemble d'échelon en échelon, armé d'une cotte d'acier... Et ces choses sont vraies. »

Enfin, pour que le tableau de cette éducation soit complet, voici un chapitre VIII qui « parle d'amour », et nous apprend qu'en cela, comme en toute chose, Boucicaut fit son devoir de chevalier, et eut bien raison, observe le biographe, car « quelle chose est-ce qui soit griève ou forte à faire à cœur qui bien aime, et qu'il n'ose entreprendre ? Certes nulle... Et, que cela soit vrai, qui veut lire les histoires des vaillants trépassés, assez trouvera, de ce, preuve : si comme on lit de Lancelot, de Tristan et de plusieurs autres que amour fit bons et à renommée atteindre. Et mêmement, de notre vivant, y en a eu assez de nobles hommes de France, comme on dit de messire Othe de Gransson[1], du bon connétable de Sancerre[2] et d'autres assez qui long serait à dire, lesquels le service d'amour a fait devenir vaillants et bien morigénés. Oh ! noble chose est que d'amour, qui bien en sait user, quoique, à tort, aucuns le blâment. Car, si mal en prend à ceux qui à droit n'en savent user, ce n'est pas la coulpe d'amour : car, de soi, il est bon. »

J. J. JUSSERAND

(A suivre)

1. Oton de Granson, chevalier-poète, connu en son temps dans toute l'Europe, « fleur de ceux qui chantent en France », disait de lui Chaucer. Il fut tué dans un duel judiciaire, à Bourg, en 1397.

2. Louis de Sancerre, compagnon de Du Gueslin et plus tard connétable.

HÉLÈNE

La marquise Yolande-Yseult-Yvonne de Servigney, née de Chantal-Bussy, est une femme originale. Elle veut se gouverner, penser et sentir par elle-même : n'est-ce pas, dans notre temps, une grande originalité?

Il lui déplaît de partager l'avis de tout le monde, quand il lui semble que tout le monde se trompe; mais il ne lui plaît pas non plus d'adopter les appréciations de quelques-uns. Si elle se les approprie, c'est après examen et après réflexion. Elle estime que les esprits rares, ou se croyant tels, au lieu de juger les choses en elles-mêmes, se contentent trop souvent de prendre le contre-pied des opinions répandues, et que la foule, quelquefois perspicace, est incapable de rien approfondir. Elle ne hait pas moins le snobisme que la vulgarité, ces deux écueils entre lesquels la pensée française ballotte aujourd'hui comme une épave désemparée. Elle ne fait point fi du bon sens, à condition qu'il soit relevé d'une pointe de goût : ces qualités lui semblent suivre la tradition nationale, encore plus que l'opéra-comique et le vaudeville. Elle ne va pas au succès, et, avant d'accueillir dans son cercle un homme à qui la fortune a souri, elle l'étudie et recherche si, chez lui, le mérite égale le bonheur. Elle ne pense pas qu'un homme réussisse uniquement par la bonne chance, mais elle croit aussi qu'il y a des mauvaises chances pour

arrêter les mieux doués et les plus dignes. La marquise est, en un mot, une femme distinguée. Cela ne veut pas dire seulement que ses manières et sa tenue sont élégantes et de bon ton, ce qui va de soi. Elle est distinguée, parce que son esprit, son jugement, son cœur l'élèvent, non moins que sa race, au-dessus de la banalité contemporaine. Sa propre distinction lui fait aussi trouver la distinction chez les autres, là où elle existe véritablement. La marquise Yolande-Yseult-Yvonne de Servigney, née de Chantal-Bussy, est donc bien une femme originale pour notre temps, que l'on dit sans beauté.

Si la chose eût été possible, la marquise aurait poussé l'originalité jusqu'à aimer son mari. Mais, malgré des efforts sincères, elle n'y est pas arrivée. L'amour, qui ne se commande pas, se porte sur des sujets quelquefois indignes, jamais indifférents. Comment s'éprendre du néant? Le marquis Charles-Albert de Servigney déconcerterait la femme la moins exigeante par son irrémédiable nullité. Oh! c'est un gentilhomme d'une correction impeccable, qui ne s'est pas encanaillé dans la fréquentation des parvenus; mais le dehors « comme il faut » dissimule mal le vide du dedans. Aucune pensée ne trouble son cerveau, aucun sentiment n'agite son cœur. Il n'y a pas à dire et il n'y a rien à faire : il n'est pas intelligent. Au point qu'il annihile les êtres qui vivent autour de lui. Les effets du sirocco, lorsqu'il s'abat sur une région, n'apparaissent pas aussi désastreux.

La marquise a préservé sa personnalité du souffle desséchant. Elle a pu aussi arranger son existence au gré de son désir; car s'il est presque un imbécile, son mari n'est pas un méchant homme. On regrette souvent que la bêtise s'allie à la bonté et la méchanceté à l'intelligence. La marquise agit dans la vie, comme il lui convient. Son mari est pour elle moins encore qu'un compagnon : c'est une sorte de voisin. L'aventure suivante ne vous est-elle jamais arrivée? Vous prenez place en chemin de fer pour un long voyage; vous vous installez dans un compartiment isolé; vous espérez, grâce à l'assurance d'un employé, demeurer seul, jusqu'au bout du chemin; tout à coup, au moment où la cloche sonne et où la machine siffle, un voyageur pressé, haletant, pénètre

dans le wagon. Le voyageur se confond en excuses; il se fait tout petit et il se met loin de vous; il est poli, aimable, exquis. N'importe, il est là : vous devez le tolérer. Il n'est pas gênant, mais il faut recourir à d'autres arrangements car vous ne pouvez pas jeter votre compagnon par la fenêtre. Dans le voyage de la vie, la marquise ne considère pas son mari autrement que comme un voisin de wagon.

Elle reçoit et visite qui elle veut. La compagnie des écrivains et des artistes lui agrée plus que les amis de son mari, dont elle a découvert promptement l'inanité. Toutefois parmi les écrivains et les artistes, elle recherche peu les mondains : il lui semble que ceux-là, en s'efforçant de se hausser dans l'opinion par d'autres voies que leur talent, se diminuent. Elle leur préfère les timides, les sauvages : leurs gaucheries la charment, et leurs brusqueries ne l'offusquent pas. Elle sait que si leur langage reste souvent rude, c'est la beauté et la grâce idéales qu'ils entrevoient dans leur pensée.

Est-elle donc seulement, pour employer les termes à la mode, une « intellectuelle », une « cérébrale », ou pour mieux dire, est-ce que, chez elle, l'esprit a chassé le sentiment, est-ce que la tête vit aux dépens du cœur? Non pas. Et même, à deux ou trois reprises, elle faillit encourager les hommages discrets qu'elle recevait : mais il lui a paru que ceux qui les lui apportaient avaient pour elle, consciemment ou non, plus d'admiration que d'amour. « M'aimeraient-ils, se disait-elle, et accouraient-ils auprès de moi, si, au lieu de m'appeler la marquise de Servigney, la belle marquise, je me nommais simplement Claire Monin ou Hélène Dumont? Comment l'éclat de mon nom, de mon rang, de ma fortune, n'éblouireit-il pas tous ces hommes?... Être l'amant préféré par madame de Servigney, quelle gloire!... Je les vois d'ici, tous fiers comme des paons, tous, même les moins futiles, même les plus sérieux... Où seraient-ils, s'ils ne voyaient en moi qu'une petite bourgeoise, une ouvrière, un trottin?... Celles-là, cependant, sont aimées, aimées pour elles-mêmes!... »

Si, avec l'habitude qu'elle a de la réflexion, elle considérait d'un peu près les amours inspirées par « les petites bourgeoises, les ouvrières et les trottins », elle s'étonnerait sans doute de n'y point trouver autant de sincérité qu'elle l'imagine. Si elle

interrogeait ces femmes qu'elle croit heureuses, leurs doléances sur l'égoïsme des hommes la désoleraient. Certain personnage de comédie qui vient d'assister aux querelles et aux reproches réciproques de deux amants, pousse cette exclamation : « C'est ça, l'amour! » La phrase est vulgaire, mais expressive. La marquise ne parlerait pas avec autant de verdeur, certainement, mais, mieux informée sur les amours des simples, elle dirait peut-être : « Où est-il donc, où se cache-t-il l'amour, l'amour si beau qu'ont chanté les poètes? N'est-ce qu'un rêve de leurs imaginations échauffées? »

Non, elle ne dirait pas cela. Férue de son idée, elle écarte délibérément toutes les objections : les esprits les plus méthodiques et les plus pondérés ont leur fanatisme. Elle s'est fait la conviction que les pures joies de l'amour sont réservées pour les humbles, qui trouvent en elles leur seule consolation. La médiocrité, qui pour les anciens assurait la tranquillité de la vie, apparaît à ses yeux comme l'unique source du bonheur sentimental.

C'est ainsi que cette femme, décidée, sûre d'elle-même et de ses pensées, a ses illusions, sa marotte. Quand elle écoute les murmures de son cœur, qui se plaint doucement de l'isolement où elle le laisse, elle prétend ne le donner et ne se donner qu'à un homme qui, abandonnant toute pensée d'ambition, de gloire et de vanité l'aimera « pour elle-même ».



Après les chasses, dans les premiers jours de février, les Servigney quittent leur domaine de Normandie, l'un des plus giboyeux de France, et reviennent dans leur hôtel de la rue Monsieur, renommé parmi les demeures du Faubourg. Le jardin, on pourrait presque dire le parc, tant il est vaste, rejoint celui de l'Archevêché ; il est célèbre par ses arbres, des arbres de haute futaie.

La marquise rentre à Paris avec joie : car la lecture, la correspondance et la peinture à l'aquarelle ne suffisent pas toujours à occuper les longues journées d'un hiver campagnard.

Il y a longtemps, aussi, qu'elle sait par cœur toutes les histoires de chasse, que, pendant le repas, son mari et ses convives répètent sans vergogne : quand ils les quittent, c'est pour comparer entre eux les divers crus qui leur sont servis. Ce débat n'intéresse pas la marquise.

Elle n'a de plaisir que par le temps sec, mais s'il est un peu froid : alors elle fait atteler ses deux poneys à un duc et, bien enveloppée dans ses chaudes fourrures, elle va jusqu'aux fermes les plus éloignées du spacieux domaine. Elle s'enquiert des besoins et reçoit les doléances des paysans ; elle encourage les appliqués, elle gronde doucement les paresseux ; tous, grands et petits, l'adorent. Elle arrive de ces courses, ragaillardie par l'air piquant, le sang aux joues, et avec la santé dans l'âme comme dans le corps. Malheureusement, sous le climat pluvieux de la province normande, ces échappées, où un soleil rouge fond le blanc givre des arbres, ne se montrent que rarement. Les autres jours, l'ennui menace continuellement et il n'est pas aisé de le tromper.

A Paris, lorsqu'elle est de retour, la marquise est délivrée pendant quelque temps des chasseurs, et les tracas de la « saison » ne commencent pas tout de suite. De la mi-février jusqu'aux fêtes de Pâques, c'est-à-dire durant deux mois environ, elle peut mener sa vie à sa guise. Elle reçoit seulement qui lui convient, et elle fait visite à qui lui plaît. Elle sort à son heure ; elle se promène où elle veut, à pied, si tel est son goût. Les soucis du monde qui reviendront, pressants et multipliés, après le carême, ne l'inquiètent pas encore. Libre, elle est heureuse.

Parfois, une mélancolie mystérieuse l'envahit. Une légère fièvre communique à tout son être un trouble vague où elle se complaît. Étendue sur les coussins d'un long divan, elle laisse s'échapper de ses mains le livre entr'ouvert et sa pensée flotte dans une vaporeuse rêverie. Des vers autrefois récités reviennent sur ses lèvres, et des lambeaux de romances remontent à sa mémoire : ou bien encore, elle suit, dans les arbres de son parc, le manège des oiseaux qui se poursuivent à travers les branches, parmi les bourgeons qui éclatent. Des figures d'hommes, par hasard rencontrés, repassent devant ses yeux. Les uns étaient plus ou moins ridicules, et elle

sourit à l'évocation de leurs physionomies ; d'autres avaient retenu son regard ; un moment apparus, elle ne les a pas retrouvés sur son chemin et peut-être que, si elle les voyait une seconde fois, elle ne les reconnaîtrait pas. Elle sort de son rêve, frissonnante, presque fatiguée.

Rien ne la charme autant que de se promener à l'aventure et d'errer sans but dans Paris. Elle répète souvent que c'est manquer d'égards envers la grande ville, que la traverser dans une voiture qu'emportent des chevaux rapides. Quand elle raconte à ses amis les choses vues au cours de ses promenades, ils la supplient, tant ses récits sont pittoresques et amusants, d'écrire un livre qui s'appellerait : *Souvenirs ou réflexions d'une flâneuse parisienne*. Ceux qui, à Paris, ne sortent de leur demeure et n'y rentrent que dans leur coupé lui rappellent ces touristes, qui, visitant des pays étrangers, ne quittent jamais le chemin de fer ou le paquebot : ils aperçoivent tout, mais ils ne voient rien. Elle, elle veut tout voir et tout connaître.

Comment, un jour, se trouva-t-elle devant la haute grille de l'Observatoire? Depuis, la marquise a souvent cherché à se rappeler les circonstances qui l'avaient amenée dans ce quartier lointain : jamais elle n'y est parvenue.

Le fait est qu'une après-midi d'avril elle arriva à l'Observatoire au moment où le portier de l'établissement se disposait à faire entrer un groupe compact de visiteurs. Il y avait là beaucoup d'étrangers, des Anglais et des Allemands surtout, et deux ou trois Français, des provinciaux, sans doute : les Parisiens, en général, ne connaissent de leur ville que les lieux dits — on ne sait trop pourquoi — de plaisir, et les cafés.

Il prit fantaisie à la marquise de se mêler aux touristes et aux oisifs, qui attendaient patiemment la bonne volonté du portier, et que celui-ci regardait avec dédain : le profit qu'ils lui réservaient ne lui semblait pas valoir la peine qu'il allait se donner.

L'arrivée de la visiteuse nouvelle causa un certain plaisir au fonctionnaire grognon : elle lui parut plus digne de ses prévenances que les autres solliciteurs. La marquise avait une mise des plus simples : costume de drap noir, façon tailleur,

avec le chapeau de feutre que relevait un discret ruban de velours bleu, et, dans la main droite gantée de blanc, l'en-cas à petite pomme d'or. Rien n'était moins propre à attirer l'attention. Pourtant le portier jugea tout de suite que cette jeune femme, à l'allure modeste, mais décidée, méritait sa considération : sûr de recueillir une récompense sérieuse, il se montra fort empressé.

La visite commença, peu recréative et aride. Le cicérone, en traversant les quelques salles livrées au public, s'évertue à raconter l'histoire de la fondation du monument par Louis XIV, à faire copieusement la biographie des astronomes dont les portraits garnissent la muraille, et à expliquer tant bien que mal l'utilité et le mécanisme des vieux instruments exposés. Il fait remarquer à ses auditeurs que l'Observatoire est entièrement construit en pierres de taille, sans aucune addition de bois ni de fer ; il vante la profondeur des caves fameuses, où la température demeure toujours invariable. Il parle avec aplomb de la méridienne, de l'équatorial et des télescopes ; il veut bien ajouter quelques observations sur les planètes et les étoiles ; et quand il a fini, satisfait de lui-même, il reconduit par le même chemin, le troupeau qui l'a fidèlement suivi.

Les touristes, dont la plupart, sans doute, avaient cru qu'il leur serait permis de s'ébattre au milieu des salles d'observation, s'en allaient légèrement déçus ; quelques-uns estimaient que les astronomes du Pont-Neuf et de la place de la Concorde montraient beaucoup plus de choses — et d'abord la lune — pour deux sous.

La marquise laissa passer devant elle ses compagnons d'infortune. Elle mit une pièce blanche dans la main du portier et elle lui dit :

— Est-ce qu'il ne serait pas possible de voir les instruments merveilleux dont vous nous avez fait la description ?

— Oh ! madame, il faut une permission particulière. Vous pensez bien qu'on ne peut pas déranger ces messieurs dans leurs calculs. Ils vont précisément se mettre à la besogne dans quelques instants...

— Eh bien ! s'ils n'ont pas encore commencé leur travail, cela ne les gênera pas...

Le portier réfléchit un moment. D'un côté, il songeait aux règlements formels de la maison ; de l'autre, il se rappelait que le directeur, retenu à l'Académie, était absent, que l'un des jeunes savants désignés par les observations quotidiennes était le meilleur des hommes et ne le trahirait pas, et qu'enfin il tirerait sûrement un nouveau gain de sa complaisance...

— Je veux bien essayer, fit-il. Mais je ne réponds de rien et je risque ma place... simplement.

La marquise, comprenant le sens exact de ces dernières paroles, sourit.

— Allons, allons, dit-elle, n'ayez pas peur...

Le portier ne demandait qu'à être rassuré. Sans plus d'objections, il conduisit la visiteuse dans la salle des instruments méridiens.

Un jeune homme s'y trouvait.

— C'est monsieur Jacques Gautier, dit le portier à voix basse... Il est tout jeune. En voilà un qui ne boude pas devant le travail!... Il ne quitte pas, pour ainsi dire, l'Observatoire. Il a de l'avenir...

Le jeune homme, que le portier jugeait digne de ses éloges, s'était retourné. Il comprenait peu ce qui arrivait, et, comme le portier un peu décontenancé tardait à le renseigner, la marquise prit elle-même la parole pour s'excuser. Elle dit que le hasard d'une promenade l'avait amenée jusqu'à l'Observatoire et que sa curiosité l'avait poussée à l'indiscrétion qu'elle commettait.

Tout en parlant, elle considérait M. Jacques Gautier, puisqu'ainsi s'appelait le savant qu'elle interrompait dans ses travaux. Grand, robuste, le front haut, le visage encadré par une longue barbe blonde, les yeux bleus et doux, il rappelait le type choisi par les peintres quand ils ont à représenter un héros de l'ancienne Gaule ou de l'héroïque Germanie. Un savant, jeune ou vieux, pour la plupart des gens, ne peut être qu'un homme malingre, courbé, aux cheveux rares, mal rasé, portant lunettes : l'apparition de cette façon de géant, qui semblait aussi être un bon géant, surprenait la marquise. Elle était presque troublée.

Après avoir offert à sa visiteuse l'unique chaise dont il disposait, le jeune homme lui donna quelques explications sur

les observations dont il avait la charge et sur le mécanisme des instruments qui l'entouraient. Sa voix, quand il parlait, n'était pas moins douce que l'expression de ses yeux ; elle résonnait dans la vaste salle, comme une musique venue des mondes lointains qn'il énumérait : un auditeur réfléchi aurait cru recueillir l'écho fidèle d'une âme calme et reposée.

Jacques Gautier, voyant l'attention qu'on prêtait à ses discours, l'attribuait uniquement au sujet traité. Il exposait les mouvements des planètes et des étoiles, aussi couramment qu'un voyageur raconte ses tours et ses promenades. Deux choses seulement le chagrinaient : l'heure de la journée, d'abord, peu propice à la contemplation, et, plus encore, l'approche d'une brume très malencontreuse, qui menaçait de s'élever entre la terre et le ciel.

— Est-il donc impossible, demanda la marquise, d'assister un soir, à vos travaux?

— Impossible, non; difficile, oui! répondit Jacques Gautier.

— Je me ferai toute petite et je ne vous gênerai point.

— Une permission des autorités est nécessaire. Elles la donnent, mais rarement.

La marquise fut sur le point de riposter : « Et croyez-vous que les autorités supérieures refuseraient cette permission à la marquise de Servigney? » La phrase vint sur ses lèvres mais elle s'y arrêta.

Il lui plut au contraire, de garder jusqu'au bout de sa visite l'incognito qui l'amusait et de causer librement avec un interlocuteur qui l'intéressait. Elle lui demanda comment il fallait s'y prendre pour obtenir ce qu'elle souhaitait. Après l'avoir remercié de son obligeance et s'être excusée encore de l'indiscrétion qu'elle avait commise, elle partit. Tandis que le jeune savant se remettait, avec le plus grand calme, au travail interrompu, la marquise gratifiait son guide d'une nouvelle pièce de monnaie. Elle quittait ensuite l'Observatoire, non sans s'étonner elle-même des sentiments qu'elle éprouvait.

Bientôt les familiers de l'hôtel Servigney n'appelèrent plus leur délicieuse amie que madame Galilée ou madame Copernic. Ils ne lui rendaient jamais visite sans la trouver entourée

de télescopes multiples. Ou bien elle lisait des traités d'astronomie : elle les avait tous achetés. Les planètes, les comètes, les nébuleuses, les étoiles fixes, les étoiles filantes, se mêlaient dans sa mémoire et s'y entassaient dans un désordre absolu. Les montagnes de la lune et les canaux de Mars l'occupaient plus que le roman du jour, que la comédie où tout le monde courait. Le perron de l'hôtel, par un double escalier, descend au jardin : elle y avait installé de longues et fortes lunettes. Elle explorait le bout de ciel qui s'ouvrait à son ardente investigation. Hélas! ce n'était qu'un morceau, un très petit morceau du ciel immense dont elle réussit à scruter les mystérieux secrets : à Paris, de quelle maison peut-on apercevoir le firmament tout entier? Les Parisiens oublient volontiers le ciel et ce qui s'y passe; faut-il les blâmer? comment songeraient-ils au ciel? ils ne le voient plus.

La marquise déplorait l'étroitesse de l'espace dévolu à ses observations. Elle regrettait la grande terrasse qui encadre les façades du château de Servigney et d'où le regard s'envole aux quatre coins du ciel étoilé. Elle pensait aussi à d'autres terrasses, celles de l'Observatoire et elle se disait qu'en cet endroit, la passion astronomique, dont elle était hantée, serait plus aisément et plus sérieusement satisfaite.

Elle savait qu'elle y serait reçue avec empressement; elle savait que, si elle demandait aux « autorités supérieures » ou leur faisait demander par ses amis la permission d'assister aux travaux du soir, toutes les portes s'ouvriraient devant elle : le ministre, un radical à tous crins, serait trop heureux d'avoir l'occasion, une fois dans sa vie, d'écrire à une belle marquise. Cependant une timidité, presque une vague appréhension, la retenait. Elle pressentait confusément que, si elle dépassait une seconde fois la grille de l'Observatoire, des incidents imprévus arriveraient dans sa vie, et y apporteraient sans doute, comme tous les événements humains, un peu de bonheur et beaucoup de peine. Sans le vouloir, dans ses promenades quotidiennes, elle se retrouvait, le plus souvent, aux environs de la demeure qui remplissait sa pensée; mais dès qu'elle l'entrevoyait, elle rebroussait chemin, inquiète et anxieuse.

Pour abréger la route, elle revenait ordinairement par le Luxembourg et traversait le jardinet botanique, qui a remplacé

la Pépinière, célébrée par les étudiants d'autrefois et chère à leurs Mimis et à leurs Musettes. Souriante et fraîche, cette partie du parc est néanmoins délaissée par les promeneurs : quelques songeurs solitaires, qui se fuient, viennent seuls y rêver. L'un des plus assidus était Jacques Gautier qui, chaque jour, à moins d'un temps fâcheux, se plaisait, avant de reprendre ses observations et ses calculs, à respirer largement l'air purifié par les plantes et par les gramens. Sans doute, « elle et lui », passèrent plus d'une fois non loin l'un de l'autre, à leur insu, jusqu'au jour où ils se rencontrèrent, face à face, au détour d'une allée.

— Madame... dit Jacques Gautieren saluant.

Ce fut tout; car la belle visiteuse, qui avait, une après-midi, forcé la consigne et pénétré à l'improviste dans la salle où il travaillait, n'avait pas donné son nom, et, depuis lors, il ne l'avait point revue.

Il y avait dans la façon dont le jeune homme prononça le mot de : « madame », comme une interrogation discrète et réservée. La marquise ne parut pas y prendre garde. S'imaginant, bien à tort, que sa présence dans une allée déserte du Luxembourg pouvait étonner Jacques Gautier (pourquoi aurait-il été surpris, puisqu'il ne savait rien d'elle?) madame de Servigney cherchait l'explication, qu'il ne réclamait pas et, d'une voix un peu émue, elle lui répondit :

— Des amis m'avaient célébré les fleurs rares de ce jardin. Comme j'aime beaucoup les fleurs, j'ai profité d'un beau temps pour venir les admirer...

— Ces plantes sont jolies, en effet, mais je n'en vois pas de très rares...

— Êtes-vous donc aussi expert botaniste que savant astronome?

—Je ne suis ni l'un ni l'autre. J'ai passé mon enfance au milieu des champs, dans les bois, sous le ciel. Comment ne connaîtrais-je pas un peu les choses de la nature, comment, les connaissant un peu, ne les aimerais-je pas beaucoup?

La marquise voulut en savoir davantage. Remise du premier trouble, elle s'abandonnait au plaisir qu'elle s'était souvent promis et toujours refusé : elle écoutait la voix qui résonnait doucement à son oreille mieux que toute autre voix

humaine. Jacques Gautier s'attendrissait au souvenir de ses parents, tous deux disparus : son père, capitaine dans la douane maritime, l'emmenait souvent avec lui dans ses courses sur la falaise: et plus d'une fois l'enfant avait couché à la belle étoile, ou dans quelque hutte dissimulée au creux des rochers. Un prêtre avait développé son goût pour les sciences et, grâce à ces leçons, il avait passé, toujours heureusement, de nombreux examens. Les professeurs et les savants, allant au devant de son désir et devinant sa vocation, l'avaient réclamé pour l'Observatoire. Il vivait... au ciel, dans la société des étoiles, ignorant les plaisirs des hommes, loin des hommes eux-mêmes...

— Cependant, fit la marquise, vous lisez quelquefois les journaux?

— Rarement! Pourquoi les lirais-je? Ils racontent, en mauvais français, toutes sortes de saletés et de scandales. A les en croire, l'humanité ne comporterait que des assassins et des voleurs et elle ne connaîtrait que le crime ou la honte. Je ne suis pas de leur avis. Je ne m'intéresse qu'aux belles et grandes choses, dont les journaux ne parlent jamais.

— Et Paris? continua la marquise, est-ce que vous savez où est Paris?

— Je connais, dans Paris, les endroits où l'on travaille, où l'on pense, où l'on prie. Je fuis ceux où l'on s'avilit et où l'on s'abêtit; je m'en éloigne. Je les évite, parce que je ne m'y amuserais pas.

Tout cela était dit doucement, sans raideur, simplement. L'homme qui parlait disait certainement la vérité : il ne se donnait pas une attitude, il ne « posait pas ». Il ouvrait son cœur et il laissait regarder dans sa vie avec la confiance d'une âme naïve et jeune. Quant à la marquise, elle accomplissait avec une joie infinie ce voyage de découverte : elle découvrait en effet, une nature d'homme tout à fait nouvelle pour elle. L'explorateur qui visite, le premier, des contrées inconnues, n'éprouve pas une satisfaction plus vive, que celle que goûtait la marquise à se promener dans l'existence et à pénétrer dans l'âme de Jacques Gautier. Ce plaisir intellectuel se complétait pour elle d'un bien-être physique : gaie, joyeuse, heureuse de vivre, elle avait l'envie de courir

comme les enfants qui jouaient dans les pelouses, ou de chanter comme les oiseaux qui sautaient de rosiers en rosiers. La voix de son compagnon, grave sans être dure, et douce sans être faible, l'enchantait comme la plus exquise musique et la surprenait aussi comme une nouveauté. Cette voix lui aurait donné des ordres, elle aurait obéi ; adressé des prières, elle les aurait exaucées. Une sorte de charme, de charme magique, l'enveloppait et s'enroulait autour d'elle Elle se laissait gagner par cette influence, et elle s'y livrait voluptueusement.

Le soleil s'effaçait déjà derrière l'allée des grands platanes qui borde de ce côté le Luxembourg — allée si discrète autrefois, quand le jardin la dépassait, si bruyante depuis qu'une rue pavée a remplacé les parterres.

— Et moi, dit la marquise, moi, qui ai honte d'être aussi indiscrète?... n'êtes-vous pas curieux de connaître qui je suis?...

Jacques Gautier avoua ingénument que cette curiosité ne lui était pas venue, et il ajouta que, s'il l'avait eue. la hardiesse lui aurait manqué pour la pousser jusqu'au bout.

— Eh bien! continua la marquise, vous voyez devant vous une bonne petite bourgeoise, mariée à... un chef de bureau... Oui, mon mari est chef de bureau à l'Hôtel de Ville de Paris... Il s'appelle Louis Dumont, je suis madame Dumont, de mon prénom... Hélène. Mon mari, qui se souvient de ses classes, me surnomme... la belle Hélène. Il exagère. Je mène une vie très calme ; les parents de mon mari habitent avec nous, loin, très loin d'ici, près de la gare du Nord...

— Oh! en effet! interrompit Jacques, vous êtes loin de chez vous!

— Les Parisiennes seules, parmi les femmes de ce monde, aiment et savent marcher. On se distrait toujours à se promener dans Paris, et quelquefois... on y fait d'agréables rencontres. D'ailleurs, j'ai un faible pour le Luxembourg : mes parents habitaient à quelques pas d'ici, et lorsque j'étais enfant, j'ai souvent joué sur les terrasses de ce jardin!...

Ces explications, ces raisons, que la marquise de Servigney multipliait, avec la volubilité, la facilité d'invention dont toutes les femmes disposent, Jacques les acceptait docilement,

sans contrôle, sans la moindre arrière-pensée. Un autre se serait enquis davantage; il aurait réclamé le nom de la rue où madame « Dumont » demeurait; il aurait interrogé, insisté. Jacques ne prenait garde à aucune des contradictions ou des invraisemblances qu'un homme plus attentif et mieux instruit des petites supercheries féminines eût relevé dans le récit de la marquise. Il le prenait tout entier pour vrai.

— C'est pourquoi, dit encore la marquise, il ne faudra pas vous étonner de me revoir, à l'heure de votre promenade... sous les frais bosquets, disaient nos pères. A moins, cependant, que je ne trouble vos pensées...

— Madame... pouvez-vous croire?...

— Je n'abuserai pas de la permission... rassurez-vous... A bientôt, monsieur Jacques Gautier.

La marquise tendait la main au jeune homme; la tête légèrement inclinée sur l'épaule, elle lui souriait gentiment : tout, dans son geste, dans son maintien, dans le ton de sa voix était d'une grâce charmante et douce...

— Madame... balbutia Jacques en prenant, non sans gaucherie, la main qui lui était offerte.

— Madame Dumont, madame Hélène Dumont : que ce nom peu retentissant demeure dans votre mémoire!

La marquise, lorsqu'elle eut franchi les grilles du Luxembourg, remarqua seulement qu'il était une heure avancée. Elle songea moins, d'ailleurs, aux amis qui l'attendaient chez elle, qu'à « l'ami » nouveau, qu'elle venait de quitter. Elle murmura : « Je l'aurai retardé dans son travail... Il sera mécontent. »

L'après-midi entière repassait devant ses yeux, qui brillaient de joie et de bonheur.

— Sapristi! dit assez haut un homme de la foule qui sortait du Bon-Marché, voilà une petite femme qui n'a pas dû s'en... nuyer aujourd'hui!

La marquise rougit, mais elle ne put s'empêcher de sourire et de penser : « Cet impertiment a dit vrai. »

Elle hâta le pas : car le jour tombait.

Arrivée dans sa chambre, elle écoutait distraitement les propos échangés autour d'elle. Tandis que mille choses indifférentes lui étaient contées, elle voyait Jacques repre-

nant son travail tranquillement. Pas aussi tranquillement qu'elle se l'imaginait : pour la première fois de sa vie, en effet, le jeune savant, sans se rendre un compte exact de ce qui se passait en lui, sentait venir à son cerveau un trouble vague qu'il ne comprenait pas ; il ne tentait pas non plus de le dissiper, tant il était doux.

. . . .

Dès le surlendemain, bien avant l'heure où ils s'étaient rencontrés l'avant-veille, Jacques et la marquise se retrouvaient devant la même pelouse, auprès des mêmes rosiers.

La marquise, en chemin, avait délibéré si elle continuerait de jouer le personnage qu'elle avait imaginé, ou si elle dévoilerait sa condition véritable. Dans la sincérité et la droiture de son cœur, il lui déplaisait d'abuser l'âme franche et droite, qui s'était ouverte à elle. Mais aussi le projet longuement mûri de rencontrer une sympathie pure et une tendresse sans mélange, l'espoir constamment caressé d'être appréciée, recherchée, aimée peut-être pour elle-même, l'engagaient à maintenir sur elle le voile dont elle se couvrait. Le souci de sa sécurité personnelle, qui, seul, eût tourmenté les autres femmes, ne l'inquiétait point. « Mais pourquoi, se disait-elle, exciter dans un cœur simple et probe des velléités d'orgueil qui lui sont étrangères ? Pourquoi mêler des pensées mesquines aux sentiments si beaux qui l'animent ? Pourquoi troubler son repos ? Il aurait sans doute, ou trop de crainte ou trop de vanité, s'il me connaissait sous mon nom vrai : et comment ne s'abandonnerait-il pas à madame Hélène Dumont ? » Ce nom évoqué la fit sourire, et, se rappelant les menus détails qu'elle avait imaginés pour le justifier : « Tout de même, se dit-elle, comme les femmes mentent bien ! »

Il eût été bien facile à Jacques Gautier de renverser l'astucieux échafaudage de la jeune femme. Pas une minute, il ne s'en avisa. Ce fort garçon à l'apparence léonine était soumis comme un mouton, confiant comme un agneau. Par sa timidité, par son embarras plus grand, par le tremblement de sa voix, il laissait voir son trouble à la marquise.

C'est ainsi que chaque parole nouvelle, leurs gestes et leurs pensées, les rapprochaient peu à peu.

Jacques parlait souvent de ses recherches.

— Je voudrais bien, lui dit un jour la marquise, assister à l'une de ces belles observations que vous me décrivez. Il faut une autorisation particulière, si je me souviens des renseignements que vous m'avez donnés, lors de notre première entrevue... Vous rappelez-vous notre première entrevue?... Comme j'étais embarrassée, honteuse de vous déranger! Est-ce que cela vous ennuierait de m'admettre à vos travaux?

La marquise ajouta que l'occasion était propice : son mari, M. Dumont, chargé d'une mission spéciale par son administration, ne devait rentrer à Paris que la semaine suivante. Libre de ses mouvements, elle pouvait passer une partie de la soirée hors de chez elle. Jacques promit qu'il demanderait le laissez-passer au directeur, qui ne le lui refuserait certainement pas.

Il l'apporta dès le lendemain.

... Une nuit pure et sereine, s'étendait sur Paris et son immense plaine de pierre. Aucun nuage dans le ciel. Des milliers et des milliers d'étoiles apparaissaient, clous d'or et clous d'argent entremêlés.

De la haute terrasse, si le regard descendait vers la grande ville, des dômes de monuments, des tours ou des flèches d'églises, des colonnes de palais, pouvaient, grâce aux lumières allumées, être distingués encore; mais les yeux ne s'abaissaient et ne s'attardaient qu'un instant sur ce spectacle confus : ils se relevaient bientôt vers le ciel, pour s'y abîmer dans une dévote contemplation.

Jacques guidait la marquise à travers tous ces mondes parsemés et éblouissants, avec autant d'habitude et de sûreté qu'un montagnard conduit le touriste dans les sentiers alpestres, ou que le pilote d'un port fait traverser à un navire les passes difficiles. Il admirait sincèrement la science acquise déjà par sa compagne. La marquise était plus fière de ces compliments que de tous ceux dont on l'avait comblée jusqu'à ce jour dans son existence de jeune femme adulée.

Comme elle avait lu, un peu au hasard, tous les ouvrages parus sur l'astronomie, les plus sérieux comme les plus remplis de suppositions — l'astronomie, elle aussi, a ses visionnaires et même ses faiseurs — elle questionnait Jacques sur

la vraisemblance des suppositions que le spectacle des cieux suggère à des imaginations enfiévrées.

Jacques souriait et répondait doucement :

— Pourquoi imaginer, plutôt que de connaître? Chaque petite chose qui, chaque jour, peu à peu, finit par être découverte par nous, est cent fois plus extraordinaire et plus surprenante que les inventions les plus démesurées et les hypothèses les plus grandioses. Il fut un temps — il n'est pas si éloigné, puisqu'il s'agit seulement de quelques siècles — où les hommes croyaient que la Terre était le centre du monde, qu'un ciel fixe était suspendu au-dessus d'elle comme un plafond, et que les astres accrochés comme des lustres tournaient sur eux-mêmes. Les premiers astronomes, s'ils revenaient à la vie, ne reconnaîtraient pas leur ciel dans notre ciel d'aujourd'hui! Qui sait si les astronomes qui vivront dans les années à venir ne riront pas étrangement de notre ciel à nous, dont nous sommes si orgueilleux?

Et pendant que Jacques parlait, la marquise, sentant venir la fraîcheur de la brise, s'était lentement rapprochée de lui : les yeux dans ses yeux, elle pouvait entendre, en même temps que ses paroles, le battement précipité de son cœur.

« — L'homme, disait-il encore, a plus d'ambition que de raison. C'est à peine s'il connaît exactement le monde sur lequel il naît, vit et meurt : il est bien des coins qu'il n'a pas encore visités. Et il aurait la prétention de définir, dès maintenant, le rôle et la portée des mondes innombrables et infinis, qui roulent dans l'espace!... Il veut aussi, fort orgueilleusement, ramener l'univers à une conception unique, à une forme immuable : il lui plaît d'imaginer des êtres qui lui ressemblent complètement, imbus des mêmes préjugés, victimes des mêmes erreurs, sur les planètes les plus lointaines. Il ne songe pas que, sur la terre elle-même, sur notre petite terre, la nature n'a pas créé deux choses qui soient absolument identiques. Est-ce que deux arbres de la même famille ont un égal nombre de branches et de feuilles? Y a-t-il deux fleuves, deux rivières qui puissent être confondus? Y a-t-il deux hommes, deux femmes qui se ressemblent exactement?... La nature, autrement artiste que nos artistes, s'offre à nos regards, insouciants et inattentifs, dans une variété prodi-

gieuse d'aspects... Pourquoi la vie se manifesterait-elle sur ces mondes qui nous entourent de la même façon que sur le nôtre? Par quelle superbe nous croyons-nous les favoris privilégiés de l'Être inconcevable et indéfinissable que nos yeux ne verront jamais, mais qui *est* certainement, et devant qui nous devons nous agenouiller humblement, pour lui dire une prière de foi et d'amour?... »

Puis Jacques détailla les singularités du ciel étoilé. Il le « savait » le ciel, comme un collectionneur sait les moindres caractères des objets qu'il a recueillis et classés. Étoiles, comètes, nébuleuses, voie lactée, c'était, pour lui, comme un grand peuple, dont il eût approfondi la vie, les mœurs et l'histoire. Dans la vaste coupole aux cloisons mobiles, sous laquelle tous deux étaient rentrés, l'équatorial se mouvait sous l'impulsion de Jacques avec autant de rapidité que de précision.

La marquise suivait dans sa course, lente ou rapide, l'astre qui lui était décrit; quand il passait au zénith, elle s'étendait sur le fauteuil, spécialement aménagé pour les astronomes. Le dos de ce long siège peut se renverser presque sur le sol et former pour la tête un commode oreiller. Jacques aidait la jeune femme à s'étendre ou à se relever.

Dans ces moments, leurs deux corps se rapprochaient fréquemment, leurs mains se touchaient, leurs visages se frôlaient.

Jacques, bientôt embarrassé, rougissant, parla moins et plus bas. La marquise ferma les yeux à demi. Sa bouche s'entr'ouvrit, murmura un faible appel:

— Jacques!... Jacques!... et ce furent les lèvres appelées, les lèvres aimées qui lui répondirent...

Des semaines s'écoulèrent dans la joie de l'amour et la volupté des baisers. Jacques habitait, rue Nicole, le rez-de-chaussée d'une maison à deux étages, qui, par derrière, donnait sur des jardins : là, les arbres et les fleurs poussaient à leur guise, des nichées de moineaux et de merles s'y pourchassaient en piaillant. Il y avait assez de place pour que le soleil descendît jusqu'au sol, égayât tout, choses, bêtes et gens. Les oasis de ce genre se font de plus en

plus rares dans Paris : et l'on s'étonne que nous devenions moroses!...

La marquise s'enthousiasma pour la demeure si modeste de son Jacques aimé. Les trois chambres qui composaient l'appartement ne renfermaient qu'un ameublement des plus simples. Elle voulut les orner à sa fantaisie. Jacques, la laissa faire : et, comme elle avait pu — sans grande difficulté — s'attirer les bonnes grâces de la vieille concierge, elle transforma rapidement le réduit austère en un *home* délicieux.

Elle arrivait à toute heure de la journée; quand Jacques était absent, elle se mettait à sa table et elle lui écrivait quelques mots de tendresse, pour lui annoncer qu'elle reviendrait... une ou deux heures après.

Quelquefois, Jacques voulait reconduire son amie. Elle refusait obstinément. Elle prétextait que, selon l'habitude, elle s'était attardée dans ses bras, où elle se trouvait si bien, et qu'elle ne voulait, à aucun prix, le déranger dans ses travaux.

En réalité, elle s'était croisée, à deux ou trois reprises, dans les parages voisins, avec des personnes de connaissance, dont l'étonnement et les questions forcément indiscrètes l'avaient embarrassée. Elle craignait d'être aperçue, épiée peut-être. Elle avait trouvé le bonheur longtemps rêvé : elle l'avait disposé selon le vœu de son cœur. Elle tremblait que l'incident le plus futile ne vînt troubler son enchantement. Elle avait la certitude d'être aimée sincèrement, naïvement : son désir le plus vif était satisfait. Aucune femme ne lui semblait pouvoir être plus heureuse qu'elle, et cette joie qu'elle ressentait enfin d'être « aimée pour elle-même », elle la savourait délicieusement.

***

En dehors des heures bénies qu'elle passait auprès de Jacques, l'existence de la marquise s'écoulait avec la régularité monotone de la vie mondaine. Les visites, elle les faisait toutes. Elle recevait, allait aux courses, aux expositions, au théâtre. Elle remplissait tous ces « devoirs » avec une

ponctualité qui, suivant elle, ne devait laisser prise à aucun soupçon. Parfois, des amis plus perspicaces s'étonnaient de la trouver plus songeuse et plus distraite que de coutume; elle riait, elle-même, de ses absences. Elle disait à ses interlocuteurs : « Si je suis distraite, c'est que je pense à vous. » Elle arrêtait leurs suppositions en flattant leur vanité : un homme croit toujours la femme qui lui certifie que, peu ou prou, elle s'occupe de lui.

Tous les lundis, entre neuf et dix heures du soir, les Servigney entraient dans l'avant-scène dont ils sont titulaires à l'Opéra, de moitié avec les de Saint-Eymieu. La si jolie comtesse de Saint-Eymieu, qu'on dirait échappée d'une fête de Watteau, est la sœur du marquis de Servigney, auquel d'ailleurs — et heureusement — elle ne ressemble en rien. Elle est aussi vive, enjouée, rayonnante, que son frère est gourmé, morne et attristant. La loge, pendant la représentation ne désemplit pas : c'est la seule, disait un abonné, où l'on cause encore avec esprit.

On annonça qu'une chanteuse viennoise et un ténor flamand chanteraient, certain lundi, dans *Lohengrin* : c'était plus qu'il n'en fallait pour satisfaire des Parisiens. La direction faisait mener quelque bruit par les journaux qui lui sont dévoués autour de cette si « heureuse coïncidence ». Les abonnés eux-mêmes se laissaient aller à la curiosité générale, espérant retrouver avec les nouveaux interprètes quelques parcelles de l'œuvre wagnérienne : les « doublures », qui la chantaient depuis quelque temps, n'en avaient rien laissé. Ils se hâtèrent, et il en fut qui arrivèrent avant dix heures. Quand la marquise de Servigney se montra sur le devant de sa loge, il y eut, comme toujours, dans les loges opposées et à l'orchestre, un petit mouvement d'attention. Le moment, d'ailleurs, était propice. Ortrude contait ses chagrins à Frédéric. Pendant qu'elle poursuivait sur la scène ce pénible récit, les saluts s'échangeaient, dans la salle, entre voisins et les causeries s'animaient.

— Charmante, *very nice*, dit un spectateur de l'orchestre, en tournant sa lorgnette vers la loge Servigney !... Oui, tout à fait charmante !...

Un autre spectateur, assis à sa droite, répondit :

— Il n'y a pas à dire, mon cher... ma cousine Yolande de Servigney est la plus jolie femme de Paris, sans aucun doute...

— Quelle taille! quelles épaules!..

— Et aussi elle a un air de contentement, de plein bonheur... qui ne doit pas lui venir de ce raseur de Servigney.

— Croyez-vous que?...

— Oh! je ne crois rien... je ne sais rien... et je ne dis rien... Je suis intrigué. Voilà tout...

— Montluc lui parle avec animation!...

— Parle, mon ami, parle!... je connais l'opinion que la marquise a de toi...

— Ah! si elle voulait de moi!

— Ou de moi...

— De nous.

— Nous irons la voir à l'entr'acte.

— Naturellement.

L'un des interlocuteurs, se tournant à demi, s'apprêtait, lorgnette en main, à étendre aux autres loges et baignoires l'examen de rigueur, quand un spectateur, assis à gauche, lui demanda, non sans embarras :

— Je vous demande pardon, monsieur,... vous êtes bien sûr que la personne dont vous parliez à l'instant, s'appelle la marquise de Servigney?

L'abonné, ainsi interpellé, regarda la figure et la mine de l'homme qui lui parlait : voulait-on se moquer de lui? L'étonnement du questionneur lui donna plutôt envie de rire que de se fâcher. « Quelque provincial, probablement! » pensa-t-il, car la figure de son voisin ne lui rappelait aucun visage connu. Il répondit en souriant :

— Oui, monsieur, j'en suis sûr. La marquise Yolande de Servigney, née de Chantal-Bussy, que vous voyez, est ma propre cousine germaine... Auprès d'elle...

— Oh! je vous demande infiniment pardon, monsieur. J'avais cru reconnaître, moi, la femme d'un chef de bureau de la Ville de Paris, madame Hélène Dumont...

Un assez fort éclat de rire accueillit ces dernières paroles, tellement que des « chut! » énergiques s'élevèrent alentour.

Jamais, on n'avait ri, de cette manière, à l'Opéra, pendant les plaintes d'Ortrude.

Tandis que les deux abonnés calmaient peu à peu, et non sans peine, leur gaieté, leur voisin demeurait penaud et honteux de sa balourdise... Infortuné Jacques Gautier!... C'était la seconde ou la troisième fois de sa vie qu'il venait à l'Opéra. Le directeur de l'Observatoire, à qui un ami avait envoyé son fauteuil au dernier moment, n'avait pu en profiter et il l'avait donné à Jacques. Celui-ci, interloqué, se demandait ce qu'il y avait de plus extraordinaire, de la fable chantée sur la scène, ou de l'aventure qui lui arrivait dans la salle.

Pendant l'entr'acte, Jacques demeura à son fauteuil Les deux jeunes gens montèrent à l'avant-scène des Servigney, L'un d'eux, celui qui s'était dit le cousin germain de la marquise, s'approcha d'elle en disant :

— Bonjour, madame Hélène Dumont!

A ce nom, la marquise, fut sur le point de perdre toute contenance. Elle était debout, et il lui fallut s'appuyer de la main sur le rebord de la loge, pour ne point tomber.

— Je ne comprends pas, répondit-elle d'une voix brève.

— Moi non plus!... J'avais un voisin... tenez!... il est seul au milieu de l'orchestre, le visage tourné vers nous. M'entendant parler de vous, — avec quelle admiration, vous le devinez — il m'a demandé tout à l'heure : « Cette dame que vous appelez la marquise de Servigney, êtes-vous bien sûr, monsieur, qu'elle ne se nomme pas madame Hélène Dumont, femme d'un chef de bureau de la Ville de Paris?...

La marquise avait reconnu Jacques immédiatement. Tandis que son cousin, dont chaque parole la blessait comme un coup de poignard, s'étonnait de ne la point voir rire, à son exemple, de cette plaisante histoire, elle sentait un froid glacial lui monter au cœur, plus que si une déchirure subite y eût arrêté la vie. Des larmes lui venaient aux yeux; elle restait immobile, muette, le regard tourné vers celui qu'elle aimait : il lui semblait qu'une main invisible entraînait Jacques loin, si loin d'elle, qu'elle ne l'apercevait plus...

Au cours de l'acte qui suivit, alléguant un malaise soudain, elle demanda à son mari de la reconduire avant la fin de la

représentation. Elle s'en alla, inerte, pâle, se soutenant à peine, sans lever ni détourner les yeux; si Jacques lui eût apparu encore, elle eût cru voir se lever le fantôme de son bonheur évanoui.

La fièvre la retint au lit pendant quelques semaines. Les médecins, appelés en consultation, donnèrent imperturbablement et très scientifiquement, celui-ci tel diagnostic, celui-là tel autre sur le mal contre lequel on réclamait leurs lumières. Malgré leurs remèdes, la marquise se rétablit, et quand elle put lire un peu et même écrire, elle remit, à un ami fidèle une lettre, pour qu'il la fît parvenir sûrement à l'adresse indiquée.

On lisait sur l'enveloppe :

Monsieur

Monsieur Jacques Gautier,

9 bis, rue Nicole.

La lettre disait :

« Mon bien-aimé,

» Il n'est donc pas vrai que la douleur tue; et puisqu'il est possible de survivre au chagrin le plus accablant, je veux que les premiers mots tracés par ma main, que la fièvre a tant affaiblie, soient pour vous.

» Je ne vous rappellerai pas avec quel bonheur je m'étais donnée à vous, tout entière. Je ne concevais pas de joie plus grande que celle de m'oublier dans vos bras, de rester auprès de vous. Je vous avais tu mon nom réel et dissimulé ma situation véritable. Par défiance de vous, mon aimé? Je suis persuadée que vous ne le croyez pas et que vous ne le croirez jamais. Comment me serais-je défiée d'une âme aussi loyale, aussi belle que la vôtre?

» Mais, depuis que j'ai l'âge si improprement dénommé âge de raison, et qui devrait s'appeler l'âge de la souffrance, — raisonner, c'est souffrir, — j'avais souhaité d'être aimée d'un amour vrai, probe, dégagé de toute coquetterie, pur

de ce libertinage et de cette frivolité, qui s'étalaient autour de moi.

» J'enviais les tendresses que se prodiguent les paysannes et leurs amoureux; j'admirais la sincérité des serments faits par les pauvres et les humbles. Près de moi, je ne voyais que mensonge et illusion : jamais je n'entendais une parole sincère. Désœuvrement, fatuité, caprice, enfantillage, vanité, orgueil, vilains calculs, voilà ce que je trouvais à l'origine et au bout de toutes les liaisons soi-disant amoureuses qui se nouaient et se dénouaient sous mes yeux. Ces laides choses me faisaient horreur. Je m'étais juré à moi-même de ne donner mon amour qu'à un homme qui ne connaîtrait ni mon nom ni ma fortune, et qui m'aimerait, moi, non pas telle que le monde me considère, mais telle que je suis, avec mes qualités et mes faiblesses.

» Vous avez été cet homme. Vous m'avez aimée dans la simplicité de votre cœur généreux et la candeur de votre âme élevée; en retour, vous avez été aimé par moi comme jamais, peut-être, homme ne fut aimé par aucune femme.

» Aujourd'hui, notre bonheur est brisé. Le nuage sur lequel nous nous envolions au-dessus de notre séjour étroit vers des mondes infinis et charmants, ce nuage aux couleurs tendres et douces, s'est dissipé. Nous retombons, meurtris et désolés, dans les vilenies terrestres et, désormais, notre tranquillité confiante serait troublée. Je ne vous fais pas l'injure, ô mon aimé, de penser que vous êtes capable de m'aimer ou moins ou plus, parce que vous savez qui je suis... Que de joies Elsa réservait à son chevalier ! et cependant Lohengrin découvert s'en alla pour ne plus revenir : le charme était rompu.

» Oui, j'en suis sûre, vous m'aimeriez encore et toujours, avant et par-dessus tout, sans jamais laisser venir à votre esprit les mesquines pensées qui abaissent les autres hommes. Mais c'est moi, je l'avoue humblement, qui ne trouverais plus dans notre affection l'ineffable ravissement, la joie indicible qu'elle m'apportait. Hélène Dumont vivait avec vous, croyait vivre dans le ciel des Bienheureux et des Élus; la marquise de Servigney retomberait tout de suite dans les inquiétudes et le mécontentement de soi, dans les tour-

ments et les souffrances réservés aux amours humaines. Elle consentirait à être malheureuse; elle ne veut pas vous rendre malheureux.

» En me séparant de vous, je vais, moi, vers une éternelle mélancolie, mais, au moins, je ne vous embarrasserai pas ; je n'attristerai pas la sérénité d'une vie qui commence. Si, par delà ces mondes dont vous pénétrez les mystères, un Dieu se cache, qui, de loin, dirige les destinées humaines, et si ce Dieu est juste et bon, vous serez, ici-bas, grand parmi les grands. Votre gloire adoucira l'amertume de mon chagrin.

» Ne découvrez jamais à personne, même à la femme qui, un jour peut-être, portera votre nom, notre doux amour. Nous diminuerions la beauté de cet amour, si, vous ou moi, nous en tentions le récit. Qu'il demeure enseveli dans notre mémoire à tous deux ! Il nous fut permis d'entrevoir un moment l'amour idéal, l'amour céleste : c'est un secret qui nous fut confié... Ne le trahissons pas.

» O mon aimé, mon bien-aimé, combien je souffre et combien je pleure, mais combien j'ai la conviction que, le douloureux sacrifice auquel je me résigne, c'est pour votre bonheur à venir que je l'accomplis ! Je traînerai désormais une vie inutile et sans objet : ma vie vraie, ma vie de joie et d'amour est terminée. Adieu, mon aimé, adieu !... C'est dans les larmes que je t'envoie mon dernier baiser. »

» *YOLANDE DE SERVIGNEY* »

ADOLPHE ADERER

" L'AIGLON "

ET LA

COMTESSE CAMERATA

— DOCUMENTS NOUVEAUX —

Dans la *Revue* du 1er avril, j'ai dit que la comtesse Camerata n'avait pu, en 1830, venir à Vienne ni faire près du duc de Reichstadt les tentatives que lui ont prêtées Montbel et Prokesch-Osten et, sur leur témoignage, M. Edmond Rostand. Je le croyais fermement; en dehors des considérations d'ordre général, des témoignages particuliers m'autorisaient en cette idée. Une communication, qui me parvient aujourd'hui de source la plus hautement autorisée, me force à me déjuger. Je n'ai à le faire nul mérite : la documentation était, jusqu'ici, négative; à présent elle devient affirmative et suffisante; c'est elle la maîtresse et la souveraine à qui il faut laisser la parole. Au surplus, mes conclusions telles que je les ai formulées demeurent entières; peut-être se trouveraient-elles aggravées par les lettres qu'a récemment publiées M. Wertheimer. Quant à la rectification que je suis heureux de faire, elle ne porte, jusqu'à nouvel ordre, que sur ce point : la comtesse Camerata s'est-elle trouvée à Vienne en novembre 1830?

***

Élisa-Napoléon, ainsi prénommée par les lettres closes de S. M. l'Empereur et Roi en date du 4 juillet 1810, avait dû,

à la suite de son mariage avec le comte Philippe Camerata (janvier 1825), s'établir à Ancône, près de son beau-père, « le Commandeur ». Elle y était accouchée, le 20 septembre 1826, d'un fils qui avait reçu les noms de Napoléon-Charles. Les affaires du Commandeur allaient mal. Le jeune ménage avait peine à vivre; et « Napoléon » — ainsi l'appelait-on et ainsi signait-elle — se déplaisait fort.

Vers la fin d'août 1830, pour demander un subside, elle vint, d'Ancône, trouver son père à Villa-Vicentina, près de Trieste, où Félix Baciocchi résidait l'été. Elle obtint de lui ce qu'elle souhaitait; mais, repassée à Trieste, où elle resta quelques jours près de sa tante Caroline Murat (la comtesse de Lipona) et tenta, dit-elle, d'arranger les affaires de son mari, au lieu de rentrer à Ancône elle profita du passeport qui lui avait permis de pénétrer dans les États autrichiens et partit pour Vienne. Dès qu'il en fut informé, Félix, qui, pour l'hiver, avait regagné Bologne, lui écrivit[1] :

« Bologne, le 23 octobre 1830,

« Ma chère Napoléon, j'apprends avec la plus grande surprise que tu viens de partir pour Vienne. Ce n'est pas là ce que tu m'avais promis à Villa-Vicentina. Assurément, tu as beaucoup d'argent de reste pour que tu t'amuses à le jeter ainsi par les grands chemins et dans les auberges. En manquant à ta promesse, tu m'as affranchi de la mienne: car tu as été prévenue par Mesnil que si tu allais à Vienne, je me regarderais comme affranchi du secours temporaire que je consentais à t'accorder jusqu'à l'arrangement des affaires de ton mari. Rien ne peut justifier le genre de vie que tu mènes depuis deux mois. Au moment où le Commandeur est prêt à succomber à une maladie mortelle, ton devoir et ton intérêt bien entendu devaient te rappeler à Ancône. C'est là qu'est ta place, auprès de ton mari et de ton fils. Je ne te parle pas des circonstances générales où nous sommes tous. Elles auraient dû te faire sentir combien il est inconvenant de te donner en spectacle lorsque tout impose la loi de la réserve la plus absolue. Je sais que tu n'écoutes personne

1. Les Lettres de Baciocchi à sa fille sont transcrites sur les minutes; celles de « Napoléon » sur les originaux.

lorsqu'il s'agit de satisfaire une de tes fantaisies, mais cela ne m'empêchera jamais de te dire mon avis, toutes les fois surtout qu'il ira de ton intérêt et de celui de la famille dont tu fais partie.

» Reçois, ma chère Napoléon, l'assurance des sentiments de ton bien affectionné père. »

Au moment où Baciocchi écrivait ainsi, il ignorait encore que, le 20 octobre, comme Philippe Camerata l'en informa le 22, le Commandeur était « passé dans l'éternel repos »; sans doute, « Napoléon » l'ignorait aussi le 30 quand, de Vienne, elle répondit en ces termes :

A SON ALTESSE LE PRINCE BACIOCCHI, A BOLOGNE, ÉTAT DU PAPE.

« De Vienne, ce 30 octobre 1830.

» Mon cher père, j'ai reçu votre lettre et je vous avouerai franchement que je ne conçois pas la manière dont vous vous exprimez à mon égard. Vous me dites que ma conduite depuis deux mois est mauvaise. Il me semble que mon voyage à Villa-Vicentina a eu un but que vous ne pouvez pas ignorer, puisque c'était pour vous demander de l'argent. Lors de mon retour à Trieste, j'ai tenté vainement un arrangement avec M. Netscher (?) et, n'ayant pu réussir, j'ai pensé à aller voir Vienne. Je ne vois pas ce qu'un séjour de quelques semaines dans cette capitale peut avoir de si répréhensible; mais, depuis longtemps, je suis habituée à ne trouver dans ma famille que des détracteurs au lieu des soutiens que toute personne devrait avoir. Je conviens qu'une stricte économie peut blâmer ma conduite, mais il me semble que, pour la juger d'une manière aussi péremptoire, il aurait fallu attendre mon retour. Mais je ne veux pas vous ennuyer davantage. Je sens qu'on vous a indisposé contre mon voyage qui peut tout au plus être un sujet de dépenses, mais pas de me rendre en spectacle. Vous vous trompez beaucoup en croyant cela. Je suis trop peu de chose pour qu'on s'occupe de moi. Recevez, mon cher père, l'assurance de mon respectueux attachement.

» Votre affectionnée fille,

» NAPOLÉON. »

Que se passe-t-il à Vienne? On n'a garde de le dire clairement dans des lettres que la police peut ouvrir. Pourtant il y eut des aventures qui ont sans doute quelque analogie avec celles rapportées par Montbel et par Prokesch. C'est à la date du 17 novembre que les deux biographes du roi de Rome placent la lettre écrite, disent-ils, par la comtesse Camerata au duc de Reichstadt et c'est la date du 25 novembre qu'ils assignent à la réponse. C'est le 26 novembre que, selon eux, Dietrichstein a été averti, par le prince lui-même, des tentatives de correspondance; la visite de Prokesch à la comtesse aurait suivi presque immédiatement et, aussitôt après, « Napoléon » aurait quitté Vienne, Pourtant, elle y était encore le 15 décembre et elle écrivait à sa tante, la reine Caroline :

« De Vienne, 15 décembre 1830.

» Ma chère tante,

» Petrini vous remettra cette lettre et pourra plus en détail vous raconter, si cela peut vous intéresser, les désagréables affaires que j'ai eues à Vienne. Je me suis plus d'une fois repentie de n'avoir pas suivi vos prudents conseils; cependant rien ne m'est encore arrivé et je crois que tout se bornera à rester en Autriche. Par là, personne de ma famille ne sera inquiété; c'est ce que je désire le plus ardemment. Veuillez, ma chère tante, croire à mon sincère attachement.

» Votre très affectionnée nièce,

» NAPOLÉON. »

Presque aussitôt après, elle quitte Vienne, par ordre, mais, au lieu de retourner en Italie, elle vient à Prague. Sait-elle qu'on a le projet d'y envoyer le duc de Reichstadt pour compléter son éducation militaire et pense-t-elle avoir de plus faciles occasions de l'approcher? Quel que soit son dessein, elle paraît déterminée à s'établir à Prague. Le 27 décembre, elle écrit à son père :

« Prague, le 27 décembre 1830.

» Mon cher père,

» Je ne veux pas laisser passer la nouvelle année sans vous offrir mes vœux, quoique, d'après les dernières lettres que j'ai

reçues, j'ignore s'ils seront agréables. Les désagréments que j'ai éprouvés à Vienne sont heureusement terminés. Je suis à Prague où je me trouve très bien et où j'espère voir bientôt arriver Napoléon [1], et Philippe [2] ce printemps, si les affaires de la succession de son père ne lui permettent pas de venir plus tôt, ce qui me serait encore plus agréable. A présent, je vais être tranquille, car je commence à en sentir la nécessité, mais tout a son temps dans ce monde et la sagesse comme autre chose. Dans quelque temps j'espère avoir le plaisir de vous revoir ainsi que mon frère auquel j'écris aussi. Recevez, mon cher père, l'assurance de ma respectueuse tendresse.

» Votre très affectionnée fille,

» NAPOLÉON ».

Baciocchi doit être déjà informé des aventures de «Napoléon». La reine Caroline en a écrit à Bologne à sa fille, la marquise Pepoli : « Napoléon Camerata est à Prague. Sa conduite indiscrète a obligé le gouvernement autrichien à l'éloigner de Vienne. Il l'a beaucoup ménagée et s'est conduit parfaitement pour elle. Elle veut à toute force rester en Autriche et le gouvernement voudrait la voir retourner dans sa famille. » Cependant, à la première nouvelle, croyant que c'était par ordre que «Napoléon» était allée s'établir à Prague, Félix a écrit au prince de Metternich pour solliciter la rentrée de sa fille en Italie, et il est encore dans cette conviction lorsqu'il répond, le 10 janvier, à la lettre de bonne année :

« Bologne, le 10 janvier 1831.

» Ma chère Napoléon, j'ai reçu la lettre que tu m'as écrite de Prague le 27 décembre à l'occasion du renouvellement de l'année. Je suis sensible aux vœux que tu m'exprimes. Je ne t'ai jamais donné lieu d'en douter et, en descendant en toi-même, tu dois me rendre cette justice que j'ai toujours fait ce qui dépendait de mon pouvoir et de ma volonté pour assurer ton bonheur.

1. Son fils.
2. Son mari.

« Sans doute, j'ai sévèrement blâmé ton voyage à Vienne et le but dans lequel tu l'as entrepris. Il en serait de même de ton séjour à Prague, si je le croyais volontaire, mais, d'après ce que m'a rapporté Petrini de ta part et ce que tu as mandé toi-même à la reine[1] et à Eugène, j'ai malheureusement la crainte qu'il ne soit le résultat des fausses démarches auxquelles tu t'es laissé entraîner en ne prenant conseil que de l'exaltation de tes idées. Cependant il est impossible que ton éloignement et ton séjour à l'étranger se prolongent sans porter le plus grand préjudice à tes intérêts et à ce que tu dois à ton mari et à ton enfant et, d'un autre côté, des motifs impérieux ne permettent pas au comte Camerata d'abandonner ses affaires pour aller te rejoindre en Bohême. La saison est aussi trop rigoureuse pour qu'il songe à t'envoyer ton fils. Au milieu de l'inquiétude que toutes ces pensées m'ont fait éprouver, j'ai cru devoir m'adresser directement au prince de Metternich (ainsi que je t'en ai déjà fait prévenir par Eugène qui t'a répondu à Vienne depuis le 4 janvier), afin qu'il employât ses bons offices pour que tu puisses librement revenir en Italie et qu'aucun désagrément ne te provienne de la part de qui que ce soit lorsque tu sortiras des États de l'Empereur. La manière dont tu me parles à présent de ta situation me donne la conviction qu'il ne dépend plus que de toi d'en changer et puisque tu sens, me dis-tu, la nécessité de vivre tranquille, je me flatte que tu vas t'empresser de revenir d'Ancône pour t'y occuper conjointement avec Philippe et l'excellent M. Cipoletti des affaires de la maison Camerata qu'il serait toujours possible de rétablir en y employant les ressources que le patrimoine offre encore malgré la mauvaise administration du feu Commandeur. C'est dans la persuasion que tu vas te hâter de quitter Prague et de rentrer chez toi que je te renouvelle, ma chère Napoléon, l'assurance de tout l'attachement avec lequel je suis

» Ton affectionné père ».

Malgré ces instances paternelles, la comtesse refuse de quitter Prague, attachée qu'elle est, semble-t-il, à une der-

1. Caroline Murat.

nière espérance. Plus d'un mois se passe sans qu'elle donne de ses nouvelles à son père, qui, de Bologne, lui écrit le 5 février :

« De Bologne, le 5 février 1831.

» Ma chère Napoléon, je viens de recevoir du prince de Metternich la réponse à ma lettre du 20 décembre et il en résulte que, bien loin de te retenir par force dans les États de l'Empereur, le gouvernement, d'accord avec les vœux que je lui en avais exprimés, ne met aucun obstacle à ton retour et qu'il désire au contraire que tu te hâtes de rentrer dans ta famille. D'un autre côté, ton mari et Madame[1] elle-même viennent de m'écrire pour me témoigner leur déplaisir de la prolongation de ton absence et pour me demander quels peuvent être les motifs qui s'opposent à ton départ de Prague. Je leur réponds que, désormais, il ne dépend que de ta volonté de quitter l'Autriche et, m'en référant aux précédentes lettres que je t'ai écrites à cet égard, je ne doute pas un instant que tu ne te disposes sérieusement à revenir en Italie. Il est impossible en effet que, de gaieté de cœur et sans motifs plausibles, tu t'obstines à vivre plus longtemps loin de ton mari et de ton fils, et que tu te montres si indifférente aux intérêts de la maison Camerata qui ne font qu'une seule chose avec les tiens propres. Tant que le Commandeur a vécu, on a pu comprendre et même excuser ta répugnance à vivre dans son voisinage, mais aujourd'hui que ton mari est devenu le maître chez lui, et avec l'empressement qu'il montre à te complaire en tout, comment serait-il possible que tu préférasses le décousu et le vide de ta situation présente à l'existence honorable et commode qui convient à ton rang et que tu ne peux trouver que dans ta propre maison? D'après la lettre du prince de Metternich, j'écris à ton mari qu'il est inutile de t'envoyer les effets que tu avais demandés, car, malgré l'extrême obligeance de cette réponse et l'urbanité des formes de la détermination dont il me fait part, il m'est démontré que l'intention du gouvernement est que tu quittes les États de l'Empereur et que tu reviennes le plus tôt possible au milieu de ta famille.

1. Madame Mère.

« Les circonstances actuelles sont si graves pour tout le monde que cette injonction du Cabinet autrichien est en même temps le conseil le plus sage que l'on puisse te donner et le plus conforme à tes intérêts et aux vœux de ceux qui ont pour toi un attachement vraiment sincère. »

Lassée de sa vaine attente, apprenant que décidément le duc de Reichstadt ne viendrait pas à Prague, d'ailleurs ne recevant d'argent ni de son mari, ni de son père, « Napoléon » se décida à regagner l'Italie, où l'attendaient d'autres aventures et où elle rêva à d'autres enlèvements qui n'ont rien d'historique.

Tels sont les points désormais acquis. Peut-être, un jour, par d'autres documents, pourrai-je reconstituer le rôle que joua la comtesse Camerata à Vienne. Pour le moment, je n'ai rien de plus à dire ; mais il doit m'être permis d'exprimer ma respectueuse reconnaissance à la haute personnalité qui, spontanément, a pris la peine de rechercher ces documents et qui m'a donné l'occasion, en réparant l'erreur où j'étais tombé, d'établir sûrement ce petit fait historique et, aussi, de prouver ma bonne foi.

FRÉDÉRIC MASSON

UNE

GUERRE DE COMÉDIENS

AU XVIIe SIÈCLE

Il ne semble pas que la place du marché Saint-Germain, et les vieilles rues tristes dont elle est environnée, rue des Quatre-Vents et de Buci, rue Saint-Sulpice (autrefois rue des Aveugles), rue Guisarde, rue Princesse et rue Grégoire de Tours (ancienne rue des Mauvais-Garçons), soient aujourd'hui l'ordinaire rendez-vous des flâneurs en quête de distractions variées. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, aucun quartier ne réservait, à la fin de l'hiver et dans les premières semaines de printemps, plus de plaisirs aux Parisiens. C'est là, en effet, que chaque année, du 3 février au dimanche de la Passion, se tenait, sous le nom de Foire Saint-Germain, une véritable exposition, aussi universelle par les divertissements offerts aux visiteurs que par les produits de toute espèce et de toute provenance dont il était fait étalage. Dès que l'ordonnance du lieutenant général de police, publiée à son de trompe et affichée dans tous les carrefours, avait annoncé l'ouverture de la foire, le beau monde désertait la place Royale, sa promenade favorite, le centre de ses intrigues amoureuses, et le populaire ne fréquentait plus sur le Pont-Neuf les vendeurs de drogues, les chanteurs de chansons nouvelles, les joueurs de farces et de gobelets, les arracheurs de dents et les poseurs d'yeux en cristal.

Il y avait alors, dans les neuf rues qui partageaient la foire

en vingt-quatre petites îles, et qui se distinguaient par le nom des différentes corporations, une multitude de promeneurs. Mais c'est le soir surtout qu'on s'y amusait. Toutes les boutiques s'éclairaient de grandes illuminations, les salles de danse, les cabarets et les cafés se remplissaient, les maisons de jeu et les maisons de joie s'ouvraient aux négociants enrichis, aux jeunes seigneurs, même aux princes du sang; et la foule courait aux *loges* des danseurs, des acrobates, des montreurs de bêtes savantes, des marionnettes — et des comédiens.

Car, depuis le bon roi Henri IV, on jouait la comédie à la Foire Saint-Germain. Les Confrères de la Passion, jaloux de leurs anciennes prérogatives, avaient bien protesté en 1595, lorsqu'une troupe d'acteurs ambulants était venue y dresser ses tréteaux; mais les nouveaux venus avaient opposé aux privilèges de l'Hôtel de Bourgogne les privilèges de la foire, qui était lieu de franchise, et une sentence du lieutenant général civil leur avait donné gain de cause. Pour l'humble somme de deux écus, payée chaque année aux Maîtres de la Passion, ces braves fondateurs inconnus du premier théâtre forain avaient conquis le droit de divertir les Parisiens. Il y a des conquêtes plus faciles à faire qu'à garder : celle-là sera du nombre.

Les spectacles du préau Saint-Germain fermaient, comme la foire elle-même, le dimanche des Rameaux, mais ne tardaient pas à se rouvrir ailleurs. Le 27 juin, M. le lieutenant général venait tenir audience de grande police dans la maison Saint-Lazare, et le lendemain il inaugurait la Foire Saint-Laurent, entre les faubourgs Saint-Denis et Saint-Martin. C'étaient alors pendant trois mois, jusqu'à la fin de septembre, de nouvelles et ininterrompues réjouissances, que chantait le poète Colletet au début du règne de Louis XIV, et que célébrait encore en 1716 un étranger, ébloui de ces fêtes si parisiennes. « Rien ne manque à cette foire, écrivait-il, pour goûter le plaisir qu'on souhaite. Spectacles agréables, bons cabarets, liqueurs excellentes, riches ameublements et belles femmes, tout cela y attire une grande affluence de peuple de toute sorte d'états. C'est un lieu fertiles en bonnes aventures, où les coquettes triomphent aux dépens de leurs amants, qui en sont le plus souvent les dupes. »

Désireux en effet de stimuler le public et de remplir leur caisse, les religieux de Saint-Lazare, possesseurs du droit de cette foire, suivaient l'exemple des prêtres de Saint-Germain-des-Prés, propriétaires de la Foire Saint-Germain ; ils ne cessaient de multiplier et de renouveler, avec une ingéniosité médiocrement ecclésiastique, les divertissements les moins orthodoxes. Autorisant les danses, le jeu, les grandes beuveries dans les cafés et les débauches chez les traiteurs, ils ne pouvaient comme un Nicole ou comme un Bossuet, se montrer hostiles aux spectacles. Aussi les comédiens avaient-ils des *loges* réservées. Ces loges deviendront avec le temps des salles magnifiques, mais elles ne furent d'abord que d'humbles baraques fermées avec des planches, sans ornements ni décoration, où l'on disposait des bancs pour le public et des échafaudages pour les spectacles ou *jeux*. Toujours aussi, on y trouvait une corde tendue pour les danseurs et un tremplin pour les sauteurs. Ces deux accessoires étaient là, comme la *thymélê* des théâtres antiques, pour rappeler à ces comédiens populaires leur modeste origine. Jamais, d'ailleurs, ils ne songeront à la renier. Les premiers et les plus célèbres de leurs acteurs seront toujours, en même temps, de très agiles sauteurs ou danseurs de corde ; et dans leurs pièces les plus littéraires il y aura presque toujours une place pour des exercices de force et d'adresse. Les danses des vignerons grecs ont donné naissance au drame antique ; les danses des acrobates parisiens ont été l'origine de la comédie foraine.

***

Parmi les troupes foraines qui, dans les premières années du grand règne, allaient et venaient de Saint-Germain à Saint-Laurent, une surtout possédait la faveur des Parisiens. Dirigée par les frères Alard et par l'Allemand Maurice Vondrebeck, elle s'était fait admirer d'abord par ses danses et sauts, ses postures à l'italienne, ses tours et ses voltiges.

Mais, depuis quelque temps on lui faisait fête aussi parce que ses directeurs avaient eu l'idée d'encadrer leurs exer-

cices dans de petites scènes dialoguées, qui servaient aux sauts et danses d'introduction et de commentaire. Les Parisiens, les personnes de qualité, le jeune roi lui-même, qui plusieurs fois manda ces forains à Versailles, s'étaient si fort divertis à ces représentations, qu'elles avaient fini par être non plus seulement tolérées, grâce aux franchises de la foire, mais officiellement autorisées et encouragées. « Sa Majesté, écrit Colbert à La Reynie le 4 février 1679, m'ordonne de vous faire savoir qu'Elle veut que vous donniez à Alard la permission de représenter en public les sauts, *accompagnés de quelques discours*, qu'il a joués devant sa Majesté. »

C'est ainsi que, pour se consoler de la mort de Molière et de la retraite de Racine, Paris avait des comédiens populaires, protégés par le roi et la police, qui donnaient aux Foires Saint-Germain et Saint-Laurent des divertissements en action et en paroles. Et, comme il arrive d'ordinaire en pareil cas, les Alard avaient interprété avec grande largeur et tout à leur avantage l'autorisation donnée. On leur avait permis d'accompagner leurs sauts de « quelques discours » : il en fut bientôt des sauts comme des chœurs antiques; ils devinrent de simples intermèdes, très adroitement mêlés à des pièces complètes, écrites par le bel esprit de la troupe. La plus ancienne de ces comédies arrivées jusqu'à nous, *Les Forces de l'Amour et de la Magie*[1], est à cet égard fort curieuse. Ce premier type littéraire des divertissements dramatiques qui vont susciter entre les forains et la Comédie-Française une longue guerre sans pitié est un ingénieux mélange de gymnastique, d'escamotages et de comédie naïve. Comme le chœur antique, les polichinelles et les bergers sauteurs rappellent l'origine, l'essentielle raison d'être de la troupe; Zoroastre, avec ses tours de passe-passe, montre que les baladins des foires étaient capables de lutter contre les maîtres de la magie populaire, les charlatans du Pont-Neuf; et enfin les scènes soigneusement enchaînées, le dialogue assez bien conduit, et le jeu étudié des acteurs laissaient deviner les ambitions grandissantes de ces audacieux.

1. Publiée par les frères Parfaict en tête de leurs *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire*.

Sur ces entrefaites fut publiée la fameuse ordonnance du 21 octobre 1680, qui réunissait les acteurs de l'Hôtel de Bourgogne à ceux du Théâtre Guénégaud, et donnait à la troupe nouvelle le privilège exclusif de représenter des pièces à Paris. Interdiction était faite à tous autres comédiens français de s'établir dans ladite ville et dans le faubourg, sans ordre exprès de Sa Majesté.

Ces inhibitions et défenses n'atteignaient ni la Comédie Italienne, où jouaient alors des acteurs étrangers, ni l'Opéra dont les représentations avaient été, par décret, précisément distinguées des « pièces ou comédies récitées », et que protégeaient d'ailleurs le tout-puissant crédit de son chef, Lulli, et le goût du roi pour ces sortes de spectacles. Qui donc menaçaient-elles ? Louis XIV et Colbert ne voulaient-ils que prévenir les tentatives possibles d'entrepreneurs à qui la suppression d'une troupe — celle de l'Hôtel de Bourgogne — donnerait peut-être l'idée d'ouvrir un nouveau théâtre ; ou bien entendaient-ils « révoquer, casser et annuler de façon expresse » certains privilèges particuliers, précédemment accordés ? Et dans ce dernier cas, quels étaient ces privilèges, sinon ceux des Alard ? Cette supposition paraissait d'autant plus vraisemblable, qu'on avait plus abusé de la permission donnée. Un divertissement scénique comme *Les Forces de l'Amour et de la Magie* ne pouvait être considéré comme « quelques discours accompagnés de sauts ». C'était une *pièce*, représentée par des *comédiens français*, établis à la fois dans *la ville* et dans *le faubourg* : dans la ville, quand ils jouaient au préau Saint-Germain; dans le faubourg, quand ils se transportaient à la Foire Saint-Laurent. Les nouvelles lettres patentes, révoquant toutes les autorisations antérieures, semblaient donc bien viser les spectacles d'Alard. Ne pas y renoncer, c'était violer l'ordonnance royale, et risquer un conflit avec les nouveaux privilégiés.

Cependant, à regarder les choses avec calme, le danger n'était pas si menaçant qu'il en avait l'air. Les forains n'avaient pas été directement prévenus d'avoir à supprimer leurs jeux, et ils pouvaient bien attendre une interdiction expresse et formelle, puisqu'ils avaient eu l'honneur de s'attirer expressément l'attention et la bienveillance de Sa Majesté. D'autre

part, au moment où s'ouvrit la Foire Saint-Germain de 1681, aucune injonction ne leur était venue de la Comédie-Française. Occupés de leur nouvelle installation, réunissant, grâce à la fusion des deux troupes, un ensemble merveilleux d'acteurs et d'actrices incomparables, comptant à leur répertoire les pièces toujours redemandées et toujours applaudies de Corneille, Racine et Molière, les Grands Comédiens pouvaient avoir indulgence et dédain pour de misérables artistes de foire, qui jouaient pendant quelques semaines seulement chaque année, à des intervalles éloignés, dans des hangars et jeux de paume mal aménagés, des pièces grossières d'auteurs inconnus. D'ailleurs, les personnages mis en scène dans ces divertissements n'étaient des Zoroastre que par exception rare : on les empruntait d'ordinaire à la comédie italienne; et, des deux Alard, l'aîné paraissait presque toujours sous l'habit de Scaramouche, le cadet sous celui d'Arlequin. La Comédie-Française, qui, en 1680, ne songeait pas à s'inquiéter de la concurrence des acteurs italiens, si longtemps ses associés et ses amis sur les scènes du Palais-Royal et de la rue Guénégaud, devait montrer bien plus de mansuétude encore à l'égard de leurs naïfs imitateurs.

Ce ne sont point, en effet, les comédiens de la Foire qui furent les premiers auteurs du conflit. Les véritables adversaires des Baron, des La Grange, des Hauteroche et de la Champmeslé seront d'abord, non des acrobates qui dansent sur la corde, mais de petits morceaux de bois façonnés; ou, du moins c'est sur un théâtre de marionnettes que vont paraître les premiers acteurs dont la Comédie-Française ait réellement redouté la puissance rivale.



En ce temps-là vivait à Paris un maître doreur qui s'amusait souvent à fabriquer des marionnettes. L'idée était heureuse et le profit assuré : car depuis quelques années ces pantins jouissaient d'une grande popularité. Leurs jolis costumes et leur gentille tournure, leur adresse et leur esprit malicieux, avaient conquis la faveur des Parisiens et la protection du roi. Quelques-uns même, parmi ces *fantoccini*, portaient le titre glorieux de « Grandes Marionnettes

de Monseigneur le Dauphin » ; et parfois on les voyait partir pour Saint-Germain, où ils allaient, pendant plusieurs mois de suite, divertir les Enfants de France. A fournir ainsi, non pas les Brioché, qui sculptaient eux-mêmes leurs acteurs, mais les Féron, les Archambault, les Aubry et les Du Vaudier, Alexandre Bertrand n'avait pas seulement gagné de l'argent, il s'était pris d'une vraie passion pour ces petits êtres qui lui devaient leur vie et l'aidaient à gagner la sienne. Pour faire mieux, il s'avisa un beau jour d'ouvrir, lui aussi, un théâtre. Il avait tant causé avec ses poupées, alors qu'il les taillait dans le bois et les habillait de satin, qu'il saurait bien peut-être les faire parler en public. Et c'est ainsi que, pour la Foire Saint-Germain, en 1689, il loua un emplacement rue des Quatre-Vents, et qu'il y donna un spectacle de marionnettes. Le succès fut tel que, l'année suivante, il fit bâtir dans le préau même de la foire une loge qui prit le nom de « Jeu des Victoires ». Mais ce n'est plus à ces seules marionnettes que Bertrand pensait alors. Le démon du théâtre l'avait pris, et le tenait si fort qu'il osa joindre à sa troupe en bois une autre troupe, bien plus vivante : des jeunes gens et des jeunes filles jouèrent des comédies, de vraies et pures comédies, sans intermèdes de sauts ni de danses. Le public fit bon accueil à ce spectacle très nouveau.

Mais, à ce moment, cette entreprise nouvelle était aussi très hardie. Si, par extraordinaire, Bertrand ignorait la fameuse ordonnance, les Comédiens Français ne l'avaient point oubliée : et, par suite de récentes tribulations, ils tenaient plus que jamais à leurs privilèges. Expulsés par la Sorbonne, qui trouvait compromettant pour le collège des Quatre-Nations le voisinage d'un théâtre, pourchassés de paroisse en paroisse par des curés scandalisés, ils avaient eu toutes les peines du monde à découvrir une salle, dont les frais, augmentés encore par la forte taxe imposée au profit de Saint-Sulpice, étaient considérables. De plus, ils avaient alors des démêlés avec les Comédiens Italiens ; et, ce qui est plus grave, depuis que la troupe de l'Hôtel de Bourgogne était venue se joindre avec celle de la rue Guénégaud, l'union, que Molière avait maintenue si cordiale, n'existait plus : c'étaient d'incessantes disputes, et de tapageuses brouilleries. Enfin, les auteurs nou-

veaux, qui avaient succédé à Corneille, Racine et Molière, et que ne remplaçaient pas encore les Regnard, les Crébillon et les Lesage, n'apportaient que d'incroyables platitudes, jouées sans entrain.

Agacée par tous ces ennuis, la Comédie-Française trouva tout à point dans Bertrand une victime expiatoire. A peine celui-ci avait-il ouvert son théâtre pour la Foire Saint-Germain de 1690, que les Comédiens Français adressaient plainte et requête au lieutenant général de police. M. de la Reynie n'hésita pas : le 10 février, une sentence ordonnait la démolition du Jeu des Victoires, et l'ordre était exécuté le jour même. Le malheureux entrepreneur essaya bien de protester contre cette répression brutale ; mais ses plaintes, qu'il porta lui-même à Versailles, demeurèrent vaines, et il dut provisoirement revenir à ses premières amours, à ses marionnettes, précieuses consolatrices. Les anciennes troupes foraines, bientôt menacées à leur tour, vont montrer moins de résignation.

***

En 1697, les acteurs italiens, accusés de jouer des pièces immorales, coupables en réalité d'avoir, avec la *Fausse Prude*, mis sur la scène madame de Maintenon, venaient d'être expulsés de l'Hôtel de Bourgogne, de Paris et du royaume. Sous prétexte que leurs sauteurs, danseurs et marionnettes portaient les costumes et les noms de Scaramouche, d'Arlequin et de Colombine, les forains se crurent les héritiers légitimes du théâtre supprimé, et se hasardèrent à représenter sur leurs tréteaux quelques-unes des pièces que les Italiens avaient jouées en français. La police, satisfaite de l'exécution dont ceux-ci venaient d'être les victimes, et certaine qu'on ne jouerait pas une seconde *Fausse Prude* dans une loge foraine, ferma les yeux ; et le public, désolé de la suppression de l'Hôtel de Bourgogne, vint en foule applaudir ceux qui lui rendaient des spectacles très populaires. Ce succès et la bienveillance du pouvoir royal semblèrent aux forains d'un si favorable augure et les encouragèrent si bien, que des projets grandioses germèrent dans leur tête. De véritables théâtres, avec loges, galeries et parterre, furent cons-

truits dans l'enceinte des deux foires, et, des différentes villes de province, notamment de Toulouse où un certain Pascariel formait d'excellents élèves, on fit venir des artistes nouveaux pour la saison prochaine.

La Foire Saint-Germain de 1698 fut si brillante et si lucrative pour les entrepreneurs, que les Comédiens Français en prirent de l'inquiétude. Ils auraient pu, maintenant que le départ des Italiens les avait délivrés d'une concurrence redoutable, montrer un peu de magnanimité. Il n'en fut rien : plus que jamais ils voulaient rester les seuls maîtres. Aussi portèrent-ils une plainte au lieutenant général de police. « Les danseurs de corde, disaient-ils, et les sauteurs se sont licenciés depuis un an jusqu'au point de faire construire des salles de spectacles pour y représenter des pièces de théâtre avec le secours de différents acteurs de province qu'ils ont pris à titre de gagistes. Cette innovation doit être réprimée, attendu qu'elle donne atteinte au privilège exclusif que le Roi a accordé à ses comédiens. Nous concluons donc à ce que ces théâtres soient démolis, et à des dommages-intérêts. »

Malgré les apparences, cette démarche différait beaucoup de celle qui avait été si désastreuse pour Bertrand ; elle pouvait et devait avoir des conséquences bien plus graves. Ce n'était plus, en effet, un humble artisan isolé, un joueur de marionnettes sans appui, que les Comédiens dénonçaient ; c'étaient plusieurs troupes ensemble, c'était toute une corporation. Que les forains s'entendent entre eux et se sentent les coudes, que le public les soutienne, que le pouvoir hésite, et voilà la guerre allumée.

M. d'Argenson n'avait pas la décision, la rude poigne de son prédécesseur, M. de la Reynie, et il favorisait, affirme Dangeau, la multiplication des théâtres. D'autre part, les Parisiens, grands et petits, nobles et roturiers, s'étaient peu à peu fort attachés aux spectacles des foires. Le menu peuple y trouvait des divertissements à la portée de sa bourse et de son intelligence, les jeunes seigneurs et les grandes dames,

Quantité d'aimables chrétiennes,
Voire même de qualité,
Les plus mignonnes, les plus belles,

y venaient oublier la cour maussade du vieux roi dévot,

entendre, dire et faire mille polissonneries, et s'encanailler gaillardement. Elles en virent de belles alors, les vertes tonnelles du traiteur Dubois, dont le cabaret, célèbre par sa cave et voisin des théâtres, était l'ordinaire rendez-vous des jolies femmes et des galants !

Stimulés donc par la faveur publique, et très décidés à la résistance, les acteurs forains firent, pour mieux lutter contre les dangers imminents, ce que font les moutons à l'approche de l'orage : ils se serrèrent les uns contre les autres. Les Alard s'unirent à nouveau à Maurice Vondrebeck, dont ils s'étaient un instant séparés, et bientôt ils auront dans sa veuve « jeune, jolie, bien faite, douée de beaucoup d'esprit, et capable de soutenir les engagements de son mari avec une conduite supérieure », la plus précieuse des collaboratrices. De son côté, Bertrand fit alliance avec Dolet, ancien camarade de Mezzetin, et un certain Christophe de Selles, dit Colbiche, qui exhibait des sauteurs comédiens aussi applaudis que l'étaient naguère les marionnettes de son nouvel associé. Ainsi réorganisées, les deux troupes n'attendirent pas, pour répondre à la plainte lancée contre elles, la décision lente à venir, mais très prévue, de M. le lieutenant de police. Au récent privilège dont se prévalait la Comédie-Française, ils opposèrent les très antiques privilèges des forains. Depuis François Ier, et par une ordonnance de 1535, défense était faite pendant toute la durée des foires, « d'opérer saisie-gagerie et exécution sur toutes marchandises, meubles et denrées qu'on y transportait, et de procéder par contrainte ou emprisonnement contre les personnes des marchands qui y trafiquaient ». Or, les acteurs forains étant des marchands... de spectacles ; — les tréteaux, décors et costumes dont ils se servaient étant leurs meubles, — et les pièces qu'ils représentaient étant leurs denrées, — décors et costumes ne peuvent être saisis, pièces ne peuvent être arrêtées « à peine de nullité, cinq cents livres d'amende, et de plus grande peine, le cas échéant ». En voulant sauvegarder des privilèges accordés par un roi, les Comédiens Français violent donc des privilèges accordés par un autre roi.

Cette riposte lancée, les forains continuèrent paisiblement leurs représentations ; et quand fut signifiée, le 20 février 1699,

une décision de police, — défense de « donner aucune comédie et farce, et, pour y avoir contrevenu, condamnation à quinze cents livres de dommages-intérêts, » ils les continuèrent encore, après appel au Parlement. Ils firent même mieux : ils enrôlèrent de nouveaux acteurs, agrandirent leurs théâtres et commandèrent de nouvelles pièces. Voulant bien montrer qu'elle n'avait pas peur d'être délogée de sitôt, la veuve Maurice loua pour cinq années le jeu de paume d'Orléans, rue des Quatre-Vents; ses associés, les Alard, engagèrent des acteurs à qui ils ne demandaient plus de bien sauter et danser, mais de savoir jouer les amoureux et les coquettes; enfin, le plus hardi de tous, Bertrand, dont chaque persécution nouvelle développait les instincts belliqueux, donna une pièce, *Thésée, ou la Défaite des Amazones* avec, comme intermèdes, *les Amours de Tremblotin et de Marinette*. Cette première ébauche d'un opéra comique, qui violait à la fois le privilège de la Comédie-Française et celui de l'Opéra, et où l'on retrouvait des scènes dialoguées, des couplets, des chants et de la musique, attira tout Paris. En vain, les Comédiens du Roi obtinrent de nouvelles sentences du lieutenant de police : le Parlement n'ayant pas rendu son arrêt, les forains firent la sourde oreille; et l'appui qu'ils trouvèrent auprès du public montra bien l'impopularité des adversaires ligués contre eux.

Ceux-ci, lorsque le Parlement eut confirmé les quatre sentences de M. d'Argenson, se crurent à jamais débarrassés de leurs rivaux. Comme ils se trompaient! C'est maintenant, au contraire, que la lutte va devenir le plus opiniâtre, vraiment intéressante et féconde en surprises. Semblables à une armée vaincue, forcée à la retraite, et qui ne veut pas se rendre, les troupes foraines vont, sous les yeux des Parisiens qui les soutiennent, défendre pied à pied leurs positions. Elles n'abandonneront un abri que pour se cacher derrière un autre, et recommencer le feu. Dans cette guerre de partisans, elles montreront la souplesse et l'agilité qu'elles avaient naguère sur la corde raide et sur le tremplin. On devra à leur entêtement, à leur habile tactique, à leur esprit inventif, nos modernes théâtres des boulevards, et de nouveaux genres dramatiques, le vau-

deville, le monologue, la revue, la pantomime, d'autres choses encore. C'est à ce titre surtout que les spectacles forains méritent une place dans l'histoire littéraire.

*
* *

Mais que peuvent être ces spectacles, puisque les comédies et farces sont désormais interdites? Faut-il reprendre les sauts, les danses, les voltiges, et revenir, après avoir été applaudis comme comédiens, à des exercices d'acrobates? Cette reculade et cette humiliation, dont aurait profondément souffert un amour-propre surexcité par le succès et la persécution, furent épargnées aux acteurs forains grâce à l'ingéniosité de l'un d'entre eux, pour qui la casuistique n'avait pas de mystères. On nous défend la comédie, observa-t-il, c'est-à-dire des pièces régulières, composées d'un ou de plusieurs actes, et de scènes liées entre elles, se faisant suite et formant un ensemble. Il faut bien nous soumettre. Mais des scènes détachées ne sont pas plus une comédie que des arbres alignés sur une route ne sont une forêt. Jouons donc des scènes détachées. Chacune d'elles formera un petit tout, et nous ferons en sorte que plusieurs jouées à la file, et différentes en apparence, forment cependant un grand tout. Les spectateurs, un peu dépaysés d'abord, finiront bien par souder les unes aux autres ces scènes séparées, et nous donnerons ainsi, de complicité avec eux, un ensemble qui sera, sans en avoir l'air, une comédie véritable. Aux fragments un peu courts nous ajouterons des lazzi, des spectacles pour les yeux, tout ce qui pourra allonger, développer, animer. De la sorte nous aurons, comme c'est le devoir des bons Français, respecté, en les tournant, les ordonnances de la police et les arrêts du Parlement.

Ce projet, aussitôt exécuté, ne rendit pas seulement un signalé service aux troupes menacées de ruine et de mort; il apporta avec lui des avantages plus généraux. Obligés d'arranger, de relier ces scènes détachées, les spectateurs durent faire un très profitable travail d'esprit : mieux que jamais ils se familiarisèrent avec les choses du théâtre et

perfectionnèrent cette éducation dramatique qu'on retrouve assez souvent chez les Français les moins instruits. D'autre part, la nécessité de donner à des fragments forcément courts une suffisante ampleur amena les auteurs à augmenter la mise en scène, et, comme dit un fidèle de ces représentations, à multiplier les « lazzi ou jeux de théâtre ». De là, beaucoup plus d'animation et de vivacité. Voltaire doit à Shakespeare d'heureuses réformes en ce genre ; c'est entendu. Si, tout jeune, il avait fréquenté chez les Alard et chez madame Maurice, comme Molière était assidu aux jeux de Tabarin, peut-être les Foires Saint-Germain et Saint-Laurent lui auraient-elles offert quelques-unes des bonnes idées qu'il rapporta de Londres.

Et voici encore un autre bienfait de ces spectacles transformés. Dans les meilleures comédies, il y a toujours des scènes de liaison, qui rendent l'action languissante. Lesage, qui travaillera tout à l'heure pour les théâtres de la Foire, se plaignait d'en trouver plus que de raison dans les pièces jouées de son temps. Or, ce défaut n'était plus permis aux spectacles forains. Chaque scène, par cela même qu'elle était un tout, devait contenir une action, et une action serrée. « Quand cette précision, dont les autres théâtres semblent s'éloigner, serait en effet un défaut, dit Lesage, elle est absolument nécessaire aux nôtres et devient la première de nos règles. » C'est pourquoi ces sortes de pièces réclamaient un génie spécial assez rare ; et l'on verra des auteurs, applaudis à la Comédie-Française, essayer vainement de se faire jouer chez Alard ou chez Bertrand. Ainsi parfois des cuisiniers, inimitables pour la poularde à la Périgord, ne réussissent pas la poule au pot.

Le Ravissement d'Hélène, la Prise et l'Embrasement de Troie, par Fuzelier, est le modèle curieux de ces prétendues scènes indépendantes, avec spectacles et jeux de théâtre. C'est d'abord, dans le prologue, une conversation entre Francœur, soldat de Pâris, et madame La Ramée, vivandière de l'armée troyenne. Francœur expose la tactique imaginée par son chef pour ravir l'épouse de Ménélas, et discute, en prenant des airs de profond politique, les conséquences prochaines, évidemment très graves, de ce rapt audacieux. Reconnaissante

de ces révélations, madame La Ramée offre au guerrier, fatigué d'avoir tant parlé et tant pronostiqué, des rafraîchissements variés, et l'emmène à sa cantine, c'est-à-dire dans la coulisse : le rideau tombe. — Qu'est cela, disait Bertrand, sinon une simple scène, bien détachée, bien isolée, comme toutes les autres d'ailleurs, — celle où Ulysse cause sous sa tente avec Sinon, — celle où Sinon, devant la porte de Troie, offre au gouverneur son cheval de bois, — celle où Ménélas, dans la chambre de Pâris, échange avec l'épouse retrouvée les plus tendres propos d'amour ? Toutes ces scènes ne sont-elles pas séparées les unes des autres par des jeux de théâtre et des changements de décors ?

Une pièce complète, une tragédie, ce *Ravissement d'Hélène*, avec, dix ans après, *la Prise de Troie!* vous ne le pensez pas. Quel critique serait assez oublieux d'Aristote pour lui donner ce nom ? Est-ce que l'unité de temps, si chère aux poètes que jouent les Grands Comédiens, y est respectée ? Et l'unité de lieu ! C'est bien pis encore. A la seconde scène, le théâtre représente le palais de Priam, où Pâris et Hélène reçoivent les compliments des autorités ; à la troisième, nous sommes dans le camp des Grecs, où Achille, Ulysse et Ménélas se préparent à l'assaut... Et voici l'assaut donné sous les yeux du public. De quel droit ces messieurs de la grave Comédie-Française protesteraient-ils ? Va-t-on sur leurs brisées ? A-t-on jamais vu sur leur scène une bataille, des combats singuliers, des blessés et des morts ? Y a-t-on vu davantage un cheval de bois, une ville prise d'assaut, des hommes, des femmes, des enfants massacrés, Énée traversant le théâtre avec son père sur ses épaules, et toute son armée dansant sous la protection des dieux, qui mènent le bal ? Non, en vérité, il n'y a là rien qui puisse offusquer les susceptibilités et porter atteinte aux fameux privilèges.

La Comédie-Française fut d'un avis différent. Ces représentations ayant donné tout l'heureux effet qu'on s'en était promis, elle rédigea une nouvelle plainte ; le lieutenant de police lança une nouvelle sentence interdisant tous dialogues et colloques, et les forains firent un nouvel appel au Parlement. L'uniformité de cette guerre finirait par rebuter, si les vaincus récalcitrants, soutenus par leur ardent désir de vivre,

n'imaginaient à chaque engagement une tactique inattendue. Cette fois, l'idée leur vint de se choisir des chefs assez puissants pour lutter contre les autorités qui protégeaient leurs adversaires. Les terrains des *loges* étaient domaine ecclésiastique ; ceux de la Foire Saint-Laurent appartenaient aux prêtres de Saint-Lazare, et ceux de la Foire Saint-Germain étaient propriété de l'abbaye de ce nom. La suppression des théâtres forains devait nécessairement amener la suppression des redevances que touchaient les deux chapitres, et le préjudice causé allait être très sérieux. Le cardinal d'Estrées, abbé de Saint-Germain-des-Prés, le comprit sans peine, et sans peine aussi consentit à mettre sa haute influence au service des intérêts, qui étaient les siens, de ses locataires persécutés. Il fit donc requête au Grand Conseil. Deux cardinaux, deux abbés et un organiste avaient été les introducteurs en France de l'opéra, représenté d'abord dans une ancienne chapelle et dans un palais épiscopal ; un cardinal fut le défenseur des théâtres populaires, installés sur son territoire. Qu'on aille soutenir, après cela, que l'Église est l'ennemie des spectacles !

En cette occasion, leur véritable ennemi fut le Parlement, qui, après une procédure infiniment longue et compliquée, rejeta la requête d'intervention, et condamna les appelants à l'amende et aux dépens. Le cardinal d'Estrées se le tint prudemment pour dit, mais les forains ne cédèrent pas. Les dialogues interdits, restaient les monologues ; cette année même, des pièces furent jouées avec ces titres : *Arlequin, écolier ignorant*, et *Scaramouche, pédant scrupuleux*, COMÉDIES EN MONOLOGUES. Ainsi, — les affiches en faisaient foi, — toujours des comédies ! N'était-ce pas courir au devant de nouveaux embarras ? Comment espérer que les Comédiens Français, résolus à supprimer leurs adversaires, allaient tolérer des monologues ! N'en donnaient-ils pas, eux aussi, sur leur théâtre ? et, d'ailleurs, le monologue ne peut-il pas à lui seul, comme le dialogue, former des scènes tout à fait dramatiques, très plaisantes ou très émouvantes ? Qu'on laisse aux danseurs de corde la nouvelle liberté qu'ils ont prise, et bientôt, s'ils trouvent des gens d'esprit pour leur composer des monologues et de bons acteurs pour les jouer, ils auront

des scènes comme celle d'*Amphitryon* où Sosie cause avec sa lanterne, — et celle où Scapin fait huit ou dix personnages différents, — et celle du *Grondeur*, où un valet rend compte de la conversation de plusieurs personnes muettes, mais dont les attitudes, les gestes et la physionomie lui ont révélé les pensées... N'est-il pas évident que ces sortes de scènes font partie d'une comédie, et que, par conséquent, la loi est une fois de plus violée?

Elle l'est d'autant mieux, que ces scènes nouvelles ne sont des monologues qu'en apparence. Voici, en effet, ce qu'avaient imaginé des auteurs très malicieux.

Un acteur paraissait sur la scène, non pas seul comme Auguste, au quatrième acte de *Cinna*, mais accompagné d'un ou de plusieurs personnages. Il parlait, et on lui répondait par signes, en faisant des démonstrations pour exprimer ce qu'on voulait dire. Ainsi, dans la comédie intitulée *La Foire Saint-Germain*, Scaramouche arrivait sur la scène en aventurier. Il s'approchait d'un Normand nouvellement débarqué à Paris, lui montrait des tabatières, une bourse pleine d'argent, lui disait qu'il avait gagné tout cela au jeu, et qu'il était un honnête fripon. Le Normand, sans lui répondre, témoignait par une pantomime expressive qu'il voulait s'éloigner de lui ; il fermait ses poches et paraissait tout inquiet. Reconnaissant bien à cette attitude que le prudent provincial avait peur pour son petit pécule, Scaramouche lui disait : « Que faites-vous là, monsieur? Je ne suis pas de ces filous qui vont chercher l'argent dans les poches ; je suis un galant homme qui sait jouer, et qui, joignant l'adresse au bonheur, corrige la bizarrerie de la fortune par quelques dés favorables, que le vulgaire appelle *dés pipés*. »

Quelquefois aussi les acteurs, soi-disant muets, murmuraient leur réponse à l'oreille de leur camarade, qui la répétait tout haut ; et souvent enfin celui-ci, après avoir récité son couplet, se retirait dans la coulisse pour permettre à son compère de parler à son tour en monologue. Ce dernier, il est vrai, parlait seul alors ; mais ce n'était pas un monologue qu'il débitait ; il répliquait au personnage momentanément disparu, et reparaissait bientôt pour répondre à ce qu'il avait, quoique absent de la scène, très bien entendu.

Ces jeux de théâtre si bizarres, ces supercheries, ces niches spirituelles faites par les faibles aux puissants, cette résistance entêtée, divertissaient fort les Parisiens, toujours portés à prendre parti pour les indépendants et les insoumis. A chaque foire, comme à chaque ordonnance et à chaque condamnation, le succès des forains allait grandissant; et grandissait aussi l'exaspération des Comédiens Français. Après nouveaux procès-verbaux, nouvelle sentence de la police, et nouvel appel au Parlement, il fut ordonné que les lieux où les entrepreneurs de spectacles donnaient leurs représentations seraient fermés, leurs théâtres abattus et démolis, et que, « vu la récidive, les coupables seraient condamnés, solidairement et par corps, en six mille livres de dommages-intérêts, et en tous dépens ».

Vaincues, mais non découragées par ce nouveau désastre, les deux troupes foraines cherchèrent alors, chacune de son côté, de nouvelles armes défensives.



Celles que fabriquaient Bertrand, Dolet et Compagnie, dont le débonnaire M. d'Argenson avait négligé de démolir la salle, ne devaient pas être très résistantes, mais elles étaient vraiment bien ciselées.

Les Suisses au service du roi jouissaient en France de certains privilèges qui leur permettaient d'exercer librement leur industrie dans plusieurs professions. Bertrand et Dolet imaginèrent de consentir une vente simulée de leurs loges à deux Suisses de la garde ordinaire du duc d'Orléans, les sieurs Holtz et Godard, dont ils devenaient les simples gagistes. Déclaration faite à la police, les soldats, métamorphosés en directeurs, annoncèrent par une affiche aux armes du roi et du cardinal d'Estrées que la « troupe de Son Altesse Royale », allait donner des divertissements dans le goût italien, par monologues. Les Comédiens Français, qui avaient sans peine éventé le stratagème, réclamèrent aussitôt et obtinrent l'exécution de l'arrêt ordonnant que les théâtres forains fussent démolis. Le samedi soir, 20 février 1709, le spectacle fini et le public dispersé, la loge de Holtz est entourée, à huit heures,

de plusieurs escouades du guet à pied et à cheval. Quarante archers de la robe courte, que suivent deux exempts et deux huissiers du Parlement, le menuisier de la Comédie-Française et plusieurs ouvriers portant haches, scies et marteaux, pénètrent dans la salle, abattent une partie du théâtre et des loges, brisent les bancs du parquet et détruisent les décors.

Sans perdre un temps précieux en récriminations inutiles, Holtz, Godard et leurs gagistes rétablissent dans la nuit ce qui avait été saccagé, et le lendemain matin de nouvelles affiches annonçaient pour le soir une nouvelle représentation. Le public, qui avait appris le désastre de la troupe, courut en foule s'assurer par lui-même de la réalité de son rétablissement, et cette curiosité bienveillante produisit une recette d'autant plus grosse que ce jour-là était un dimanche.

On devine la surprise et la colère des Comédiens Français. Dès le lundi matin, les mêmes huissiers, suivis des mêmes gens, envahissent la salle de Holtz. Les planches et bois du théâtre, des loges, du parquet, des amphithéâtres, tout est défait et rompu ; les décors sont déchirés, les machines détruites, les chaises et banquettes mises en pièces ; et douze archers, laissés en garnison sur les lieux, se chauffent pendant plusieurs jours de tous les débris amoncelés.

Un procès-verbal, dressé par les soins de Holtz et Godard, fut soumis au Grand Conseil, qui vivait en assez mauvaise intelligence avec le Parlement et lui reprochait de mépriser son autorité. Ce procès-verbal constatait que la première des deux exécutions avait été faite *nuitamment*. L'illégalité était flagrante, et le cas devenait criminel. Le Conseil condamna donc la Comédie-Française en six mille livres de dommages-intérêts ; et les forains triomphants profitèrent de cet arrêt pour reconstruire leur théâtre et reprendre leurs jeux.

Mais la crainte de nouveaux ennuis, peut-être aussi le désir de jouer un tour à leurs persécuteurs, les engagèrent à les modifier : à la foire Saint-Laurent de cette même année 1709, les monologues avaient vécu. Ils furent remplacés par des pièces improprement appelées *à la muette*, invention des plus singulières, sorte de parodie-pantomime parlée : les acteurs

prononçaient d'un ton tragique des mots qui se mesuraient comme des vers alexandrins, mais qui n'avaient aucun sens; seule, la mimique permettait de comprendre l'action. Ce qui surtout faisait le comique de ce galimatias, c'est que le ton dont il était débité, et les gestes qui l'accompagnaient rappelaient de la façon la plus exacte et la plus grotesque les principaux acteurs de la Comédie-Française, ceux que leurs ennemis nommaient par dérision les « Romains ». Comme ils les représentaient dans leurs rôles les plus connus ou les plus récents, ils faisaient ainsi d'une pierre deux coups : ils parodiaient des tragédies données sur la grande scène officielle et ridiculisaient leurs interprètes. Ainsi se trouvait reprise une idée qui jadis avait passé par la tête de Molière. Qu'on se rappelle la scène où l'auteur de l'*Impromptu de Versailles* imite tour à tour, en se moquant d'eux, Montfleury, De Villiers, Beauchasteau dans les stances du *Cid*, Hauteroche dans *Sertorius*. Et Molière avait songé à « parcourir » ainsi, comme il disait lui-même, tous les acteurs et toutes les actrices de l'Hôtel de Bourgogne; mais, malgré les instances de ses camarades, il avait laissé là cette idée comme une bagatelle, une badinerie incapable de faire longtemps rire. En quoi il se trompait : car cette bouffonnerie, utilisée par Bertrand et Dolet, eut un succès très vif, sinon très durable; et pendant deux foires toutes les pièces jouées reproduisirent le même jargon.

Ce fut d'ailleurs la dernière tentative des sieurs Holtz et Godard. Les Grands Comédiens s'étant, pour en finir, directement adressés au roi, celui-ci daigna se rappeler qu'il était leur protecteur et père. Un arrêt du Conseil privé de sa Majesté, rendu le 17 mars 1710, les déchargea des condamnations contre eux prononcées, ordonna que la somme consignée chez le notaire du Châtelet leur serait restituée, et fit nouvelle défense aux danseurs de corde de jouer la comédie par dialogues, monologues ou autrement. Cette royale intervention décida les Suisses à résilier leur traité. S'apercevant, un peu tard, qu'ils avaient été les dindons de la farce foraine, ils firent demi-tour à droite et rentrèrent à la caserne. Bertrand et Dolet vont montrer plus d'énergie et de ténacité. Nullement découragés par la désertion des chefs mi-

litaires qu'ils s'étaient provisoirement donnés, ni intimidés par la décision souveraine qu'à la mort imminente du vieux roi son successeur pouvait annuler et casser, ils restent debout, faisant face à leurs ennemis, et préparant un nouveau plan de campagne. L'autre troupe, celle des Alard, bientôt pourchassée derechef et forcée de reprendre la lutte, devait les aider à l'exécuter.



Pendant que Bertrand cherchait des alliés dans une compagnie de Suisses, Alard avait fait un traité avec l'Opéra.

De par les lettres patentes accordées à Perrin en 1669 et transférées à Lulli en 1672, le directeur de l'Académie de Musique avait seul le droit de faire chanter, « à Paris et dans toute l'étendue du royaume », des opéras en vers français ou autres langues. Il pouvait, sans doute, céder à qui bon lui semblerait une partie de son privilège; mais le despotique Lulli n'avait jamais usé de cette permission: il ne laissait même pas chanter les marionnettes. « Tout, jusqu'au théâtre des Bamboches, faisait ombrage, dit le *Mercure Galant*, à celui qui voulait régner seul. » Un de ses successeurs, Guyenet, se voyant couvert de dettes, montra une humeur plus accommodante. Pour réunir des fonds qui lui étaient nécessaires il vendit aux Alard et à la veuve Maurice le droit « de faire usage sur leur théâtre de changements de décorations, de chanteurs dans les divertissements et de danseurs dans les ballets ». Et c'est ainsi qu'une des troupes foraines s'était momentanément mise à l'abri des persécutions de la Comédie-Française.

Cet abri n'était guère sûr: car, s'il y avait dans les pièces d'Alard des chants, de la musique et de la danse, les scènes dialoguées y dominaient encore; et les machines, les airs, les ballets ne servaient qu'à rendre ces véritables comédies plus animées et plus amusantes. Aussi, dès qu'ils se crurent à jamais débarrassés de Bertrand, les Grands Comédiens se retournèrent-ils avec vivacité contre ses camarades, les locataires de Guyenet. Un arrêt du 17 avril 1709 défendait à l'Opéra « de donner la permission aux danseurs de corde et

autres gens publics dans Paris de chanter des pièces de musique entières, ni autrement, de faire aucun ballet ni danses, d'avoir des machines, même des décorations, même de se servir de plus de deux violons ». Ainsi dialogues, monologues, paroles, chants et ballets sont interdits aux Alard, comme à Bertrand. Voilà tous les forains muets et réduits à la pantomine.

Ils s'y résignèrent; mais Nécessité l'ingénieuse leur fournit encore une invention pour rendre ce genre de pièces intelligible aux spectateurs. Aujourd'hui, les faiseurs de pantomimes distribuent dans la salle des programmes vaguement explicatifs. Leurs ancêtres firent plus et mieux. Ce n'était pas seulement l'ensemble de la pièce et l'action en gros qu'ils voulaient faire comprendre à un public inexpérimenté, c'étaient tous les sentiments et les paroles interdites aux acteurs : ils entendaient donner toujours des comédies complètes. Pour cela, ils imaginèrent des cartons sur lesquels était imprimé en grands caractères et en prose laconique tout ce que le simple jeu ne pouvait rendre. Ces cartons étaient roulés, et chaque acteur en avait dans sa poche droite le nombre nécessaire pour son rôle ; à mesure qu'il avait besoin d'un carton, il le tirait, le déroulait, l'exposait aux yeux des spectateurs, puis le mettait dans sa poche gauche. Voilà les extrémités auxquelles étaient réduits de braves gens, très épris de leur art, et dont le métier n'avait rien de malfaisant, bien au contraire. On devine ce qu'un pareil système avait d'incommode et de défectueux : la grosseur qu'il fallait donner à ces rouleaux manuscrits ou imprimés, afin qu'ils pussent être lus de tout le monde, les rendaient très embarrassants, et, en se mêlant et confondant dans les poches, ils ralentissaient l'action, l'interrompaient même souvent. Un perfectionnement s'imposait : on ne l'attendit pas longtemps.

C'est Alard qui l'essaya le premier. En 1711, ses acteurs, jouant une pièce intitulée *la Femme Juge et Partie*, cessèrent de se bourrer, non la mémoire, mais les poches, de leurs rôles. Au moment voulu, des cartouches de toile gommée, roulés sur un bâton, descendaient du cintre : deux enfants les portaient, habillés en amours et suspendus en l'air au moyen d'invisibles contrepoids. Sur ces pancartes étaient imprimés le nom du

personnage en scène et les paroles qu'il aurait dû prononcer. Tandis que les spectateurs lisaient le couplet, bien visible au-dessous des frises, l'acteur, libre de ses mouvements, faisait les jeux de théâtre chargés de traduire les mots qu'il ne pouvait réciter lui-même.

Ce genre inédit, dont l'originalité et la difficulté vont exciter la verve d'illustres écrivains, fut la dernière invention d'Alard, qui se tua quelque temps après en faisant un saut périlleux. Il fut remplacé par un ancien acteur de la Comédie-Italienne, Constantini, surnommé Octave, qui va devenir, jusqu'en 1717, possesseur de deux loges et le grand maître des théâtres forains. Tout à l'heure, en effet, quand il aura pris à bail le préau entier de la Foire Saint-Germain, les autres troupes seront forcées, ou d'accepter, pour devenir sous-locataires, des conditions très rigoureuses, ou de disparaître. C'est ce qui arriva au pauvre Bertrand, l'adversaire invaincu des Comédiens Français; expulsé et ruiné par Octave, abandonné de ses camarades, il revint à son ancien métier et à ses marionnettes, fidèles et sans rancune.

Certes, Octave, protégé du duc d'Orléans, était, comme son compatriote Lulli, un homme très souple et très astucieux, très tyrannique et très envahissant; mais il avait la passion de son art et rendit au théâtre français des services précieux. Jamais directeur n'avait encore montré plus de goût dans le choix des décors et des costumes, plus d'habileté pour former ses acteurs, plus d'intelligente sévérité aux répétitions, une plus grande connaissance de la mise en scène, un plus ardent désir de progrès matériel. C'est lui qui inventa certaine machinerie singulière, qu'on nous rendait dernièrement comme une nouveauté : quelle surprise, le jour où l'on vit, grâce à des pivots souterrains, sur lesquels reposaient les décorations mobiles, la scène tout entière s'agiter et changer en une minute!

Naturellement, cet homme habile devait, par la force des choses, adopter les pièces à écriteaux de son prédécesseur; mais il ne tarda pas à les perfectionner. Les inscriptions étaient en prose: il les fit mettre en vers, auxquels on adapta les airs les plus connus et les plus aimés des Parisiens. Sur ces airs, joués par l'orchestre, des gens gagés, disséminés au

parquet et aux amphithéâtres, chantèrent les paroles des pancartes; et presque aussitôt, — conséquence prévue, — le public fit chorus général: il ne résista point aux sollicitations des violons qui attaquaient les notes si populaires de *Réveillez-vous, belle endormie... Comme un coucou que l'amour presse... Va-t'en voir s'ils viennent, Jean..., la Faridondaine, la Faridondon*. On fredonna gaiement ces airs, puis on les chanta à plein gosier, et bientôt on y joignit les paroles mêmes de la pièce, quand, par un nouveau progrès, les couplets imprimés à nombreux exemplaires furent distribués dans la salle.

Les premiers auteurs de ces pièces étranges se recrutèrent nécessairement parmi les artistes qui devaient les jouer, et leurs œuvres, dans ce genre à peine né, ne furent d'abord que des ébauches très imparfaites. Mais la fée bienfaisante qui avait soutenu les forains dans leurs multiples tribulations leur tenait en réserve la plus précieuse des recrues; et grâce à elle, le genre nouveau, traité de main de maître, s'imposa au public et aux lettrés.

***

Après les représentations, trop tôt interrompues, de *Turcaret*, Lesage s'était brouillé avec les Comédiens Français, dont la mauvaise volonté et l'impertinence l'avaient exaspéré. Pour se venger d'eux, en même temps que pour gagner sa vie, il alla offrir à leurs grands ennemis ses services et son talent. On pense s'il fut bien accueilli, et si l'alliance se trouva vite conclue. Mais ce qui ne fut pas moins rapide, c'est la manière dont le transfuge de la Comédie-Française déshabilla sa muse pour la costumer en Arlequin. Cela se fit en un tour de main, le plus aisé et le plus gracieux des tours de main. Dès le premier jour, Lesage fut de la grande famille foraine, adoré des acteurs reconnaissants, et applaudi d'un public sans préventions sottes. C'est que tout de suite il avait compris ce que pouvaient et devaient être ces nouvelles pièces à écriteaux, encore mal fixées dans leur cadre à peine dégrossi; et dès son coup d'essai, il avait trouvé leur forme définitive. Un sujet net et précis, avec un

peu de merveilleux, pour frapper les imaginations naïves, une intrigue vive et rapide courant, sans languissantes scènes de liaison, à un dénouement toujours heureux et plaisant, des jeux de théâtre multipliés, des incidents inattendus, des aventures drolatiques, un style ni trop élevé ni trop bas, vif et simple, des couplets faciles à lire sur les pancartes, — telles sont les qualités que rechercha Lesage, qu'il acquit de suite, et qui distinguent ses trois œuvres de début, faites et représentées dans la même année 1713, *Arlequin, roi de Serendib*, *Arlequin Thétis* et *Arlequin invisible*.

La première de ces pièces est de beaucoup la plus curieuse, d'abord parce que c'est elle qui marque la transition entre *Turcaret* et les nombreuses comédies foraines de l'auteur, ensuite parce qu'elle n'est pas, comme les deux autres, un lever de rideau en un acte ; enfin et surtout, parce que c'est le premier échantillon littéraire des comédies à écriteaux.

Attiré vers des pays lointains, révélés aux Français par des contes exotiques nouvellement traduits et des récits de voyage qu'utilisera tout à l'heure Montesquieu, Arlequin vient d'être jeté par une tempête sur la côte mystérieuse de Serendib, où règne la plus étrange et la plus barbare des coutumes :

Tous les mois sur le trône
On place un étranger ;
Mais, ciel ! on le couronne
Pourquoi ? Pour l'égorger

— et donner sa place à un autre, qui doit venir aussi des pays d'outre-mer. Si les flots n'en apportent pas, le grand vizir est sacrifié. Tandis qu'Arlequin erre çà et là à la découverte d'un refuge, trois brigands apparaissent qui le dépouillent, le martyrisent et l'abandonnent. Recueilli par des hommes préposés à la recherche des rois, et porté sur leurs épaules, il fait dans la capitale, au son des fifres et des tambours, une entrée triomphale, que suivent les fêtes du couronnement, puis, un mois après, les préparatifs d'une exécution à laquelle le condamné se soustrait par la fuite.

L'action, comme on voit, est facile à comprendre, et les écriteaux ne sont guère indispensables que pour initier le public aux usages peu communs de Serendib. Mais sur cette

trame, si simple et si légère, le poète a brodé les fantaisies les plus capricieuses. Il avait raison de dire qu'on ne dormait pas à la foire! On y riait fort, et, grâce à lui, on y devait rire longtemps encore. Pendant bien des années il sera le plus fécond de ces auteurs qu'il loue « d'avoir su mettre en œuvre ce diamant brut dont les premiers fabricants de pièces à écriteaux ne connaissaient pas le prix ». — « Flatté, disent les frères Parfaict, par le succès de ses comédies, M. Lesage voulut par reconnaissance quitter tout autre ouvrage pour se consacrer entièrement à ce spectacle, où il a si bien réussi qu'on conviendra que c'est lui qui a créé cette nouvelle espèce de poésie dramatique connue sous le nom d'*opéra-comique*. »

Lesage créateur de l'opéra-comique, c'est beaucoup dire. Bien avant son arrivée, on avait vu, soit au Théâtre Italien. et sur les tréteaux mêmes de la foire, des comédies farcies de prose et de vers, avec musique et danses, dialogues et couplets. Seulement, l'idée n'était pas encore venue de réunir dans une même scène les paroles récitées et les couplets chantés : on les mettait à la suite, dans des scènes successives. C'est Lesage qui tout à l'heure, dès que l'occasion se présentera, va, de concert avec Fuzelier et d'Orneval, reprendre l'idée primitive, la perfectionner, en faire le mélange plus complet et plus savant; bref, il va donner à l'opéra-comique la forme qu'il conserve encore aujourd'hui. — Or, voici quelle fut l'occasion qu'on attendait.

***

Devenus directeurs de l'Académie de Musique, les syndics de la faillite Guyenet s'étaient heurtés, dès leur entrée en fonctions, à de graves embarras financiers. Outre les anciennes dettes, dont ils étaient rendus responsables, il leur avait fallu accepter un certain nombre de lourdes charges nouvelles, une aggravation d'impôt au profit de l'Hôtel-Dieu, et des pensions à tarir la caisse : pension à la famille de Lulli, pension à la sœur de Guyenet, pension au maître de la chapelle royale, pension à celui-ci, pension à celui-là, pension même à Bontemps, valet de chambre du roi... Si bien qu'en moins de deux années ils grossissaient de cent mille livres, ou

presque, un passif de huit cent mille. L'idée leur vint alors de refaire, pour battre monnaie, ce qu'avait imaginé leur prédécesseur, c'est-à-dire d'abandonner aux forains quelques-uns de leurs droits. Peut-être, cette fois-ci, la Comédie-Française serait-elle plus accommodante, et sans doute l'État, qui savait leur détresse et leur devait protection, se montrerait favorable aux concessions projetées. En effet, une ordonnance du 26 décembre 1714, abrogeant celle de 1709, donnait aux acteurs de la Foire la permission de chanter eux-mêmes les couplets de leurs pièces.

Voilà donc les écriteaux provisoirement relégués au magasin des accessoires. Mais ils avaient rendu trop de services aux forains dans la peine pour qu'on les laissât partir sans un dernier adieu ; et leur oraison funèbre, prononcée au théâtre, prit naturellement une forme scénique et comique. La comtesse de Vieuxchâteau, qui aime à la folie les spectacles de la Foire, et qui voudrait les voir durer toute l'année, rencontre au préau Saint-Germain un marquis et un chevalier. Depuis la suppression des écriteaux, il est tout triste, le chevalier de la Polissonnière, un descendant passablement descendu du marquis de *la Critique de l'École des Femmes*. Il les goûtait si fort, les petits Amours, porteurs de pancartes ! « Est-il possible ? ripostent le marquis et la comtesse ; vous aimiez les pièces par écriteaux ! Peut-on aimer les pièces par écriteaux ? »

LE CHEVALIER. — Par écriteaux, oui, morbleu, par écriteaux !

LE MARQUIS. — Mais tu badines, chevalier ?

LE CHEVALIER. — Non, la peste m'étouffe !

LA COMTESSE, *riant*. — Le plaisant goût !

LE CHEVALIER. — Qu'appelez-vous « le plaisant goût » ? Savez-vous bien, madame, que je vais vous prouver, comme deux et deux font six, que j'ai raison de regretter les écriteaux ?

LA COMTESSE. — Voyons.

LE CHEVALIER. — *Primo*. Dans le temps des écriteaux, on voyait en l'air deux petits garçons en Amours, qui descendaient et remontaient sans cesse.

LA COMTESSE. — Eh bien ?

LE CHEVALIER. — Eh bien, cela faisait un spectacle.

LE MARQUIS, *riant*. — Fort joli !

LE CHEVALIER. — Et comme ces enfants changeaient à tous mo-

ments d'écriteaux, c'était une espèce de tableau changeant qu'ils offraient à la vue... *Item.* Le spectateur y devenait acteur lui-même. Dès que l'écriteau était déroulé, l'orchestre donnait le ton, et l'on entendait aussitôt un chorus discordant, le plus réjouissant du monde.

LA COMTESSE, *riant.* — Je n'ai plus rien à dire, et c'est dommage qu'on ne joue plus par écriteaux.

LE CHEVALIER. — Sans doute ; et si l'on faisait bien, on remettrait les choses sur ce pied-là. On chante à l'Opéra, on parle à la Comédie; on devrait jouer à la Foire par écriteaux, pour varier les spectacles de Paris.

Au goût très vif qu'il avait pour les petits garçons vêtus en Amours, le chevalier joignait, comme on voit, un esprit très méthodique. C'était un conservateur ; il aimait que chaque chose restât à sa place. Par malheur, cette classification n'était plus de saison. Maintenant qu'ils ont retrouvé la parole et qu'ils parlent, comme à la Comédie-Française, et qu'ils chantent, comme à l'Opéra, les acteurs forains vont tendre de plus en plus à se rapprocher de leurs grands rivaux; et des progrès variés signaleront leurs efforts.

On chercha d'abord des idées nouvelles et des sujets piquants. C'est ainsi qu'après avoir chanté eux-mêmes leurs rôles sur de vieux timbres populaires, les acteurs forains s'avisèrent d'avoir une musique à eux, des compositeurs et des maîtres de ballets, comme ils avaient des auteurs à leurs gages et des pièces exclusivement jouées sur leurs théâtres. L'entrée dans leur grande famille de Lacroix, d'Aubert et de Froment, surtout de Gillier, célèbre alors par sa musique très spirituelle et ses jolis vaudevilles, et de Dumoulin, qui avait appris à l'Opéra l'art de composer les danses et de diriger les ballets, fut une bonne fortune pour tout le monde, pour les poètes dont les pièces parurent plus originales et furent mieux exécutées, pour les acteurs, que le public, non encore déshabitué d'accompagner les airs connus, interrompait et impatientait quelquefois, pour le nouveau genre enfin, qui dut à la musique expressément composée à son intention un autre perfectionnement. Comme à chaque foire on jouait plusieurs pièces différentes et inédites, le nombre d'airs nouveaux devait être considérable. Le moyen de suffire à pareille besogne! C'est alors qu'on prit très vite l'habitude de mêler aux vers des fragments en prose facile et de com-

poser ce qu'on appela des *pièces mixtes*. Du coup, (que vont dire les Comédiens Français?) le dialogue prit plus d'importance; et ce mélange de couplets chantés et de répliques parlées produisit, sous la plume d'auteurs ingénieux et dans la bouche d'acteurs habiles, les effets les plus inattendus. Pour avoir l'opéra-comique sous sa forme définitive et actuelle, il ne manquait plus que les duos, les trios, les ensembles et les chœurs.

Original par la forme nouvelle qu'il adopte, le théâtre forain l'est peut-être plus encore par les sujets qu'il met en scène. Il y a cependant deux traditions qu'il ne pouvait laisser perdre, et qu'il conserve précieusement. Comment répudier les personnages de la comédie italienne et renoncer au merveilleux? N'est-ce pas à cela d'abord que ces spectacles doivent leur caractère particulier, leur air de famille, et, pour ainsi dire, leur unité? Excepté peut-être dans les parodies, qui pourrait songer sans ingratitude à supprimer le légendaire Arlequin et son ami Pierrot, et sa chère Colombine, et Mezzetin, et Scaramouche? Le merveilleux, mais un merveilleux différent de celui que célèbre Boileau, n'est pas moins nécessaire, et Lesage, le premier, lui doit les plus heureuses trouvailles. Quelle trouvaille, en effet, que ce tombeau de Nostradamus, ouvert par une baguette magique, et que l'apparition du vieillard blanc et barbu, coiffé d'un bonnet violet à longues oreilles et vêtu d'une robe de même couleur, étoilée de caractères talismaniques! Il est là, le grand prophète, confortablement assis dans son mausolée, devant une table d'ébène couverte de vieux livres, et tour à tour se présentent les personnages de la comédie, en quête de consultations qui leur sont distribuées avec une bienveillance très plaisante et très satirique. Quelle piquante intrigue encore est enlacée dans cette *Ceinture de Vénus* qui métamorphose Mezzetin, lui donne toutes les grâces et le fait aimer de toutes les femmes!

Mezzetin, reçois à ton tour
Ce présent que te fait l'Amour,
C'est la ceinture de ma mère.
Quand tu t'en ceindras les côtés,
Ami, sois assuré de plaire
Aux plus orgueilleuses beautés.

Et, dans *le Temple du Destin*, quelle majestueuse mise en scène et quel joli tableau final, lorsque brusquement, sur la dernière marche d'un escalier à double rampe, le Destin apparaît, caché sous un voile, entouré du Temps avec sa faux, et de six Heures noires, et de six Heures blanches, groupées à droite et à gauche! L'orchestre joue un air nouveau, de Gillier; et aussitôt ces filles fugitives du Temps, gracieuses et légères évoluent sur la scène, à la façon du chœur antique. et chantent ce joli vaudeville :

UNE HEURE BLANCHE.

Maris, dont l'humeur jalouse
Au devoir prétend ranger
Une jeune et coquette épouse,
Vous hâtez l'heure du berger.

UNE HEURE NOIRE.

Tel amant, qui le jour pleure,
M'attend pour le soulager.
De minuit enfin je suis l'heure,
L'heure ordinaire du berger.

UNE HEURE BLANCHE.

Beauté, qu'un amant obsède,
Je vous vois fuir le danger,
Mais le moment qui me succède
Souvent fait l'heure du berger.

UNE HEURE NOIRE.

Rien n'est tel que l'affluence
Pour nous bien encourager;
Quand nous touchons votre finance,
C'est pour nous l'heure du berger.

Amuser ainsi par de gracieux couplets, par des intrigues simples, vives, par des scènes piquantes et des changements à vue, par beaucoup de gaieté et d'esprit, c'était bien ; mais l'auteur de *Turcaret* visait plus haut. Ce pénétrant observateur voulut que son théâtre nouveau fût un second *Gil Blas*, un *Gil Blas* dramatique et populaire, une revue (car c'est bien le genre revue qui fait son apparition) des principaux événements de l'année, une satire dialoguée, très vivante, des

mœurs contemporaines. Avec la connaissance qu'il avait de l'âme parisienne et du public forain, dont le goût s'affinait chaque jour davantage, il pensait bien que les critiques de circonstance seraient comprises et soulignées, que les allusions caustiques seraient saisies au vol, qu'enfin les rires et les applaudissements rendraient plus sensibles aux victimes, qu'il allait mettre sur la sellette, les coups d'épingle, les coups de griffe et les coups de bâton.

Ces victimes, il les cherche un peu partout, à la cour et à la ville, parmi les nobles et parmi les bourgeois prétentieux, dans la finance et dans la magistrature, à la Faculté de médecine, à l'Académie française, surtout à l'Académie de Musique et à la Comédie, la Grande Comédie, celle qu'on n'oublie pas, et qui est trop vindicative pour se laisser oublier. Les victimes, ce sont ces jeunes fats qui se vantent de leurs quatre cents ans de noblesse, et dont les grands-pères étaient meuniers, cochers, commis aux aides ou merciers. On sait bien où ils ont pris leurs titres et leurs armes : ils les ont fait fabriquer par Blazonnet. Ce sont des champignons d'argent sur champ de sable, et des pourceaux d'or sur champ de gueules, avec cette devise : « *Virtuti debita merces*. — Il a débité de la mercerie ». — Ces victimes, ce sont les docteurs de la Faculté, celui de la rue des Fossoyeurs entre autres, qui prendra aux enfers la place d'Ixion, et circulera sur sa roue, éternellement, pour avoir trop saigné ses victimes. Ce sont les financiers véreux, armateurs de vaisseaux pourris dont le naufrage était concerté, les gens d'affaires qui grattent les zéros sur les traites à payer et en ajoutent sur les traites à toucher; ce sont les racleurs de violon, qui disputent doctoralement, sans y rien entendre, sur la musique française et la musique italienne; les poètes faméliques, mal vêtus et crottés diablement, qui après avoir fait jouer par les Grands Comédiens trente-cinq comédies et vingt-six tragédies chacun, viennent demander aux forains de quoi s'acheter une perruque et des souliers : — ceux-là prendront un jour la place de Sisyphe, ils verront trébucher leur rocher, comme ont trébuché leurs pièces. — Ces victimes, dont le nombre grossit à chaque foire, ce sont encore les académiciens, avec leur sotte et interminable dispute : car la fameuse querelle des Anciens et

des Modernes envahit jusqu'au préau Saint-Laurent, et le succès d'*Arlequin défenseur d'Homère* montre assez qu'elle n'y trouva pas d'indifférents.

Quelle ne devait donc pas être l'éducation littéraire des spectateurs forains, pour que Lesage ait pu compter les faire rire avec un pareil sujet? Et quel directeur de théâtre populaire oserait aujourd'hui mettre sur la scène un débat académique? Ah! comme « la clique téméraire des modernes qui sans respect se sont élevés contre Homère » est vivement houspillée par Arlequin Bouquinidès, aidé de ses élèves, Parasiton, Gueulardès et Tapemodernos! Mais comme aussi le même Arlequin, en léchant et reléchant à genoux une *Iliade* enchâssée dans une cassette chinoise, rend ridicules les amis des anciens, et les anciens eux-mêmes!

Chers anciens, votre lecture
Est le charme de mes ennuis;
Je vous aime autant, je le jure,
Que si je vous avais traduits...
Que Sénèque est doux et mignon
    Dans ses œuvres galantes!
Les oraisons de Cicéron
    Sont bien édifiantes. »

***

De toutes ces satires, la plus violente, qu'on va payer cher, est réservée à la grande ennemie, la Comédie-Française. Sans doute, il y a bien quelques traits malicieux décochés à l'Opéra, « qui chante à tort et à travers tout ce qui lui vient dans l'esprit, et qui veut toujours toucher sa pension d'avance »; mais ce sont là piqûres légères. On ménage, en somme, ce créancier puissant, ce cousin si bien mis, qui a pour les forains cette qualité précieuse d'être détesté de la Comédie. Envers celle-là, au contraire, les allusions ne suffisent pas : on la provoque, on la relance jusque chez elle, on la force à comparaître sur la scène foraine, et tout Paris s'amuse de ses ridicules, complaisamment étalés. Lisez plutôt *La Querelle des Théâtres* (1716).

La scène représente le théâtre même de la Foire à l'heure où le spectacle va commencer. Attirée par une curiosité jalouse, la Comédie-Française pénètre dans la salle, appuyée sur la Comédie-Italienne. Tout émue de son audace et furieuse d'avoir trouvé foule à la porte, elle se laisse tomber, tremblante et blême, dans les bras de son amie, et, de là, dans les bras d'un fauteuil.

N'allons pas plus avant; demeurons, ma mignonne;
Je ne me soutiens plus, la force m'abandonne.
Mes yeux sont étonnés du monde que je voi.
Pourquoi faut-il, hélas! qu'il ne soit pas chez moi?

Accourue pour faire les honneurs de sa maison à cette spectatrice inattendue, la Foire s'apitoie ironiquement sur ce brusque malaise, dont elle a la cruauté de vouloir expliquer la cause.

LA FOIRE.

Ah! je vois la cause de votre défaillance. Vous êtes fâchée de voir ici bonne compagnie, n'est-ce pas?

MEZZETIN.

Voilà l'enclouure. Hé, ventrebleu, madame, que ne faites-vous comme nous? Mettez-vous en quatre pour plaire au public.

LA FOIRE.

Il a raison. Il semble que vous preniez plaisir à vous laisser mourir de faim. Donnez des nouveautés.

LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

La bonne drogue que des nouveautés! Ne fais-je pas mieux? e donne tous les chefs-d'œuvre de mon théâtre.

Mes pièces les plus excellentes,
Tartufe et *les Femmes savantes*,
Amphitryon et *le Grondeur*,
Et, presque tous les jours, *l'Avare*.

MEZZETIN.

Bon! l'on sait ces pièces par cœur.

LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Non, non, le public est bizarre.

LA COMÉDIE-ITALIENNE.

Effectivement ; on ne sait comment faire pour le contenter. Il est soûl des vieilles pièces, les nouvelles le rassasient dès la première représentation.

LA FOIRE.

Il est vrai que vos nouveautés passent comme des ombres.

LA COMÉDIE-FRANÇAISE, *levant les yeux au ciel.*

Que Paris est aujourd'hui de mauvais goût !

LA FOIRE,

Vous le trouvez raisonnable
Lorsqu'il va s'amuser chez vous ;
Mais vient-il s'amuser chez nous,
Son goût vous paraît détestable.

Cinq ans plus tôt, ces impertinences, et celles qui suivent, eussent amené une répression brutale et prompte. Car ce n'était pas seulement dans leur privilège, c'était dans leur dignité qu'on attaquait les Comédiens du Roi, si vivement accusés de sottise, de paresse et de mauvais goût. Mais le Régent, qui commençait à permettre toutes les audaces, et qui conservait des plaisirs forains un souvenir reconnaissant (on l'avait souvent rencontré chez le traiteur Dubois en joyeuse compagnie), ne songea pas à sévir ; bien au contraire : il fit représenter *la Querelle des Théâtres* sur la scène même de l'Opéra.

Ce fut un grand triomphe, mais un triomphe éphémère. Ces attaques incessantes et ces hardis empiétements exaspérèrent une fois de plus la Comédie-Française, qui rédigea une nouvelle pétition ; et la Cour suprême ayant décidé la suppression de tous les spectacles forains, le Régent n'osa pas résister. Du moins voulut-il donner à ses vieux amis, qu'il sacrifiait à contre-cœur, un dernier témoignage de sympathie. Il fit jouer au Palais-Royal *les Funérailles de la Foire*, et honora de sa présence cette comique oraison funèbre, composée et dite par les défunts eux-mêmes. Les forains faisaient rire jusqu'après leur mort, et de leur mort. « L'opéra-comique, disait Philippe d'Orléans en sortant de la repré-

sentation, ressemble au cygne qui ne chante jamais plus mélodieusement que quand il va mourir. »

Mais les victimes ne voulurent pas mourir sans vengeance, Sur la scène même du Palais-Royal, cette ancienne scène des Comédiens du Roi, ils lancèrent contre leurs persécuteurs cette suprême imprécation :

> Public, dans ce malheur qui nous regarde tous,
> Maudissez *les Romains*, et dites avec nous :
> Que le grand diable les emporte !

Les forains étaient morts... provisoirement. Ils devaient bientôt renaître pour lutter de nouveau, jusqu'à la fin du siècle, contre leur implacable ennemie. Aujourd'hui même, ils bougent encore : *le Monde renversé* et *la Chercheuse d'esprit*, si bien accueillis sur des scènes subventionnées, à l'Odéon et à l'Opéra-Comique, témoignent de leur vitalité.

MAURICE ALBERT

PROMENADES[1]

Il va, tenant les yeux levés, ou vers la terre
Baissant le front; pour tous, il paraît solitaire:
Lui, pourtant, ne se sent jamais seul.
Que de fois
Ceux dont la grande nuit fit muette la voix
Et dont s'évanouit la forme passagère,
Marchent à ses côtés, troupe amie et légère!
Il leur parle, il les voit, non pas tels qu'en fermant
Leurs yeux tristes, la mort les coucha tristement,
Mais jeunes, le front clair, l'âme neuve et ravie,
Tout mêlés à son être et vivant de sa vie;
Les beaux jours d'autrefois, assis sur le chemin,
Se lèvent pour les suivre, en se donnant la main.
Ils savent, eux dont l'âme en la sienne persiste,
Ses espoirs, ses tourments, son rêve ardent ou triste;
Et nul regret ne rompt le cours harmonieux
De leur pensée, unie à la paix de ces lieux.
Trop calme est la beauté de l'heure recueillie
Pour mêler une larme à sa mélancolie;
Leur serein entretien, sans deuil et sans remords,
S'achève; et, souriant, il va parmi ses morts.

***

Tout ce que l'on aima revit dans ce qu'on aime.
Bois, je vous reconnais! Ciel, n'es-tu pas le même

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement sous ce titre : *le Chemin du Repos*.

Qui rayonnais jadis sur la prairie en fleurs,
Quand ma joie y chantait ou mes jeunes douleurs?
Vous n'étiez pas moins beaux ni vos lignes moins pures,
Sommets couronnés d'or, vallons pleins de murmures!
Et pourtant, chaque fois que je reviens à vous,
Vous m'accueillez d'un air plus riant et plus doux;
Et je goûte, en errant sous votre ombre fidèle,
La fraîche nouveauté d'une amour éternelle.

***

Ce que vous me disiez, ô monts, l'ai-je compris?
— Je regardais, le soir, sous le ciel rose et gris,
A l'heure où la moitié des coteaux est dans l'ombre,
Le long déroulement de vos sommets sans nombre:
Les uns, déjà vêtus de nuit; d'autres encor
A leur front glorieux gardant un cimier d'or;
Et le vent s'éveillait dans la forêt prochaine.
Longuement mes regards, reliant votre chaîne,
Goûtaient les doux contours et les belles couleurs.
Puis les astres, là-haut, s'ouvraient comme des fleurs;
Une lune fragile errait au levant blême.
Je refermais les yeux; j'écoutais en moi-même...
Tous les bruits de la vie apaisée, et les eaux
Sur les pentes, et, sous les feuilles, les oiseaux,
Et le frémissement du vent fou qui s'élance,
Et l'immense rumeur dont est fait le silence,
Mêlaient sans fin les voix innombrables d'un chœur
Que ma raison tâchait de traduire à mon cœur.
Voix confuses d'abord, vague et trouble harmonie
Où la phrase renaît et se perd, infinie,
Sans nouer le lien de ses lambeaux flottants.
Mais j'écoute encor mieux; et voici que j'entends,
De toutes ces rumeurs éparses, du murmure
Que le soir frais chuchote à la forêt obscure,
Et des discours muets, des grands signes que font
Les monts, agenouillés sur le gouffre profond,
Naître un chant grave et doux aux paroles austères.
Et je comprends le sens caché de ces mystères.

J'en écoute vibrer le solennel accord:
Et je reste longtemps pour l'écouter encor,
Tandis qu'autour de moi, traînant ses mousselines,
La nuit lente descend l'escalier des collines.

*
* *

« Tout est simple, où d'abord tout est mystérieux.
Vois! le vol des saisons, le changement des cieux,
L'enchevêtrement vert des montagnes énormes,
Le tissu frissonnant des lignes et des formes
S'ordonnent dans la loi d'un éternel labeur:
Harmonise ta vie aux rythmes de ton cœur.
Cet ordre, on l'a nommé divin. De quel tumulte,
De quels chocs monstrueux son plan stable résulte!
L'impérissable vie y lutte avec la mort.
Ainsi ton âme neuve et que le désir mord,
Parmi les passions aux torches enflammées,
Allait s'éblouissant d'éclairs et de fumées,
Et trébuche en pleurant sur son char triomphal:
Force aveugle, où le bien se mêle à tant de mal!
En elle est tout le crime et toute l'innocence.
Mais, par l'ordre, l'élan hagard devient puissance,
Le noir chaos fleurit en l'univers serein.
Apprends de moi la loi certaine. Ni le frein,
Ni les menaces, ni le joug pesant d'un maître
Rien ne peut retenir l'essor ardent d'un être
Fier et d'un vol sans fin vers la vie emporté,
Que lui-même, créant en soi sa volonté.
Ma force et ma beauté se nomment équilibre.
Connais-toi pour vouloir, homme; — et tu seras libre...

» Le vol doré du soir glisse sur mon front nu,
Et déjà, dans le flot de la nuit retenu,
Mon corps géant, avec ses champs noirs que tu frôles,
Ses rocs, ses bois, ses eaux, plonge jusqu'aux épaules.
O voyageur, parfois, marchant sous ton fardeau,
Tu seras dans la nuit comme dans un tombeau.
Une horreur ténébreuse emplit la forêt brune,

Que n'argentera pas toujours le clair de lune.
Ton chemin est bien long, ton logis incertain,
Et tu vas, chancelant au souffle du destin,
Tandis que sur ton front le vent moqueur chuchote,
Et que, triste, dans l'ombre, une source sanglote.
Mais si sombre que soit ta vie et si profond
L'abîme où tes regards découragés s'en vont,
Au-dessus de tes maux que toujours tes pensées,
Telles mes cimes d'or sur le gouffre dressées,
Rayonnent et longtemps gardent, comme un autel,
La majesté du jour que tu sais immortel.

» N'égare point tes pas, quand l'aurore s'allume
Ou que le soir pâlit, à suivre dans la brume
La vision qui danse au milieu des roseaux,
Dans la clairière ou sur le bord fangeux des eaux.
Certes j'aime parfois à couvrir de nuées
Mes cimes, par un voile épais atténuées;
Et le jeu des brouillards me plaît, quand sur mes flancs
Les flèches du matin font fuir leurs spectres blancs
Mais qui me connaîtrait, si je restais voilée?
Ma robe aux reflets verts et de fleurs étoilée,
Ma ceinture de champs, le velours de mes bois,
La mousse où tu t'assieds et la source où tu bois,
Le battement léger de mes millions d'ailes,
Et ces lacs transparents qui semblent mes prunelles,
N'est-ce pas de soleil qu'est faite leur beauté?
— Vis et cherche le jour: car la vie est clarté.

» Vis! Tout l'ordonne ici... Rêver?... Mais d'abord vivre!
Homme, je suis vivante et j'instruis mieux qu'un livre.
Regarde-moi; regarde en face et longuement
La Nature robuste et qui jamais ne ment.
Pour sourire toujours, on m'a dite cruelle.
Que voulez-vous de moi? Que je sois éternelle
Et m'attriste sur tous vos rêves envolés?
Tant de fois cependant je vous ai consolés!
Mais c'est vous qui mentez de me vouloir plus tendre.
Ma voix est haute; seuls les forts peuvent m'entendre:

Je suis ce qui subsiste et qui sur vos douleurs
Renouvelle sans fin le sourire des fleurs.

» Comprends l'ordre éternel : tu béniras la vie.
Accepte, en combattant; aspire, sans envie.
Garde que ton désir ne devienne remord.
Sache que tout renaît : tu béniras la mort. »

***

Ainsi vous me parliez. Que de choses encore
J'appris de vous, sommets puissants, forêt sonore,
Large sérénité du sol laborieux
Sur qui veille sans fin le silence des cieux !
Vous m'enseigniez surtout la plus vieille science,
Celle du long et rude effort : la patience.
La terre de granit où j'appris à marcher
Ne pare point de fleurs prodigues son rocher;
Au travail acharné de l'homme elle ne livre
Qu'un fruit rustique et sans éclat, qui le fait vivre.
Mais son air pur, dont rien n'obscurcit la clarté,
Verse aux yeux la lumière, au cœur la vérité.
Ce qui dure dans ce qui change, le connaître,
L'accepter; élargir dans l'univers son être;
Savoir que tout est grave; élever son esprit
De la terre qui peine à l'astre qui sourit;
Aimer la vie en sa renaissance éternelle,
Et jusque dans la mort où tout se renouvelle :
Voilà ce que de vous j'ai retenu là-bas...
Que vous m'auriez trompé si vous ne parliez pas !

O pays, âpre et douce et maternelle terre,
Où j'ai trouvé la vie en cherchant le mystère,
Où j'irai, l'œuvre fait, reposer à mon tour,
N'ai-je pas, en t'aimant, appris aussi l'amour?

MAURICE POTTECHER

L'ÉQUILIBRE ADRIATIQUE

Le récent voyage de l'Empereur François-Joseph à Berlin, à l'occasion de la majorité du *Kronprinz*, a été précédé, dans la presse italienne, de commentaires défiants, et nous avons eu surprise de voir l'officieuse *Tribuna* faire écho, pour quelques jours, au *Messagero*, à la *Stampa*, à la *Gazetta del Popolo* et à d'autres organes de carrière plus indépendante. L'invitation adressée au prince de Naples paraît avoir calmé les susceptibilités de la première heure, mais non le vent de fronde qui souffle, de certaines sphères politiques et économiques de la Péninsule, contre le système triplicien. Il semble entretenu par deux causes : l'appréhension qu'en 1903, terme des traités de commerce en vigueur, l'Italie ne voie rétrécir certains débouchés nécessaires à son exportation, par le triomphe des doctrines protectionnistes que préconisent en même temps les agrariens d'Allemagne et les viticulteurs d'Autriche-Hongrie ; — le soupçon que la politique orientale de cette dernière puissance ne reçoive, plus ou moins prochainement, une extension préjudiciable aux intérêts italiens, par une occupation de l'Albanie, concertée entre les deux Empereurs.

C'est sur ce second point seulement que notre dessein est d'attirer l'attention : d'abord parce qu'il nous paraît téméraire de préjuger, trois ans d'avance, l'issue des débats parlementaires et des négociations internationales d'où dépendront les rapports économiques de l'Italie avec ses alliés ; puis parce que les convoitises attribuées à l'Autriche-Hongrie sont d'un intérêt plus général et plus constant. Ce qui est en cause, au fond, ce ne sont pas tant les destinées de l'Albanie que le principe même de l'« équilibre adriatique », équilibre qui

penche déjà en faveur de la monarchie dualiste, et qui serait rompu tout à fait, aux dépens de l'Italie, si l'Albanie changeait de maître.



Le bassin adriatique est devenu pour le Gouvernement autrichien, pour le Gouvernement hongrois, et surtout pour le Gouvernement commun, une position de la plus haute importance politique, stratégique, commerciale. Nous ne sommes plus au temps où la maison de Habsbourg se considérait comme la monarchie type de l'Europe centrale et se préoccupait avant tout de faire sentir sa prépondérance le long des Alpes et en Allemagne; où ses intérêts proprement maritimes se restreignaient, en somme, à la prospérité de Trieste. Le traité de Prague, en fermant sa carrière traditionnelle, lui en a ouvert une autre, qui ne peut se développer qu'au sud et à l'est. Le dualisme a réservé aux Hongrois une part de la côte orientale de l'Adriatique, et stimulé par là non seulement la concurrence entre Fiume et Trieste, mais une émulation de caractère plus général entre deux États qui apprécient l'un et l'autre la nécessité d'un débouché sur la mer. Le traité de Berlin, en autorisant le Gouvernement commun à occuper la Bosnie-Herzégovine, a donné à ce même littoral — comparé jadis par Andrassy à une « mince palissade » — un contrefort solide, puisqu'elle l'a placé sous la même main que son *Hinterland*. Enfin, à travers l'Autriche se fait sentir, venant d'Allemagne, le courant économique irrésistible de la production germanique vers les ports par où elle se peut écouler, vers Suez, vers le Levant, vers l'Extrême-Orient. *Drang nach Osten* (poussée à l'Est) et *Drang nach dem Mittelmeer*, telle est désormais la loi, partie subie, partie acceptée, de l'Empire des Habsbourg, loi de déplacement, loi de compensation, et, presque nécessairement aussi, loi de conquête.

Toute conquête, même pacifique, suppose le déploiement des moyens de guerre. L'Autriche-Hongrie a donné un développement considérable à son arsenal de Pola et armé en règle les Bouches de Cattaro. La côte italienne, où, du reste, les abris naturels sont rares, est littéralement à découvert devant ces deux ports. Le prestige de la carrière navale a grandi dans les classes aisées d'Autriche et de Hongrie, qui fournissent au corps des officiers un contingent presque égal. La flotte passe pour très entraînée, et numériquement suffisante, eu égard au rôle limité qu'on lui réserve. Ce rôle est, par avance, connu. Il consistera quelque jour à protéger le flanc des armées de terre opérant autour des frontières monténégrines et en Albanie, à effectuer, sur cette dernière côte, quelques débarquements opportuns, et éventuellement à signifier à l'Italie qu'elle est sans titre pour intervenir à cette nouvelle phase de la dislocation de l'Empire Ottoman.

La stratégie commerciale de l'Autriche-Hongrie vise à l'hégémonie sans partage sur le bassin adriatique. Elle est en voie de succès. Qu'il s'agisse du trafic de côte à côte, des relations avec le Levant, l'Égypte, les Indes, l'Extrême-Orient, ou même du cabotage le long des Échelles des Pouilles, la suprématie du pavillon austro-hongrois sur l'italien, dans cette mer jadis vénitienne, est un fait qui éclate à tous les yeux. Presque tous les vins que l'Italie exporte encore en Autriche — on sait du reste qu'elle n'a pas l'assurance de conserver ce débouché à l'expiration des traités en vigueur — sont transportés de Bari, de Monopolio, de Manfredonia à Spalato, Metkovitch, Trieste, Fiume, par l'*Adria*, par l'*Hungaro-croate*, par la *Ragusea*, toutes Sociétés florissantes et dont les deux premières touchent de grosses subventions du Gouvernement de Pesth. C'est à peine si, dans la belle saison, quelques *trabacolos* à la voile latine accostent les ports de la rive impériale et royale, où ils ont à payer des taxes excessives. Dans les mêmes ports, l'apparition d'un vapeur battant pavillon italien est presque une rareté. Au contraire, ceux des Pouilles sont couramment reliés entre eux par les compagnies austro-hongroises. La simple lecture d'un horaire officiel est édifiante à cet égard.

Règle générale, quand une Société italienne tente d'organiser ou de développer une ligne directe de Venise ou de Bari vers l'Orient, le *Lloyd* met en service une ligne concurrente, dont la tête est à Trieste, et qui touche précisément Venise et Bari. Vers la fin de 1898, des députés et des armateurs vénitiens, justement désireux de relever l'autonomie commerciale de la cité déchue, agirent auprès du Gouvernement de Rome en vue de faire subventionner un vapeur italien, affecté au parcours Brindisi-Alexandrie-Bombay. Avant même que ce vapeur fût sorti des chantiers (c'était l'*Albert-Treves*), à la date précise du 15 janvier 1899, le *Lloyd* établissait une nouvelle ligne de Trieste à Bombay et Hong-Kong, avec escale à Venise, de façon à drainer par avance la clientèle de l'*Albert-Treves*. La même année, une Société modeste, mais entreprenante, la *Puglia*, qui a son siège à Bari, fait annoncer des services plus fréquents entre ce port et ceux de Durazzo, Vallona, Santi-Quaranta, Corfou. Le *Lloyd*, qui dispose de capitaux et d'une flotte décuples, qui, par sa subvention de trois millions de florins, ses attaches officielles et l'esprit de son administration, est, en Autriche, comme une institution d'État, le *Lloyd* remanie ses horaires, adoucit ses tarifs, fait agir ses influences, obtient du Gouvernement italien lui-même l'adjudication du service des postes, et crée, en somme, à la *Puglia*, une concurrence insoutenable. L'*Adria*, qui est en Hongrie à peu près ce que le *Lloyd* est en Autriche, a déjà organisé un parcours *circum-italien*, de Fiume à Marseille, par la Sicile.

L'unique société italienne qui eût pu tenir tête, dans l'Adriatique,

à la flotte commerciale austro-hongroise, est la *Rubattino*. Elle a pris le parti plus philosophique de se réserver pour la navigation au long cours. On signale, en ce moment, à Montecitorio et dans le monde officiel, un courant favorable au relèvement de l'activité vénitienne; il s'est traduit par quelques subventions. Le succès de ces initiatives paraît douteux, à moins qu'elles ne soient fécondées, en Italie, par un mouvement encore plus national que commercial, et que la question proprement «adriatique» ne bénéficie, comme il serait naturel, de l'intérêt qui vient de s'attacher inopinément à la question albanaise.

***

Car bien des symptômes donnent à craindre que cette lutte inégale entre les deux pavillons ne se limite plus, dans l'avenir, ni aux intérêts économiques, ni à la portion de mer comprise entre les côtes italienne et austro-hongroise. La politique de l'Autriche en Albanie élargit singulièrement le problème adriatique. Il faut insister sur les origines de cette politique et en préciser l'objet.

Dès le congrès de Berlin, il y a vingt-deux ans, l'Autriche-Hongrie se faisait adjuger, à titre de complément de l'occupation de la Bosnie-Herzégovine, le droit de tenir garnison dans l'ancien sandjakat de Novi-Bazar, et la police maritime de la basse Adriatique : soit une porte sur l'Albanie et la surveillance du littoral de cette province. Le succès de sa politique en Serbie, où elle gouverne, sous le règne nominal du roi Milan, lui a permis d'étendre cette zone de premier investissement à toute la frontière serbo-albanaise, c'est-à-dire d'entourer l'Albanie par trois côtés. Et la convention à peu près contemporaine, passée avec la Russie en 1897 et célébrée comme le *palladium* de la paix dans les Balkans, a placé la même région, sinon en texte, du moins en esprit, dans la sphère territoriale de son « influence ». Du reste la Russie n'a jamais eu, parmi les Albanais, qu'une clientèle restreinte, et la néglige, depuis qu'elle s'est interdit une politique « serbe », et, à plus forte raison, une politique « adriatique ».

C'est donc d'accord avec les puissances en général et la Russie en particulier, que l'Autriche-Hongrie fait apprécier à cette partie de l'Empire Ottoman la bienfaisance de son contact « civilisateur ». C'est aussi d'accord avec la Propagande de Rome, puisqu'elle y détient le protectorat des intérêts catholiques. Et c'est d'accord avec l'Empire Ottoman lui-même, puisqu'elle s'est fait adjuger par lui le service des postes. Il en faut moins, aux hommes d'État de Vienne, pour mettre une politique au point, et, à leurs agents, pour sentir que leur zèle est suivi avec bienveillance. L'Autriche-Hongrie étale

en Albanie un véritable luxe de personnel consulaire. Elle est représentée à Scutari, à Durazzo, à Vallona, à Uskub, à Prizrend. Généralement choisis avec soin, ces agents ont tout ce qu'il faut pour rendre des services : du temps (car ce n'est certes pas la correspondance commerciale qui les absorbe); des fonds, dont leur gouvernement est, vis-à-vis d'eux, prodigue ; la collaboration des franciscains élevés à la bonne école de Bosnie et dont le prosélytisme, tant politique que religieux, est couvert par la Propagande. Les instruments dont ils disposent sont merveilleusement adaptés au terrain. Nous sommes dans la région la moins administrée, et, à coup sûr, l'une des plus pauvres de l'Europe : rien de mieux accepté que les distributions de secours, même collectifs. Nous sommes en pays de loyalisme équivoque : les *begs* ne sont pas rares auxquels il importe peu qu'une puissance ou une autre règne nominalement en Albanie, pourvu qu'ils conservent les privilèges de leur féodalisme *sui generis*. Nous sommes en pays où ni la race, ni la religion ne sont uniformes ; où il est facile d'exploiter, tantôt le fanatisme musulman, tantôt le ressentiment chrétien, tantôt la cupidité du fonctionnaire turc, tantôt le vague désir de chacun de sentir la vie humaine et la propriété sous la sauvegarde d'une autorité un peu forte. La politique des consuls austro-hongrois consiste, au fond, à vulgariser l'idée qu'un jour ou l'autre leur gouvernement sera cette autorité-là. Tous les cultes, tous les intérêts, l'ordre public, et même peut-être l'amour-propre « schkipetar », sont censés devoir en bénéficier. Aussi leurs avances et leurs largesses s'inspirent-elles publiquement des éphémérides de la monarchie de Habsbourg. C'est pour concilier des prières au repos de l'âme de la malheureuse impératrice Élisabeth que le consul de Scutari distribuait, en 1898, deux cents charges de blé aux montagnards des environs d'Iusi. C'est le jour anniversaire de la naissance de l'empereur, le 28 août, que le même consul invite tous les notables de la ville, sans distinction de culte, à un *five o'clock* somptueux.

Le mécanisme, fort bien agencé, qui triture à une même fin tant d'éléments disparates, a un moteur unique. Et c'est peut-être moins le ministre responsable qui siège au *Ballplatz*, ou le bureau compétent, que M. de Kallay, ministre des Finances et gouverneur général de la Bosnie-Herzégovine. Je ne sais plus quel publiciste viennois, faisant allusion à l'omnipotence de M. de Kallay en Bosnie, où il est vice-roi, au titre près, disait que la monarchie des Habsbourg se subdivise non en deux, mais en trois groupes d'États : la Cisleithanie, la Transleithanie, et la *Kallaythanie*. Cette boutade n'a besoin, pour exprimer une vérité politique, que d'une définition. Si l'on entend, par *Kallaythanie*, les pays, austro-hongrois ou non, dans lesquels M. de Kallay donne l'impulsion effective aux intérêts généraux de la monarchie, la Dalmatie, la Croatie, la Serbie et sur-

tout peut-être l'Albanie en font partie. Il ne se nomme pas un capitaine de district ou un commissaire de police sur le littoral dalmate; il ne se construit pas une route ou un chemin de fer d'accès à la frontière orientale; le *Ballplatz* n'envoie pas un agent officiel ou secret de l'autre côté de cette frontière, sans l'assentiment de M. de Kallay. La valeur et le crédit de l'homme lui ont sans doute ménagé ce rôle. La force des choses a voulu qu'il l'assumât. Cette région comprise entre le Danube, l'Adriatique et la Macédoine, de relief politique, ethnographique, social, si inégalement distribué, partie territoire austro-hongrois, partie « sphère d'influence », n'est-elle pas *une* sous le rapport des intérêts que la monarchie y fait fructifier? N'est-ce point l'échiquier géographique de sa politique orientale? N'était-il pas fatal que les pièces en fussent, à la longue, centralisées entre les mains de l'homme qui a vivifié, en Bosnie, la formule de la succession *pro parte* de l'Autriche à l'Empire Ottoman?

Aussi est-il devenu courant, chez les Albanais de la classe instruite, d'identifier par la pensée le régime éventuellement réservé à leur pays à celui de la Bosnie-Herzégovine. — « On nous dit que l'occupation autrichienne, écrit un correspondant de Scutari à un journal italien, a été un bienfait pour les Bosniaques, parce qu'elle a fait cesser l'anarchie, assuré la justice et la sécurité publique, ouvert des voies de communication, éclairé au gaz et à l'électricité les rues des villes, érigé des monuments et des casernes... Mais on n'ajoute pas qu'ils ont perdu, pour longtemps et peut-être pour toujours, l'espoir de se constituer en pays libre et autonome; qu'ils sont dans un plus triste état que nous, dont le gouvernement est qualifié par l'Europe de despotique, puisqu'ils n'ont ni la liberté de parler, ni celle d'écrire, ni le droit de manifester leurs sentiments de nationalité; puisqu'ils sont environnés d'espions autrichiens, attentifs à surprendre leurs paroles et leurs démarches, sûrs d'être emprisonnés ou expulsés au premier soupçon... Si, par malheur, notre pays albanais venait à passer de la domination ottomane sous celle de l'Autriche, nous serions à jamais perdus. » Ce correspondant pourrait ajouter que, du « fonds de disposition » bosniaque — ce chapitre du budget *vrai* que M. de Kallay ne montre jamais aux Délégations, — sort mainte subvention aux écoles et aux paroisses albanaises, avant-goût de ce que les *Schkipetars* lettrés appellent déjà entre eux « *caritas austriaca* ».

Au surplus, ces visées de la monarchie de Habsbourg sur l'Albanie ne sont pas plus étonnantes que l'énergie et la variété de sa propagande. Elle s'inspire ici de principes plus substantiels que celui de la politique des lieues carrées; elle ne se fait pas d'illusions sur la valeur du pays, soit comme débouché commercial, soit comme colonie de rapport. Mais l'Albanie est la seconde et nécessaire étape du

mouvement qui porte toute l'activité extérieure de la monarchie vers l'Orient. C'est la position dont l'occupant tiendra les clefs de l'Adriatique et se ménagera en même temps un rôle dans l'équilibre méditerranéen — rôle qui prendrait toute son ampleur par l'occupation de Salonique. C'est donc, d'abord et avant tout, le chemin de la mer, et non plus seulement de la mer resserrée entre deux péninsules, mais de la nappe jetée entre trois continents. Occupant l'*Hinterland*, l'Autriche a sous main les moyens constants de se mêler aux affaires de l'Empire Ottoman. Elle devient le candidat le plus avancé au règlement des questions macédoniennes, et c'est bien le cas de dire qu'on ne peut plus tirer un coup de canon dans les Balkans sans sa permission. Enfin — et c'est la face *défensive*, non la moins intéressante, de la politique du *Drang* — elle enfonce son administration et son armée, comme un coin, au cœur de la race serbe, prévenant par là tout réveil de la question des nationalités sur sa frontière sud-orientale. Le Montenegro n'est plus qu'une citadelle, économiquement démantelée et investie de toutes parts. Le royaume de Serbie est définitivement réduit à la condition d'État vassal et peut-être mûr pour l'annexion. C'est une série d'avantages que l'occupation de la Bosnie-Herzégovine, à elle seule, a certainement inaugurée, mais ne pouvait clore. Serajevo, Vallona, Salonique marquent les trois étapes à franchir pour que la « poussée » de l'Autriche, encouragée par l'Allemagne, à travers le Balkan, prenne un sens complet.

* * *

L'Autriche-Hongrie à Salonique, c'est une question internationale. Mais l'Autriche-Hongrie à Vallona, sur le canal d'Otrante, c'est déjà, c'est surtout une question d'équilibre *italien*. On comprend de reste qu'elle préoccupe aujourd'hui l'opinion dans la Péninsule — cette opinion qui, vingt ans plus tôt, pendant la période préparatoire à la conclusion de la Triplice, était façonnée par M. Sonnino et son école à ne voir de péril que du côté de Bizerte !

On peut soutenir, en effet, — et c'est un thème familier à l'école de M. Crispi[1] — que si le gouvernement italien eût laissé, lui, trans-

1. M. Crispi lui-même reçut pourtant, au cours d'un voyage qu'il fit en Angleterre et en Allemagne, de lord Derby et du prince de Bismarck, peu de temps avant le Congrès de Berlin, l'assurance que ces deux puissances souscriraient sans difficulté à un établissement de l'Italie sur la côte albanaise. Dans la pensée de ces deux hommes d'État, c'était sans doute une avance à l'Italie, non encore engagée dans la Triplice, sous forme de compensation aux avantages qu'allait recueillir l'Autriche en Bosnie-Herzégovine. Les lenteurs du plénipotentiaire italien, Corti, et surtout la mort inopinée de Victor-Emmanuel (7 janvier 1878), auraient fait avorter la négociation.

pirer des prétentions sur l'Albanie, il se fût heurté du côté des puissances, surtout de ses alliés, à des objections plus dirimantes encore que celles qu'ont rencontrées ses vues sur Tunis et Tripoli. On peut admettre que, même d'accord avec les puissances, il eût vraisemblablement acheté un établissement ferme ou un protectorat dans ce pays plus cher encore qu'en Érythrée. On peut même discuter si l'Albanie se prête au rôle de « colonie de rapport », de « colonie de repeuplement », ou résiste, par ses conditions ethnographiques, sociales, agricoles, à une tentative de colonisation quelconque. Toutefois, deux points sont certains. Du jour où, faute d'avoir pu lever ces difficultés ou ces scrupules, l'Italie devrait souffrir que la monarchie austro-hongroise s'installât à sa place en Albanie, l'indépendance de sa côte orientale, et par conséquent son équilibre entre deux mers seraient irrémédiablement compromis. L'Adriatique serait, non plus par métaphore, mais à la lettre, un lac austro-hongrois. De plus, tous les rapports immédiats, soit politiques, soit commerciaux, entre la péninsule italique et celle des Balkans, rapports indiqués par la nature, consacrés par l'histoire, seraient interceptés au profit de la même puissance. L'Italie se trouverait, du même coup, investie et isolée : investie non plus seulement par les Alpes, mais par mer; isolée des Balkans qui deviendront quelque jour un théâtre d'événements intéressant toutes les nations, ouvert à toutes les compétitions, présentant à une diplomatie alerte toutes les ressources du jeu des compensations et des gages. L'installation de l'Autriche-Hongrie sur le canal d'Otrante réduit de moitié l'échiquier politique italien. Le jeune royaume n'est plus, géographiquement et moralement, qu'un appendice de l'Europe centrale. Le champ de son activité, s'il lui en reste, en cet état de dépendance, est strictement limité à la Méditerranée occidentale.

L'éventualité est alarmante, au même degré, pour l'amour-propre et pour l'intérêt national. Car enfin, la région albanaise est comprise dans la sphère naturelle de rayonnement de l'Italie. Un bras de mer les sépare. Autour de l'antique Dyrrachium (le Durazzo moderne), Venise a fondé, fait vivre, longtemps défendu des boulevards contre l'islamisme. Les vestiges de sa colonisation, monuments, traditions commerciales, usage du dialecte vénitien, sympathies pour le génie latin, sont encore aujourd'hui sensibles. Un cabinet italien qui aurait une politique de l'autre côté du canal d'Otrante trouverait, dans son pays même, une foule d'auxiliaires naturels et précieux. Ce sont les descendants des bandes amenées dans les Pouilles, au XV[e] siècle, par Scanderbeg, qui prirent part aux querelles des Aragons et des Angevins — ou des émigrants chassés par l'invasion musulmane. Cette colonie albano-italienne, disséminée aujourd'hui dans toutes les classes sociales et dans toutes les provinces de la

Péninsule, particulièrement en Sicile et dans les Calabres, n'a perdu ni la conscience de ses origines, ni même le sentiment de *fratellanza* vis-à-vis des Albanais autochtones. Elle donne des preuves de vitalité, puisqu'elle a des Comités[1], une littérature, et même un collège ecclésiastique, celui de San Adriano, près de Naples, où un contact permanent s'établit entre les Albanais qui viennent faire leurs études en Italie, et les Italiens qui se proposent d'exercer le sacerdoce dans les diocèses de Scutari, d'Uskub ou d'Alessio. Elle fournit à l'État un contingent de caractères et d'intelligences qui ne laissent pas de marquer dans les carrières libérales et les fonctions publiques. M. Crispi sort de cette souche, et ne la désavoue point, quoique — ses anciens collègues de Vienne et de Berlin peuvent lui rendre cette justice — il se soit consciencieusement dérobé, pendant toute sa carrière politique, aux inspirations qui eussent pu lui venir de son atavisme « schkipetar ».

L'histoire si tourmentée de la formation du royaume d'Italie, les conditions que les puissances de l'Europe centrale ont mises à leur « amitié », puis à leur alliance, les difficultés de sa politique intérieure, expliquent sans doute qu'au Quirinal et à la *Consulta* les yeux, depuis trente ans, se soient systématiquement détournés de ces souvenirs et de ces suggestions. Mais l'opinion, qui n'a pas les mêmes responsabilités, ne peut manquer, à la longue, d'être frappée d'un fait. Le déclin du pavillon italien sur l'Adriatique est sensible ; les gros capitaux, les initiatives subventionnées, l'appui gouvernemental sont du côté de ses concurrents. Et pourtant, c'est encore la race latine qui fournit communément à ceux-ci, contre elle-même, les officiers et les équipages ; c'est la langue italienne qui, sur presque tous les bâtiments du *Lloyd*, est celle du commandement à bord ; ce sont des Italiens de Trieste, de Fiume, de Zara, de Spalato, qui, négociants, commissionnaires, armateurs, entretiennent, pour une large part, le mouvement des frets. De même en Albanie, où les consuls austro-hongrois ont monopolisé l'influence politique et l'appuient sur la force brutale de l'argent, l'histoire rappelle que les premières frayées de la civilisation sont l'œuvre de Rome et de Venise, qu'un dialecte italien fut, presque jusqu'à nos jours, l'unique véhicule de l'enseignement religieux et des rudiments de la « culture » occidentale ; les phénomènes actuels manifestent que l'unique influence dont l'indomptable Schkipetar ne sente pas le poids, et que même, dans une certaine mesure, il recherche, est l'influence latine, apportant, depuis des siècles, une caresse à sa barbarie. Et ainsi, du haut en bas du bassin adriatique, c'est, aux yeux des Italiens cultivés, un héritage national qui va se dissipant lentement ;

1. Le plus important est celui de Naples, présidé par M. le marquis Auletta.

ce sont des éléments d'influence *actuels* qui restent inutilisés; c'est tout un capital intellectuel et social que la politique d'une puissance voisine, mieux encore, alliée, confisque à ses fins propres, tendant à ramener ceux qui l'amassèrent à je ne sais quel état de prolétariat, dans la hiérarchie, sinon des individus, du moins des races.

Si, encore, la propagande autrichienne s'entourait de quelques précautions de forme, propres à masquer son but et à atténuer, dans le détail, les froissements qu'il est bien impossible d'éviter tout à fait, peut-être la « question albanaise » continuerait-elle à sommeiller, en Italie. Ce serait affaire d'égards et de doigté, non point peut-être de chancellerie à chancellerie (car celle de Rome, par principe, passe sur bien des choses), mais de chancellerie à peuple voisin, le gouvernement de Vienne n'ayant pas intérêt, en somme, à raviver le souvenir des procédés qui l'ont rendu légendaire dans la Péninsule. Mais soit excès de zèle de ses agents, soit défaut d'instructions conciliantes, à chaque instant quelque menu fait, imprévu, suggestif, lancinant, vient rappeler les Italiens qui suivent les affaires albanaises aux réalités de la politique orientale des Habsbourg.

Tantôt ce sont des écoles laïques italiennes, subventionnées par le gouvernement de Rome, sur lesquelles s'abat la censure ecclésiastique : interdit lancé sur celles de Scutari, en 1896 ; défense signifiée au clergé diocésain d'administrer les sacrements soit au personnel enseignant, soit aux parents des élèves. L'archevêque, monseigneur Guerrini, s'est avisé que ce personnel devait être affilié à la franc-maçonnerie, et tout le monde pense, et tout le monde répète qu'il a été renseigné surtout par le consulat austro-hongrois, les franciscains, protégés de M. de Kallay, les jésuites, dont les œuvres sont inscrites au budget « de disposition » bosniaque. La résistance dure trois ans, car les écoles sont populaires. Le Vatican lui-même ordonne le retrait de l'interdit, au mois de février 1899, à la suite d'un voyage *ad limina* de l'archevêque. Mais on n'a pas encore rendu de catéchistes à ces écoles, malgré les instances des maîtres et des parents. Laïques, italiennes, et d'esprit naturellement réfractaire à la propagande austro-hongroise, il faut bien qu'elles restent marquées d'athéisme extérieur par la coalition dont le consul impérial et royal est l'âme.

Tantôt c'est une Société de navigation italienne qui tente de ranimer les transactions commerciales entre les deux rives du canal d'Otrante : nous savons la réponse énergique que le *Lloyd* a faite, l'année dernière, aux initiatives de la *Puglia*. Au fond, ces transactions portent-elles sur des quantités si considérables qu'une des plus puissantes Compagnies de l'Europe ait intérêt à les accaparer? On sait le contraire partout, et singulièrement dans les bureaux du *Lloyd*. Mais, dans un intérêt politique évident, il faut que le pavillon qui

apporte un peu d'animation et de profits à la côte albanaise soit celui du *Lloyd*; que les agents du *Lloyd* étendent leurs relations avec les exportateurs de Durazzo, de Vallona et même d'Antivari, port frontière monténégrin; qu'enfin et surtout le service de la poste soit monopolisé par le *Lloyd*. C'est une des plus sûres garanties que les idées subversives, *austriaco sensu*, n'entreront point en Albanie. Ces idées viennent souvent d'Italie. Sous forme de lettres missives, on les supprime; sous forme d'imprimés, on les retourne. Les employés des bureaux de l'intérieur ont ordre d'appliquer aux journaux une jurisprudence que les théoriciens du droit international peuvent méditer. Ils étendent à ces bureaux le bénéfice d'exterritorialité reconnu aux navires; l'immeuble affecté au service de la poste, à Scutari, à Janina, à Durazzo, à San Giovanni di Medua, est censé adhérer non au sol ottoman, mais au sol austro-hongrois. Il ne saurait donc pas plus être contaminé par les organes mal pensants que l'hôtel des Postes à Prague ou à Vienne. La censure y fonctionne, et, sereinement, le journal est renvoyé à son expéditeur avec le timbre sacramentel : *Proibito negli Stati ed Imperi* AUSTRIACI. L'ancien *Diritto*, qui se mêlait inopportunément des affaires d'Albanie, a fait maintes fois l'expérience de ce curieux principe; la *Nazione albanese*, qui paraît à Rome, et qui a les mêmes torts, la renouvelle à chaque instant. Le comble est que ce modeste organe, d'esprit à la fois très albanais et très loyaliste vis-à-vis de l'Empire Ottoman, se borne, en somme, à supplier le Sultan de tenir l'œil ouvert sur les menées de l'Autriche, et qu'il est expulsé, de chez le Sultan, par la Puissance même contre laquelle il se flatte de le mettre en garde.

Ceci peut passer, à la rigueur, pour du vaudeville grave. Mais le point véritablement sensible aux Italiens instruits des choses d'Albanie est l'abus que l'Autriche fait contre leur pays de son protectorat des intérêts catholiques, d'accord, le plus souvent, avec la Propagande. C'est une tactique analogue à celle qui mine l' « italianité » sur le littoral de la haute Adriatique[1]; c'est le même clergé slave que l'Autriche attire sur sa ligne d'opérations, à cette différence près qu'en Istrie elle agit surtout par le clergé séculier, et, en Albanie, par les réguliers; et c'est, au fond, le même souffle anti-italien, facile à déchaîner chez les prêtres de presque tous les pays, alimenté ici par les rivalités de race, qu'elle utilise à ses fins de domination sans partage sur toute la côte. En Albanie, elle vise à substituer aux prêtres, enfants du pays, ou italiens d'origine, les franciscains, dont la Bosnie fournit une pépinière abondante. A Uskub, à Jagnevo, à Zumbi, à Ipek, ces substitutions, qui sont rarement du goût des paroissiens, ont contribué, l'année dernière, à faire le vide dans

1. Voir, dans la *Revue de Paris* du 15 février : *l'Irrédentisme contemporain*.

les églises; heureux encore, les catholiques mécontents, lorsque le consul impérial et royal ne les dénonce pas au *mutessarif* comme agitateurs !

On ne ménage même pas les prélats « réfractaires ». Monseigneur Troksi, archevêque d'Uskub, en résidence à Prizrend, Albanais d'origine et fort italien de sentiments, gênait la politique du consul Rappaport. Celui-ci, pour s'en défaire, suggéra à son gouvernement l'idée d'acheter la résidence épiscopale. Le contrat fut signé, en mai 1898, entre l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie auprès du Vatican et le préfet de la Propagande, sous la condition que le gouvernement acquéreur ferait construire à l'archevêque un nouveau palais. Fort de cet engagement et avant même d'en avoir exécuté la contre-partie, M. Rappaport prétendit installer à l'archevêché quatre sœurs de charité d'Agram. Monseigneur Troksi proteste. Il a pour lui le droit, les convenances, l'opinion publique. Le consul tient bon, installe les sœurs, et c'est le prélat qui doit sortir de la maison, pour se soustraire à une cohabitation choquante, même en Albanie. Il était, au printemps dernier, à Rome, préoccupé sans doute de faire redresser son cas par la Propagande, et très sûrement d'empêcher ses diocésains de prendre les choses trop à l'albanaise. Car ceux-ci, après avoir envoyé inutilement suppliques et même délégations à Rome, avaient pris le parti d'aller à la mosquée, criblaient de balles la porte du consul, et en appelaient publiquement à la justice divine de celle du cardinal Ledochowski. Pendant le carême de 1899, le digne monseigneur Troksi eut beau leur écrire des lettres touchantes, les conjurant de rentrer dans l'humilité et de faire leurs Pâques : « Excellence, pardonnez-nous, — répondirent les chefs catholiques de Prizrend dans une lettre rendue publique par la *Nazione Albanese*, — nous ne pouvons moins faire que de nous conduire en Albanais, nous ne saurions nous inspirer que des exigences de notre honneur patriotique et *cavalleresco*. » L'excommunication est restée sans effet sur ces robustes natures. La Propagande a déjà envoyé deux délégués apostoliques pour lui rapporter l'affaire. Peut-être l'examine-t-elle encore.

***

Par son objet notoire, comme par ses procédés, la politique austro-hongroise en Albanie ne saurait donc laisser indifférents les Italiens qui ont gardé la liberté de leur jugement en matière d'alliances. Bien avant les fêtes de Berlin, elle était signalée par des députés comme Franchetti, par des publicistes auxquels le *Secolo*, le *Chisciotte*, le *Fanfulla*, et même, à un moment donné, la *Riforma*, ont ouvert

leurs colonnes ; par des armateurs, des négociants, qui n'ont pu s'empêcher de suivre le cours des affaires albanaises, en s'occupant des leurs. Ce n'est pas de quoi fonder une école. C'est, du moins, de quoi entretenir l'opinion dans une saine vigilance. La liberté de l'Adriatique, ou, plus exactement, son équilibre, ne sont-ils pas menacés par les progrès constants de l'Autriche-Hongrie sur terre et sur mer ? Sans même qu'elle s'inspire des gloires de l'antiquité romaine, ni de l'œuvre de Venise au Moyen âge, l'Italie contemporaine n'a-t-elle point un intérêt évident à détourner cette menace ? Nous avons essayé de répondre à cette double question. Reste à se demander, ces prémisses acquises, si le gouvernement de Rome a su conserver assez d'élasticité à ses engagements officiels pour protester contre une politique envahissante, autrement que par une boutade éphémère de la Tribuna. Nous ne pouvons nous défendre d'espérer que, dans ce cas, il trouverait un appui discret à Paris comme à Saint-Pétersbourg, où l'on est également intéressé, ce nous semble, à couvrir contre les puissances de l'Europe centrale l'accès du bassin méditerranéen. La force des choses l'emporte, décidément, sur les combinaisons de chancellerie. Quelque négligence que semblent apporter la France et la Russie à faire fructifier leur alliance sur le sol balkanique, à chaque instant elles y sont incitées par l'évolution même de la politique du *Drang*. On ne saurait dire que l'occasion se dérobe aux hommes, et il est permis de croire que les hommes ne se déroberont pas toujours à l'occasion.

CHARLES LOISEAU

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LA CARRIÈRE D'ANDRÉ TOURETTE,
par **Lucien Muhlfeld.**

Ce roman n'est pas pour tous, — encore moins pour toutes, — mais il faut admirer l'intelligence qu'apporta M. Lucien Muhlfeld à la composition du livre et surtout du principal personnage. André Tourette est le type même du bon garçon. Sa fortune est modeste, ses amis ont des rentes; en faisant des prodiges d'économie et d'adresse, il arrive à vivre comme eux. Il a une maîtresse luxueuse, une de ces maîtresses « mitoyennes » qui font le bonheur d'un amant riche et font leur bonheur avec un amant moins fortuné. André Tourette, cela va de soi, est celui des deux qui paye en bonne grâce la tendresse qu'on a pour lui. L'originalité du personnage, c'est qu'il devient ou qu'il demeure, à force de naturel, presque sympathique. Il a de petites sincérités, de bons mouvements qui excusent toujours à ses yeux les compromissions qu'il accepte; et, l'une après l'autre, il les accepte toutes, jusqu'à celle d'un tardif mariage qui assure au bon garçon ruiné et vieilli un peu de bien-être et de tranquillité.

L'HÉRITAGE DE PIERRE LE GRAND (1725-1741),
par **K. Waliszewski.**

L'auteur nous avait montré, en de précédents volumes, sans souci de l'ordre chronologique, Catherine II de Russie, puis Pierre Ier; il s'attache aujourd'hui à nous renseigner sur l'étrange période qui suivit la mort du grand tsar: « L'esprit anarchique et l'esprit d'aventure, qui constituent le fond de toute société en voie de formation, ont réclamé leurs droits sous diverses formes ». Sous Catherine Ire, sous Pierre II, sous Anne Ire, et pendant les deux régences qui suivirent, ce fut le règne des femmes et le gouvernement des favoris. Aussi l'histoire de cette période abonde-t-elle en anecdotes : M. K. Waliszewski nous livre les plus curieuses. La simple réalité de ce livre est pour défier l'imagination de tous les romanciers et de tous les dramaturges.

COMMENT ON A FAIT L'EXPOSITION,
par **Michel Corday.**

Les lecteurs de la *Revue* ont lu et aimé ces articles, qu'ils retrouveront réunis dans ce joli volume, et illustrés de photographies amusantes, documents durables sur la prodigieuse et incroyable genèse d'une ville tout entière. Ils savent que ces études rapides, précises et gaies furent écrites par un écrivain ingénieux et charmant, notations exactes et vives des étapes rapides de l'œuvre gigantesque, fixées par l'œil attentif et la plume alerte d'un observateur amoureux et fervent. Et ils aimeront, aujourd'hui que l'immense cité passagère est debout, à en relire l'instructive et invraisemblable histoire.

LA FACE DE LA TERRE (DAS ANTLITZ DER ERDE),
par **Ed. Suess**, traduit sous la direction d'**Emmanuel de Margerie.** Tome II.

On sait la part qu'eut le grand ouvrage du professeur viennois dans la rénovation et l'organisation de la géologie et de la géographie contemporaines, et l'on sait que cet admirable livre reste un trésor de pensées profondes, de leçons et d'exemples suggestifs. Il ne convient pas seulement d'avoir une sincère gratitude aux hommes de science qui ont conduit jusqu'au terme du second volume leur excellent travail de traduction fidèle et claire; il faut surtout dire à quel point l'apport personnel de M. Emmanuel de Margerie, les additions et les notes bibliographiques où il mène, avec une érudition et une sûreté prodigieuses, chaque question partielle jusqu'à son état le plus proche de nous, enfin les cartes et les figures qui éclairent et enrichissent le texte, — à quel point ce travail du traducteur rajeunit, renouvelle et complète l'une des plus belles œuvres scientifiques de notre époque.

RÊVE BRISÉ, par **Julie des Obiers.**

Ce journal en vers d'une jeune fille est un véritable roman. Au hasard des jours, l'auteur a rimé les confidences de son héroïne, il a su ne retenir que les plus graves, et ménager ainsi l'intérêt dramatique de ce poème. « C'est essentiellement l'histoire d'une immense douleur qui s'élève graduellement jusqu'à la résignation par une sorte de transfiguration du sentiment qui, de la passion gémissante ou révoltée, arrive au renoncement absolu, à la joie sublime du sacrifice volontairement accepté. » De ces confidences, on aimera l'accent douloureux et sincère. Peut-être, çà et là, certains vers s'efforcent-ils d'être trop précis : en dépit du rythme toujours régulier, on serait tenté de les confondre avec une prose harmonieuse, et l'on sent l'effort de l'auteur à rendre poétiques les plus humbles détails. Mais l'œuvre est de celles qu'on ne saurait lire sans être ému.

LE DROIT CHEMIN, par **Gustave Guesviller.**

Ce livre passe sur le lecteur comme un orage : jours bas des premiers chapitres, atmosphère chargée d'électricité, oppression physique et angoisse morale. Et sur les consciences tendues, l'orage éclate, semble devoir tout dévaster, broyer sur son passage. A-t-il vraiment tout emporté ? Non, la beauté du sacrifice demeure, tandis que, par « le droit chemin », s'en va, disparaît la fière et volontaire victime. Drame poignant, jailli des profondeurs de la vie, de la conscience, de la passion. M. Gustave Guesviller a écrit là un livre dont il faut dire qu'il doit marquer dans le roman contemporain, tant par sa haute valeur littéraire que par sa délicatesse psychologique et sa noble émotion.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	**48** »	**24** »	**12** »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	**51** »	**25 50**	**12 75**
DÉPARTEMENTS	**54** »	**27** »	**13 50**
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	**60** »	**30** »	**15** »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

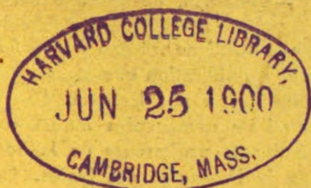
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 11256-3-00. — (Encre Lorilleux).

7e Année. N° 12 15 Juin 1900.



LA
REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Pierre Mille	*Les Boers*	673
Gabriele d'Annunzio	*Le Feu* (4e partie)	722
André-E. Sayous	*La Bourse d'Amsterdam au XVIIe siècle*	772
Émile Verhaeren	*Hélène*	785
Adjt Gal Dampierre	*Lettres sur la Campagne de Marengo*	787
André Gladès	*Florence Monneroy*	811
Maurice Emmanuel	*La Vie réelle en Musique*	841
Auzias-Turenne	*L'Or du Cap Nôme*	884

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1900

LE FILS A PAPA, par **Hugues Le Roux.**

On nous montre volontiers dans les livres les plus récents le jeune homme faible et docile à toutes les tentations ; ses parents ont de la fortune ; ils ont mis en lui toutes leurs complaisances ; ils ne lui ont souhaité ni frère ni sœur, pour ne pas avoir à partager leur tendresse ; et, à dix-sept ans, l'enfant gâté leur échappe, fait mille folies, gâche sa santé et sa fortune ; heureux encore si l'honneur reste sauf! Déjà Guy de Maupassant nous avait présenté un de ces fils prodigues dans l'admirable roman d'*Une Vie*. L'originalité de M. Hugues Le Roux c'est d'avoir étudié minutieusement, dès avant la naissance de son personnage, toutes les causes qui le prédestinent à être plus tard un oisif dangereux. Ce livre est un véritable document sur certaines éducations bourgeoises : c'est une œuvre utile et attachante.

SOUVENIRS DES GUERRES D'ALLEMAGNE PENDANT LA RÉVOLUTION ET L'EMPIRE, par **le baron de Comeau.**

Le lieutenant de Comeau quitta la France en 1791, lorsque le serment civique, qu'il se refusait à prêter, fut exigé des officiers. Il fit partie de l'armée de Condé jusqu'en 1799. Puis il prit du service auprès du nouvel électeur de Bavière, Maximilien-Joseph, prince de Deux-Ponts, et eut une part active à la réorganisation de l'armée bavaroise. De 1805 à 1812, il eut la confiance de Napoléon, et représenta la Bavière à son grand état-major. Après la campagne de Russie, il donna sa démission d'officier bavarois lorsque la Bavière s'unit aux alliés contre l'Empereur, et rentra en France en 1814, où il vécut jusqu'en 1844, retiré dans sa famille. C'est à cette époque, et très tard, qu'il écrivit les intéressants souvenirs qu'on nous donne aujourd'hui. Nous ne possédions guère encore de document plus vivant, plus nourri et plus instructif sur l'armée de Condé.

POUR ELLE, par **Amédée Rouquès.**

Sous ce titre modeste, M. Amédée Rouquès a réuni de jolis poèmes qui chantent les heures et les minutes d'amour et de tristesse : parfois, c'est à peine un murmure, où des mots très doux évoquent, çà et là, un coin de paysage, un moment de journée ou de soir, et, en même temps, un peu de rêve. Cela est à la fois très simple et très compliqué : certains vers ont cette gaucherie naïve et touchante que recommandait l'Art poétique de Verlaine ; d'autres, au contraire, furent ciselés subtilement. L'auteur est curieux de rythmes nouveaux ; il en a créé de charmants. Après les poèmes tourmentés de l'*Aube juvénile*, on aimera ce livre pour la grâce légère des moindres strophes : c'est une délicieuse chanson d'amour.

HISTOIRE DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, DES ORIGINES A 1900, publiée sous la direction de **L. Petit de Julleville,** — tome VIII, dix-neuvième siècle, — période contemporaine (1850-1900).

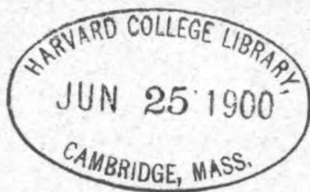
Avec le huitième volume prend fin cette remarquable publication que nous avons signalée plusieurs fois à nos lecteurs. Chaque volume comprend de nombreuses études confiées aux plus éminents professeurs de la Sorbonne, du Collège de France et des lycées. On n'a rien écrit de plus complet sur l'histoire de notre langue et de notre littérature : il faut avoir lu ce grand ouvrage ; surtout, il faut pouvoir le consulter. Le tome VIII intéresse tout particulièrement le public : il est en effet consacré à la période contemporaine, de 1850 à 1900 : romanciers, auteurs dramatiques, poètes, critiques, orateurs, toutes les œuvres et tous les hommes de ces dernières années sont l'objet d'une analyse ou d'une mention. Les revues, les journaux sont étudiés jusque dans les moindres détails de leur fonctionnement. C'est là un livre unique, tout à fait à jour, et qui le sera sans doute pour longtemps.

LE CHEMIN DU REPOS, par **Maurice Pottecher.**

En même temps qu'il écrit de nombreuses pièces pour le *Théâtre du peuple*, M. Maurice Pottecher compose parfois des vers pour lui et pour le public plus intime qui s'intéresse encore à la poésie. Les lecteurs de la *Revue* ont pu goûter ici même quelques-uns de ces vers : leur charme est dans leur simplicité même, et dans la sincérité de l'inspiration. Sur ce long « chemin du repos », M. Maurice Pottecher a fait parfois de lentes promenades : il a regardé le soir les astres autour de lui ; il a écouté les douces rumeurs de l'ombre ; d'autres jours, il s'est arrêté à l'aube en face des collines étincelantes ; et tout naturellement des mots se sont rythmés en lui : ils sont devenus les jolis poèmes de ce recueil.

CHEZ NOS PETITS-FILS, par **Eugène Fournière.**

Sous la forme d'un roman, ou plutôt dans une série de scènes dialoguées, où reparaissent les mêmes personnages, M. Eugène Fournière examine avec nous quelques-uns des plus intéressants problèmes sociaux ; et comme les choses se passent en 1999, l'auteur peut donner comme acquises un certain nombre de réformes que réclament aujourd'hui les programmes socialistes. Cette tentative de rendre ainsi plus vivantes les discussions abstraites en les confiant à des personnages de convention, n'est pas nouvelle. Mais il faut reconnaître que si on parle beaucoup et sur beaucoup de choses dans ce roman, l'auteur a su varier avec un grand bonheur les diverses scènes qu'il nous présente : son livre est d'une lecture amusante, et nous achemine sans effort à de graves méditations.



LES BOERS

— ESSAI DE PSYCHOLOGIE SOCIALE —

Est-ce une guerre finie? Personne, certes, n'aurait cru qu'elle pût durer aussi longtemps. Depuis le mois d'octobre, les deux plus petites Républiques du monde, non point par leur territoire, mais par leur population, qui pour les deux réunies n'est pas beaucoup plus considérable que celle d'une grande ville de France, Lyon ou Marseille, ont soutenu contre la puissante Angleterre une lutte dont personne, au début n'eût osé prévoir la durée. Sir Redvers Buller était parti pour une promenade militaire. Il s'agissait, semblait-il, d'une de ces guerres de magnificence, comme disaient nos aïeux, par où s'exalte, puis s'épanche sans danger, le sentiment national d'un peuple; ce sentiment national se nommait ici l'impérialisme; et l'impérialisme est non seulement une politique, mais une religion. On ne s'est jamais soucié sérieusement, en Angleterre, de savoir si les griefs des Uitlanders étaient ou non fondés, si les réformes proposées par le président Kruger étaient ou non suffisantes. On voulait la guerre pour venger Majuba d'abord, et ensuite pour apporter au Transvaal et à l'Orange les libertés anglaises reconnues aux Colonies, les lois anglaises, les procédés économiques anglais, qui font jaillir l'or des déserts, mettent la terre en valeur, y créent, au-dessous du ciel, une sorte de paradis. On faisait la guerre aux Boers pour

15 Juin 1900.

leur bien. De même que Jules César fit régner sur les Gaules la paix romaine, immense bienfait, on allait faire régner sur toute l'Afrique du Sud la paix britannique. La fin justifiait le moyen. On ne se demandait pas s'il était juste de ravir leur indépendance à deux États, d'imposer à des hommes des dons qu'ils refusaient. L'iniquité n'était que passagère, elle était commise pour le bien de l'humanité future, dont les intérêts se confondent avec ceux de l'Empire anglais. Et on était d'autant plus certain d'avoir raison qu'on croyait avoir facilement raison. Ainsi la conviction d'une supériorité absolue, même militaire, était encore l'un des motifs qui justifiaient l'agression : car un homme très fort peut forcer la volonté d'un enfant sans lui faire mal.

L'Europe et l'Angleterre eurent une grande surprise. Pendant six mois, à la vieille défaite anglaise de Majuba, sont venus s'ajouter les noms d'autres défaites : Nicholson's Neck, Modder River, Maggersfontein, Stormberg, Colenso, Spion's Kop, Vaal Krantz, Sannah's Post. Sauf la capitulation de Cronje à Paardeberg, on aurait peine à indiquer en quel lieu les Boers ont subi un échec retentissant, égal à ceux de leur adversaire. Ils ont reculé sous la pression irrésistible d'un nombre septuple d'ennemis. Ce résultat était fatal. Le Transvaal et l'Orange comptent 450 000 habitants, y compris les femmes, les enfants qui viennent de naître et les vieillards qui vont mourir. L'armée que l'Angleterre, dans un effort gigantesque, a envoyé contre eux, à deux mille lieues de ses côtes, atteint presque la moitié de ce chiffre, 210 000 hommes. Proportionnellement, c'est comme si l'Allemagne, pour vaincre la France, était obligée de lancer sur son territoire 15 millions de soldats. Les deux républiques africaines ont fait preuve d'une énergie défensive dont il n'y avait pas encore eu d'exemple dans l'histoire.

Mais, d'autre part, comment les Boers ont-ils trompé certaines espérances ? Comment n'ont-ils pu s'emparer ni de Ladysmith, ni de Kimberley, ni de Mafeking ? Comment n'ont-ils pu jamais toucher les bénéfices d'une victoire ? Sans parler des erreurs stratégiques qui amenèrent la capitulation d'un Cronje, se souvient-on qu'à Norval's Pont, lorsque les commandos de l'Orange durent faire retraite, la

plus grande confusion régna, parce que, presque sous le feu de l'ennemi, on déposa les officiers pour procéder à *de nouvelles élections*, et que, lorsque les commandos de Cronje quittèrent les retranchements de Maggersfontein, si l'on en croit un officier autrichien, témoin oculaire, le comte Sternberg, il n'y avait pratiquement plus de commandement ? Que l'on compare cette confusion avec la fidélité gardée par les troupes anglaises envers des officiers malheureux et maladroits ! — Quels étaient donc la nature, les défauts, en même temps que les avantages de la discipline, de l'organisation militaire boers ?

Ces phénomènes divers, contradictoires parfois, ont produit une impression confuse. On avait toujours été d'accord sur ce point que, si les deux petites républiques étaient laissées à elles-mêmes, elles finiraient par être écrasées. Pour le reste on s'en tire par des comparaisons avec la Russie en 1812, à cause de l'étendue des territoires, et l'Espagne, parce qu'on assimile au petit bonheur les commandos aux guérillas, sans même distinguer nettement entre la période de la guerre régulière, où l'on fut jusqu'à la fin de février, et la période, qui a suivi en Orange, de la guerre instinctive et individuelle. Celui qui écrit ces lignes, après s'être payé des mêmes mots qu'il prenait pour des idées générales, a fini par se demander s'il n'y avait pas de différences entre la Russie ou l'Espagne et l'Afrique australe, entre un Russe ou un Espagnol, et un Boer. Il s'est aperçu qu'il ne savait pas bien exactement ce que c'était qu'un Boer : comment il naissait, vivait, se mariait, mourait; ni quelles étaient ses conceptions morales, patriotiques, politiques, religieuses, ni comment, quand on lui avait dit : « Ta patrie est en danger », il avait sellé son cheval.

Chose étrange, les Anglais ne paraissent pas se l'être jamais demandé davantage. Ils se sont engagés dans cette énorme guerre, sans avoir même dressé la carte de ce pays du Natal, qu'ils possèdent depuis cinquante ans. Et quand on prend un livre écrit par eux sur le Transvaal, il y est question d'or, de chasse au lion, au buffle, à l'hippopotame : de l'homme blanc qui habitait cette terre qu'ils convoitaient, presque jamais. J'oserais presque dire qu'il n'est que deux livres qui fassent exception : celui du grand et saint Living-

stone et celui de M. Bryce, tout éclatant de véritable probité historique. Il a fallu presque toujours, pour pénétrer plus avant, recourir à des ouvrages hollandais ou allemands, ou aux notes de missionnaires français protestants du Basoutoland. Et ce qu'ils donnent est encore peu de chose. Il ne faut voir, dans ce qui va suivre, qu'une simple contribution à une monographie qui n'est pas faite.

***

Ignorons pour l'instant d'où vient ce peuple, quels sont ses ancêtres. Allons chez lui, ouvrons les yeux. Voyons ce qu'il a vu, quand il pénétra sur cette terre que Dieu lui donnait.

Il l'a nommée le Veldt, sol âpre et sableux : non pas la plaine, vallée d'un large fleuve ou lit d'un lac vidé, ni le plateau uni de notre Beauce. Les grès antiques qui le forment suivent, en les adoucissant à peine, les replis de la roche primitive du sous-sol ; le moindre torrent suffit pour mettre à nu le granit et le gneiss, tels des os qui saillent sous la peau d'un corps humain trop maigre. Pendant l'hiver, c'est-à-dire à l'époque de notre été, car les saisons ici sont renversées, le ciel reste bleu, les pluies alors sont infiniment rares, l'herbe dure jaunit. Seules des plantes aux feuilles grasses verdissent encore, pareilles aux cactus ou à l'euphorbe, qui, buvant l'invisible humidité de l'air, peuvent vivre sans le secours des eaux du ciel. Parfois, une mer de collines aux vagues figées et basses. Parfois, sur un plateau moins ondulé, un *kopje* de grès ferrugineux, aux pentes arrondies de loin, de près couvertes de grosses pierres éboulées, arrachées à ses flancs par la succession des coups de soleil brûlants et des averses : et ces pierres empilées, roulantes, semblent avoir été amoncelées par des géants sur la tombe d'un géant.

La température n'est pas beaucoup plus élevée que dans le midi de la France. A Prétoria elle descend aux environs de zéro ; à Johannesburg, il gêle : et la période des grandes chaleurs ne donne pas des extrêmes inconnus à Nîmes ou à Carcassonne[1]. Les apports d'humidité étant fournis par

1. A Prétoria, la température ne dépasse pas en été 33.5 degrés centigrades, et descend à — 0.5. A Bloemfontein, « l'extrême moyen » calculé sur une période de plusieurs années atteint en été 34.5 et descend en hiver à 5.2.

l'Océan Indien, c'est en été, comme en général dans tous les pays tropicaux, que tombent les pluies, qui restent rares; sans doute les alizés, qui apportent chaque année, sur la côte orientale de Madagascar, jusqu'à trois mètres cubes d'eau par mètre carré, se sont desséchés en passant sur cette grande île.

On aperçoit cependant encore fort nettement l'influence de l'Océan Indien. Les vapeurs qui viennent de ce père des eaux se résolvent à mesure qu'elles doivent s'élever, et que l'atmosphère se raréfie : dans le désert de Kalahari, les pluies sont nulles en certains endroits, ne dépassent jamais, en tout cas, $0^{m},20$ par mètre carré. Dans la partie inférieure du cours du Vaal, dans la partie supérieure du cours de l'Orange, elles atteignent à peine 0,40 : et, dans la partie la plus favorisée du Transvaal et de l'Orange, elles arrivent rarement à 0,60. L'eau existe pourtant : elle est invisible, diffuse dans l'air ou cachée dans le sol. C'est dans l'air que les plantes charnues et grasses, les plus fréquentes, cactus épineux, acacias et la délicate *ice-plant*, dont chaque pore distille un diamant, sait aller la chercher : leurs racines ne leur servent qu'à se tenir debout. Parfois il faut faire des lieues pour trouver une source. Il est des régions déshéritées où les *Bushmen*, ces nains mélancoliques et maudits, se cachent, parce que nul ne les y poursuit. Ils enfoncent dans le sable, à près d'un mètre de profondeur, un roseau terminé par une éponge, aspirent l'eau qui s'y amasse, et en emplissent des calebasses. Une accoutumance s'est faite chez des hommes et les animaux. Les Betchouanas ne mènent boire les bœufs que tous les trois jours. Certaines antilopes ne boivent jamais. On peut dire qu'elles prennent l'eau à l'atmosphère par l'intermédiaire des plantes grasses. Mais dans le Karrou, mais dans les régions favorisées de l'Orange et du Transvaal, il y a cependant une saison des pluies, rapide, abondante, toute en averses, coïncidant avec les chaleurs commençantes. Alors les fleurs jaillissent avec la même voluptueuse rapidité que l'on voit, pour d'autres raisons, à leurs sœurs de Groenland et d'Islande pendant le court printemps polaire. La terre devient éclatante, variée, heureuse, pourpre, dorée, bleue et verte; et cela ne dure que quelques jours.

Ainsi, ce que le Boer recherchera tout d'abord, dans ce pays où les pluies sont torrentielles parfois, mais passagères, et sont suivies presque toujours d'une longue sécheresse, c'est un point d'eau : source, ruisseau, étang artificiel, où une digue en terre battue retient dans un pli du sol la pluie des nuées. Lorsqu'on regarde une carte du Transvaal et de l'Orange, on s'étonne du nombre de « fonteins » qui y sont indiquées. C'est Modderfontein, Wonderfontein, Spijtfontein, souvent aussi Driefontein, la source desséchée : — Ne croyez pas à l'abondance des eaux, mais à sa rareté : chaque point où elle apparaît est marquée par cela même, et parce que c'est là qu'il y a des hommes.

Des hommes, ou plutôt une famille, et il y a des chances pour que cette famille soit isolée. Les conditions du sol, le climat même imposent cet isolement. Il sera d'autant plus complet, la fumée d'une autre ferme sera d'autant plus difficile à voir que les pâturages seront plus secs et devront être plus étendus pour nourrir un même nombre d'animaux, seront plus ou moins favorables, ou plus ou moins réfractaires à l'agriculture. Ici il faudra vingt hectares pour nourrir un bœuf et vingt moutons. Là, il en faudra trente. Là on pourra faire croître le blé ; ici ce sera impossible. Chaque famille aura donc besoin d'autant plus de terre que cette terre sera moins arrosée. Ainsi la nature a imposé à la famille cette vie solitaire, à laquelle déjà, on le verra tout à l'heure, sa religion le disposait.

Suivant les lieux, suivant la latitude ou la longitude, le Boer sera donc plus agriculteur que pasteur, ou plus pasteur qu'agriculteur, tout à fait fixé au sol, ou presque nomade. Dans l'Orange, il aura de grands champs de blé, dans le nord du Transvaal également, parce qu'il se rapprochera de l'humide équateur, et que les pluies seront plus abondantes. Ailleurs, il s'ingéniera pour féconder les sables, jettera des canaux d'irrigation à travers le désert et les rocs. Un de ces canaux, près d'Hopetown, fut inauguré par un grand concours de peuple. Des milliers d'hommes le vinrent voir : les larges wagons à bœufs couvrirent ses bords. Les oiseaux, eux aussi, apprirent à le connaître. Il est maintenant fréquenté par les oies et les canards sauvages. Auparavant, il n'y avait

là que des espaces calcinés et mornes. Le ciel sec y reflète, comme parfois dans notre midi, d'étranges mirages : une sorte de faux soleil, aussi large qu'un chapeau de Boer. Les indigènes craignaient cette apparition, le Boer même, à son aspect, n'est pas exempt de terreur : il voit là un signe de Dieu [1].

Donc, la ferme différera d'étendue comme de culture suivant les lieux. Ce qui va suivre n'est qu'une mosaïque, une moyenne fausse comme toutes les moyennes. Il était utile de prévenir.

En principe, un domaine est de 6 000 acres, 2 500 hectares : et la carte du Transvaal est encore divisée en six mille domaines de cette dimension, qui furent primitivement répartis entre six mille familles. Un arpenteur à cheval allait droit devant lui, au galop, pendant une heure. Puis il repartait perpendiculairement pendant une autre heure, et dessinait ainsi un quadrilatère orienté vers les quatre horizons, limité aux quatre coins par des pierres gigantesques. Au centre la ferme, malgré ses dimensions, apparaît toute petite, entourée d'arbres quand le climat le permet, acacias ou mimosas, pêchers à demi sauvages. Il est des propriétaires qui possèdent plusieurs milliers de moutons et des chèvres, des centaines de bœufs, de porcs, de l'or aussi amassé avec une patiente avarice de paysans, caché dans la grande malle du wagon à bœufs, trésor de la famille, et placée au pied du lit du maître. Mais les troupeaux restent la vraie fortune, celle qui se voit, qui s'étale, qui vient de Dieu, troupeaux quasi nomades encore, parfois menés de l'est à l'ouest, de l'ouest à l'est, suivant les saisons. C'est une monnaie vivante, une monnaie qui marche et qui peut en même temps traîner le reste de la fortune de celui qui la possède. Le Boer vend des bœufs, s'il a besoin d'argent, et, bien que son régime alimentaire comporte une grande quantité de viande, il tue assez rarement pour lui un de ces animaux, sauf en hiver. Il mange alors les abats, dépèce la bête, la fait sécher au soleil pour faire du *biltong*, qui se gardera durant tout l'été, provision précieuse pour la guerre, la chasse, ou les grands

1. Farini, *Durch die Kalahariwüste*.

trekken. Pour l'ordinaire quotidien, il préférera le mouton et surtout la chèvre.

On l'a vu : il est de vastes étendues du Veldt où l'agriculture est inconnue ; la terre est trop sèche ou trop pauvre. Ailleurs, on cultive seulement la parcelle nécessaire à la nourriture de la famille en maïs ou en blé, et aussi le tabac. C'est un des reproches adressés par les Anglais aux maîtres du sol : ils n'ont pas défriché le territoire qu'ils occupaient, ils n'ont même pas fait croître assez de blé pour leur consommation. Qu'on réfléchisse combien le plus souvent cette terre est pauvre. Qu'on réfléchisse à ce qu'ils ont fait : il fut un temps où un sac de maïs valait deux cents livres sterling. Il n'y avait rien, ils ont dû tout faire de leurs mains ; il n'y a qu'un demi-siècle qu'ils sont là, et, avec de mauvais fusils — les mêmes que les Anglais vendaient à leurs ennemis noirs, — il leur a fallu d'abord se défendre contre l'indigène dont ils prenaient la place.

Ce travail de défrichement, ils le poussent maintenant avec plus d'ardeur et des instruments plus neufs. Les labours profonds qu'exige cette terre assez ingrate sont pratiqués à l'aide d'une charrue américaine à une roue, ou même de machines agricoles plus perfectionnées, dans l'État-Libre, dans certains environs de Prétoria, de Johannesburg et dans certains centres où passent les chemins de fer. Ici comme ailleurs, le souci du paysan est de se suffire à lui-même, de vivre de son fonds, d'acheter le moins possible au dehors. Une évolution assez rapide, bien que retardée par leurs fuites successives à travers l'Afrique, toujours plus au nord, devant une race détestée, a conduit ces quasi pasteurs à un état d'agriculture qui s'améliorera, deviendra intensive à mesure que la population encore clairsemée deviendra plus dense. C'est un peuple qui naît et dont le mode de vivre a été imposé avant tout par les conditions du sol et du ciel. Nous n'avons vu encore que ce milieu. Il a obligé l'homme à vivre dans des *plaatzes* isolées, autour des sources, auprès des rivières. Entrons dans une de ces fermes. Nous avons parcouru le pays. Interrogeons l'homme.



Il vous accueillera facilement, si vous n'êtes pas Anglais et si vous arrivez à cheval. « Les gens qui vont à pied, dit tante Sannie, la fermière hollando-africaine dépeinte par Olive Schreiner, sont tous des voleurs, des menteurs, des meurtriers, des prêtres catholiques ou des séducteurs. » Tante Sannie exprime son opinion sous une forme violente, mais le sentiment est assez général. L'hospitalité implique une sorte d'égalité entre l'hôte et l'étranger, et l'hôte est toujours lui-même un cavalier. Il vous reçoit, parce qu'il ne vous croit pas indigne de lui, parce que vous êtes un homme blanc, menant la vie qu'il connaît, la seule qu'il juge bonne, et qu'il ignore même qu'on en puisse mener une autre. Le voyageur Farini fut un jour reçu par un vieux Boer qui mariait sa fille. La ferme, construite en briques, et ses entours prouvaient la richesse et une sorte de civilisation quasi européenne. Un ruisseau passait tout près. Une grande église, une station de police, une prison l'environnaient. Quand le visiteur eut affirmé qu'il n'était pas Anglais, le père de la fiancée lui demanda si cependant il avait vu la reine Victoria — car, selon la géographie des Boers, pour arriver en Afrique, il faut nécessairement traverser l'Angleterre.

— A-t-elle beaucoup de soldats? dit-il d'abord. Combien y a-t-il de chambres dans sa maison?

Farini dit qu'il ne savait pas, qu'elle avait plusieurs palais, dont chacun avait au moins cent chambres.

Ce chiffre étonna le vieux Boer. Il soupçonna que l'étranger abusait de sa crédulité. Mais il n'en laissa rien paraître.

— Combien a-t-elle de bœufs? demanda-t-il seulement.

— Mais, — dit Farini, aussi étonné que son hôte, et pour d'autres motifs, — je n'en sais rien. Cinquante ou soixante peut-être.

Alors, le maître de la ferme jeta un regard circulaire aux assistants :

— Voyez comme on cherche toujours à se moquer de nous, braves Boers que nous sommes. La Reine ne peut avoir autant de chambres et si peu de bœufs !

Et il ajouta :

— Pour le plancher de ses chambres, il lui faudrait plus de bouse qu'elle n'en a.

Dans toute l'Afrique du Sud, le plancher des pièces est fait de bouse battue avec de l'argile, et il ne se figurait pas qu'il pût exister un autre procédé de construction.

Ainsi s'engagera la conversation. Les questions seront naïves et simples, pleines de curiosité et d'ignorance; et si le voyageur n'est pas nouveau dans le pays, il demandera en retour, avec intérêt, des nouvelles des bestiaux. On le mènera les visiter. Il verra les *kraals* des bœufs, des moutons, des chevaux et des porcs. On lui parlera des maladies des animaux. Elles sont nombreuses et meurtrières. Les chevaux sont atteints parfois de l'*œil rose* qui les rend aveugles et les fait dépérir. Il y a aussi une affection plus généralement nommée simplement la *maladie des chevaux*, et qui doit être une variété de pneumonie. Les poulains et même les bêtes adultes la contractent au printemps, en broutant l'herbe du matin, après avoir passé, selon la coutume, la nuit dans le Veldt : car les animaux, sauf parfois les vaches laitières, sont rarement mis à l'étable. Les chevaux atteints ne survivent que dans la proportion de 5 p. 100, et sont alors vaccinés. Ils sont dits « salés », et on les recherche beaucoup[1]. Malgré tout le soin qu'on met à choisir les reproducteurs, payés très cher dans les meilleures races européennes, les bouvillons, les jeunes génisses meurent aussi en foule, bien qu'on ne mange jamais leur chair : 70 ou 80 p. 100 périssent d'inflammation d'intestins, et surtout de la peste bovine, fléau redouté, combattu par le massacre : quand elle apparaît, on abat tous les malades et l'on donne leur viande aux Cafres.

Vers l'automne, au moment où l'herbe jaunit, on la brûle, et on laisse paître les troupeaux ensuite jusqu'aux pluies hivernales. Dans certaines parties du Veldt, on laboure profondément après l'incendie, et l'herbe alors repousse plus drue. Au moment de ces grands feux, fréquemment les fermes brûlent.

La plus grande partie des instruments de travail est fabri-

1. Jules Albrecht, *Recueil consulaire belge*, t. LVIII,.

quée par le Boer, dans la ferme même. Le wagon à bœufs est l'œuvre de ses mains. Énorme, pesant, passant cependant partout, il est construit avec un soin jaloux. Jadis, véritable forteresse, presque inexpugnable aux indigènes, il transportait les Boers dans leurs longues migrations. Aujourd'hui, attelé de dix à vingt bœufs, avec sa toiture faite d'un grillage léger, son timon identique à celui des chariots de l'Hébreu biblique, ses sièges et sa table portative, qu'on descend sur le Veldt aux étapes, il sert encore aux Boers de la campagne dans leurs migrations annuelles sur le nord, ou leurs voyages réguliers vers les grandes villes, au moment des fêtes nationales. Un claquement particulier du fouet, perçu jusqu'à 500 mètres par les Cafres chargés de l'attelage, et qui savent à merveille soigner les bœufs, donne le signal du départ. Chacun des ruminants est marqué, et a son nom, qui varie suivant sa couleur : *Whitfoot*, pieds blancs; *Cafre*, pour un bœuf brun; *Bless*, pour un animal ayant une étoile au front; *Swart land*, le noir. Il y a aussi des noms injurieux : *Inglischman* et *Rooinek*, cou rouge, dont la signification est la même, parce que les Anglais, ne se couvrant pas la nuque du grand chapeau, passent pour avoir le cou hâlé. Ce sont des animaux méchants ou paresseux ; on ne les vend jamais, parce que personne n'en veut. Mais quand un Anglais passe, au Cap même, l'Africain hollandais bat la bête vicieuse et l'insulte, en lui donnant le nom qu'elle partage avec l'envahisseur[1].

Tel est le domaine d'un Boer. La maison qu'il habite est vaste et sombre, avec une grande pièce sur le devant, et des salles adjacentes, où se trouvent les lits. Elle est souvent assez sale, et le Boer lui-même ignore les raffinements de la propreté et de l'hygiène modernes. Certains de nos campagnards ne s'étonneraient pas. Songez d'ailleurs que son père ou son grand-père, comme jadis les soldats de Cortez, avaient pour habitude de ne jamais se dévêtir. Il lui fallait être toujours prêt à courir au lion ou au Cafre, au milieu même de la nuit. Il dormait d'un œil, son fusil à portée de la main ; ce défaut de propreté ne vient pas d'un avilissement comme chez les vagabonds de nos villes, mais des conditions anciennes faites

1. Tous ces détails sur l'agriculture boer sont empruntés à quatre excellents articles, non signés, de la *Gazette de Cologne*, janvier et février 1900.

à sa race, et d'une sorte d'endurcissement physique. L'existence est à la fois facile et rude, plantureuse et simple, patriarcale et noble.

On vient de voir par l'extérieur des choses qui l'entourent de quoi vit le Boer, et comment. Reste à chercher le mobile intérieur de ses actes, le grand ressort de son âme, l'idée directrice de sa race : et c'est sa foi calviniste.

* * *

Ce sont des Franco-Hollandais, dit-on. Ils sont issus des orphelins indigents élevés par la ville d'Amsterdam et envoyés à Kapstad, après la fondation de celle-ci par Riebeck en 1652; puis d'émigrés volontaires, militaires, marins libérés; enfin de trois cents Français, la plupart venus de La Rochelle, les autres du Poitou : et vraiment certaines toiles des frères Le Nain, ces peintres si précieux du XVIIe siècle en France, car ils furent sincères et nous rendent la physionomie de notre paysan d'alors, présentent de singulières analogies avec quelques photographies qui nous arrivent aujourd'hui du Transvaal. L'homme assis à droite, dans le petit tableau de *la Forge*, qui est au Louvre, est un Boer : taille solide et haute, nez droit, sourcils touffus, œil creux, barbe pleine, d'un airain noirci. Et le costume même n'a pas varié : pantalon large enfoncé dans des bottes, veste lâche ouverte sur une chemise fruste.

Pourtant un autre élément est venu se joindre aux deux autres. Dans les premières années du XVIIIe siècle, quelques Allemands se fixèrent au Cap, où ils eurent une postérité fort honorable : le président Kruger en descend. Ainsi, les Boers afrikanders sont issus de trois races : la néerlandaise dans la proportion des six dixièmes; la française pour trois dixièmes, et l'allemande. Mais la fusion est complète. Seuls les noms surnagent. Joubert et Cronje — dont le nom jadis s'écrivait Crosnier — furent des soldats sages ou héroïques. Dira-t-on que ce sont des Français? je le veux bien; mais il y a dans leurs veines plus de sang germanique que de sang celto-latin, et cette origine germanique même n'est pour presque rien dans leur manière de sentir et de penser. Ce sont des Boers.

Et la merveille est que ces trois races se soient fondues pour former celle-là, qui ensuite ne s'est mêlée moralement ni aux Écossais ni aux Irlandais qui formèrent la seconde grande émigration. C'est que les Irlandais étaient catholiques, les Écossais presbytériens; eux, c'étaient des calvinistes. L'unité de leur foi fit l'unité de leur race. Vers 1690, il y avait au Cap un millier de colons. Ceux qui étaient nés en Hollande ne différaient que fort peu dans leurs croyances de ceux qui étaient nés autour de La Rochelle ou de Poitiers.

L'usage du français disparaît vers le milieu du XVIIIe siècle. Il fut interdit par les Hollandais. Cependant de Vries affirme que cette langue demeura encore assez longtemps employée, consacrée par le nom et les livres de Calvin, par l'éducation et la moralité plus haute de ceux qui l'avaient entendu employer par leurs pères. Mais aujourd'hui ces recherches sont vaines. Les Boers ne sont ni Français, ni Hollandais, ni Allemands; ils sont calvinistes. Ils croient à la Bible, ils la lisent, ils sont sûrs d'être le peuple de Dieu; ils espéraient que Dieu leur donnerait la victoire sur les autres races blanches, comme il la leur donna sur les races viles qui habitaient un nouveau Chanaan.

Ils sont Israël. Le maître d'Israël veille sur leurs demeures et guide leurs troupeaux. Si leurs chariots ont le même timon que ceux de Jacob, c'est que ce sont les chariots d'Israël. Pharaon ne les tiendra pas en captivité. Un ange viendra la nuit frapper l'assiégeant de leurs villes d'une mort silencieuse, car l'assiégeant est impie. Ils ne le croyaient pas : ils le savaient! Jadis, quand ils furent arrivés sur les bords du Limpopo, ils crurent voir le Nil. Si jamais l'Angleterre leur prend ce pays, il n'en est qu'un seul où ils puissent aller : il est situé entre le lac Asphaltite, la mer par où vint Hiram, les collines de Galilée où le Christ a vécu, et le désert où tombait la manne. En échange de Prétoria ils ne sauraient recevoir que Jérusalem.

Tout est dans la Bible; et l'Ancien Testament est ici plus vivant, plus *applicable* que le Nouveau. Ses injonctions sont nettes. Les choses dont il parle sont sous les yeux. Les vieux âges renaissent. La famille souche, solide, cohérente, avec un patriarche autoritaire, est constituée sur une base inébran-

lable. Les fils, les petits-fils obéissent. Au-dessous, les *Bijwoners*, ceux qui n'ont pas de terre, qui vivent auprès du maître, rendant des services, libres mais de qualité inférieure, étant non pas serviteurs, mais hommes de la maison ; puis les esclaves. Seuls ceux-ci mangeront la chair impure des bêtes qui n'auront pas, suivant les rites, été, avant leur mort, jugulées, saignées à blanc, selon la parole de Dieu à Moïse : « Tu pourras manger des animaux qui ont la corne du pied fendue, librement dans ta maison, comme du chevreuil ou du cerf : mais tu ne te nourriras pas de leur sang, car le sang c'est l'âme ; et tu répandras le sang par terre, comme de l'eau. » Seuls aussi ces esclaves, le matin, à midi, et le soir. ne pourront écouter que du seuil de la porte, accroupis sur les talons, la lecture du Livre, faite par le chef de la famille, qui est prêtre en même temps qu'aïeul. Parfois seulement — c'est là une des courtoisies de l'hospitalité — celui-ci priera l'étranger, venu sous son toit, de faire cette lecture. Olive Schreiner nous a donné, pour le pays afrikander, la description du cérémonial :

« Dans la première pièce de la ferme, la plus grande, celle qui était sur le devant, tante Sannie était assise, un mouchoir propre autour du cou, les pieds sur une chaufferette de bois. Elle tenait à la main son grand livre d'hymnes à large fermoir de cuivre. Et là aussi se tenait Emet Lyndall, avec des tabliers frais et des souliers neufs. Et il y avait aussi la Hottentote, en *capje* blanc tout raide d'empois, et dehors, de l'autre côté du seuil de la porte, le mari de la Hottentote, les cheveux huilés et laborieusement peignés, et des souliers neufs en cuir. Mais les serviteurs cafres étaient absents, parce que, dans l'opinion bien arrêtée de tante Sannie, puisqu'ils descendaient du singe, ils n'avaient pas besoin de s'occuper de leur salut. »

Tel est le Boer : peut-être le voit-on mieux maintenant sous son ciel, sur sa terre et avec son âme : un homme qui se croit protégé de Dieu, vivant largement dans la ferme qu'il a bâtie, à l'abri du vent qui règne d'habitude, au pied d'un kopje — une ferme fort semblable d'ailleurs à celle qu'on voit à l'Exposition, avec ses murs de briques rouges, son toit de tuile ou de chaume, et l'échelle intérieure qui conduit au

grenier. Auprès du bâtiment d'habitation, le grand hangar où se remisent les lourds wagons à bœufs; quelques bâtiments aussi peut-être, pour les *bijwoners*. Plus loin, les murs en pierres sèches du clos à moutons; quelques huttes de Cafres enfin. Voilà le milieu où vit et meurt le Boer. Son nom veut dire paysan ; on traduit aussi fermier : les deux mots faussent la vérité pour l'esprit européen. Lisez qu'il y a là un homme possédant une terre à lui, donnée par Dieu, des troupeaux à lui, et qui se suffit presque entièrement à lui-même. Il a des enfants, des clients, des protégés, des familiers, des serviteurs noirs. Il vit dans un pays où la race indigène est cinq fois plus grande en nombre que la sienne. Il doit la surveiller et s'observer lui-même, ne pas avilir le sang qui coule dans ses veines par des unions avec ces êtres dont le sang est impur. Il est prêtre à son foyer, prêtre de fidèles dont la foi ne connaît pas le doute, prêtre d'une religion qui dit : « Il y a alliance entre vous et le Seigneur ». Et voilà pourquoi, précisément, Boer ne veut dire ni paysan ni fermier. Il signifie un noble, un homme de race supérieure, propriétaire du sol, un patricien au primitif sens romain du mot : un chef de *gens*.



Les Fabii étaient trois cents ; les Villiers, ou les Viljoen, ou les Kruger sont peut-être davantage. L'orgueil d'avoir beaucoup d'enfants est aussi fort que celui d'avoir des bœufs. C'est chose commune d'en compter douze, heureuse d'en avoir dix-huit. Dieu l'ordonne, et la nécessité d'imposer aux indigènes par un groupe solide et hiérarchisé, l'immensité des espaces libres pousse l'époux à se glorifier de la fécondité de l'épouse, et parfois même, chez ce peuple dont les mœurs sont si pures, à une sorte biblique de polygamie. Livingstone l'avait remarqué :

« L'accroissement de la population, dit-il, est rapide chez les Boers. Ils se marient de bonne heure, les femmes sont rarement stériles et presque toutes ont des enfants à un âge avancé. J'ai rencontré, parmi eux, une matrone dont le mari avait cru devoir imiter la conduite d'Abraham avec Agar; elle approuvait évidemment cette mesure, car elle

prenait plaisir à s'entendre appeler « ma mère » par les fils de celle qui lui avait été préférée. Jamais un orphelin n'est resté sans appui chez ces braves cultivateurs; et il n'est pas rare de voir un fermier non seulement recueillir le pauvre petit qui n'a plus de père, mais encore lui donner une dot égale à celle de ses propres enfants. »

On est toujours au moins vingt à table. La femme surveille les repas, les prépare, et — on a nié ce fait, mais le correspondant de la *Gazette de Cologne* l'affirme — s'assied avec les hommes. Si elle n'avait pas autour d'elle ses douze servantes cafres, ou davantage, elle se sentirait amoindrie. Elle règne sur ces femmes esclaves, les vêt bien, souvent mieux qu'elle-même, leur fait chasser les mouches et éventer son mari et ses fils, quand ils mangent. Si ces négresses n'obéissent point, ou sont paresseuses, elle frappera elle-même, d'une main lourde et vigoureuse. Caton l'approuverait. Mais elle aura soin qu'elles aient une courte jupe rouge ou bleue, très propre, et que trois fois par jour, dans un grand chaudron, rangées en cercle, il leur soit permis de puiser en abondance, dans une marmite, la bouillie de maïs avec une cuiller de bois. Sa présence est nécessaire; une ferme sans matrone dépérit. « Il n'est pas bon, dit un personnage de l'*Histoire d'une ferme africaine*, d'Olive Schreiner, qu'un veuf ne soit pas remarié au moment de la tonte des moutons. »

Ainsi la femme est l'égale de l'homme, et non pas une créature de luxe. Pas plus pour elle que pour une fermière de la Brie, il n'existe de question féministe. Moins encore, peut-être. Il y a un siècle à peine la race boer était encore si faible, sur la face rude de la terre d'Afrique, et elle avait encore tant d'ennemis, Cafres ou lions ! La division du travail n'existait pas. La femme comme l'homme devait être un combattant. Le voyageur Levaillant, en 1787, raconte que, revenant d'une excursion au cœur des pays hottentots, il rencontra, sur l'extrême limite des territoires occupés alors par les Boers, un petit vallon fertile, où s'élevait une hutte isolée. Dans la hutte, une natte, une selle, un fusil. Pas d'autre meuble. C'était là que vivait, seule, depuis des mois, une jeune fille de vingt ans, mademoiselle Van der Westhuy-

sen, dont la famille venait de s'établir dans les montagnes de Kauris ; tandis que son père et ses frères surveillaient d'autres points de l'immense domaine, elle gardait, dans ce lieu sauvage, un grand troupeau de bœufs ; et faisant le coup de feu contre les Bushmen, voleurs de bestiaux, déclarant la guerre en son propre nom aux classes nomades dont elle croyait avoir à se plaindre, elle était maîtresse, juge et reine de tout un territoire.

Les descendantes de celle-là n'ont pas dégénéré. A Spion's Kop, elles portaient les cartouches dans les tranchées, et surent mourir. A Prétoria, elles ont formé un corps régulier, et s'exerçaient au tir pour la lutte suprême. Elles jouent à la guerre ? Il ne faut pas le croire. En 1818, lors des émeutes qui éclatèrent dans les districts nord-est du Cap, les femmes luttaient aux côtés de leurs maris contre les Anglais. En 1838, lorsque le chef zoulou Dingaan se rua sur le premier laager établi au Natal par les émigrants, ceux-ci s'étaient fait, suivant leur coutume, un rempart de leurs grandes voitures aux roues pleines, et tiraient sur l'assaillant, cachés derrière les bâches. Mais les noirs, rampant dans les broussailles, se glissèrent jusque sous les chariots. Alors les femmes prirent les haches à défricher ; et à mesure qu'une tête noire sortait d'entre les roues, elles la tranchaient, comme du bois [1].

Leur sexe, leur fonction de maternité, leurs devoirs ménagers, en font, comme dans tout le reste du monde, d'obstinées conservatrices, qui répugnent à la nouveauté, ont horreur de celui qui apporterait des mœurs et des idées nouvelles, restent assez insouciantes de ce qui n'est pas l'avenir vrai de la race, c'est-à-dire la pureté de son sang et de ses conceptions sociales. En 1842, les femmes boers de Maritzburg déclarèrent au commissaire anglais, qui annexait le Natal, qu'elles étaient prêtes à passer pieds nus le Drakensberg, plutôt que d'accepter la domination anglaise. Elles tinrent parole. La fille d'André Prétorius, blessée par un bœuf furieux, conduisit elle-même, à pied, le chariot qui renfermait sa mère malade [2].

D'après la loi successorale du Transvaal, qui est la même que celle de Hollande, tous les enfants ont droit à une part

1. Dr Verneau, *Revue générale des Sciences*, 1899, page 911.
2. F. W. Reitz, *Un siècle d'injustice*.

égale de la succession du père. Les mariages en sont encore facilités. Et les mœurs, qui rendent impossible toute union, même passagère, avec une femme de race noire, contribuent à pousser le jeune homme vers les noces. Quand il veut se marier, il met une plume à son chapeau, monte à cheval, et va visiter celles des fermes voisines dans lesquelles il y a des filles à marier. Il offre une boîte de prunes sèches à la mère, et demande à la fille si elle veut « allumer la chandelle ». La mère prend toujours les prunes. Si la fille trouve le candidat à son goût, on va chercher la chandelle, qu'on allume au soir tombant, et auprès de laquelle, assis côte à côte, les deux jeunes gens veillent toute la nuit. Puis, quand le trousseau est prêt, la noce a lieu dans la famille de la fiancée. On rassemble les troupeaux de la dot. On met les meubles sur un chariot neuf attelé des plus beaux bœufs. Olive Schreiner peint vivement les fêtes nuptiales :

« A mesure que la matinée avance, des cavaliers arrivent de toutes les directions, descendent de leur cheval, le dessellent, ajoutent un harnais au nombre de ceux qui garnissent déjà les murs en longues rangées, serrent des mains, boivent le café, et restent dehors pour voir les nouveaux arrivants qui viennent en chariot ou en wagons à bœufs : lourdes cargaisons de tantes massives et de filles avenantes, suivies par des essaims d'enfants de toutes les tailles, de tous les âges, de tous les costumes depuis la cotonnade jusqu'à la moleskine, et dont prennent soin des Hottentotes, des Cafres, des métisses aux teintes variées, depuis le jaune clair jusqu'à l'ébène. Le tumulte, l'agitation croissent jusqu'au moment où les mariés reviennent de l'office. Le café coule à flots, et, au milieu d'une profonde sensation et des coups de fusil, la charrette nuptiale arrive, les mariés en descendent. Fiancée et fiancé se rendent solennellement à la chambre où ils doivent passer leur première nuit, et dont le lit et la malle, la fameuse et indispensable malle de wagon, ont été décorés tout en blanc, couverts de rubans et de fleurs artificielles. Ils prennent place sur deux fauteuils, et se laissent gravement embrasser par tous les invités de la noce, qui leur sont présentés par le garçon et la fille d'honneur. Après cette cérémonie le repas commence, et dure jusqu'au coucher du soleil. Alors on dé-

barrasse la grande pièce centrale. On n'y voit pas de plancher. Les pieds foulent la terre battue. Mais pour l'occasion, celle-ci a été abondamment arrosée la veille du sang d'un taureau, qui en se coagulant a constitué une sorte de laque solidifiée, sombre et polie comme de l'acajou. Des pièces adjacentes sort bientôt la partie féminine de l'assemblée, qui est allée s'habiller pour la fête. Elle apparaît vêtue de mousseline blanche, égayée de rubans clairs et de bijoux en clinquant. Bientôt les chandelles de suif sont plantées à la muraille, et l'on danse, aux sons des violons de deux ménétriers placés dans un coin de salle.

» Les mariés ouvrent le bal, l'étrange plancher fait du sang d'un taureau se couvre de couples tourbillonnants, et l'on s'amuse, on chante, les enfants applaudissent ; la joie et la confusion grandissent jusqu'à onze heures. Alors les enfants commencent à avoir sommeil. Ni pain rôti, ni gâteaux ne peuvent plus leur conserver leur belle humeur : les larmes et les hurlements commencent, croissent comme par contagion et finissent par couvrir les accords des violoneux. Les mères se précipitent, talochent leur progéniture et finissent par la coucher sous les robes, derrière les caisses, ou à trois ou quatre par lit, dans les pièces qui donnent sur la salle de bal. Il devient impossible de bouger le pied sans écraser un bras ou une tête : mais on est averti du danger par les ronflements.

» A cette heure, sous les pas lourds des danseurs, la laque animale qui couvre le sol se brise enfin. Une poussière monte, qui trace un halo autour des chandelles, fait tousser les asthmatiques et devient si épaisse qu'on ne voit plus rien d'un bout de la pièce à l'autre.

» A minuit, on conduit la mariée dans la chambre nuptiale, où on la déshabille. On souffle les lumières, et le marié arrive, conduit par le garçon d'honneur qui lui donne la clef. Puis la porte se referme, et dans la grande salle la fête continue jusqu'au jour. »

Et voici maintenant quelle fut, d'après madame Schreiner, l'opinion d'une veuve, tante Sannie, quand elle fut mariée pour la troisième fois. Elle alla voir sa belle-fille Em et la pressa de quitter un état aussi ridicule :

— Mais, répondit celle-ci, l'état de mariage ne me conviendrait pas comme à vous.

— Il ne te conviendrait pas! Il ne te conviendrait pas, dit tante Sannie. Et pourquoi, par exemple! Si Jésus Sauveur n'avait pas voulu que les hommes aient des femmes, pourquoi aurait-il fait les filles? Si une femme est en âge de se marier et ne se marie pas, elle pèche contre le Seigneur. Alors tu crois qu'il t'a faite pour rien? Il veut des enfants, le Seigneur, il en veut. La preuve, c'est qu'il les envoie : ainsi!

Et comme elle avait encore engraissé depuis ses troisièmes noces, elle se leva avec quelque difficulté et prononça :

— C'est drôle! on ne peut pas aimer un homme avant d'avoir un enfant de lui. Regarde mon mari! au commencement, la nuit, s'il s'avisait seulement de ronfler, je lui tirais les oreilles. Aujourd'hui il peut jeter la cendre de sa pipe sur le beurre, je n'en remue pas un doigt. Il n'y a rien comme le mariage, rien! Si une femme a un mari et un enfant, elle a tout ce que le Seigneur peut lui donner de mieux, à condition que l'enfant n'attrape pas les convulsions. Quant aux maris, ce n'est pas la personne qu'il faut regarder. Il y en a qui boivent du genièvre et d'autres du brandy. Ça n'y fait rien ; un mari est un mari. Mariez-vous, ayez en cinq ans autant d'enfants qu'une vache a de veaux, et plus, si vous pouvez!

***

C'est ainsi que, poussé par l'instinct, par la nécessité, par la religion, ce peuple croît et multiplie. Or, d'après la loi, le partage se fait également entre chaque enfant. Il en résulte que les domaines primitifs de deux mille cinq cents hectares ont été morcelés. Il en résulte aussi un mouvement actif de colonisation vers le nord, dans les districts encore presque inhabités et assez boisés, qui, au delà de Lydenburg, vont jusqu'au Zoutpansberg. Mais, dans ces anciens domaines, maintenant divisés en parcelles plus petites, quelles atteintes a reçu l'unité, la cohésion patriarcale de la famille? Y a-t-il encore une tribu, ayant un chef obéi par tous, ou la désagrégation, comme en nos pays d'une civilisation plus

vieille, est-elle presque complète? J'avoue que les recherches que j'ai tentées de ce côté si intéressant ne m'ont pas satisfait, que les renseignements reçus me paraissent insuffisants ou contradictoires. Particulièrement en ce point, cette enquête est incomplète.

Un fait demeure évident. Dans sa ferme, le père de famille, chef de culte, est, par la force des choses, également instituteur; et comme tous doivent pouvoir lire la Bible, il enseigne à lire à ses enfants dans cette Bible qui est le seul livre. Il est au Transvaal infiniment peu d'illettrés. Telle est la première partie de l'éducation. L'autre consiste à savoir monter à cheval et manier un fusil. Cet ensemble constitue, si l'on peut dire, l'instruction primaire. Il est rare que des Boers en reçoivent une autre. Le peuple apprend à prier, à lire, à se battre. Il n'a pas eu le temps d'aller plus loin. Cependant le gouvernement de Prétoria, dans ces dernières années, a fait des efforts considérables et raisonnés pour fonder des écoles primaires régulières. Il y avait, en 1886, 159 écoles rurales, *Vijks-scholen*, et 20 écoles urbaines, *Dorps-scholen*. En 1896, les nombres avaient passé, respectivement, à 330 et à 34. A la première date on comptait 4 016 élèves avec une dépense de 14 715 livres sterling; à la seconde, 7 738 élèves, et une dépense de 44 548 livres sterling. Cette progression est surprenante, étant donnée la dissémination des familles, sur laquelle on ne saurait trop insister.

On s'est aussi préoccupé de créer l'enseignement secondaire. Le *Staats-gymnasium*, fondé en 1892, est divisé en deux Départements; dans le premier, qualifié de *Littéraire* ou *Classique*, on donne des cours d'humanité sur le même plan qu'en Europe; dans le Département scientifique on s'attache surtout à former des ingénieurs des mines. Il faut voir là, évidemment, l'embryon d'une Université, avec École polytechnique. Il existe d'ailleurs une École des mines. La *Staats-Modelschool* correspond à nos collèges, de même que la *Staats-Meisjeschool*. On a complété l'organisme par une Bibliothèque et des Musées. La Bibliothèque de Prétoria s'est annexé les 2 300 ouvrages de la Public Library fondée lors de l'occupation anglaise en 1879, mais elle y a joint 10 870 ouvrages, dont 4 407 en langue néerlandaise, 4 252 en anglais, et le

reste en grec, latin, portugais, hébreu, danois, italien et cafre (2 volumes).

A quoi il faut ajouter les collections complètes de 860 périodiques sud-africains ou européens. Ces chiffres prouvent que les écrivains anglais sont mal renseignés, quand ils affirment que les Boers ne lisent pas. Ils font même preuve d'une certaine curiosité scientifique : en 1896, les collections de minéralogie et de botanique du Musée National de Prétoria reçurent soixante millle visiteurs.

Cependant, il ne faut pas se faire d'illusion ; l'impulsion est récente, et elle vient d'Europe. La majorité du corps enseignant au gymnase et aux Écoles d'État est composée de Hollandais, et le reste est Allemand.

La culture supérieure chez le Boer est une rareté, la langue qu'il parle n'est plus le hollandais, et rien ne serait plus précieux, pour pénétrer plus avant dans l'âme de ce peuple, qu'une étude méthodique de son dialecte. Il a refusé de mêler son sang à celui des noirs, il s'est conservé pur, physiologiquement. Mais, après avoir écouté la lecture de la Bible, depuis plus de deux siècles les enfants n'ont-ils pas rejoint la servante cafre ou hottentote qui les a bercés? Les adolescents n'ont-ils pas couru dans les kraals, côte à côte avec le noir qui sait soigner des bœufs ? C'est avec ces indigènes qu'ils ont appris à parler la langue apportée d'Europe : elle a souvent traversé un cerveau nègre avant d'arriver à eux, et ils ne disent plus « Je suis » comme nous, mais « Moi il est ». Aux déformations grammaticales correspondent fréquemment des déformations d'idées. Ainsi sans doute s'est formée une âme africaine, très différente de la nôtre, très réfractaire peut-être à la nôtre, en tout cas d'une énorme puissance de réaction contre elle. Je ne serais pas fort étonné que ceux des officiers européens qui sont allés rejoindre les armées fédérales ne reviennent scandalisés, l'âme pleine de cette espèce de rancune qu'on éprouve généralement quand on ne s'est mutuellement pas compris, et que, d'un côté du moins, on s'est donné les peines les plus honorables pour se faire comprendre. Je ne serais pas étonné non plus qu'il n'en résulte par contraste, chez ces officiers, une espèce de sympathie tardive pour l'armée anglaise, les officiers anglais et les méthodes de

guerre anglaises, en ajoutant, cela est entendu, la formule d'usage « malgré les fautes commises ». Et ce n'est pas seulement parce que les règles de développement, de tactique, de dislocation des troupes ne sont pas celles des écoles de guerre; ce n'est pas seulement parce que, comme je l'ai entendu reprocher aux soldats d'une autre armée, admirable sur le champ de bataille, celle de la Turquie, les Boers « ne se recousent pas » montrent pour leurs vêtements le plus suprême dédain : car nos écoles militaires, il faut leur rendre cette justice, développent le sens critique professionnel, enseignent à distinguer au point de vue militaire, avec un minimum de préjugés, ce qui est bon et ce qui est mauvais, à adopter ou à ne pas imiter. C'est parce que les officiers européens, qui ont mis leur épée au service du Transvaal et de l'Orange, auront vu leurs conseils instinctivement repoussés la plupart du temps par des hommes qui étaient de fort bonne foi, mais n'avaient pas le cerveau fait de la même façon. Il est inutile d'aller jusqu'aux théories militaires : il suffit de constater qu'au Transvaal il n'existe ni peinture, ni sculpture, ni littérature nationales, ni musique. Les trois quarts des objets de notre activité mentale font défaut. Ainsi les points de contact intellectuel manquent.

Le Boer lit beaucoup pourtant, et non pas seulement la Bible. Il lit les journaux. On vient de voir qu'il existait un nombre assez considérable de publications quotidiennes ou périodiques pour ce petit peuple. C'est qu'il se montre, suivant Farini, « politicailleur jusqu'aux moelles ».

***

Songez qu'il est co-propriétaire, co-roi du Transvaal ou de l'Orange. Il en est de même d'un citoyen français? Oui, dans une certaine mesure; mais ici, l'apparence parle avec bien plus d'énergie, car le citoyen boer vit sur sa ferme, instruit lui-même ses enfants, est en quelque sorte prêtre d'un culte du foyer; il y a moins de votants, moins de partage du pouvoir. Ils sont 26 500 Boers en état de porter les armes, et le droit de s'occuper de la patrie appartient par conséquent à moins de 25 500 têtes, puisque le devoir militaire s'impose

avant même la majorité, à seize ans, et qu'en fait, on a vu des soldats plus jeunes. D'ailleurs le père de famille boer est sûr de l'opinion de ses enfants et de ses clients. Les votes sont en quelque sorte collectifs. Première raison pour que chaque détenteur d'une part si importante de souveraineté en discute l'emploi avec persistance et âpreté. Mais il en est d'autres. Dans un pays où n'existent ni littérature ni beaux-arts, et dont les habitants ne doivent pas avoir après tout une tête moins bien organisée que celle des races blanches dont ils sortent — la fréquentation du noir a pu changer certaines formes de l'architecture des idées, mais non pas l'intensité de l'activité cérébrale. Il ne reste comme objet de cette activité que les questions religieuses et les questions politiques. En France même il est difficile de séparer ces deux ordres; à plus forte raison chez un peuple où la foi religieuse forme d'une façon évidente la base des idées sociales. Il est d'ailleurs dans les habitudes des membres de congrégations calvinistes d'exercer une surveillance jalouse les uns sur les autres; l'histoire de Genève en fournit les preuves. Tout porte donc à croire qu'il y a, pour l'élection d'un veldt-cornet ou d'un commandant, des motifs religieux d'abord, d'influence territoriale ensuite, qui priment les connaissances et les qualités tactiques. Avec l'esprit du *Burgher* devenu soldat, ce qui sera indispensable au chef c'est la popularité, le caractère et des vertus qui n'entreront nullement en compte auprès d'un ministre de la guerre européen, quelles que puissent être les préventions de son entourage en faveur des officiers qui « pensent bien » ou ses préjugés contre ceux qui « pensent mal ».

Qu'on ajoute à ces mobiles le besoin instinctif qu'ont les hommes de se réunir, d'entrer en rapport. Les fermes sont éloignées les unes des autres, et c'est pourquoi le fermier accueillera si volontiers le voyageur, lui demandera ce qui se passe, l'entretiendra de ses propres opinions pour lesquelles il trouve enfin un auditeur en dehors de sa famille. Ce besoin de sociabilité s'est joint aux besoins du culte : car si le chef de famille est prêtre chez lui, il sent la nécessité d'assemblées religieuses plus larges, d'un prêtre plus autorisé encore que lui-même. Parfois, au milieu du Veldt, on rencontre une vaste église, bâtie en briques rouges. Nul village, nulle habi-

tation ne l'entourent : l'église a été construite aux frais d'un district entier, dans un lieu qui se trouve au centre d'une sorte de circonférence. A certaines époques, à certaines fêtes plus solennelles, les familles arrivent soit dans leurs wagons à bœufs, soit à cheval, pour écouter le ministre, le véritable ministre dépositaire des dogmes. Il prêche et on chante des hymnes. Après la cérémonie, autour des chariots, on vend, on achète, une foire s'improvise; et surtout on cause, on prépare les élections, on consolide la communauté des âmes. Une réunion annuelle, plus considérable encore, rassemble à Prétoria, le jour anniversaire de l'indépendance, la plupart des campagnards du Transvaal. Au nombre de huit à dix mille, parfois davantage, ils envahissaient la ville, arrêtaient leurs chariots sur la grande place et dans les rues, et campaient, comme ils le feraient sur le Veldt. On a essayé de mettre un terme à cette invasion périodique, on y est mal parvenu, et cela est heureux. Ainsi, en effet, les rudes habitants du Nord et de l'Ouest apprennent qu'il est des villes, sentent qu'ils ont une capitale, une espèce de cerveau collectif. Leur orgueil patriotique s'en accroît. Tout, en même temps, les émerveille. On conte que M. Kruger, faisant à quelques vieux Burghers, venus du fond du Transvaal, les honneurs du palais présidentiel, révéla à leurs yeux étonnés les splendeurs inconnues de la lumière électrique. Le doigt sur un commutateur, il leur dit :

— Soufflez fort sur les lampes !

Les paysans soufflèrent, et les lampes ne s'éteignirent point.

Alors M. Kruger souffla à son tour... et tourna le commutateur : subite, l'obscurité tomba.

— Et ce qui prouve qu'il a de rudes poumons, dit plus tard l'un des paysans, c'est que les lumières étaient entourées d'un verre épais !

Telles sont les communes coutumes qui resserrèrent l'union de ces chefs de famille entre lesquels doivent exister assez naturellement d'autre part certaines rivalités, certaines jalousies. Mais surtout un double et perpétuel souci a dû entretenir le sens politique des Boers.

« Ils vivent, a dit Livingstone, au milieu d'une population

noire beaucoup plus considérable que la leur. Ils sont à plusieurs milles de distance les uns des autres. Ils ont comme les Américains des États-Unis la conscience du danger qui les menace. La première parole qu'ils nous adressent est relative à la disposition des esprits. »

Ce danger perpétuel, et pour ainsi dire intérieur, contribua dès l'abord à donner une cohésion effective à des groupes fort jaloux de leur autonomie propre. Mais cette cohésion était pour ainsi dire locale. Elle ne constituait que des faisceaux isolés capables chacun de leur côté de résister à des tribus dont l'aire d'action et de nocivité était limitée. C'est la menace de l'invasion anglaise qui réunit ces faisceaux en une nation organisée.

La thèse actuelle, en Angleterre, est qu'un complot s'était formé, dans l'Afrique du Sud, pour la destruction de la suprématie britannique; que la tête du complot était au Transvaal et qu'il était nécessaire par conséquent de supprimer cet État. C'est une manière de voir. On en constatera l'exactitude ou l'erreur quand l'historien pourra travailler sur des documents qui ne sont pas aujourd'hui à notre disposition. Mais tout, au moins en apparence, s'est passé comme si c'était exactement le contraire.

En 1842 le gouvernement anglais annexa le Natal, où les Boers du Cap s'étaient réfugiés pour être libres. En 1848, Sir Harry Smith annexa l'État libre d'Orange, après en avoir battu les citoyens, à la bataille de Boomplaats, à l'aide d'une armée composée en grande partie d'indigènes. En 1852, l'Angleterre revint sur sa détermination, mais dix-sept ans plus tard, elle annexait les mines de diamant de Kimberley. Entre temps, les Anglais vendaient 400 000 fusils aux Cafres du Transvaal; — et en 1877 Sir Thomas Shepstone annexait purement cette République, dont l'indépendance avait été reconnue par la Grande-Bretagne au traité de Sand-River. Le Transvaal se souleva et fut vainqueur. Les conventions de 1881 et 1884 reconnurent son indépendance avec des restrictions — sur lesquelles on peut discuter au point de vue du droit public — qui portent uniquement sur les relations diplomatiques de cet État, nullement sur sa

liberté d'action militaire. En 1896, le docteur Jameson tenta sur Prétoria *ce raid* qui était une véritable entreprise de piraterie, et à laquelle il est aujourd'hui parfaitement certain que M. Chamberlain avait donné l'appui de sa sympathie et de ses conseils. Les Boers étaient donc fondés à croire que l'Angleterre en voulait à leur indépendance. Les apparences sont regrettables, et d'autres qu'eux s'y seraient trompés.

Cette indépendance ils y tenaient plus fortement encore peut-être que des hommes civilisés de notre Europe occidentale, et on a peut-être suffisamment compris les motifs instinctifs de cette obstination. « Ils ne s'occupent pas, dit Farini, d'autre chose que d'assurer la liberté dont ils jouissent aux générations futures de leur race. Si un étranger vient chez eux, ils lui donnent tout ce qu'il désire, à condition qu'il les laisse fumer leur pipe, et conter l'éternelle histoire de Majuba. La première question qu'on vous pose est celle-ci : « Connaissez-vous l'histoire de nos guerres? Nous nous méfions toujours des Anglais, et nous les tenons à l'œil. »

Seule cette méfiance a donné aux États boers de l'Afrique du Sud leur concentration politique, a restreint l'autonomie individuelle des familles. « En ce temps-là, lit-on dans la Bible au Livre des Juges, il n'y avait pas de roi en Israël et chacun faisait ce qui lui semblait bon. » Mais les Philistins firent apparaître Saül : Sir Thomas Shepstone créa M. Kruger et la constitution actuelle.

Vers 1847, les émigrants hollandais étaient éparpillés sur une aire longue de 700 milles carrés et large de 300 milles, limitée au Sud-Est par le massif du Quathlamba, descendant à l'ouest vers l'Atlantique, au Nord vers le Zambèze. Ils étaient de fait indépendants, car le gouvernement anglais n'essaya pas d'intervenir dans leurs affaires, bien que cependant il ne reconnût pas les gouvernements qu'ils avaient fondés. Établir une administration sur un si large territoire pour un si petit peuple, qui ne comptait pas probablement plus de quatre mille mâles adultes, eût été en toute occasion difficile ; et les caractéristiques qui avaient rendu les Boërs capables d'accomplir leur exode et de combattre les indigènes avec tant de succès rendaient la tâche impraticable. Ils avaient à un degré éminent les défauts de leurs qualités. Individualistes à l'excès,

amoureux non seulement d'indépendance, mais d'isolement, ils étaient résolus à fonder un gouvernement strictement populaire, et peu disposés à accepter même le contrôle des autorités qu'ils se créaient. Ils avaient le génie de la désobéissance. C'était seulement pour des expéditions guerrières, dont l'excitation était agréable à leur cœur, et les enrichissait de bestiaux, qu'ils acceptaient volontiers d'obéir à un chef. Très peu étaient alors agriculteurs, et leur vie nomade de fermiers pasteurs les confirmait dans ces instincts dissociants. Cependant la nécessité de se défendre contre les indigènes, et un commun esprit d'hostilité contre les prétentions du gouvernement britannique, leur conservaient une certaine union. Ainsi se fondèrent plusieurs petites communautés républicaines. Chacune eût préféré conduire ses affaires par une assemblée générale des citoyens, et même essaya parfois de le faire, mais, comme les citoyens étaient dispersés sur une vaste étendue de pays, elles n'y arrivèrent point. C'est pourquoi la légère parcelle de souveraineté individuelle que ces fermiers consentirent à abandonner, passa à une petite assemblée élective nommée *Volksraad* ou Conseil du Peuple. Ces minuscules Républiques étaient rattachées les unes aux autres par une sorte de lien fédératif, très lâche, provenant plutôt d'une entente tacite que d'un instrument légal, et qui pouvait toujours céder à la passion du moment[1].

Mais il arriva qu'en 1848 la région entre le Vaal et l'Orange fut formellement annexée par l'Angleterre sous le nom de Souveraineté de l'Orange. Ce pays ne possédait encore *aucune espèce de gouvernement*, car les émigrants, qui y résidaient, n'avaient jamais eu d'organisation, et ne reconnaissaient pas les républiques d'au delà du Vaal. Pour résister ils se joignirent à ceux qui suivaient le chef de guerre d'une de ces républiques, André Prétorius, attaquèrent le résident anglais de Bloemfontein et l'obligèrent à capituler. Ils furent ensuite vaincus à Boomplaats. Ce fut pourtant à partir de ce moment que les Boers sentirent le besoin d'une plus grande cohésion. Prétorius fit signer à Sand-River, en 1852, une convention qui laissait aux émigrants du Transvaal le droit de

1. Bryce.

se gouverner d'après leurs propres lois, sans intervention du gouvernement anglais, et en 1854, celui-ci, abolissant la Souveraineté de l'Orange, en reconnut les habitants à tous égards un peuple libre et indépendant.

Ainsi l'Angleterre elle-même donna leur nom à ces deux États. Prétorius, de chef de bande, devint un chef de peuple, « bien qu'il y eût d'autres fractions qui demeurassent en dehors de lui[1] ».

C'est ensuite, et surtout de 1858 à 1862, que l'amalgamation des petites communautés eut lieu. C'est l'Angleterre qui la fit. Les Boers eussent dû lui en conserver une sorte de farouche reconnaissance.



De cette fusion presque involontaire de quelques cités, si l'on peut employer le mot pour des agglomérations de fermiers pasteurs et disséminés, sortit la constitution de 1858, œuvre presque informe issue elle-même d'un écrit plus informe encore qui datait de 1855.

Avec quelques changements elle avait subsisté jusqu'à ce jour. Son obscurité même en permettait les commentaires et son texte avait d'autre part quelque chose de sacré. Elle avait posé le principe moderne de la division du pouvoir judiciaire, exécutif, législatif, et garantissait les droits les plus essentiels du citoyen.

Telles étaient les transformations qui, en peu d'années, avaient fait en apparence du Transvaal un État à constitution centralisée, au lieu d'un espace géographique sur lequel vivait une race : et de tout cela, l'Angleterre était la cause. L'Angleterre et l'or. Non pas que je veuille discuter l'accusation d'avidité portée, par quelques citoyens de la Grande-Bretagne même, contre leur patrie. Si le désir de sauver la *Chartered* d'une faillite imminente, ou de favoriser l'amalgamation de quelques mines d'or par un changement de législation, a pu pousser à la guerre quelques intéressés, ce ne sont pas là des motifs qui décident des hommes d'Etat, quels qu'ils soient, à

1. Bryce.

plus forte raison — ne parlons pas de M. Chamberlain — lord Salisbury.

Qu'on se figure la cité de Rome au temps de la lutte entre les patriciens et les plébéiens nouveaux venus. Les patriciens sont 70 000. Les plébéiens 180 000. Ce sont eux qui paient les impôts, et c'est justice, après tout, car eux seuls sont riches. Mais, dans la Rome antique, les plébéiens parlaient la même langue, avaient la même foi que ceux qui, au-dessus d'eux, constituaient seuls alors le peuple romain. Au Transvaal, il s'agit bien véritablement d'étrangers, la plupart d'origine anglo-saxonne.

Mais la race ici n'est rien — la religion non plus. Un Breton, un Pyrénéen, un Alsacien catholique, un Russe orthodoxe, eussent été absorbés plus facilement que ces anglo-saxons protestants. La vérité, c'est que ni l'idéal économique, ni l'idéal social, ni l'idéal moral n'étaient les mêmes.

Il n'y avait pour ainsi dire pas un paysan parmi ceux que les mines d'or attiraient. Chose étonnante, et que pourtant on n'a jamais remarquée : parmi ces nouveaux venus, beaucoup avaient le même livre que les vieux conquérants du sol. Et l'on ne parle pas seulement ici des protestants, mais surtout des israélites : tous avaient été transformés par des siècles de civilisation urbaine, et de négoce urbain, par deux ou trois générations d'industrialisme urbain, par quelque chose de plus neuf encore sur le globe et qu'on nomme la spéculation. De tous ces hommes venus pour exploiter les mines d'or, et précisément parmi ceux qui les menaient, dont on sentait l'action, beaucoup ne considéraient l'or que comme une matière indifférente à manier, qu'ils ne voyaient que monnayée, en petite quantité, pour payer une note d'hôtel ou de bar. M. Abel Chevalley, dans un article du *Temps*, nous montrait assez récemment M. Cecil Rhodes ne trouvant pas dans sa poche la demi-couronne nécessaire pour payer son entrée dans un lieu public. Ce qu'ils voyaient avec un enthousiasme un peu chimérique et presque poétique, c'était l'affaire à lancer, les actions à émettre, des papiers représentatifs de ces masses d'or, que des ingénieurs découvraient, que des nègres sortaient des profondeurs de la terre. Et cette espèce

de symbolisme économique, infiniment fécond après tout, puisqu'il tend à reporter sur le globe entier les richesses intérieures du Transvaal, il n'y a pas un Boer, sur plusieurs milliers, qui soit capable de le concevoir ! Le Boer arrive à connaître la valeur de l'or, mais pour lui l'or n'est que la possibilité d'acheter tant de terres, ou tant de bœufs. Il aperçoit sa transformation en choses vivantes ou immédiatement productives, et non pas en un signe encore beaucoup plus résumé. Ce n'est pas tout. Les immigrants, en raison même de leur idéal économique, avaient besoin d'un contact perpétuel les uns avec les autres, de la vie, de la promiscuité d'une ville — d'une ville dont toutes les rues mènent à une Bourse, où tout le monde va. Ce qui est le propre de la spéculation, considérer comme acquis l'avenir immédiat, prévoir ce qui est encore au delà, développe l'imagination sensuelle, fait surgir dans les âmes un formidable appétit de jouissances, qui fait craquer les scrupules du chrétien, le pousse à transformer un désert en Babylone. Mais, à deux heures du galop d'un cheval, le désert existe, âpre, rude, vertueux ou croyant l'être, ce qui revient au même. Qu'on se figure Calvin découvrant à trente kilomètres de Genève, — sa Genève, — des cafés-concerts et des lupanars. Voilà ce que fut Johannesburg pour les Boers.

Telles furent les causes profondes de cette guerre, de leur côté. Ils ne pouvaient plus supporter une conception sociale qui leur répugnait, et l'or même que les étrangers tiraient de leur sol pouvait servir à leur donner des armes, à entretenir en Europe une diplomatie, à trouver des avocats, à créer ou à soutenir en Afrique une presse afrikander capable de répondre à celle qu'entretenaient et soutenaient les grands intérêts financiers anglais, à payer, enfin, des instruments retentissants pour crier au peuple afrikander : « Vous êtes un peuple », et à l'Europe : « Nous existons »; à construire une grande couveuse capable de faire éclore le plus vite possible un organisme social encore embryonnaire. Car la morale politique est au fond la même que la morale privée. C'est un moins grand crime aux yeux du monde civilisé de tuer un peuple en gestation, qui ne parle pas, qui s'agite encore vaguement au sein du peut-être, qu'un État qui

a une voix, des mouvements, une vie apparente aux yeux : de même qu'une mégère avorteuse est moins punie par les lois qu'un assassin.

La tentative de Jameson sur Johannesburg ne fut pas autre chose, précisément, qu'une tentative d'avortement. Comparaison d'autant plus juste que cet aventureux criminel était docteur en médecine. Elle échoua, parce qu'elle avait été faite trop tard. Elle ne fit que hâter la naissance de cet enfant dangereux que l'Afrique avait porté dans ses entrailles, et cet échec servit même d'acte d'inscription au Transvaal sur le registre des États modernes. Car les seuls États dignes de ce nom sont ceux qui paraissent capables de se défendre, et le souverain qui veut être en Europe une espèce d'arbitre, armé du glaive, Guillaume II de Hohenzollern, envoya au vainqueur ses compliments publics. Il y a des années le président Kruger, dit-on, reçut la visite d'un des membres les plus connus de la grande aristocratie anglaise, qui avait occupé un des postes les plus hauts de l'Empire. « Il a du sang de roi dans les veines, expliqua-t-on à Kruger, et il a été vice-roi des Indes ! — Dis-lui que j'ai gardé les bestiaux ! » fut la réponse du vieillard. L'empereur d'Allemagne avait sacré souverain le gardeur de bœufs.

Ceci donna au Transvaal l'espoir d'un appui. Un télégramme comme celui-là ne va pas sans quelques explications, qui furent peut-être données. L'Angleterre dut en conclure logiquement, d'autre part, qu'on ne pouvait supprimer la République Sud-Africaine par un coup de main, mais qu'il était d'autant plus nécessaire de la supprimer. La découverte de l'exploitation possible des mines de *deep-level* fit comprendre au Transvaal que Johannesburg ne serait pas la ville champignon qu'on avait cru, mais qu'elle allait, au contraire, grandir, et avec elle l'avide intérêt que l'Angleterre lui portait. Et celle-ci comprit qu'avec cette exploitation, l'extraction de l'or augmenterait, durerait surtout beaucoup plus longtemps, et que, partant, les ressources du Transvaal s'accroîtraient, en même temps que la population. L'Angleterre, dès ce moment, dut être décidée, et le Transvaal dut savoir qu'elle était décidée. L'une attendit son moment — car le silence actuel de l'Allemagne contraste étrangement avec son ancienne

attitude — prépara diplomatiquement les voies. Militairement, sa prévoyance fut moins grande. Elle ne se rendit pas compte de l'immense effort que faisait son adversaire pour s'armer [1].



Le général Joubert, mort pendant la campagne, fut chargé d'organiser cette défense. On a vu de quels éléments il pouvait se servir. On doit commencer à comprendre ce qu'ils valaient, et peut-être ce qui précède a-t-il déjà éclairé un peu les causes des succès et des revers des hommes que Joubert eut à diriger.

Héréditairement, ils étaient chasseurs. Leurs pères, et quelques-uns même d'entre eux, qui comme Kruger, vivent encore, — avaient passé une partie de leur existence dans leurs wagons, où ils habitaient avec femme et enfants, suivant le bétail de pâturage en pâturage. Les grands félins, l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, le couagga, le zèbre, le chien sauvage, la hyène parcouraient l'Afrique, de l'Orange au Limpopo — et l'on croirait, à cette énumération, entendre décrire la faune de la période quaternaire, alors que la terre était aux bêtes, et non aux hommes. — En Afrique, aujourd'hui comme alors, certains de ceux-ci appartenaient à des races sauvages et primitives. C'étaient le *Bushman,* presque nain, à la face jaune en losange; le Khoï-Khoï, que nous appelons Hottentot, et qui lui est pareil; le Cafre, d'une mentalité plus haute, organisé en communautés guerrières, où la famille disparaît, où la nation est une armée divisée en *impis*, sortes de rudimentaires et rudes régiments. Exposés aux bêtes, menacés des hommes, les Boers devinrent d'excellents chasseurs, d'impitoyables tueurs de noirs, car ils ne faisaient pas de différence entre ces deux ennemis. Leur conduite, vis-à-vis des indigènes, fut atroce. Jadis, comme pour le lion, ils mettaient un quartier de chèvre dans la brousse, et tiraient

1. Le Transvaal ayant tenu, dans des intentions très légitimes, à cacher quelle était sa force réelle en artillerie, et l'Angleterre ayant, ce qui fut regrettable pour elle, oublié de chercher à le savoir, il ne sera pas question de cette arme dans la présente étude.

sur le Bushman affamé qui le venait chercher la nuit. Et ainsi se développa en eux, avec l'idée d'une féroce supériorité, le courage, la confiance en soi, la passion de l'indépendance, la justesse du coup d'œil, qui caractérise l'homme des frontières et le chasseur. Le Bushman, l'horrible nain à la peau ridée et jaune qui lançait sur eux, la nuit, ses flèches empoisonnées, ne leur parut qu'une espèce d'hyène, bonne à tuer à l'affût. L'organisation militaire plus haute des Cafres les força eux-mêmes à s'organiser.

C'est là sans doute la raison de tant de points de ressemblance entre les commandos et les *impis*. Au temps où les familles boers erraient librement dans les steppes, rebelles au gouvernement anglais, et ne s'étaient point encore donné de gouvernement national, chacune faisait ce qu'elle voulait. Mais lorsqu'on était menacé d'une attaque des Cafres, on faisait comme eux, on choisissait un chef de guerre, on suivait une discipline, une tactique, qui répondait à celle de l'adversaire, la comprenait, l'imitait, et lui était supérieure. A la constitution très forte de la famille se superposa la constitution d'un *impi* d'Européens. Cet *impi* fut le commando, dirigé en chef par un commandant, avec des détachements placés sous les ordres de veldt-cornets.

Cette formation militaire était exclusivement territoriale. Toutes les familles intéressées à se défendre les unes les autres sur un espace menacé faisaient partie du même commando, et la rapidité de la mobilisation dut être le premier souci : il s'agissait de repousser, de détruire des sauvages dont les bandes étaient fortement unies, avaient des mouvements rapides, opéraient surtout la nuit. Le rôle de veldt-cornet, pour cette mobilisation, primait celui du commandant. C'était au veldt-cornet, qui connaissait le nom de toutes les familles de son district, que le Boer qui avait découvert l'approche de l'ennemi venait annoncer la nouvelle. Celui-ci prévenait alors tous les combattants de son district, et en même temps le commandant, lequel à son tour prévenait les autres veldt-cornets. Alors tout ce qui avait un cheval et un fusil, depuis les adolescents jusqu'aux vieillards, arrivait à l'endroit indiqué par le messager.

L'égalité théorique des familles entre elles, l'absence complète d'une délégation de leurs pouvoirs à un gouvernement central, imposait tout naturellement l'élection du veldt-cornet et du commandant par le suffrage universel de ces soldats improvisés. Mais d'une façon fort naturelle aussi, il se trouva que ces chefs durent être des propriétaires influents, des hommes riches en chevaux et pouvant les prêter à ceux qui n'en avaient pas, possédant des réserves de poudre et de balles; en tout cas on nommait un homme d'expérience, ou possédant bien la tradition : car dans un état social où il n'existe aucun mode spécialisé d'instruction militaire, ou même d'instruction, sans adjectif, l'expérience personnelle ou la tradition constituent la science. Cette science enseignait les moyens de résister aux bandes indigènes, et de les supprimer. Pour la résistance, il y avait le *laager*, la forteresse ambulante formée avec les gros chariots d'un district ou d'un *trek*, rangés en cercle, et dont les parois épaisses étaient impénétrables aux sagaies; et le fusil, manœuvré par des tireurs incomparables. Pour l'offensive, elle n'avait qu'un but, la destruction. Il s'agissait de surprendre l'ennemi dispersé en détachements, de le massacrer, ou de le réduire en esclavage. Il y a là une différence avec l'objet de la guerre dans un pays civilisé, où le massacre est devenu inutile. Cet objet pour nous est d'imposer notre volonté à l'ennemi : c'est la définition de Clausewitz. Et on impose sa volonté à l'ennemi en occupant sur son territoire des points essentiels; ses lignes stratégiques, parce qu'alors il ne lui reste plus qu'à se faire tuer inutilement; sa capitale, parce qu'alors son cerveau est paralysé; ses voies de communication, ses centres industriels ou agricoles, parce qu'alors ses organes de relation et de digestion ne fonctionnent plus.

Il en va tout différemment contre un peuple primitif. Qu'on brûle ses villages lui paraît indifférent. Il n'a ni industrie ni commerce. Son agriculture est rudimentaire, et d'ailleurs il y a partout de la terre inocupée où il peut aller faire croître une nouvelle moisson. Il n'est vulnérable que dans la chair de ses troupeaux, ou dans sa propre chair. Ses bandes, d'ailleurs, sont en général peu nombreuses, et se disséminent aisément après une attaque manquée. Il s'agit donc de suivre

un de ces détachements sans être aperçu, et de le cerner dans une position où il ne puisse ni fuir, ni se défendre avec avantage. Si au contraire il attaque, il ne faut pas hésiter à fuir à son tour le plus rapidement possible, pour se reformer dans un endroit plus favorable, ou même lui laisser la place : il en est d'autres sous le ciel.

Les qualités acquises par le Boer, dans une lutte plus de deux fois centenaire avec les tribus indigènes, ont été celles qui étaient nécessaires pour cette lutte. Il avait importé le cheval en Afrique. Sauf au Basoutoland, les indigènes ne sont pas montés. Le Boer est cavalier dès l'enfance ; dès l'âge de cinq ans, son père ou un frère aîné le mettent en selle devant eux, et l'habituent aux mouvements de l'animal. Il apprend à courir avec rapidité vers un point de concentration donné, ou à prendre un ordre très dispersé. Il apprend aussi à employer les moyens défensifs utilisés contre lui par les noirs. Les tranchées en S creusées par les troupes fédérales autour de Ladysmith, devant Colenso ou à Maggersfontein ont été inventées par les Cafres. De même, le souci de se dissimuler complètement ont inspiré au Boer l'idée des *schantsjes*, petites pyramides en pierres sèches que chaque tireur élève en quelques minutes devant lui. Avec l'emploi de la poudre sans fumée une ligne étendue et puissante de tirailleurs est ainsi complètement invisible. Il est impossible de savoir d'où vient le feu.

***

Voilà ce qui existait. Joubert eut un mérite très rare : il ne songea même pas qu'il fût possible d'inventer autre chose. Ce grand fermier, qui était en même temps juriste, paraît avoir eu un cerveau peu exalté, un sens très exact des réalités. Il savait ce qu'on peut demander à un Boer. C'était un ouvrier qui connaissait très bien ses outils, en fit un compte très exact, les disposa à portée de sa main dans le meilleur ordre, et les tint en état. Ce sont les vieux commandos boers qui ont marché dans cette guerre, mieux armés seulement, disposant d'une quantité illimitée de munitions, d'un excellent fusil, et d'une artillerie relativement puissante. Mais ici encore, la superposition de l'organisme central du comman-

dement, toute récente, aux organismes régionaux traditionnels, est demeurée à l'état d'artifice. Chaque chef de commando semble avoir continué à réunir seulement, autour de lui, les groupes de familles dont il était connu. La tâche de systématisation et d'armement accomplie par Joubert a cependant été considérable pour le peu de temps dont il a disposé. L'état-major général de Prétoria comptait treize hommes : le généralissime lui-même, Piet Cronje, le secrétaire à la guerre, M. de Souza, et dix commis. Le chiffre de l'armée permanente a été, jusqu'à la déclaration de guerre, insignifiant. Il se composait du *Corps-Staats-Artillerie*, commandé par le lieutenant-colonel S. P. E. Trichardt, le major P. E. Erasmus, et comprenant vingt-sept officiers, dix-huit sous-officiers, trente-six caporaux et sept cent quatre-vingt-deux hommes. Ce chiffre disproportionné d'officiers prouve qu'il s'agissait d'un cadre, qui devait être rempli seulement en cas de nécessité. A l'artillerie était annexé l'embryon d'une organisation de la télégraphie de campagne : dix officiers, deux sous-officiers, trois caporaux et vingt-trois hommes. Le dernier et le plus nombreux élément permanent était le corps de police chargé de surveiller, d'une part les indigènes et spécialement les Souazis protégés, d'autre part la population de Johannesburg : vingt-deux officiers, vingt-sept sous-officiers, dont un noir, cinq cent cinquante et un cavaliers et huit cent quarante-cinq fantassins, dont deux cent treize noirs.

La véritable armée transvaalienne est donc restée ce qu'elle était : composée de *Dienstpflichtige Burghers*, c'est-à-dire des citoyens aptes au service militaire, et qu'on ne mobilise qu'en cas de guerre. Ils étaient répartis, sur le papier, en trois classes : hommes de dix-huit à trente-quatre ans (14 259) ; hommes de dix-huit à cinquante ans (8 152) et hommes âgés de moins de dix-huit ans ou de plus de cinquante ans, mais déjà et encore valides (4 089). Les Burghers du Transvaal ont dû être au nombre de 26 500.

A la vérité, les trois classes fusionnent dans chacun des commandos : ceux-ci sont au nombre de vingt et un, savoir, un par district, et un par territoire spécial de guldvelden (goldfields). Il s'ensuit que l'effectif varie beaucoup. Le commando de Potchefstroom comptait un peu plus de

3 000 hommes; celui de Prétoria près de 2 500 hommes; celui de Rustenburg, près de 2 300 et celui de Middelburg un peu plus de 2 000, alors que ceux d'Ermelo et de Waterburg comprenaient moins de 800, celui d'Utrecht 600, celui de Carolina 561, et celui de Piet-Relief 353.

Chacun de ces commandos nommait lui-même son commandant, ses veldt-cornets, ses assistants veldt-cornets, et ceux-ci, sauf exception, étaient, non pas des officiers de métier, mais des fermiers ou de grands propriétaires. On a vu qu'il en avait toujours été ainsi et que ces commandos représentent des unités réelles, dont tous les éléments sont parfaitement liés entre eux, se connaissent et sont très naturellement hiérarchisés; les chefs de familles servant, si l'on peut dire, de caporaux à leurs enfants. Ils constituaient les petites armées d'un petit territoire parfaitement délimité : la ferme d'un tel faisant partie de tel commando. Le principe qui inspira Joubert fut de donner, à ces groupes pratiquement indépendants, l'unité de direction qui leur manquait. Il y parvint pour la mobilisation. Le jour de la déclaration de la guerre, il n'eut que dix-sept télégrammes à lancer. Le lendemain, tous les Burghers en état de porter les armes étaient sur pied, montés, équipés. Beaucoup amenaient deux chevaux qu'ils montaient alternativement, ce qui explique la singulière rapidité de certains mouvements des troupes fédérales. Quelques-uns emportaient un parapluie! Mais tous avaient six jours de vivres en *biltong*, cette viande de bœuf séchée au soleil et découpée en lanières. De tout cela le généralissime n'avait même pas à s'occuper. Un Boer sait ce qu'il doit faire quand il part pour la chasse. Le gouvernement central n'avait eu qu'une chose à faire : unifier l'armement. Depuis 1881, tous les burghers avaient dû se procurer à leurs frais un fusil Martini Henry, et garder chez eux 200 cartouches. Mais les indigents recevaient ces munitions et ces armes gratuitement. Après le raid Jameson, le Martini fut remplacé de la même façon, et avec une dépense presque nulle par conséquent, par un fusil du modèle Mauser, du diamètre de 7 millimètres, lançant avec une trajectoire très tendue une balle dont la cartouche était chargée de poudre sans fumée. On avait créé des concours de tir dans tous les

districts, et la précision du feu était supérieure à la moyenne de ce qu'on peut espérer dans une armée européenne. Mais d'entraînement militaire, aucun, sauf, à certaines époques, quelques exercices d'ensemble, dus à l'initiative d'un chef de commando qui réunissait les cavaliers. Ceux-ci jouaient à sauter à cheval, à en descendre en pleine course, à se réunir vivement ou à se disperser. Voilà tout.

Il y a eu, partout ailleurs qu'en Angleterre, jusqu'à la capitulation de Cronje et aux revers qui suivirent, une sorte d'engouement pour les méthodes militaires boers. On attribuait aux soldats fédéraux toutes les vertus, à leurs chefs toutes les qualités des grands généraux. On en concluait à l'inutilité des armées permanentes, à leur infériorité sur les milices. Depuis leurs défaites, l'engouement a fait place au silence, à la méfiance peut-être. Il faudrait pourtant se rappeler que Nicholson's Neck, Colenso, Stormberg, Maggersfontein, Spions'Kop, Vaals'Krantz et plus tard Sannah's Post, ont été des victoires et que ces victoires, remportées sur un adversaire très supérieur en nombre, ont été éclatantes. Il faut se rappeler aussi que, dès ce moment si glorieux, l'inaptitude des Boers à l'offensive existait déjà, que Ladysmith, Kimberley, Mafeking, villes ouvertes, défendues par des ouvrages élevés à la hâte, tenaient toujours, et que le vainqueur n'avait su attaquer un ennemi démoralisé, ni après Colenso, ni après Maggersfontein. C'est à ce moment que les Boers ont donné leur mesure, c'est à ce moment qu'il faut revenir pour les juger. Non encore démoralisés par leurs revers, on pouvait croire qu'ils auraient toutes les hardiesses, qu'ils grandiraient leur tactique, qui consistait à n'attaquer et à ne cerner que des détachements isolés, jusqu'à la stratégie, profiteraient de leur mobilité, de leurs chemins de fer, pour porter toutes leurs forces du côté de Buller ou de Methuen, les tourner et les écraser. Ils n'en ont rien fait. Quelques semaines plus tard, il n'était plus temps. Devant les forces qui se trouvaient devant eux, nulle autre armée au monde n'eût pu faire autre chose que de battre en retraite. Lord Roberts n'a eu à montrer aucun génie, mais seulement un bon esprit d'administrateur. Il s'est contenté de se servir de

l'énorme supériorité numérique de son armée pour dépasser sans cesse les flancs de son adversaire. Ce n'est certes point de leurs conceptions militaires qu'il faut louer ici les Anglais, mais de leur froide décision à envoyer en Afrique 220 000 hommes puisqu'il en fallait 220 000; et de l'énergie magnifique de leurs généraux, même médiocres, qui n'ont pas désespéré, qui ont attendu dans leurs positions sans reculer, sûrs que l'Angleterre ne laisserait pas leurs soldats sans secours, et leur nom sans honneur.

Ni le président Kruger ni Joubert n'ont eu jamais, semble-t-il, les illusions qu'on a nourries en Europe. Le président Kruger, dont on a accusé la corruption, a utilisé très froidement les ressources que lui offrait l'avidité des spéculateurs pour procurer un trésor de guerre à son pays. Mais il savait encore ce qui manquait à celui-ci. Le mot qu'il prononça lorsque la lutte devint inévitable est toute l'histoire de cette guerre : « L'Angleterre veut le Transvaal, elle le paiera un prix qui étonnera le monde. » Et la dernière parole de Joubert mourant fut : « Mon pauvre pays ! » Il n'y a rien de plus beau que cette résignation sublime à un sort inéluctable, ce ferme propos de ne succomber qu'après avoir combattu comme si le salut était possible. Il faut que la personnalité de la race afrikander soit bien forte pour que le président Steijn, chargé des destinées de l'Orange, ait senti que sans l'appui du Transvaal les jours de l'État-Libre étaient comptés, que son indépendance, expressément reconnue par les traités, ne serait plus qu'un leurre si Prétoria n'était plus une capitale, et qu'il ait décidé ses compatriotes non pas à vaincre, — il savait lui aussi sans doute la tâche impossible, — mais à périr comme peuple, en même temps que leurs voisins. C'est l'Orange qui a porté pendant des mois, sur son territoire, tout le poids de la guerre, et Steijn a cependant tenu jusqu'au dernier moment le pacte qui le liait au président Kruger. Trois fois il changea de capitale : Bloemfontein, Kronstadt, Lindley. Chassé trois fois, il revenait encore, dans les derniers jours de mai, sur cette terre envahie, au risque de se faire prendre, pour encourager de sa voix les derniers commandos qui restaient encore autour de Bethléem. Qu'espérait-il ? Peut-être, dominant ce sens clair des réalités, dont

il a donné tant d'épreuves, existe-t-il chez lui, comme chez Kruger et Joubert, une exaltation mystique qui lui faisait croire que le Seigneur, dont les Boers sont le peuple élu, ne les abandonnerait pas. C'est le Dieu de la Bible qui a été le véritable chef des commandos, trop indépendants, trop peu liés les uns aux autres, du Transvaal et de l'Orange. C'est lui seul qui leur montrait le but unique, assemblait leurs efforts. Tout ce que Joubert, Steijn, Kruger ont essayé, avec une intelligence plus éclairée, d'emprunter à l'Europe, sauf les armes et les munitions, leurs Burghers l'on refusé avec dédain. Leurs chefs n'ont jamais eu d'autorité que par les qualités qui les faisaient vraiment « représentatifs » de leur race.

Les Boers sont le peuple élu. A leurs yeux rien n'est plus sûr. La défaite n'est qu'une épreuve, comme celles que Dieu fit subir à Israël; mais la promesse est claire, et l'effet n'en faillira pas. S'ils sont battus, c'est qu'ils ont péché; qu'ils prient, qu'ils connaissent et confessent leurs péchés, et la victoire leur reviendra. Là-dessus, ces espèces de chouans calvinistes ne semblent jamais avoir eu un doute. Quand leur cœur a faibli, il a suffi de leur rappeler le Livre. A la fin de ce tragique mois de février, quand Cronje venait de capituler, que Bloemfontein était prise, Ladysmith délivrée, Kruger envoya aux armées, par le télégraphe qu'ont inventé les hommes, ces paroles divines :

« Mes frères, aussitôt que vous cesserez d'invoquer le nom du Seigneur, la peur viendra, et vous tournerez le dos à l'ennemi. Ainsi, mes frères, ne cessez pas de prier.

» Est-ce que le Tout-Puissant ne vous a pas donné suffisamment de preuves qu'il était avec vous? Est-ce que Dieu ne vient pas de frapper des rochers pour en faire jaillir de l'eau, que vous avez tous bue? Est-ce que ce Dieu n'est pas celui qui a dit : « Croyez en moi! je ne vous abandonnerai » pas, et je serai avec vous jusqu'à la fin du monde »? Cette lutte est une lutte dans laquelle nous pourrons gagner une couronne à la fois dans le sens spirituel et le sens matériel. Voyez plutôt le psaume XXVII, verset 7. Dieu a dit : « Ayez » courage, et si vous êtes faibles, je vous rendrai forts! La » victoire est dans mes mains. Elle n'est pas dans la multitude des chevaux et des chars. »

» Voyez aussi le psaume CVIII : « Ils m'ont entouré comme » des abeilles, mais au nom du Seigneur je les ai abattus, et » j'ai jeté leurs dards dans le feu. »

» Lisez cette dépêche à tous les officiers et à tous les Burghers, et dites leur que je prie Dieu de les justifier et de les rendre invulnérables, même s'ils combattent en plaine ouverte et sans avoir des rochers terrestres derrière lesquels s'abriter. »

Cronje, plus farouche, dans les retranchements de Maggersfontein faisait chanter le psaume LVIII : « Levez-vous, Seigneur Dieu des armées, Dieu d'Israël et voyez : Vous n'épargnerez aucun de ceux qui commettent l'iniquité; dispersez-les par votre puissance, ôtez-leur tout pouvoir, ô Dieu qui êtes notre appui. » On dit qu'en pleine bataille un officier anglais tomba en poussant ce cri déchirant : « O mon Dieu, ma pauvre femme, mes pauvres enfants ! » Le Boer qui l'avait frappé fut ému. Cronje qui avait vu la scène lui cria : « Tire, Burgher, tire, et ne crains rien. Le Seigneur est avec nous et doit nous donner la victoire ! »

La proclamation mystique de février eut un effet immédiat; quelques jours après, tous les Burghers d'Orange avaient repris les armes. A quelques lieues de Bloemfontein les Anglais perdirent sept canons, un convoi, trois compagnies. Wepener fut assiégé ! On peut se rendre compte de l'enthousiasme religieux qui jeta au mois d'octobre précédent les Boers sur le Natal. Ils étaient alors sûrs de vaincre. Dieu ne pouvait faire autrement que de leur donner la victoire, comme il l'avait toujours fait : « De quelle couleur est le drapeau de l'Angleterre ? demandait le fils d'un Burgher à son père : — Il est blanc, mon fils, je ne l'ai jamais vu autrement. » — Telles furent les espérances.

La facilité de la vie entretenait l'ardeur du soldat. On a dit que les Boers n'avaient pas d'intendance : il n'y a pas de plus grande erreur. De même que le Boer apporte quelques cartouches payées par lui, mais en recevait d'autres du gouvernement de Prétoria, il vivait sur ses propres ressources d'abord, mais aussi sur celles que Joubert avait depuis 1897 accumulées, ou qui arrivaient d'Europe par Lourenço-Marquez. Peut-être aussi, suivant la coutume ancienne, rece-

vait-il des largesses, en bœufs et en chèvres, du commandant ou du feldt-cornet. Il était en famille sur le champ de bataille. Aïeul, fils, petit-fils, se trouvaient côte à côte. L'obéissance aux chefs était volontaire, les rapports avec eux étaient libres et familiers. Une fermière écossaise du Natal, madame Kirby, qui vit arriver à Estcourt les premiers commandos, a conté d'une façon ingénue, à un journaliste de Durban, l'étonnement où l'avait mise l'aisance dégagée de leurs relations avec leurs chefs. Ils n'avaient pas de respect pour leurs officiers, ne les saluaient jamais. Devant eux ils causaient en riant. Et quand ils étaient prêts à partir ils leurs disaient : « Hein, on part ? » Décidés à continuer la guerre, ils croyaient que c'était celle dont parle la Bible, et qu'elle devait durer cinq ans. Mais après il y aurait mille ans de paix. La terre serait heureuse. Ils étaient rudes au mal, à la fatigue, aux intempéries. Pour nourriture, ils avaient de la viande séchée qu'ils faisaient griller eux-mêmes. Une couverture, un manteau contre la pluie formaient tout leur équipement, et l'un d'eux conta que, depuis un mois, il n'avait pas retiré ses vêtements. Quand ils trouvaient une flaque d'eau sur la route, ils y faisaient boire leurs chevaux, les y lavaient, et s'y débarbouillaient ensuite. La simplicité de leur esprit égalait celle de leurs habitudes. Les ballons des assiégés de Ladysmith les étonnèrent. « Ce doit être leurs dieux », pensaient-ils. Et un de ces soldats, Slim Piet, se vantait d'avoir tué le Dieu : il avait tiré dessus pour cent vingt-cinq francs de poudre et de balles.

C'était là des éléments excellents. Il leur manquait seulement une certaine sorte de courage offensif. A Elandslaagte le fer des lances anglaises les remplit de terreur. Ils se jetaient à genoux, suppliant qu'on les tuât autrement. Cette race boer, qui avait vaincu les indigènes par la supériorité du fusil sur l'arme blanche, ne connaissait plus celle-ci, se trouva désarmée devant elle. En fait, elle ne comprit la guerre qu'à la manière dont elle la faisait contre les Cafres.

***

C'est là que fut la cause de ses premiers succès, et de son incapacité à en profiter. Ce fut là aussi la cause des dé-

sastres des Anglais. Ils mirent au début de la campagne une étonnante obstination à procéder par attaques de nuit. C'est ce que des Cafres n'eussent pas manqué de faire, et des Boers ne pouvaient manquer de leur côté d'être sur leurs gardes. Comme ils faisaient jadis pour les *indunas* des Zoulous, ils prenaient pour but de préférence des officiers; et, comme les Zoulous, leur ordre de bataille était le croissant. Ainsi formés ils attiraient l'ennemi sur leur centre, en simulant une débandade. Si cette feinte réussissait, les deux ailes, généralement cachées, tombaient sur les flancs de l'ennemi. Nicholson's Neck, Stormberg, Maggersfontein, ne furent pas autre chose qu'une trappe à sauvages, où l'on prit des Anglais : et c'était plus facile.

Ceux-ci n'éclairent pas. La cavalerie leur faisait défaut, et, quand ils en avaient, ils ne savaient pas s'en servir. Les officiers, particulièrement visés, affectaient de rester droits sous les balles, et se faisaient tuer héroïquement. Mais singulièrement ignorants de leurs devoirs, ne dissimulant pas plus leurs hommes qu'eux-mêmes, il les laissaient décimer avec une magnifique inutilité. A Maggersfontein, lord Methuen fit conduire ses Highlanders à la boucherie, par compagnies en formation serrée. A Colenso l'artillerie anglaise fut jetée en avant sans soutien, et se fit prendre onze canons. L'histoire des six premiers mois de la campagne est celle d'une énorme aberration, d'une étonnante incapacité à adapter les moyens à l'objet, qui rendent difficile d'apprécier le soldat boer à sa valeur réelle. On se demande ce qu'il eût pu faire contre une armée moyennement bien menée.

Mais un fait éclate : jamais les Burghers n'ont su profiter d'une victoire, jamais ils n'ont poursuivi l'ennemi. Gatacre, Buller, Methuen, qui n'avaient pas fait beaucoup pour le mériter, ils les ont laissé échapper. Battus comme des nègres, les Anglais purent toujours se reformer comme des Européens.

C'est sur quoi ne comptaient évidemment pas les adversaires, qui avaient coutume de voir, après un échec, leurs assaillants s'en aller. De plus, très courageux dans certains cas, accomplissant en pleine retraite, avec un remarquable sang-froid, des tours de force pour emmener leurs wagons et

leur artillerie, il leur répugnait de se risquer à découvert; la nécessité de lutter contre un ennemi presque toujours supérieur en nombre leur a fait considérer leur propre vie comme précieuse. C'était là des habitudes à changer, et, en lui en prouvant l'avantage par quelques succès, on arrive à changer en effet des habitudes du soldat. C'est, à proprement parler, le métier des chefs.

Par malheur, dans ce cas, les chefs avaient exactement la même mentalité, la même instruction militaire, ou plutôt le même manque d'instruction militaire que leurs hommes. Bien plus ils avaient été pris pour certaines qualités particulièrement prisées; entre autres une forme étroite et bien connue du patriotisme, qui consiste à prendre en horreur non seulement l'étranger, mais les méthodes étrangères, et à traiter d'étranger tout ce qu'on ne sait pas, ou ne comprend pas. On a vu que l'existence isolée du fermier boer, et jusqu'à la forme particulière de sa religion, le prédisposait à cette sorte d'orgueil fermé.

Enfin, l'indépendance presque complète de chaque commando rendait, malheur plus grave et irréparable, les mouvements d'ensemble, les combinaisons à grande distance impossibles. Avec un peuple de paysans chasseurs et cavaliers on peut se passer d'instruction militaire, faire des soldats en apportant des fusils sur la place du marché. Mais il n'y a pas d'État où les conditions de la vie sociale soient telles que l'officier sache son métier sans l'avoir appris. Plus au contraire le recrutement des armées les fera ressembler à des milices, et plus l'éducation des chefs devra être complète et tout embrasser. C'est bien cette éducation qui a manqué au Transvaal, et c'est aujourd'hui, pour une part, de quoi il meurt.

On s'en souvient, lorsque Cronje fut prévenu à Maggersfontein que la route de Bloemfontein allait lui être coupée, vers Jacobsdal, par la cavalerie du général French, il se contenta de répondre. : « Les Anglais n'abandonneront jamais le chemin de fer. » Éclairez cette réponse des mots par lesquels il accueillit un semblable avertissement donné par un autre officier étranger : « Monsieur, je chassais quand vous n'étiez pas né. » C'était un chasseur. Il savait que l'antilope et le

lièvre font un cercle dans leur fuite, et que leurs mœurs devant les fusils et les chevaux sont immuables. Il ne lui vint pas à l'esprit que des hommes pouvaient changer de méthodes. Il se trompait : il n'y eut que ses compatriotes qui ne changèrent point les leurs.

***

Maintenant, considérons comme échu l'inévitable. L'Angleterre ayant pesé de tout son poids sur un enfant qui venait de naître, l'enfant sera étouffé, Hercule au berceau lui-même n'eût pas résisté à Briarée. Mais, de tout ce qui précède, peut-on se risquer à déduire certaines prévisions sur ce qui va suivre, ou même ce qui a dû se passer déjà et qu'on ne sait pas ?

Voici deux petits États dont l'organisme se constituait à peine, mais dont la conscience nationale était d'une incomparable exaltation : car elle était fondée sur la foi religieuse, sur l'impossibilité de comprendre un autre idéal social, et sur une organisation particulièrement forte de la famille. Et c'est l'autorité du père de famille ou du grand propriétaire qui a primé jusqu'aux derniers jours celle des chefs politiques ou militaires. Ce fut, on peut le dire, la faiblesse de l'armée boer, au même temps que l'origine de sa constitution et la cause de sa singulière résistance.

Il y avait une infinité de petits groupes parfaitement cohérents, et peu de cohésion entre ces petits groupes. On l'a bien vu après la prise de Bloemfontein d'abord, et l'invasion du Transvaal ensuite. Il n'y a plus eu de gouvernement. Chaque chef de commando a commencé d'agir suivant ses intérêts ou ses instincts personnels. Plus tard, on saura s'il est vrai que certains d'entre eux, et les plus importants par le nombre des hommes groupés sous leurs ordres, avaient des intérêts dans les mines d'or, et ont craint que le président Kruger ne les détruisît. Certains correspondants anglais l'ont affirmé. Ils ont pu le faire pour jeter la défiance dans l'âme des Burghers, et il ne faut pas les croire sur parole. Mais il se peut aussi qu'ils l'aient dit parce que le service des renseignements de lord Roberts avait des raisons pour espérer des

défections de ce genre. Elles étaient à présumer : le Transvaal était un État trop jeune. Ses éléments, concentrés un moment par la nécessité de lutter contre l'Angleterre, se sont dissous quand cette lutte est devenue impossible, et certaines grandes familles ont fait leur paix de leur côté afin de sauver ce qu'elles pourraient de leur pouvoir, de leur influence, ou simplement de leur fortune.

Mais, pour la même raison, le phénomène contraire se produira également. Chaque fermier du Transvaal, en cas de destruction de l'État, se considérera comme ayant repris sa complète liberté. Tous ceux qui n'ont rien à perdre, tous ceux chez qui la vieille exaltation huguenote fait taire tout autre sentiment, continueront la guerre pour leur compte. Ce sera l'insurrection, la chasse à l'Anglais, le coup de fusil derrière un buisson, la retraite des groupes importants et indomptables dans les régions montagneuses et boisées du Nord. Cela ne changera rien au résultat final ? Rien n'est plus évident. Mais c'est l'état de siège pour le Transvaal pendant de longues années. Un état de siège que l'Angleterre devra appuyer par cinquante mille hommes, et peut-être par une armée plus nombreuse encore. Elle devra compter non pas seulement avec la chouannerie huguenote des désespérés, mais avec toute la population en apparence domptée : avec les femmes qui ont perdu leurs maris et leurs enfants, et dont on a vu le rôle dans cette guerre ; avec les hommes, qui se diront : « Nous valons bien plus que nos vainqueurs, car ils étaient deux cent vingt mille, et nous trente mille. Chacun de nous vaut sept Anglais. » Qu'on ajoute à ces motifs de haine amère et inexpiable la quotidienne souffrance de vivre sous de nouvelles lois, avec le cerveau le moins fait pour comprendre les nouveautés, et d'être privé du droit de se gouverner soi-même, quand on est, suivant le mot de Farini, « politicailleur jusqu'aux moelles ».

Depuis le XVIIIe siècle, depuis le partage de la Pologne, on n'a jamais vu une chose aussi grave que celle qui va se passer : la suppression pure et simple de deux États, et d'une nationalité. Encore le principe du respect des nationalités n'était-il pas, au XVIIIe siècle, ce qu'il est devenu, un dogme indiscuté. Nous avons vu la Turquie, l'Italie, le Danemark,

la France, perdre des provinces, mais ces États sont demeurés, mais les Turcs de Thessalie eux-mêmes n'ont eu qu'à faire quelques lieues pour retrouver la domination du chef de leur croyance, vivre selon leur foi et leurs mœurs, conserver la supériorité de statut sur les infidèles à laquelle ils croient avoir droit. Ceux de nos Alsaciens qui n'ont pas voulu être Allemands, ont pu sentir de la terre française sous leurs pieds. Jadis, quand les Maures abandonnèrent l'Espagne, gagnèrent la Tunisie, ils emportèrent la clef de leurs maisons de Grenade, et attendirent, campés en Afrique, le moment où Dieu rendrait la victoire à leur race, et où ils rentreraient dans leurs demeures. Ces clefs, leurs descendants les ont encore, et les montrent.

Où iront les Boers? La France et la Hollande, d'où ils sortirent, sont encombrées, ils n'y peuvent revenir. Toute la terre est prise, l'Afrique est partagée. Il n'y a pas un coin du monde où ils puissent conduire leur Dieu, et leurs bœufs.

Presque tous, ils vont rester sur cette terre qu'ils croient leur avoir été promise. Si leur foi religieuse ne faiblit pas — et pourquoi faiblirait-elle? c'est le seul bien qui leur reste — l'obstination de leurs espérances égalera celle du peuple juif.

Vaincu, le président Kruger a gagné quelque chose dans cette guerre. L'abîme qui sépare la race afrikander de la race anglaise est maintenant peut-être infranchissable. Les Hollandais du Cap, à cette heure, savent ce qu'ils sont. Beaucoup ont pris part à la guerre. Beaucoup ont été persécutés dans leur chair ou leurs biens. Tous ont subi cette forme moderne, immatérielle et pourtant harassante de la persécution : les réquisitoires de la presse. Et pour répondre à cette persécution, une voix s'est élevée, plus éloquente et plus haute, celle d'Olive Schreiner. C'est fini : l'histoire enseigne qu'un peuple qui a une littérature ne peut plus mourir. Le livre perpétue sa conscience. Que fera l'Angleterre? Elle va supprimer les droits politiques des citoyens de l'Orange et du Transvaal. Cela n'est rien, et dans son for intérieur c'est un acte qu'elle se reproche. Donc, elle essaiera de submerger la race boer sous un flot d'émigrants, elle jettera sur le sol africain tout ce qu'elle pourra y rassembler d'Écossais, d'Australiens, de Canadiens. Il n'y a qu'un malheur : c'est que l'Australie et le

Canada sont des pays plus riches que l'Afrique Australe, où les mines seules continueront d'attirer les convoitises. Il peut venir des colons, cependant : leur afflux compensera-t-il le progrès naturel de cette race boer si féconde ?

Il ne faut pas dire que la réconciliation est impossible. L'avenir est fait de tant d'éléments qu'on ne les distingue jamais tous, et pourtant, en oublier un seul, c'est fausser le résultat. Il est seulement permis d'affirmer que jamais tâche plus difficile n'a été imposée à un vainqueur, qui a triomphé sans beaucoup de gloire et dont l'auréole est bien pâle. Le sang afrikander a trop coulé sur cette terre d'Afrique, elle en est trop profondément imprégnée, pour que les survivants n'en sentent pas longtemps l'odeur. L'antagonisme économique des deux races ne disparaîtra point parce que les forts de Prétoria seront rasés : et comme, ailleurs que dans le Rand, il n'y a guère d'autre vie à mener sur les immensités du Veldt que la vie qu'y mènent les Boers, l'idéal pastoral et agricole va être humilié, mais non détruit. La langue, la famille, les conceptions religieuses et sociales survivent. Il faudra pour les tuer bien des années.

PIERRE MILLE

LE FEU[1]

Dès l'heure de la première nuit, Stelio, pour gagner la maison de la Foscarina, préférait entrer par la grille du jardin Gradenigo et passer au milieu des arbres et des arbustes redevenus sauvages. L'actrice avait obtenu de faire communiquer son jardin avec celui du palais abandonné, par une brèche ouverte dans le mur de séparation. Mais, depuis quelque temps, lady Myrta était venue habiter les vastes chambres silencieuses qui avaient eu pour dernier hôte le fils de l'impératrice Joséphine, le vice-roi d'Italie. Ces chambres s'étaient ornées de vieux instruments sans cordes et le jardin s'était peuplé de beaux lévriers sans proie.

Rien ne semblait à Stelio plus doux et plus triste que ce chemin vers la femme qui l'attendait en comptant les heures, si lentes et pourtant si fugaces. Dans l'après-midi, le quai de San-Simeon-Piccolo se dorait comme une rive de fin albâtre. Les reflets du soleil jouaient avec les fers des proues alignées près du débarcadère, frissonnaient sur les marches de l'église et sur les colonnes du péristyle, animaient les pierres disjointes et usées. Quelques felses pourris gisaient à l'ombre, sur les dalles, avec leur serge que les pluies avaient endommagée et déteinte, pareils à des catafalques délabrés par l'usage

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 mai et 1er juin.

funèbre, à des poêles vieillis sur le chemin du cimetière. D'un palais déchu, converti en fabrique de cordages, une suffocante odeur de chanvre sortait par les barreaux de fer qu'obstruait un duvet grisâtre, semblable à un enchevêtrement de toiles d'araignées. Là, au fond du Campiello della Comare, herbeux comme l'enclos consacré d'une paroisse champêtre, s'ouvrait la grille du jardin, entre deux pilastres que couronnaient des statues mutilées où les rameaux du lierre, desséchés sur leurs membres, offraient l'image de veines en relief. Rien ne paraissait au visiteur plus doux et plus triste. Autour du Campiello, les cheminées des humbles maisons fumaient en paix vers la coupole verte. De temps à autre, un vol de pigeons, quittant les sculptures des Scalzi, traversait le canal; on entendait le sifflet d'un train passant sur le pont de la lagune, la cantilène d'un cordier, le bourdonnement de l'orgue, la psalmodie des prêtres. L'été des morts trompait la mélancolie de l'amour.

— Hélion! Sirius! Altaïr! Donovan! Ali-Nour! Nerissa! Piuchebella!

Assise sur un banc contre le mur tapissé de rosiers, lady Myrta appelait ses chiens. La Foscarina était près d'elle, debout, dans un costume fauve qui rappelait cette fière étoffe appelée rouanne, en usage autrefois à Venise. Le soleil enveloppait les femmes et les roses dans une même tiédeur blonde.

— Vous êtes vêtue aujourd'hui comme Donovan, — dit lady Myrta à l'actrice, avec un sourire. — Savez-vous que Stelio préfère Donovan à tous les autres?

La Foscarina se colora de rougeur. Elle chercha des yeux le lévrier fauve.

— C'est le plus beau et le plus fort, dit-elle.

— Je crois qu'il le désire, — ajouta la vieille dame avec une indulgente douceur.

— Que ne désire-t-il pas?

Lady Myrta remarqua la mélancolie qui voilait la voix de l'amante. Elle garda le silence quelques instants.

Les chiens étaient là, graves et tristes, pleins de somnolence et de rêves, loin des plaines, des steppes et des déserts, accroupis sur le pré de trèfle où serpentaient les courges avec leurs fruits creux, d'un vert jaune. Les arbres étaient immobiles, comme s'ils eussent été fondus dans le même bronze

qui recouvrait les trois coupoles inégales de San-Simeone. Le jardin avait le même aspect sauvage que le grand édifice de pierre terni par la fumée tenace du Temps, strié par la rouille des ferrures qui avait coulé sous les pluies d'innombrables automnes. Et, tout entière, la chevelure d'un grand pin résonnait de ce ramage qui certainement, à cette minute, devait arriver aussi, du jardin clos, jusqu'aux oreilles de Radiana.

« Il vous fait souffrir ? » aurait voulu demander la vieille femme à l'amante : car ce silence lui pesait, et elle se sentait réchauffer par l'ardeur de cette âme douloureuse comme par ce tardif été. Mais elle n'osa pas. Elle poussa un soupir. Son cœur, toujours jeune, palpitait au spectacle de la passion désespérée et de la beauté menacée. « Ah ! vous êtes belle encore, et votre bouche attire encore les baisers, et l'homme qui vous aime peut s'enivrer encore de votre pâleur et de vos regards ! » pensait-elle en considérant l'actrice absorbée, vers laquelle s'allongeaient les roses de novembre. « Mais moi, je suis un spectre. »

Elle baissa les yeux, vit sur ses genoux ses propres mains déformées ; et elle s'étonna que ces mains fussent les siennes, tant elles lui semblèrent tordues et mortes, lamentables monstres qui ne pouvaient toucher sans provoquer le dégoût, qui ne pouvaient caresser désormais que les chiens somnolents. Elle sentit les rides sur sa face, les fausses dents contre ses gencives, les cheveux postiches sur sa tête, toute la ruine de son pauvre corps qui jadis avait obéi aux grâces de son esprit délicat ; et elle s'étonna de sa propre persistance à lutter contre les ravages des ans, à se tromper elle-même, à recomposer chaque matin la ridicule illusion avec les essences, avec les huiles, avec les onguents, avec les fards, avec les teintures. Mais, dans le printemps continuel de son rêve, sa jeunesse ne demeurait-elle pas toujours présente ? Hier, hier encore, n'avait-elle pas caressé un aimable visage avec ses doigts parfaits, chassé le renard et le cerf dans les hauts comtés, dansé avec son fiancé dans un parc, sur un air de John Dowland ?

« Il n'y a pas de miroirs chez la comtesse de Glanegg : il y en a trop chez lady Myrta ! — pensait la Foscarina. — La première a caché aux autres et à elle-même sa décadence ; la

seconde s'est vue chaque matin vieillir, a compté ses rides une à une, a ramassé dans son peigne ses cheveux morts, a senti ses dents vaciller dans ses gencives pâles; et elle a voulu réparer par les artifices le dommage irréparable. Pauvre âme tendre qui voudrait vivre encore charmante et souriante! Mais il faut disparaître, mourir, s'abîmer sous terre! » Elle aperçut le petit bouquet de violettes que lady Myrta portait épinglé au bas de sa jupe. En toute saison, il y avait là, dans un pli, une fleur fraîche, à peine visible, comme le signe de la quotidienne illusion printanière, de l'enchantement toujours nouveau qu'elle se donnait à elle-même par le souvenir, par la musique, par la poésie, par tous les arts du rêve, contre la vieillesse, contre l'infirmité, contre la solitude. « Il faut vivre une suprême heure de flamme et puis disparaître à jamais sous terre, avant que tout charme soit évanoui, avant que toute grâce soit morte. »

Elle sentit la beauté de ses propres yeux, la voracité de ses lèvres, la force rude de ses cheveux pliés par la tempête, toute la puissance des rythmes qui sommeillaient dans ses muscles et dans ses os. Elle réentendit les paroles de son ami, celles qui l'avaient louée; elle le revit dans la fureur du désir, dans la douceur de l'alanguissement, dans l'oubli le plus profond. « Quelques jours encore, quelques jours encore je lui plairai, je lui brûlerai le sang. Quelques jours encore! » Les pieds dans l'herbe, le front au soleil, parmi l'odeur des roses qui se fanaient, dans cette robe fauve qui la faisait pareille au magnifique animal de proie et de course, elle se consumait de passion et d'attente, avec une soudaine effervescence de vie, comme si dans le présent eût reflué cet avenir auquel elle renonçait par une volonté de mort. « Viens! Viens! » En elle-même, elle appelait l'aimé, avec une sorte d'ivresse, sûre qu'il allait venir, puisqu'elle le pressentait, et que jamais son pressentiment ne l'avait trompée. « Quelques jours encore! » Chaque minute passée lui paraissait une spoliation inique. Immobile, elle désirait et souffrait vertigineusement. Au battement de son pouls, vibrait tout le jardin sauvage, pénétré de chaleur jusque dans les racines. Elle crut qu'elle allait perdre connaissance et se laisser choir.

— Ah! voilà Stelio! — s'écria lady Myrta, en apercevant le jeune homme qui apparaissait entre les lauriers.

L'amante se retourna, rapide, colorée de rougeur. Les lévriers se levèrent, dressèrent les oreilles. La rencontre des deux regards eut un jaillissement d'éclair. Encore une fois, comme toujours en présence de la créature merveilleuse, l'aimé avait la divine sensation d'être enveloppé tout à coup dans un éther enflammé, dans un vibrant effluve qui semblait l'isoler de l'atmosphère commune et en quelque sorte le ravir. Ce prodige d'amour, il l'avait un jour associé à une image physique, en se rappelant que, certain soir lointain de son enfance, comme il traversait un terrain solitaire, il s'était vu enveloppé soudain par des feux follets et avait jeté un cri.

— Vous étiez attendu par tout ce qui vit dans cette enceinte, — lui dit lady Myrta, avec un sourire qui dissimulait le trouble de ce pauvre cœur juvénile emprisonné dans ce vieux corps infirme, au spectacle de l'amour et du désir. — En venant, vous avez obéi à un appel.

— C'est vrai, — dit le jeune homme, qui déjà tenait par le collier Donovan accouru près de lui en souvenir des habituelles caresses. — Le fait est que j'arrive de fort loin. Devinez d'où?

— D'un paysage de Giorgione!

— Non; du cloître de Santa-Apollonia. Connaissez-vous le cloître de Santa-Apollonia?

— C'est votre invention d'aujourd'hui?

— Mon invention? Nullement; c'est un cloître en pierre, un cloître véritable, avec ses colonnettes et son puits.

— Cela est possible; mais tous les lieux que vous regardez deviennent vos inventions, Stelio!

— Ah! lady Myrta, ce cloître est un joyau que je voudrais vous donner, que je voudrais transporter ici, dans votre jardin! Imaginez un petit cloître secret, ouvert sur une ordonnance de colonnes accouplées et exténuées comme les sœurs qui se promènent au soleil pendant le jeûne, très délicates, ni blanches, ni grises, ni noires, mais de la plus mystérieuse couleur qu'ait jamais donnée à la pierre ce grand maître coloriste, le Temps; et, au milieu, un puits; et, sur la margelle usée par la corde, un seau sans fond. Les nonnes

ont disparu ; mais je crois que les ombres des Danaïdes fréquentent ce lieu...

Il s'interrompit tout à coup en se voyant environné par la troupe des lévriers ; et il se mit à imiter les voix gutturales que jette dans les chenils l'homme de la meute. Les chiens devinrent inquiets ; leurs yeux mélancoliques se ravivèrent. Deux d'entre eux, qui étaient restés à l'écart, accoururent avec des bonds allongés par-dessus les arbustes et s'arrêtèrent devant lui, secs et luisants comme des paquets de nerfs enveloppés de soie.

— Ali-Nour ! Crissa ! Nerissa ! Clarissa ! Altaïr ! Hélion ! Hardicanute ! Veronese ! Hierro !

Il les connaissait tous par leur nom ; et eux, quand il les appelait, semblaient le reconnaître pour leur maître. Il y avait là le lévrier d'Écosse, natif des hautes montagnes, au poil épais et rude, plus dur et plus fourré vers les joues et le museau, gris comme le fer neuf ; et le lévrier d'Irlande, destructeur de loups, rougeâtre, robuste, dont l'œil brun tournait en montrant le blanc ; et celui de Tartarie, moucheté de jaune et de noir, originaire des immenses steppes asiatiques où, la nuit, il gardait la tente contre les hyènes et les léopards ; et celui de Perse, blond et petit, aux oreilles couvertes de longs poils soyeux, à la queue touffue, pâle sur les flancs et le long des jambes, plus gracieux que les antilopes qu'il avait tuées ; et le *galgo* espagnol, immigré avec les Maures, ce magnifique animal que le nain pompeux tient en laisse dans le tableau de Vélasquez, instruit à courre et à forcer dans les plaines nues de la Manche ou dans les landes de Murcie et d'Alicante, couvertes d'alfa ; et le sloughi arabe, le déprédateur illustre du désert, à la langue et au palais noirâtres, avec tous les tendons visibles, avec toute l'ossature se révélant à travers la peau fine, noble cœur fait d'orgueil, de courage et d'élégance, habitué à dormir sur de beaux tapis et à boire le lait pur dans un vase pur. Et, rassemblés comme une meute, ils frémissaient autour de celui qui savait réveiller dans leur sang engourdi les instincts primitifs de la poursuite et du carnage.

— Qui de vous était le meilleur ami de Gog ? — demanda-t-il

en regardant les uns après les autres ces beaux yeux inquiets qui se fixaient sur lui. — Toi, Hierro? Toi, Altaïr?

Son accent singulier animait les bêtes sensitives qui l'écoutaient avec un grondement sourd et interrompu. Chacun de leurs mouvements suscitait une onde luisante dans leur pelage divers; et les longues queues, recourbées à l'extrémité comme des crochets, battaient légèrement les cuisses musculeuses, les jarrets bas.

— Eh bien, je vous dirai ce que j'ai tu jusqu'à ce jour : Gog, vous entendez? celui qui, d'un seul coup de ses mâchoires, cassait les reins du lièvre, Gog est estropié.

— Oh! vraiment? — s'écria lady Myrta, très affligée. — Est-il possible, Stelio? Et Magog?

— Magog est sain et sauf.

C'était la couple de lévriers que lady Myrta avait donnée à son jeune ami et que celui-ci avait emmenée dans sa maison au bord de la mer.

— Mais comment cela est-il arrivé?

— Ah! le pauvre Gog! Il avait déjà tué trente-sept lièvres. Il possédait toutes les vertus de la grande race : la rapidité, la résistance, une promptitude inouïe dans les voltes, et le désir constant de tuer la proie, et la manière classique de la saisir par derrière en courant droit sur elle et faisant le crochet avec elle, presque toujours au même instant. Avez-vous jamais assisté à une course de lévriers, Foscarina?

Elle était si attentive que son nom, prononcé à l'improviste, la fit tressaillir.

— Jamais.

Elle était suspendue aux lèvres de Stelio, fascinée par leur instinctive expression cruelle tandis qu'il expliquait l'œuvre de sang.

— Jamais? Alors vous ne connaissez pas l'un des plus rares spectacles de hardiesse, de véhémence et de grâce qu'il y ait au monde. Regardez!

Il attira vers lui Donovan, se pencha, le palpa de ses mains expertes.

— Dans la nature, il n'existe pas de machine plus précise et plus puisamment adaptée à sa destination. Le museau est aigu pour fendre l'air, long pour que les mâchoires puissent

briser la proie du premier coup. Le crâne est large entre les deux oreilles pour contenir le plus grand courage et la plus grande adresse. Les joues sont sèches et musculeuses, les lèvres si courtes qu'elles recouvrent à peine les dents...

Avec une facilité sûre, il ouvrit la gueule du chien, qui n'essaya pas de résister. La denture apparut, éblouissante, et le palais marqué de larges ondulations noires, et la langue mince et rose.

— Regardez ces dents! Regardez comme les canines sont longues et un peu crochues à la pointe, pour mieux tenir prise! Nulle autre espèce de chien n'a la gueule construite pour mordre d'une façon aussi parfaite.

Ses mains s'attardaient à cet examen, et il semblait que son admiration pour ce superbe exemplaire n'eussent pas de limites. Il avait posé un genou dans le trèfle et recevait au visage l'haleine de l'animal qui se laissait palper avec une docilité insolite, comme s'il eût compris l'éloge du bon connaisseur et en eût joui.

— Les oreilles sont petites et attachées très haut, droites quand l'animal est excité, mais tombantes et comme adhérentes au crâne quand il est au repos. Elle n'empêchent pas d'ôter et de remettre le collier sans défaire la boucle. Voyez!

Il ôta et remit le collier, qui cerclait exactement le cou.

— Un cou de cygne, long et flexible, qui lui permet de happer le gibier à toute vitesse sans perdre l'équilibre. Ah! une fois, j'ai vu Gog saisir en l'air un lièvre qui avait bondi par-dessus un fossé... Mais observez maintenant les parties les plus importantes : la largeur et la profondeur de la poitrine, pour la longue haleine ; l'obliquité des épaules proportionnée à la longueur des jambes ; la formidable masse musculaire des cuisses ; les jarrets courts, l'épine dorsale creuse entre deux faisceaux de muscles solides... Regardez! Les vertèbres d'Hélion sont visibles en relief, celles de Donovan sont cachées dans un sillon. Les pattes ressemblent à celles des chats, avec les ongles rentrés, pas trop cependant : des pattes élastiques, sûres. Et quelle élégance dans les côtes, disposées à la façon d'une belle carène, et dans cette ligne qui s'efface vers l'abdomen complètement effacé! Tout concourt à une seule fin. La queue, forte au point d'attache et fine à l'extrémité

— regardez ! — presque pareille à celle d'un rat, sert de gouvernail à l'animal et lui est nécessaire pour tourner quand le lièvre fait un crochet. Vérifions, Donovan, si en cela aussi tu es parfait.

Il prit la pointe de la queue, la passa sous la cuisse, la tira vers l'os de la hanche, parvint à lui faire toucher exactement l'apophyse.

— Oui, parfait ! Un jour, j'ai vu un Arabe de la tribu d'Arbâa prendre cette mesure sur son sloughi. Ali-Nour, tremblais-tu, quand tu apercevais le troupeau des gazelles ? Figurez-vous, Foscarina : le sloughi tremble quand il découvre la proie ; il tremble comme un roseau, et tourne vers son seigneur des yeux doux et suppliants, pour qu'on le détache ! Je ne sais pourquoi cela me plaît et m'émeut si fort. Terrible est en lui le désir de tuer ; tout son corps est prêt à se détendre comme un arc ; et il tremble ! Non de peur, non d'incertitude ; il tremble de ce désir. Ah ! Foscarina, si vous voyiez en ce moment-là un sloughi, vous ne manqueriez pas de lui dérober sa façon de trembler, et vous sauriez la rendre humaine par votre art tragique, et vous donneriez encore aux hommes un nouveau frisson... Sus ! Ali-Nour, torrent de rapidité dans le désert ! Te souvient-il d'avoir ainsi tremblé ? Maintenant, tu ne trembles que de froid...

Allègre et mobile, Stelio lâcha Donovan, prit entre ses mains la tête serpentine du tueur de gazelles et le regarda au fond de ces pupilles où flottait la nostalgie des pays torrides et silencieux, des tentes déployées après l'étape aux mirages trompeurs, des feux allumés pour le repas du soir sous les larges étoiles qui semblent vivre dans la palpitation du vent à la cime des palmiers.

— Des yeux de rêve et de mélancolie, de courage et de fidélité ! Avez-vous jamais songé, lady Myrta, que le lévrier aux beaux yeux est précisément le mortel ennemi des animaux aux beaux yeux, comme la gazelle et le lièvre ?

La Foscarina était entrée dans ce corporel enchantement d'amour par où il semble que les confins de la personne se dilatent et se fondent dans l'air, si bien que toutes les paroles et tous les actes de l'aimé suscitent chez l'amante un tremblement plus doux que n'importe quelle caresse. Le jeune

homme avait pris entre ses mains la tête d'Ali-Nour; mais c'était sur ses propres tempes qu'elle sentait le toucher de ces mains. Le jeune homme examinait les pupilles d'Ali-Nour; mais c'était au fond de son âme propre qu'elle sentait ce regard. Et il lui parut que la louange donnée aux yeux du lévrier allait à ses propres yeux.

Elle était là, debout sur l'herbe comme ces fiers animaux qu'il aimait, vêtue comme celui qu'il préférait entre tous, comme eux hantée par le confus souvenir d'une lointaine origine, et un peu étourdie par l'ardeur des rayons que reflétait le mur tapissé de rosiers, comme dans l'étourdissement et le feu d'une fièvre légère. Elle entendait Stelio parler de ces choses vivantes, de ces membres aptes à la course et à la prise, de la vigueur, de l'adresse, de la puissance naturelle, de la vertu du sang; et elle le voyait près de terre, dans l'odeur de l'herbe, dans la chaleur du soleil, flexible et fort, palpant la peau et les os, mesurant l'énergie des muscles visibles, jouissant au conctact de ces corps généreux, participant presque à cette bestialité délicate et cruelle qu'il s'était souvent complu à représenter dans les inventions de son art. Et elle-même, les pieds dans la terre chaude, sous les souffles du ciel, semblable par la couleur de son vêtement au déprédateur fauve, elle sentait monter des racines de sa propre substance un étrange sentiment de bestialité primitive et comme l'illusion d'une lente métamorphose où elle perdrait une partie de sa conscience humaine et redeviendrait une fille de la nature, une force ingénue et brève, une vie sauvage.

Ne touchait-il pas ainsi en elle le plus obscur mystère de l'être? Ne lui faisait-il pas sentir ainsi la profondeur animale d'où avaient jailli ces révélations de son génie tragique, inattendues et qui avaient secoué, enivré la multitude comme les spectacles du ciel et de la mer, comme les aurores, comme les tempêtes? Lorsqu'il lui avait parlé du sloughi tremblant, n'avait-il pas deviné de quelles analogies naturelles l'actrice tirait les puissances d'expression qui émerveillaient les poètes et les peuples? C'était parce qu'elle avait retrouvé le sens dionysiaque de la nature naturante, l'antique ferveur des énergies instinctives et créatrices, l'enthousiasme du dieu multiforme émergé de la fermentation

de tous les sucs, c'était pour cela qu'elle apparaissait au théâtre si nouvelle et si grande. Quelquefois, elle avait cru sentir en elle-même l'imminence de ce prodige qui faisait se gonfler d'un lait divin le sein des Ménades à l'approche des petites panthères avides de nourriture.

Elle était là, debout sur l'herbe, agile et fauve comme le lévrier favori, pleine du souvenir confus d'une lointaine origine, vivante et désireuse de vivre sans mesure pendant l'heure brève qui lui était concédée. Elles étaient évanouies, les molles vapeurs des larmes; tombées, les aspirations douloureuses vers la bonté et le renoncement, disparues, toutes les grises mélancolies du jardin abandonné. La présence de l'animateur élargissait l'espace, changeait le temps, accélérait le battement du cœur, multipliait la faculté de jouir, créait une fois encore le fantôme d'une fête magnifique. Elle était une fois encore telle qu'il voulait la façonner, oublieuse des misères et des craintes, guérie de tout mal triste, créature de chair qui vibrait dans le jour, dans la chaleur, dans le parfum, dans les jeux des apparences, prête à traverser avec lui les plaines évoquées et les dunes et les déserts dans la furie des poursuites, à s'enivrer de cette ivresse, à se réjouir au spectacle du courage, de l'astuce, des proies sanglantes. De seconde en seconde, par ses paroles, par ses gestes, il la faisait à sa ressemblance.

— Ah! chaque fois que je voyais le lièvre se rompre sous les dents du chien, un éclair de regret passait dans ma joie, pour ces grands yeux humides qui s'éteignaient! Plus grands que les tiens, Ali-Nour, et que les tiens aussi, Donovan, et splendides comme les étangs, durant les soirs d'été, avec leurs forêts de joncs qui s'y baignent, avec tout le ciel qui s'y mire et qui s'y transfigure. Avez-vous jamais vu un lièvre le matin, sortir des sillons fraîchement ouverts par la charrue, courir quelques instants sur le givre argenté, puis s'arrêter dans le silence, s'asseoir sur ses pattes de derrière, dresser les oreilles, regarder l'horizon? Il semble que son regard pacifie l'Univers. Le lièvre immobile qui, dans une trêve de sa perpétuelle inquiétude, contemple la campagne fumante! Il serait impossible d'imaginer un plus sûr indice de paix parfaite aux alentours. A cet instant-là, c'est un animal sacré qu'il faut adorer...

Lady Myrta eut un éclat de son rire juvénile qui découvrit sa denture chryséléphantine et fit remuer sous son menton ses peaux de tortue.

— Ce doux Stelio ! — s'écria-t-elle, riant toujours. — Adorer d'abord, puis mettre en pièces. Telle est votre coutume, n'est-ce pas ?

La Foscarina regarda la rieuse avec étonnement, car elle l'avait oubliée ; et cette femme, assise là sur ce banc de pierre jauni par les lichens, avec ces mains tordues, avec cette scintillation d'or et d'ivoire entre les lèvres minces, avec ces petits yeux glauques sous les paupières flasques, avec cette voix enrouée et ce rire clair, la fit penser à une de ces vieilles fées palmipèdes qui vont par la forêt suivies d'un crapaud obéissant. Dans l'oubli où elle s'était perdue, les étranges paroles ne la pénétrèrent pas ; néanmoins, elles lui furent désagréables comme un grincement.

— Ce n'est pas ma faute, — répondit Stelio, — si les lévriers sont faits pour tuer les lièvres et non pour somnoler entre les murs d'un jardin, sur l'eau d'un canal mort.

De nouveau il se mit à imiter les voix gutturales que jette dans les chenils l'homme de la meute :

— Crissa ! Nérissa ! Altaïr ! Sirius ! Piuchebella ! Hélion !

Les chiens excités s'agitaient ; leurs yeux se rallumèrent ; leurs muscles secs tressaillirent sous le pelage fauve, noir, blanc, plombé, tacheté, moucheté ; les longues cuisses se courbèrent sur les jarrets comme des arcs prêts à se détendre pour décocher dans l'espace l'ossature plus aride et plus agile qu'un faisceau de flèches.

— Là, là, Donovan ! Là !

Du doigt, il montrait sur l'herbe, au fond du jardin, une forme d'un gris rougeâtre qui offrait l'apparence d'un lièvre aux oreilles couchées, accroupi. Sa voix impérieuse trompait les lévriers hésitants. Et il était beau de voir au soleil ces corps maigres et robustes, dans leur soie vivante, reluire, frémir et onduler à l'incitation de la voix humaine, comme, dans les pavoisements, les plus légers drapeaux sous le souffle de la brise.

— Là, Donovan !

Et le grand chien fauve le regarda dans les prunelles, fit

un bond formidable, s'élança vers la proie illusoire avec toute la véhémence de son instinct réveillé. En une seconde il l'atteignit; il s'arrêta, déçu; il demeura en arrêt, plié sur les pattes antérieures, le cou allongé; puis, de nouveau, il bondit, se mêla aux jeux de la bande qui l'avait suivi en grand désordre, se prit de querelle avec Altaïr; puis, le museau dressé, il poursuivit en aboyant un vol de moineaux qui, de la cime du pin, s'élevaient dans l'azur avec un gai frou-frou d'ailes.

— Une courge! une courge! — criait l'imposteur parmi les éclats de rire. — Pas même un lapin! Pauvre Donovan! Un coup de dent sur une citrouille! Ah! pauvre Donovan, quelle humiliation! Prenez garde, lady Myrta, que, de honte, il n'aille se noyer dans le canal.

Prise par la contagion de l'hilarité, la Foscarina riait avec lui. Sa robe rouanne et les robes des lévriers brillaient au soleil oblique sur le vert du trèfle. La blancheur de ses dents et son rire sonore lui emplissaient la bouche d'une jeunesse nouvelle. L'ennui du jardin séculaire se déchirait comme les toiles d'araignée quand une main violente ouvre une fenêtre depuis longtemps close.

— Voulez-vous Donovan? — dit lady Myrta, avec une grâce malicieuse qui était celle de son âme et qui se perdit dans ses rides comme un ruisseau dans un ravin. — Je connais, je connais votre art...

Stelio cessa de rire, et il rougit comme un enfant.

Un flot de tendresse gonfla le sein de la Foscarina, pour cette rougeur puérile. Tout entière elle étincela d'amour. Et un désir fou de prendre l'aimé entre ses bras fit trembler ses poignets, ses lèvres.

— Le voulez-vous? — demanda de nouveau lady Myrta, heureuse de pouvoir donner et reconnaissante à celui qui savait recevoir le don avec un plaisir si frais et si vivace. — Donovan est à vous!

Avant de dire merci, Stelio chercha des yeux le lévrier avec une sorte d'angoisse. Il le revit splendide, puissant, très beau, avec l'empreinte du style sur chacun de ses membres, comme si Pisanello l'avait dessiné pour le revers d'une médaille.

— Mais Gog? Qu'est-il advenu de Gog? Vous ne nous en

avez plus rien dit! — ajouta la donatrice. — Ah! comme on oublie facilement les invalides!

Stelio regardait la Foscarina, qui s'était retournée et s'en allait vers le groupe des lévriers, cheminant sur l'herbe, avec une svelte ondulation un peu semblable à ce pas que les vieux Vénitiens appelaient justement « à la lévrière ». La robe rouanne, dorée par le soleil couchant, paraissait flamboyer sur sa personne flexible. Et il était évident qu'elle se dirigeait ainsi vers l'animal de sa couleur, à qui l'actrice, par un profond instinct mimique, s'assimilait étrangement, tout près d'une métamorphose.

— Ce fut après une course, — expliqua Stelio. — J'avais l'habitude de lancer chaque jour un lièvre sur les dunes, le long du rivage. Souvent les campagnards m'en apportaient de vivants : de ceux de ma terre, bruns, robustes, prompts à la défense, très rusés, capables de griffer et de mordre. Ah! lady Myrta, il n'est aucun terrain de course plus beau que ma plage libre. Vous connaissez les hauts plateaux immenses du Lancashire, le sol desséché du Yorkshire, les dures plaines d'Altcar, les marais de la basse Écosse, les sables de l'Angleterre méridionale; mais un galop sur mes dunes plus blondes et plus lumineuses que les nuages d'automne, par-dessus les buissons de genévrier et de tamaris, par-dessus les étroites embouchures limpides des petites rivières, par-dessus les petits étangs salés, le long de la mer plus verte qu'une prairie, en vue des montagnes de neige et d'azur, cela obscurcirait vos plus heureux souvenirs, lady Myrta.

— Italie! — soupira la vieille fée bénigne. — Italie, fleur du monde!

— C'était sur cette plage que je lançais le lièvre. J'avais instruit un homme à découpler les chiens au moment voulu, et je suivais la course à cheval... Certes, Magog est un excellent coureur; mais je n'avais jamais vu un tueur plus ardent et plus prompt que Gog...

— Il est des chenils de Newmarket! — dit la donatrice avec orgueil.

— Un jour, je revenais à la maison par le bord de la mer. La course avait été brève; Gog avait rejoint le lièvre après deux ou trois milles. Je revenais au petit galop, rasant l'eau

calme. Gog galopait de front avec mon cheval Cambyse; et, de temps à autre, il s'élançait vers la pièce de gibier pendue à l'arçon de ma selle, en aboyant. Tout à coup, devant une charogne qui se trouvait sur le sable, mon cheval fit un bond à droite et, dans l'écart, frappa de son fer le chien qui se mit à hurler, en relevant sa patte gauche de devant, cassée, semblait-il, à la cheville. J'arrêtai à grand'peine la bête effarouchée, et je revins sur mes pas. Mais, dès que Cambyse aperçut de nouveau la charogne, il fit volte-face et me força la main. Ce fut alors une fuite vertigineuse à travers les dunes. Quelques instants plus tard, avec une émotion que je ne saurais dire, j'entendis à la queue de mon cheval le halètement de Gog. Il me suivait, comprenez-vous! Poussé par la générosité du sang, oublieux de la douleur, il m'avait rejoint, avec sa patte cassée, il m'accompagnait, il passait devant moi! Mes yeux rencontrèrent ses beaux yeux doux; et, tandis que je m'efforçais de maîtriser mon cheval affolé, mon cœur se fendait chaque fois que la pauvre patte blessée effleurait le sable. Je l'adorai, je l'adorai alors!... Me croyez-vous capable de pleurer?

— Oui, — répondit lady Myrta, — même de pleurer.

— Eh bien, pendant que ma sœur Sofia lavait la blessure avec ses belles mains sur lesquelles tombaient des larmes, je crois que moi aussi...

La Foscarina était près d'eux, avec Donovan qu'elle tenait par le collier, redevenue pâle et presque effacée, comme si déjà commençait à la pénétrer le froid du soir. La coupole de bronze allongeait son ombre sur les herbes, sur les lauriers, sur les charmilles. Une humidité violette, où nageaient les derniers atomes de l'or solaire, se répandait entre les troncs et les branches que faisaient trembler les souffles intermittents. Et les oreilles maintenant réentendaient le ramage qui emplissait la chevelure du pin semée de cônes vides.

« Eh bien, oui, nous vous appartenons, — semblait dire la femme accompagnée du lévrier qui, saisi par les premiers frissons du soir, se serrait contre ses genoux. — Oui, nous vous appartenons à jamais. Nous sommes ici pour servir. »

— Rien au monde ne me trouble et ne m'enflamme comme ces soudaines apparitions de la vertu du sang, — continuait le jeune homme, exalté par le souvenir de cette heure émue.

On entendit le long sifflet d'un train qui passait sur le pont de la lagune. Un souffle effeuilla entièrement une large rose blanche, dont il ne resta que la baie à l'extrémité d'une ronce. Les chiens s'approchèrent, se groupèrent, se serrèrent les uns contre les autres, frileux; sous la peau fine, leurs os décharnés frissonnaient, et, dans leurs têtes allongées et plates comme celles des reptiles, reluisaient leurs yeux mélancoliques.

— Ne vous ai-je pas raconté, Stelio, de quelle manière sut mourir une femme du meilleur sang de France, justement dans une grande battue à laquelle j'assistais? — lui demanda lady Myrta, en qui cette image tragique et lamentable avait été réveillée par l'expression qu'elle venait d'apercevoir sur le visage pâli de la Foscarina.

— Non, jamais. Qui était cette femme?

— Jeanne d'Elbeuf. Soit imprudence, soit inexpérience ou d'elle ou du cavalier qui était à son flanc, elle fut blessée (jamais on ne sut par qui) en même temps que le lièvre qui passait entre les jambes de son cheval. On la vit tomber lourdement par terre. Nous accourûmes tous, et nous la trouvâmes là, sur l'herbe, pelotonnée dans le sang, à côté du lièvre qui se tordait. Dans le silence et dans la consternation, comme nous restions tous pétrifiés et que nul n'osait encore ni parler ni faire un mouvement, la pauvre créature leva la main d'une façon presque imperceptible, indiqua l'animal blessé qui souffrait, et (je n'oublierai jamais son accent) elle dit: « Tuez-le, tuez-le, mes amis... Ça fait si mal! » Et elle mourut aussitôt.

***

Déchirante douceur de ce novembre souriant comme un malade qui se croit enfin en convalescence et jamais n'éprouva pareil bien-être et ne sait pas qu'il est près de son agonie!

— Mais qu'avez-vous aujourd'hui, Fosca? Que vous arrive-

t-il? Pourquoi êtes-vous si fermée avec votre ami? Dites! Parlez-moi!

Stelio, entrant par hasard à Saint-Marc, l'avait vue adossée à la porte de la chapelle où est le Baptistère. Elle était là, seule, immobile, le visage dévoré par la fièvre et par l'ombre, avec des yeux pleins d'épouvante fixés sur les figures terribles des mosaïques qui flamboyaient dans un feu jaune. Derrière la porte, on répétait un chœur; et le chant s'interrompait, puis recommençait sur la même cadence.

— Je vous en prie, je vous en prie, laissez-moi seule! J'ai besoin d'être seule! Je vous en conjure!

Le son de ses paroles révélait la sécheresse de sa bouche convulsée. Elle fit un mouvement pour se retourner, pour fuir. Il la retint.

— Mais parlez! Dites au moins une parole, que je comprenne!

Elle chercha encose à se dérober; et ce mouvement exprima une indicible souffrance. Elle eut l'aspect d'une créature déchirée par un supplice, torturée par un bourreau. Elle semblait plus misérable qu'un corps attaché à la roue, tenaillé par le fer brûlant.

— Je vous en conjure! Si je vous fais pitié, la seule chose qu'à présent vous puissiez pour moi, c'est de me laisser partir...

Elle parlait à voix basse; et, qu'elle ne criât pas, que de sa gorge ne sortissent pas des hurlements et des râles, cela paraissait une chose non humaine, tant était visible le spasme de toute cette âme bouleversée.

— Une parole, au moins une parole, que je comprenne!

Une flamme de fureur monta sur ce visage défait.

— Non. Je veux être seule.

Sa voix fut aussi dure que son regard. Elle tourna les épaules, fit quelques pas comme une personne saisie par le vertige et qui se hâte vers un appui.

— Foscarina!

Mais il n'osa pas la retenir. Il vit la désespérée cheminer dans la zone de soleil qui, par la porte qu'ouvrait une main inconnue, envahit la Basilique avec l'impétuosité d'un tor-

rent. La profonde caverne d'or, avec ses apôtres, avec ses martyrs, avec ses bêtes sacrées, scintilla toute derrière elle comme si les mille torches du jour s'y fussent précipitées. Le chant s'arrêta, puis recommença.

« J'étouffe de tristesse... La violente envie de me révolter contre mon sort, de m'en aller à l'aventure, de chercher... Qui sauvera mon espérance? De qui me viendra la lumière?... Chanter, chanter! Mais je voudrais enfin chanter un chant de vie... Sauriez-vous me dire où se trouve à présent le Maître du Feu? » Elle les portait imprimées dans les yeux, imprimées dans l'âme, les paroles que contenait la lettre de Donatella Arvale, avec toutes les particularités de l'écriture, avec toutes les singularités des caractères, vivantes comme la main qui les avait tracées, palpitantes comme ce poignet impatient. Elle les voyait gravées sur les pierres, dessinées dans les nuages, reflétées dans les eaux, indélébiles et inévitables comme les arrêts du Destin.

« Où irai-je? où irai-je? » A travers son agitation et sa désespérance lui arrivait la douceur des choses, la tiédeur des marbres dorés, l'odeur de l'air calme, la langueur des loisirs humains. Elle regarda une femme du peuple enveloppée dans sa mante brune, assise sur les marches de la Basilique, ni vieille ni jeune, ni belle ni laide, qui jouissait du soleil et mangeait un grand morceau de pain dont elle détachait les bouchées avec ses dents et qu'elle mâchait ensuite avec lenteur, les yeux mi-clos pour savourer ce bien, tandis que ses sourcils blonds luisaient en haut de ses joues. « Ah! si je pouvais me changer en toi, prendre ton sort, me contenter de soleil et de pain, ne penser plus, ne souffrir plus! » Le repos de cette pauvre femme lui sembla une félicité infinie.

Elle se retourna avec un sursaut, craignant et espérant d'être suivie par l'aimé. Elle ne l'aperçut pas. Elle aurait fui, si elle l'avait aperçu; mais elle eut le cœur serré comme s'il l'envoyait à la mort sans un mot de rappel. « Tout est fini. » Elle perdait toute mesure et toute certitude. Les idées passaient en elle, rompues et entraînées confusément par l'angoisse comme les plantes et les pierres dans le ravage d'un fleuve débordé. En chaque aspect des choses ses yeux égarés voyaient une confirma-

tion de l'arrêt qui la condamnait, ou une obscure menace de nouveaux malheurs, ou un symbole de son état, ou une signification d'occultes vérités qui devaient agir cruellement sur son existence. Au coin de Saint-Marc, près de la Porte de la Carte, elle sentit vivre comme s'ils eussent été de sombre sang les quatre rois de porphyre qui s'embrassent pour un pacte avec un seul bras, tandis que leur poing dur serre le glaive dont la garde se termine en bec d'épervier. Les innombrables veines des marbres divers dont est incrusté le flanc du temple, ces trames confuses de couleur variée, ces labyrinthes et ces méandres qui s'enchevêtrent, furent pour elle comme une image visible de sa propre diversité intérieure, de la confusion même de ses pensées. Tour à tour elle avait la sensation que les choses étaient étrangères, lointaines, inexistantes, puis familières, voisines, participant à sa vie secrète. Tour à tour elle croyait se trouver en des lieux inconnus, puis au milieu de formes qui lui appartenaient comme si elle les eût composées de sa propre substance. Pareille à l'agonisante, elle était illuminée tout à coup par des images de son enfance la plus reculée, par des souvenirs d'événements très anciens, par l'apparition rapide et nette d'un visage, d'un geste, d'une chambre, d'un paysage. Et, par-dessus tous ces fantômes, dans un champ d'ombre, les yeux maternels la regardaient, cléments et forts, pas plus grands que les yeux humains lorsqu'ils vivent sur terre, mais pourtant infinis comme un horizon vers lequel ils l'auraient appelée. « Vais-je te rejoindre ? M'appelles-tu vraiment pour la dernière fois ? »

Elle était entrée sous la Porte de la Carte, avait traversé le porche. L'ivresse de sa douleur la ramenait au point où, dans une nuit de gloire, les trois destins s'étaient rencontrés. Elle se dirigea vers le puits du rendez-vous. Autour de cette margelle de bronze, toute la vie de ces quelques instants ressuscita pour elle avec l'évidence et le relief de la réalité. C'était là que, s'adressant à sa compagne, avec un sourire elle avait dit : « Donatella, voici le Maître du Feu ! » L'immense cri de la multitude avait couvert sa voix; et, sur leurs têtes, le ciel s'était embrasé de mille colombes ardentes.

Elle s'approcha du puits. Pendant qu'elle le considérait, les

moindres détails s'imprimaient dans son esprit et prenaient une étrange force de vie fatale : le sillon creusé dans le métal par les cordes, l'oxyde vert qui rayait la pierre de la base, les seins des cariatides usés par les genoux des femmes qui jadis les avaient pressés dans l'effort pour atteindre, et ce profond miroir intérieur que ne troublait plus le heurt des seaux, et cet étroit disque souterrain qui reflétait la divinité du ciel. Se penchant sur le bord, elle vit son visage, elle vit son épouvante et sa perdition, elle vit la Méduse immobile qu'elle portait au centre de son âme. Sans le savoir, elle répétait l'acte de celui qu'elle aimait. Et elle vit aussi le visage de l'aimé et le visage de Donatella, tels qu'elle les avait vus resplendir un instant, cette nuit-là, l'un à côté de l'autre, allumés par les feux célestes comme s'ils eussent été penchés sur une fournaise ou sur un volcan. « Aimez-vous, aimez-vous. Moi, je m'en irai, je disparaîtrai. Adieu. »

Elle ferma les paupières sur cette pensée de mort; et, dans l'obscurité reparurent les yeux cléments et forts de sa mère, infinis comme un horizon de paix. « Tu es en paix et tu m'attends, toi qui vécus et mourus de passion. » Elle se redressa. Un extraordinaire silence occupait la cour déserte. La richesse des hautes murailles sculptées reposait moitié dans l'ombre et moitié dans la lumière; les cinq mitres de la Basilique surpassaient l'enceinte, aussi légères que les nuages de neige qui faisaient paraître le ciel plus bleu, comme les fleurs du jasmin font paraître les feuilles plus vertes. De nouveau, à travers son tourment, elle fut touchée par la douceur des choses. « La vie pourrait encore être douce! »

Elle sortit sur le Môle, descendit dans une gondole, se fit conduire à la Giudecca. Le bassin, la Salute, le quai des Esclavons, toute la pierre et toute l'eau étaient un miracle d'or et d'opale. Elle regarda anxieusement sur la Piazzetta si elle n'y verrait point apparaître une figure. Sa mémoire lui représenta dans un éclair l'image de la Saison défunte, vêtue d'or et enfermée dans une enveloppe de verre opalin. Elle s'imagina elle-même submergée au fond de la lagune, couchée sur un lit d'algues. Mais le souvenir de la promesse faite sur cette eau et accomplie dans le délire nocturne lui traversa le

cœur comme un coup de poignard, la rejeta de nouveau dans l'horrible convulsion. « Jamais plus, alors? jamais plus? » Tous ses sens eurent le ressouvenir de toutes les caresses. La bouche, les mains, la force, l'ardeur du jeune homme passèrent dans son sang comme s'ils se dissolvaient en elle. Le poison la brûla jusqu'aux fibres les plus profondes. Avec lui, elle avait trouvé à l'extrême limite de la volupté une ivresse qui n'était pas encore la mort et qui déjà outrepassait la vie. « Jamais plus, alors? jamais plus? »

Elle arrivait au Rio de la Croce. La verdure débordait sur une muraille rouge. La gondole s'arrêta devant une porte close. Elle débarqua, chercha une petite clef, ouvrit, entra dans le jardin.

C'était son refuge, le lieu secret de sa solitude, défendu par la fidélité de ses mélancolies comme par des gardiennes taciturnes. Elles vinrent toutes à sa rencontre, les anciennes et les récentes; elles l'entourèrent, marchèrent auprès d'elle.

Avec ses longues treilles, avec ses cyprès, avec ses arbres fruitiers, avec ses buissons de lavande, avec ses oléandres, avec ses œillets, avec ses rosiers, pourpre et safran, merveilleusement doux et alangui dans les couleurs de sa dissolution, ce jardin semblait perdu à l'extrême lagune, dans une île oubliée par les hommes, à Mazzorbo, à Torcello, à San-Francesco-del-Deserto. Le soleil l'embrassait et le pénétrait de toutes parts, tellement que, par leur ténuité, les ombres n'y paraissaient pas. Si grande était la tranquillité de l'air que les pampres secs ne se détachaient pas des sarments. Aucune feuille ne tombait, bien que toutes fussent mourantes.

« Jamais plus? » Elle chemina sous les treilles, s'approcha de l'eau, s'arrêta sur la berge herbeuse, se sentit fatiguée, s'assit sur une pierre, serra ses tempes entre ses paumes, fit un effort pour se recueillir, pour reprendre la domination d'elle-même, pour examiner, pour délibérer. « Il est ici encore, il est tout près, je puis le revoir. Peut-être le retrouverai-je tout à l'heure sur le seuil de ma porte. Il me prendra entre ses bras, me baisera les yeux et les lèvres, me répétera qu'il m'aime, que tout en moi lui plaît. Il ne sait pas, ne comprend pas. Rien n'est arrivé d'irréparable. Quel est donc le

fait qui me bouleverse et me brise? J'ai reçu une lettre écrite par une créature qui est au loin, prisonnière dans une villa solitaire, près de son père dément, et qui se plaint de son état, et qui aspire à le changer. Voilà le fait. Il n'y a pas autre chose. Et la lettre, la voici. » Elle la prit, la déplia pour la relire. Ses doigts tremblaient, et elle croyait sentir l'odeur de Donatella comme si elle avait eu la jeune fille à son flanc, sur cette pierre.

« Est-ce qu'elle est belle? Véritablement belle? Comment est-elle? » D'abord, les traits de l'image se confondaient. Elle essayait de les ressaisir, et ils s'évanouissaient. Avant tous les autres, une particularité se fixa, devint précise, évidente : la main grande et lourde. « Cette main, l'a-t-il vue, ce soir-là? Il est très sensible à la beauté des mains. Quand il rencontre une femme, il les regarde toujours. N'adore-t-il pas les mains de Sofia? » Elle se laissa distraire par ces considérations puériles, s'y attarda quelques moments ; puis elle en sourit avec amertume. Et, tout à coup, l'image s'intégra, vécut, brilla de puissance et de jeunesse, l'atterra, l'éblouit, « Elle est belle. Et elle est belle comme il la veut ! »

Elle resta les yeux fixés sur la muette splendeur des eaux, avec la lettre sur les genoux, clouée par la vérité inflexible. Et, sur ce découragement inerte, fulguraient d'involontaires images de destruction : le visage de Donatella était brûlé dans un incendie, son corps estropié par une chute, sa voix altérée par une maladie. Elle eut horreur d'elle-même ; et puis, elle eut pitié d'elle-même et de l'autre. « N'a-t-elle pas le droit de vivre? Qu'elle vive, qu'elle aime, qu'elle ait sa joie ! » Elle imagina pour la jeune fille une aventure magnifique, un amour heureux, un fiancé adorable, la prospérité, le luxe, le plaisir. « N'y a-t-il donc sur terre qu'un seul homme qu'elle puisse aimer? Serait-il impossible qu'elle rencontrât demain celui qui lui prendra le cœur? Serait-il impossible que, tout à coup, son destin se tournât d'un autre côté, l'entraînât bien loin, la conduisît sur une route inconnue, la séparât de nous à jamais? Est-il donc nécessaire qu'elle soit aimée par l'homme que j'aime? Il est possible qu'ils ne se rencontrent plus... » Ainsi tâchait-elle d'échapper à son pressentiment. Mais un esprit contraire lui disait : « Ils se sont rencontrés

une fois : ils se chercheront, se rencontreront encore. Elle n'est pas l'âme obscure qui se perd dans la multitude ou disparaît par un sentier détourné. Elle possède un don qui resplendit comme un astre et qui toujours la fera reconnaître de loin : son chant. Le prodige de sa voix lui servira de signal. Cette vertu qui est sienne, elle la fera certainement valoir dans le monde : elle passera, elle aussi, au milieu des hommes en laissant derrière elle un sillage d'admiration. Comme elle a la beauté, elle aura la gloire : deux phares dont l'appel attirera facilement Stelio. Ils se sont rencontrés une fois, ils se rencontreront encore. »

L'affligée se courba comme sous un joug. A ses pieds, les brins d'herbe recevaient les rayons et semblaient les retenir, de sorte qu'ils respiraient dans une lumière verte colorée par eux-mêmes de leur calme transparence. Elle sentit les pleurs monter à ses yeux. A travers ce voile, elle regarda la lagune, qui trembla de ce tremblement. Une clarté de perle était comme une béatitude des eaux. Les îles de la folie, San-Clemente et San-Servilio, étaient enveloppées dans une pâle vapeur ; et, de temps à autre, elles envoyaient à travers le lointain des cris sourds, comme de naufragés perdus dans la bonace, auxquels répondait tantôt le hurlement d'une sirène, tantôt la rauque risée des mouettes éparses. Le silence devenait terrible, puis se faisait très doux.

Elle retrouva sa bonté profonde. Elle retrouva sa tendresse pour la belle créature en qui elle avait naguère trompé son besoin d'aimer Sofia, la bonne sœur. Elle repensa aux heures passées dans la villa solitaire, sur cette colline de Settignano où Lorenzo Arvale créait ses statues dans la plénitude de la force et de la ferveur, ignorant le coup de foudre qui allait le frapper. Elle revécut ce temps-là, revit ces lieux : — elle posait devant le fameux artiste qui la modelait dans la glaise, et Donatella chantait quelque chanson ancienne, et l'esprit du chant animait le modèle et l'effigie, et ses propres pensées et la pure voix et le mystère de l'art composaient une apparence de vie divine, dans ce grand atelier ouvert de toutes parts à la clarté du ciel et d'où l'on apercevait, au fond de la vallée printanière, Florence et son fleuve.

Outre le reflet de Sofia, quelle autre chose encore l'avait

attirée vers cette jeune fille qui n'avait pas connu la caresse de sa mère, partie du monde en lui donnant le jour? Elle la revoyait grave et immobile à côté de son père, consolatrice du noble labeur, gardienne de la flamme sacrée et aussi d'une secrète volonté propre, qui devait se conserver luisante et tranchante comme une épée dans le fourreau.

« Elle est sûre d'elle-même; elle est maîtresse de sa force. Quand elle se sentira libre, elle se révélera dominatrice. Elle est faite pour subjuguer les hommes, pour exciter leurs curiosités et leurs rêves. Déjà son instinct la dirige, hardi et prudent comme l'expérience... » Et elle se représenta l'attitude que la cantatrice avait eue, cette nuit-là, en face de Stelio : la taciturnité presque dédaigneuse, les paroles brèves et sèches, et la façon de quitter la table, de sortir du cénacle, de disparaître pour toujours en laissant son image enclose dans le cercle d'une mélodie inoubliable. « Ah! elle connaît l'art de troubler l'âme des rêveurs! Certainement, il ne peut l'avoir oubliée. Certainement, il attend l'heure où il lui sera donné de la rejoindre; et il n'est pas moins impatient qu'elle, qui me demande où il est. »

Elle reprit la lettre et se mit à la parcourir; mais sa mémoire devançait la rapidité de ses yeux. La question énigmatique était au bas de la page comme un post-scriptum, presque dissimulée. En revoyant l'écriture, elle éprouva la même souffrance aiguë que la première fois. Et, de nouveau, tout se bouleversa dans son cœur, comme si le péril était imminent, comme si sa passion et son espérance étaient déjà perdues sans ressource. « Que va-t-elle faire? Quelle est sa pensée? Elle s'attendait peut-être à ce qu'il allât aussitôt la rejoindre, et, déçue, elle veut maintenant le tenter? Que va-t-elle faire? » Elle s'acharnait contre cette incertitude comme contre une porte de fer qu'il lui eût fallu ouvrir de force pour recouvrer la lumière de sa vie. « Lui répondrai-je? Et si je lui répondais de façon à lui faire comprendre la vérité? Serait-il possible que mon amour fût pour le sien une prohibition? » Mais son âme se souleva de répugnance, de pudeur et de fierté. « Non, jamais, jamais elle n'apprendra de moi ma blessure; jamais, pas même si elle m'interrogeait! » Et elle sentit toute l'horreur de la rivalité avouée entre l'amante qui n'est plus

jeune et la vierge qui est forte de sa jeunesse intacte. Elle sentit l'humiliation et la cruauté de cette lutte inégale. « Mais, si ce n'était pas elle, — lui disait un esprit contraire, — ne serait-ce pas une autre? Crois-tu donc pouvoir conserver à ta triste passion un homme d'une telle nature? La seule condition qui t'aurait permis de l'aimer et de lui offrir ton amour fidèle jusqu'à la mort, c'était de maintenir le pacte que tu as violé. »

— C'est vrai, c'est vrai ! — murmura-t-elle comme si elle eût répondu à une voix distincte, à un arrêt formel prononcé dans le silence par le destin invisible.

« La seule condition à laquelle il puisse maintenant accepter ton amour et le reconnaître, c'est que tu le laisses libre, que tu renonces à la possession, que toujours tu donnes tout et que jamais tu ne réclames rien... A la condition d'être héroïque !... As-tu compris?

— C'est vrai, c'est vrai ! — répéta-t-elle en relevant le front.

Toute sa beauté morale resplendissait au sommet de son âme.

Mais le poison la mordit. Une fois encore, tous ses sens eurent le ressouvenir de toutes les caresses. La bouche, les mains, la force, l'ardeur du jeune homme passèrent dans son sang comme s'ils se dissolvaient en elle. Et elle resta là, immobile dans sa souffrance, muette dans sa fièvre, la chair et l'âme consumées comme ces pampres rouges et tachetés qui semblaient brûler par les bords à la façon des papiers jetés sur la braise.

Alors, un chant lointain flotta dans l'air sans changement, trembla dans la stupeur immense : un chant de voix féminines qui semblait sortir de poitrines brisées, de gorges fendues comme de fragiles roseaux, pareil à ces sons qui s'éveillent dans le fond des vieilles épinettes aux cordes affaiblies lorsqu'une main en presse les touches usées, un chant inégal et strident, sur un rythme vulgaire et allègre qui était triste comme les plus tristes choses de la vie, dans cette immobilité et dans cette lumière.

— Qui chante?

Avec une émotion obscure, elle se leva, s'approcha de la rive, tendit l'oreille pour écouter.

— Ce sont les folles de San-Clemente !

Il arrivait de cette île de la folie, de cet hospice clair et désolé, des fenêtres grillées de la terrible prison, le chœur allègre et lugubre qui tremblait, hésitait dans l'immensité extatique, devenait presque enfantin, s'affaiblissait, allait s'évanouir; puis de nouveau s'élevait, se renforçait, grinçait, se faisait presque déchirant ; puis s'interrompait comme si toutes les cordes vocales se fussent brisées en même temps, remontait comme un cri de torture, comme un appel de naufragés éperdus qui voient passer à l'horizon un navire, comme une clameur de moribonds; puis s'éteignait, finissait, ne ressuscitait plus.

***

Déchirante douceur de ce novembre souriant comme un malade à qui la souffrance accorde une trêve, et qui sait que c'est la dernière, et qui savoure la vie empressée à lui découvrir avec une grâce nouvelle ses plus délicates saveurs au moment de l'abandonner, et dont le sommeil diurne ressemble à celui d'un petit enfant qui, plein d'un lait léger, s'endormirait sur les genoux de la mort !

— Regardez là-bas, Foscarina, les monts Euganéens. Si le vent se lève, ils vont s'envoler dans les airs comme des voiles, et passeront sur notre tête. Je ne les ai jamais vus si transparents... Je voudrais un jour aller avec vous à Arquà. Là-bas, les villages sont roses comme les coquilles que l'on y trouve dans la terre par myriades. Lorsque nous arriverons, les premières gouttes d'une petite pluie soudaine enlèveront quelques pétales aux fleurs des pêchers. Pour ne pas nous mouiller, nous nous arrêterons sous un arc de Palladio. Puis, sans demander la route à personne, nous chercherons la fontaine de Pétrarque. Nous emporterons avec nous les *Rimes*, dans la petite édition de Missirini, ce livre minuscule que vous gardez à votre chevet et qui maintenant ne peut plus se fermer parce qu'il s'est gonflé d'herbes comme un herbier de poupée... Voulez-vous qu'un jour de printemps nous allions à Arquà?

Elle ne répondait rien, mais elle regardait les lèvres qui disaient toutes ces choses gentilles; et, sans espérance, elle

prenait à cet accent et à ce mouvement, rien de plus, un plaisir fugitif. Pour elle, dans ces images de renouveau et dans une sextine de Pétrarque, il y avait le même enchantement lointain; mais, dans la sextine, elle pouvait mettre un signet pour la retrouver, tandis que les images se perdaient avec l'heure qui passe. « Je ne boirai pas à cette fontaine », voulait-elle répondre; mais elle se tut, pour jouir doucement de cette caresse. « Oh! oui, enivre-moi d'illusions; joue ton jeu, fais de moi ce qu'il te plaît! »

— Voilà San-Giorgio-in-Alga. Nous serons à Fusina dans quelques minutes.

La petite île murée passa devant eux, avec sa madone de marbre qui se mire perpétuellement dans l'eau comme une nymphe.

— Pourquoi êtes-vous si douce, mon amie? Jamais je ne vous ai vue comme cela. En vous, aujourd'hui, on ne touche pas le fond. Je ne saurais vous dire quel sentiment d'indéfinissable mélodie je trouve aujourd'hui dans votre présence. Vous êtes ici, près de moi; je prends votre main; et cependant vous êtes diffuse aussi dans l'horizon, vous êtes l'horizon avec les eaux, avec les îles, avec les collines que je voudrais gravir. Quand je parlais, tout à l'heure, il me semblait que chacune de mes syllabes créait en vous des cercles se dilatant à l'infini comme ceux que vous voyez là, autour de cette feuille tombée de cet arbre tout en or... Est-ce vrai? Dites que c'est vrai! Ou regardez-moi.

Il se sentait enveloppé par l'amour de cette femme comme par l'air et par la lumière; il respirait dans cette âme comme dans un élément, et il en recevait une ineffable plénitude de vie, comme si d'elle et des profondeurs du jour naissait le même fleuve de choses mystérieuses, et que ce fleuve se déversât dans son cœur débordant. Le besoin de rendre la félicité qui lui était donnée l'élevait à un degré de reconnaissance presque religieux et lui suggérait des paroles de gratitude et de louange qu'il aurait prononcées s'il eût été agenouillé devant elle dans l'ombre. Mais la splendeur du ciel et des eaux s'était faite si grande aux alentours qu'il se tut comme elle se taisait. Et ce fut pour tous les deux une minute d'émerveillement et de communion dans la lumière, ce

fut un voyage bref et pourtant immense, où ils franchirent les vertigineux espaces qu'ils avaient au dedans de leur âme.

Le bateau aborda au rivage de Fusina. Réveillés, ils se regardèrent avec des yeux éblouis, et ils éprouvèrent tous les deux une sorte d'égarement qui ressemblait à la désillusion, quand ils mirent le pied à terre, quand ils virent ce rivage abandonné où poussaient de rares herbes pâles. Et les premiers pas leur furent fâcheux, parce qu'ils sentirent le poids de leur chair qui leur avait paru s'alléger dans le trajet fluide.

« Il m'aime donc? » Au cœur de la femme se ravivait la peine avec l'espérance. Elle ne doutait pas que l'ivresse de l'aimé fût sincère, que ses paroles répondissent à une ferveur interne. Elle savait combien il s'abandonnait entièrement à chaque onde de sa sensibilité, combien il était incapable de simulation et de mensonge. Plus d'une fois elle l'avait entendu proférer les vérités cruelles avec cette même grâce flexible et féline qu'ont dans le mensonge certains hommes adonnés à la séduction. Elle connaissait bien ce regard limpide et droit qui, par instants, devenait glacial ou dur, mais qui jamais ne devenait oblique. Seulement, elle connaissait aussi la rapidité et la diversité merveilleuses d'émotion et de pensée qui rendaient cet esprit insaisissable. Il y avait toujours en lui quelque chose d'ondoyant, de mobile et de vigoureux qui lui suggérait l'image double et diverse de la flamme et de l'eau. Et elle voulait l'atteindre, le captiver, le posséder! Il y avait toujours en lui une ardeur démesurée de vivre, comme si chaque seconde lui eût paru la dernière et qu'il eût été sur le point de s'arracher à la joie et à la douleur de l'existence, ainsi qu'on s'arrache aux caresses et aux larmes d'un adieu d'amour. Et c'était à cette avidité insatiable qu'elle voulait suffire elle seule!

Qu'est-ce qu'elle était donc pour lui, sinon un aspect de cette « Vie aux mille et mille visages » vers laquelle son désir, selon une figure de sa poésie, agitait continuellement « tous ses thyrses »? Pour lui, elle était un motif de visions et d'inventions, comme les collines, comme les bois, comme les orages. En elle, il buvait le mystère et la beauté, comme en toutes les formes de l'Univers. Et voilà que déjà il s'était

éloigné, que déjà il était occupé à une recherche nouvelle : ses yeux ingénus et mobiles cherchaient aux alentours le miracle, pour s'émerveiller et pour adorer.

Elle le regarda sans que lui-même tournât vers elle son visage, attentif à considérer les campagnes humides et vaporeuses que la voiture parcourait lentement. Elle était là, privée de toute force, incapable désormais de vivre en soi et pour soi, de respirer avec son propre souffle, de suivre une pensée qui fût étrangère à son amour, hésitant même à jouir des choses naturelles qu'il ne lui aurait pas indiquées, ayant besoin d'attendre qu'il lui communiquât ses rêves pour incliner vers ces campagnes son cœur souffrant.

Sa vie semblait se dissoudre et se contracter tour à tour. Une minute d'intensité s'évanouissait, et elle en attendait une autre ; et, entre l'une et l'autre, elle n'avait que le sentiment du temps qui fuit, de la lampe qui se consume, du corps qui se fane, des innombrables choses qui se corrompent et périssent.

— Mon amie, mon amie, — dit tout à coup Stelio en se tournant vers elle et lui prenant la main, avec une émotion qui lui était montée peu à peu jusqu'à la gorge et qui le suffoquait, — pourquoi sommes-nous venus en ces lieux ? Ils semblent si doux, et ils sont pleins d'épouvante !

Il fixait sur elle ce regard qui, de temps à autre, apparaissait dans ses yeux soudain comme un pleur, avec ce regard qui atteignait chez autrui le secret même de la conscience et descendait jusqu'à la plus intime obscurité de l'inconscience, profond comme celui d'un vieillard, profond comme celui d'un enfant. Et elle en tremblait comme si son âme eût été une larme de ces cils.

— Tu souffres ? — lui demanda-t-il avec une pitié inquiète, qui la fit pâlir. — Tu sens cette épouvante ?

Elle regarda autour d'elle avec l'anxiété d'une personne poursuivie, et crut voir surgir de la campagne mille fantômes funestes.

— Ces statues ! — dit Stelio avec un accent qui les transforma aux yeux de cette femme en témoins de sa propre ruine.

Et la campagne s'étendait autour d'eux, silencieuse comme

si les habitants l'eussent désertée depuis des siècles ou que tous dormissent couchés depuis la veille dans leurs fosses.

— Veux-tu que nous revenions en arrière ? Le bateau est encore là.

Elle semblait ne pas entendre.

— Réponds, Foscarina !

— Allons, allons, — répondit-elle. — En quelque endroit qu'on aille, le sort ne change pas.

Son corps s'abandonnait au mouvement des roues, au roulement berceur, et craignait de l'interrompre, et répugnait au plus léger effort, à la plus petite fatigue, dominé par une pesante inertie. Son visage était comme ces délicates couches de cendre qui se forment autour des braises allumées et qui en voilent la consomption.

— Chère, chère âme ! — dit-il en s'inclinant vers elle et en effleurant de ses lèvres la joue blême. — Serre-toi contre moi, abandonne-toi à moi avec confiance. Je ne te manquerai pas et tu ne me manqueras pas. Nous la trouverons, nous la trouverons, cette vérité secrète sur laquelle notre amour pourra se reposer à jamais, immuable. Ne sois pas fermée pour moi, ne souffre pas seule, ne me cache pas ton tourment ! Parle-moi, quand ton cœur se gonfle de chagrin. Laisse-moi croire que je pourrai te consoler. Ne nous taisons rien l'un à l'autre, ne nous cachons rien. J'ose te rappeler un pacte que tu as imposé toi-même. Parle-moi, et toujours je te répondrai sans mentir. Laisse-moi venir à ton aide, moi qui ai reçu de toi un si grand bien ! Dis-moi que tu n'as pas peur de souffrir... Je crois ton âme capable de supporter toute la douleur du monde. Fais que je ne perde pas ma foi en cette force de passion par laquelle souvent tu m'es apparue divine. Dis-moi que tu n'as pas peur de souffrir... Je ne sais ; je me trompe peut- être... Mais j'ai senti en toi une ombre, comme une volonté désespérée de t'éloigner, de te dérober, de trouver un dénouement... Pourquoi ? Pourquoi... Et, tout à l'heure, tandis que je regardais cette désolation terrible qui nous sourit, une grande épouvante m'a tout à coup serré le cœur : j'ai pensé que ton amour aussi pourrait changer comme toutes les choses, passer, se dissoudre. « Tu me perdras. » Ah ! cette parole,

c'est toi qui l'as dite, mon amie; elle est sortie de tes lèvres !

Elle ne répondait pas. Et, pour la première fois depuis qu'elle aimait, les paroles de l'aimé lui semblaient vaines, lui semblaient d'inutiles sons qui agitaient l'air mais n'avaient aucun pouvoir. Pour la première fois, il lui sembla que l'aimé lui-même était une faible et anxieuse créature, courbée sous les lois inéluctables. Elle eut pitié de lui comme d'elle-même. Voilà qu'il lui imposait, lui aussi, la condition d'être héroïque, le pacte de la douleur et de la violence. Au moment même où il essayait de la consoler et de la réconforter, il lui prédisait les fortes épreuves, la préparait au supplice. Mais que valait le courage, que valait l'effort? Que pouvaient valoir les misérables agitations humaines? Et pourquoi donc pensaient-ils à l'avenir, au lendemain incertain? Le Passé régnait seul autour d'eux, et eux-mêmes n'étaient rien, et tout n'était rien. « Nous sommes des moribonds, toi et moi, nous sommes deux moribonds. Nous rêvons, et nous mourons. »

— Tais-toi ! — lui dit-elle avec un léger souffle, comme si elle eût cheminé dans une nécropole.

Et, à fleur de lèvres, un sourire apparut, presque imperceptible, pareil à celui qui était diffus dans les campagnes ; et ce sourire se fixa sur sa bouche, y demeura immobile comme sur les lèvres d'un portrait.

Les roues glissaient, glissaient sur la route blanche, le long des berges de la Brenta. Le fleuve, magnifique et glorieux dans les sonnets des abbés galants, à l'époque où sur ses eaux courantes descendaient les bateaux pleins de musiques et de plaisirs, avait maintenant l'humble aspect d'un canal où barbotaient en bandes les canards verts et bleus. Par toute la plaine basse et mouillée, les champs fumaient, les plantes se dépouillaient, les feuilles pourrissaient dans l'humidité de la glèbe. Une lente vapeur d'or flottait sur l'immense décomposition végétale qui semblait atteindre aussi les pierres, les murs, les maisons, et les défaire comme les feuilles. Depuis la Foscara jusqu'à la Barbariga, les villas princières — où la vie aux pâles veines, délicatement empoisonnée par les fards et les parfums, s'était éteinte en badi-

nages langoureux sur un grain de beauté, sur un barbet ou sur un « bombé », — se désagrégeaient dans l'abandon et dans le silence. Plusieurs avaient l'aspect de la ruine humaine, avec leurs ouvertures vides qui ressemblaient aux orbites aveugles, aux bouches édentées. D'autres, à première vue, semblaient sur le point de se réduire en miettes et en poussière, comme les chevelures des mortes quand on découvre leur tombe, comme les vieux vêtements rongés par les mites quand on ouvre les armoires depuis longtemps fermées. Les murs d'enceinte étaient renversés, les pilastres brisés, les grilles tordues, les jardins envahis par les cultures potagères. Mais, çà et là, tout près, au loin, partout, dans les vergers, dans les vignes, parmi les choux argentés, parmi les légumes, au milieu des pâturages, sur les tas de fumier et de marc de raisin, sous les meules de paille, au seuil des chaumières, partout, dans la campagne fluviale, se dressaient les statues survivantes. Elles étaient innombrables, tout un peuple dispersé, blanches encore, ou grises, ou jaunes de lichens, ou verdies par les mousses, ou bigarrées de taches, et dans toutes les attitudes, et faisant tous les gestes, Déesses, Héros, Nymphes, Saisons, Heures, avec leurs arcs, avec leurs flèches, avec leurs guirlandes, avec leurs cornes d'abondance, avec leurs torches, avec tous les emblèmes de la puissance, de la richesse et du plaisir, exilées des fontaines, des grottes, des labyrinthes, des berceaux, des portiques, amies du buis et du myrte toujours verts, protectrices des amours fugitives, témoins des serments éternels, figures d'un rêve beaucoup plus ancien que les mains qui les avaient formées et que les yeux qui les avaient contemplées dans les jardins détruits. Et, sous le doux soleil de ce tardif été des morts, leurs ombres, qui s'allongeaient peu à peu sur la campagne, semblaient être les ombres de l'irrévocable Passé, de ce qui n'aime plus, de ce qui ne rit plus, de ce qui ne pleure plus, de ce qui ne revivra jamais plus, de ce qui ne reviendra jamais plus. Et la muette parole sur leurs lèvres de pierre était la même que disait l'immobile sourire sur les lèvres de la femme fanée : — RIEN.



Mais, ce jour-là, ils connurent d'autres ombres, d'autres épouvantes.

Désormais, le sens tragique de la vie les occupait tous deux; et en vain s'efforçaient-ils de vaincre cette corporelle tristesse où, de seconde en seconde, leurs esprits se faisaient plus lucides et plus inquiets. Ils se tenaient par la main, comme s'ils avaient cheminé dans l'obscurité, ou dans des lieux périlleux. Ils parlaient rarement; de temps à autre, ils se regardaient dans les prunelles; et les yeux de l'un versaient dans les yeux de l'autre une onde confuse, qui n'était que l'horreur et l'amour débordants. Mais leurs cœurs ne s'allégeaient pas.

— Nous continuons?

— Oui.

Ils se tenaient par la main étroitement, comme s'ils eussent fait une étrange épreuve, résolus d'expérimenter jusqu'à quelle profondeur pouvaient atteindre les forces jointes de leur mélancolie. A Dolo, les roues firent craquer les feuilles de châtaignier qui recouvraient le chemin; et les grands arbres rouillés flamboyèrent sur leurs têtes comme des rideaux de pourpre qui s'incendieraient. Plus loin, la villa Barbariga leur apparut, seule et désolée au milieu de son jardin dénudé, rougeâtre, avec les traces des anciennes peintures sur les crevasses de sa façade, tels des restes de cinabre dans les rides d'une vieille femme galante. Et, à chaque regard, les lointains de la campagne s'atténuaient davantage et bleuissaient, comme les choses qui se submergent.

— Voici Strà.

Ils descendirent devant la villa des Pisani, entrèrent; accompagnés par le gardien, ils visitèrent les appartements déserts. Ils entendirent le bruit de leurs pas sur le marbre qui les reflétait, l'écho dans les voûtes historiées, le gémissement des portes s'ouvrant et se refermant, la voix fastidieuse réveillant les souvenirs. Les pièces étaient vastes, tendues d'étoffes passées, ornées dans le style de l'Empire, avec les emblèmes napoléoniens. Dans l'une, les murs étaient couverts par les por-

traits des Pisani, procurateurs de Saint-Marc; dans une autre, par les médaillons en marbre de tous les doges ; dans une autre, par une série de fleurs peintes à l'aquarelle et placées dans des cadres délicats, pâles comme ces fleurs desséchées que l'on met sous verre en souvenir d'un amour ou d'une mort. Dans une autre, la Foscarina dit en entrant :

— *Col tempo !* Ici encore.

Il y avait sur une console une traduction en marbre de la figure de Francesco Torbido, rendue plus horrible par le relief, par la subtile application du statuaire à distinguer l'un de l'autre, avec le ciseau, chaque tendon, chaque sillon, chaque ride. Et, aux portes de la salle, apparurent les fantômes des femmes couronnées qui avaient caché leur infortune et leur dépérissement dans cette demeure ample comme un palais et comme un monastère.

— Marie-Louise de Parme, en 1817, — expliquait la voix fastidieuse.

Et Stelio :

— Ah! la reine d'Espagne, l'épouse de Charles IV, la maîtresse de Manuel Godoï! Celle-là, entre toutes, m'attire. Elle est venue ici au temps de l'exil. Savez-vous si elle y a résidé avec le roi et avec le favori ?

Mais le gardien ne savait que ce nom et cette date.

— Pourquoi vous attire-t-elle ? demanda la Foscarina. Je ne sais rien de son histoire.

— Sa fin, les dernières années de sa vie d'exil après tant de passion et tant de luttes, sont d'une poésie extraordinaire.

Et il lui dépeignit cette figure violente et tenace, le roi faible et crédule, le bel aventurier qui avait joui du lit de la reine et avait été traîné sur le pavé par la foule en furie, les agitations de ces trois existences liées par le sort et emportées dans la volonté de Napoléon comme des pailles dans l'ouragan, le tumulte d'Aranjuez, l'abdication, l'exil.

— Ce Godoï, le Prince de la Paix, comme le roi l'avait appelé, suivit les souverains dans l'exil, fidèlement : il resta fidèle à sa royale amante, et elle à lui. Et toujours ils vécurent ensemble sous le même toit, et jamais Charles ne soupçonna la vertu de Marie-Louise, et, jusqu'à sa mort, il couvrit les deux amants de sa bénignité inaltérable. Imaginez

leur séjour en ce lieu; imaginez ici un tel amour sorti sain et sauf d'un si terrible orage. Tout était brisé, abattu, réduit en poudre par la force du destructeur. Bonaparte avait passé par là, et il n'avait pas étouffé sous la ruine cet amour déjà chenu ! La fidélité de ces deux violents ne m'émeut pas moins que la crédulité du roi débonnaire. Ils vieillirent ainsi. Figurez-vous !... La reine mourut d'abord, puis le roi; et le favori, moins âgé qu'eux, vécut encore quelques années une vie errante...

— Cette chambre est celle de l'Empereur ! — dit solennellement le gardien, en ouvrant les deux battants d'une porte.

Dans la villa du doge Alvise, la grande ombre semblait omniprésente. Les aigles impériales, signe de sa puissance, dominaient d'en haut toutes ces pâles reliques. Mais, dans la chambre jaune, cette ombre occupa le vaste lit, se coucha sous le baldaquin, entre les quatre colonnes surmontées par les flammes d'or. Le sigle formidable au milieu de la couronne de laurier resplendissait sur le chevet. Et cette espèce de couche funèbre se prolongeait dans le miroir terni, entre deux Victoires qui soutenaient les candélabres.

— L'Empereur a couché dans ce lit? — demanda le jeune homme au gardien qui lui montrait sur la muraille le portrait du condottiere emmantelé d'hermine, lauré et sceptré ridiculement comme au sacre béni par Pie VII. — Cela est-il certain?

Il s'étonnait de n'avoir pas éprouvé ce trouble que donnent aux cœurs ambitieux les traces du héros, cet énergique sursaut qu'il connaissait bien. Ce qui rendait obtus son esprit, c'était peut-être l'odeur du renfermé, la moisissure des vieilles étoffes et des matelas, la surdité de ce silence où le grand nom restait sans aucune résonance, tandis que le rongement d'un taret y persistait d'une façon si distincte que Stelio croyait l'avoir à l'intérieur de l'oreille.

Il souleva un bord de la courtepointe jaune, et il le laissa retomber aussitôt, comme si, dessous, il eût aperçu l'oreiller plein de vermine.

— Allons-nous-en ! sortons ! — dit la Foscarina qui, par les vitres de la fenêtre, avait regardé le parc où le soleil

oblique faisait alterner ses bandes fauves avec les zones glauques de l'ombre. — On ne respire pas, ici.

Effectivement, l'air y manquait comme dans une crypte.

— Maintenant, — poursuivit la voix fastidieuse, — nous passons à la chambre de Maximilien d'Autriche, qui avait placé son lit dans le cabinet d'Amélie de Beauharnais.

Ils traversèrent la pièce dans une lueur vermeille. Le soleil frappait sur un canapé cramoisi, irisait les gouttes de cristal d'un lustre gracile, allumait sur la muraille le rouge des raies perpendiculaires. Stelio s'arrêta sur le seuil, se retourna, évoqua dans cette splendeur sanglante la figure pensive du jeune archiduc aux yeux bleus, la belle fleur de Habsbourg tombée sur la terre barbare un matin d'été.

— Partons ! supplia de nouveau la Foscarina, qui le voyait s'attarder.

Elle fuyait à travers le salon immense peint à fresque par Tiepolo, tandis que, derrière elle, le bronze corinthien de la grille rendait en se fermant un son clair comme celui d'une clochette, qui se propageait en longues vibrations dans la concavité de la voûte. Elle fuyait, éperdue, comme si tout le palais menaçait de s'écrouler sur elle, et que la lumière fût sur le point de manquer, et qu'elle craignît de se trouver seule dans les ténèbres, avec ces fantômes de malheur et de mort. Et lui, marchant dans l'air agité par cette fuite, entre ces murailles lourdes de reliques et de spectres, derrière l'actrice fameuse qui, sur toutes les scènes du monde, avait simulé la fureur des passions mortelles, les efforts désespérés de la volonté et du désir, le conflit violent des sorts superbes, il perdait la chaleur de ses veines comme s'il eût cheminé dans une bise froide, sentait son cœur se glacer, son courage faiblir, sa raison de vivre perdre toute force, et se relâcher ses attaches avec les personnes et avec les choses, et chanceler et se dissiper les magnifiques illusions qu'il avait données à son âme pour l'exciter à se surpasser elle-même et à surpasser son destin.

— Sommes-nous encore vivants ? — demanda-t-il, quand ils furent à l'air libre, dans le parc, loin de l'affreuse odeur.

Et il prit la Foscarina par les mains, la secoua un peu, la

regarda au fond des prunelles, essaya de sourire ; puis il l'entraîna vers le soleil, sur l'herbe du pré.

— Quelle tiédeur ! Sens-tu ? Comme l'herbe est bonne !

Il ferma les yeux à demi pour recevoir sur ses paupières les rayons lumineux, subitement repris par la volupté de vivre. Elle fit comme lui, séduite par le plaisir de son ami ; et, entre ses cils, elle regardait cette bouche fraîche et sensuelle. Ils restèrent ainsi quelques instants sous la caresse du soleil, les pieds dans l'herbe, les mains dans les mains ; et, au milieu du silence, ils sentaient palpiter leurs veines comme les ruisseaux qui se font plus rapides quand vient le dégel, au printemps. Elle repensa aux Monts Euganéens, aux villages rosés comme les coquilles fossiles, aux premières gouttes de la pluie sur les feuilles nouvelles, à la fontaine de Pétrarque, à toutes les gentilles choses.

— La vie pourrait encore être douce ! — soupira-t-elle, d'une voix qui fut le miracle de l'espérance prête à renaître.

Le cœur de l'aimé fut comme un fruit qu'un rayon miraculeux mûrirait tout à coup. La bonté et le délice inondèrent son âme et sa chair. Une fois encore il jouit de l'instant présent comme si c'était le dernier de sa vie. L'amour fut exalté au-dessus du destin.

— Tu m'aimes ? Dis !

Elle ne répondit pas ; mais elle ouvrit de grands yeux et elle eut dans le cercle de ses iris l'immensité de l'Univers. Jamais l'amour immense ne fut signifié d'une façon plus puissante par une créature terrestre.

— Elle est douce, elle est douce, la vie avec toi, pour toi, hier comme demain !

Il paraissait enivré d'elle, du soleil, de l'herbe, du ciel divin, comme de choses jamais vues, jamais possédées. Le prisonnier qui, à l'aube, sort de la prison étouffante, le convalescent qui regarde la mer après avoir regardé la mort, sont moins enivrés qu'il ne l'était.

— Veux-tu que nous partions ? Veux-tu que nous laissions derrière nous la mélancolie ? Veux-tu que nous allions dans des pays qui n'ont pas d'automne ?

« Il est en moi, l'automne ; et partout je l'emporterai avec

moi ! » pensa-t-elle; mais elle souriait de ce faible sourire qui voilait sa souffrance. « C'est moi, moi qui partirai, qui disparaîtrai, qui m'en irai mourir au loin, ô mon amour, mon amour ! »

Durant cette minute de relâche, elle n'avait réussi ni à vaincre sa tristesse ni à ressusciter son espérance ; mais, pourtant, sa peine était devenue plus molle, avait perdu toute âcreté, toute rancune.

— Veux-tu que nous partions ?

« Partir, toujours partir, errer par le monde, s'en aller au loin ! — pensait la femme nomade. — Jamais de répit, jamais de repos. L'anxiété de la course n'est pas apaisée encore, et déjà la trêve expire. Tu voudrais me consoler, mon ami ; et, pour me consoler, tu me proposes d'aller au loin une fois de plus, alors que depuis hier seulement je suis rentrée dans ma maison ! »

Tout à coup, ses yeux furent comme une source jaillissante.

— Laisse-moi dans ma maison encore un peu ! Et toi aussi, reste, si cela t'est possible. Plus tard, tu seras libre, tu seras heureux... Tu as devant toi un temps si long ! Tu es jeune. Tu obtiendras ce qui t'est dû. Pour t'avoir attendu, on ne te perdra pas !

Ses yeux avaient deux visières de cristal qui brillaient au soleil, presque fixes dans ce visage fiévreux.

— Ah ! toujours la même ombre ! — s'écria Stelio fiévreux avec une impatience qu'il ne put contenir. — Mais à quoi penses-tu ? Que crains-tu ? Pourquoi ne me parles-tu pas de ce qui t'afflige ? Expliquons-nous, enfin ! Qui m'attend ?

Elle frémit d'épouvante à cette question qui lui sembla inattendue et nouvelle, bien que répétant ses propres paroles. Elle frémit de se retrouver si près du péril, comme si, en cheminant à travers cette bonne herbe, un précipice se fût ouvert sous ses pieds.

— Qui m'attend ?

Et voilà que, soudain, là, dans ce lieu étranger, sur cette belle prairie, à la fin du jour, après toutes ces apparitions de spectres sanglants ou exsangues, surgissait une vivante forme de volonté et de désir qui l'emplissait d'une terreur autrement

forte. Voilà que, soudain, par-dessus toutes ces figures du passé, se dressait une figure d'avenir; et, de nouveau, l'aspect de la vie se transformait, et le bien de ce bref répit était déjà perdu, et cette bonne herbe sous les pieds n'était plus rien.

— Oui, nous causerons, si vous le voulez... Pas à présent...

Sa gorge serrée laissait à peine passer la voix; et elle tenait son visage un peu relevé, pour que les cils pussent arrêter les larmes.

— Ne sois pas triste, ne sois pas triste! — supplia le jeune homme, dont l'âme était suspendue à ces cils humides comme ces larmes qui ne coulaient pas. — Tu as mon cœur dans ta main. Je ne te manquerai pas. Pourquoi te tourmentes-tu? Je t'appartiens.

Pour lui aussi, Donatella était là, debout, avec ses reins arqués, avec son corps agile et robuste de Victoire sans ailes, toute armée de sa virginité, attirante et hostile, prête à lutter et à se rendre. Mais son âme était suspendue aux cils de l'autre comme ces larmes qui voilaient les pupilles où il avait vu l'immensité de l'amour.

— Foscarina!

Enfin les gouttes chaudes se versèrent; mais elle ne les laissa pas couler le long de ses joues. Par un de ces gestes qui souvent naissaient de sa douleur avec la grâce imprévue d'une aile qui se dégage, elle les arrêta, s'en mouilla les doigts, s'en répandit l'humidité sur les tempes, sans les essuyer. Et, tandis qu'elle gardait ainsi son pleur sur elle-même, elle voulut sourire.

— Pardonnez-moi, Stelio. Je suis si faible!

Éperdûment alors il aima les stries délicates qui rayonnaient du coin des yeux vers les tempes humides et les petites veines sombres qui rendaient les paupières semblables aux violettes, et l'ondulation des joues, et le menton effilé, et tout ce qui semblait touché par le mal d'automne, toute l'ombre répandue sur ce passionné visage.

— Ah! ces doigts chéris, beaux comme les doigts de Sofia! Permets que je te les baise tout mouillés encore!

Dans sa caresse, il l'entraînait à travers le pré, sur une zone d'or vert. Léger, le bras passé sous le bras de sa com-

pagne, il baisait une à une les phalanges de ces doigts plus fins que les tubéreuses non épanouies. Elle frissonnait. Il la sentait frissonner à chaque touche de ses lèvres.

— Ils sentent le sel.

— Prends garde, Stelio. Quelqu'un peut nous voir.

— Il n'y a personne.

— Mais là-bas, dans les serres...

— On n'entend pas une voix. Écoute.

— Silence étrange. L'extase !

— On entend la chute d'une feuille.

— Et ce gardien ?

— Il est allé à la rencontre de quelque autre visiteur.

— Est-ce qu'il en vient ici ?

— L'autre jour, Wagner y est venu avec Daniela von Bülow.

— Ah ! oui, la nièce de la comtesse d'Agoult, de Daniel Stern !

— Entre tous ces fantômes, quel est celui avec qui s'est entretenu le grand cœur malade ?

— Qui sait ?

— Avec lui-même, avec lui seul, peut-être ?

— Peut-être.

— Regarde les vitrages des serres, comme ils brillent. Ils semblent irisés. La pluie, le soleil et le temps les peignent ainsi. Ne dirait-on pas qu'il s'y mire un lointain crépuscule ? Tu t'es peut-être arrêtée, un jour, sur le quai Pesaro, à regarder la belle pentaphore des Évangélistes. Si tu levais les yeux, tu voyais les verrières du palais peintes merveilleusement par les intempéries.

— Tu connais tous les secrets de Venise, toi !

— Pas tous encore.

— Quelle chaleur, ici ! Regarde comme les cèdres sont grands. Il y a un nid d'hirondelle suspendu à la poutre, là.

— Elles sont parties tard, cette année, les hirondelles.

— Est-ce vrai, qu'au printemps tu me conduiras sur les Monts Euganéens ?

— Oui, Fosca, je le voudrais.

— Le printemps est si loin !

— La vie peut encore être douce.

— On rêve,

— Orphée avec sa lyre, tout vêtu de lichens!

— Ah! quelle allée de rêves! Nul n'y passe plus. De l'herbe, de l'herbe... Il n'y a pas une seule trace humaine.

— Deucalion avec les pierres, Ganymède avec l'aigle, Diane avec le cerf, toute la mythologie.

— Que de statues! Mais celles-ci, au moins, ne sont pas exilées. Les vieilles charmilles les protègent encore.

— Ici se promenait Marie-Louise de Parme, entre le roi et le favori. De temps à autre, elle s'arrêtait pour écouter le bruit des cisailles qui taillaient les charmilles en forme d'arceaux. Elle laissait tomber son mouchoir parfumé de jasmin, et don Manuel Godoï le ramassait d'un mouvement svelte encore, en dissimulant la douleur que lui donnait à la hanche le geste de se baisser : un souvenir des outrages subis dans les rues d'Aranjuez entre les mains de la canaille. Comme le soleil était tiède et que le tabac était excellent dans la tabatière émaillée, le roi sans couronne disait avec un sourire : « Certes, notre cher Bonaparte est moins bien à Sainte-Hélène. » Mais le démon du pouvoir, de la lutte et de la passion se réveillait au cœur de la reine... Regarde ces roses rouges!

— Elles brûlent. On dirait qu'elles ont dans la corolle un charbon allumé. Elles brûlent, vraiment.

— Le soleil s'empourpre. C'est l'heure des voiles de Chioggia, sur la lagune.

— Cueille-moi une rose.

— La voici.

— Oh! elle s'effeuille!

— En voici une autre.

— Elle s'effeuille!

— Elles sont toutes sur le point de mourir. Celle-ci, peut-être non.

— Ne la cueille pas!

— Regarde. Elles se font de plus en plus rouges. Le velours de Bonifazio... Tu te rappelles? C'est la même puissance.

— « La fleur interne du feu. »

— Quelle mémoire!

— Entends-tu? On ferme les portes des serres.

— Il est l'heure de s'acheminer vers la sortie.

— Déjà l'air commence à fraîchir.

— Tu as froid?

— Non, pas encore.

— Tu as laissé ton manteau dans la voiture?

— Oui.

— Nous attendrons à Dolo le passage du train. Nous rentrerons par le train à Venise.

— Oui.

— Nous avons encore le temps.

— Qu'est-ce que cela? Regarde.

— Je ne sais...

— Quelle odeur amère! Un bosquet de buis et de charmilles...

— Ah! c'est le labyrinthe.

Il était clos par une grille de fer toute rouillée, entre des pilastres qui portaient deux Amours à cheval sur des dauphins de pierre. De l'autre côté de la grille, on n'apercevait que le commencement d'un sentier et une espèce de taillis enchevêtré et dur, une apparence mystérieuse et touffue. Au centre du dédale se dressait une tour; et, sur le faîte de la tour, la statue d'un guerrier semblait en vedette.

— Es-tu jamais entrée dans un labyrinthe? — demanda Stelio à son amie.

— Jamais, répondit-elle.

Ils s'attardèrent à examiner ce jeu illusoire combiné par un jardinier ingénieux pour l'amusement des dames et des sigisbées, au temps des paniers et des gilets fleuris. Mais l'âge et l'abandon l'avaient rendu sauvage et triste, lui avaient enlevé tout caractère de grâce et de régularité, l'avaient changé en un épais fourré d'un brun jaunâtre, plein d'inextricables détours, où les rayons obliques du couchant rougeoyaient si fort que, çà et là, les buissons ressemblaient à des bûchers qui brûleraient sans fumée.

— Il est ouvert, — dit Stelio, qui, en s'appuyant sur la grille, avait senti qu'elle cédait. — Tu vois?

Il poussa le fer rouillé, qui grinça sur ses gonds disjoints; puis il franchit le seuil et fit quelques pas en avant.

— Où vas-tu? — lui demanda sa compagne avec une frayeur instinctive, en allongeant la main pour le retenir.

— Tu ne veux pas que nous entrions ?

Elle était perplexe. Mais le labyrinthe les attirait par son mystère, illuminé de cette flamme profonde.

— Et si nous allions nous perdre ?

— Tu vois qu'il est petit. Nous retrouverons facilement la porte.

— Et si nous ne la retrouvons pas ?

Il rit de cette crainte puérile.

— Nous resterons à tourner pendant toute l'éternité.

— Non, non. Il n'y a personne dans le voisinage. Allons-nous-en !

Elle essaya de le ramener en arrière; mais il s'en défendit, recula dans le sentier, disparut tout à coup en riant..

— Stelio ! Stelio !

Elle ne le voyait plus; mais elle entendait son rire sonner parmi l'enchevêtrement sauvage.

— Reviens ! Reviens !

— Non. Viens me chercher, toi !

— Reviens, Stelio ! Tu vas te perdre.

— Je trouverai Ariane.

A ce nom, elle sentit son cœur bondir, puis se serrer, palpiter confusément. N'était-ce pas ainsi que, le premier soir, il avait appelé Donatella ? Ne l'avait-il pas appelée Ariane, là-bas, sur l'eau, quand il était assis aux genoux de la jeune fille ? Elle se souvenait des paroles mêmes : « Ariane a un don divin par où son pouvoir dépasse toute limite... » Elle se souvenait de l'accent, de l'attitude, du regard.

Une angoisse tumultueuse la bouleversa, offusqua sa raison, l'empêcha de reconnaître dans les paroles de son ami un jeu du hasard, l'insouciance d'une gaieté spontanée. La terreur qui se cachait au fond de son amour désespéré s'insurgea, la maîtrisa, l'aveugla misérablement. Le petit fait accidentel prit un aspect de cruauté et de dérision. Elle entendait encore ce rire sonner parmi l'enchevêtrement sauvage.

— Stelio !

Dans une hallucination frénétique, elle cria comme si elle le voyait enlacé par l'autre, arraché de ses bras pour jamais.

— Stelio !

— Cherche-moi ! — répondit-il en riant, invisible.

Elle s'élança dans le dédale, pour le retrouver ; elle alla droit vers la voix et le rire, emportée par son élan. Mais le sentier se tordit : une muraille de buis obscur se dressa devant elle et l'arrêta, impénétrable. Elle suivit la courbe trompeuse : et un détour succédait à l'autre, et tous les détours étaient semblables, et les circuits paraissaient n'avoir pas de fin.

— Cherche-moi ! — répéta la voix à travers les haies vives, lointaine.

— Où es-tu ? Où es-tu ? Est-ce que tu me vois ?

Elle se mit en quête de trouées pour y plonger son regard. Elle n'apercevait que l'épaisse trame des branches et la rougeur du crépuscule qui d'un côté les allumait toutes, tandis que, de l'autre, l'ombre les noircissait. Les buis et les charmilles étaient entremêlés, les feuilles toujours vertes se confondaient avec les feuilles mourantes, les plus sombres avec les plus pâles, dans un contraste de vigueur et de langueur, dans une ambiguïté qui augmentait l'égarement de la femme haletante.

— Je me perds. Viens au devant de moi.

De nouveau, le rire juvénile sonna dans le fourré.

— Ariane, Ariane, le fil !

Maintenant, le son venait de la partie opposée, la frappait aux reins comme un coup d'estoc.

— Ariane !

Elle revint en arrière, courut, tourna, essaya de passer à travers la muraille, écarta le feuillage, cassa une branche. Elle ne vit rien que le dédale multiple et partout le même. Enfin, elle entendit un pas si proche qu'elle crut l'avoir aux épaules, et elle tressaillit. Mais elle se trompait. Elle explora encore une fois la prison végétale où elle était enfermée, prêta l'oreille, attendit ; elle ne perçut que son propre souffle et la pulsation de ses poignets. Le silence était devenu très profond. Elle regarda le ciel qui se courbait, immense et pur, sur les deux rameuses parois qui la retenaient prisonnière. Il semblait qu'il n'y eût au monde que cette immensité et cette étroitesse. Et elle ne réussissait pas à séparer par sa pensée la réalité de ce lieu et l'image de son supplice

intérieur, l'aspect naturel des choses et cette espèce de vivante allégorie créée par sa propre angoisse.

— Stelio, où es-tu ?

Pas de réponse. Elle écouta. Elle attendit vainement. Les secondes lui semblaient des heures.

— Où es-tu ? J'ai peur.

Pas de réponse. Mais où donc s'en était-il allé ? Est-ce qu'il avait retrouvé la sortie ? Est-ce qu'il l'avait laissée là toute seule ? Voulait-il continuer ce jeu cruel ?

Une envie furieuse de hurler, de sangloter, de se jeter par terre, de se débattre, de se faire mal, de mourir, assaillit l'insensée. De nouveau elle leva les yeux vers le ciel muet. Les cimes des hautes charmilles rougeoyaient comme les sarments lorsqu'ils ne jettent plus de flammes et vont se réduire en cendres.

— Je te vois ! — dit à l'improviste la voix rieuse, dans l'ombre basse, tout près.

Elle sursauta ; elle se pencha dans l'ombre.

— Où es-tu ?

Il rit entre les feuilles, sans se montrer, comme un faune aux aguets. Ce jeu l'excitait : tous ses membres s'échauffaient et se déliaient par l'exercice de leur agilité ; et le mystère sauvage, le contact du sol, l'odeur de l'automne, la singularité de cette aventure imprévue, l'effarement de cette femme, la présence même des déités marmoréennes, mêlaient à son plaisir corporel une illusion de poésie antique.

— Où es-tu ? Oh ! ne joue plus ainsi ! Ne ris plus de cette façon ! Assez, assez !

Il s'était glissé à quatre pattes dans le buisson, tête nue. Sous ses genoux, il sentait les feuilles mortes, la mousse molle. Et, comme il respirait parmi les branches et palpitait au milieu d'elles et avait tous les sens pris par ce plaisir, la communion de sa vie avec la vie végétale se fit plus étroite, et l'enchantement de son imagination renouvela dans cet enchevêtrement de passages incertains l'industrie du premier ouvrier d'ailes, le mythe du monstre né de Pasiphaé et du Taureau, la légende attique de Thésée en Crète. Tout ce monde devint réel pour lui. Sous le rouge soir d'automne, il se transfigurait, selon les instincts de son sang et les sou-

venirs de son esprit, en une de ces formes ambiguës moitié animales et moitié divines, en un de ces génies agrestes dont la gorge se gonflait des mêmes glandes qui pendent au cou des chèvres. Une lasciveté joyeuse lui suggérait des actes et des gestes étranges, des surprises, des embûches, lui représentait l'allégresse d'une poursuite, d'une poussée à terre, d'une rapide union sur la mousse ou contre le buis inculte. Alors, il désira une créature qui lui ressemblerait, une poitrine fraîche à laquelle il pourrait communiquer son hilarité, deux jambes agiles, deux bras prêts à la lutte, une proie à capturer, une virginité à forcer, une violence à accomplir. Donatella aux reins arqués lui réapparut.

— Assez, Stelio ! Je n'ai plus de forces... Je vais tomber par terre.

La Foscarina, sentant le bord de sa robe tiré par une main qui passait à travers le buisson, jeta un cri. Elle se pencha, entrevit dans l'ombre, parmi les rameaux, la face du faune rieur. Ce rire éclata sur son âme sans l'illuminer, sans rompre l'horrible peine qui l'étreignait. Sa souffrance devint même plus aiguë, par le contraste entre cette joie toujours nouvelle et sa perpétuelle inquiétude, entre cet oubli léger et le poids de son fardeau. Elle reconnut plus clairement son erreur et la cruauté de la vie qui plaçait là, dans le lieu où elle souffrait, la figure de l'autre. A peine eut-elle, en se penchant, aperçu la face du jeune homme, qu'aussitôt, avec la même évidence, elle aperçut celle de la cantatrice qui se penchait comme elle, imitait son acte à la façon de l'ombre qui répète un geste sur une cloison éclairée. Tout se brouilla dans son esprit ; et sa pensée ne réussit pas à mettre un intervalle entre la réalité et cette image. L'autre se superposa à elle-même, l'opprima, la supprima.

— Lâche-moi ! lâche-moi ! Je ne suis pas celle que tu cherches...

Sa voix était si changée que Stelio interrompit son rire et son jeu : il retira le bras ; il se mit debout. Elle cessa de le voir. La rameuse muraille se dressait entre eux, impénétrable.

— Mène-moi dehors ! Je ne me soutiens plus, je n'ai plus de forces... Je souffre.

Il ne trouvait pas les paroles pour l'apaiser, pour la récon-

forter. La simultanéité de son récent désir et de cette divination soudaine l'avait frappé profondément.

— Attends, attends un peu ! Je tâcherai de retrouver la sortie. J'appellerai quelqu'un...

— Tu t'en vas?

— N'aie pas peur, n'aie pas peur. Il n'y a aucun danger.

Tout en parlant ainsi pour la rassurer, il comprenait l'inutilité de ce qu'il disait, le désaccord entre cette risible aventure et l'obscure émotion née d'une cause bien différente. Et lui aussi, maintenant, il avait en lui-même l'étrange ambiguïté par où ce petit événement se présentait avec deux aspects confondus : car, sous son inquiétude, persistait une envie de rire qu'il réprimait, si bien que cette souffrance lui était nouvelle comme certaines angoisses qui naissent de l'extravagance des rêves.

— Ne t'en va pas ! — suppliait-elle, sous l'empire de son hallucination. — Là, au tournant, nous nous rencontrerons peut-être. Essayons ! Prends-moi les mains.

Par une trouée, il lui prit les mains; et il tressaillit en les touchant, tant elles étaient froides.

— Foscarina ! Qu'as-tu ? C'est vrai, que tu ne te sens pas bien? Attends! Je vais enfoncer la haie.

Il entreprit de forcer le fourré, brisa quelques branches; mais l'entrelacs résistait, très robuste. Il se blessa inutilement.

— C'est impossible !

— Crie ! Appelle quelqu'un !

Il cria dans le silence. Les cimes des hautes parois végétales s'étaient éteintes; mais, dans le ciel supérieur, se répandait une rougeur pareille à une réverbération de bois incendiés sur l'horizon. Une troupe de canards sauvages passait, rangée en triangle, les cous tendus, noire.

— Laisse-moi m'en aller ! Je retrouverai la tour facilement. J'appellerai. On entendra mes cris.

— Non ! non !

Elle entendit qu'il s'éloignait, suivit le bruit de ses pas, s'égara de nouveau dans les méandres, se trouva de nouveau seule et affolée. Elle s'arrêta. Elle attendit. Elle prêta l'oreille. Elle regarda le ciel, vit le grand vol triangulaire disparaître

dans le lointain. Elle perdit le sentiment de la durée. Les secondes lui semblèrent des heures.

— Stelio ! Stelio !

Elle n'était plus capable d'autres efforts pour vaincre le désordre de ses nerfs exaspérés. Elle sentait venir la crise extrême de la folie, comme on sent le tourbillon qui s'approche.

— Stelio !

Il entendait cette voix d'angoisse, et continuait anxieusement sa recherche par les chemins sinueux qui tantôt le rapprochaient et tantôt l'éloignaient de la tour. Le rire s'était glacé dans son cœur. Toute son âme tremblait jusqu'aux racines, chaque fois que lui arrivait à l'oreille son nom proféré par cette invisible agonie. Et la graduelle diminution de la lumière lui offrait l'image du sang qui coule, de la vie qui défaille.

— Je suis là ! je suis là !

Un des sentiers le conduisit enfin à la place où s'élevait la tour. Il monta furieusement l'escalier en limaçon. Parvenu au sommet, il eut le vertige, s'accrocha aux balustres, ferma les yeux, les rouvrit : il aperçut à l'horizon une longue zone de feu, le disque de la lune sans rayons, la plaine semblable à un marais livide, le labyrinthe au-dessous de lui, avec ses buis noirâtres, avec les taches qu'y faisaient les charmilles, étroit malgré ses interminables circonvolutions, ayant l'aspect d'un édifice démantelé et envahi par les broussailles, semblable à une ruine et à un hallier, sauvage et lugubre.

— Arrête-toi ! arrête-toi ! Ne cours pas ainsi ! Quelqu'un m'a entendu. Un homme vient. Je le vois qui vient. Attends ! Arrête-toi !

Il regardait cette femme qui, comme une démente, tournait en courant par les sentiers obscurs et trompeurs ; comme une créature condamnée à un vain supplice, à une fatigue inutile mais éternelle, sœur des martyres fabuleuses.

— Arrête-toi !

Il semblait qu'elle n'entendît pas, ou qu'elle ne pût maîtriser son agitation fatale, et que lui-même ne pût la secourir, mais qu'il dût rester là, témoin de ce châtiment terrible.

— Le voici !

Un des gardiens avait entendu les appels et s'était approché; il franchissait le seuil. Stelio le rencontra au pied de la tour. Ils allèrent ensemble à la recherche de l'égarée. Cet homme connaissait le secret du labyrinthe. Stelio prévint son bavardage et ses plaisanteries en le confondant par sa générosité.

« A-t-elle perdu le sens ? A-t-elle fait une chute ? » L'ombre et le silence lui semblaient sinistres, l'épouvantaient. Appelée, elle ne répondait rien; et le bruit de ses pas ne se faisait plus entendre. Déjà le lieu était nocturne, sous l'humidité qui descendait du ciel violâtre. « La trouverai-je évanouie par terre ? »

Il tressaillit en voyant soudain, à un détour, apparaître la figure mystérieuse, la face pâle qui attirait toute la lumière du crépuscule, splendide comme une perle, les yeux larges et fixes, les lèvres serrées et rigides.

Ils repartirent pour Dolo, reprirent la même route le long de la Brenta. Elle ne parla pas, n'ouvrit pas une seule fois la bouche, ne répondit à aucune question, comme s'il lui eût été impossible de desserrer les dents: allongée au fond de la voiture, enveloppée dans son manteau jusqu'aux lèvres traversée par instants de frissons violents comme des sursauts, couverte d'une lividité pareille à celle des fièvres paludéennes. Son ami lui prenait les doigts, les gardait entre les siens pour les réchauffer, mais inutilement : ils étaient inertes, semblaient n'avoir plus de vie. Et les statues passaient, passaient.

Le fleuve coulait, sombre entre ses berges, sous un ciel de violette et d'argent où montait la pleine lune. Une barque noire descendait le courant, halée au bout d'une corde par deux chevaux gris qui marchaient sur l'herbe de la rive avec de sourdes foulées, conduits par un homme qui s'en allait sifflant, d'un air paisible ; et sur le pont de la barque, un tuyau fumait, comme la tourelle d'une cheminée sur le toit d'une chaumière ; et, dans la cale, une lanterne répandait sa lumière jaune, et l'air du soir s'imprégnait de l'odeur du repas. Et, de-ci, de-là dans la campagne noyée, les statues passaient, passaient.

C'était une lande stygienne, une vision de l'Hadès : un

pays d'ombres, de brumes et d'eaux. Toutes les choses s'évaporaient et s'évanouissaient comme des esprits. La lune enchantait et attirait la plaine comme elle enchante et attire la mer; de l'horizon, elle buvait la grande humidité terrestre, avec une bouche insatiable et silencieuse. Partout brillaient des mares solitaires; on voyait, dans un lointain indéfini, miroiter de petits canaux entre les files inclinées des saules. D'heure en heure, la terre semblait perdre sa solidité et devenir liquide; le ciel pouvait y mirer sa mélancolie que reflétaient d'innombrables miroirs immobiles. Et, de-ci, de-là, sur la rive décolorée, pareilles aux Mânes d'un peuple disparu, les statues passaient, passaient.

GABRIELE D'ANNUNZIO

(Traduction de G. HÉRELLE.)

(A suivre.)

LA BOURSE D'AMSTERDAM

AU XVIIE SIÈCLE

A peine délivrées du joug espagnol, les Provinces-Unies servirent de refuge aux émigrants de tous pays : « Si bien gardées de la mer, dit Michelet, elles ne voulurent jamais vers la terre faire de digue contre un déluge d'hommes, la plupart affamés, malheureux, persécutés. » Les sémites, traqués par l'Inquisition, s'enfuirent vers cet asile de la liberté et de toute noble culture. D'une part, des arguments bibliques, — ceux-là même que Menasse-Ben-Israël développera bientôt devant les puritains anglais, — de l'autre, et surtout, les haines communes, rapprochèrent les persécutés d'hier des persécutés du moment. Amsterdam devint *la Jérusalem nouvelle* ; les synagogues s'y multiplièrent; des cimetières particuliers y furent réservés aux fidèles de la religion la plus spécialement jalouse.

Les juifs qui, fuyant la péninsule ibérique, s'établirent en Hollande, apportèrent, avec leurs richesses, leur profonde connaissance des questions commerciales : ils pratiquèrent avec succès le grand et le petit négoce, se mirent à la tête de banques puissantes, et s'assurèrent une active participation aux Compagnies des Indes. On les vit également se distinguer par leurs goûts scientifiques et littéraires : ils fondèrent de riches bibliothèques; leurs sociétés savantes eurent une

réputation européenne. Faut-il rappeler les noms de Joseph Salomo del Medico, de David Kohen de Lara, de Jacob Juda de Léon? Et n'est-ce pas dans ce milieu que naquit Baruch Spinosa?

Un des hommes les plus intéressants de cette colonie fut Joseph Penso[1], qui, empruntant le nom de sa mère, signa de la Vega.

Issu d'un père banquier, « qui donna jusqu'à sa mort le décime de ses gains aux nécessiteux », Don Jose naquit, sans doute, aux environs de Cordoue. Ses biographes nous racontent qu'il dut s'enfuir devant les menaces du Saint-Office et qu'après de nombreuses étapes il « s'établit comme juif à Amsterdam ». A peine âgé de dix-sept ans, il composa le premier drame hébraïque, *Asira Tiqva*, où il imita d'une façon assez heureuse la versification européenne en langue d'Isaïe et transporta dans le milieu de sa race le génie espagnol avec son grandissime pathos. Le succès du jeune auteur fut immense : des vers latins célébrèrent un talent sur lequel on fondait les plus hautes espérances.

Si della Vega suivit néanmoins l'exemple paternel, s'il devint « commerçant », il ne put renoncer à sa passion pour les lettres : il composa des éloges funèbres, dont on disait grand bien, des biographies de princes de l'antiquité, des essais philosophiques, et enfin le plus vivant, si ce n'est le meilleur ouvrage que l'on ait écrit sur la bourse. La *Confusion de Confusiones*[2] est, sous la forme alors très en vogue d'un dialogue animé, plein d'oppositions piquantes, un livre admirable. « Un philosophe subtil, un commerçant discret et un actionnaire savant » y discutent, avec finesse ou en parfaite connaissance de causes, sur « le trafic des actions, son origine, son étymologie, sa réalité, son jeu et ses tromperies ».

1. Sur la famille Penso ou Penço, voir les ouvrages de D. Jose Amador de Los Rios (*Estudios historicos, politicos y litterarios sobre los Judos de España*), de Franz Delitzsch (*Zur Geschichte der jüdischen Poesie*), et de H. Graetz (*Geschichte der Juden*).

2. Il n'existe plus, croyons-nous, que deux exemplaires de ce livre, l'un à la bibliothèque de La Haye, l'autre à la bibliothèque de Gœttingue. — Une société ou un libraire, qui voudrait bien publier une nouvelle édition de la *Confusion*, serait assuré du concours de M. Richard Ehrenberg et du nôtre.

Don Jose manque souvent de naturel, son style est obscur et trop riche en hyperboles et en allusions bibliques et mythologiques, mais nous ne connaissons personne qui soit allé plus loin dans l'analyse d'une des institutions les plus complexes de notre société ; l'organisation de la bourse, le rôle des marchés à terme et des opérations à primes, la vie intime du monde des spéculateurs y sont décrits de main de maître. On sent, à chaque page, le « joueur », qui, après s'être trouvé exposé lui-même à tous les hasards de la Fortune, réfléchit dans le calme relatif d'une composition imagée.

Décrivons à grands traits la bourse d'Amsterdam, telle qu'elle était au XVIIe siècle, et le « trafic énigmatique, le plus réel et le plus faux qui soit en Europe, le plus noble et le plus infâme que connaisse le monde, le plus fin et le plus grossier qui existe sur le globe », en prenant pour principal guide Don Jose de la Vega et ce qu'il appelle lui-même « son résumé candide de la vérité ».

***

Durant les premières années du XVIIe siècle, les commerçants d'Amsterdam se réunissaient chaque jour, lorsque le vent était favorable, sur un pont « large et beau » et, par la neige ou la pluie, dans la « Vieille Église », où les appelait le son des orgues[1]. Ainsi se prolongeait sous une forme particulièrement originale l'antique confusion du temple et du marché.

En 1613, les réunions de *bourse* commencèrent à se tenir dans un nouvel édifice, celui-là même que représente le célèbre tableau de Job Berk-Heyden : un « enclos » entouré de « galeries », avec une cour, des arcades et tout l'aspect d'un cloître. Le type, longtemps classique dans les pays septentrionaux, d'une bourse, partie abritée, partie à ciel ouvert, apparaît ici, avec ses avantages incontestables par les beaux jours de l'automne et du printemps, et ses dangers au cœur de l'été ou de l'hiver.

En 1688, une sorte d'avant-bourse avait lieu sur le

1. R. Ehrenberg, *Zeitalter der Fugger*, t. II.

Dam de dix heures à midi; puis, commençait la bourse proprement dite, qui durait jusqu'à deux heures. Pour assurer l'exactitude à ces réunions, une amende menaçait les retardataires, et l'on voyait sans doute les plus notables banquiers et négociants d'Amsterdam se hâter à grands pas à travers les rues, pour éviter, ainsi que leurs confrères actuels des cités hanséatiques, une peine qui aurait froissé leur orgueil plus qu'elle n'aurait atteint leur solide richesse.

Si tout le monde pouvait venir à la bourse et y contracter à son aise avec qui bon lui semblait, les « courtiers assermentés » étaient les seules personnes autorisées à s'entremettre entre deux autres. C'était là, en dehors de mesures purement policières, la seule disposition qui réglementât le trafic. L'offre et la demande se trouvaient en présence; lorsque l'une et l'autre se rencontraient, lorsque les parties tombaient d'accord sur le prix, une solide « poignée de main » affirmait l'existence du nouveau contrat, la vente d'*une* action. Les intermédiaires faisaient échanger des « bordereaux », lorsque la livraison ne devait pas être immédiate ou presque immédiate.

A côté du marché, existait un petit marché, où l'on n'opérait plus sur des *unités* et sur leurs multiples, mais sur des *fractions d'unités*. Il nous faut voir là, malgré des différences sensibles, la plus ancienne *coulisse* des valeurs mobilières que nous signale l'histoire. Cet ancien foyer du jeu à outrance, où les petites gens venaient risquer leurs économies et les commerçants malheureux tenter la fortune, est devenu, dans notre société moderne, le centre de la spéculation sur les places où la réglementation trop rigide ne répond pas à toutes les nécessités du trafic. Ce petit marché n'était pas, à proprement parler, organisé ; mais il s'y était peu à peu établi en usage de faire constater les ententes par un « secrétaire », qui inscrivait sur un registre les opérations conclues, moyennant une somme correspondant à dix centimes de notre monnaie. C'était là, sans doute, une façon d'éviter des différends sur la réalité même des engagements, que l'on avait dû nier plus d'une fois dans ce milieu d'une honorabilité au moins douteuse.



On distingue généralement, parmi les opérations de bourse, les marchés au comptant et les marchés à terme : les premiers doivent être suivis de la livraison des titres et du paiement dans un délai très court ; pour les seconds, la livraison des titres et le paiement se font à une époque relativement lointaine. La démarcation entre les uns et les autres n'est pas nette ; il y a dans les marchés au comptant une *possibilité* de marchés à terme, qui se réalise tantôt d'une façon presque constante, — ainsi dans plusieurs bourses américaines, — tantôt d'une façon accidentelle, — ainsi aux moments où les fluctuations de cours sont très notables.

Cependant, comme, d'une part, les marchés au comptant répondent mieux aux besoins des rentiers et servent généralement au *placement* de l'épargne disponible, et comme, de l'autre, les marchés à terme répondent mieux aux besoins des spéculateurs et sont plus généralement l'instrument du jeu, les uns et les autres se présentent dans notre société moderne sous des formes différentes. C'est ainsi que les marchés au comptant sont demeurés extrêmement voisins des opérations de la vie de chaque jour : l'achat et la vente d'un mètre de drap ou d'un kilo de sucre ; et que les marchés à terme ont pris de plus en plus un caractère particulier. Ceux-ci ont relégué dans le domaine des apparences la livraison effective et le paiement du prix total : si le contrat a pour but ostensible une vente et un achat, ce n'en est pas moins aux seules *différences* entre le prix d'une première opération et celui de sa couverture, que songent les parties.

Dès 1688, cette évolution était presque terminée à la bourse d'Amsterdam. Les marchés au comptant étaient aussitôt ou presque aussitôt suivis de l'exécution : les parties se rendaient ensemble aux bureaux des « Compagnies », où elles demandaient et obtenaient le transfert des actions d'un nom à un autre ; le paiement avait lieu sous la forme d'un virement du prix d'achat sur les registres de la Banque.

Un cadre aussi étroit n'eût pas laissé une place suffisante aux nécessités de l'esprit de spéculation ; le *jeu* se présentait

aussi sous une autre forme : l'achat et la vente, *pour le vingt du mois*, d'*une ou vingt actions*, c'est-à-dire l'achat et la vente à crédit de quantités considérables, très généralement supérieures aux moyens des contractants. La spéculation avait lieu dès lors pour un terme fixe — *rescontre*, — et, le plus souvent, sur un certain nombre de titres — *régiment*. L'ancien usage de choisir pour échéance aux lettres de change une ou plusieurs dates particulières, qui permettait de notables économies, fut adopté dans le trafic des valeurs mobilières pour des motifs voisins, sinon identiques. Pour que les bénéfices devinssent plus sensibles, on opérait sur des quantités notables : non sans hésitations, apparut vers les dernières années de XVIIe siècle le *régiment*, qui, composé d'une vingtaine de titres, devait prendre une importance considérable dans nos bourses modernes.

Lorsque « arrivait l'époque où il fallait prendre livraison », il ne restait, dit don Jose, que trois façons de se dégager : *vendre au prix actuel*, avec perte ou gain ; *demander aux banquiers un prêt* pour les quatre cinquièmes de la valeur des actions ; ou *faire porter celles-ci à son compte*, après les avoir payées en banque. Notre auteur ajoute, par la suite, une quatrième « façon de se dégager » qu'il isole de l'ensemble du système, mais que nous devons cependant indiquer dès maintenant : *se faire prolonger*.

C'est aujourd'hui encore par une « vente au prix actuel avec perte ou gain », sous la forme d'une couverture et d'un règlement de différences, qui se terminent, à l'ordinaire et d'une façon pour ainsi dire normale, les actes de spéculation. « Demander aux banquiers un prêt pour les quatre cinquièmes de la valeur des actions » est toujours un des modes qui permettent d'attendre une circonstance favorable pour clore l'opération sans cependant prendre livraison ; c'est même le seul, lorsque les valeurs ne font pas l'objet d'un trafic à terme. Il était, il y a deux siècles, plus rare encore qu'aujourd'hui que l'on « fît porter les actions à son compte », que l'on levât effectivement les titres, parce qu'il fallait une fortune très importante pour payer le prix de vingt ou vingt-cinq « actions ».

Les *mystérieuses prolongations* (les reports) commençaient

à jouer un certain rôle; elles n'étaient pas encore, cependant, tant s'en faut, *les clefs de la bourse moderne*. Un certain nombre de « marchands achetaient des actions au comptant et les revendaient aussitôt pour l'échéance prochaine », et se trouvaient remplir ainsi les fonctions de *reporteurs*. Mais, comme don Jose fait aux marchés conclus pour un « temps lointain » une place toute particulière et qu'il ne saisit pas complètement le lien qui unit aujourd'hui les reports aux opérations à terme ordinaires, il est fort probable que les avances sur valeurs avaient une importance très spéciale, et que les « achats au comptant et les reventes immédiates pour l'échéance prochaine », employés d'abord pour faire fructifier les capitaux disponibles, n'entrèrent pas aussitôt dans les habitudes de la « pure » spéculation.

La liquidation mensuelle (rescontre) n'avait pas lieu d'une façon très méthodique. Certains courtiers, dits *rescontrants*, cherchaient à opérer le plus de compensations possibles, recevaient les « différences » et les transmettaient à leurs destinataires; mais tout nous permet de penser qu'ils remplissaient incomplètement leur fonction. M. Richard Ehrenberg suppose que l'on mettait en circulation des sortes de lettres de change, que chacun endossait, et que leur dernier détenteur avait à prendre livraison, tandis que les simples intermédiaires ne réglaient que des différences [1]. Mais le fait est fort incertain : non seulement aucun contemporain ne nous dit que ce système, qui existait dans le commerce de plusieurs espèces de marchandises, fût en vigueur dans le trafic des actions, mais il nous paraît probable que, si des « filières » avaient existé d'une façon quelque peu franche, nous en retrouverions des traces dans la technique de nos bourses.

Sur le petit marché, où l'on opérait non sur des valeurs entières, mais sur des fractions de valeurs, et que nous avons comparé à notre moderne « coulisse », la liquidation avait lieu sous des formes plus voisines des formes actuelles ; comme on contractait entre gens de médiocre surface, on ne tenait pas à faire trop longtemps crédit. Le premier de chaque mois, vers une heure et demie, le caissier, qui constatait les accords, fixait, avec le concours de deux commerçants impartiaux, le

1. *Op. cit.*, t. II, p. 344.

prix actuel des actions; et celui-ci servait, ainsi que notre « cours de liquidation », de base aux règlements momentanés entre parties.

Pour « s'assurer » contre des pertes trop considérables, on faisait souvent à Amsterdam des *opérations à primes* (*opsies*). Lorsque, pour tel ou tel motif économique ou politique, on espère une hausse, mais craint quelque événement, c'est alors, dit de la Vega, que l'on fait des marchés à primes soit *à entrer (à entregar)*, soit *à recevoir* (*à recibir*).

Les marchés à primes, dont on retrouve des traces certaines assez haut dans l'histoire et qui, issus des *paris* ordinaires, étaient apparus dans le commerce sous la forme de *contrats de gageures et assurances des changes*, jouaient un rôle considérable dans le trafic des actions : on en connaissait toutes les subtilités. L'auteur de la *Confusion de Confusiones* va plus loin encore lorsqu'il montre que ce qui fait la force du receveur de « primes », c'est la certitude de « conquérir les avances », et la force du « livreur », la certitude de voir ses pertes limitées.



Don Jose distinguait dans le public de la bourse les *princes des rentes*, les *commerçants*, les *joueurs*, les *courtiers assermentés* et les *courtiers marrons*. Étudions successivement l'activité des uns et des autres, pour mieux saisir ce qui se passait sur le marché des valeurs mobilières et dans l'âme de ses visiteurs.

Les *princes des rentes*, ceux qui *plaçaient leur fortune en vue d'un dividende*, sont les ancêtres directs de nos grands capitalistes. Sans craindre, tant s'en faut, les bénéfices résultant de la hausse des cours et de réalisations opportunes, ils cherchaient surtout à faire fructifier leurs fonds disponibles. Mais ils venaient assez rarement à la bourse et s'adressaient le plus souvent aux courtiers officiels. Il n'était probablement pas de bon ton de s'égarer au milieu de ce *dédale* et non loin d'individualités fort louches.

Les *marchands* spéculaient avec calme ou profitaient des circonstances favorables. Ils achetaient des actions au comp-

tant, et en prenaient immédiatement livraison ainsi que les princes des rentes ; mais ils ne se livraient à une telle opération que lorsque les événements politiques ou économiques laissaient prévoir un fort mouvement de hausse. C'étaient bien alors de vrais spéculateurs, puisqu'une *différence* était le but principal de leurs efforts, mais des spéculateurs plus proches des capitalistes que des « joueurs ». Ils achetaient aussi des valeurs au comptant, pour les revendre aussitôt à terme, et plaçaient ainsi des sommes importantes en reports, sans s'exposer à aucuns risques, si ce n'est, comme le remarque Don Jose, « aux risques de l'insolvabilité de la contre-partie ou à quelque autre fatalité». Ce danger devait être assez notable, et cette catégorie d'opérations comportait un sérieux aléa.

Des purs capitalistes, nous voici passés aux capitalistes-spéculateurs et aux reporteurs sans garantie de quelque commissionnaire ; gravissons l'échelle et arrivons aux *joueurs*. « Autant vaut entrer dans le Labyrinthe de Crète que dans leurs desseins ! » « Quelle sorte de vie ont introduite ces troisièmes ! » s'écrie notre auteur. Cherchons, malgré tout, à nous reconnaître au milieu d'activités si diverses.

Les *joueurs* opéraient à terme, pour mieux s'engager au delà de leurs forces normales. Combien d'entre eux étaient en mesure de « lever » un *régiment*, vingt actions, dont la valeur atteignait généralement cent mille ducats ? Très peu, ou tout au moins un nombre si infime de personnes qu'il ne nous faut y voir qu'une rare exception. Ce qui caractérisait leur activité, c'était donc ce que les économistes appellent aujourd'hui l'esprit spéculatif ou esprit de pure spéculation.

L'état d'âme des *joueurs* était le même alors qu'aujourd'hui. Autant l'espérance de notables différences donnait à chacun de l'énergie durant les longs jours, les longues heures d'attente, autant les pertes sensibles les jetaient dans une morne apathie. Mais le moment de la réaction venait bientôt, et l'on cherchait alors quelque motif qui permît de refuser le paiement de ce que l'on devait.

On semble avoir appelé, tout d'abord, à l'aide de ces nouvelles prétentions, une sophistique déplorable : « Qui achète est obligé à payer ; qui n'a pas ne peut payer à celui vis-à-vis

duquel il est obligé ; donc n'est pas obligé à payer celui qui achète ce qu'il n'a pas. » Ce fut bientôt une mesure du prince Frédéric-Henri d'Orange, qui transporta les débats sur un terrain plus étroit, mais singulièrement plus solide au point de vue juridique. Une ordonnance interdit la spéculation à découvert, et l'on appela *faire Frédéric* (*hazer Federique*, dit don Jose) l'acte qui consiste à invoquer cette interdiction pour refuser l'exécution des marchés conclus. Un joueur avait-il spéculé à la baisse et perdu ? il se retranchait derrière l'illégalité de son opération. Le professeur Richard Ehrenberg a trouvé dans une bibliothèque de Hollande un formulaire de notariat datant de 1682 et contenant le texte d'une requête à l'usage des spéculateurs dont les tentatives auraient été malheureuses.

Mais des discussions animées surgissaient. Qui pouvait invoquer cette exception ? Le seul acheteur, ou le vendeur aussi bien que l'acheteur ? Les marchés à primes étaient-ils visés tacitement par la loi ? Nous regrettons de ne pouvoir suivre don Jose dans ses discussions, qui nous montreraient tous les côtés de son esprit et sa dialectique aussi serrée que subtile. En tout cas, c'est là la première trace d'une exception dilatoire, appliquée aux marchés de bourse ; c'est là la digne ancêtre de notre exception moderne de jeu : on voulait bien s'exposer à des chances infinies de gains ; mais si la fortune devenait défavorable, on était heureux d'appeler à son secours une disposition légale.

La grande lutte qui se livrait à la bourse avait lieu entre les haussiers et les baissiers ; entre les *amants de la patrie, de l'État et de la compagnie*, et la *contremine*. Elle avait une grande influence sur les prix qui, nous dit della Vega, n'étaient pas fixés seulement par *la situation des Indes et celle de l'Europe*, mais encore par *le jeu des actionnistes*.

Les spéculateurs les plus puissants, qui étaient au nombre d'une vingtaine, avaient une énorme influence sur le marché ; ils dirigeaient les cours à leur volonté. Don Jose cherche à nous le prouver à l'aide de comparaisons fort voisines de celles que nous établissons aujourd'hui avec des travaux de statistiques. Prenez deux valeurs de même rendement sur deux places différentes, l'une de nature fort spéculative,

l'autre de nature assez calme ; l'écart entre les prix variera de 30 à 80 p. 100. Cette tendance vers la hausse des valeurs émises par l'intervention d'éléments divers, que nous appelons *la loi d'airain des bourses modernes* pour limiter les « profits » des rentiers et petits capitalistes et augmenter d'autant ceux de la haute finance, trouve ici une expression incomplète et naïve, bien que vivante.

Les manœuvres des agioteurs sont fort bien décrites par don Jose. Voici un joueur, qui perd *par hasard* la lettre d'un compère annonçant quelque terrible nouvelle; en voici un autre, qui dit à l'oreille d'un ami, mais assez haut pour qu'on puisse l'entendre, des mots qui jettent aussitôt le trouble dans tous les esprits; en voilà un troisième, qui charge un inconnu de demander ou d'offrir des quantités considérables de titres afin d'amener une panique et de pêcher ensuite en eau trouble.

Les syndicats (*cabales*) à la hausse et à la baisse jouaient un rôle important. Ceux-ci vendaient à terme et au besoin au comptant un nombre énorme d'actions; il en résultait une frayeur générale, des réalisations précipitées; et les titres étaient rachetés aussitôt à un prix si favorable. S'agissait-il d'une opération opposée, on préparait ostensiblement des fonds pour l'achat de quantités considérables; les cours montaient, et, au lieu de se porter acquéreur, on liquidait tout un stock d'actions dans des conditions particulièrement avantageuses.

Les opérations des *courtiers officiels* n'étaient pas d'un caractère aussi simple que pourraient le faire croire les lois assez strictes qui réglementaient leur profession. Pour *gagner beaucoup*, ils devaient se dépenser beaucoup : il leur fallait souvent accepter ferme certaines offres dans l'espérance de rencontrer prochainement une contrepartie réelle; il leur fallait parfois devenir eux-mêmes les contreparties de leurs clients. Aussi, à côté d'un profit variant avec l'importance des opérations, se greffait-il couramment d'autres bénéfices. Ces bénéfices étaient très légitimes lorsque les courtiers étaient les contreparties réelles de leurs clients à un prix déterminé, ils étaient franchement malhonnêtes, lorsque, agissant comme mandataires, ils achetaient à un prix moins élevé ou vendaient

à un prix plus élevé que celui qu'ils portaient sur les bordereaux, évitant tout contrôle en signant ceux-ci à la fois en qualité de courtier et en qualité de parties.

Ces derniers abus étaient très répandus dans le monde fort louche des *courtiers marrons (çanganos, horsele)*, épaves de la spéculation à outrance, écume du commerce régulier. Ceux-ci, dont on retrouve les traces plusieurs siècles auparavant dans le trafic des marchandises[1], nous apparaissent dès lors dans le trafic des actions. Ils étaient tout autant de petits *joueurs*, que de vrais *courtiers*; leur activité était sensiblement la même que celle de nos petits « banquiers » ou « changeurs », qui cherchent partout une source de gains, servent autrui toutes les fois que se présente une circonstance favorable, mais se trouvent souvent être leur principal client.

En tout cas, on les voyait s'agiter, avant ou après les heures de réunions publiques, dans les *cafés* du Dam, troublant buveurs de café ou de chocolat par la vivacité de leurs offres et leurs cris répétés, excitant chacun, profitant de leurs vices apparents ou cachés, mettant en circulation les nouvelles les plus fausses.

Que manque-t-il à ce tableau, en dehors des traits plus ou moins particuliers à chaque place et à ses besoins? Rien, ou presque rien : le livre de Don Jose de la Vega décrit de la façon la plus vivante toute notre bourse moderne; la passion du jeu, l'avidité au gain, ferments éternellement les mêmes, avaient fait établir dès le premier développement des valeurs mobilières, dès le XVII[e] siècle, toute une technique qui a pris forme au cours des temps, sans se modifier dans ses traits essentiels.

Si les bourses sont souvent des lieux privés ou semi-privés de réunion, la cause en est dans des nécessités de nature financière ou policière; si l'intermédiaire d'un courtier officiel est parfois obligatoire, c'est que le privilège de la seule « entremise » laissait place à de trop habiles manœuvres de la part des courtiers marrons, et si la grande majorité des bourses

1. Voir notre *Étude sur les Bourses allemandes*. Paris, 1898, p. 510 et suiv.

sont devenues des marchés libres, c'est que l'on n'a pas tenu à conserver une institution vieillie et n'offrant que de très vagues garanties, tant matérielles que morales.

Il nous suffit, pour compléter la théorie générale des opérations de bourse, d'indiquer les cristallisations des formes primitives et le développement des reports. Quant à la liquidation, elle a lieu dans des conditions plus voisines de celles que l'on employait sur l'ancienne coulisse d'Amsterdam que de celle que l'on employait dans son ancienne bourse.

Les types des *princes des ventes*, des *marchands*, des *joueurs*, des *courtiers officiels* et des *courtiers marrons*, sont décrits d'une façon presque parfaite : à peine nous faut-il remarquer que l'activité des *princes des ventes* s'est toujours rapprochée de celle des *marchands*, et celle des *courtiers officiels* de celle des *courtiers marrons*.

Toutes les manœuvres qui existaient il y a deux siècles, existent encore aujourd'hui; et ce n'est pas l'interdiction de certains intermédiaires. ni des mesures réglementant strictement le marché, qui pourraient y mettre terme. La source des abus est dans la nature humaine; atteignez la nature humaine, si vous le pouvez, ou vous n'atteindrez jamais les gens vraiment néfastes et vraiment malhonnêtes.

ANDRÉ-E. SAYOUS

HÉLÈNE

Des grappes de douleur chargent ton souvenir,
O toi qui fus, aux temps mycénéens, Hélène !
Les tours rouges de Troie illuminaient la plaine,
Le jour où ta beauté brandit vers l'avenir
Ses feux et ses éclairs comme un autre incendie.

L'angoisse humaine à ton éternité dédie
Son cri, son chant, sa joie et tout à coup sa peur,
A voir sur quel amas de poitrines trouées,
Dans quel tumulte fou d'ivresse ou de huées,
Tu domines l'amour et la haine, sa sœur.

Trépieds de flamme et d'or, sur le plateau des mers,
Brûlent en ton honneur les merveilleux navires ;
A l'occident, sous les éclairs, les mâts chavirent
Et les étalons noirs, autour des flots amers,
Vaguent avec leurs chars rebondissants et vides.

Des bras tordus au ciel et des faces livides
Apparaissent, parmi les feux, les dards, les poings;
L'âpre mêlée et sa forêt d'horreur qui bouge
Et ses héros d'airain dont les armes sont rouges
Hurlent, sous tes regards qui ne regardent point...

La terre et l'océan sont pleins de ta démence;
Et quel que soit le temps qui dort sur ton tombeau,
Ta mémoire renaît, comme un feu de flambeau,
Les batailles, sous tes baisers, se recommencent
— Et ce sera jusqu'au déclin des jours ainsi :

Car il faut que tu sois sans honte et sans merci,
Puisque l'homme a besoin de pleurs, d'affres, de râles,
D'amour qui leurre et tue et de haine qui bout,
Pour se connaître et s'explorer jusques au bout,
Tranquille Hélène, avec du sang sur tes seins pâles!

ÉMILE VERHAEREN

LETTRES

SUR LA

CAMPAGNE DE MARENGO

Les lettres qui suivent, écrites au général Mathieu Dumas pendant la campagne de Marengo, racontent, avec le charme de la sensation directe, l'abandon de la confidence et le franc-parler du mécontentement, les impressions vraies d'un témoin et d'un acteur. On ne s'étonnera pas d'y voir sombrement représentées ces parties du tableau sur lesquelles la légende devait jeter ensuite tant d'éclat, et particulièrement la journée même de Marengo. C'est ici le cliché négatif qui sert à tirer l'épreuve de l'histoire et qui ne restitue pas la vie sans quelques virages et quelques manipulations. On ne demandera pas davantage à Dampierre ces jugements d'ensemble qui ne pouvaient convenir ni à son grade ni à sa position, mais on lui saura gré d'avoir pu suivre à peu près le fil des événements, malgré le peu de lien qu'a son odyssée propre par rapport au plan de l'exode général. Parti de Dijon une semaine après le gros de l'armée, les lenteurs du passage au Saint-Bernard lui permettent de la rejoindre; il suit Bonaparte à Turbigo et à Milan, marche ensuite avec la division Gardanne, combat à Montebello, à Marengo... et là quitte un peu tôt l'armée qu'il avait ralliée un peu tard : il est fait prisonnier dans un coin du champ de bataille, à l'instant même où Desaix et

Kellermann gagnent la journée, et n'apprend qu'avec étonnement de la bouche des Autrichiens le coup de fortune qui vient d'échoir aux Français.

Apprise ainsi, contée ainsi, cette victoire par ouï-dire ressemble sans doute plus au vrai Marengo qu'aucun des récits officiels qui prétendirent ensuite changer en une bataille classique cette bousculade et cette échauffourée; mais, par rapport à la personne même de Dampierre, ces hasards du 14 juin ont quelque chose de significatif. Dampierre est dans une passe malheureuse, Dampierre appartient à une classe d'hommes sur qui le vent du succès, à l'aube du XIXe siècle, ne souffle pas : c'est l'ancien parti *constitutionnel* de 1790, ce groupe infortuné dont l'heure tardive ne sonnera qu'en 1830. Il se recompose en France, avec une rapidité singulière, au lendemain du 18 Brumaire; le général Mathieu Dumas, Lafayette, Latour-Maubourg, Bureaux de Pusy viennent du Danemark; Charles et Alexandre de Lameth débarquent de Hambourg, où ils tenaient un commerce d'épicerie; Romeuf, rentré le premier dès 1798, a fait dans l'intervalle l'expédition d'Égypte, ou du moins il est allé jusqu'à Malte, d'où il s'échappe en septembre 1799, après un an de famine et de blocus. Les pères désabusés ne songent qu'à la retraite, mais les enfants, les deux Dampierre, Philippe de Ségur, Georges de Lafayette, Alfred de Lameth demandent du service; leur idée est de régénérer la France, en rétablissant au sommet de la hiérarchie, dans l'exercice de l'autorité, la vieille aristocratie française. Bonaparte les laisse former à Dijon, sous le général Mathieu Dumas, un corps de *Volontaires de Bonaparte*.

Au mois de mai 1800, ce corps ne compte que deux escadrons, trop peu de monde encore pour régénérer une armée qui vient des Pyramides et de Zurich, et qui s'en va à Marengo et à Hohenlinden. Bonaparte les passe en revue, lorsqu'il traverse Dijon pour gagner Genève et Milan, et les laisse derrière lui tandis que l'armée de réserve quitte ses cantonnements, s'approche secrètement du lac de Genève et dérobe son passage par le Saint-Bernard. Quiconque a des services, parmi *ses* volontaires, prétend le suivre. Or Achille Dampierre a des services, datant des années 1792 et 1793; il fut aide de camp de Dumou-

riez à la bataille de Valmy, puis au camp de Maulde, à l'armée du Nord. La défection de Dumouriez ayant valu le commandement de cette armée au général Dampierre, son père, Achille Dampierre ne perd pas au change. Un heureux parallélisme continue de lier sa carrière à la carrière paternelle : capitaine du 28 juillet 1792, date où son père est promu général de brigade; fait chef d'escadron tandis que son père devient divisionnaire, et chef de brigade le jour même où son père recueille le commandement en chef de l'armée du Nord, il commande quelques jours le 3e régiment de chasseurs à cheval. Mais, tout à coup, la mort du général interrompt cet avancement. Dampierre désemparé essaie de se rattacher à Custine, qui le demande comme aide de camp; mais ce général, qui monte à l'échafaud, entraîne dans sa ruine tous ceux de sa suite; Dampierre disparaît de la scène militaire jusqu'au mois de mars 1801.

Il cherche alors à rouvrir sa carrière, et se reporte à l'épisode même où elle s'est arrêtée : « C'est à vous que j'en appelle, père des guerriers, écrit-il à Bonaparte; c'est à vous que je me présente pour ainsi dire encore tout couvert du sang d'un père qui tomba à mes côtés pour la défense de son pays. Pourriez-vous ne pas prendre quelque intérêt à son fils et ne pas mettre sur cette lettre une apostille ? » Bonaparte écrit en travers dans la marge, avec trois pâtés : « Recommandé au ministre de la guerre. » Le difficile dans cette affaire est de déterminer la situation militaire d'Achille Dampierre : on ne retrouve pas la trace de ses grades, si rapidement gagnés du mois de mars au mois d'avril 1793, qu'ils n'ont pas eu le temps d'être confirmés par le Comité de salut public. Pas même son brevet de capitaine, retiré en 1793 comme *entaché du nom de Louis* et jamais rendu à l'intéressé. Un instant, le ministre, qui le confond avec son frère Charles Dampierre, le nomme sous-lieutenant de cavalerie. Mais le général Mathieu Dumas intervient avec bonté, proteste avec politesse; il s'adresse à Daru, inspecteur général des revues : « Si vous pouvez, mon cher Daru, distraire un œil et une oreille, voyez un instant et écoutez Dampierre... Son secours m'est indispensable et votre obligeante sensibilité appréciera bien aussi le plaisir que j'éprouverais à rapprocher de moi par des rapports de service

le fils de mon intime et honorable ami, le feu général Dampierre. »

Dampierre arrive à Dijon et de là passe en Italie, où, paraît-il, il est également indispensable; mais le général Mathieu Dumas a été moins heureux pour lui-même que pour son protégé. C'est qu'aussi il *marque* davantage; il appartient tout à fait, irrémédiablement, à l'ancien régime; enfin il est cet homme de qui l'un de ses adversaires politiques disait, le 18 fructidor, à l'officier chargé d'arrêter plusieurs des Anciens : « Dumas s'est échappé? Tant pis!... Mais vous le retrouverez : c'est un *revenant*. » Au revenant qui lui demandait de l'emploi, Bonaparte a fait offrir la préfecture de la Gironde; puis il l'a nommé général de brigade, lui, ancien lieutenant général des armées du roi, en observant que pour un homme de sa valeur, il était plus convenable de reconquérir le grade de général de division sur les champs de bataille. C'est pourquoi Dumas sollicite une place aux armées actives; à la revue du Premier Consul, à Dijon, il déclare son désir de le suivre en Italie, dit connaître particulièrement le théâtre stratégique du Milanais et du Piémont, se recommande de son *Précis des événements militaires* paru à Hambourg l'année précédente. Bonaparte, en convenant que ce livre est bien, juge aussi que Mathieu Dumas lui sera plus utile là où il est. Recevoir les *Volontaires*, les habiller en jaune serin, surtout pourvoir à leur carrière et les placer auprès des généraux, sont les occupations de Mathieu Dumas jusqu'à la fin du mois de juin 1800; alors, l'armée de Marengo s'étant fondue avec l'armée d'Italie, les troupes restées à Dijon se constituent en une deuxième armée de réserve dont Mathieu Dumas devient le chef d'état-major. Tout irait bien si Brune ne commandait pas cette armée, Brune, le révolutionnaire avec lequel un homme du passé de Mathieu Dumas ne saurait s'accommoder. Une maladie de Masséna survient à point pour rendre vacant le commandement de l'armée d'Italie; Brune, de Dijon, passe à Milan; l'armée de réserve échoit à Macdonald. Macdonald est un galant homme sous lequel Dumas et Philippe de Ségur font agréablement la campagne des Grisons. Ségur, reprenant la plume d'écrivain qu'il disait attachée à son plumet, en montrant son shako à madame de Staël, l'essaie à décrire la *Via Mala*,

le mont Splugen et tous les paysages de neige qui préparent d'avance son œil aux tableaux de la retraite de Russie.

Après la paix de 1801, nouveaux changements dans les personnes : Mathieu Dumas se sépare de Macdonald, que son amitié pour Moreau entraîne dans une disgrâce momentanée; il devient chef d'état-major du 3e corps. On le voit ensuite ministre de la guerre à Naples, Joseph régnant; général de division en Espagne, avec Joseph; chef d'état-major adjoint en 1809, mais pour la dernière fois, l'Empereur l'ayant vivement tancé pour un acte d'initiative et ne lui reconnaissant pas l'automatisme et la passivité qu'il juge être les qualités premières d'un chef d'état-major[1]. Mathieu Dumas ne remplira plus désormais que des emplois d'administration : directeur de la conscription et des revues; intendant général de l'armée; directeur général de la liquidation des armées. Sa carrière ralentie le ramène à ses travaux sédentaires de 1790 en même temps que l'empire finissant achemine la France vers une restauration monarchique; malheureusement Mathieu Dumas prend parti aux Cent Jours; il se laisse nommer directeur général des gardes nationales. Cette fidélité à l'Empereur le range parmi ceux que le roi ne peut plus employer; elle le condamne au médiocre destin de ces neutres dont le loyalisme va toujours soit au delà, soit en deçà du juste milieu, et que Napoléon condamnait dans la personne même de Mathieu Dumas en lui disant un jour : « Vous fûtes un imbécile; vous n'entendiez rien aux révolutions. »

A. R.

I

Saint-Brancher[2], ce 3 prairial an VIII (23 mai 1800).

Vous devez être bien étonné, mon *cher* général (permettez-moi cette expression qui n'irait guère à mon âge, si l'amitié

1. *Souvenirs* de Mathieu Dumas, tome III.

2. Dampierre écrit en interligne, sans doute en se relisant : « Pardon d'un pareil griffonnage, mais je suis si pressé que j'ai pris la première plume qui m'est tombée sous la main. »

et la confiance que vous m'avez toujours témoignées ne la justifiaient pas), de ne pas encore avoir reçu de mes nouvelles. Je ne le suis pas moins que vous, mais je voulais avoir quelque chose de positif à vous mander. Il était impossible de se former une idée juste de la situation de l'armée d'après les bruits qui couraient sur la route. S'il fallait en croire les uns, le Consul était en pleine marche sur Milan, où il avait promis d'entrer le 7 de ce mois; les autres lui faisaient prendre le fort de Bard après une affaire qui avait coûté cinq à six cents prisonniers et plusieurs pièces de canon aux Autrichiens.

Le fait est que la presque totalité de l'armée a passé le Saint-Bernard. Il ne reste à Saint-Brancher, situé au pied du mont du côté du Valais, que quelques munitions de bouche. Le payeur en est parti hier pour se porter à Saint-Pierre.

Le Premier Consul a son quartier général à Aoste. Il a fait sommer le fort de Bard que l'on canonne à force en ce moment; il n'y a encore que quelques centaines de prisonniers. Dès que j'aurai franchi le Saint-Bernard, qui met tant de distance entre ce qui se passe sur ses extrémités opposées, je serai à même de vous donner des détails plus circonstanciés.

Je ne devrais pas vous parler de ma route; je l'ai trouvée si différente de celle que j'avais faite avec vous comme en famille, qu'à peine ai-je été ému du spectacle majestueux du Léman et des monts. Pourquoi n'y étiez-vous pas avec moi, mon cher général? Comme ils se seraient agrandis à mes regards! Mon attention, ma pensée y eussent été tout entières; elles ne se seraient pas sans cesse reportées sur Dijon et sur le bonheur que j'y avais trouvé près de vous. Il n'y avait que quelques instants que nous étions ensemble et déjà vos bontés, votre amitié m'avaient fait croire qu'il y avait des années que je m'efforçais de les justifier.

Je n'ai encore pu voir aucune des personnes pour qui vous m'avez remis des lettres. Le général Vignolles[1] a passé le Saint-Bernard il y a deux jours. J'aurais bien voulu arriver plus tôt. On ne peut guère se faire une idée de ce que c'est que

1. Major-général de l'armée de réserve, sous Berthier, général en chef, et Dupont, chef d'état-major. Vignolles avait fait la campagne de 1796 en Italie; il était demeuré à Milan, comme ministre de la guerre de la République Cisalpine, jusqu'à la débâcle de cette République, en avril 1799.

courir la poste à la suite d'une armée qui met en réquisition les chevaux pour le service de charrois; on vous dit que les chevaux vont être de retour dans une demi-heure; avant qu'ils soient attelés, il y en a quatre ou cinq de passées. Quoique je ne me sois pas couché depuis Dijon, je n'ai pu arriver que le 1er au soir à Vevey et le 2 à Saint-Brancher, où depuis minuit on me promet dans un *quart d'heure* des mulets qui n'arrivent jamais. Il est cependant six heures du matin.

Mille choses à tout ce qui vous entoure, amitié à votre aide de camp Lameth : qu'il ait soin de mes deux volumes des *Manœuvres de troupes légères*.

J'ai été reçu à merveille chez madame de Senescleux à Lausanne. Je vous en parlerai une autre fois. Mais on m'annonce les mulets et je pars.

Salut, amitié et souvenir.

A. DAMPIERRE

II

Ivrée, ce 7 prairial an VIII (27 mai 1800).

Mon cher général,

J'ai attendu jusqu'ici pour vous rendre compte de toutes les commissions dont vous m'aviez chargé, espérant avoir quelques réponses relativement aux demandes que vous faisiez pour les Volontaires, mais je n'ai pas été assez heureux pour en obtenir. Au milieu de l'activité d'une campagne laborieuse, les généraux sont absorbés par les travaux qu'elle demande. Le seul Vignolles, tout harassé qu'il était, a paru prendre quelque intérêt à votre souvenir; il s'est félicité de vous voir nommé chef de l'état-major de la deuxième armée de réserve. « Elle aura sûrement beaucoup à faire à la fin de la campagne. m'a-t-il dit, et je ne vois pas pourquoi Dumas désirerait un autre poste que celui-là. Je n'en vois pas qui lui convienne mieux et qui le mette plus à même d'employer ses talents. »

Le général Murat a été sensible aux nouvelles que vous lui donniez de sa femme[1]. « Pourquoi a-t-elle voyagé de nuit?

1. Murat venait d'épouser Caroline Bonaparte.

s'est-il écrié, je le lui avais défendu. » J'ai insisté sur la nuit tranquille qu'elle avait passée chez M. Ramfer. Alors le général m'a dit qu'il était touché comme il le devait de votre attention et qu'il me priait de vous en témoigner toute sa reconnaissance; puis il passa aux Volontaires : « Combien sont-ils? — Environ quinze cents. Les hommes de cavalerie sont équipés à leurs frais. Les Volontaires à pied doivent être habillés; il ne leur manque que cela pour pouvoir venir à l'armée; ils ont d'excellents officiers et vont tous les jours à l'instruction. » Notre conversation à ce sujet se termina là. Il me dit qu'il désirait que je fusse attaché à la cavalerie et qu'il en ferait la demande au général en chef. Celui-ci y a mis beaucoup d'honnêteté et a voulu que je restasse attaché à son état-major général. J'avoue que cela m'accommode beaucoup mieux et que je préfère être sous les ordres immédiats du général en chef à être sous ceux d'un général divisionnaire, que je n'ai pas connu et sous qui je n'ai point été employé en aucun temps.

J'ai trouvé le Premier Consul à Aoste, après une marche de neuf lieues sur le Saint-Bernard, que j'ai été obligé de faire à pied, faute de mulets : à peine avons-nous pu en trouver un pour porter les bagages de deux personnes, en le payant un louis chacun. D'Aoste, j'allai à Verres au quartier général de Berthier, où le Consul se rendit le lendemain pour aller avec lui à Ivrée le 5. Cette journée n'est guère moins pénible que celles du Saint-Bernard. Le fort de Bard ne se rendant toujours point, on est obligé de se frayer un chemin sur une montagne, où jamais les chèvres elles-mêmes n'ont passé. Les convois d'artillerie passent de nuit sous le canon du fort, mais ce n'est pas sans perdre beaucoup de monde.

La petite ville d'Ivrée nous a fait oublier toutes nos fatigues. Sa situation au sortir des montagnes, la fertilité de son sol la rendent vraiment propre à restaurer une armée après le passage du Saint-Bernard. C'est sûrement une ville pareille qui inspira le discours d'Annibal à ses soldats. La citadelle en est fort bonne et capable d'arrêter longtemps une armée et de la forcer à un siège méthodique. Par un coup de bonheur qui n'arrive qu'à Bonaparte, le général Lannes entra dans la ville quelques heures avant un convoi de vivres qui

devait la mettre en état de tenir plusieurs mois. Faute de ce secours, on s'en est emparé de suite ; on y a trouvé de la poudre, des boulets, dix pièces de canons de fonte. Le Consul a donné l'ordre qu'on la mît en état de défense.

Le général Lannes, dont l'avant-garde n'était qu'à une lieue d'Ivrée[1] le 5, jour où le Premier Consul se décida à y venir établir son quartier général, remporta le matin du 6 un grand avantage sur le corps qui lui était opposé. Il a enlevé un pont en avant de Romano et a placé ses avant-postes au delà de ce village. Le régiment de Latour a été presque en totalité porté à terre par le feu de l'infanterie. Pour vous donner une idée des pertes qu'il a faites, je vous dirai qu'un seul escadron a eu cinq officiers de tués. Ce ne sont que chevaux morts sur la route et sur le champ de bataille, depuis le pont jusqu'à Romano. Le général autrichien Pauli, qui commandait la cavalerie, a été tué dans cette affaire. Adoré des siens, ils l'embrassaient encore après sa mort et l'ont transporté à Turin pour lui rendre les derniers devoirs.

Partout les Français préludent par de glorieux combats, à des victoires plus signalées. Le général Turreau a battu l'ennemi dans dix rencontres[2]. La consternation est déjà en Italie; le nom de Bonaparte, le souvenir de ses victoires, ne permettent pas aux habitants de douter de ses succès. Une très grande partie est portée pour les Français; les arrestations impolitiques qu'on s'est permis de faire à Turin à la première nouvelle de leur approche ne contribuent pas peu à leur rallier des partisans.

Je ne suis occupé que des moyens de faire tenir au citoyen Marcel Carrard de Lausanne les six cents francs que je vous dois; personne n'étant en correspondance avec la Suisse en ce pays, je serai obligé d'attendre à Turin. Adieu, mon cher

1. C'est-à-dire : *en avant* d'Ivrée. Lannes, commandant l'avant-garde, avait passé par ce sentier de l'Albaredo dont il est question un peu plus haut; le 22 mai, il enlevait Sorée, et, le 26 — c'est l'affaire dont parle ici Dampierre, — s'ouvrait la route de Turin en forçant le passage de la Chiusella.

2. Turreau, dont la colonne avait passé par le Mont-Cenis, refoulait le corps autrichien de Lamarseille dans la vallée de Suze et menaçait par là Turin. Les démonstrations de Lannes et de Turreau cachaient le mouvement vrai de l'armée, qui, dès le 27, se dessinait vers Milan.

général, j'espère que votre santé est meilleure; la maison, les bons lits de M. Ramfer doivent rendre promptement à la santé. C'est un si brave homme que ce M. Ramfer, qu'on en trouve rarement de cette pâte-là. Pour moi, je suis logé ici chez un certain Avocato Framisio, qui est bien le plus rusé piémontais de dix lieues à la ronde. Nommé président de la municipalité provisoire, chargée de veiller et de pourvoir aux besoins de l'armée, il feint d'être malade, de peur de se compromettre et d'être inquiété, si les Autrichiens revenaient. Au reste il joue fort bien son rôle; il m'a reçu dans son lit; les volets étaient fermés pour laisser reposer le malade. Il s'est exprimé à peu près en ces termes : « Monsieur, vous voyez un malade qui est doublement affligé de ne pouvoir se rendre aux vœux des Français et de ses concitoyens, mais *mon couleur*, *mon pâleur* vous disent assez combien je suis malade. Veuillez, monsieur, en avertir le commandant de la place et de la province. » Le général Vignolles n'en a pas été dupe.

A. DAMPIERRE

III

Verceil, ce 10 prairial an VIII (30 mai 1800).

Mon cher général,

Je ne vois rien de mieux pour excuser mon griffonnage d'avant-hier que de vous envoyer une nouvelle dépêche télégraphique à déchiffrer. Comme je n'ai pas encore été beaucoup employé, les détails que je vous donnerai seront plutôt d'un voyageur que d'un officier d'état-major.

Le quartier général du Premier Consul et celui du général en chef viennent d'arriver à quatre heures; ils se portent cette nuit à Novare. Le général Turreau est à Rivoli et à Rivalta, au delà de Turin, sans avoir cependant la possession de cette ville.

Le général Lannes est à Chivasso, au delà de Romano. Il paraît qu'il va nettoyer la rive gauche du Pô de tous les Autrichiens qui s'y trouvent encore.

D'après le rapport des gens du pays, on présume que le corps d'armée aux ordres du général Moncey, qui a passé le Saint-Gothard, est déjà en possession de Milan[1]; ce qui est plus sûr, c'est que ce corps était à Bellinzona il y a déjà plusieurs jours. Le général Murat, qui a obtenu un très grand avantage sur la cavalerie autrichienne opposée au corps d'avant-garde qu'il commande, est en avant de Novare et n'a pas même l'espoir de rencontrer l'ennemi, qui se retire de tous côtés et paraît vouloir concentrer ses forces entre Alexandrie et Tortone.

Je ne peux vous donner d'ailleurs aucun rapport positif sur leur situation; ce qu'on en dit est si varié, si contradictoire même qu'il faut attendre pour asseoir un jugement qui porte quelque caractère de vraisemblance. Le général Vignolles craint qu'ils ne prennent la position entre Tortone et Alexandrie, pour ne pas lever le siège de Gênes. J'ai bien de la peine à me rendre à cet avis : Bonaparte est un ennemi assez redoutable pour qu'ils emploient contre lui la réunion de tous leurs moyens. Ce serait en paralyser une bonne partie que de continuer un siège dont les avantages ne peuvent pas balancer les inconvénients d'une bataille perdue. Ils sont trop bons militaires pour ne pas profiter de l'exemple de Bonaparte lui-même, qui, sachant bien que Mantoue ne pouvait pas tenir plus de trois jours, ne balança pas à en lever le siège pour aller s'opposer à l'ennemi et le battre à Castiglione. Mais ce ne sont là que des conjectures; les événements nous montreront jusqu'à quel point elles étaient fondées. Il est à croire que Masséna et Suchet vont occuper au moins un nombre d'Autrichiens égal à celui de leurs troupes et assureront par là la réussite des plans de cette campagne. — Mais trêve au militaire pour m'occuper un peu de vous, général; votre santé est-elle un peu meilleure? Avez-vous votre aide de camp Romeuf? Veuillez lui dire mille choses de ma part. J'ai écrit

1. Moncey commande le détachement de quinze mille hommes prélevé sur l'armée du Rhin et chargé d'assurer à l'armée de réserve une fois parvenue à Milan la communication par le Saint-Gothard. A la date de cette lettre, le 30 mai, Moncey n'est encore qu'à Côme et Lugano. Murat d'abord et Bonaparte ensuite sont ceux qui entreront les premiers à Milan. « Les quinze mille hommes que conduisait le général Moncey arrivaient lentement, dit Napoléon dans ses *Commentaires*; leur marche ne se faisait que par régiment; ce retard fut nuisible... »

à Girault. Tourné n'est pas encore auprès du Premier Consul, et personne n'a pu me donner de renseignement sur ses chevaux[1].

Le général Berthier avait promis au général Vignolles de vous répondre relativement aux Volontaires, à leur habillement; mais il paraît que la grande activité qu'il a mise dans les projets et dans les marches l'ont empêché de réaliser cette promesse.

Je suis employé auprès de lui et je ne le vois ni ne lui parle. C'est vous dire assez combien il est affairé. Tout concourt à me faire regretter Dijon et surtout le général auprès de qui j'étais. Il n'avait peut-être pas à la vérité d'aussi grandes affaires, mais en eût-il eu, qu'il m'aurait encore dit quelques mots qui m'eussent fait oublier toutes les situations pénibles; son amitié, ses bontés m'en sont de sûrs garants. Ce n'est pas sans émotion que je le prie d'agréer l'assurance des sentiments d'amitié et de reconnaissance qu'il a inspirés à

A. DAMPIERRE

Mille choses à Lameth et à tout ce qui vous entoure. Nous avons ici deux Volontaires qui sont dans l'état-major.

Pardon de l'huile, mais vous savez ce que c'est que la guerre, on écrit à table.

1. Roméuf, aide de camp de Lafayette en 1791, l'avait accompagné en exil. Il devint dans la suite aide de camp de Mathieu Dumas, puis général de brigade, et fut tué à la Moskowa. Girault, aide de camp de Mathieu Dumas vers la fin de 1799, puis de Clarke, au début de 1800, rejoint en mai l'armée d'Italie. Volontaire dans la garde nationale de Paris, en 1790, puis gendarme, maréchal de logis chef, adjudant-major, capitaine, capitaine adjoint, enfin, par l'effet de l'*amalgame*, réduit au titre de capitaine à *la suite*, il avait eu la plus grande peine, en 1799, à se dégager de la foule des officiers réformés et à accéder de nouveau au service actif. La protection de Bernadotte, alors ministre, l'avait aidé à franchir ce pas et à trouver de l'emploi à l'armée d'Italie. Il est à Saint-Domingue en 1802 et termine sa carrière en 1808, entraîné dans la disgrâce de son protecteur, le général Canuel.

Tourné avait servi comme volontaire en 1793; réformé en 1795 pour cause de maladie, il reparaît en 1799, lors de la formation des bataillons dits *auxiliaires* et de l'énergique application faite de la loi de conscription, après les désastreux événements de la campagne d'Italie. Sous-lieutenant en septembre de la même année, il devient aide de camp du général Clarke, fait avant la campagne les reconnaissances du Saint-Bernard et du Simplon, assiste à la journée de Marengo, dans la suite immédiate du Premier Consul. Compris dans les promotions que le Premier Consul signe le surlendemain à Milan, fait lieutenant, il va mourir comme Dampierre à Saint-Domingue, étant alors capitaine, aide de camp du général Leclerc.

IV

Milan, ce 13 prairial, an VIII (2 juin 1800)

Mon cher général,

Il n'y a qu'un mois que nous quittions Paris. Qui nous aurait dit à cette époque que l'avant-garde de l'armée française entrerait à pareil jour (le 12) dans Milan, presque sans coup férir? Car on ne peut guère appeler des batailles le combat de Romano dont je vous ai parlé, aussi bien que le passage du Tessin, qui n'a été défendu que par quelques coups de canon, et par le village de Turbigo, qu'on a été obligé d'attaquer deux fois pour l'enlever à la baïonnette. C'est à la première de ces attaques qu'un aide de camp du chef de l'état-major Dupont[1] a eu une balle au travers du bras. Il voulait mener des grenadiers qui l'abandonnèrent sans qu'il s'en aperçût. Entraîné par son ardeur, il était près d'entrer dans le village, lorsqu'il retourna la tête et vit que personne ne le suivait. Il est bien heureux d'en avoir été quitte pour cela, en butte à tous les coups d'un ennemi qui n'avait rien à craindre en ce moment.

1. Dupont, si tristement célèbre par sa capitulation de Baylen (1808), appartenait à la famille militaire de Mathieu Dumas. Rochambeau l'avait fait sous-lieutenant à l'armée du Nord en 1791; la même année, Théobald Dillon l'avait demandé comme aide de camp, en louant fort son républicanisme : « ... Je serai sûr de n'être pas abandonné par mon aide de camp, comme vient de l'être M. de la Roque par M. de Lubersac, et M. de la Noue par M. de Fleury. » Le général Dampierre, à son tour, le protégea. Mais au delà de 1793, sa carrière est toute d'accrocs. Suspendu par la Convention, réintégré par le Directoire; divisionnaire, directeur du Dépôt de la guerre, il est révoqué pour cause politique au lendemain du 18 fructidor. Rappelé à l'activité par Bonaparte, chef d'état-major de l'armée de réserve en disponibilité l'année d'après, il commande une division à la Grande Armée de 1805 et le 2e corps d'observation de la Gironde en 1807. Arrêté après son malheur de Baylen, destitué en 1812 du grade de général de division, privé du droit de porter aucun insigne militaire, c'est lui que la Restauration choisit d'abord comme son ministre de la guerre. Le court intervalle entre l'abdication de l'Empereur et les Cent Jours lui suffit pour bouleverser l'armée de fond en comble. Déchu du Ministère, il trouve à la fin une belle stabilité dans l'emploi de gouverneur de la 22e division militaire, de 1816 à 1830.

Je ne sais si c'est l'effet de la fatigue, mais les grenadiers n'ont point eu l'honneur de la journée (soit dit entre nous). Cinquante se sont rendus presque sans tirer à un escadron de cavalerie que leur feu aurait pu détruire, dans un terrain où il avait peine à se mouvoir. Les conscrits, au contraire, se sont comportés en vieux soldats.

Le fort de Bard a enfin capitulé. Pavie est tombée au pouvoir des Français; ils y ont trouvé des munitions et cinquante ou soixante pièces de canon, vrai trésor pour une armée qui vient de passer les Alpes.

Le Premier Consul a été reçu partout avec enthousiasme de la part du peuple, mais froideur de la part des grands. A Novare cependant, l'évêque, qui n'avait pas voulu suivre l'exemple de ses confrères, est venu le féliciter et lui demander sa protection pour une religion qui faisait le bonheur de ce pays. Bonaparte lui a répondu qu'on devait connaître sa vénération pour une institution aussi grande, et consacrée par autant de siècles, qu'il ne venait point en Italie pour y amener les musulmans comme protecteurs de la chrétienté, mais bien pour assurer la liberté de la religion et le maintien de ses institutions.

Cette phrase a été goûtée, car l'évêque, chez qui j'étais logé avec le général Vignolles, a eu bien soin de nous la répéter avec cette expression de sensibilité qu'il est si difficile de rendre.

L'entrée de Bonaparte à Milan s'est faite[1] au milieu d'un peuple immense qui criait de toutes parts en son style presque oriental : *Ecce il sole, il Liberatore della nostra Italia, vivat! vivat!* etc., etc., etc.

Cette bonne disposition du peuple à l'égard des Français a été si grande qu'elle a forcé presque tous les grands seigneurs à s'enfuir, plus par crainte de la vengeance que pourraient exercer ceux de leurs concitoyens qui avaient à se plaindre d'eux depuis la rentrée des Autrichiens, que par celle que leur inspiraient les Français.

Avec la sagesse et l'ordre qui règnent dans les différentes administrations de cette armée, on pourra tirer un grand

1. Ce même jour, le 2 juin.

parti de la richesse d'un aussi beau pays sans y produire trop de mécontentement. Le mieux serait, je crois, de suivre les mêmes errements que l'administration de l'Empereur et de ne demander qu'à peu près les mêmes contributions qu'elle.

On vient de faire un grand exemple d'un préposé aux vivres, nommé Vidal, qui avait détourné quelques bœufs à son profit. Cela a produit le meilleur effet. Il serait bien à désirer qu'on fît un pareil exemple à l'armée du Rhin, car on me mande que le désordre, le pillage et les relâchements dans la discipline y sont à leur comble. Effet funeste des victoires chez les Français, et qui est presque toujours la cause de leurs revers!

C'est un véritable Paris que cette ville; elle l'emporte sûrement de beaucoup sur cette première par la magnificence de ses palais particuliers; le nombre en est infini. Les maisons de simples bourgeois qui ne passent point pour être fort riches, ont cet appareil de majesté, ces portiques, ces colonnades, ce luxe de peinture, de sculpture, de marbres, qu'à peine trouverait-on dans les dix premières maisons de notre capitale. Le Grand Théâtre est peut-être le plus beau, le plus vaste qui existe. Que les nôtres en sont loin pour la grandeur, la coupe savante de la salle qui permet à toutes les loges de voir également bien, la beauté, la fraîcheur et le goût des décorations du théâtre et des loges...

Adieu, mon cher général; portez-vous bien, et veuillez agréer l'assurance de mon attachement.

A. DAMPIERRE

V

Saint-Giuliano, ce 24 prairial an VIII (13 juin 1800).

Je reçois à l'instant, mon cher général, la lettre pleine d'obligeance et d'amitié que vous m'avez envoyée avec mes chevaux; j'ai trouvé ces derniers dans le meilleur état possible; ils ne pouvaient pas venir dans un moment où l'on ait plus besoin d'eux. Depuis cinq jours, nous poursuivons l'ennemi sans pouvoir l'atteindre. Si nous avions eu ordre

de poursuivre dès le soir même, on aurait fait sept ou huit mille prisonniers, qui ne demandaient qu'à mettre bas les armes; on ne peut guère se faire une idée de la déroute dans laquelle ils étaient le soir de cette bataille[1]. A en croire les gens du pays et les prisonniers, l'infanterie refusait le service et aurait infailliblement été détruite, si la nuit et quelques escadrons de cavalerie n'avaient contribué à voiler leur déroute. Quelques-uns pensaient qu'ils tiendraient au poste de Ponte-Curone; j'étais chargé de tourner ce village par la gauche; mais on ne nous y a pas attendu, nous n'avons pu réussir qu'à rencontrer quelques tirailleurs. Le général Lannes, qui est à notre droite, a été plus heureux; il tire du canon dans ce moment. Le général Desaix, arrivé d'avant-hier, commande une division à la gauche; j'aurais bien préféré être employé auprès de lui, mais il faut un peu prendre les choses comme elles sont. Je désirerais bien vous faire là-dessus de plus grands détails, mais je suis forcé de les remettre après la campagne.

Je suis bien aise de ce que vous m'avez dit sur le départ de Georges Lafayette; il n'y a qu'une manière de le faire adjoint à l'état-major d'une manière digne de lui, il faut que Romeuf en fasse la demande le soir d'une affaire où son corps aurait donné. Adieu, mon cher général, je suis fâché toutes les fois que je suis obligé de vous quitter. Je ne peux finir une lettre sans me rappeler notre séparation, c'est une nouvelle peine pour moi, presque aussi sensible que la première. Je ne vous parlerai pas du contraste que je trouve du général Dumas à ceux auprès de qui j'ai été employé, c'est celui d'un ami à un être presque étranger. Je me réserve, mon cher général, de causer de tout cela quand nous en aurons le loisir. Veuillez ne pas m'oublier auprès de madame Dumas et de toute votre famille, et dire à Lameth que c'est plutôt des choses *amicales* que *respectueuses* que j'ose attendre de lui.

1. La bataille de Montebello. Après s'être arrêté à Milan le temps politiquement nécessaire, Bonaparte revient vers le Piémont par la rive droite du Pô et cherche pour la battre cette armée autrichienne enfournée dans le cul-de-sac de la rivière de Gênes. Après différents combats épisodiques au passage du Pô, à Plaisance et Stradella, la journée de Montebello (9 juin), où Lannes aidé de Victor bat le général autrichien Ott, ouvre définitivement la route de Plaisance vers Alexandrie et prépare d'une manière directe la rencontre de Marengo.

Adieu, mon cher général; portez-vous bien et soyez heureux; personne ne fait des vœux plus ardents pour vos succès que celui à qui vous permettez de se dire votre ami.

A. DAMPIERRE

VI

Alexandrie, ce 27 prairial, an VIII (16 juin 1800).

C'est encore un malheureux prisonnier qui vous écrit. S'il a partagé tous les périls de la bataille de Marengo, il n'a pas eu le bonheur de jouir du succès avec les siens.

Comme je ne me suis point trouvé à la fin de la bataille, je ne pourrai guère vous raconter que ce qui s'est passé à la vue de l'extrémité gauche, où je commandais un petit corps d'environ trois cents hommes. L'importance de ce commandement et le nombre de la troupe ont sûrement droit de vous étonner, mais vous ne le serez plus quand j'aurai repris les choses de plus haut.

La division Gardanne, où l'on m'envoya adjudant général, ne forme pas, à bien dire, une bonne brigade; elle ne compte qu'environ deux mille hommes; le 2e bataillon de la 44e demi-brigade n'a pas plus de cent vingt hommes au drapeau. C'est avec cette prétendue division que nous fûmes chargés d'attaquer le village de Marengo le soir du 24; on me donna un piquet de cinq cents hommes pour l'attaquer par la gauche, pendant que les grenadiers l'attaqueraient par la droite. Mes cinq cents hommes (ou pour mieux dire trois ou quatre cents qui me restaient, après les détachements de tirailleurs et de garde d'artillerie fournis) emportèrent le village avant qu'aucune autre attaque eût commencé. Deux pièces de canon et quelques caissons furent le fruit de la rapidité de cette attaque. Trop d'ardeur dans la poursuite, et le peu de jour qui restait pensèrent nous être fatals[1]. Nous nous avançâmes jusqu'au pied

1. La facilité avec laquelle la division Gardanne avait enlevé Marengo dans l'attaque du 13 juin acheva de tromper Bonaparte, influencé déjà dans le même sens par le rapport d'un espion : il crut que Mélas se retirait devant lui et voulait

des retranchements de la Bormida. Le jour qui nous quittait ne permettait pas aux autres divisions de combiner une attaque capable de forcer des retranchements qui avaient plutôt l'air d'une ville que d'un ouvrage de campagne. Après nous en être approchés à portée de pistolet, au milieu d'une pluie de balles et de mitraille, il fallut se retirer à neuf heures du soir et aller asseoir le bivouac à la portée du canon des retranchements.

Mon petit détachement, qui était affaibli par le feu de l'ennemi, le fut encore plus par la désertion de cent et quelques hommes de la 101ᵉ qui allèrent rejoindre leur brigade. C'est avec ces deux ou trois cents hommes de la 44ᵉ demi-brigade que je fus chargé de défendre la gauche de l'armée, n'ayant d'autre aide qu'une seule pièce de canon, qui ne tirait point, faute de munitions, et un peloton de chasseurs. L'ennemi attaqua la droite vers les neuf heures et, une demi-heure après, le feu s'étendait sur toute la ligne. J'avais placé la moitié de ma petite troupe dans une espèce de retranchement que forment les fossés d'une cassine sur le bord de la Bormida. L'autre moitié s'étendait sur la droite, dans des ravins qui couvraient les hommes jusqu'à la tête; j'étais à cheval entre ces deux corps. L'ennemi vint se former à une très petite portée de fusil de nous; l'irrégularité du ravin nous procurant des feux de flanc pendant son déploiement, nous l'avons beaucoup incommodé: nous voyions tomber des hommes dans ses rangs à chaque décharge.

Nous tînmes dans cette position pendant la déroute de la droite, qui eut lieu à trois heures; il était sept heures du soir que nous tenions encore. Enfin, battus par six pièces de canon ou obusiers à mitraille, entourés par tout le régiment des hussards de Nauendorf, par plusieurs régiments d'infanterie, sans cartouches, sans artillerie, n'entendant plus le feu de notre droite qui avait fait sa retraite dans le plus grand désordre, nous avons été obligés de nous rendre au prince qui sert dans le régiment de Nauendorf. Voyant que nos sol-

éviter la bataille. Cette opinion erronée, débattue dans son esprit jusqu'au matin, durant cette nuit du 13 au 14 qui fut pour lui une nuit d'angoisse, l'amenait en ordre dispersé devant un adversaire puissamment massé; elle causait cette suite de revers dont se compose la première partie de la journée de Marengo.

dats ne tiraient plus, il s'avança, et nous fîmes une sorte de capitulation pour conserver les armes aux officiers. Il n'a pas tenu qu'à ce prince autrichien qu'elle ne fût tenue, mais, pendant qu'il était occupé à distribuer des coups de plat de sabre à ses hussards, pour faire respecter un officier, on en pillait un autre. Un de ces hussards est venu auprès de moi, m'a pris mon sabre qu'on m'avait laissé; un autre m'a tiré une épaulette; j'ai tellement tenu l'autre qu'ils n'ont pas pu l'avoir. C'étaient comme des filous; aussitôt qu'un officier paraissait, tous se sauvaient; mais il était impossible de retrouver ni le voleur ni les effets.

A peine entrions-nous à Alexandrie que nous nous aperçûmes que la chance avait tourné et que les Français avaient repris la supériorité. Mais, d'après tout ce que j'entends dire, il me paraît qu'il était bien temps que le brave Desaix se dévouât pour le salut de l'armée; il ne pouvait pas mieux finir sa glorieuse carrière qu'en ramenant la victoire un moment infidèle aux Français. L'alarme était déjà grande, les fuyards couvraient plus de deux lieues de pays, Bonaparte ne songeait qu'à se faire tuer. L'armée ennemie s'avançait dans un ordre admirable; elle marchait sur deux lignes; la première comptait dans ses rangs les meilleurs généraux, la seconde était animée par Mélas lui-même[1], qui lui donnait ordre de tirer sur ceux de la première qui oseraient oublier leur devoir; une nombreuse artillerie, douze mille hommes de cavalerie soutenaient ces deux lignes et s'avançaient de pair avec elles; rien n'avait pu leur résister jusqu'à sept heures et demie, et le hasard et la terreur des femmes attachées à leur armée, peut-être, ont autant de part à leur défaite que la bravoure de la division du général Desaix.

J'ai été au désespoir, en apprenant le succès de la journée, de ne pas avoir pu tenir une demi-heure de plus. J'avais fait perdre beaucoup de monde à l'ennemi dans sa retraite précipitée, et, quoique je puisse dire qu'il n'est pas un soldat de notre détachement prisonnier qui n'ait fait périr un ennemi, j'ai regretté de ne pas avoir pu doubler encore leur nombre sur

1. Ce détail n'est pas exact : Mélas, légèrement blessé, convaincu qu'il avait journée gagnée, était rentré à Alexandrie pour se faire panser et pour envoyer à sa cour la nouvelle de son succès.

les bords de la Bormida. J'ai perdu la moitié de mon monde (d'après un relevé fait depuis, j'ai 194 hommes de blessés sur mes 300). Presque tous les officiers étaient blessés; j'en soutenais deux qui ne pouvaient plus se porter au moment de notre reddition. Mon cheval a été blessé à la cuisse et à l'oreille, et, par une bizarrerie inconcevable, les fuyards de l'armée française pillaient mes effets arrivés de la veille, tandis que les Autrichiens me dévalisaient.

Pardon, général, de cette relation qui se sent un peu du désordre de la bataille, mais j'ai voulu ne vous parler que de ce qui concernait votre ami, et de ce que les journaux ne pourront pas vous dire. Adieu, veuillez me rappeler à madame Dumas, mille choses à Lameth.

P.-S. — Je suis libre actuellement, ayant été échangé à l'instant contre le général Zach[1], chef de l'état-major de l'armée autrichienne, qui avait aussi été fait prisonnier par les Français. Adieu, mon cher général, je vais joindre ici quelques notes historiques sur la situation de l'armée avant et après la bataille; elles sont le fruit de conversations entre les généraux autrichiens et français, auxquelles j'étais présent.

Pour donner une idée précise de la situation des deux armées et en particulier de l'armée française à l'époque de la bataille de Marengo, le 25 prairial an VIII, on est forcé de se reporter aux événements antérieurs, et de suivre d'un côté les Autrichiens dans leur expédition de Nice, et de l'autre les Français dans le passage de montagnes étonnées de leur audace. Cette entreprise extraordinaire a eu trop d'influence sur le reste de la campagne, sur les ressources et la pénurie de l'armée française, pour qu'on n'en considère pas les effets avec attention.

Malgré l'ardeur que les troupes avaient mise à passer et à traîner l'artillerie démontée, dans des montagnes de glace, on n'avait pu réunir qu'un très petit nombre de pièces en bon

1. D'après les Mémoires du duc de Bellune, le général Zach fut fait prisonnier par un carabinier français nommé Riche, lors de la charge menée par Kellermann contre le flanc de la colonne autrichienne; on sait que cette charge accompagnait l'attaque de front que Desaix effectuait avec la 7e légère.

état et très peu de munitions. On ne mit que trois ou quatre pièces en batterie contre le fort de Bard, ce qui fut la cause de la résistance de ce fort. Les huit pièces que l'on trouva à Ivrée étaient dans le plus mauvais état. Celles qu'on prit depuis à Pavie étaient presque toutes enclouées; à peine put-on en mettre cinq ou six en état pendant le peu de jours qui s'écoulèrent entre la prise de cette ville et la bataille du 25.

Outre toutes ces difficultés, il en existait de plus grandes encore du côté des charrois. Les Français, qui s'étaient avancés sans aucune espèce de train, avaient beaucoup de peine à y suppléer par les voitures du pays, qui s'échappaient dès que la nuit et la connaissance de chemins détournés pouvaient leur en fournir le moyen.

La majeure partie de l'armée avait passé le Pô à Belgiojoso, sur deux mauvais ponts volants qui mettaient une heure à passer trois ou quatre mille hommes. La cavalerie et l'artillerie mettaient encore beaucoup plus de temps. Le peu de voitures du pays qui apportaient des munitions de guerre et de bouche étaient obligées de rester sur la rive gauche, tandis que le soldat déjà victorieux à Montebello éprouvait les privations les plus cruelles. Son courage lui avait fait trouver des cartouches dans les gibernes de ses ennemis tués ou prisonniers, mais rien n'avait pu remplacer le pain et la viande qui lui manquaient depuis trois jours.

C'est au milieu de toutes ces difficultés que l'armée française s'avança, le 24, dans les plaines de Saint-Giuliano. Son avant-garde, de deux mille hommes, fut chargée d'attaquer à sept heures et demie du soir le village de Marengo (devenu si célèbre par la bataille du lendemain). Ce village, défendu par sept ou huit pièces de canon et trois ou quatre mille hommes, fut enlevé en moins d'une demi-heure, et les troupes qui le défendaient repoussées dans le plus grand désordre jusque dans les retranchements en arrière de la Bormida.

La nuit, la rivière et le feu de la nombreuse artillerie de la tête du pont et des retranchements forcèrent l'avant-garde à cesser le feu à dix heures du soir. Elle bivouaqua dans la position qu'elle occupait à portée du canon de l'ennemi, sa gauche appuyée à la Bormida et sa droite s'étendant au delà de la route, à des cassines qui se trouvent à gauche de la route

d'Alexandrie à Marengo ; c'est dans cette position qu'elle fut attaquée le matin du 25.

L'armée autrichienne, forte d'environ quarante mille hommes, dirigée par le général en chef Mélas et particulièrement par le général-major Zach, qui fut fait prisonnier dans cette bataille, s'avança dans un ordre inconnu jusque-là. Sa première ligne, animée par l'exemple de plusieurs généraux-majors qui étaient à sa tête, marchait sans être précédée de cette nuée de tirailleurs qui accompagne ordinairement les attaques des Autrichiens. Une nombreuse artillerie légère précédait cette première ligne et en suivait tous les mouvements avec beaucoup de rapidité.

La seconde, commandée par Mélas en personne, comptait dans ses rangs l'élite de l'armée, tant en officiers qu'en soldats. Elle avait ordre de tirer sur les premiers soldats de la première qui oseraient oublier leur devoir.

Tous les soldats avaient reçu les jours précédents des habits, des souliers neufs, le prêt pour cinq jours d'avance, une distribution d'eau-de-vie le matin de la bataille ; en un mot, rien de ce qui peut encourager le soldat n'avait été oublié. Aussi rien ne put résister à son choc ; ce fut en vain que les Français déployèrent leur valeur accoutumée ; ce fut en vain que, soutenus par des charges fréquentes de cavalerie, ils tentèrent de se maintenir ou de reprendre le village. Les divisions des lieutenants-généraux Victor et Lannes, formant environ vingt mille hommes, tout fut repoussé et obligé d'abandonner plus de trois lieues de terrain. Il était déjà sept heures du soir, tout semblait encore désespéré pour les Français, lorsque l'arrivée du brave Desaix changea le sort des armes et ramena la victoire sous les drapeaux français. En un moment, l'on passa de la défaite au triomphe ; l'exemple du héros avait transformé tous ses compagnons en autant d'imitateurs de son courage. Ce n'était plus la même armée ; le renfort de quelques mille hommes avait électrisé toutes les âmes !

D'un autre côté, l'arrivée de Masséna avait jeté l'alarme dans les rangs des ennemis. Toutes les vivandières et les femmes des soldats sorties d'Alexandrie sur les bruits de victoire, voyant quelques chasseurs français égarés et qui étaient fort embarrassés, se mirent à crier, en fuyant, « que leurs

maris étaient perdus, que c'était l'avant-garde de Masséna ». Cette terreur panique passa bientôt des femmes aux soldats de la seconde ligne; on eut beau envoyer quinze cents hommes de cavalerie contre la prétendue avant-garde, et dire aux soldats que ce bruit était faux, qu'on avait fait prisonniers les chasseurs à cheval qui y avaient donné lieu; l'impulsion était donnée, il fut impossible de la détruire.

A la vigueur de l'attaque de Desaix, ceux qui n'avaient pas cru le premier bruit ne doutèrent plus que cette attaque ne fût combinée avec celle de Masséna; le besoin d'aller chercher son salut dans les retranchements de la Bormida mit le désordre dans tous les corps. La cavalerie augmenta encore ce désordre en se jetant sur l'infanterie, tellement que, s'il y avait eu encore une heure de jour, au lieu de six mille prisonniers qu'on lui fit, on aurait jeté toute l'armée ennemie dans la Bormida.

Les Français se disposaient le lendemain à passer cette rivière et à poursuivre leur succès, lorsqu'il leur arriva un parlementaire de la part du général Mélas, qui demandait à *terminer* (c'est l'expression du parlementaire aux avant-postes). On le mena au général en chef qui se rendit dans la ville d'Alexandrie pour y conclure le fameux traité du 26.

Je ne croirais avoir donné qu'une notice bien imparfaite de la situation de l'armée française, si, après avoir parlé des privations qu'elle éprouva avant ses succès je passais sous silence celles qui la poursuivirent jusqu'après sa victoire.

Le traité du 26 mettait bien à la disposition des Français la moitié des magasins d'Alexandrie et des villes comprises dans le présent traité, mais il ne devait avoir son effet qu'à l'époque de l'évacuation. C'était un spectacle affligeant de voir une armée victorieuse en proie à tous les besoins; n'ayant que quelques onces de pain, manquant de toute espèce de secours pour ses blessés longtemps restés sur le champ de bataille ou le long des murs des cassines, exposés à la chaleur et à la poussière, tandis que l'armée vaincue trouvait dans de bons magasins, dans des hôpitaux et dans les églises qu'on avait transformées, tous les secours qu'on peut désirer pour des troupes et pour des blessés.

Telle fut à peu près la situation des deux armées jusqu'au

1er messidor où les troupes françaises entrèrent dans les citadelles d'Alexandrie et de Tortone. On a procédé depuis au partage des magasins conformément aux articles du traité. Les Autrichiens ont cherché à tirer le plus qu'ils ont pu et à faire des réquisitions sur un pays déjà ruiné, mais qui retrouvera, dans une abondante moisson, des ressources pour l'armée française.

Ne m'oubliez pas; songez, mon cher général, que je veux être des vôtres, si, comme tout me porte à le croire, vous êtes employé d'une manière active. Faites-moi demander par le général Brune, je suis persuadé qu'il ne demandera pas mieux, surtout si son premier aide de camp, Bastat, est prévenu et se mêle de le lui demander pour moi. Adieu, général, au revoir dans le Tyrol.

DAMPIERRE.

FLORENCE MONNEROY

Elle avait droit à la vie, elle aussi...

M. MAETERLINCK.

A MADAME FLORENCE D..., AU MANS

Chère Madame,

Lorsque j'eus l'honneur de vous rendre visite le mois dernier, et que je vous eus raconté la mort de madame Le Quesnel, votre nièce, et de son beau-frère, le comte d'Enceline, vous me dîtes à peu près ceci :

— On aura peine à me persuader qu'il n'y a pas là un mystère. Florence était une âme rare et précieuse, une de ces âmes qu'il faut chercher. Mais on la connaissait peu : elle et sa mère ne se sont jamais comprises. Pendant les quelques journées qu'elle a passées chez moi, dans sa première jeunesse, j'ai eu le sentiment de ce qu'elle était : un souffle d'affection la transformait; l'enfant taciturne devenait alors expansive et confiante. Puis, quelque chose d'indéfinissable retombait sur elle, ses élans s'arrêtaient : on eût dit qu'elle venait d'apercevoir, la menaçant, une main étrangère et froide. C'était une nature passionnée à qui manquait l'emploi de ses énergies. J'ai toujours pensé que sa vie ne serait point ordinaire : sa mort tragique ne m'étonne pas. Je vous avoue qu'il m'est difficile de croire à un simple accident !...

Vos paroles correspondaient à mes propres réflexions. Mais

je ne vous le dis pas sur-le-champ. Maître d'un secret que je suis seul à posséder, de quel droit en disposerais-je, fût-ce en faveur d'une parente et d'une amie, à qui son affection pour une des victimes créait pourtant une sorte de privilège? Ce secret pour moi est presque un tourment, car il me semble qu'une part de responsabilité m'incombe dans ce qui est arrivé. Je me décide à vous le confier. Voici la relation complète des incidents que je connais. Votre amitié ne m'en voudra pas d'être remonté un peu loin, aux origines mêmes de la catastrophe.

Je ne vous rappellerai pas la manière dont je fis la connaissance, au Caire, de madame Monneroy, ni comment je l'épousai, après avoir eu tout le loisir d'apprécier ses qualités charmantes. Nos goûts, nos positions, nos fortunes, nos âges s'accordaient à souhait: veuf, sans enfants, et frôlant cette heure mélancolique où le cœur assagi ne réclame plus que la paix des affections durables, j'aspirais à me reconstruire un foyer. De son côté, madame Monneroy était heureuse de me confier le soin de son existence, et de s'assurer mon aide pour diriger dans le monde ses deux filles jumelles, qui achevaient en ce moment leur éducation à Paris.

Un des grands regrets de ma vie, c'est de n'avoir pas été père : aussi la perspective de partager l'affection de ma femme avec ses deux grandes filles, loin de me rebuter, m'enchanta, et je me réjouissais d'avoir le droit d'aimer, de protéger, de gâter.

Simone et Florence avaient alors seize ans. Vous pensez bien qu'avant notre mariage je m'étais déjà formé quelque idée de leur figure et de leur caractère. Lorsqu'il me fut permis de prendre un intérêt plus direct à leur avenir, ma femme se montra encore plus communicative. Que de bonnes causeries, au sujet de nos filles, n'avons-nous pas indéfiniment prolongées, alors que le bateau qui nous ramenait en Europe fuyait sous les douces nuits étoilées !

— Je me demande quelle impression elles feront sur vous? me répétait sans cesse leur mère. Florence est, je crois, la plus belle, mais d'une beauté froide, que l'on remarque à peine; son caractère est grave, concentré, presque trop raisonnable; elle ne donne rien d'elle-même et n'éprouve pas de grands

besoins de tendresse. Simone est bien différente. C'est la plus délicieuse enfant qu'on puisse voir!... Oh! quant à elle, je ne suis pas inquiète, vous l'aimerez...

Elle les aimait toutes deux extrêmement, mais ses paroles, qui trahissaient une évidente prédilection pour Simone, m'influençaient peut-être plus qu'elle ne l'eût voulu. C'est ainsi que je m'habituai, avant même de les avoir vues, à considérer Florence comme la moins aimable et à réserver pour sa sœur le meilleur de ma sollicitude.

A peine arrivés à Paris, nous fîmes aux deux jeunes filles notre première visite. Ma femme, qui se faisait une fête de les surprendre, ne leur avait pas écrit, et nous attendîmes tous deux au parloir, troublés d'une émotion bien naturelle. Je sentais que de cette entrevue dépendraient en grande partie nos relations dans l'avenir. Elles entrèrent enfin, l'une derrière l'autre, sondant la salle, un peu obscure, de leurs yeux curieux, — d'abord vaguement pareilles avec leurs robes d'uniforme, leurs frais visages, leurs cheveux bruns massés en un chignon sévère, sur leur col de toile blanche. Puis Simone, avec un cri de joie, se précipita dans les bras de sa mère. Ce fut une pluie de baisers et de larmes, une avalanche de questions à travers mille caresses dont ma femme se dégagea en souriant pour aller embrasser Florence. Pendant que sa sœur accaparait leur mère, celle-ci demeurait hésitante près du seuil, observant le groupe que nous formions, Simone et ma femme enlacées, moi debout à côté d'elles. Se crut-elle, dès ce premier instant, mise à l'écart? Il m'avait semblé voir une flamme soudaine éclairer ses yeux sombres qu'elle éteignit très vite, sous ses lourdes paupières. Elle était déjà belle, mais de cette beauté froide, qui réside plutôt dans l'extrême harmonie des traits que dans leur expression. Je la trouvai telle qu'on me l'avait dépeinte et, sans réfléchir, je me tournai vers Simone, dont le visage rose et mutin, aux jolis yeux caressants, m'attirait davantage. Elle eut surtout un mouvement d'une spontanéité gracieuse qui me la rendit chère tout de suite. Comme sa mère nous présentait l'un à l'autre, elle vint à moi, et, tout simplement, offrit son front à mes lèvres. Ce fut naïf et gentil: mon cœur s'y laissa gagner. Peut-être attendais-je également de Florence un témoignage de sympathie;

ma femme la regardait aussi, sans doute dans le même espoir. Mais elle se contenta de me donner la main, et la différence de leurs accueils, que je ne sus pas attribuer à la divergence de leurs caractères, établit l'inégalité de mes rapports avec elles.

Je ne puis rien reprocher à Florence. Pendant les quatre années qui s'écoulèrent entre son départ du couvent et son mariage et qui nous réunirent sous le même toit, je n'eus qu'à me louer de sa déférence. Nos relations, sans cordialité, étaient excellentes et correctes. Mais mille détails accentuèrent toujours la dissemblance entre les deux sœurs. Ainsi, ni l'une ni l'autre de mes belles-filles, qui conservaient encore la mémoire de leur père, n'aimait à m'en donner le nom. Je respectais leurs légitimes scrupules; seulement, Simone, qui ne voulait pas me traiter en étranger, tournait la difficulté en me disant *daddy*, comme les jeunes filles anglaises. Quant à Florence, je ne crois pas qu'elle m'ait jamais appelé par un nom quelconque; cependant, en parlant de moi, je l'ai entendue quelquefois dire « mon père », et toujours avec une pointe d'ironie. Elle était, en effet, ironique, — ce qui me déplaît fort chez une jeune fille, — quoique d'une ironie si discrète et si voilée que je me demandais parfois si je ne me trompais pas. Éloigné par son indifférence et ne parvenant pas à la connaître, je finis par renoncer à conquérir une affection qu'elle avait évidemment pris le parti de me refuser et je la négligeai pour Simone.

Pourtant, Simone était moins facile à diriger. Lorsque la santé déclinante de ma femme m'obligea, surtout pendant la saison qui précéda leur mariage, à chaperonner seul mes belles-filles dans le monde, Florence ne me causa jamais aucun souci, car elle était la vivante image de la correction et de la bienséance. Auprès de Simone, mon rôle était plus malaisé. Sa tête folle, à plus d'une reprise, faillit m'attirer des embarras, et j'eus parfois à réparer des étourderies dont les suites auraient pu être fâcheuses. Elle avait hérité de la constitution délicate de sa mère : il fallait l'obliger à des précautions dont sa légèreté se fût volontiers dispensée et qu'elle ne prenait, m'assurait-elle gentiment, que par égard pour moi. Florence se portait très bien; du moins, je ne la vis

jamais malade. Elle souffrait d'assez violentes migraines; mais, comme elle repoussait plutôt les sympathies, personne ne lui en parlait jamais.

Après leur sortie du couvent, notre vie s'était arrangée douce et plane. Nous demeurions une partie de l'année à Paris. Simone et Florence devinrent rapidement mondaines: leur figure, leur fortune, leur esprit même leur valurent quelques-uns de ces succès auxquels l'amour-propre des jeunes filles est toujours sensible. Pour être tout à fait sincère, je ne devrais parler que de Simone, car Florence passait souvent inaperçue. Elle n'avait pas l'entrain de sa sœur, ni cette gaieté toujours prête à jaillir comme une fusée légère. Je me rappelle même qu'à son premier bal elle fut si négligée que je ne pus me défendre d'être triste pour elle, et j'eus encore le malheur d'aggraver maladroitement son chagrin. Distrait par des rencontres, je n'avais pas tout de suite remarqué son abandon. Plus tard, la retrouvant à côté de sa mère, immobile, silencieuse, avec un pli triste qui lui rayait le front, je l'interrogeai :

— Comment! vous ne dansez pas? Seriez-vous déjà fatiguée?

Un éclair ironique glissa sous ses longues paupières, et elle me répondit d'une voix nette, sans le moindre embarras :

— Fatiguée? Oui, mais de rester assise!

Je me rappelle très bien m'être alors reproché le peu d'intérêt que je lui portais. Je me promis de m'occuper d'elle avec plus d'affection. Le lendemain matin, en causant avec ma femme de ce malencontreux début, je lui dis :

— Florence n'était point à son avantage hier. Ne croyez-vous pas qu'elle devrait renoncer à porter les mêmes toilettes que sa sœur? Les mêmes choses ne leur vont pas. Ainsi, Simone est ravissante dans un nuage de tulle blanc, mais je préférerais pour Florence un genre qui s'harmonisât mieux avec sa beauté plus sérieuse.

Ma femme me jeta un regard étonné.

— Quelle idée! Le tulle, la gaze, les étoffes vaporeuses sont ce qu'il y a de plus joli pour les jeunes filles. Deux sœurs jumelles doivent être habillées de même et sa toilette d'hier va bien à Simone! Et puis, Florence n'y attache aucune importance.

Peut-être? Je me demandais d'ailleurs à quoi Florence pouvait bien attacher de l'importance, car jamais je ne connus âme de jeune fille plus fermée...

Peu d'événements marquèrent les années qui suivirent. J'étais si bien pris dans les liens très doux tissés autour de moi par la vie familiale et de chères affections, que je ne songeais pas à me plaindre des jours monotones. Mes belles-filles continuaient leur existence un peu superficielle de jeunes filles mondaines ; seulement, la santé de leur mère m'obligeait à remplir de plus en plus souvent les devoirs d'un père qui se dévoue. Je ne savais rien refuser à Simone. Elle avait la grâce étonnée et ravie de l'enfant dont les yeux, s'ouvrant sur les choses, n'en voient que les brillants contours, et qui muse par les sentiers dorés, semant son rire avec candeur sous le ciel bleu, dans l'air léger. Tout l'enchantait et la faisait heureuse. Sa gaieté peuplait d'échos notre maison ; son ignorance des réalités laides nous créait une atmosphère d'innocence. Elle eût été ma propre enfant que je n'aurais pu l'aimer davantage et il me semblait que chacun devait partager mes sentiments pour elle.

Les recherches en mariage dont elle fut l'objet ne servirent qu'à me confirmer dans ce que j'appelais mes illusions paternelles. Si elle restait encore libre à vingt ans, c'était un peu ma faute; je me montrais trop difficile pour elle et la priais, moitié riant, moitié sérieux, de m'accorder le temps de lui trouver un mari digne d'elle. Mon grand désir, que j'avais amené sa mère à partager, était de lui faire épouser le comte Louis d'Enceline, le fils d'un vieil ami d'enfance. Je ne l'avais guère revu depuis plusieurs années, car il vivait continuellement à l'étranger, promené dans des capitales lointaines par les hasards de la carrière diplomatique. Je reportais toutefois sur lui mon ancienne affection pour son père, dont j'aimais à lui croire le caractère généreux, loyal, la grande bonté et la tendresse. Ayant accepté la mission de surveiller quelques-uns de ses intérêts, je correspondais avec lui : il me témoignait une vive reconnaissance pour les services que je lui avais rendus et je retrouvais dans toutes ses lettres comme un écho de l'âme très noble et très chère de mon ami. Peu à peu je pris l'habitude, en

lui écrivant, de lui parler de mes filles, de Simone surtout. Il parut s'intéresser à ces confidences dont il devina sans doute l'intention. Quand il m'annonça son prochain retour et sa décision de vivre désormais en France, je pensai que mes projets avaient des chances d'aboutir et je commençai à causer de lui avec les deux sœurs. Mais, je m'en souviens fort bien à présent, c'était toujours à Simone que je m'adressais, et la fine mouche ne tarda pas à percer mes petites ruses. Le nom de M. d'Enceline revenait à chaque instant dans nos entretiens. Et c'était toujours Simone qui me donnait la réplique, comme s'il eût été tacitement convenu qu'elle seule pouvait apprécier Louis d'Enceline, comme s'il n'existait que pour elle.

Florence nous écoutait, ses grands yeux indifférents levés sur nous, et, si elle se mêlait à notre conversation c'était toujours pour dire d'une voix posée, où vibrait en sourdine son imperceptible ironie, des choses raisonnables, auxquelles on ne trouvait rien à reprendre. Quatre années de vie mondaine avaient fait d'elle une personne distinguée, intelligente, causant peu, mais bien. Cependant, les hommes jeunes ou vieux la remarquaient à peine. Il y avait dans cette jeune fille de vingt ans quelque chose d'impeccable et de solennel, comme une léthargie d'âme, qui arrêtait les sympathies. Souffrait-elle de la préférence accordée à sa sœur ? Si j'ai été quelquefois tenté de le croire, elle s'en cachait si bien, qu'aucun indice certain n'est jamais venu confirmer mes soupçons. Sa mère la jugeait comme moi : froide et sage, incapable de se laisser entraîner par son cœur ou par son imagination. Insensiblement, nous avions renoncé à exercer aucun contrôle sur ses actions, sur ses lectures, sur sa correspondance, et nous lui accordions une liberté complète. Un détail vous peindra à quel point notre confiance était absolue.

Ayant un jour à traiter une question d'affaires avec Florence, j'allai lui en parler dans sa chambre. Elle était à lire, auprès de la fenêtre; elle se leva d'un mouvement lent qui lui était habituel et m'offrit un siège, avec une politesse cérémonieuse. Mon message délivré, je restai un moment à causer avec elle. Elle se prêta de bonne grâce à la conversation, sans que je pusse comprendre s'il lui plaisait ou non de la

prolonger. Mes yeux erraient autour de moi, à la recherche de quelque bibelot qui me trahît ses préférences; mais sa chambre, élégante, ne se distinguait de celle des autres jeunes filles riches que par un aspect plus sérieux et un ordre sévère. Je remarquai enfin une bibliothèque bien garnie, où les livres harmonisaient sur des rayons leurs reliures recherchées. Un volume qu'elle lisait à mon entrée et qu'elle avait fermé, en le repoussant sur la table, fixa tout à coup mes regards.

— Mais c'est le *Théâtre d'Amour* que vous lisez là?

— Oui, dit-elle, je viens de me le faire envoyer. J'aime le talent de Porto-Riche.

Je me récriai :

— Hum!... Comment se peut-il?...

Et, pris d'une soudaine inquiétude, je lui demandai :

— Puis-je examiner vos livres?

— Comme il vous plaira.

Elle s'était levée de nouveau et rapprochée de moi, tandis que je parcourais les titres imprimés en or au dos de ses jolis volumes.

— Margueritte, Bourget, Maupassant, Loti, en violet; Édouard Rod, en mauve pâle; Baudelaire... ah! vous aimez aussi les poètes? George Sand, Alfred de Vigny, Lamartine... Vous classez les romantiques ensemble, prose et vers? Voici le rayon des Anglais : Shelley, Byron, Élisabeth Browning... Je vois qu'il vous manque un Tennyson, vous me laisserez vous l'offrir?... Je ne vous savais pas si instruite! C'est très bien... Qui vous a choisi tous ces livres?

— Moi-même, en partie. Les autres appartenaient à mon père.

— Fort bien... Votre mère a-t-elle approuvé votre choix?

— Je ne l'ai pas consultée. Mais, je vous en prie, ne lui en parlez pas.

Ce cri lui avait échappé. Je la regardai, surpris et perplexe. C'était la première fois que je la voyais rougir, se troubler, que j'entendais trembler sa voix. D'ailleurs, cela dura une seconde. Ses joues reprirent aussitôt leur pâleur, ses yeux leur paix immuable; le geste suppliant qu'esquissaient ses mains retomba, et sa voix se raffermit :

— Quand ma mère entre dans ma chambre, elle ne

regarde même pas ma bibliothèque. Vous savez qu'elle me laisse très libre. Je comprendrais votre sollicitude pour Simone. Mais moi, je ne suis pas romanesque... Si je lis ces livres, c'est pour former mon goût littéraire... et j'aime les belles reliures, en vrai bibliophile...

Je la revois encore, debout à côté de moi, triomphant de sa facile victoire. Je me souviens même de sa toilette. Comme en chacun de ces épisodes qui se sont gravés si profondément dans ma mémoire, je retrouve Florence inséparable des étoffes qui la drapaient. Si elle devait, dans le monde, se conformer au goût de sa mère, c'est-à-dire au goût de Simone, on lui permettait de choisir ses robes d'intérieur. Celle qu'elle portait, ce jour-là, était en soie de Chine, jaune, droite à la taille et retombant en plis antiques. Elle tenait dans ses mains sans bagues *le Disciple* relié en bleu éteint, qu'elle me fit admirer, et je me rappelle lui avoir conseillé pour sa robe une broderie de hauts iris de cette nuance. Je m'en allai sur ce conseil esthétique, mis en déroute, une fois de plus, et m'étonnant avec simplicité du goût de cette fille de vingt ans pour les belles reliures.

Peu de temps après, le comte d'Enceline nous annonça son arrivée, et je ne songeai plus qu'à mes projets. Les choses marchèrent selon mes désirs, avec une extrême facilité. Dès la première entrevue, Simone lui plut; ma diplomatie consista ensuite à les rapprocher le plus possible, à vanter discrètement, quand j'étais seul avec Louis, la grâce, la gaieté, la nature affectueuse de ma belle-fille; avec elle, à faire l'éloge de M. d'Enceline. Je plaidais des deux côtés une cause déjà gagnée. Le résultat ne se fit point attendre, et les deux jeunes gens ne tardèrent pas à se fiancer.

Nous étions alors en mars : le mariage fut décidé pour la fin d'avril. C'est vous dire que nous eûmes six semaines d'une vie agitée, absorbante, à laquelle Florence continua de participer, indifférente, chaque fois que les convenances l'exigeaient. Sauf les banalités d'usage, je ne sache pas qu'elle ait échangé dix paroles avec le fiancé de sa sœur.

— Comment trouvez-vous Florence? — demandai-je à Louis, un soir que je l'avais emmené fumer. — Vous ne m'avez pas encore parlé d'elle.

— Elle est très belle.

— Une belle statue, n'est-ce pas ?

Il regarda le nuage bleuâtre qui s'arrondissait au-dessus de sa tête, fit tomber la cendre de son cigare et finit par répondre :

— Une statue, vous l'avez dit... Mais représentez-vous cette figure-là animée par la passion : elle deviendrait superbe.

— Cela, mon cher, ni vous ni moi ne le verrons. Florence ne se passionne pas. C'est un sage.

Un sage !... Je ne croyais pas si bien dire. Sa sœur se maria un des tout premiers jours du printemps, et ce fut une fête gracieuse et parée, dont tous les assistants conservèrent, je crois, un agréable souvenir. Dans le ciel d'un bleu léger, moutonné de blanc, de brèves averses, qui jetaient des diamants sur les feuilles, alternaient avec le soleil. Nous étions entrés à l'église par la pluie ; un rayon vint frapper aux vitraux, baignant d'une large lueur rose la svelte forme prosternée de la mariée. Et il en fut tout le jour de même. Averses et rayons ; rayons et averses. Le vrai temps pour les noces de Simone : la nature reflétant son âme, ou, pour mieux dire, son âme reflétant la nature. Elle pleura un peu à l'église, souriait à la sacristie, riait en distribuant les fleurs de son bouquet à ses amies, éclatait en larmes nouvelles en disant adieu à sa mère, bien pâle et bien affaiblie. Et j'eus le temps de voir encore, comme elle montait en voiture, la flamme de bonheur qui séchait les pleurs sous ses cils. Louis paraissait gravement heureux. Mais, en ce jour-là, où nous avions tous un peu perdu la tête, le sang-froid de Florence nous fut très précieux. Elle remplaça sa mère souffrante auprès de nos amis, et se révéla une maîtresse de maison très entendue. Un provincial de passage à Paris, M. Le Quesnel, qui s'ennuyait au milieu de tous ces inconnus, me prit à part pour me confier que mademoiselle Monneroy était une aimable jeune fille. Florence, en effet, le voyant isolé, lui avait parlé deux ou trois fois. C'était un gentilhomme campagnard, bien élevé et nul, qui vivait toute l'année dans ses terres, n'en sortait qu'à de très longs intervalles, pour une courte visite d'affaires à Paris. Il avait connu autrefois le père de Simone et de Florence, et ma femme, à ce titre, l'avait invité au mariage. Il revint quelquefois nous voir pendant le reste

de son séjour, puis, avant de repartir pour ses Hautes-Pyrénées, il demanda la main de Florence. A notre grande surprise, la jeune fille se montra disposée à accepter ce médiocre parti. Elle avait vingt ans, lui, cinquante. Sa fortune était modeste et il ne s'intéressait, au fond, qu'à son train de campagne qu'il brûlait de retrouver après un mois d'absence. Je ne crois pas qu'il fût question d'amour dans son cas : il cherchait une femme, et Florence lui convenait, voilà tout.

— Mademoiselle Monneroy, me dit-il, m'a séduit par une raison et un sérieux au-dessus de son âge. Elle me paraît posséder les qualités que j'estime le plus chez une femme : l'égalité d'humeur, l'ordre, un esprit posé. Et, de mon côté, je ne pense pas que je lui déplaise.

— Mon ami, me dit ma femme, parlez donc à Florence. Elle vous écoutera peut-être mieux que moi. Je n'arrive pas à la convaincre. Elle me répète toujours qu'elle n'est ni romanesque, ni ambitieuse, qu'elle n'aime pas le monde, adore la campagne, que M. Le Quesnel est un homme estimable... Si indifférente qu'elle soit, elle n'est qu'une jeune fille qui va faire une folie. Elle ignore tout de la vie, il faut l'avertir. Elle a le droit d'être heureuse. Comment le serait-elle dans un pareil mariage?

J'essayai tout aussi vainement de combattre la résolution de ma belle-fille. Un soir, je la priai de m'accompagner dans mon cabinet de travail; chez moi, je me flattais d'avoir plus d'autorité. Je lui parlai avec chaleur, d'un ton que je tâchais de rendre le plus bienveillant possible, quoique ce dernier trait de « raison » m'inspirât, cette fois, pour son caractère, une certaine mésestime. Mais elle resta froide et figée, n'opposant à tous mes arguments que des phrases d'une désespérante sagesse.

— Il faut bien que je vous éclaire les côtés de la vie que vous ne paraissez pas soupçonner, Florence! — m'écriai-je, après avoir épuisé tous mes autres arguments. — Vous dites que vous n'aimez personne, que M. Le Quesnel est un galant homme, que rien ne s'oppose à ce qu'il vous rende heureuse. Mais vous ne songez donc pas que vous avez vingt ans! Savez-vous si votre cœur ne réclamera jamais ses droits?

Elle fit un geste lent de dénégation. Cette sécheresse, ce

parti pris d'indifférence pour l'avenir m'agacèrent. Je repris avec une croissante vivacité :

— Vous allez engager toute votre existence, vous allez vous lier par le serment qui enchaîne à jamais une honnête femme, et cela, sans illusions, sans amour, — car vous reconnaissez que M. Le Quesnel vous inspire à peine une banale sympathie, — sans avoir même la médiocre excuse de l'intérêt. Mais si cette combinaison vous plaît aujourd'hui, pour des raisons que je ne puis concevoir, dites-vous bien que le moment viendra où vous la regretterez. Songez que vous serez dans tout l'éclat de votre jeunesse quand votre mari ne sera plus qu'un vieillard. Car enfin, il a cinquante ans...

Elle m'arrêta pour corriger :

— Cinquante-deux. Il n'a pas cherché à se rajeunir, ni à me tromper sur la nature de ses sentiments. Nous nous sommes expliqués en toute franchise, et je lui suis reconnaissante de sa loyauté. Je sais qu'il a besoin d'une femme pour tenir sa maison. Je sais que ma dot lui sera utile. Je sais que je suis pour lui un excellent parti, et qu'en l'acceptant je lui fais une grâce. Il le sait aussi et il me l'a dit. Il me devra donc plus qu'il ne pourra me rendre. Il m'en saura gré. Nous vivrons côte à côte comme deux êtres qui s'estiment, et qui se feront les sacrifices que la vie exige. Vous voyez que je raisonne aussi.

Elle s'interrompit, fixa sur moi ses yeux noirs ironiques, sans doute pour voir l'effet qu'avait produit cette dernière phrase, et poursuivit, le menton appuyé sur sa main, d'une voix lente et grave :

— Sa recherche me flatte ; je peux bien vous l'avouer, à vous qui me tenez lieu de père. Ma sœur a eu quatre propositions avant celle de M. d'Enceline ; moi, aucune... C'est un peu humiliant... Il ne m'aime pas d'amour, soit, mais il m'a choisie. Et c'est une satisfaction nouvelle pour moi d'être quelque chose dans la vie de quelqu'un... Cela vous semble puéril, sans doute, que j'y attache tant de prix?... Mais je n'ai pas eu beaucoup d'affection...

Elle me regardait bien en face en parlant ainsi. Je sentis l'amertume de ce reproche. Il frappait si juste que je n'osai pas le relever ; et, pour la première fois, j'eus l'intuition de

la souffrance, peut-être de la rancune qui s'était amassée dans cette âme mystérieuse de jeune fille.

— Du moins, répliquai-je, attendez un peu. Rien ne nous empêchera, votre mère et moi, de nous occuper de vous maintenant, de vous chercher un mariage plus raisonnable et plus avantageux.

Elle s'inclina.

— Je vous remercie, dit-elle. Mais je persiste à croire qu'en épousant M. Le Quesnel, j'arrange ma vie pour le mieux.

— Le bonheur de Simone ne vous fait donc pas envie? lui demandai-je, après un court silence.

— Voudriez-vous que j'en fusse jalouse? s'écria-t-elle.

Puis, se reprenant aussitôt, elle répéta une de ses phrases favorites :

— Je ne suis pas romanesque.

— Ah! ma pauvre enfant, m'écriai-je, je crains plutôt que vous ne le soyez trop, à votre manière. Mais vous voyez faux, vous raisonnez faux, vous êtes comme un aveugle qui ne voudrait pas qu'on lui rendît la lumière. Puissiez-vous ne jamais vous repentir de votre entêtement!

Le mot la froissa, car elle se leva, pour mettre fin à la conversation.

— Alors, si « la faute fut mienne, que la peine soit mienne! » conclut-elle, citant un vers d'une romance anglaise.

C'est ainsi que ce mariage fut accepté et célébré peu après celui de Simone, très simplement, à la campagne. Florence partit aussitôt après le déjeuner pour son domaine des Hautes-Pyrénées où M. Le Quesnel, qui s'attendrissait en parlant de ses montagnes, lui promettait une existence paisible, selon ses goûts. M. et madame d'Enceline, qui faisaient un long voyage de noces, n'assistaient point à la cérémonie.

***

Voilà, chère madame, où s'arrêtent mes souvenirs de vie commune avec mes belles-filles. Six mois après le mariage de Florence, j'eus la douleur de perdre ma femme et je cherchai à me distraire en voyageant. Je revenais souvent à Paris :

j'y voyais Simone heureuse, gaie et jolie, toujours un peu folle, insoucieuse, divisant son temps entre le monde, son mari et ses deux petites filles. M. d'Enceline avait des goûts plus graves, mais il ne contrariait point sa femme.

— Simone est un papillon : les papillons sont faits pour agiter leurs ailes ! — disait-il avec une indulgence que parfois j'aurais voulu moins tranquille.

Mes relations avec Florence se bornaient à l'échange de quelques lignes de politesse, de temps à autre. J'avais de ses nouvelles par sa sœur : elle habitait toute l'année la campagne, ne s'ennuyait pas et s'accommodait de son mari. Elle n'avait pas d'enfants, et M. Le Quesnel, meilleur administrateur que je ne l'aurais cru, grâce à la dot de sa femme étendait son domaine. Elle fit deux séjours à Paris, chez madame d'Enceline, mais pendant mes absences.

Cinq ans s'étaient donc écoulés depuis son mariage, sans que je la revisse, car, malade elle-même à la mort de sa mère, elle n'avait pu venir aux funérailles. La dernière année, nous ne correspondîmes même plus et elle se serait ainsi effacée de ma vie, sans y laisser de trace, si nous n'avions refait connaissance chez Simone.

M. et madame d'Enceline avaient acheté dans l'Ain, au bord d'un petit lac de montagne, un château dont ils disaient merveilles et où ils me pressaient d'aller les voir. Leur invitation, si cordiale, me fit plaisir, d'autant plus que je ne savais où passer mon été et que j'ai toujours adoré la vraie campagne. Je partis sans m'annoncer, certain d'être le bienvenu.

A la gare, je ne trouvai pas de voiture, mais on m'assura que le trajet n'était pas long : aussi, laissant mes bagages, je m'acheminai à pied, heureux de faire tout de suite connaissance avec le pays. C'était le Jura, dans toute sa rude beauté. Des roches énormes, couronnées de durs sapins, défiaient le ciel, un torrent se ruait dans un ravin. Tantôt, en me penchant sur son lit étroit, je recevais au visage l'écume d'une eau neigeuse, tantôt je le voyais, décrivant une courbe, enserrer des prairies abruptes semées d'une herbe drue, que bordaient, en haut, de grandes fleurs sauvages, en bas, une ceinture de rocs éboulés. Puis, à un tournant, le vallon s'élar-

git brusquement, plus frais et plus hospitalier. Quelques maisons de pauvres gens apparaissaient entre les verdures. A droite, au ras d'une paroi rocheuse, presque verticale, sommeillait un lac, d'une eau bleue, doublée d'émeraude. Des sapins géants s'y miraient d'en haut. Le soleil, à son déclin, s'effaçait dans une ombre violâtre, nuée d'or, et un rayon d'adieu rougeoyait encore aux fenêtres d'un petit château tout blanc, adossé aux rochers. Une terrasse en pente douce, plantée de cèdres argentés, descendait à la rive. Ce château me sembla d'abord la seule habitation ; puis, en avançant, je découvris une manière de village à l'autre extrémité du lac. Lorsque j'arrivai sur la terrasse, la nuit était tombée et des lumières brillaient dans la montagne. Involontairement, je songeai à des feux follets, et la forme blanche d'une femme, soudain détachée sur les marches d'une véranda, les bras levés en signe d'étonnement, me causa un délicieux frisson d'apparition. Ce fantôme, c'était Simone qui avait entendu le gravier crier sous mes pas. Elle se jeta à mon cou, et le surnaturel s'envola.

— Oh ! cher *daddy*, — me dit-elle, après quelques minutes d'un intarissable et affectueux bavardage, — Louis n'est pas là ! Tant pis ! Nous nous mettrons à table sans lui. Je vais recommander qu'on ne l'avertisse pas, pour qu'il ait la surprise... A propos de surprise !... Votre chambre est prête, je vous donne cinq minutes pour vous faire beau, et vous verrez...

Comme je posais la main sur le bouton de la porte, une femme entra, venant du jardin. Je me retournai, saluai.

Simone se mit à rire.

— Que je vous présente, dit-elle. Vous ne reconnaissez pas Florence?

Plus étonné que joyeux, je m'excusai en alléguant l'obscurité de la pièce. Florence me tendit la main et me souhaita la bienvenue. A ce moment, Simone, pressant du doigt quelque mystérieux ressort, fit jaillir du plafond une gerbe de rayons électriques : des tulipes roses versèrent une tendre lumière sur les deux sœurs, debout à côté l'une de l'autre. Toujours pareille à elle-même, Simone, avec ses yeux rieurs et doux, dans sa nuageuse toilette blanche, avait une grâce de fin bibelot. Mais, Florence, grande et svelte,

d'une suprême élégance de lignes, Florence, avec son visage harmonieux couronné d'opulents cheveux sombres, était belle. Toujours, il est vrai, à la façon de ces Grecques de marbre, pâles et pures, à qui manque l'étincelle de vie. Leur sérénité, sculptée dans la pierre, semble immuable, et l'on dit, parce que les petites choses ne les émeuvent point, qu'elles n'ont pas d'âme. J'ai cru cela d'elles autrefois. Erreur! L'âme vit, palpite, souffre et s'exalte, comme chez d'autres, sous cette rigide enveloppe, et plus belle, plus noble, plus vibrante, car, si profondément enclose, aucun contact extérieur ne l'a jamais déflorée. Elle se donne, vierge et entière, à un seul sentiment. Et n'est-ce pas peut-être cette flamme intérieure qui affine et cisèle les traits? Mais, à l'époque où je retrouvai madame Le Quesnel, je n'étais pas encore clairvoyant, et mon premier mouvement fut plutôt de contrariété. « Elle va compromettre par sa présence, me disais-je avec humeur, le plaisir que je m'étais promis de mon séjour chez Simone! »

— Comment se fait-il que vous soyez ici? — lui demandai-je, un quart d'heure plus tard, quand je me trouvai à table entre elle et sa sœur.

— Son mari nous la prête pendant qu'il fait réparer leur maison, expliqua Simone. Il en a bien pour trois mois de bruit et de poussière, n'est-ce pas? Lui, s'est installé à la ferme et surveille les travaux. Mais il ne pouvait être question de garder Florence. N'est-ce pas une bonne surprise, *daddy?*

— Très bonne!

Comme madame Le Quesnel posait sur moi son regard ironique, Louis entra dans la salle à manger. Il me serra la main, très heureux de me voir, en s'excusant brièvement de son retard. Il me parut maigri et nerveux. Je fis la réflexion que le séjour dans cette paisible contrée lui serait excellent, et il me répondit, en riant, qu'il y avait acheté un château précisément dans le dessein de se reposer. Une certaine amertume perçait sous son rire. Par la suite, il me confia que la vie mondaine et oisive lui pesait, mais qu'il s'y résignait par amour pour Simone; celle-ci, en revanche, consentait à venir passer quatre mois d'été à la campagne. Chez eux, un rouage grinçait; je m'en apercevais depuis longtemps, sans

pouvoir en déterminer la cause. Simone, jolie nature, aimante et frêle, faite pour vibrer sous un archet très doux, sans résonance pour les notes fortes de la passion, ne devait pas suffire à remplir toute l'existence d'un être comme Louis, et je commençais à craindre qu'il ne vît dans sa femme qu'une aimable poupée. Pourtant elle se trouvait heureuse, je n'aurais pas voulu troubler sa sérénité. Je remarquai encore que M. d'Enceline, prévenant pour sa femme, était gravement poli avec sa belle-sœur. Florence causait toujours très peu et ne se mêlait de rien. Elle était, dans la maison de sa sœur, l'hôte discret, sans exigence, qui se contente de peu, sait fermer les yeux quand il le faut et offrir ses services avec tact. Elle gardait ses allures calmes et indépendantes de jadis, s'occupait volontiers seule, ne fuyait ni ne recherchait la compagnie des autres; et elle faisait, à pied, de longues promenades, sans but, avec un livre qu'elle ouvrait sous quelque mélèze et qu'elle ne lisait pas.

Nous menions dans ce petit coin de montagne, abrité du monde par ses hauts remparts, une vie délicieusement saine. La pêche, les excursions, les lectures, les causeries, occupaient assez bien mes journées. Nous voyions très peu de gens. Cependant, Simone, sous prétexte que je devais m'ennuyer, invita deux ou trois fois à dîner quelques familles du voisinage. Je n'y tenais pas, mais je feignais d'y trouver du plaisir, car je savais qu'il lui en coûtait un peu de se passer ainsi de toute distraction. Ces belles montagnes barraient pour elle l'horizon comme les murs d'un cachot. Douce petite âme! Pour plaire à son mari, elle s'efforçait d'aimer ce pays austère, mais une ombre de mélancolie cernait parfois ses jolis yeux.

Un jour, en herborisant dans les bois, je rencontrai Florence, rêveuse sur un vieux tronc, les mains croisées sur ses genoux, comme une immobile statue. Je m'assis à côté d'elle: nous causâmes un peu et nous fîmes ensemble le chemin du retour. Insensiblement, je pris l'habitude de l'escorter dans ses promenades. C'était presque toujours le matin, pendant que Simone dormait encore et que Louis, le fusil sur l'épaule, parcourait de son côté la montagne. Tout en marchant, elle me donnait, avec assez d'abandon, quelques détails

sur sa vie, et elle s'enquérait, plutôt par politesse que par sollicitude, je le crains, de mes propres affaires. Aux haltes, nous retombions dans le silence, elle, cherchant un siège dans la mousse au pied d'un arbre, moi, sur quelque roche caressée de soleil. Que de fois ne l'ai-je pas observée ! Son fin profil se détachait sur l'écorce verdie, ses mains gisaient dans les plis de sa jupe, ses grands yeux noirs, indifférents et tristes, se fixaient dans le vide,

« Elle est jeune, elle est belle, — pensais-je, — je suis sûr qu'elle n'est pas heureuse. Pas d'amour, pas d'enfant, rien de ce qui peut remplir un cœur de femme !... Mais un cœur, en a-t-elle un ? Et personne ne lui demande d'en avoir. Son mari, j'imagine, s'il est accessible à quelque poésie, la considère comme un beau lis tranquille, parmi les fleurs du jardin. Pour les autres êtres qui l'ont frôlée, pour sa mère, pour sa sœur, pour moi-même, elle n'a jamais été, elle ne sera jamais qu'une étrangère ! »

Une ou deux fois, la grande silhouette de Louis nous apparut sur quelque distante arête, découpée dans le bleu matinal. Il restait immobile, appuyé sur son fusil, les yeux perdus dans la contemplation du paysage. S'il nous apercevait, il esquissait un geste large pour nous saluer, puis redescendait dans les bois. La jeune femme regardait à peine de son côté. Comment me serais-je douté qu'il y eût entre eux un coupable secret ? Le hasard devait brusquement me l'apprendre, et l'effet de cette découverte fut sur moi d'autant plus foudroyant, que j'y étais moins préparé.

Simone réunissait un soir quelques amis à dîner. Florence descendit la dernière, pâle, les yeux cernés. A ma question, elle répondit qu'elle souffrait d'une migraine. L'évidente lassitude empreinte sur son visage excita ma pitié. Après le dîner, tout le monde, sauf elle, sortit pour admirer le lac.

La nuit était superbe, une nuit de lune, sous un ciel en désordre. De gros nuages, chassés par la brise, passaient et repassaient sur le disque d'argent. Dans l'air vif, saturé de l'arome des sapins, on respirait la fraîche haleine de la montagne. Par prudence, au bout de quelques minutes, je revins à la maison chercher mon pardessus. Je rentrai par le salon, dont les portes-fenêtres, communiquant avec la véranda, res-

taient ouvertes. La lune y luisait aussi, blanchissant un grand cercle aux bords inégaux devant la cheminée. Florence, seule, reposait sa tête malade sur la soie rouge d'un fauteuil; elle avait une expression douloureuse que je ne lui connaissais pas. J'allais m'avancer et lui parler, quand une vision inattendue m'arrêta, stupéfait. Louis venait d'entrer par la porte de la salle à manger. Croyant Florence seule, il s'approcha rapidement, se courba sur le dossier du fauteuil, et la jeune femme, avec un frisson de bonheur, blottit la tête sur son épaule. Oh! comment oublier son regard! Il brûlait de tout ce que la passion, la confiance, le réconfort dans la souffrance physique, la joie d'aimer et d'être aimée peut mettre d'ardeur dans les yeux d'une femme. Je voyais mal Louis, mais cette admirable tête d'amoureuse, transfigurée d'une blancheur extatique, aux yeux enivrés, aux lèvres frémissantes! Comme alors, je la retrouve aujourd'hui en moi : elle me prend le cœur, elle obscurcit ma mémoire, elle brouille toutes mes notions du bien et du mal, elle paralyse ma conscience, qui me semble se détacher de moi, molle et sans force.

La surprise m'étourdit : et je demeurai là, caché dans l'ombre, tandis que m'apparaissait soudain, dans son éclat dangereux et tragique, l'âme de Florence, cette âme ignorée, que depuis si longtemps je croyais absente. Son masque d'indifférence était tombé : comme une autre femme, elle aimait, elle souffrait, elle s'abandonnait dans le même oubli, dans la même ferveur de douleur et de joie. Et de quel amour devait-elle aimer... pour aimer!... Cependant, ils restaient enlacés, dans ce salon où le premier domestique venu pouvait les surprendre. Je tremblai pour eux. Un instant, j'eus l'idée de me montrer, de les accabler de reproches, de leur parler en père et en père irrité. Je n'osai pas. L'amour qui transformait Florence n'était point celui qui connaît la peur, il n'y avait rien à faire pour l'avertir ou pour la sauver : le seul résultat probable de mon intervention serait de précipiter une catastrophe qui nous menaçait tous. Et puis je ne me reconnus pas le droit — pas le droit, moi qui ne lui étais rien, de lui briser le cœur, en invoquant froidement le devoir. Le devoir, la morale, la raison! des mots qu'elle n'écouterait pas, dont elle n'entendrait pas le sens!

Un nuage passa sur la lune, et l'obscurité envahit la pièce jusque dans ses recoins. Un pressentiment qu'ils n'étaient pas seuls leur signala-t-il enfin ma présence? Louis se dégagea soudain et disparut avec la légèreté d'un fantôme. Florence se leva lentement et marcha vers la véranda. Je retenais mon haleine, je comprimais de la main les battements de mon cœur. Elle passa droite, sans un regard. Je ne sus jamais si elle m'avait vu, mais la traîne de sa robe a effleuré mes pieds. La lune s'était de nouveau dévoilée et brillait sur les marches de pierre. Je vis s'y détacher une seconde sa forme haute et mince, puis elle s'éloigna par l'avenue des cèdres.

... Je crois que je remontai alors dans ma chambre, pour y chercher mon pardessus que je ne parvins pas à trouver et que Robert, le domestique, finit par découvrir à sa place accoutumée. Ensuite, je m'en allai vers le lac.

Un murmure de voix rieuses, que dominait le timbre clair de Simone, quittait la rive. Une barque les emportait, piquée à l'avant et à la poupe de deux lanternes vénitiennes, l'une verte, l'autre rouge. La clarté qui tombait du ciel était si pure que les rames trempaient dans une eau d'argent. Florence, arrivée trop tard, se tenait debout, au bord du lac. J'éprouvai à son aspect une sorte de répulsion mélangée de curiosité. Allait-elle lire dans mon regard? Moins habitué qu'elle à me contraindre, j'avais peine à composer mes traits. J'aurais voulu l'éviter; il n'en était plus temps : déjà elle m'avait aperçu et m'adressait un signe de tête. Puis, sans rien dire, elle me désigna la barque qui s'approchait de l'autre rive. Elle avait repris son impassibilité coutumière. Mais le masque m'était devenu transparent et, dès lors, je vis toujours au travers son visage de passion.

Que ne puis-je vous décrire la magie de cette nuit et vous faire sentir tout le charme de ce hautain et mélancolique pays? Le lac, froissé par le vent, clapotait en chantant; dans l'échancrure des montagnes, la lune, suspendue, laissait glisser une brillante traînée pâle jusqu'aux cailloux des rives, polis et blancs. Florence, dressée sur une pierre étroite détachée du bord, regardait fuir la barque. Sa robe, dans laquelle cette merveilleuse lumière faisait courir des ruissellements de drap

d'argent, coulait autour d'elle, dérobant la pierre : ainsi elle avait l'air d'émerger directement de l'eau, profonde en cet endroit.

— Prenez garde, lui dis-je. Cette pierre est branlante, vous pourriez tomber.

— Oh ! répondit-elle, je n'ai pas peur. Je n'ai jamais peur de rien !

Je connaissais cette phrase de longue date : pourquoi, ce soir-là, fus-je frappé par son ambiguïté ?

Je fis un geste qu'elle dut interpréter comme un mouvement pour lui venir en aide car elle s'écria, sans bouger, et avec un étrange sourire :

— Ne m'approchez pas ! Je suis en équilibre sur une pointe de couteau...

Mit-elle quelque intention dans ses paroles ? Voulut-elle m'avertir ? Il me parut que sa voix avait un accent de menace. Dès cette heure où je *sus*, j'imaginai toujours, à tort ou à raison, un sens caché à ses rares et mystérieux sourires, à ses légères ironies, une importance d'énigme à ses plus simples propos.

La nuit ne fut pour moi qu'une longue veille, pleine d'anxiété. Fallait-il parler à Florence ou à Louis ? essayer, s'il en était temps encore, de les arrêter sur la pente fatale ? Mais que pourraient mes exhortations, mes remontrances, mes menaces, eussé-je même l'autorité d'un père, contre l'amour qui les poussait aux bras l'un de l'autre, tels que les avaient surpris mes yeux effrayés ? Je ne pouvais les soupçonner d'un caprice frivole, d'un accès de banale sensualité, hélas ! et l'on n'éteint pas un incendie avec des mots ! Je me rappelai les paroles de Florence, au bord de l'eau, dont le double sens m'avait déjà inquiété. Sûrement, elle m'avait prévenu ; je n'en doutais plus, je comprenais : je ne parlerais pas...

... Je ne parlerais pas, je ne tenterais rien pour défendre Simone ! Mais, alors, je serais complice de la trahison... Je me souviens très bien qu'en la plaignant je me répétai, plusieurs fois, en moi-même :

« La pauvre enfant, qui a toujours été heureuse !... »

L'absurdité de cette réflexion, tout à coup, m'arrêta. La longue série des injustices passées, se réveillant dans ma

mémoire, m'éclaira impitoyablement la fausse route où nous avions persévéré, ma femme et moi. Nous jugions Florence insensible ; nous ne croyions point qu'elle souffrît, parce qu'elle ne se plaignait pas. A Simone allaient toutes les tendresses, toutes les adorations. Nous n'avions songé qu'à son bonheur, oubliant que l'autre attendait aussi ; maintenant la balance reprenait son équilibre. L'enfant incomprise, la jeune fille négligée, la femme résignée rencontrait l'amour : elle prenait et se donnait sans préjugé, sans scrupule, ardente et libre, libre des liens d'affection que nous n'avions pas pris soin de tisser autour d'elle.

Mais comment cet amour avait-il pris naissance ? Datait-il d'hier ou de plus longtemps ?... Avait-elle aimé Louis au temps de ses fiançailles ? Était-ce le secret du fâcheux mariage dans lequel elle s'était réfugiée pour s'éloigner, peut-être pour nous fuir ?... Ou bien, en se retrouvant après des années, s'étaient-ils tout à coup découverts, reconnus trop tard ?... Je ne savais pas, je ne saurai jamais...

Et pas plus que je ne pouvais remonter aux origines de leur passion, je ne pouvais prévoir l'avenir qui les attendait. Que feraient-ils ? Bientôt, quand M. Le Quesnel viendrait chercher sa femme, accepteraient-ils paisiblement la séparation ?... Je frémissais en songeant aux désastres que pourrait causer leur révolte. Mais une voix secrète me disait que « quelque chose » les arrêterait, qu'ils ne feraient jamais souffrir qu'eux-mêmes, que Simone n'avait rien à redouter de leur part.

C'est ainsi que je raisonnais sur leur situation, confiant malgré tout en leur noblesse d'âme, et préoccupé de Simone, qui devait continuer à tout ignorer.

Après cette nuit sans repos, je me levai la tête lourde. Le matin était radieux. Tout en m'habillant, je regardais, de ma fenêtre, le lac danser sous un treillis d'or, et je me demandais si je n'avais pas fait un mauvais rêve. Je me le demandai encore une heure plus tard, en rencontrant les deux jeunes femmes installées devant la véranda avec les enfants. Simone m'offrit son front et Florence me tendit la main. Elles avaient toutes les deux leur air habituel. Cela me rassura : il y a tant d'orages, dans ce pays de montagnes, qui s'amassent et n'éclatent pas ! Égarés un instant, Florence et Louis com-

prendraient qu'aucun sentiment coupable ne pouvait exister entre eux : ils sacrifieraient leur rêve. Peut-être l'avaient-ils déjà fait ; peut-être se fuyaient-ils pour se vaincre ; peut-être la scène de la veille était-elle la dernière du drame douloureux, une surprise qui ne se renouvellerait pas... Sinon, Florence ne serait pas là, paisiblement assise à côté de sa sœur...

Cependant les deux petites filles faisaient des pâtés dans le sable ; je les appelai, les pris sur mes genoux et, tout en les caressant, je regardais Florence. Son calme visage, hier encore, m'aurait paru le même; aujourd'hui, j'y découvrais une expression douloureuse, qui de nouveau m'inquiéta.

— Tante Florence nous emmène à la promenade, dit l'une des petites. Venez-vous, grand-père ?

— Oui, répondis-je machinalement.

Et je m'imaginai que Florence, en se chargeant d'elles, ce qu'elle faisait rarement, voulait m'empêcher de l'accompagner seul.

Le lendemain, il pleuvait à verse, nous ne sortîmes pas. Le surlendemain, nous allâmes en famille passer la journée chez des amis. Les jours suivants, Florence dut chercher à m'éviter, car je ne retrouvai plus l'occasion de causer en tête à tête avec elle. J'observais avec une attention soutenue ses gestes, ses regards, sa physonomie, si bien que ses yeux noirs finirent par s'attacher aussi sur moi. Ils semblaient me répéter : « Prenez garde ». Je voyais aussi un avertissement dans les phrases les plus simples prononcées par elle ou par M. d'Enceline. Et je n'osais pas davantage m'adresser à lui. Il me fuyait, d'ailleurs. Sous le calme apparent, j'étais seul à soupçonner des menaces d'orage, et je vivais dans une telle anxiété que j'aurais bien voulu, prétextant un rappel à Paris, abréger ma visite. Mais je ne cédai pas à cette tentation. Ma présence était une sauvegarde pour tous, et pouvait devenir nécessaire à l'une ou l'autre des deux sœurs.

Je ne goûtais plus aucun plaisir à mes promenades du matin. Florence m'accompagnait encore quelquefois ; mais, comme si elle n'eût plus pris la peine de jouer un rôle pour moi, elle laissait errer son âme, et je n'avais qu'une compagne absente et muette. Nous marchions et nous nous reposions en silence. Parfois, il me venait le désir bi-

zarre de toucher sa main nue, ou sa joue pâle, pour sentir si sa chair n'avait pas le froid de la pierre. Il m'arriva plusieurs fois de l'appeler :

— Florence !

Elle tressaillait, levait sur moi son regard noir, demandait doucement :

— Plaît-il ?...

Elle attendait, un instant, les paroles qui hésitaient sur mes lèvres, et se levait avec docilité, quand je lui disais :

— Ne pensez-vous pas qu'il est temps de rentrer ?

Dès que je ne la voyais plus, je chassais ces pensées pour me poser des questions, qui demeuraient sans réponse. Se voyaient-ils seul à seule ? Où ? Quand ? Comment ?... Cela n'était pas impossible : le château était vaste ; les rives du lac et de grands bois de sapins, étendaient les limites du jardin. Les indigènes, graves montagnards, courbés vers la terre, n'avaient pas même pour nous des regards curieux. Chacun de nous vivait à peu près à sa guise. Et ma petite Simone, absorbée par ses soins de mère et de maîtresse de maison, allait et venait gaiement, comme une gentille oiselle, insoucieuse, heureuse du beau temps qu'il faisait, heureuse de la gaieté de ses petites filles, heureuse de nous grouper autour d'elle...

Une après-midi, nous prenions le thé au jardin, Louis, Simone et moi, en attendant Florence. Nous la vîmes sortir de la maison, une lettre dépliée à la main. Arrivée devant nous, elle dit sans préambule :

— J'ai reçu des nouvelles de mon mari. Il viendra me chercher dans trois jours.

— Ah ! fit Simone ! Je serai bien heureuse de le voir, mon beau-frère. Une fois là, nous vous garderons tous les deux.

Elle s'adressa à son mari qui, debout pour offrir sa chaise à Florence, avait détourné la tête.

— Quel dommage que notre dîner soit déjà organisé pour demain. Nos amis auraient eu du plaisir à rencontrer le mari de Florence.

— Rien ne t'empêchera de donner un second dîner pour M. Le Quesnel, répondit Louis.

Florence s'était assise. Elle refusa, d'un mouvement de

la tête, sa tasse de thé. Elle ne voulait pas qu'on vît que sa main tremblait.

Et ce fut tout. Au bout d'un moment, Louis nous quitta et descendit au lac. Puis nous vîmes le bateau gagner le large. Sa coque blanche, enjolivée d'or, glissait alerte, entre les deux rames écartées.

— Rapporte du poisson ! — lui cria Simone — C'est un incorrigible rêveur, reprit-elle. Il passe des après-midi entières, étendu sur le dos, flottant à la dérive, sous prétexte de pêcher, et il s'aperçoit qu'il a oublié sa ligne !

Je vous avoue, madame, qu'en ce moment-là, je ne pensai qu'au dénouement prochain, et que cette perspective me remplit de joie. Rien ne pourrait engager M. Le Quesnel à rester absent plus de deux ou trois jours; il emmènerait Florence qui, dans la paix de sa vie coutumière, se consolerait ou se résignerait. Louis, après le déchirement des premières heures, aurait ses enfants, l'affection dévouée de sa femme. Force leur serait — quelque douloureux que pût être le sacrifice — de céder à la destinée, puisque ni l'un ni l'autre n'aurait acheté son bonheur au prix d'une cruauté et d'un scandale. La confiance de Simone l'avait protégée: ils ne lui feraient aucun mal, ils sauraient s'immoler en silence, comme il convient à de nobles âmes qu'un amour défendu peut séduire, mais non abaisser.

La veille du jour où Florence attendait son mari, le soleil se leva dans un ciel nuageux, bizarre et tourmenté. L'eau du lac se ridait en petites vagues régulières, le vent relevait en courant les têtes inclinées des longues herbes. Machinalement, je sortis. En vérité, je n'aurais su que faire dans la maison. Je m'arrêtai à ma place favorite — une baie gazonnée ouverte dans la forêt, au bord du chemin, d'où l'on contemple le torrent qui bondit, éperdu, de roche noire en roche noire. Florence m'y avait devancé. Elle avait emporté un album, des crayons, mais la feuille ouverte devant elle restait blanche. Je ne sais quels propos insignifiants nous échangeâmes tout d'abord, puis, notre conversation glissa, sans transition, à un ton plus sincère. Trop brisée ou trop fière, elle renonçait à me cacher son souci et pressait, abattue, son front contre ses mains. Ce fut-elle, qui, la première, me parla de son mari.

— Il vous aime bien, lui dis-je, timidement.

— Il est très bon pour moi, répondit-elle.

Elle se leva, rassembla avec lassitude les feuilles de son album que le vent s'amusait à éparpiller, puis se tint debout, un moment, adossée à un sapin. Les nuages se tassaient sur le bord de l'horizon. Elle les contempla longtemps, et, sans détourner la tête vers moi, finit par me dire d'une voix sourde, à travers le murmure du vent et le fracas du torrent :

— Vous rappelez-vous ... une conversation que nous eûmes, quelques jours avant mon mariage? Vous m'avez dit que je voyais et raisonnais faux, et que je le comprendrais plus tard. Notre entretien est toujours demeuré dans ma mémoire.

— Oui, je me rappelle, répliquai-je.

Et toute la scène reparut devant mes yeux.

— Je me rappelle aussi quelque chose que vous m'avez répondu : « Si la faute fut mienne, que la peine soit mienne. » Vous en souvenez-vous aussi, Florence ?

— Oh! très bien... La question est de savoir si la faute fut vraiment mienne.

A ces mots, ma tendresse pour Simone l'emporta sur la pitié que Florence commençait à m'inspirer. Je voulus parler. Mais, avant même que j'eusse prononcé une parole, sa boîte à dessin tombait, renversant crayons et fusains. Elle fut aussitôt à genoux dans l'herbe pour les recueillir.

— S'il vous plaît, me dit-elle, voulez-vous m'apporter ce gros crayon qui a roulé sur le chemin?

Force me fut de lui venir en aide : calculé ou fortuit, ce ridicule incident coupa net à mes tentatives d'explication; et nous nous retrouvâmes tous deux sur la route, marchant dans la direction de la maison. Une fois de plus, j'avais obéi à un ordre muet de me taire, et je la quittai, harcelé de nouveaux remords et de nouvelles appréhensions. Elle me paraissait de moins en moins résignée. Allait-elle, dans une suprême révolte, saisir de ses propres mains le bonheur qui n'était pas pour elle?

Ces pensées me poursuivirent tout le reste du jour, et, le soir, je n'aurais pas été étonné d'apprendre qu'ils étaient partis ensemble. Il était dit que je méconnaîtrais Florence

jusqu'au bout. Ce fut presque une surprise pour moi de la trouver au salon, causant avec une jeune femme invitée à dîner. Elle était à peine plus pâle que de coutume et portait cette robe originale que je lui avais déjà vue, un inoubliable soir. Quelques autres personnages entouraient les maîtres de la maison, et Simone expliquait qu'il faisait si froid qu'elle avait eu envie de demander du feu. Il faisait froid réellement, non pas dans la maison, mais dehors, car la température a des sautes brusques dans ces montagnes. C'est pourquoi, après le dîner, nous restâmes au salon. Nous étions peu gais. Louis, très sombre, desserrait à peine les lèvres, et le calme de Florence me semblait artificiel et menaçant. Peut-être aussi le vent qui sifflait aux fenêtres insufflait-il à nos âmes sa tristesse. Les invités de Simone se retirèrent assez tôt et il ne resta bientôt plus avec nous qu'un M. Monnier et sa femme, qui habitaient une maison cachée dans un repli de la montagne, à l'autre bout du lac. Étant voisins, ils ne se pressaient pas de rentrer.

— Il ne fait pas mauvais dehors, — dit Louis, qui revenait d'escorter ses derniers hôtes. — Nous aurions pu sortir, le vent n'est pas très violent.

Je compris qu'il ne pouvait tenir dans ce salon clos où la petite madame Monnier tapotait du piano; peut-être aussi comptait-il sur l'obscurité de la nuit pour se rapprocher de Florence.

— Une idée! Ne pourriez-vous pas nous reconduire en bateau? — s'écria madame Monnier, en retirant ses mains du piano.

— Volontiers, si vous ne craignez pas de danser un peu.

— Oh! bien au contraire, le vent, j'adore ça!

Ces dames firent aussitôt apporter leurs manteaux et, tandis qu'elles s'enveloppaient, Louis ouvrit la porte de la véranda.

— Il fait un vent terrible, Louis, lui dis-je en le rejoignant.

— Bah! répondit-il. Je connais le lac. Il n'y a pas de danger.

Dans le ciel pâle et clairsemé d'étoiles, des stries sombres s'enchevêtraient et se rompaient.

Au-dessus de l'eau agitée, un nuage noir, entouré d'une bande d'or diffus, cachait la lune. Le bateau se soulevait un peu sur ses ancres. Louis, le retenant d'un pied, installa d'abord les Monnier ; puis, sautant à son tour, il détacha les rames.

— Venez-vous, Florence ? demanda-t-il tout à coup.

Elle n'eut pas une seconde d'hésitation et le suivit, s'appuyant sur la main qu'il lui tendait.

— Prends-moi aussi, supplia Simone.

— Le lac est trop agité pour toi. Tu aurais peur, répondit-il.

Je ne sais quel soupçon irraisonné me poussa à m'écrier :

— J'ai envie d'aller avec vous !

— Oh ! non, fit Simone, je n'aime pas à rester toute seule.

Et elle se suspendit à moi.

— Restez donc avec elle, — dit Louis, d'un ton grave.

Comme je demeurais perplexe, il se hâta de lever l'ancre, et la barque, tournant lentement gagna le large. Le vent la balançait assez fort.

— Allons-nous-en, — me dit alors Simone, le cœur un peu gros, — puisqu'ils ne veulent pas de nous.

— Voyons-les partir, murmurai-je.

Un rayon de lumière tombait sur Florence : ses yeux brillèrent sous la dentelle qui protégeait sa tête. Elle fit le geste de rattacher ses cheveux, et nous envoya de la main un léger signe d'adieu. Ces détails, très nets, se sont imprimés dans ma mémoire. Je ne sais quelle puissance rivait mes regards sur elle, qui s'éloignait dans la nuit ; mais Simone, me prenant par le bras, m'emmena.

Elle papillonna encore un peu dans le salon, croqua un bonbon, ferma le piano, puis vint me tendre son front.

— Je suis fatiguée, dit-elle. Bonsoir, *daddy*. Ils sauront bien rentrer tout seuls. D'ailleurs, Louis n'aime pas qu'on l'attende.

Nous montâmes ensemble. Je l'entendis donner encore l'ordre de fermer les portes comme d'habitude, son mari ayant une clé. Et j'allai me coucher, étrangement las, pour m'endormir assez vite. Ma dernière pensée consciente fut celle-ci :

« Enfin, demain le mari de Florence viendra la chercher... »

Toute la nuit, le vent chanta de sa grande voix solennelle dans les sapins. Le lac roula ses vagues inquiètes d'une rive à l'autre. Puis, aux premières blancheurs matinales, ces rumeurs s'apaisèrent. Ce fut sans doute ce brusque silence qui me réveilla. Un rais jaunâtre glissait entre mes rideaux. Il me prit fantaisie d'ouvrir les persiennes et d'assister, de mon lit, à l'éclosion du jour. Le ciel était d'une pâleur à peine nuancée; je ne voyais pas le soleil, mais une rougeur teignait l'orient. Le lac, très calme, se glaçait d'un reflet d'opale. J'aperçus une barque blanche, la coque retournée, immobile sur la surface de l'eau endormie.

D'abord, je ne compris pas. Puis, mon cœur faillit s'arrêter et je courus à la fenêtre. Je ne me rappelle pas combien de temps j'y restai, à demi vêtu, grelottant de froid, hypnotisé par cette chose blanche au-dessus de laquelle le soleil finit par étinceler, glorieux, dans la paix d'un ciel adorable.

Deux hommes, gesticulant et criant, qui arrivaient à grands pas sur la route, m'arrachèrent soudain à ma torpeur. Ce fut tout de suite un éveil affolé du château, et je courus aux informations auprès d'eux. Les domestiques, les yeux encore gonflés de sommeil, se réunissaient dans la cour; des campagnards, en blouse, se joignirent à leur groupe. Puis une jeune femme de chambre vint dire que le lit de madame Le Quesnel n'avait pas été défait de la nuit. Et, comme j'essayais d'obtenir quelques explications des deux hommes, l'un d'eux me désigna de son bras étendu les civières que l'on apportait, par le sentier du lac. Ce fut en ce moment-là que Simone — qui l'avait avertie ? — parut aussi sur le perron, blanche, oh ! plus blanche que son peignoir blanc; ses yeux cherchèrent, égarés, autour d'elle, puis se tournèrent instinctivement du côté où nous regardions tous... Elle poussa un cri et s'évanouit.

Nous dûmes emporter son corps insensible pour laisser entrer les deux autres. On les déposa dans le vestibule.

— C'est François, le pêcheur, qui les a retrouvés, en allant détacher sa barque, — me dit un homme à demi-voix. — M. le comte était un fameux nageur, mais la pauvre dame a dû se

cramponner à lui et l'entraîner. On a eu toutes les peines du monde à séparer leurs bras...

Leurs visages ne gardaient pourtant aucune trace d'angoisse; ils étaient calmes, d'un calme auguste, malgré une légère bouffissure des traits... Je les contemplai très longtemps, puis des larmes coulèrent de mes yeux...

Vous avez su, Madame, ce que tout le monde a su: que le comte d'Enceline et sa belle-sœur, ayant accompagné en bateau des amis, furent surpris au retour par un mauvais coup de vent qui renversa leur embarcation, et qu'ils se noyèrent, leurs appels n'ayant pas été entendus... Contrairement à ce qui arrive en pareil cas, cette version fut et demeura la seule. La réserve de Florence était trop connue pour qu'aucune supposition maligne l'effleurât. La douleur de Simone, aujourd'hui, est encore aussi pure. Ils ont fait en sorte qu'elle puisse sans amertume, pleurer son mari et sa sœur...

M. Le Quesnel arriva le soir même et Simone joignit ses prières aux miennes pour qu'on enterrât les deux morts dans le cimetière du village. Ainsi les mêmes sapins ombragent leurs tombes jumelles, les mêmes rosiers y effeuillent au printemps leurs pétales, la même main pieuse soigne leur dernier asile; et, sauf vous et moi, nul ne connaît le secret d'amour qu'ils ont emporté avec eux.

ANDRÉ GLADÈS

LA VIE RÉELLE

EN MUSIQUE

M. Gustave Charpentier a remporté, cet hiver, avec *Louise*, son « roman musical », beaucoup plus qu'un succès : une victoire. Cette œuvre est une bataille gagnée, décisive, dit-on, et qui marque la déroute du lyrisme à l'ancienne mode. Avec une impétuosité sans égale, l'auteur a déclaré la guerre aux antiques formules de cet art noble dont l'Opéra fut le sanctuaire et dont il restera vraisemblablement le refuge.

L' « art noble », au théâtre lyrique, est un legs de la Renaissance, qui nous l'a transmis avec toute l'autorité de son pédantisme et que nous avons pieusement recueilli, sans murmures. Sa théorie, aucun esthète ne l'a formulée : elle n'a jamais abouti à une règle absolue, impérative et claire. Tout plie devant elle, sans que l'on sache exactement quelles sont ses exigences. C'est un monstre à faire peur aux enfants, qui se cache partout et à qui, dans les instants de fanfaronnade, les enfants tirent la langue, mais toujours en tremblant. Où commence, où s'arrête son pouvoir? Elle ne le dit pas. Il lui suffit de décréter qu'il y a deux espèces de mondes, l'un qui est noble, l'autre qui ne l'est pas. A celui-ci elle interdit de se produire sur *la scène où l'on chante*. Essaierons-nous de définir le monde qu'elle y admet?

Ce ne sont ni leurs sentiments, ni leurs idées qui valent aux personnages du théâtre lyrique leurs titres de noblesse : c'est leur défroque. Il faut qu'elle soit pompeuse et qu'elle soit irréelle. L'âme des héros doit être assortie à leur toilette.

Il semblerait que l'art noble, au théâtre lyrique, fût tout ce qui s'éloigne de la vie vraie, tout ce qui est mystère, légende, mensonge, convention, mascarade. Pour avoir le droit de chanter, il est nécessaire d'être dieu, gentilhomme ou carême-prenant; il faut porter la toge, la perruque ou le masque, et la muse Euterpe ne consent pas à s'habiller suivant le goût ni la mode du jour. Si le costumier ne vient en aide au librettiste, au musicien, pour ennoblir les gens qui vocalisent leurs joies ou leurs douleurs, le musicien et le librettiste sont menacés des pires épreuves.

Admirons une nuance subtile. Les mêmes spectateurs qui s'intéressent fort à l'exhibition sur *la scène où l'on parle* d'une jaquette ou d'une jupe à la mode, voire d'une blouse bleue, ne tolèrent pas que le costume contemporain se fourvoie sur la scène lyrique. Ils le condamnent sans doute par respect pour les toges, pour les armures, pour les manteaux et les habits de cour, dont les vestiaires de nos théâtres lyriques sont encombrés. La dernière mode, si opulente qu'elle soit, ferait triste figure à côté de ce brillant appareil!

Or M. Charpentier a rompu bruyamment avec les errements consacrés par l'usage, et, s'il n'est pas le premier qui ait pourchassé l'art noble et tenté de démocratiser la musique, du moins a-t-il fait preuve d'une audace inouïe... Non seulement ses chanteurs s'habillent à la Belle Jardinière ou au Pont-Neuf, — ce sont des ouvriers, — mais plusieurs fois la scène est envahie par des loqueteux sordides, qui placent la muse Euterpe en fâcheuse compagnie! Ce n'est pas que les ouvriers et les loqueteux n'aient jamais affronté la scène de l'Opéra. Toutefois ils n'y ont point paru sans passer par les mains de l'habilleur. C'était à lui, par les ressources de son art, à en faire des « manants », des « truands », et ainsi à les rendre nobles! Songez-y en effet : la misère en pourpoint ou en culotte devient tout à fait lyrique. Mais gardez-vous de la montrer telle que nous la voyons près de nous! Cachez ces défroques du pauvre : elles ne peuvent servir de livrée au

chanteur. M. Charpentier a regimbé contre cette proscription. Il jette bas les fantoches du théâtre lyrique : dieux et demi-dieux, héros casqués, grands seigneurs, belles dames, jolis pages, villageois et bergers Watteau, militaires chamarrés, Orientaux dorés sur tranche, manants, truands, bourgeois 1830, toute la théorie des mannequins et des grotesques que l'Opéra et l'Opéra-Comique produisent chaque soir. Il lève le rideau sur un coin de Paris, de Paris tel qu'il est, pour nous présenter des ouvriers, des trottins, des gavroches, des chiffonniers. C'en est fini des dieux, des héros et des pages et de tout l'attirail qui sert à les encadrer. Le sanctuaire est profané! M. Charpentier a violé la majesté du lieu, et il ne s'est trouvé, pour lui barrer la route, ni prêtres ni fidèles. Le temple ne s'est pas défendu et la foule a battu des mains. Les applaudissements qui ont salué les personnages du drame, malgré leurs nippes et leurs haillons, témoignent du triomphe de l'auteur sur la routine. Et cependant Dieu sait si le préjugé de l'art noble, au théâtre lyrique, poussait loin ses racines!

M. Charpentier a de la chance. On ne lui en a pas voulu d'être parti en guerre contre un vieux tyran respecté. Par un bonheur rare, une véritable gâterie du destin, le musicien-poète qui a écrit *Louise* tout entière, paroles et musique, a eu affaire à un public qui semble être devenu tout à coup tolérant, libéral, intelligent et juste. L'auteur de ce roman musical, dont l'esthétique audacieuse bat en brèche tant de traditions scéniques, a fait triompher ses idées, presque sans coup férir.

Faudrait-il voir en *Louise* l'œuvre libératrice du théâtre lyrique, celle qui l'affranchit, pour la première fois et à jamais, des conventions qui l'ont encombré jusqu'ici? *Louise* a-t-elle installé, avec l'agrément du public, la vie réelle à l'Opéra? A-t-elle relégué dans les dessous et dans les cintres les vieux trucs et les anciennes mœurs? *Louise* est-elle une rupture avec la tradition et la première étape, déjà fort avancée, vers le réalisme en musique?

I

Il serait bon d'expliquer cette formule, « la vie réelle en musique », que *Louise* a rendue courante, et ce serait au public, qui l'emploie volontiers, à nous livrer l'énigme qu'elle recouvre. Interrogez-le là-dessus : sa réponse sera tellement ondoyante et diverse que les perplexités de l'enquêteur ne connaîtront plus de fin.

La vie réelle paraît bien être, au théâtre lyrique, l'antithèse de l'art noble. Mais celui-ci, nous n'avons pu le définir. Nous avons dit seulement comment il s'habillait; constatation vexante pour le public-roi, pour ce maître et seigneur qui bâtit les renommées et qui les démolit, car elle le montre sensible à l'étiquette seule, plein de superstitions, tout prêt à retourner le proverbe et à dire : « L'habit fait le moine ». J'en suis fâché; mais, faute d'y voir clair dans ses dédains non plus que dans ses faveurs, j'ose croire sincèrement que le public, le « grand public » même, se paie de mots ou de masques, qu'il ne sait rien de ce que serait, de ce que pourrait être la vie réelle en musique. Il en parle, comme il a parlé de l'art noble, sans y avoir pensé, sans regarder au fond.

La preuve en est que l'abonné du Théâtre Lyrique[1] s'est depuis longtemps empêtré dans des distinctions singulières, pour justifier après coup ses arrêts. Il est devenu un juriste retors qui, serré de près par *Primus* et par *Secundus*, trouve toujours une échappatoire qui le mette à l'abri de l'un comme de l'autre. « La musique, déclare-t-il, appelle la chimère. Elle est un art rêveur qui répudie le fait banal dont nous vivons, le détail de la vie quotidienne. Elle ne peut, elle ne doit pas leur servir de parure. La redingote sera exclue de la scène lyrique, aussi bien que le bourgeron... Il ne serait pas tolérable que la rampe éclairât des chanteurs faits à notre image. » Voilà un principe! Pour l'appliquer il faudra donc démarquer les

1. Le lecteur voudra bien entendre par là une dénomination commune à l'Opéra et à l'Opéra-Comique; à l'Académie Nationale de musique et à la salle Favart.

choses ou les gens, transposer les gens ou les choses dans un autre temps ou dans un autre lieu, les rendre chimériques à dose suffisante et leur permettre de s'exhiber lyriquement. Les évêques et les moines grotesques des *Huguenots* traverseront la scène mitrés, encapuchonnés, pour la grande joie des spectateurs, — les *Huguenots* étant, de par les dates, chimère, — tandis que la soutane violette de Jean d'Hautecœur, un noble prélat, d'une dignité non empruntée, scandalisera les spectateurs. Et en effet l'évêque du *Rêve* pourrait officier demain à Notre-Dame.

Boileau, qu'on ne s'attendrait pas à voir intervenir en cette affaire, était déjà d'avis « que la musique ne saurait narrer; que les passions n'y peuvent être peintes dans toute l'étendue qu'elles demandent », et que la vie de tous les jours ne se passe point en « fredons ». Nos abonnés sont tout aussi sévères et, de plus, ils sont capricieux. Il ne leur suffit pas que l'auteur transpose ses personnages dans la durée ou dans l'espace, qu'il habille ses chanteurs à la mode d'un autre temps et d'un autre pays. Il y a des gens qu'ils déclarent vils et dont la muse a le devoir de rougir, quelle que soit la livrée qu'ils endossent. N'allez pas croire toutefois qu'un spadassin ou une fille soient inscrits d'office sur la liste de proscription. Si Carmen y a figuré quelque temps, la Maddalena de *Rigoletto*, et tant d'autres, n'ont effarouché personne. Les bannis appartiennent à toutes les classes et à tous les mondes : la fantaisie seule paraît avoir décidé de leur sort.

Ainsi, après avoir demandé compte aux abonnés de leurs verdicts et de leurs entêtements, et consulté les annales de ces théâtres qui, tout subventionnés et officiels qu'ils soient, ont suivi le goût du public au lieu de le former, on arrive à n'y rien comprendre. Une seule conviction s'impose, c'est que le public, dans son horreur incohérente pour la vie réelle en musique, n'a jamais su ce qu'il voulait, ni ce dont il ne voulait pas. Pauvres auteurs, qui ont affaire à lui !

Parmi ceux qui ont tenté d'exprimer lyriquement les scènes de la vie vraie, de la vie simple, tous cependant n'ont pas été bafoués; à quelques-uns des précurseurs de M. Charpentier les clients de l'Académie royale — ou nationale — de musique ont fait bon accueil. Le premier en date et le plus célèbre de

tous fut Jean-Jacques Rousseau. Son *Devin de Village*, exécuté devant la Cour, à Fontainebleau, en 1752, et à l'Opéra l'année suivante, atteignit, pendant les soixante-seize années qu'il figura au répertoire, plus de quatre cents représentations. C'est une fade paysannerie où la naïveté n'est qu'affectation, où la nature, évoquée à chaque page, s'est dépouillée de toute rusticité pour s'enrubanner de rose. Ecoutez le Devin :

A la ville on est plus aimable,
Au village on sait mieux aimer.

Et Colette :

Ici de la simple nature
L'amour suit la naïveté.

Et le chœur :

Allons danser sous les ormeaux,
Animez-vous, jeunes fillettes,
Allons danser sous les ormeaux,
Galans! prenez vos chalumeaux!

Tout le poème est sur ce ton, et la musique est digne de cette niaise sentimentalité. Il n'en est pas moins vrai que c'était un coup droit porté aux héros à cuirasse. Les artistes de l'Opéra, à qui l'on imposa l'exécution de l'ouvrage, pendirent son auteur en effigie dans la cour même du théâtre. Ce fut leur vengeance. Mais ils durent s'incliner devant les ordres de la Cour et les exigences du public. Rousseau avait, sous une forme lyrique enfantine, exposé sa philosophie et du même coup fait à Colin, à Colette, une place durable parmi les Bellérophon, les Persée, les Phaéton et les Alceste. C'était une révolution. Seul, un Jean-Jacques avait pu, grâce à son prestige, faire paraître en scène de simples pastoureaux, sans ameuter les nobles clients de l'Académie royale. Il est vrai que leur costume n'avait plus rien de fruste, partant rien de vil : on l'avait volé à Lancret.

Dès l'année 1753, l'Opéra-Comique, dont Monnet venait d'obtenir le privilège, parodia[1], suivant la coutume, l'œuvre

1. Il ne faut pas donner à ce mot une signification trop dérisoire. La *parodie*, au XVIII[e] siècle, est, à l'Opéra-Comique, un genre assez délicat.

en faveur à l'Opéra. Madame Favart écrivit une aimable « comédie à ariettes », *Bastien et Bastienne*, qui faillit échouer, parce que « Madame Favart s'y montra avec un habit de serge, des cheveux plats, une croix d'or, les bras nus et des sabots. Cette observation *(sic)* du costume villageois fut très blâmée par les amateurs accoutumés à l'ancienne mode théâtrale ». Le nouvelliste qui nous rapporte le fait prend parti pour les amateurs.

Peu de temps après, madame Favart osa mettre en scène dans une « pastorale mêlée de vaudevilles et d'ariettes », *Annette et Lubin*, un fait divers, passablement scandaleux, dont un garçon et une fille de Bezons étaient les héros. Tout Paris courut à l'Opéra-Comique. « On s'était empressé, dit notre chroniqueur, de consacrer l'union, un peu hâtive, des deux amants, pour leur permettre d'assister aux représentations de madame Favart ; de sorte qu'il y avait sur la scène les portraits vivants de Lubin et d'Annette et, dans la salle, le vrai Lubin et Annette en personne[1]. » Le succès de l'ouvrage fut grand, bien que la musique de Blaise fût petite. L'anecdote graveleuse avait rendu à la partition le même office que la philosophie de Rousseau au *Devin de Village*. Une estampe coloriée de Debucourt nous renseigne sur la mise en scène de *Lubin et Annette* : elle est, sans équivoque, franchement réaliste, et elle emprunte tous ses éléments au monde contemporain.

Le *Devin de Village* eut la vie dure. Il ne disparut de l'affiche qu'en 1829, après une représentation pendant laquelle un spectateur jeta sur la scène une perruque. L'ouvrage de Rousseau serait presque le seul, dans le répertoire du grand opéra, jusqu'en 1830, à faire chanter des personnages qui ne fussent divinités ou héros, si nous ne trouvions, aux archives de l'Académie nationale de musique, plusieurs opéras[2], exécutés avec un succès copieux, de 1790 à 1800, et qui peuvent se réclamer, ceux-là, du plus pur réalisme ! Contemporains des événements révolutionnaires, ils en sont le tableau et la glorification sur la scène. Des lauriers qu'ils gagnèrent, en dépit

1. Cité par Castil-Blaze, notes manuscrites.

2. La plupart sont inédits.

de leur ineptie musicale, il n'y a pas lieu de se montrer surpris, si l'on songe à l'état d'âme des spectateurs qui les ont acclamés. On ne s'étonnera pas non plus que ces ouvrages n'aient pas survécu à la première République.

Toulon soumis[1] fut exécuté le 14 ventôse, an II, à grand renfort de trombones, de trompettes, de timbales, mais surtout de tambours, de cloches et de canons. Les Anglais, à qui la trahison des royalistes a livré la ville, s'endorment dans une sécurité qui n'exclut pas toute prudence :

Restons derrière ces remparts
Qui nous couvrent de toutes parts.
Ne tentons point hors des murailles
Le destin douteux des batailles;
Combattons de loin les Français,
Qui de près sont trop sûrs, sont trop sûrs du succès.

Leur chœur et leur quiétude sont troublés par un coup de canon : la ville est bombardée par les patriotes, qui ont juré de la reprendre. Les boulets pleuvent, le tocsin vibre, les maisons flambent et les Anglais décampent. Les auditeurs s'aperçurent-ils que, en dehors de la formidable batterie orchestrale détaillée plus haut, deux timides bassons, deux clarinettes, deux hautbois et deux petites flûtes, quelques instruments à cordes, soufflant, sifflant, râclant, se mettaient aussi aux trousses des Anglais?

Il faut croire que *Toulon soumis* ne les rendit pas sourds, car, un mois plus tard, les mêmes auditeurs acclamèrent la *Réunion du 10 août*, « sans-culottide dramatique en cinq actes et en vers, dédiée au peuple souverain »[2]. Au lever du rideau, le théâtre représente « l'emplacement de la Bastille. Au milieu des décombres, la fontaine de la Régénération est figurée par la Nature, qui, pressant de ses mains ses fécondes mamelles, en fait jaillir deux sources d'une eau pure ». Le

1. « Fait historique, opéra en un acte », dit le sous-titre du manuscrit. Les auteurs sont le citoyen Rochefort pour la musique, le citoyen Fabre-Olivet pour les paroles.

2. Auteurs des paroles : les citoyens G. Bouquier, membre de la Convention nationale et du Comité de l'Instruction publique, et Ph. Moline, secrétaire greffier attaché à la Convention. — Le musicien qui ne se nomme pas, sur la partition, est Porta.

président de la Convention et chacun des conventionnels viennent longuement s'abreuver. A chaque rasade, « une salve d'artillerie annonce la consommation de l'acte de fraternité. Puis ils sortent de l'enceinte des ruines de la Bastille avec cette égalité sacrée, première loi de la Nature et de la République ». Autre tableau : le président de la Convention distribue « aux femmes des 5 et 6 octobre, assises sur les affûts de leurs canons, telles qu'elles étaient sur le chemin de Versailles », des couronnes glorieuses qu'il accompagne d'une accolade présidentielle :

Au nom de la Patrie, au nom de la Victoire,
A la place des fleurs qui parent la beauté,
Recevez ces lauriers!...

Plus loin, le décor nous transporte aux Invalides. « Sur la cime d'une montagne, on voit un colosse, symbole du peuple français; d'une main il rassemble le faisceau départemental, de l'autre il écrase le monstre du fédéralisme. » D'abondants discours, lyriquement débités, constituent le fonds de l'ouvrage. La musique ne faiblit pas un seul instant, grâce aux tambours et aux canons.

La Belgique se propose de publier bientôt la partition de *la Rosière républicaine*[1]. Je doute que la gloire du bon Grétry, auteur de la musique, en soit accrue, mais le « poème » de Maréchal est digne de passer à la postérité. Dans l'église du village, sur l'ancien autel, se dresse l'autel de la divinité nouvelle, la Raison. Incarnée en une agréable personne, qui s'appelle Alison, et qui est la promise du vertueux Lysis, la déesse reçoit les hommages de tous les paroissiens. Le curé n'y voit point malice et, loin de troubler la fête, il se joint à ses ouailles, « déchire son bréviaire et le jette, déchire sa lévite et se trouve habillé en sans-culotte » :

Oui, je reprends ma dignité,
D'homme libre et pensant.
Je veux qu'à cette fête,
L'on place sur ma tête,
Le bonnet de la liberté.

1. Dite aussi *la Fête de la Raison*. Exécutée le 6 nivôse an II (26 décembre 1793).

Au diable la marotte!
Au diable la calotte!
Je me fais sans-culotte,
Moi, je me fais sans-culotte

Tous, en chœur, émerveillés :

Le curé sans-culotte!
Le curé sans-culotte!

Le curé continue :

Pour être tous à l'unisson
Je veux aller à Rome,
Prêcher au pape la raison,
Convertir le saint homme.

Il lui dira :

Reprends ta dignité
D'homme libre et pensant,
Au diable ta marotte!
Au diable ta calotte!
Je te fais sans-culotte,
Moi, je te fais sans culotte!

Le chœur, avec enthousiasme :

Le pape sans-culotte!
Le pape sans-culotte!

L'ouvrage se termine par un ballet auquel la *Carmagnole* sert de conclusion et d'apothéose.

Ces trois opéras ne sont pas les seuls de leur espèce, mais ils suffisent à donner une idée de la vie réelle en musique, en l'an I et en l'an II de la République. Assez vite cependant le public ne se contenta plus de ces rodomontades « lyriques », et voici le programme d'une soirée à l'Opéra, pour le 12 floréal, an IV : *Iphigénie en Aulide* (Gluck); *Offrande à la Liberté* (opéra-ballet de Gardel et Gossec); *le Devin de Village* (J.-J. Rousseau). Si ce programme, par l'étrange juxtaposition des œuvres qu'il mentionne, ne témoigne pas d'un parfait discernement, du moins fait-il une place à l'art véritable[1].

1. On trouverait la nomenclature des opéras et opéras-ballets révolutionnaires dans le *Catalogue de la Bibliothèque musicale du Théâtre de l'Opéra*, par Th. de Lajarte. Elle est assez longue. D'autre part, les cantates, les hymnes, les odes exécutés

Il est assez étrange que, dans le cours du XIX[e] siècle, le public de l'Opéra et de la salle Favart se montre de plus en plus intolérant. Il semble vouloir effacer le souvenir de sa complaisance pour *Bastien et Bastienne*, *Lubin et Annette* et consorts. Il se prosterne de nouveau, et plus bas que jamais, devant les dieux de l'Olympe et les héros légendaires. Si l'Opéra-Comique, moins rigoureusement censuré par sa clientèle que l'Opéra, admet des comédies musicales d'une allure assez libre, il fait surtout recette avec la pitrerie et avec le travesti. A partir de 1850 les tentatives réalistes apparaissent, sur l'une et sur l'autre scène lyrique, un peu plus audacieuses. Alors la lutte commence entre le public et l'auteur, lutte inégale et pleine de surprises, car si les horions pleuvent sur le dos des artistes, le caprice au moins autant que la malignité les distribue. Les abonnés se montrent féroces ou tolérants, suivant les cas, — qui peuvent être les mêmes ; ils s'inspirent, dans leur mépris ou dans leurs engoûments, d'une casuistique étrange qui fournirait au chercheur, curieux des anecdotes théâtrales, ample moisson de drôleries, souvent tristes.

Lorsqu'en 1868 furent représentés à Munich *les Maîtres Chanteurs de Nüremberg*, les rares journaux de France qui firent à l'ouvrage l'honneur de le signaler raillèrent nos voisins d'avoir pu supporter le personnage d'Hans Sachs. Un cordonnier-poète, un savetier-chanteur, quel outrage aux mœurs lyriques ! Ce rôle « réaliste » leur parut suffisant à disqualifier l'ouvrage. En vain une belle étude de M. Edouard Schuré[1] montra que, dès cette époque, il se trouvait chez nous des esprits capables de juger la poétique wagnérienne, et prouva qu'aucune atteinte n'avait été portée à la dignité de la scène où l'on chante. Hans Sachs, l'artisan, n'était-il pas

souvent aux représentations de l'Opéra, pendant la période révolutionnaire, sont intégralement publiés dans le magnifique recueil que la Ville de Paris vient d'éditer à ses frais, et qui a pour titre : *Musique des fêtes et cérémonies de la Révolution française* (Imprimerie Nationale, 1899). L'auteur, M. Constant Pierre, un érudit du plus rare mérite, a réuni et commenté cent cinquante œuvres musicales de toute nature, de valeur inégale, généralement médiocre, mais historiquement d'un très haut intérêt. Rien ne peut mieux renseigner sur l'état d'âme de l'époque que ces étranges manifestations lyriques. Elles témoignent d'une irrécusable sincérité.

1. Publiée dans la *Revue des Deux Mondes* (1868).

une magistrale figure? L'âme d'un poète ne peut-elle loger dans une pauvre demeure? Non! M. Schuré prêcha dans le désert.

Plus tard, en 1876, nos chroniqueurs ne songèrent pas à protester contre la forge du nain Mime, dans *Siegfried*. Il s'y trouve pourtant une enclume, un marteau, et celui-ci devient presque un personnage, tant son bruit est réglé, persistant, musical. Heureusement, il s'agit de battre un noble fer : « Détresse », l'épée invincible, va sortir étincelante des mains qui l'ont trempée et ce sont les mains d'un héros. Glorieuse besogne, en laquelle personne ne songea, même de ce côté-ci du Rhin, à reconnaître et à déplorer l'humble métier du forgeron. Les Français réservèrent leurs quolibets à la musique.

L'histoire de *Carmen* est douloureuse. Séduit par un roman déjà ancien de Mérimée, et qui n'avait à son apparition indigné personne, Bizet voulut que ce roman devînt opéra en quatre actes, sans prévoir les dangers d'un tel poème : l'inspiration lyrique avait tout sanctifié aux yeux du musicien. Quel réveil, lorsque le public accabla de son bruyant mépris l'œuvre superbe, devenue depuis l'une de nos gloires! Une fille au théâtre lyrique, tout un acte en un mauvais lieu! C'était un défi jeté à la vertu bourgeoise. *Carmen* dut quitter l'affiche. Il est vrai que les abonnés cherchaient un honnête prétexte pour imposer silence au musicien, non moins qu'aux librettistes. La manière de Bizet n'était pas pour séduire les admirateurs d'Adam ou de Massé. Ils firent les prudes, un peu par pruderie, beaucoup par intolérance « harmonique ».

La même vertu, depuis vingt ans, se montrait désarmée en face des charmes de *la Traviata*. On peut se demander par quelle complaisance messieurs les siffleurs de *Carmen* acceptaient d'assister, dans les salons de Violetta Valéry, à une fête qui excita leurs fureurs dans le cabaret de Lillas Pastia? Il est vrai de dire que la musique de *la Traviata* n'est pas subversive, mais il convient d'ajouter surtout que Marguerite Gautier, devenue Violetta, s'affublait d'une perruque Louis XV. L'histoire de cette perruque est édifiante.

L'ouvrage avait été monté à Venise en 1853. Il échoua. Parodie monstrueuse de *la Dame aux Camélias*, il avait affligé

les Italiens eux-mêmes, en dépit des efforts rimés du poète Piave, par le réalisme de la scène, bien que ce réalisme n'allât pas au delà d'un habillement à la moderne. Mais il parut, une fois de plus, que la coupe à la mode exerce, au théâtre lyrique, une influence énorme : des courtisanes, dont les robes étaient empruntées aux élégantes de la place Saint-Marc, furent un spectacle affreux et condamnable. Les Vénitiens n'applaudirent pas, et la pièce faillit succomber. Un an plus tard, par l'opération d'un directeur très avisé, *la Traviata* revécut, fut acclamée à Venise même et partit pour son tour d'Europe, qui fut une marche triomphale. M. le directeur avait simplement poudré ses actrices à frimas, mis du rouge et des mouches à leurs joues, des perruques sur le chef des hommes, des épées à leur côté. Voilà nos gens faits honorables et Violetta réhabilitée ! C'est dans cet appareil qu'elle se présenta à la salle Ventadour ; c'est sous cette forme qu'elle y plut. Il faut l'avouer : elle est irrésistible, cette « fille » qui est aussi une « sainte », et la tendresse du public pour elle, de ce même public qui méprisera Carmen, vient sûrement de ce qu'il a su démêler la dignité du personnage ! Relisez, dans la version française, la visite que M. d'Orbel père vient rendre *ex abrupto* à la maîtresse de son fils. Les sentiments magnanimes débordent dans cet entretien. M. d'Orbel père expose à Violetta ses inquiétudes et combien il serait désirable qu'elle consentît à se séparer de M. d'Orbel fils. Violetta proteste. Mais l'éloquence du solliciteur est si persuasive, l'âme de l'amante est si généreuse que Violetta se plie à toutes les exigences de M. d'Orbel père. Non sans larmes ! M. d'Orbel père en est attendri et, reconnaissant, il s'écrie :

Noble fille ! Ah ! pour toi, que puis-je faire ?
O noble fille ! que puis-je fai...aire ?

Rien du tout. La noble fille est décidée à mourir. Cela ne tardera pas trop, en effet, et cela causera à M. d'Orbel père, les plus cuisants remords :

Douce et noble victime,
Mon erreur fut un crime,
Et ton amour sublime !..

Dès qu'elle a rendu l'âme, MM. d'Orbel, père et fils, se soulagent par un cri d'espérance : « Elle est au ciel », et la toile tombe. Les spectateurs n'avaient-ils pas le devoir de tout pardonner à une Marguerite Gautier si saintement lyrique? Cela n'empêche que *la Traviata* n'ose encore, de nos jours, se produire en toilette de ville!

M. Albert Cahen a fait exécuter à la salle Favart, il y a peu d'années, une adaptation lyrique d'un autre ouvrage d'Alexandre Dumas fils : *la Femme de Claude*. L'auteur du roman avait placé le drame en 1870, bien que, de son propre aveu, l'élément guerrier y fût simplement toile de fond. D'un commun accord, le romancier et le musicien sacrifièrent le cadre de l'action. Les plaies encore saignantes étalées dans le livre, ils estimèrent qu'il était préférable de ne pas les présenter *aux yeux* des spectateurs : on changea les costumes. Cela permit de reculer dans le passé et de transposer l'action en 1792; date assez éloignée pour que la mise en scène ne pût offenser personne, et assez voisine pour que le modernisme des caractères fût respecté. Cette mesure était une sage concession, et utile, faite d'avance à des réclamations qui n'auraient pas manqué de se produire, et qu'il était bon de prévoir.

De même M. Bruneau, dans sa vigoureuse et vibrante *Attaque du Moulin*, n'a pas habillé ses soldats conformément à l'histoire d'hier, et il a consenti — j'imagine qu'il en a souffert — à sacrifier les authentiques uniformes. Le public [1] eût protesté, très haut, croyez le bien, si les casques, les képis et les épaulettes rouges eussent évoqué la vie vraie.

Pour avoir eu, dans *Messidor*, l'audace de faire paraître en scène des ouvriers d'aspect rébarbatif, auquel le costumier n'avait pas fait subir toute la transformation voulue, M. Bruneau s'est vu reprocher un excès de réalisme. D'autre part, le livret en prose de M. Zola, d'une si belle venue dans son allure lyrique, a paru aux abonnés une autre indécence. Quoi! substituer aux vers traditionnellement « mirlitonesques » du « poème » des phrases sonores, pleines, vraiment épiques, mais des phrases en prose nue! Les nobles images de M. Zola, ses légendes, la poudre d'or que « l'Enfant Jésus

1. Peut-être aussi la diplomatie, sous prétexte de convenances internationales.

laisse retomber de ses petites mains divines dans l'eau de la source, éternellement », n'ont pas désarmé les spectateurs : ils ont méprisé des prolétaires ameutés contre un accapareur et ils ont réclamé des rimes. Si *le Rêve* réussit mieux que *Messidor*, j'ai déjà dit que l'évêque Jean ne rallia pas tous les suffrages. Il eut beau, sur la scène même, opérer un miracle, et, par la sainte magie de sa devise: «Si Dieu veut, je veux », ranimer Angélique, il se trouva des gens pour se plaindre que la vie réelle entrât sur la scène lyrique dans les plis de cette soutane. Et voilà pourquoi toute justice ne fut pas rendue au fier talent de M. Bruneau ! J'ai confiance d'ailleurs, et j'ai la certitude, qu'à sa prochaine reprise, *le Rêve* sera acclamé. Cet ouvrage puissant n'a pas été sans influence sur *Louise*.

Nous pourrions étendre cette enquête : elle est dès maintenant suffisante à prouver qu'en fait de réalisme, les auditeurs du théâtre lyrique s'en tiennent aux impressions de leurs yeux[1]. Pour eux, la vie réelle est une apparence, rien de plus. Elle ne réside ni dans la situation, ni dans les caractères. La moindre transposition, le plus léger masque suffisent à dérouter ou à rassurer l'opinion du public. Tel personnage, qui serait hué s'il montrait à nu son visage plébéien, devient noble de par le manteau, dont le costumier règle la forme et la couleur. Tel autre qui, par sa ressemblance extérieure avec nous, perd le droit de chanter ce que nous disons en prose, recouvre la liberté du gosier et le droit aux roulades, s'il consent seulement à endosser un vêtement vieux de coupe. Inversement, un chanteur en jaquette ou en blouse aurait beau accomplir sur la scène des prodiges et parler un langage mythique, il appartient au monde réel, ou du moins on feint de le croire.

1. Ils firent médiocre accueil, en 1875, à un amusant opéra-comique de M. Paladilhe, *l'Amour africain* (livret de Legouvé, d'après Mérimée), qui met en scène au premier acte un « prix de Rome », dont la cantate est exécutée au second; — en 1877, à *la Clé d'or*, qui échoua au théâtre lyrique et dont le livret, signé d'Octave Feuillet et Louis Gallet, ne put sauver la musique, d'ailleurs infirme. En revanche, ils applaudirent la *Sapho* de M. Massenet, d'après Alphonse Daudet partition dans laquelle on retrouve toute l'habileté d'un maître qui ne compte que des succès. Ces trois ouvrages furent joués en costume de ville. La *Cavalleria rusticana*, de Mascagni, porta aussi l'étiquette contemporaine, — en costume italien, naturellement.

Ce n'est donc pas au public que nous demanderons de définir la vie réelle en musique. Il n'est pas même capable de dire ce qu'elle est ni où elle est, dans les ouvrages déjà parus. Quand il donne à l'œuvre de M. Charpentier l'étiquette réaliste, quand, par un singulier revirement d'opinion, il l'applaudit avec chaleur, je le soupçonne fort de se laisser piper une fois de plus par des apparences et de prendre encore le Pirée pour un homme : il s'en tient au témoignage de ses yeux qui lui montrent, en scène, de petites gens, même des va-nu-pieds, et il s'imagine peut-être adorer tout à coup ce qu'il a si souvent brûlé jusqu'à ce jour. Mais je le félicite de son erreur ou de son caprice, ou des deux à la fois. S'il croit saluer en *Louise* un ouvrage lyrique qui décidément tourne le dos à la convention, il se trompe. Il n'en reste pas moins vrai, pour des motifs que j'essaierai de dégager, que *Louise* était digne du succès. Avant de lui rendre hommage, ne pourrions-nous formuler, avec quelque précision, les conditions essentielles de la vie réelle en musique?

Nos actes et nos paroles ne peuvent pas même sur la scène où l'on parle se transporter tels quels. Il faut qu'ils s'y déforment pour que l'optique spéciale aux « spectacles » leur rende l'apparence de la réalité. Le théâtre lyrique, outre qu'il est soumis aux mêmes lois de perspective, se complique de l'expression musicale, qui est une convention de plus. Ne peut-on concevoir cependant qu'à ces conventions nécessaires, primordiales, se réduise la part d'artifice qu'il ne peut éluder?

Ce que nous faisons et ce que nous disons, les personnages du théâtre lyrique le feraient et le diraient, en ayant soin de se tenir dans les limites mêmes du théâtre parlé, *mais ils chanteraient*. Leurs allures seraient les nôtres, leur langage et aussi leur aspect. Le costumier ne serait plus qu'un tailleur, le librettiste s'interdirait la rime et la métaphore. Point de fictions, plus de merveilles ; la vie toute simple apparaîtrait, celle que tout le monde peut comprendre sans effort et dont la formule, banale si l'on veut, mais humaine, deviendrait attachante pour tous : chacun de nous pourrait se l'appliquer.

Un tel art n'est pas une utopie et ne serait point une

déchéance. Il s'efforcerait d'être vrai, mais il ne se ferait point le champion de la laideur. Il ne deviendrait pas l'ennemi juré de toute convention, puisque la convention ne peut être chassée du théâtre; en lui faisant les sacrifices utiles, il saurait sauvegarder son indépendance.

Cet art-là est en train de naître. Le jour n'est peut-être pas loin où le public lui reconnaîtra le droit de « chanter » en toute liberté sur la scène. Le succès de *Louise* est un acheminement vers cette tolérance.

II

Toutefois il ne faut pas s'y tromper : si la *Louise* de M. Charpentier fournit par instants d'admirables exemples et peut-être les premiers modèles vrais, au théâtre, de la vie réelle en musique, elle n'est point une œuvre toute réaliste. Tant s'en faut: la convention y surabonde. Je n'ai pas la moindre intention de le reprocher à l'auteur. Même je le féliciterai d'avoir, en libre artiste, donné à son roman musical la forme de son choix, qui est exempte de parti pris. Si je souligne, dans l'étude qui suit, le respect de M. Charpentier pour de très vieilles choses, ce n'est pas que je veuille intenter un procès au musicien-poète et lui faire un crime de ne pas être resté toujours indépendant. Je voudrais simplement, puisqu'on le dit révolutionnaire, faire voir qu'il garde encore de fortes attaches avec le passé. Considérons d'abord ses personnages.

Certes, l'art noble est loin! Et il est merveilleux que les abonnés ne l'aient pas réclamé à grands cris. Julien n'est, dit la mère de Louise, qu' « un chenapan, un débauché, un bohème, un pilier de cabaret, dont l'existence est le scandale du quartier ». Elle exagère un peu, la bonne dame, mais c'est assez ressemblant. Ce bohème est doublé d'un philosophe. Il exposera sommairement, bien que la scène soit très longue, des théories sociales à faire frémir, qui n'ont soulevé aucune protestation : la philosophie de Julien chante à merveille et ne traîne après elle nul ennui. Elle a même eu le

don de charmer le public! Ce personnage singulier, qui se montre ardent, rageur, égoïste, rebelle à toutes les contraintes sociales, qui songe au moment présent et fait bon marché de tout le reste, est très vivant, s'il n'est pas toujours sympathique.

Louise est une fillette qu'il serait malaisé de juger avec indulgence si l'on s'en tenait aux vieux principes qui ordonnent aux enfants d'honorer père et mère. Elle a bien ses excuses. M. Charpentier s'arrange de manière qu'elle en ait beaucoup, et en cela il se montre auteur prévoyant, qui prépare, le plus tôt possible, un dénoûment assez fâcheux. Louise est à l'âge où la jeune fille, confinée jusque-là dans la maison paternelle, peut sentir brusquement, aux souffles venus du dehors, s'épanouir son cœur, son être tout entier. C'est l'heure où le roman pénètre dans la vie d'une femme, si la femme veut. Julien le sait et il en profite. Louise se laisse aller doucement au fil de l'eau, sans regarder à la rive. Bientôt son « chevalier » l'emportera sans qu'elle ait un regard de pitié ou de regret pour le foyer de son enfance. L'auteur a donc voulu que Louise ne fût pas une perfection, mais il souhaite visiblement qu'on ne pense pas trop de mal d'elle. Prenons-la pour ce qu'elle vaut : elle est peut-être — tant pis! — un type très réel à Montmartre.

Dans les deux premiers actes de l'ouvrage, les rôles de Julien et de Louise échappent, autant que faire se peut, à la convention. Elle s'empare tout à coup de nos deux personnages, dans une scène du troisième acte où, en un long duo, ils échangent des idées abstraites : Julien instruit Louise des droits et des devoirs d'un être libre. Le roman musical de M. Charpentier, en effet, n'est pas simplement une œuvre lyrique : c'est une thèse en bonne forme. La soutenance a lieu en présence de Paris, qui s'étale, gigantesque au fond du décor. M. Charpentier est un charmeur : il nous fait accepter au passage, sans protestation, les axiomes qui lui sont chers. Il y en a de singuliers. Il entraîne l'auditeur en un mouvement impétueux de sentiments, de sensations, d'idées, d'images qui, jusqu'à présent, Dieu merci! ne sont pas tous tombés dans le domaine public. Que cette scène soit, malgré le naturalisme de la morale qu'elle expose, parfaitement chi-

mérique, il est inutile de le faire ressortir, mais il arrive un moment où la convention, s'exagérant encore, touche à l'étrange. M. Charpentier est bien libre de nous mener où il veut et il en a le droit : il est un artiste assez maître de lui pour nous emporter au gré de sa fantaisie, ou, plus justement, de sa volonté, qui est ferme. Nous n'en sommes pas moins étonnés de voir Julien et Louise s'agenouiller devant Paris « cité de force et de lumière, Paris, splendeur première, cité de joie, cité d'amour », de les entendre s'écrier : « Protège tes enfants, garde-nous, défends-nous! » N'est-ce pas là une restauration de la prière au bon Dieu, telle qu'on la trouve dans les vieux opéras? Le sentiment religieux, systématiquement exclu de l'ouvrage, réapparaît ici, sous un masque.

Nous le reconnaîtrons encore, bien qu'il y soit de plus en plus déformé, à la fin de l'ouvrage. Louise, qu'un dernier souvenir du cœur, un mouvement de pitié, ont ramenée, à demi librement, au foyer paternel, y souffre d'une pesante contrainte. Séquestrée par sa mère, elle frémit d'impatience en songeant à l'Amant, à l'Élu! Pour les vieux parents qui la séparent de lui, elle ne sent plus que de la haine, et elle cherche dans les leçons de morale individuelle et sociale que Julien, du haut de la Butte, lui a données, la justification de la révolte et de la fuite qu'elle prépare. A ce moment où son cœur, oppressé par un reste d'amour filial, cherche à secouer les derniers liens de la famille, la voix de Paris s'élève, en un chœur de Sirènes, qui plonge Louise dans un ravissement extatique. « O la magique, la chère musique de la grande ville! O l'attirante promesse! L'inoubliable, l'affolant vertige! Au secours de la Fille, la Ville viendrait-elle? Paris! Paris!... secours ma détresse! » Cette prière est une hallucination, et l'auteur emploie les moyens d'un poète : Paris n'est plus seulement la cité qui entasse autour de la Butte et jusqu'aux lointaines collines bleues ses constructions cyclopéennes; c'est un être qui palpite et dont le souffle bruyant retentit au cœur de Louise : folle griserie de la Ville, qui monte jusqu'à ce logis d'ouvriers et que M. Charpentier a su rendre magnifiquement poignante, dans l'expression irréelle de son mysticisme à rebours.

Les rôles du Père et de la Mère sont exempts de tels arti-

fices. Purs de tout mélange, tirés de la vie vraie, ils apparaissent comme deux créations très remarquables par l'unité et la vigueur de leur facture. Le Père est un brave homme d'ouvrier, très honnête, simpliste, qui adore sa fille et qui aime son foyer. Ses allures ont de la bonhomie, sans mélange de trivialité. La sympathie va tout de suite à cet homme dont la dignité et la tendresse nous touchent et qui est cependant, — nous l'apprendrons plus loin avec surprise — « un égoïste plus aveugle que les autres ». C'est l'avis de Julien, et Louise y souscrira! En attendant, il se montre plein d'indulgence et même de faiblesse. L'amoureux de sa fille ne lui va guère, mais il ne l'éloignera pas sans examen. Il lit au fond du cœur de Louise; sa tendresse paternelle s'émeut : « O mon enfant, ma Louise, tu sais combien nous t'aimons! Si nous sommes prudents vis-à-vis de ceux qui te remarquent, c'est qu'arrivés au bout du chemin que tu vas gravir, nous en connaissons toutes les misères! » La scène est d'une grande beauté. L'émotion musicale contenue, — exprimée dans une langue à la fois familière et touchante où les phrases se déroulent avec ampleur, — donne à l'entretien du père et de la fille un charme profond. Dans cet affectueux dialogue, voici que la mère jette le trouble. C'est une mégère qui ne sait être ni bonne ni adroite. Elle rudoie, elle raille, elle gifle. D'une voix persiflante, elle dit les mots irréparables, et sa cruauté, qui paraît calculée, fait présager, dès les premières paroles, un douloureux dénoûment. Tout de suite l'auditeur a conscience que la paix a fui cette demeure: les parents de Louise ne savent pas travailler en commun au bonheur de leur fille. Louise, blessée dans sa fierté, n'a plus d'affection pour sa mère et elle n'ose plus mettre en son père les espérances de son cœur : voilà le drame préparé.

Tels ils apparaissent au début, tels le Père et la Mère se conforment, jusqu'au bout de l'ouvrage, aux prémisses de leurs rôles. Le Père demeure un être bon et faible, incapable de vouloir efficacement le bien de sa fille. La Mère reste une égoïste, aussi maladroite dans ses actes que dans son langage; elle ne veut voir en l'homme aimé par sa fille qu'un irréconciliable ennemi. C'est la Mère, assurément, qui vaut à Louise les circonstances atténuantes.

Je n'insisterai pas maintenant sur les jeux de scène qui accentuent le réalisme dont le Père et la Mère sont les types saisissants : la bonne grosse joie, très gauche dans ses explosions, que témoigne le Père lorsqu'il rentre au logis, harassé mais heureux, après une journée de labeur, le dîner de famille, la pipe du soir : tout cela est souligné musicalement avec un art exquis. Nous y reviendrons.

En fait de réalisme, M. Charpentier nous conduira plus loin. Il s'intéresse aux humbles, il les aime. De la vie miséreuse il dit l'étreinte, mais il dégage aussi la poésie. La scène du carrefour, où le Paris de Montmartre s'enveloppe dans le brouillard d'une matinée d'avril, met sous les yeux du spectateur de pauvres êtres grelottants. Une glaneuse de charbon, une petite chiffonnière, un « bricoleur près d'une poubelle renversée fouillent les ordures ». Ils sont sordides ; leurs haillons doivent sentir mauvais... Pauvres gens ! Ce dénûment n'est pas leur seule infortune. Un homme paraît, tout noir dans sa riche défroque : grand chapeau, grand manteau, longs cheveux, imberbe, d'un aspect inquiétant. C'est un coureur de filles, au cynique langage ; rôle ingrat, difficile, que l'on a eu raison de confier à un artiste de talent. Ce décor, ces gens composent un tableau cruellement vrai.

Mais voici qu'au moment même où le réalisme semble s'installer, brutalement despote, sur la scène, l'homme noir tout à coup flamboie et apparaît « séduisant » dans un ruissellement de lumière satanique, bariolé de rouge, chamarré d'or. *Vade retro, Satanas!* Serait-ce Méphisto? Méphisto dans un drame tiré de la vie contemporaine? Mon Dieu, oui, c'est le diable ; mais il a oublié ses cornes, coupé sa queue et rajeuni son nom. Il s'appelle « le Plaisir ». Il est « le Procureur de la grande cité », et lorsqu'il disparaît, non dans une trappe, mais par un des escaliers de la Butte, un vieux chiffonnier, qu'il bouscule au passage, le reconnait et le maudit : M. le Procureur, jadis, lui a volé sa fille.

Une pareille scène, où la réalité et la fantasmagorie voisinent, montre que M. Charpentier fait appel, le plus franchement du monde, à la convention quand il a besoin d'elle : elle lui est utile pour donner une forme sensible aux conceptions abstraites de son esprit. Nous l'avons dit déjà : *Louise*

est pour son auteur l'occasion d'exposer une théorie sociale qui peut se discuter, mais à laquelle il tient. Il se préoccupe moins de secouer le joug de toutes les traditions que de rendre claire son idée; et, poursuivant son rêve de philosophe autant que son idéal d'artiste, il ne répudie pas les anciens moyens d'expression, quand ils peuvent servir sa cause.

Il le fait bien voir encore dans le langage qu'il prête à ses héros. Ce langage est, si j'ose dire, polymorphe et va de l'onomatopée, de l'argot à la poésie lyrique en passant par la prose simple, la prose rythmée, les assonances, etc. On entendra des ouvrières[1] chanter : « C'est tordant! C'te tête! Quel type! Il est saoul! Assez! Quelle scie! Quel crampon! Ferme ça! » Ailleurs, les gavroches crieront, mais en musique : « J'en suis bleu! J'en suis baba! C'est plus bath qu'à l'Opéra! » Les grisettes hurleront, lyriquement toujours : « Vive la rigolade, dans un royal bacchanal, loin du flic et du cipal! » En revanche Julien et Louise dialogueront comme il suit :

— Je marche dans une féerie!
— Regarde ton domaine.
— Vision fleurie!
— Ici, loin de la peine,

Loin de l'envie et de la haine,
Ton clair sourire de bonté
Rayonnera sur la cité.

Plus haut j'ai cité de vraie prose, dite par le Père qui s'exprime, tout le long de son rôle, avec une simplicité souvent très heureuse. Mais la prose plus ou moins rythmée, avec assonances, n'est pas rare non plus : « Depuis le jour où je me suis donnée, toute fleurie semble ma destinée. Je crois rêver sous un ciel de féerie, l'âme encore grisée de ton premier baiser... Quelle belle vie! » Citations suffisantes à faire la preuve que M. Charpentier ne tient pas exclusivement au réalisme du langage et qu'il ne tourne pas le dos, avec mépris, au chemin du Parnasse.

Dans la philosophie de M. Charpentier, la convention me

1. On ne les entend pas beaucoup, il est vrai, car les voix s'enchevêtrent dans un chœur, qui est charmant.

semble régner en maîtresse; peut-être même y commet-elle des excès de pouvoir.

Que M. Charpentier tienne le « Père Préjugé et la Mère Tradition » pour un vieux et peu respectable ménage, c'est une opinion qui n'est ni bien neuve, ni, sous cette forme du moins, bien dangereuse. Qu'il revendique pour la femme le droit dont on la frustre trop souvent d'aimer suivant son cœur, quitte à ce que « la misérable, l'odieuse, l'infâme, l'hypocrite, l'inféconde Expérience », dont M. Charpentier ne veut plus, mais qui pèse lourdement sur la vie de chacun, apprenne à cette femme qu'elle s'est trompée et que désormais sa vie est vouée à l'infortune; qu'il veuille la femme libre; qu'il proteste contre son accaparement par une mère jalouse; qu'il lui prêche la révolte quand il s'agit d'organiser sa vie librement, consciemment, et lorsqu'elle se heurte à l'égoïsme du père ou de la mère, — ce sont là de généreuses pensées et d'utiles conseils. Mais la liberté que M. Charpentier réclame pour la « Fille », c'est de se ruer au plaisir, le seul bien digne de la jeunesse.

Au début du premier acte, lorsque le prélude expose une phrase courte, mordante, qui deviendra le thème essentiel de la partition, on s'imagine — du moins ce fut mon erreur de le croire — que ce motif est un cri d'amour jeune et enthousiaste. Or il arrive bientôt que, par la volonté de l'auteur, cette phrase expansive se dégrade au contact d'une chanson obscène[1] : « Régalez-vous, mesdames, voilà l'plaisir! » Le chant d'amour et le refrain brutal alternent à l'orchestre[2], pendant que les hourras des grisettes et des gavroches les accompagnent en chœur. M. Charpentier ne veut pas qu'on s'y trompe : la tendresse de Julien et de Louise, les sensations d'une populace éhontée relèvent du même « plaisir ». Et c'est ce plaisir auquel M. Charpentier sacrifie la vieillerie qui s'appelle la famille : elle n'est qu'un repaire d'égoïsme et la femme doit le fuir sitôt que ses sens s'éveillent. Le plaisir sensuel, voilà l'idéal que *Louise* nous propose : il est médiocre! Il n'éclaire pas non plus d'une lumière très vive la route que

1. Voyez les paroles, page 274 de la partition piano et chant.

2. *Ibidem*, page 312.

chacun de nous, bon gré mal gré, doit suivre. Ce n'est pas suffisant, en effet, de démolir tout : il est nécessaire d'adopter une règle de vie, si arbitraire qu'elle soit. La recette que nous offre sérieusement M. Charpentier peut-elle en tenir lieu?

Notez que ce même Noctambule du second acte réapparaît au troisième costumé en pape des fous ; de sorte que la joie, dont il est ici l'incarnation, devient passablement crapuleuse si l'on se rappelle la scène du carrefour. Du plaisir au vice abject, la distance est vite franchie, grâce à ce troublant personnage, roi de la Bohème et en même temps pourvoyeur louche de la Grande Cité ! A entendre la phrase initiale, pleine de charme émouvant et de fraîche ardeur, s'avilir en pareille compagnie, on comprend que dans la volonté de l'auteur elle n'exprime rien qu'un appétit sensuel. L'amour n'est donc pas même une passion : c'est un instinct.

Serait-ce que M. Charpentier place la morale de sa pièce dans ce tableau du premier acte où les loqueteux du vice étalent leur misère? Veut-il faire pressentir, en cette vision sombre, que Louise deviendra ce qu'est devenue la balayeuse des rues? Si telle doit être la destinée de la « Fille », il faut plaindre celles que Julien pourra convertir par ses beaux discours : elles iront à travers la vie, de toutes les forces de leur être, vers le Plaisir, et pour avoir un appui, tout le long du chemin, elles garderont dans leur cœur le culte de la Grand Ville : Paris sera leur dieu en même temps que leur temple.

Paris ! Paris ! Julien et Louise ont l'air d'y croire, puisqu'ils l'adorent à genoux; mais en réalité ce qu'ils aiment et ce qu'il leur faut, — ils nous le font entendre sans ambages, — c'est le plaisir, c'est l'amour libre, qui se passent fort bien de Paris. Est-il très naturel qu'une petite ouvrière de Montmartre sache regarder la Ville et s'éprendre d'elle, comme fait la Louise de M. Charpentier? La griserie de Paris, elle est ailleurs et elle envahit d'autres cerveaux. Elle habite plus près du Bois. Elle s'alimente aux courses, aux fins soupers, aux redoutes brillantes : elle se fait voiturer; elle attelle à quatre. Louise se soucie peu de cette « grande vie ». Elle se contente d'avoir un galant plein d'ardeur, « un chevalier, un prince Charmant », et l'on ne s'explique pas le mysticisme où elle tombe, dont la Ville est le dieu.

De sa Butte, M. Charpentier considère Paris en artiste, et plus d'un d'entre nous, guidé par lui, regardera dorénavant la capitale avec d'autres yeux, lui découvrant un charme nouveau. Reste à savoir si Louise, telle que l'auteur la met en scène, est appelée à s'émouvoir des images et des sentiments qui sont ceux de l'auteur lui-même. M. Charpentier ne prête-t-il pas sa vision propre à des yeux qui ne ressemblent guère aux siens? Ces effluves de la grande ville, ses personnages sont-ils à même de s'en griser? Leur foi en ce dieu Paris, qui doit les « défendre » et les « protéger », gardera-t-elle longtemps son efficacité?

Telle est pourtant la religion nouvelle dont le musicien-philosophe expose les dogmes avec une conviction qui rend sa partition très peu recommandable aux mères de famille. Cela est fâcheux, même pour M. Charpentier, j'ose le dire; parce que son œuvre est belle, parce qu'elle marque une date dans la musique française et qu'elle ouvre à son auteur une brillante carrière. *Louise* devrait pouvoir entrer dans toutes les demeures où l'on a le culte de l'art : bien des portes, derrière lesquelles on croit encore à la morale, s'obstineront peut-être à lui rester fermées. C'est grand dommage.

Le public, lui, s'est montré bon prince; et, pour la cause de l'art, il faut s'en réjouir. Qu'il veuille bien cependant ne pas se méprendre sur la portée de son verdict. S'il a été capable d'apprécier une œuvre, réaliste en ses plus belles parties, et s'il a voulu l'applaudir, que bénis soient les dieux, de qui lui est venue cette soudaine lumière! Mais s'il se flatte d'avoir, par une tolérance toute neuve, encouragé un art tout neuf, ennemi déclaré de toute convention, il se trompe. La vérité est que ses faveurs ont pour objet une œuvre belle, puissante, très libre en ses allures dramatiques, essentiellement raisonnable et pondérée dans sa forme musicale. Par son talent de musicien, M. Charpentier a imposé ses types, sa prose et sa philosophie : c'est un fier succès! Il est merveilleux que les haillons des chiffonniers n'aient pas empêché les gens d'écouter la musique. Les auditeurs de *Carmen* s'étaient bouché les oreilles et avaient sifflé le livret. Les auditeurs de *Louise* ont consenti à regarder et à entendre. Que l'aspect des prolétaires et des loqueteux les ait charmés,

j'en doute. Ce n'est pas non plus la prose des gavroches. Même je les soupçonne, et, ma foi, je les excuse, d'avoir jugé subversive la philosophie de l'auteur. Le triomphe du musicien est précisément d'être entré au port contre vents et marées.

Les malintentionnés avaient prêté par avance à M. Charpentier l'intention « d'épater le bourgeois ». Or il est arrivé que, par la sincérité qui éclate à toute page de l'œuvre, par la loyauté même de certaines contradictions, M. Charpentier a produit sur son auditoire une impression profonde qui n'est pas de l'étonnement, et qui vaut mieux. Je ne jurerais pas qu'il tient en haute estime le public même dont il a su gagner les faveurs, mais je me refuse à voir dans son roman musical une gageure et un défi. La preuve en est que, loin d'être un révolutionnaire à tous crins, le romancier-musicien a fait dans son œuvre — nous venons de le voir — une large part à la convention : *Louise* n'est pas le dernier mot du réalisme en musique. Le « bourgeois » y retrouve par endroits de vieux amis qui lui sont chers, — Méphisto, entre autres, qui a toujours eu ses faveurs. — Il y entend quelquefois des rimes, qui délectent son oreille. Il assiste même à un petit ballet agrémenté de beaux costumes. Voilà de quoi le consoler des libertés prises par l'auteur.

III

Les seules protestations qui s'élèvent contre *Louise* sont le fait de gens à qui la nature a refusé des oreilles sensibles. Ces rebelles, qui s'obstinent à regretter l'art noble et qui conspuent la hotte des chiffonniers sont de ceux dont Auber disait : « Vous n'avez, messieurs, ni harmonie dans l'âme ni harmoniques dans l'ouïe! » C'est au lettré qu'ils en veulent, M. Charpentier est un musicien.

Un vrai musicien; un musicien de race, qui se préoccupe beaucoup moins d'être singulier dans son art que de s'y abandonner à une verve impétueuse, mais savamment réglée. Autant dans son livret il paraît s'insurger contre les traditions de la scène et des mœurs, autant il est docile, lorsqu'il chante,

à l'influence des maîtres dont il est le brillant disciple. Son langage musical est souple et pur. Il a une saveur très personnelle, mais il ne vise pas à l'étrange; il consent volontiers à être simple; il reste toujours franc; d'aucuns disent qu'il est français. M. Charpentier possède une technique consommée. Il a tout écouté et il a profité de tout, mais il ne s'est mis à la remorque de rien ni de personne. La saveur de ses harmonies relève des arrangements souvent classiques. Également sûr de sa pensée et de sa main, M. Charpentier est un artiste supérieur qui se rattache, par la facture, aux plus hautes traditions. Tenterai-je d'analyser quelques-unes des pages où l'auteur de *Louise* donne à la vie réelle une magnifique interprétation musicale, et de découvrir les moyens qu'il emploie pour se tirer d'affaire, à son honneur, en un cas si embarrassant? J'essaierai d'abord de définir la difficulté.

Si la vie réelle, en montant sur la scène où l'on parle, subit nécessairement une modification, elle ne peut s'installer sur la scène où l'on chante, elle ne peut devenir « musique », qu'au prix d'une vraie métamorphose. Le principe qui régit ces transformations pourrait se tirer d'une symphonie célèbre, tout étrangère qu'elle soit à la scène. La « pastorale » de Beethoven ne s'adresse pas aux yeux; elle est cependant une suite de tableaux vrais : images imprécises à la fois et lumineuses, ils demeurent ineffaçables dans le souvenir de ceux qui savent les entrevoir. Elle donne au dramaturge musicien la mesure de ce que doit rester dans son œuvre l'imitation, la traduction du « fait ». Elle constitue, grâce aux analogies qui en découlent, un modèle précieux entre tous, un code assez vaste et assez libéral pour que les musiciens, quelles que soient leurs tendances et la forme de leur activité, y trouvent la réponse à leurs doutes, lorsqu'ils se demandent par quels moyens la langue des sons peut exprimer la vie des choses.

Cette expression, dans Beethoven, est avant tout une interprétation. En présence de la nature il fait son choix, il simplifie, il organise à sa manière les éléments qu'elle lui fournit et qui se réduisent à des images et à des bruits. Il façonne, par une transformation nécessaire, — puisqu'il s'agit d'en faire des sons, — les mots d'un langage convenu dont il est le vrai

créateur. Ces mots, véritables signes sonores, tirent leur valeur représentative des émotions mêmes de l'artiste et de celles qu'elles font naître en nous. Pour nous annoncer un orage Beethoven ne fait rouler ni timbale, ni grosse caisse, ni tambours ; il ne frappe point les cordes du violon avec le bois de l'archet, s'abstenant ainsi des moyens les plus propres, en apparence, à traduire un lointain grondement du tonnerre ou les premières gouttes de pluie. Un court frémissement, à peine perceptible, des instruments à cordes graves, — violoncelles et contrebasses, — alternant avec des traits de violon d'une forme très simple dans leur allure saccadée, suffisent au musicien pour produire un effet de terreur grandissant[1].

En quelques mesures l'auditeur, est préparé à une explosion superbe où tous les exécutants d'un orchestre, d'ailleurs très restreint, s'unissent en accords d'une plénitude et d'une franchise parfaites : c'est l'ouragan qui se déchaîne avec une incomparable violence[2]. Or le musicien ne fait appel ni aux dissonances harmoniques, ni à toutes les ressources de la polyphonie dont il dispose : deux trompettes et une timbale, c'est c'est tout ce qu'il lui faut pour clamer les fureurs de l'orage. Il n'a employé ni trombones, ni ophicléide, ni contre-basson[3]. Il n'a pas même doublé les deux bassons ni les deux cors. Dans la seconde moitié de la scène seulement, la petite flûte siffle au sommet de l'édifice sonore. Presque à la fin, deux trombones, pendant douze mesures, pas davantage, sonnent de terribles octaves. Avec une famille orchestrale systématiquement réduite, le plus tragique des musiciens, celui qui par la symphonie seule a remué le plus de sentiments humains, nous emporte dans le tourbillon d'une tempête qui dure cinq minutes, qui ne fait pas grand bruit, qui n'a rien d'échevelé, à n'en considérer que la facture, et qui est affolante. C'est que, pour peindre la nature, Beethoven a peint l'homme : il

1. Page 48 de la partition d'orchestre (Édition Litolff).

2. Page 49, mesure 3.

3. C'est-à-dire que Beethoven se contente presque des ressources du *petit orchestre symphonique*, qui se compose, comme on le sait, du quintette des cordes (contrebasses, violoncelles, altos, seconds violons, premiers violons) et du quintette des instruments à vent (deux cors, deux bassons, deux clarinettes, deux hautbois et deux flûtes). Le *grand orchestre symphonique* s'adjoint les cuivres (trois trombones et un ophicléide ou tuba, deux, trois ou quatre trompettes, etc.).

le montre apeuré en face des nuées qui se heurtent au ciel. Pas un instant il n'imite les bruits eux-mêmes. Lorsque la foudre éclate[1], elle ne roule point par saccades; elle ne promène pas à travers l'espace des grondements nuancés; elle s'incarne en un vaste chœur instrumental dont l'intensité ne se dégrade pas. Autant dire qu'elle n'est plus la foudre; mais ce que le musicien nous fait entendre n'est pas moins terrifiant qu'elle. Peut-être Beethoven a-t-il voulu, un peu plus loin et à plusieurs reprises[2], donner à l'oreille une sensation analogue à celle que l'éclair fait éprouver aux yeux : un arpège de deux doubles croches, aux violons, aboutissant à un accord sec des instruments à vent, voilà tout l'artifice employé par le symphoniste. Et ce petit trait brusque, incisif, imprévu comme les lueurs de la foudre, nous surprend, nous secoue, sans qu'il y ait un rapport bien étroit entre l'éclair et sa représentation musicale. Cette langue sonore est en effet une poésie; elle n'est pas une imitation. Un auditeur qui n'aurait pas été prévenu par le mot « Orage », que Beethoven a inscrit sur sa partition, et qui entendrait, isolées, ces pages merveilleuses, ne leur attribuerait peut-être pas leur véritable sens. Il pourrait croire à un choc de deux armées, à une émeute populaire, que sais-je? à tout ce qui est, dans la vie des hommes, aussi bien que des choses, ébranlement tumultueux. Qu'importe! La musique n'est pas la peinture : elle traduit avec une intensité sans égale des émotions simples, et si elle peut rendre, au gré des auditeurs vraiment sensibles, toutes les nuances de leurs propres sentiments, c'est tout juste parce qu'elle est vague et imprécise. Et elle doit le rester. Beethoven a écrit cette seule mention : « Orage », comme il avait mis en tête de l'admirable Andante : « Scène au ruisseau », La musique à programme détaillé n'était pas encore inventée. La musique ne visait pas encore à être pittoresque. Elle se contentait d'être décorative, comme une fresque aux perpectives lointaines, indécises et qui font rêver.

J'ai parlé plus haut de la forge de Mime, au premier acte de *Siegfried*. On peut y admirer les moyens dont s'est servi

1. Dès la 21[e] mesure de la pièce.

2. Page 50, mèsures 6 et 7; page 51, mesures 6 et 10; page 52, mesures 1, 2, 3, 4, 5.

Wagner pour imposer à l'auditeur, avec une persistance qui n'engendre aucune monotonie, l'effort prolongé, impuissant du marteau. Le motif caractéristique, rythme obstiné qui *figure* le choc de l'acier sur l'enclume, est d'abord dévolu aux instruments à cordes graves, aux altos [1], puis aux violoncelles [2], que la timbale, un peu plus loin, vient alourdir. Rien ne ressemble moins à un bruit métallique que ce ronflement des basses à cordes. Mais lorsque, après un intermède où les instruments de bois haletants [3] se poursuivent en dessins capricieux, le rythme revient aux altos, doublés cette fois par les violons, lorsque la toile se lève et que le nain, penché sur l'enclume, la frappe réellement avec son martelet, alors tout ce préambule musical prend la valeur expressive que l'imitation directe lui eût enlevée; sans compter que le choc du fer contre le fer eût été, à pareille dose, intolérable. La musique s'est substituée au bruit pour mieux faire passer en nous quelque chose du découragement et de l'affreuse lassitude de Mime.

Bientôt le nain jette son marteau : cependant le rythme obstiné ne cède pas. Les altos, les violoncelles vont le reprendre [4], en attendant que de nouveau la main de Mime tente de battre le fer, plus furieusement cette fois [5] : les cors éclatent en vigoureux triolets, à ce nouvel effort, pour en souligner l'épuisement, car il demeure stérile et « Détresse reste en deux ! » Bizarrement déformé et de plus en plus rude, le rythme du marteau reparaîtra encore, à un moment où il ne s'agit plus de forger, mais de boire. Mime veut attendrir Siegfried; traîtreusement il lui tend des plats que le héros repousse. Les violons, les altos s'agitent derechef; ils s'emparent de cette impitoyable formule qui exprime l'angoisse du nain bien plus qu'elle ne peint son métier, et la dispute se poursuit entre Mime et Siegfried, au grattement angoissant des cordes [6].

1. Page 2, ligne 1, mesure 9, de la partition piano et chant (version française de Victor Wilder; Schott éditeurs).

2. *Ibidem*, Page 2, ligne 4, mesure 5.

3. Page 3, ligne 4, mesure 5.

4. Page 6.

5. Page 9.

6. Pages 20, 21, 24, 37, 39, etc.

Ce n'est pas la dernière intervention ni la dernière métamorphose du motif initial. Il nous poursuivra jusqu'à ce que Siegfried, devenu lui-même forgeron et plus habile que Mime, ait réparée l'épée brisée. Alors ce rythme, qui avait exprimé l'impuissance, éclatera en une apothéose vengeresse. Il pétille dans les instruments de bois, en notes claires, et une fanfare des quatre cors unis[1] sonne le triomphal achèvement de l'ouvrage, entrepris par le héros qui n'a douté de rien : Détresse a retrouvé sa trempe.

Wagner, comme Beethoven, s'est refusé à un réalisme formel. Il aurait pu trouver dans son orchestre des organes sonores plus aptes à imiter les bruits d'un atelier du fer. Il a préféré que l'homme se substituât à la chose, le forgeron à son outil, l'art expressif à l'imitation pure. Il a conservé aux instruments de l'orchestre leur véritable rôle, qui est de colorer la pensée musicale. Depuis Beethoven, on peut dire, sans abuser des mots, que chaque instrument a sa valeur psychologique; et comme il peut entrer en association ou en combinaison avec les autres, prenant à leur contact une valeur nouvelle, les ressources du musicien dans le domaine du « sentiment orchestral » — un monde inconnu de trop de gens — sont infinies. C'est les avilir que de les employer à étonner l'oreille par des timbres inédits et par la production de bruits plus ou moins musicaux. Dans le très riche domaine de la polyphonie orchestrale, l'artiste supérieur s'assigne volontairement des limites : il sait — écoutez Beethoven et Wagner — que dans la langue des sons l'expression est d'autant plus intense qu'elle est plus immatérialisée. L'orchestre est pour la voix humaine bien plus qu'un accompagnement; il dialogue avec elle; il ne craint pas, à l'occasion, de se substituer à elle ; il est devenu l'auxiliaire de la pensée. Cette dignité lui impose de rester un interprète et de n'être jamais un traducteur servile.

Il faut rendre à M. Charpentier cette justice que, pas un instant, dans sa belle partition, l'idée musicale n'est sacrifiée à un réalisme étroit. On n'y découvre jamais, entre l'objet à peindre et les moyens employés pour le peindre, que des liens

1. Page 129, ligne 2, mesures 3 et suivantes.

d'art librement choisis et formés. Leur solidité tient à ce que l'auteur sait les rendre apparents et qu'il nous amène à les trouver logiques. Il joue de l'orchestre avec une magistrale habileté. Il a connu les vrais modèles, et c'est d'eux qu'il s'est inspiré pour obtenir l'expression de la vie réelle en musique.

Dès le prélude de *Louise*, l'auteur affirme l'orientation de son ouvrage : il nous donne tout de suite la sensation de la vie vraie, qui va droit devant elle, sans s'occuper de la galerie. Une courte phrase vibre à l'unisson des cordes, des bois et des cors, toute frémissante de la plénitude que cette association lui communique. C'est bien un cri de la vingtième année... Quand Julien apparaît sur sa terrasse, nous savons ce qu'il va dire : la même phrase, devenue caressante et souple, sort de ses lèvres pour attirer l'élue; et l'orchestre s'efface, soutenant à peine, en teinte douce, le dessin mélodique de la voix [1]. Le musicien veut qu'un sentiment simple soit traduit simplement ; il réserve sa polyphonie pour d'autres temps. Les paroles de Julien vibrent dans l'air du soir et les accords de la harpe, qui s'égrènent longuement, semblent dire la joie sereine d'un amour partagé. En deux pages, voici l'auditeur emporté dans le rêve; mais, du même coup, le voici mis en face d'une réalité saisissante : ces deux êtres qui se rapprochent dans un mutuel élan ne sortent pas d'un magasin de décors. Ils nous sont présentés sans fard, dans leur cadre. Le peintre a choisi sur sa palette les couleurs les plus franches et aussi les plus douces. Aucun effet cherché, pas de science étalée ; de la jeunesse et de l'ardeur, pour mettre en scène Julien et Louise qui sont jeunes et ardents : le musicien n'a rien voulu de plus. Voilà de beau réalisme.

Tout le long des quatre actes, sans jamais devenir obsédante, la même phrase reviendra, symbole des mêmes désirs, et s'il lui arrive de se fourvoyer, par la volonté de l'auteur, en fâcheuse compagnie, partout, avec un art consommé, elle s'adaptera au milieu, à l'instant. Entendez-la dans le prélude du dernier acte, page orchestrale navrante de douleur, qui nous prépare au dénoûment. Enchâssée dans les plaintes des

1. Page 2 de la partition piano et chant.

instruments à cordes qui lentement enguirlandent leurs lignes mélodiques[1], chantée par la clarinette et le hautbois, elle est comme un écho des joies passées, et un présage de l'avenir. Enfin, dans les dernières luttes, quand Louise hallucinée croit entendre la voix de Paris qui l'appelle, lorsque le Père, indigné, chasse sa fille, une dernière fois l'élan d'amour et de jeunesse éclate à l'orchestre : ce sont les cuivres qui le lancent, terribles, vengeurs... Louise affolée s'enfuit et cet écho la poursuivra. Elle court à sa destinée; elle court au Plaisir, son dieu, sans regarder derrière elle si le vieux père verse des pleurs.

Les silhouettes musicales du Père et de la Mère ont une fermeté de contours qui leur donne un magistral relief. Rappelez-vous l'entrée de la Mère, en tapinois, pendant que les jeunes gens échangent leurs doux propos. Le violoncelle, le cor, la clarinette et le hautbois viennent d'enlacer, de leurs dessins caressants, les mots de tendresse qui volent d'une fenêtre à l'autre. La porte s'ouvre; sans être vue la Mère, écoute. A son apparition les douces voix instrumentales se taisent; un instant, les cuivres se déchaînent comme pour prédire les orages futurs et saluer d'un ricanement l'entrée en scène d'un nouveau personnage que l'auteur tient à nous présenter sous de vilains auspices. Mais l'amoureux entretien s'achève, tandis que la Mère épie, et l'orchestre, alangui de nouveau, murmure en même temps que Julien et Louise les serments de leurs cœurs. Tout à coup la « geôlière » se montre et sa fureur éclate. Son affreuse raillerie, pire que sa colère, va reprendre en les parodiant les phrases amoureuses, et elle appelle à l'aide un grotesque basson qui lance, à tort et à travers, des triolets à la fois burlesques et terribles[2]. Ces triolets rapides qui jabotent dans le registre grave, pendant que la Mère répète à Louise, dans un ricanement, les paroles de Julien, deviennent effrayants par leur rythme essoufflé. Et de plus en plus ils menacent[3], au fur et à mesure que l'entretien se prolonge entre les deux femmes et que l'exaspération de la Mère

1. Page 362, lignes 1, 2, 4, 5.

2. Page 34, lignes 3 et suivantes.

3. Page 38, lignes 3 et 4, mesure 2; page 40, ligne 2, mesure 2; ligne 3, mesure 1; page 43, mesures 2 et 3 des trois premières lignes.

s'accroît. Il est temps qu'une seconde fois la porte s'ouvre et que le Père se montre sur le seuil.

C'est la paix qui entre avec lui. Les violoncelles, largement, reprennent les triolets de tout à l'heure; ils sont décidément un rythme de famille, mais ils changent d'allures suivant les gens qu'ils accompagnent. Cette fois, ils traduisent[1] la sérénité d'un brave homme qui rentre à son foyer le soir, le corps lassé, l'âme béate, heureux de retrouver sa fille et tout joyeux à l'idée qu'une bonne soupe l'attend. L'ouvrier s'assied, se prélasse. Il tient une lettre; sans hâte il l'ouvre et la lit. Louise l'a suivi des yeux; anxieuse, elle regarde. Elle sait de qui vient le pli; et la flûte[2], qui à ce moment élève sa douce voix, paraît adresser au Père une requête très humble. Le hautbois répond[3] à la flûte, mais il adoucit son aigreur; à peine souligne-t-il un regard tendrement malicieux que l'ouvrier lance à sa fille... La table est mise, la soupe fume; tous mangent. Encore les triolets reviennent, en haut, cette fois; ils ont passé à la flûte, qui les murmure mélodieusement tandis que la harpe les scande[4]. La scène, jusqu'à présent, est muette. Elle n'en est pas moins un tableau délicieux de vérité et de simplicité, où tout est à sa place, en pleine valeur et en belle lumière.

La conversation s'engage, quand le ragoût est apporté. Le Père ne se plaint pas de son labeur, mais la fatigue est lourde; l'âge vient. Qu'importe! « Quand on n'a pas de rentes, il faut se contenter d'en gagner pour les autres... Le bonheur c'est d'être comme nous sommes, nous aimant bien, nous portant bien. Ce bonheur-là, nul ne peut nous le prendre! » Et, tranquillement, aux violoncelles, les triolets descendent de nouveau[5]... La paix honnête qui règne dans le cœur de cet homme rayonne à l'orchestre. Puis elle s'égaie, un tout petit moment. « Nous, toujours nous serons heureux! » s'écrie l'ouvrier. Ce disant, il oublie sa fatigue, et le rythme grave, lui aussi, se fait leste : il devient valse. « Je suis heureux! »

1. Pagé 44 tout entière.
2. Page 45, ligne 2, mesure 1.
3. *Ibidem*, ligne 2, mesure 3.
4. Page 46, ligne 2, mesure 2.
5. Page 52, lignes 3 et suivantes.

Et le bonhomme tourne quelques mesures de la danse avec son épouse boudeuse, qu'il y entraîne malgré elle.

Tout cela se déroule musicalement avec une logique à la fois rigoureuse et tout à fait exempte de pédantisme. A l'occasion, M. Charpentier ne craint pas les redites, et il en tire des effets puissants. Le dîner se termine. Le Père relit la lettre de Julien. Le chant de flûte, si doux qu'on entend Louise déposer sur la chère enveloppe un baiser furtif, précède, comme plus haut, une réponse du hautbois[1], et le hautbois souligne, comme il l'a fait déjà, un regard du père à sa fille, plein de bienveillance et de malice. Scène intime, profondément touchante, où Louise et son père, pour la dernière fois de leur vie, se parlent avec le cœur et communient dans un mutuel amour. Scène de vérité aussi, je le répète, et où chaque personnage prend un relief puissant, grâce aux formes musicales qui le déterminent. Ce n'est pas qu'elles soient tout fait propres à chacun d'eux : nous avons vu qu'il y a des échanges entre elles, des emprunts, qui loin d'amener la confusion, ne jettent que plus de clarté sur les divers rôles. Ainsi en transformant, en déformant les motifs dévolus à Julien et au Père, en les hachant menu, en les rendant caricaturesques, M. Charpentier a construit avec ces débris la figure saisissante de la Mère. Suivez le dialogue qui s'engage entre les parents de Louise au sujet de la demande formulée par Julien[2], prêtez l'oreille aux apartés de la Mère[3], rappelez-vous d'ailleurs les cruels et ridicules triolets du basson, et vous verrez avec quel art M. Charpentier crée ce type, dont la vulgarité n'est jamais exprimée, musicalement, par des moyens grossiers.

Dans ce premier acte — un chef-d'œuvre — quelques pages de vie réelle devraient être spécialement admirées : le Père, en familier langage, donne à Louise les conseils de l' « expérience », les mêmes conseils que Julien, au troisième acte, déclarera dictés par l'égoïsme le plus pur. Pour se tirer d'un pareil colloque, où la raison dispute contre le cœur, le musicien n'a eu, si je puis dire, qu'à prolonger ses personnages tels qu'il les avait façonnés tout d'abord. La raison,

1. Page 56, à partir de la ligne 2. Comparez avec la page 45.

2. Pages 58 à 62.

3. Pages 70 à 75, *passim*..

c'est le Père : les paisibles triolets l'accompagnent; l'amour, c'est Louise : la petite phrase de la flûte charmeuse l'exprimera. Entendez-les, ces antagonistes qui luttent[1] courtoisement : l'heure des grandes batailles n'a pas encore sonné. A travers une polyphonie toujours transparente malgré sa complexité, les intentions se dégagent aussi nettement que les physionomies. Il n'est pas jusqu'aux ricanements de la Mère dont les triolets ne trouvent place[2] en cet ensemble symphonique. L'art des sons intervient, dans cette scène magnifique, pour accuser les profils, mais aussi, mais surtout, pour forcer l'auditeur — si peu qu'il sache entendre — à pénétrer plus loin dans l'âme des personnages. Comme le motif du marteau dans *Siegfried*, le chant des triolets, au premier acte de *Louise*, exprime des sentiments humains, sans qu'il y ait ici plus que là un rapport nécessaire entre le signe et la chose signifiée. La volonté du musicien seule établit le lien et nous l'impose par des moyens d'art qui ne sont pas empruntés à l'imitation.

La persistance des types musicaux est une des qualités de cet ouvrage. A regret, je renonce à suivre chacun d'eux dans tout son développement; mais je ne puis, avant de me séparer des protagonistes, passer sous silence la scène du dernier acte, où le Père, cherchant à convaincre lui chante la berceuse naïve : « L'enfant dormira bientôt... » Il faut que Louise soit de fer pour résister aux supplications paternelles, — et aussi à la prière que la viole d'amour[3] exprime avec une déchirante tendresse. Le hautbois lui-même se fait humble et demande grâce; sa petite voix aigrelette trouve des inflexions caressantes. Toute cette éloquence se perd, mais une émotion se dégage, qui étreint l'auditeur, si Louise y est rebelle !

Il est dans l'ouvrage de M. Charpentier des scènes où le réalisme semblerait devoir influer directement sur les moyens musicaux nécessaires à le rendre. L'auteur, qui a profondément senti la poésie des rues, a enveloppé tout un tableau de

1. Page 68, lignes 3 et suivantes.

2. Page 67, ligne 2.

3. Page 386, lignes 1 et suivantes. La viole d'amour est un ancien instrument, d'une voix pénétrante, dont M. Charpentier fait ici un très heureux emploi.

son ouvrage dans le bourdonnement même de la grande ville. Il a tiré des « cris de Paris » une symphonie étrange et séduisante, purement instrumentale, au prélude de l'acte, et qui se complètera plus loin par les voix humaines. Les instruments à cordes, dans le grave[1] ouvrent doucement cet « andante tranquille, majestueux » qui est comme le souffle engourdi de la cité. Un cor chante[2], lointain, la petite phrase attendrie du « Mouron pour les p'tits oiseaux ». En même teinte, le cor anglais[3] évoque le marchand d'oublies, qui ne paraîtra pas en personne, mais dont le refrain servira si souvent à l'auteur, jusqu'à la fin du dernier acte : « Régalez-vous, mesdames, voilà l'plaisir ! » Cela deviendra une maxime. En attendant, c'est un motif dont l'auteur tire un bon parti et qui lui est un thème de prédilection. Tout à l'heure, au lever du soleil, les chants de la rue eux-mêmes s'élèveront, s'appelant, se croisant en tous sens : la rempailleuse, le marchand de chiffons, la marchande d'artichauts, le marchand de carottes, la marchande de mouron, le marchand et la marchande de pommes de terre, le marchand de balais, le marchand de tonneaux, le fifre du chevrier, greffent successivement leurs mélodies les unes sur les autres; tout cela s'enchevêtre, s'harmonise, dans un arrangement très musical. De ces trivialités M. Charpentier fait sortir une poétique chimère, parce qu'il a su, en artiste à la fois sincère et respectueux de son art, leur donner un revêtement de beauté.

Le même soin et la même habileté se retrouvent dans une scène où l'auteur fait cependant une large part à la photographie et à « l'instantané ». Le tableau de l'atelier, où les campagnes de Louise jacassent à côté et à propos d'elle, où les bohèmes, dans la rue, servent à ces dames leur stratégique sérénade, et qui se termine par un « chahut » de barrière, n'exclut pas l'élégance des allures musicales. Le développement symphonique se poursuit à travers mille détails, avec une continuité qui donne à la scène une parfaite unité de facture.

Il y a plus. Ces bohèmes, qu'on entend de l'atelier, sont

1. Page 78, lignes 1, 2, 3.
2. *Ibidem*, ligne 2, mesure 3.
3. *Ibidem*, ligne 4.

les mêmes qui ont envahi la scène au second acte, lorsque les chiffonniers, chassés par le jour, l'abandonnent; ils doivent aider Julien à s'emparer de Louise. Sous les fenêtres des apprenties, messieurs les conjurés règlent leur plan d'attaque, et la Muse burlesque qui préside à leur entretien est une échappée des cabarets célèbres au nord de Paris. Nous la connaissions déjà : M. Charpentier, dans sa *Vie du Poète*, nous l'avait présentée. Elle y souffle dans des instruments terribles, habitués des bals de la banlieue. Ici elle entre en exercice de la même façon et ce ne sont pas seulement les voix instrumentales qui sont vulgaires : les formes mélodiques, les rythmes s'assortissent au nasillement des cornets. Le tuba hurle de temps en temps une gamme descendante formidable, qui résume dans sa comique brutalité [1], l'intention du metteur en scène. Cette fois-ci, les moyens sonores sont directement empruntés par le musicien aux réalités « montmartroises », sans subir la moindre métamorphose. Mais le musicien a voulu cette charge, que la situation amène et il en tire parti. Il emploie le grotesque à propos, et dans la bonne mesure. Ses bohèmes sont impayables; et leurs manières cocasses, leurs chansons funambulesques apportent, par contraste, un élément tragique de plus au drame qu'ils interrompent un instant. Le Beckmesser des *Maîtres Chanteurs*, est caricaturesque, lui aussi, et sa guitare sonne faux. Il est une plaisanterie énorme, dans un ensemble d'une infinie délicatesse. M. Charpentier, pas plus que Wagner, n'a manqué à un devoir absolu : le rire doit rester musical, — comme les pleurs.

L'orchestre de M. Charpentier est d'une souplesse féline : rageur avec la Mère; noble sans apparat dès que le Père entre en scène; étincelant, éloquent, lorsque Louise s'épanche ou lorsqu'elle plaide; plein de fougue et de rudesse pour soutenir Julien; burlesque à l'occasion, il s'adapte à tout. Puissent les auditeurs apprécier ces touches orchestrales si légères et si bien placées, goûter l'intervention, toujours au bon endroit, des divers instruments [2], y compris les timbales et aussi la

1. Page 116, ligne 3, mesures 2 et 3. *Ibidem*, ligne 4, mesures 3 et 4. Etc.

2. Une simple question : l'auteur n'abuse-t-il pas un peu des *sons bouchés*, aux cors et aux trompettes? Ce timbre factice devient aisément monotone, en raison de sa singularité même.

grosse caisse! Car M. Charpentier a une manière à lui de faire ronfler, dans la nuance *piano*, les instruments graves et les membranes tendues. Telles pages, qu'il faudrait pouvoir mettre sous les yeux du lecteur, sont des trouvailles à rendre jaloux les confrères. Celles que j'ai citées me paraissent être des modèles de l'adaptation orchestrale à la vie réelle en musique.

Ne pouvons-nous maintenant donner au succès de *Louise* son interprétation vraie? Il est dû au rare mérite d'un musicien qui a su exprimer par les seuls moyens de l'art, sans charlatanisme et sans trucs, — qu'on me pardonne le mot, — sa conception personnelle de la vie. On peut ne pas la partager ; il est indiscutable cependant qu'il nous la présente avec sincérité, et de là vient la vigueur de la peinture.

Évidemment, c'est la vie réelle, entendue d'une certaine manière, que M. Charpentier a voulu mettre en scène. Qu'importe si son ouvrage n'est pas de la vie réelle en musique l'exclusive expression, et si la chimère, si la convention traditionnelle interviennent plus d'une fois? L'artiste a le droit de ne pas être logicien rigoureux.

IV

Ne sommes-nous pas aussi amenés à conclure que la vie réelle en musique n'a pas deux modes de langage, selon qu'elle s'exprime par la symphonie seule ou qu'elle s'installe sur la scène lyrique? Ici comme là elle se transforme, elle se métamorphose. De mouvement ou de bruit elle se fait voix, et pas seulement voix humaine : tous les organes sonores de l'orchestre moderne deviennent ses interprètes. Ils ne sont jamais ses esclaves.

Le chant des personnages, aussi bien que la mélodie et la polyphonie instrumentales, sont réglés par des convenances propres au genre musical, et dont ils ne doivent, sous aucun prétexte, s'écarter. La musique est une langue, en soi complète, et qui peut se passer de l'idée littéraire, exprimée par des mots. Quand la musique et l'idée s'associent, quand le

langage des sons et celui des mots se superposent, il faut de toute nécessité, pour que la musique reste un art, qu'elle garde la prééminence. Sous peine de déchéance, elle doit prendre le pas sur tout et demeurer l'arbitre dans le choix des moyens expressifs. Sa délicieuse indétermination ne peut être asservie à la brutalité du fait matériel.

La musique doit s'emparer du fait ou de l'idée et les rendre siens en les revêtant de formes sonores propres à son lyrisme. Un orage, peint par un maître musicien, nous emplit l'âme plus que l'oreille d'un tumulte passionné. Une scène de forge se métamorphose en une obsession rythmique qui nous rend manifeste l'effort du forgeron. La tendresse d'un père devient un chant large, doux et fort à la fois, qui nous prend aux entrailles... Ne demandez pas à la musique autre chose que cet enveloppement. Elle n'est pas l'art qui décrit, mais elle est l'art qui, au delà des sens et plus profondément que les mots, secoue l'être humain tout entier par une force mystérieuse.

Aussi s'accommode-t-elle de tous les sujets, pourvu qu'elle les orne de sa parure même, sans jamais abdiquer ses droits. Dans l'art musical pas plus que dans les autres le sujet n'importe beaucoup. Ce qui prévaut, c'est la manière de le traiter. Ce qui gêne, ce n'est ni la convention ni le réalisme. Chaque artiste, suivant ses tendances, fera à celui-ci ou à celle-là une plus large part.

Les maîtres sont ceux qui engendrent les divines chimères de l'art. Leur matière, ils la prennent où ils veulent, mais ils la pétrissent, ils l'organisent, ils la créent à nouveau. Elle sort de leurs mains, transformée, lumineuse. Elle vit, de la vie même de son auteur.

Le maître musicien reste avant tout un musicien. Il ne se laisse pas égarer par des préocupations étrangères à son art, littéraires ou autres. La langue des sons, si merveilleusement souple qu'elle soit, a pourtant sa logique propre, elle a aussi sa dignité, qui se refusent à faire d'elle un truchement capable seulement de répéter les mots : elle les interprête. elle les commente. Elle allonge, elle supprime. Elle généralise, elle simplifie. Toujours elle doit garder la préséance.

A cette condition, le musicien est libre de choisir où il veut son sujet et de le prendre où il le trouve.

Pourquoi M. Charpentier vient-il d'étonner le public, tout en faisant sa joie, ce qui est fort heureux? C'est qu'il a, dans le choix de son sujet, rompu violemment avec le préjugé encombrant de l'art noble. Depuis trois cents ans les musiciens ont pillé la mythologie et l'histoire. dans la croyance que seules elles pouvaient lui fournir belle et riche matière. Les gens du XVIe siècle le décrétèrent ainsi, par une fausse interprétation des mœurs théâtrales antiques.

Les Grecs chantaient en scène, il est vrai, les exploits des héros, les aventures des dieux; mais leur foi religieuse vénérait tous ces mythes sacrés. Leur théâtre était une chaire de vérité. L'âme de la Grèce vibrait aux grandes représentations dramatiques, et ce n'était point un vain spectacle qui la faisait tressaillir. Les merveilles des fables lui étaient un aliment salutaire. A s'en nourrir, elle se fortifiait dans la crainte des dieux et dans le respect des sentiments humains. Le moyen âge aussi cherchera dans les Mystères des enseignements et des exemples.

Le théâtre grec n'a pas été pompeux; sa noblesse n'a rien d'emprunté : elle est un rite. Il n'a pas exclu de parti pris la vie réelle, le fait contemporain. Le plus solennel des poètes-musiciens de la Grèce a chanté la défaite des Perses sept ans après la fuite de Xerxès. Eschyle avait combattu à Salamine: il a raconté la victoire en minutieux détails, mais son inspiration de poète-musicien les grandit, et les vainqueurs des barbares, massés sur les pentes du théâtre, ont acclamé l'œuvre de leur frère d'armes. Que dire de la comédie lyrique d'Aristophane, sinon qu'elle dépasse en réalisme les productions les plus osées des modernes?

La Renaissance s'est donc trompée lorsqu'elle a, dans son désir de faire revivre l'art antique, imposé aux artistes des principes que les générations suivantes, par la routine, ont renforcés. Et c'est pourquoi les Orphée, les Iphigénie, et tous les demi-dieux de la Grèce et de Rome, et les Grecs eux-mêmes et les Romains aussi; puis, par analogie, les héros des légendes médiévales, enfin les personnages « noblement » historiques des temps moins reculés ont envahi la scène lyrique et serrent les rangs pour défendre la place. Malheur aux petites gens qui, par surprise, pénètrent jusqu'à eux!

Mais voici que l'audace de ces intrus augmente, et les dé-

fenseurs de l'art noble vont avoir à subir un rude siège. Qu'ils se rendent enfin et désarment! Ou plutôt qu'ils fraternisent avec les assaillants! On n'en veut pas à leur lyrisme : il fut assez fécond et il reste assez jeune pour tolérer qu'un lyrisme nouveau s'installe à côté de lui. Il ne s'agit pas de fonder un autre art : dans son essence, en effet, l'art ne change pas. Seuls les hommes changent d'opinion sur ses moyens et sur ses limites. Quand ils seront bien sûrs enfin que celles-ci sont purement arbitraires et que tout a droit à la vie dans la cité du Beau, ils concevront plus facilement la fécondité de l'art, inépuisable. L'Académie des Beaux-Arts vient de se refuser à couronner *Louise*, infligeant ainsi un démenti officiel au succès éclatant de l'ouvrage. Sans vouloir sonder le mystère de ses délibérations[1], on peut regretter qu'elle paraisse s'attarder à des querelles surannées et qu'elle s'expose au reproche d'être peu ou pas libérale.

Idéalisme, réalisme, naturalisme, ce ne sont guère là que des mots, des étiquettes. Il n'y a pas conflit irréductible entre l'imagination et le fait, entre la fantaisie et la réalité. Les anciens, qu'on propose toujours en exemple, avaient trouvé le moyen de réconcilier l'art noble et la vie vraie.

Parmi les plus purs artistes, le grand nombre s'est contenté des formes traditionnelles, sans protestation comme sans malaise. Faut-il croire que Racine ait eu un tendre amour pour les Grecs et pour les Romains, et Wagner une prédilection pour les légendes du moyen âge? Ne serait-ce pas plutôt que l'un et l'autre, par un sentiment très profond des conditions qui font l'œuvre durable, et par un impérieux besoin de généraliser, ont choisi des héros et des mythes qui semblent devoir échapper aux atteintes du temps? Il y aura sûrement dans l'avenir des artistes qui s'inspireront des mêmes désirs et qui resteront fidèles à « l'art noble ». Il ne manquera pas de musiciens pour suivre l'exemple d'un Gluck, d'un Mozart, d'un Weber et des maîtres que j'ai cités. C'est pour leur liberté un droit imprescriptible.

Non moins légitimement, les autres — plus nombreux peut-être que par le passé — aimeront à prendre « la vie

1. Il s'agissait d'attribuer le prix Monbinne.

réelle » pour sujet de leurs chants. Ils trouveront en elle une mine très riche : je n'en veux d'autre preuve que la *Louise* de M. Charpentier. Mais leur vigilance ne devra jamais être en défaut; ils auront à se défendre contre un double danger : l'imitation servile, qui tuerait la musique, le trop grand respect pour les idées du jour et les goûts des contemporains, qui tuerait le livret. Le fait divers, l'instantané, l'homme ou la chose à la mode ne sont pas du domaine de l'art. Qu'on les y fasse entrer, ils portent en eux la tare qui frappera l'ouvrage d'une caducité précoce, irrémédiable. Les lieux communs dont nous vivons, et dont l'humanité se contentera toujours, ne sont pas légion; c'est à l'art de les rajeunir, de leur rendre sans cesse une énergie et un éclat nouveaux. S'il s'en écarte, il s'égare et il s'éteint. Les sentiments simples, éternels, les événements toujours pareils que les passions font renaître d'âge en âge, sont les seuls qui aient chance, une fois exprimés par l'art, d'intéresser plusieurs générations.

Dans la *Louise* de M. Charpentier ne se trouve-t-il pas certains détails qui nous amusent et qui, au bout de cinquante ans, ne seront plus compris? On peut le craindre. Toutefois l'œuvre est une synthèse assez forte et une généralisation assez dédaigneuse de la mode pour avoir droit à une belle et longue carrière. On en sera quitte plus tard pour modifier la mise en scène et changer quelques mots d'argot : il restera une peinture vivante des tristes joies de la grande ville. La misère gardera ses haillons, et le vice, comme aujourd'hui, hantera les carrefours. Mais ce n'est point parce qu'elle est par endroits comme une image photographique des mœurs contemporaines que l'œuvre pourra vivre; c'est au contraire parce qu'elle échappe à la mesquine préoccupation d'être réaliste avant tout. Elle est « lyrique ».

Le lyrisme, c'est « la voix d'une âme à la fois émue et maîtresse d'elle-même, d'une sensibilité vive en même temps que consciente, d'une imagination capable de s'attacher aux choses présentes, sans perdre l'espèce de joie intellectuelle que l'art exige toujours[1] ».

MAURICE EMMANUEL

1. Alfred Croiset, *Histoire de la littérature grecque.*

L'OR DU CAP NÔME

C'est mon ami Jafet Linderberg qui, le premier, m'en raconta l'histoire, et si je ne l'ai pas redite plus tôt, c'est que je lui avais promis de n'en souffler mot avant qu'il eût passé par les fonts baptimaux de l'Oncle Sam. Cent onces d'or[1], deux avocats et un baiser sur la bible ont fait de cet « ignorant Européen » un libre citoyen de la libre Amérique. *Yes, Sir. Yankee doodle went to town*, etc. Donc, maintenant que ma parole m'est rendue, si vous voulez descendre dans le trou noir qu'on lui avait donné en guise de cabine à bord du *San Juan*, à son premier retour du cap Nôme, vous en saurez bientôt autant que moi.

Nous étions assis sur ses sacs de pépites, les pieds dans la saumure que berçait le navire à la marée montante du Pacifique ; un filet de lumière entrait par le hublot, avec les odeurs de Chine, du Japon, d'Hanoï, de la Nouvelle-Zélande ou d'Alaska, mêlées aux cris de presque toutes les langues qui se parlent sur une moitié du monde. Mais pas une des cargaisons qui se déchargeaient ce jour-là dans le port de Seattle, thé, sucre, soies, poissons, fruits ou dépouilles d'otaries, pas une en vérité ne valait celle du mauvais petit sabot de la mer de Behring, le *San Juan*, — car elle était toute en or ! Et c'est pourquoi Bryntesen, une carabine sur ses genoux,

1. Une once égale 31 gr. 091, et vaut au Klondike 80 francs en moyenne.

s'assit en travers de la porte, cependant que Jafet commençait à hacher ses phrases de Suédois parlant chinook[1] à un Français.

***

« Sémiré, si l'on te dit que c'est Charles Gjertsen, ou le révérend Hultburg de Golovin bay[2] qui ont trouvé l'or du Nôme, tais-toi. Ne réponds rien. Aie l'air de croire. Mais tu sauras en ton esprit que ce n'est pas vrai, et que c'est moi qui te parle, moi Jafet Linderberg, qui l'ai trouvé, le 16 septembre 1898, avec Lindblom et Bryntesen. Le même qui fume ici sa pipe. Quand il aura fini, il pourra te dire si je mens.

» Comment c'est arrivé? Par hasard, en prospectant. Tu sais que le gouvernement des États-Unis nous avait amenés à Port-Clarence pour élever des rennes qui y crevaient comme des maringouins en septembre. Un pays où il n'y a pas de lichen! Pendant qu'on en cherchait, le bruit du Klondike remonta jusqu'à nous, par les Esquimaux de Saint-Michaël. On n'y fit pas d'abord grande attention, et puis, on se mit à en causer le soir, à la veillée, jusqu'au moment où Lindblom dit à voix haute ce que nous avions tous fini par penser : « Pourquoi n'irions-nous pas essayer notre chance, nous pareillement? Le gouvernement en fera venir d'autres pour ses animaux! »

» Alors nous sommes partis, et nous avons passé l'été de 1898 à prospecter le long de la mer, sous ce maudit vent qui vous gèle plus vite que cinquante degrés de bon froid sec. Et, tu sais, il n'y a pas plus d'arbres là qu'au Groenland, rien pour se chauffer si ce n'est le bois que les vagues jettent à la côte. Donc, l'automne était déjà venu que nous commencions à penser mourir de misère, lorsque le 16 septembre — vois, je l'ai fait marquer là à la poudre, sur mon bras, avec une ancre par-dessus — nous avons lavé un plat de cinq dollars dans Anvil creek, cinq dollars sortis à miracle de la tundra[3], et qui ont cru, au contraire,

1. Patois anglo-franco-russe qui se parle sur les territoires du Nord-Ouest et particulièrement sur ceux de la Compagnie de la baie d'Hudson.

2. Mission luthérienne.

3. Étendue marécageuse en dessus, gelée en dessous, recouverte de mousse et d'herbes.

nous faire mourir de plaisir. J'avais comme une gaffe dans mon gosier, et qui m'empêchait de prendre mon souffle, quand j'ai appelé le ruisseau « Anvil », à cause du rocher à côté, en forme d'enclume.

» Mais Lindblom, qui avait une doutance des lois du pays, ne voulut pas perdre de temps. Il dit : — Nous devons prendre nos claims tout de suite ; pour ça, il faut être cinq, nommer un receveur et faire un district. Allons vitement querir à Golovin bay le docteur Kettelen et W. Price.

Aussitôt, nous partîmes sans manger. Nous n'avions plus faim, plus du tout, et nous courions ainsi que des rennes. Price est un Yankee. On ne peut rien lui apprendre sur les mines. Il revient avec nous ; il fallait l'entendre jurer, tant il était content ! et c'est lui qui a constitué le premier district, où nous nous sommes réservés un mille[1] du ravin du Snow Gulch. Riche ? Je te crois. Chut !

» A propos de lois minières, tu sais qu'il n'y en a pas en Alaska. Ce sont celles d'Oregon dont on se sert, à ce que disent les avocats. J'en ai deux, moi, et qui coûtent gros, gros. Chacun peut prendre vingt arpents[2] de placer, et autant qu'il en veut pour les amis dont il a la procuration. Eh bien, quand les autres meurt-de-faim qui cherchaient en haut ou en bas, à Kowak ou à Kuskoquim, ou ailleurs, eurent entendu parler de notre découverte, ils arrivèrent vivement ainsi que des loups de neige, un par un, deux par deux, dix par dix, jusqu'à ce qu'ils eussent découpé en lots vingt-cinq mille carrés. Et l'hiver n'avait pas encore commencé !

» Pourquoi me regardes-tu comme ça, avec un drôle d'air ? J'aurais dû piqueter un claim pour toi ? Est-ce que je savais où tu étais à ce moment-là ? D'ailleurs, ta procuration, sans elle, je ne pouvais rien faire. Parole. Ceux qui s'en sont passés perdront tout... il y a autant de procès que d'hommes, là-bas. Moi-même, si je ne me faisais pas Yankee... tu ris ? c'est que tu ne connais pas la loi ; moi, je la sais, à présent, mes avocats me l'ont écrite sur ce bout de papier : bientôt, je la réciterai par cœur, jusqu'à ce que j'aie lavé tout mon or de l'Anvil creek. Quand ce sera fait... pas avant... approche-toi,

1. 1 609 mètres.

2. L'arpent égale 34 ares.

que je parle bas... Lorsque j'aurai ramassé ma dernière pépite, eh bien, je quitterai ce *goddam son of a bitch* d'Amérique, et je retournerai au pays, au pays !

» Que veux-tu savoir de plus? Ce que firent les premiers survenants après l'hiver? Ils s'en allèrent presque tous, parce qu'il n'y avait plus un seul claim à prendre dans les ruisseaux, les ravines ou même sur la tundra ; et ils criaient : « Cap Nôme est une blague ! une damnée blague comme la rivière Copper ! Il y a quatre grains d'or sur l'Anvil, et c'est tout. » Leur clameur de tchi–tcha–klos[1] s'en fut jusqu'à Frisco, jusqu'à New-York même, où Price ne put réussir à vendre nos lots. Dans ce temps-là je voulais vendre, fou que j'étais. A présent, pas, *No, sir*, à aucun prix, car je vais être citoyen yankee.

» Or, les gens commençaient de descendre de Dawson, le long du Yukon, en barques, en radeaux, en caisses même bouchées au goudron, je crois, et beaucoup avaient envie de se jeter à l'eau pour en finir. Tu te rappelles bien, Sémiré? Il y avait une petite Australienne qui mourut avec son bébé, en touchant à St Michaël. Les autres, qui n'avaient plus de quoi payer leur retour par mer, décidèrent de remonter sur Nôme. « S'il n'y a rien ce ne sera pas plus mal qu'ici : et puis, le gouvernement ne nous y laissera peut-être pas mourir de faim ! » Eh bien, cette fois, l'étoile du nord ne leur mentit pas. Elle les amena à Nôme juste au moment où ce vieux scorbutique de Wallingford trouvait de l'or sur la grève, le 10 juillet 1899, sur la grève qui n'est à personne, qui est à tout le monde, cinquante à cent pieds de sable entre les deux marées, de sable où, pour écrémer l'or, il suffit d'une pelle et d'un berceau[2]. Hourra pour les pauvres gens !

» Je te dis que ça fut beau. Ils étaient deux mille hommes à sasser le sable côte à côte, deux mille à laver dix à quarante dollars chacun par jour, sur la plage, et sur la bordure de soixante pieds que le gouvernement s'est réservée après la ligne des plus hautes marées. Oui, ce fut beau à voir pendant deux mois qu'on ne perdait pas une minute entre les deux marées. Duyer, qui était venu à pieds de Dawson en trois mois et six

1. Novices.
2. Rocker.

jours, avec Carson, du Montana, firent une digue et lavèrent deux mille huit cents dollars en un jour. L'eau ne manquait pas : on la puisait à la mer. Chacun s'était taillé un lot de trente pieds carrés par mutuelle entente. Des accapareurs voulurent chasser les mineurs : les vaisseaux prétendirent ne plus pouvoir aborder, bref, on dit tant de mensonges que le capitaine Walker arrêta avec ses soldats trois cents laveurs. Mais il les relâcha au bout d'une semaine, parce qu'il ne savait plus comment les nourrir. Et depuis, personne n'a gêné les gueux qui devenaient riches. Oui, Nôme est le pays pour les misérables ! Chacun de ceux qui étaient là a fait au moins mille dollars en sept semaines l'été passé. Les deux Clafin en ont tellement ramassé qu'ils sont morts de joie : l'aîné s'est tué en délire ; pour le second, les docteurs ont parlé de froid au cerveau, mais moi, je connais mieux qu'eux. Fou de joie, je te dis. Je sais ce que c'est. J'ai été bien près de l'être... Sais-tu combien il y a dans ces petits sacs ? Tu les trouves durs... si c'était à toi, tu les trouverais aussi bons que des trônes de rois. Il y a là dedans deux cent vingt-cinq mille dollars[1].

» Tais toi.Ne dis rien. On pourrait t'entendre. Viens plutôt avec nous à la Monnaie, et quand l'or sera en sûreté, nous irons tous nous saouler ensemble.

— Enfin, dit Bryntesen, ce bavard de Jafet finit par où il aurait dû commencer. Venez : les policemen attendent dehors pour nous escorter, et j'ai pris une soif de baleine rien qu'à vous entendre jaser tous les deux si longtemps.

***

Depuis le jour où Georges Cormack a gratté les sables du Klondike pour faire battre un peu plus vite le cœur de cent millions d'hommes, pas une année ne s'est écoulée sans une nouvelle découverte d'or au pays des fantastiques aurores de minuit. Ce fut d'abord Munock, en 1897, entre S[t] Michaël et Dawson, puis, en remontant au sud-est, Atlin, près du lac Bennett, en 1898, et enfin, en 1899, tout à fait au nord-ouest cette fois, les plages du cap Nôme, à mille huit cents

1. C'est, en effet, le chiffre du produit du claim de découverte à Nôme (1899).

kilomètres de Dawson City. Ainsi, de l'extrême source du Yukon à son embouchure de Behring, sur deux mille six cents kilomètres de parcours à travers le Canada et l'Alaska, des indices précis de nouveaux gisements aurifères se sont révélés, trésors qui feront oublier un jour ceux pour lesquels tant de sang coule aujourd'hui sur la terre africaine.

Voilà qui paraît à première ouïe une assertion bien osée. Mais, si l'on examine sur la carte l'immense étendue de la région aurifère qui court tout le long du 64e degré de latitude, si l'on se rappelle que les placers de Sibérie se classent « riches » sitôt qu'ils donnent vingt-cinq francs au mètre cube, que ceux de Californie n'ont jamais présenté une richesse moyenne égale à celle de l'Eldorado ou du Haut-Bonanza, au Klondike, soit cinq à huit cents francs au mètre cube, si enfin on tient compte des facilités extraordinaires d'exploitation des grèves de Nôme, alors il faut se rendre à l'évidence et reconnaître que l'Alaska[1] promet de devenir le plus grand centre d'or du monde.

Voyez plutôt ses premiers rendements, obtenus sans machines, c'est-à-dire avec un pic, une pelle et des conduites de lavage en bois. Là où quatre Indiens faisaient sécher leurs saumons il y a trois ans, sur ce marécage qui est devenu Dawson City, deux banques ont reçu et envoyé au monde, en l'année 1899, dix-huit millions de dollars en pépites.

Le rendement de 1900 sera plus considérable, parce que quelques claims ont fait venir des outillages scientifiques, et, pour gagner du temps, commencent à s'éclairer à l'électricité et à laver à l'eau chaude leurs plus riches tumulus. Mais la production atteindrait vite des chiffres doubles ou triples, si l'écrasant impôt de 10 p. 100 sur le produit brut des placers était enfin réduit, et si l'on rayait la moitié des restrictions légales qui ligottent ce merveilleux pays. Les prospecteurs sont toujours prêts à jouer leur vie au terrible pile ou face — or ou mort — des contrées aurifères. Mais eux seuls ont les qualités ou les vices indispensables aux *découvreurs* : faites-leur sentir les lisières de la loi, à ces enfants perdus, et ils partent, ils s'envolent, ils ne reviennent plus ; les tré-

1. Alaska canadien et américain.

sors que la glace gardait là depuis les âges du mammouth y demeureront en sûreté, peut-être pour bien des siècles.

C'est ainsi qu'Atlin, dont la production a cependant atteint huit millions de francs, s'est trouvé dépeuplé le jour où la législation de la Colombie britannique[1] a refusé aux étrangers le droit de posséder des claims, au moment même où les États-Unis accordaient au contraire ce droit aux Canadiens en Alaska. La loi votée, il y eut exode en masse, comme des oiseaux aux premiers jours d'automne; seulement, au lieu d'aller au sud, les prospecteurs s'en allèrent au nord, et ils trouvèrent Nôme[2], sans parler d'une trentaine d'autres petits camps, tout le long de la grande artère du Yukon, et dont des lavages commencent à grossir considérablement les revenus des États-Unis. Munock produit l'or le plus pur, près de vingt dollars à l'once de trente et un grammes, et Nôme a déjà lavé au delà de dix millions de francs.

Les mineurs de Dawson eurent plus de patience que ceux d'Atlin, parce que le pays était plus riche et qu'aucune naturalisation n'y est exigée. Ils supportèrent même tant d'iniquités que, si je laissais courir ma plume, moi qui ai encore dans les oreilles les voix brisées des hommes, les sanglots des femmes honnêtes, comme l'Australienne dont parlait Yafet, l'horrible affaissement enfin de ceux qui vinrent se faire détrousser au bout du monde, et après quels sacrifices et quelles fatigues, ô Dieu! vraiment, pour sceptique qu'on devienne avec l'âge, je crois que ce papier prendrait feu. Mais j'attendrai mon jour et mon heure, et aussi le calme sans lequel il est impossible d'être juste.

Oui, ils acceptèrent tout, les mineurs de Dawson: malversations qu'a rapportées le *Times*, et qu'on croirait dater du règne de Bigot, à Québec; pétition demandant en grâce les lois minières du Transvaal, et que le gouvernement a mise vite au feu; retenue pour la couronne d'un claim sur deux; taxe aurifère, décuple de celle qu'exige le « despote de toutes les Sibéries », à cent quarante kilomètres de Nôme : ils acceptèrent tout en silence, jusqu'à ce que l'impossible fût

1. Province du Canada.

2. A cent soixante kilomètres nord-ouest de St Michaël.

arrivé, je veux dire le retour à huit cents ans en arrière. *Ego sum lex. Dixi.* Car ce fut au mois d'octobre 1899 qu'une étonnante décision du gouvernement d'Ottawa laissa au bon plaisir du ministre de l'intérieur la libre disposition des claims de la couronne. Exemple : vous trouvez de l'or; vous plantez les deux piquets de la découverte. Elle promet un million de dollars, au moins, par lot de deux cent cinquante pieds de long : c'est arrivé, et ça arrivera encore. Les dix claims suivants appartiennent à la couronne, — dites à Son Excellence de l'Intérieur, qui en fait *ce que bon lui semble.*

Lorsque cette loi fut affichée au Klondike, les mineurs se frottèrent les yeux pour relire le texte anglais, car six mois de noirceur finissent par donner d'étranges cauchemars. Et voilà qu'un à un, sur le seuil du XXe siècle, ils relurent le texte anglais : *The minister of the interior is authorized to dispose of any claim and fractions in the Yukon territory reserved to the crown,* « *in such manner as he may decide* ».

Or, à cette époque, remontant le Yukon, le vent du nord apporta l'incroyable nouvelle : Il y a de l'or au cap Nôme, sur la grève, de l'or pour les gueux, dans un sol qui, n'étant à personne, est à tout le monde, de l'or qui reste votre bien sans qu'une taxe, un ministre, trente à quarante faux serments, cent et un bureaucrates interviennent pour partager avec vous ! — Enfin, enfin, enfin ! Ils sont partis, en plein hiver, sur l'interminable traîne qui file de Dawson à Kaltag, le long du Yukon, pour gagner ensuite Unalaklik et remonter vers Nôme[1], le long de la mer de Behring. Le plus grand nombre attend le printemps pour un exode en masse : déjà, Dawson a perdu les deux tiers de sa population. Sans doute, les gisements du Bonanza, du Hunker, du Dominion, sont trop riches pour ne pas toujours occuper des milliers d'orpailleurs; sans doute, l'esprit anglais est trop pratique, il aime trop le « fair play », pour ne pas rétablir l'ordre et la justice par une sage législation qui assurera l'essor de Dawson. Mais ce développement va se trouver retardé pour bien des années par la fuite des prospecteurs, au profit de l'Alaska américain.

Des milliers d'autres se préparent aussi dans chaque port

1. 1 800 kilomètres par les tracés les plus courts.

du Pacifique à gagner Nôme vers la fin de mai, où plus de cinquante grands paquebots[1] s'en iront remonter la débâcle de Behring[2]. Les places, pour cette navigation de 5 000 kilomètres (San Francisco à Nôme), ont été retenues trois et quatre mois d'avance. Et le camp, où près de deux mille orpailleurs ont hiverné, absolument séparés du reste du monde, comptera certainement plus de trente mille errants au 4 juillet de la fête nationale des États-Unis. Les lois qu'on y observe actuellement laissent aux mineurs la plus grande autonomie; l'ordre y est assuré par une compagnie d'infanterie. Plusieurs comités préparent à Washington une législation spéciale pour l'Alaska. Bref, quels que soient les déboires inévitables à toute émigration considérable, il est certain que Nôme City va devenir la capitale d'un centre minier fort important.

* * *

Tandis que Jafet Linderberg se rendait à cet hôtel des Monnaies de Seattle[3], ouvert le 15 juillet 1898, et qui, depuis cette époque, a reçu 8 203 sacs de mineurs, formant un total de dix-huit millions cinq cent cinq mille dollars, près de cent millions de francs, la curiosité me prit d'interroger le capitaine de l'*Albion*, un steamer dont le lest, rapporté des plages de Nôme, a donné une moyenne de cent quarante-cinq francs à la tonne de sable (2 500 francs à 1 franc la tonne). Comme tous les marins d'Alaska, il avait certaines connaissances géologiques qui lui avaient permis de vérifier les dires des premiers mineurs. La tundra paraît être une masse de sable dolomitique qui, au microscope, laisse voir une poussière d'or extrêmement fine. Ancien lit de l'Océan, maintenant gelé, des couches de 40 à 50 centimètres de sable gris y alternent avec des tranches de 5 à 10 centimètres de sable aurifère, jusqu'à une profondeur de 3 ou 4 mètres, où se rencontre

1. Appartenant à seize compagnies différentes, sans compter ceux qui descendront le cours du Yukon. Le chemin de fer de Skaguay, par-dessus les montagnes, sera prolongé jusqu'aux rapides du White Horse (180 kilomètres).

2. La débâcle a eu lieu, de 1888 à 1898, du 31 mai au 25 juin, et la prise de glaces, de 1888 à 1898, du 18 octobre au 16 novembre.

3. Ville de 90 000 âmes, de l'État de Washington, frontière des États-Unis, contre la Colombie britannique du Canada.

alors un fond d'argile bleue. Chaque ruisseau qui la sillonne forme une sorte de conduite naturelle où s'est amassé l'or, quand il n'a pas été porté sur la grève. Cette dernière a donné de l'or jusqu'à trois cents pieds en avant dans la mer.

A huit kilomètres en arrière, s'élèvent des terrasses de 1 500 à 2 000 pieds ; d'autres ruisseaux, plus riches en or, ceux-là, en sortent pour courir à l'océan ; enfin, à 45 kilomètres plus loin, il y a des montagnes dont l'altitude atteint parfois 3 000 pieds ; elles sont composées de micaschiste, de calcaire, par couches inclinées de 45° au sud-ouest. On a trouvé des pépites de trois cents dollars à leurs pieds.

Seuls les ruisseaux tels que Nôme, Cripple Snake, etc., et les sables de la plage ont été travaillés. La tundra ne supporte pas actuellement les frais d'un travail, qui s'est élevé un moment jusqu'à dix francs de l'heure.

Cette tundra du Nôme court parallèlement au rivage pendant 70 kilomètres : survient alors une déchirure de trois kilomètres de montagnes, et puis la tundra recommence jusqu'au cap Prince de Galles. La largeur du détroit n'est plus entre l'Asie et l'Amérique que de 90 kilomètres avec, au milieu, les îles de Diomède. A 24 kilomètres à l'est, se trouve le cap York, où le Révérend Lop *(Congregational church)* a organisé un autre district aurifère, avec l'équipage du *cutter* des États-Unis, Bear, et le capitaine Yarvis. La ville d'York a été campée à l'embouchure de la rivière Anacrovir. Ainsi le révérend prouvera à ses ouailles qu'on peut gagner le ciel, avec, aussi, une belle grosse pile de dollars. C'est même la façon la plus agréable d'y arriver.

Cette fois, l'exode des prospecteurs, beaucoup moins difficile que celui du Klondike, se portera aussi bien en Sibérie (baie d'Anadyr, cap Tolstoï, 64° de latitude, où va se diriger une expédition) qu'au nord le plus extrême d'Alaska, le fort Barrow. Et 1900 ne se passera pas que nous n'apprenions quelque nouvelle découverte sur ce bout de continent qui est criblé d'or. D'où et comment il y est venu, les savants le déchiffreront le jour, moins lointain qu'on ne pense, où l'on ira de New-York à Paris par le transcontinental canadien, le Yukon and Alaska railroad, quatre heures de traversée au cap Prince de Galles, et le transsibérien. Déjà on

étudie un tracé télégraphique entre Seattle et Nôme. De là, il pourra sauter facilement en Sibérie.

En attendant, les mineurs discutent toujours aux veillées les merveilleuses théories aurifères avec lesquelles chacun arrive en Alaska. Érosion de quelque fabuleuse veine mère — oh ! la veine mère de l'or ! — transport de ce même or par des glaces très complaisantes, combinaison primordiale de l'or avec des pyrites de fer, silice qui s'est déposée par désagrégation dans les fentes survenues à la suite du retrait des masses ignées, résidu de la démolition des épigénies aurifères, le tout avec un nombre de siècles qui varie selon votre imagination — pas une explication ne me satisfait autant que celle de Bill-Eau-qui-court, un soir après dîner.

Il y avait là, Cazelais, de Montréal, qui vendit 4 000 francs un claim sur l'Eldorado d'où les propriétaires retirent chaque année deux millions et demi ; il y avait Boucher, le roi du Klondike, dont le trou avait plus de millions que le vieux n'en pouvait compter sur ses doigts, et qui, une fois riche, est mort de la peur de mourir ; Bill-Eau-qui-court, enfin, le plus rassasié de tous, parce qu'il avait mangé ce jour-là à pleines dents, et moi qui, regardant rouler sur le cercle arctique le soleil de minuit, avais grande envie de lui crier : « Mais couche-toi donc, à la fin, pour nous laisser dormir ! »

Le trappeur pensait sans doute comme moi, car il se leva pour s'entortiller dans sa couverture, et dit : « A quoi bon parler pour rien, mes petits gars ? L'or est là où il se trouve : et je vous le déclare, moi, c'est le diable qui l'a éternué d'en bas, un jour que, regardant l'Alaska, il disait : « Damnation de pays ! »

» Voilà. *Good night, boys. Let us go to sleep.* »

AMÈS SÉMIRÉ.

En rade de Skaguay
Mars 1900.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin 1900

LIVRAISON DU 1er MAI

		Pages.
GABRIELE D'ANNUNZIO	Le Feu *(1re partie)*	1
LIEUTENANT X	La Guerre de Course et la Défense navale. — I.	62
MAURICE MAETERLINCK	Le Mystère de la Justice	93
LOUIS COLDRE	L'Impératrice Régente Sy-Tay-Heou	113
JACQUES NORMAND	Visions familières	140
JOSÉ VINCENT	Sensations d'un Haschischin	151
AUZIAS-TURENNE	Le Roi du Klondike *(fin)*	166
JULES COMBARIEU	« Pygmalion » ou l'Opéra sans Chanteurs	201

LIVRAISON DU 15 MAI

E. DUCLAUX	Les Sources	225
GABRIELE D'ANNUNZIO	Le Feu *(2e partie)*	241
J. J. JUSSERAND	Les Sports dans l'ancienne France. — I.	288
MAURICE COURANT	Le Théâtre en Chine	328
LIEUTENANT X	La Guerre de Course et la Défense navale. — II.	351
ANDRÉ RIVOIRE	La Cousine Émilie	383
ÉDOUARD WALDTEUFEL	Le Roi de France Éthelbald	410
★★★	La Russie en Perse	438

LIVRAISON DU 1er JUIN

		Pages.
E. SPULLER	Lettres à Gambetta	449
GABRIELE D'ANNUNZIO	Le Feu *(3e partie)*	481
★★★	L'Assassinat des Ministres de France à Rastatt.	534
J. J. JUSSERAND	Les Sports dans l'ancienne France. — II.	553
ADOLPHE ADERER	Hélène	588
FRÉDÉRIC MASSON	« L'Aiglon » et la Comtesse Camerata	613
MAURICE ALBERT	Une Guerre de Comédiens	621
MAURICE POTTECHER	Promenades	653
CHARLES LOISEAU	L'Équilibre adriatique	660

LIVRAISON DU 15 JUIN

PIERRE MILLE	Les Boers	673
GABRIELE D'ANNUNZIO	Le Feu *(4e partie)*	722
ANDRÉ-E. SAYOUS	La Bourse d'Amsterdam au XVIIe siècle	772
ÉMILE VERHAEREN	Hélène	785
ADJUDANT GÉNÉRAL DAMPIERRE	Lettres sur la Campagne de Marengo	787
ANDRÉ GLADÈS	Florence Monneroy	811
MAURICE EMMANUEL	La Vie réelle en Musique	841
AUZIAS-TURENNE	L'Or du Cap Nôme	884

ÉPOPÉE BYZANTINE A LA FIN DU DIXIÈME SIÈCLE, — Seconde partie, — *Basile II, le tueur de Bulgares,* par **Gustave Schlumberger.**

Il y a dix ans que M. Gustave Schlumberger publia son *Nicéphore Phocas;* et, depuis, l'auteur est resté fidèle à la tâche qu'il s'était assignée. Grâce à lui, tout un siècle d'histoire byzantine, jusqu'ici à peu près inconnu, va sortir de l'ombre et s'éclairer nettement. Ce volume nouveau, qui est le second de l'*Épopée byzantine,* est entièrement consacré à Basile II, le tueur de Bulgares, le plus grand peut-être parmi les empereurs de souche macédonienne qui régnèrent à Constantinople. M. Gustave Schlumberger a dépouillé des centaines de volumes et de mémoires; il a consulté les inscriptions, les monnaies, les sceaux, les débris de monuments et de palais : on trouvera dans ce remarquable ouvrage des renseignements tout à fait inédits; on y trouvera aussi un grand nombre de reproductions tout à fait rares.

LE THÉATRE DE L'AME, par **Edouard Schuré.**

Sous ce titre général, M. Edouard Schuré nous présente aujourd'hui deux drames intéressants, mais qui, évidemment, ne sont point accessibles au public ordinaire. Placés dans le cadre historique du quatrième siècle, à l'époque de la grande lutte entre l'Hellénisme et le Christianisme, les *Enfants de Lucifer* aspirent à un idéal de l'Homme et de la Femme, que ni la Légende, ni l'Histoire, ni la Poésie n'ont encore réalisé, celui de l'Amour dans l'Action ; — tandis qu'en son cadre breton, la *Sœur gardienne* tente l'incarnation toute moderne de l'Ame celtique, voyante et prophétesse. M. Edouard Schuré demeure fidèle à son généreux idéal d'un théâtre initiateur qui évoquerait une humanité supérieure dans le miroir du Rêve et du Symbole.

A COTÉ, par **Jean de Forceville.**

Guy de Fannay, le héros de ce roman, est un de ces êtres sans volonté qui passent leur existence en quête d'un appui moral. C'est de l'amour seul qu'ils attendent un peu de quiétude; et, naturellement, l'amour leur échappe et les entraîne à côté de la vie régulière. Rien ne les satisfait; leur cœur changeant et compliqué se crée sans cesse des occasions nouvelles de souffrir; ils ne savent pas deviner qui les aime; ils s'attachent d'instinct aux êtres qui les tromperont ; et quand, à la fin, ils prennent conscience de leur désarroi, toute force leur manque pour recommencer à se faire une vie : la mort les attire, et ils se tuent. Le premier roman de M. Jean de Forceville est plein de promesses : l'auteur étoffera son style et ses intrigues, et on peut attendre de lui des œuvres sincères et fortes.

TROP DE CHIC! par **Gyp.**

Quelques bouts de dialogues, çà et là ; mais ce sont plutôt des silhouettes, d'amusants portraits croqués en quelques lignes et pris un peu partout, le matin au Bois, sur les plages, ou à la campagne, parmi les invités des châteaux. Tous ces types de mondains et de mondaines que Gyp a fait parler si souvent dans ses autres livres nous sont indiqués seulement : le grand Z..., madame de B..., quelques mots suffisent à Gyp, et voilà qu'ils surgissent à nos yeux avec leur âge, leur caractère, tout leur signalement particulier. Le livre aurait pu s'intituler : *Coups d'œil.* On sent que Gyp n'a regardé qu'un instant, mais avec une telle précision malicieuse que les détails mêmes ne lui ont point échappé.

L'ÉNIGME DE LA MAIN,
par **madame A. de Thèbes.**

Ce livre de la célèbre chiromancienne est dédié à la mémoire d'Alexandre Dumas fils. On n'ignore pas que l'écrivain tenait madame de Thèbes en grande estime : il la consultait volontiers, et il avait une confiance absolue aux moindres prédictions de son amie. Madame de Thèbes, en cet intéressant volume, nous initie aux principes les plus simples de sa science, — il faudrait plutôt dire de son art, — car il n'est pas d'étude plus compliquée, et l'interprétation qu'on peut donner de la forme des lignes ou de leur entrecroisement restera toujours personnelle : dans une même main, des yeux différents ne distingueront pas les mêmes signes, ou ne les corrigeront pas les uns par les autres, de la même façon. Madame de Thèbes nous indique du moins un certain nombre d'observations qu'il est aisé de faire sur soi-même et sur les autres. Ce livre contient de nombreux dessins qui éclairent le texte ; et ceux-là mêmes qui ne croient pas à la chiromancie voudront lire ce curieux ouvrage.

LA PLUS BELLE HISTOIRE DU MONDE,
par **Rudyard Kipling,** traduit de l'anglais
par **Louis Fabulet** et **Robert d'Humières.**

Les diverses nouvelles tirées des deux *Livres de la Jungle* dont les lecteurs de la *Revue* ont eu la primeur ont beaucoup fait pour la réputation de Rudyard Kipling. MM. Louis Fabulet et Robert d'Humières offrent aujourd'hui au public la traduction d'un autre volume. Sur les huit nouvelles qu'il contient, sept sont tirées du livre intitulé : *Many inventions;* l'autre est empruntée au *Plain tales from the Hills.* On aura plaisir à retrouver dans l'une d'elles l'ancien « petit d'homme », le Mowgli de Bagheera et de Baloo. Tous ces récits valent par l'observation toujours directe, et, s'ils peuvent nous paraître quelquefois déconcertants, leur étrangeté même est encore un charme.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE).	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 12882-6-00. — (Encre Lorilleux).



